3 1761 07979561 3

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST AUG 1 1923.

I

MÉMOIRES

DU

ROI JOSEPH

—

TOME VII

L'Auteur et l'Éditeur de cet ouvrage se réservent le droit de le traduire ou de le faire traduire en toutes les langues. Ils poursuivront, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons ou toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

6583m

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

ROI JOSEPH

PUBLIÉS, ANNOTÉS ET MIS EN ORDRE

PAR A. DU CASSE

AIDE DE CAMP DE S. A. I. LE PRINCE JÉRÔME NAPOLÉON

TOME SEPTIÈME

La figure de Joseph était gracieuse, et ses manières élégantes..... Aux habitudes de sa vie, et à la manière dont il tenait sa cour, on l'eût pris pour un Roi des anciennes races; mais sa conversation méthodique et riche d'observations indiquait une habitude de la parole et une connaissance des hommes qui ne s'acquièrent qu'au sein de l'égalité.

Le général Foy.

170624.
18.4.22.

PARIS

PERROTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, RUE FONTAINE-MOLIÈRE

1854

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger

1766 24.
18.4.33

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

ROI JOSEPH

ESPAGNE

LIVRE HUITIÈME

DE SEPTEMBRE 1809 A JANVIER 1810.

Situation pénible de l'armée française en Espagne. — Difficultés pour contenir les provinces conquises et détruire les bandes d'insurgés. — Fausses notions sur les armées anglaises, espagnoles et portugaises. — Combat de Tamarès (18 septembre). — Le maréchal Jourdan reçoit l'autorisation de rentrer en France (26 octobre). — Bataille d'Ocana (18 novembre). — Combat de Tormès. — Coup d'œil sur les opérations en Aragon et en Catalogne.

L'Empereur approuva le parti qu'avait pris le roi de suspendre les opérations, et ajourna l'expédition

du Portugal au mois de février suivant. En effet, l'armée avait besoin d'un peu de repos. La situation était des plus déplorables sous le rapport des subsistances. L'Empereur persistait à vouloir que ce service dispendieux fût aux frais de l'Espagne : le roi, n'ayant pas les moyens d'y pourvoir par des achats, était forcé de recourir à la voie désastreuse des réquisitions, qui avaient le triple inconvénient d'exaspérer les propriétaires, de faire disparaître les denrées, et de donner lieu à une foule d'abus. Le service des équipages militaires, également à la charge de l'Espagne, n'était pas dans un meilleur état. On n'avait des fonds ni pour faire réparer le matériel ni pour remplacer les chevaux; et cependant on rappela en France les 4^{e} et 10^{e} bataillons de ce service, ce qui acheva de le désorganiser.

L'artillerie exigeait aussi de grandes réparations, qui demandaient du temps. Elle manquait de chevaux. Le pays fournissait peu de moyens de transport; on ne se les procurait qu'avec la plus grande difficulté. Joseph ordonna la levée de 1,500 mulets par la voie des réquisitions; mais, malgré l'emploi de la force, à peine put-on en réunir 3 à 400. Les munitions étaient presque épuisées; et, avant de songer à en faire venir de Bayonne et de Pampelune, il fallait rendre les communications possibles en rejetant les bandes qui les interceptaient.

La cavalerie avait un effectif réel très-faible. Les hommes à pied rentraient en France et ne revenaient plus, de sorte que les plus forts régiments comptaient à peine 250 hommes montés; on les

avait réduits successivement de quatre à trois et à deux escadrons. Les cadres des escadrons supprimés sortaient d'Espagne, où souvent on ne les renvoyait pas. Il n'était pas pourvu à beaucoup d'emplois, principalement dans les grades supérieurs.

Tout en voulant mettre l'armée sur le pied de l'offensive, il fallait se tenir prêt à recevoir vigoureusement l'ennemi. Il fallait faire poursuivre les bandes, qui se multipliaient de jour en jour sur les communications avec la France. Les trois corps d'armée aux ordres du maréchal Soult, placés à Salamanque, Placencia, et aux environs d'Oropesa, observaient les frontières du Portugal et le débouché de l'Estramadure par Almaraz. En peu de marches, ils pouvaient être réunis sur le point de cette ligne qui viendrait à être menacé. Le maréchal Victor, à portée d'être secouru promptement par le général Sébastiani, qui avait son quartier général à Aranjuez, surveillait, de Daymiel, les passages de la Sierra-Morena. Mais si on était en mesure de s'opposer aux tentatives des armées, on était loin d'avoir les moyens de contenir la population des provinces occupées faiblement, et de détruire les guérillas qui les parcouraient.

Lorsque les Anglais eurent effectué leur jonction avec les Espagnols à Oropesa, la junte de Séville, ne doutant plus de la prochaine évacuation de l'Espagne, envoya ordre aux juntes insurrectionnelles des provinces de l'intérieur d'armer les populations pour leur couper la retraite. Cet ordre fut exécuté en partie; les provinces de Burgos, d'A-

randa, de Soria, de la Navarre et de la Biscaye furent infestées de bandes assez nombreuses et assez fortes pour attaquer successivement les petites villes d'Aro, de Miranda, de Briviesca, et généralement tous les postes placés sur les lignes de communication. Ces postes étaient retranchés; les assaillants furent presque toujours repoussés; mais les ouvriers, les estafettes, les officiers en mission étaient souvent enlevés, lorsque, pour marcher plus rapidement, ils ne se faisaient pas suffisamment escoster. La même chose avait lieu pour les convois : tous les Français qui tombaient entre leurs mains étaient impitoyablement assassinés.

Le général Bonnet, dans la province de Santander, livrait de fréquents combats à Ballesteros. La partie de l'armée de la Romana restée en Galice inquiétait journellement le faible cordon de troupes que le général Kellermann tenait sur l'Elsa, pour observer les mouvements de l'ennemi et veiller à la sûreté des garnisons de Benavente, de Toro et de Zamora. Le 6^{e} corps, arrivé à Salamanque, fut à portée de soutenir cette ligne, et le général Kellermann chercha à détruire les bandes qui erraient sur ses derrières; mais les généraux chargés de cette mission obtinrent peu de succès, parce qu'à leur approche les insurgés prenaient la fuite, et revenaient lorsque les colonnes mobiles s'éloignaient; aussi, malgré les avantages remportés dans toutes les occasions sur les armées régulières, les Français se trouvaient dans une position fort précaire.

Bien que l'état-major général n'eût rien négligé

pour se procurer des agents secrets capables de l'informer avec exactitude des mouvements des armées combinées, il n'avait pu y parvenir; de sorte qu'il n'avait d'autres renseignements que ceux que lui transmettaient les commandants des corps d'armée, qui, plus rapprochés de l'ennemi, envoyaient fréquemment leur cavalerie en reconnaissance, et employaient quelques espions subalternes. Si des renseignements obtenus par ces moyens ne méritaient pas une entière confiance, on ne pouvait cependant pas les négliger entièrement, et souvent on était induit en erreur.

Ainsi, d'après les rapports du maréchal Soult (1), *l'armée anglaise, loin de s'être séparée des Espagnols, était restée à Truxillo; elle avait reçu un renfort de* 8 *mille hommes; on assurait que* 26 *mille Anglais venaient de débarquer à Lisbonne; on évaluait la force de l'armée portugaise, revenue des environs d'Almeida à Castel-Branco, à* 30 *mille hommes; on transportait des pontons de Truxillo dans la direction d'Almaraz : une colonne de l'armée du duc del Parque se rapprochait du Tage, que, suivant toutes les apparences, elle passerait à Alcantara pour se réunir à celle de Cuesta. Cette dernière avait reçu des renforts considérables; enfin, tout annonçait que, tandis que le maréchal Beresford et le duc del Parque marcheraient sur Placencia, sir Wellesley et Cuesta passeraient le Tage à Almaraz.* Se croyant à la veille de voir fondre

(1) Voir à la correspondance du livre VI, les lettres du duc de Dalmatie.

sur lui des forces aussi supérieures, le maréchal Soult réitérait la demande d'être autorisé à rapprocher de lui le 6^{e} corps, et sollicitait un secours de cavalerie.

Cependant, le roi, qui n'était pas très-convaincu de la véracité de ces renseignements, surtout en ce qui concernait l'armée anglaise et celle du duc del Parque, ne voulut pas dégarnir les provinces du nord, et préféra faire venir, de celle de la Manche à Talavera, le maréchal Victor. Ce mouvement à peine exécuté, on apprit que sir Wellesley était toujours à Badajos, fort mécontent de la junte de Séville, qui refusait de lui confier le commandement supérieur des armées nationales; que le duc del Parque, au lieu de s'être rapproché du Tage, avait été rejoint par la division de Ballesteros, et se préparait à marcher sur Salamanque; que l'armée de Vénégas, dont le général Aryzaga venait de prendre le commandement, avait été considérablement renforcée par de nouvelles levées et par une partie de celle de Cuesta, passée sous les ordres du duc d'Albuquerque; enfin, que la junte de Séville, pleine de confiance dans les talents du général Aryzaga et dans la valeur de sa nombreuse armée, lui avait ordonné de marcher sur Madrid. Il y avait loin de ces nouvelles positives à celles erronées envoyées par le maréchal Soult!

En recevant ces avis, ainsi que nous venons de le dire, le roi fit donner ordre au duc de Bellune de se porter dans la province de la Manche, et de s'avancer jusqu'à Daymiel pour observer cette nouvelle

armée. La division de cavalerie légère, la division polonaise et la division allemande du 4e corps, furent mises à sa disposition. Le duc de Dalmatie, trop éloigné du point où sa présence pouvait devenir nécessaire, et d'ailleurs n'ayant plus les moyens de faire vivre ses troupes à Placencia, reçut l'ordre de venir à Oropesa remplacer le 5e corps, qui s'étendit le long du Tage, du côté de Montalban. On se trouvait ainsi parfaitement en mesure de détruire l'armée d'Aryzaga, si ce général avait l'imprudence de tenter l'exécution des ordres de la junte.

Le maréchal Victor, arrivé à Daymiel le 15 octobre, rendit compte que l'armée espagnole était forte de 50 mille hommes d'infanterie et de 10 mille de cavalerie. Cependant, sa cavalerie s'étant portée en avant, força celle de l'ennemi à reculer jusqu'au pied des montagnes; mais, quelques jours après, toute l'armée ayant débouché, le maréchal ne voulut pas courir la chance d'une bataille contre des forces aussi supérieures, et il se replia en arrière de la Guadiana.

Dans le nord, le duc d'Elchingen, en recevant l'autorisation de rentrer en France, remit le commandement du 6e corps au général Marchand. Avant son départ, il ordonna au général Maucune d'aller reconnaître l'armée du duc del Parque, cantonnée à San-Felice. Le général Marchand rendit compte, par sa lettre du 25 septembre, que le général Maucune, parti de la Matilla le 21, avec trois régiments d'infanterie et 1,200 chevaux, avait rencontré, le 23, un corps de 10 mille hommes à Banovarez;

que ce corps s'était retiré à son approche, et qu'un parti de cavalerie, dirigé sur San-Felice, avait su que le duc del Parque avait opéré sa retraite le même jour, se dirigeant sur Ciudad-Rodrigo. Du moment où l'ennemi n'avait pas voulu s'engager avec le général Maucune, on devait le croire assez faible. Cependant, de nouveaux rapports des 9, 10, 14 et 16 octobre, qui ne parvinrent à Madrid que le 21, parce que les communications avaient été plusieurs jours interceptées, apprirent que le duc del Parque se décidait à l'offensive; qu'il campait à Tamarès, et qu'on disait son armée forte de 25 à 30 mille hommes. Le général Marchand, au lieu de demander du secours au général Kellerman et d'attendre l'ennemi dans les plaines de Salamanque, se décida à l'attaquer sur un terrain montueux, coupé de ravins et couvert de bois et de rochers, très-avantageux à des troupes médiocres. Son corps d'armée était composé de 18 bataillons, formant un total de 9 mille hommes, de 4 régiments de cavalerie, présentant en ligne 800 chevaux, et de 18 bouches à feu. Le 18, il se trouva en présence de l'ennemi, et engagea le combat. Voici le rapport qu'il adressa au maréchal Jourdan, pour être mis sous les yeux du roi :

« L'ennemi occupait une crête très-escarpée, à une petite portée de canon de Tamès : cette crête s'élevait par la droite de l'ennemi, et se liait à des montagnes impraticables. Vers sa gauche, elle arrivait par une pente douce jusqu'à un très-beau plateau, derrière lequel toute la cavalerie ennemie

était en bataille. C'est de ce côté que l'attaque principale a été dirigée. Le général Maucune en était chargé avec le 6e d'infanterie légère, le 69e de ligne, un bataillon de voltigeurs et 5 pièces de canon. Le général Lorcet soutenait cette attaque avec le 3e de hussards et le 15e de chasseurs; le 15e de dragons était en arrière, en réserve.

« Le général Marcognet était chargé de l'attaque du centre avec les 39e et 76e, qui formaient deux colonnes. L'attaque de gauche était dirigée par le général Labasset, ayant sous ses ordres le 25e régiment d'infanterie légère; les 27e et 59e de ligne et le 25e de dragons étaient placés en réserve.

« Ces trois colonnes se sont mises en marche en même temps. Dès que l'attaque a été commencée, l'ennemi, qui jusque-là avait masqué toutes ses forces, les déploya devant nous. Une masse de 15 mille hommes était opposée au général Maucune, qui s'est avancé l'arme au bras; l'ennemi avait de ce côté, sur son front, 7 pièces qui n'ont commencé leur feu qu'à la petite portée de mitraille; elles n'ont eu le temps que de tirer chacune le premier coup : le 3e de hussards et le 15e de chasseurs sont arrivés ventre à terre sur elles, ont sabré les canonniers et se sont emparés des pièces, au milieu d'une grêle de balles. La cavalerie ennemie, que cette colonne laissait sur sa droite, chargeait dans ce moment, et la prenait en flanc et en queue; le 3e bataillon du 69e a fait demi-tour à droite, et a reçu cette cavalerie par une fusillade si vive, qu'elle a bien vite rebroussé chemin. Le général Maucune avançait

toujours; il n'était plus qu'à trente pas de l'ennemi qui était en bataille, retranché derrière les rochers; sa troupe souffrait, sans pouvoir faire beaucoup de mal à l'ennemi. C'est là que le mouvement rétrograde s'est prononcé, et il était impossible d'emporter ce point devant des forces si supérieures en nombre; le 2e s'est alors avancé pour soutenir la retraite de cette colonne, qui est venue se rallier derrière lui. La cavalerie ennemie, pendant ce moment, inquiétait la nôtre qui était beaucoup trop faible. Le 15e de dragons, qui était en réserve, s'est avancé, a fait une très-belle charge, et a repoussé cette cavalerie, après lui avoir sabré une centaine d'hommes.

« Des 7 pièces prises, nous n'en avons ramené qu'une; les traits des autres avaient été coupés; nous avons été obligés d'abandonner une des nôtres, qui avait été démontée.

« Pendant que cela se passait sur la droite, les colonnes du centre et de la gauche étaient aux prises de leur côté; elles gravissaient avec peine le coteau, hérissé de difficultés; la pente était parsemée de rochers derrière chacun desquels étaient embusqués des soldats ennemis, qui tiraient à coup sûr. La crête était couronnée de troupes qui nous faisaient également beaucoup de mal. Le 25e léger, qui formait la gauche, avait rencontré des forces beaucoup trop supérieures, et en appuyant à droite il s'était joint à la colonne du centre; l'ennemi avait à sa droite 4 pièces qui prenaient ces deux colonnes en écharpe : toutes ces difficultés n'arrêtaient point

nos soldats; ils étaient au moment d'arriver au sommet, lorsque le mouvement rétrograde de la gauche a engagé les chefs à ordonner la retraite. Une plus longue obstination de leur part n'aurait pu avoir qu'un effet extrêmement nuisible; jamais nous n'eussions pu nous maintenir dans cette position avec le peu de monde qui y serait arrivé. Toutes nos troupes sont alors revenues se placer à la position qu'elles occupaient avant l'attaque. Nous sommes restés deux heures en présence de l'ennemi, pour panser nos blessés et les mettre en route. Nous avons eu la satisfaction de les emporter tous.

« A trois heures après midi, nous avons commencé notre retraite; les 27^{e} et 59^{e} de ligne étaient chargés de la soutenir. Nous avions des défilés et des bois à traverser pendant deux lieues. L'ennemi est alors descendu des rochers, et a montré assez d'acharnement à nous poursuivre; mais il a été contenu avec un sang-froid admirable : nos bataillons semblaient être à l'exercice. C'est dans la retraite surtout que nous avons fait beaucoup de mal à l'ennemi. Notre perte a été de 1,300 hommes tués ou blessés. »

Dans un rapport plein de jactance que le duc del Parque adressa à la junte de Séville, il disait que la perte des Français avait été de 3,500 hommes, et assurait que la sienne ne s'élevait qu'à 713 tués, blessés ou égarés. Il entra le 25 à Salamanque, que le général Marchand avait évacué pendant la nuit, pour se replier sur Toro.

En apprenant ce fâcheux événement, le roi fit

partir de Madrid la brigade du général Godinot, de la division Dessolles, forte de 3,500 hommes, pour aller rejoindre le 6e corps. La division du général Heudelet, du 2e corps (4 mille hommes), était déjà en marche pour se rendre auprès du général Kellermann, hors d'état de protéger les convois.

C'est à cette époque que le maréchal Jourdan reçut enfin l'autorisation de rentrer en France, et remit les fonctions de major général au maréchal Soult, désigné par l'Empereur pour le remplacer.

On a vu que Jourdan sollicitait cette autorisation depuis les premiers jours de juillet. Les événements qui eurent lieu plus tard lui ayant encore mieux prouvé que, dans la fausse position où se trouvaient le roi et lui, la direction des opérations était un fardeau insupportable, il renouvela ses instances, en y joignant un certificat qui constatait le mauvais état de sa santé. Un autre motif le portait à persister dans sa résolution : son nom ne se trouvait pas inscrit dans l'*Almanach impérial* parmi ceux des autres maréchaux, quoique le trésor de France continuât à lui payer son traitement. Cette omission avait été ordonnée par l'Empereur, parce qu'on avait dit à ce prince que le maréchal portait la cocarde espagnole, tandis que 100 mille hommes pouvaient attester qu'il n'avait pas cessé de porter les couleurs françaises. Peut-être aurait-on voulu qu'il passât au service d'Espagne; mais, quel que fût son attachement au roi Joseph, Jourdan ne pouvait lui faire le sacrifice du titre de citoyen français et de la dignité de maréchal.

Au moment où le maréchal Jourdan fut remplacé par le duc de Dalmatie, le maréchal Victor se trouvait dans la Manche, sur la rive droite de la Guadiana, en présence de l'armée d'Aryzaga; le maréchal Mortier, avec le 5^{e} corps, aux environs de Montalban, et les troupes du 4^{e} corps, à Ocana, Aranjuez et Tolède. En trois jours, ces trois corps d'armée pouvaient être réunis aux environs de Consuegra et de Madridejos, pour marcher contre l'armée espagnole. Le 17 novembre, les Espagnols prirent position à Ocana. Le roi se trouvait à Aranjuez avec le 4^{e} et le 5^{e} corps, une brigade de la division Dessolles, et sa garde. Le maréchal Victor était à une forte marche de là, du côté de Villamaurique et de Fuente-Dueno, observant le haut Tage. Il reçut l'ordre de passer le fleuve le 18, sur le point où il se trouvait, et de se diriger sur Ocana. Le même jour, les 4^{e} et 5^{e} corps débouchèrent d'Aranjuez. Le maréchal Mortier commandait l'infanterie des deux corps; le général Sébastiani, la cavalerie; le roi et son major général dirigeaient les mouvements. Arrivé sur le plateau en avant d'Ocana, on se trouva en présence de l'ennemi. Si on engageait l'affaire de suite, le duc de Bellune ne pouvait arriver à temps pour y prendre part; toutefois, après quelques moments d'hésitation pour savoir si on l'attendrait, on se décida à attaquer (1) : nous allons

(1) Le maréchal Soult supplia le roi de ne pas livrer la bataille; mais Joseph le voulut absolument. (On trouvera à ce sujet une lettre curieuse du roi Joseph, en date du 29 août 1834, au dernier volume de cet ouvrage.)

donner un extrait du rapport du duc de Trévise, à qui la gloire de cette journée doit être particulièrement attribuée :

« L'armée espagnole était en bataille sur plusieurs lignes, la droite et le centre dans la direction de Noblejos à Ocana, et sa gauche se prolongeant au delà de cette ville. Un ravin profond, partant de la ville, s'étendait presque vis-à-vis l'extrémité de sa droite.

« Le général Leval, qui commandait les divisions du duché de Varsovie et de la confédération du Rhin, se dirigea sur la droite de l'ennemi en tournant le ravin, l'attaqua avec vigueur, et le repoussa jusque sur ses masses. Celui-ci, ayant ainsi concentré ses forces, reprit l'offensive à son tour, franchit le ravin, et chargea les bataillons du général Leval. Dans ce moment ce général est blessé, un de ses aides de camp tué, deux pièces démontées. Le duc de Trévise s'étant aperçu du flottement qui se manifestait dans sa 1re ligne, ordonna à la 1re division du 5e corps, composée des 34e, 40e et 88e régiments, commandée par le général Girard (1), de se porter

(1) Girard, un des officiers les plus brillants de l'armée impériale, fut fait général de division pour ce fait d'armes ; c'est ce même officier général qui, blessé de trois coups de feu à la bataille de Lutzen, ne voulut pas se laisser enlever du champ de bataille, disant : *C'est ici que tout ce qui a le cœur vraiment français doit vaincre ou mourir*, paroles citées au bulletin, par l'Empereur. C'est encore lui qui reçut sa vingt-cinquième blessure à la bataille de Ligny en 1815, en emportant le village de Saint-Amand, et en contribuant ainsi puissamment à la dernière victoire de l'empire. Il mourut à Paris des suites de cette blessure, le jour même de l'entrée des alliés dans la capitale. Napoléon dit à sa veuve, à la Malmaison : *Si tous mes géné-*

en avant, et de passer à travers les intervalles de la première ligne. Ces troupes exécutent ce mouvement avec précision, marchent avec rapidité sur l'artillerie ennemie, s'emparent de 3 pièces, culbutent tout ce qui veut opposer de la résistance, débordent les corps appuyés à la ville d'Ocana, et les forcent à fuir en abandonnant leurs armes. La victoire est assurée.

« Pendant que ces événements se passaient sur la droite et sur le centre, la division aux ordres du général Dessolles, composée momentanément d'une de ses brigades et d'une brigade de la division Gazan, était restée en face et à la droite d'Ocana, pour contenir les troupes qui occupaient cette ville et celles qui tenaient la gauche de la ligne. Au moment où elle aperçoit les progrès que l'on a faits au centre et à la gauche, elle passe le ravin, forme vivement son attaque sur la droite d'Ocana, et complète la déroute sur ce point. Alors s'ébranle la cavalerie, que dirige le général Sébastiani ; elle s'élance avec rapidité, et a bientôt atteint l'ennemi, qui, dans sa fuite à travers les bois d'oliviers, cherchait à gagner la route de Dos-Barrios et de la Guardia. En vain il s'efforce de soutenir sa retraite par des bataillons carrés : les carrés sont enfoncés. La division de cavalerie légère, composée du régiment de lanciers, du 10^{e} de hussards, 10^{e} et 21^{e} de chasseurs, commandée par le général Beauregard, sabre à sa gauche une colonne nombreuse, et fait mettre bas les

raux s'étaient conduits comme le brave Girard, je ne serais pas ici.
L'Empereur laissa cent mille francs à ses filles, par son testament.

armes à 5 mille hommes. Au même instant, une brigade de dragons charge une autre colonne, lui fait également mettre bas les armes, et lui prend plusieurs pièces de canon. On poursuit l'ennemi, l'épée dans les reins, jusqu'à la Guardia; à chaque pas on ramasse de nouveaux prisonniers, et, dans la même soirée, 20 mille hommes, 50 bouches à feu et 30 drapeaux restent au pouvoir des Français, dont la perte ne s'élève qu'à 1,200 hommes tués ou blessés (1). »

(1) Vingt et quelques années après cette bataille, le roi Joseph apprenant du fond de son exil la mort malheureuse du brave maréchal Mortier, une des victimes de l'attentat Fieschi, fit exprimer à la maréchale la douleur que lui avait causée cet affreux événement.

M. de Presle, secrétaire du roi, alors comte de Survilliers, écrivit à la duchesse de Trévise la lettre suivante :

« Madame la maréchale,

Pénétré d'un juste respect pour votre douleur, que tout bon Français partage, je m'étais présenté à votre hôtel pour solliciter l'honneur de vous offrir mes hommages, en vous communiquant la lettre que M. le comte de Survilliers (Joseph Napoléon) m'avait adressée dès le 1er août dernier.

Votre séjour qui se prolonge à la campagne, et mon prochain départ de Paris, me déterminent à prendre la liberté de vous écrire, Madame, pour vous faire connaître des sentiments qui ne vous surprendront pas; ils sont naturels à tous les cœurs dignes d'apprécier le héros qui nous laisse de si profonds regrets.

M. le comte de Survilliers s'exprime ainsi :

« Si vous pouvez voir de ma part madame la duchesse de Trévise,
« priez-la d'agréer aussi mes hommages et ma douleur. Dites-lui
« que *son mari fut mon ami; que le maréchal Mortier vainquit pour*
« *moi à Ocana;* que sa mémoire m'est chère et regrettable. Je me
« plairai toujours à manifester mes sentiments pour lui et pour ma-
« dame la maréchale, dont l'aimable et vertueux caractère a souvent
« été comparé, par l'Empereur et par moi, à celui de l'adorable femme
« dont je suis séparé depuis si longtemps.

« Vous concevez l'horreur que m'a inspirée l'affreux attentat qui

Le général Aryzaga se réfugia promptement, avec les débris de son armée, dans la Sierra-Morena.

La victoire d'Ocana fut bientôt suivie d'un succès qui, quoique moins brillant, n'en fut pas moins important par ses résultats. Les troupes envoyées dans le nord y étant arrivées, le 6e corps passa provisoirement sous les ordres du général Kellermann.

Le duc del Parque, entré à Salamanque le 25 octobre, ainsi que nous l'avons vu, fit occuper Alba de Tormes; et, jusqu'au 18 novembre, il se borna à jeter des partis, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, pour exciter les populations à prendre les armes et pour intercepter les communications. Enfin, le 19, il se décida à s'avancer jusqu'à Cantalapiedra, où il campa le 22.

Le même jour, le général Kellermann commençait à rassembler ses troupes à Médina del Campo : un détachement de cavalerie qu'il envoya le lendemain reconnaître l'ennemi, le rencontra en marche, se dirigeant sur Médina. Quoiqu'il n'eût près de lui qu'une partie de ses troupes, il forma sa ligne sur un coteau, et se disposa au combat. Les Espagnols s'étant présentés sur les trois heures après midi, les

« rappelle celui dont Napoléon faillit être victime il y a déjà bien « des années. Les traditions de crime se conservent plus que celles « des vertus : telle est la misérable humanité. »

Permettez que je vous prie d'agréer avec bonté, Madame, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

PRESLE. »

deux partis échangèrent quelques volées de coups de canon ; il y eut quelques charges de cavalerie, dans lesquelles la cavalerie espagnole fut maltraitée. Enfin, à la nuit, le duc del Parque revint dans sa première position.

Le général Kellermann, ayant réuni toutes ses troupes, se mit en marche le 27, pour aller à son tour attaquer son adversaire ; mais il apprit bientôt qu'il battait en retraite dans la direction d'Alba de Tormes ; il se mit à sa poursuite, désespérant de pouvoir l'atteindre : cependant, marchant rapidement à la tête de sa cavalerie, il trouva le 28, sur les trois heures après midi, l'armée espagnole en position, partie sur la rive droite de la Tormes, en avant d'Alba, et partie sur la rive gauche. Il est difficile de se rendre compte des motifs qui déterminèrent le duc del Parque à disposer ainsi son armée ; il semble qu'il aurait dû la réunir sur la rive gauche, soit qu'il voulût recevoir la bataille, soit qu'il voulût continuer sa retraite.

Le général Kellermann, ayant reconnu combien cette position était vicieuse, ne voulut pas laisser au général espagnol le temps de la rectifier. Bien que son infanterie et son artillerie fussent encore éloignées, il n'hésita pas à commencer l'attaque. D'après ses ordres, le général Lorcet, commandant une brigade de dragons, chargea avec une telle vigueur et une telle promptitude, qu'en un instant les lignes ennemies furent enfoncées, l'infanterie taillée en pièces, et 5 bouches à feu enlevées. La cavalerie prit la fuite sans échanger un coup de sabre, et

repassa la rivière en partie. Une nouvelle charge des 15e et 25e de dragons acheva de la disperser. Le colonel Ornano, à la tête du 15e, s'empara de 4 canons. Un corps d'environ 4 mille hommes d'infanterie, qui restait sur le champ de bataille, se retira sur une hauteur d'un accès difficile, et se forma en carré. Bientôt entouré de toute part, on se flattait de le forcer à mettre bas les armes ; mais le jour tombait, l'infanterie et l'artillerie étaient encore en arrière. A la nuit close, la brigade d'infanterie du général Maucune et quelques pièces de canon arrivèrent. Aussitôt, ces troupes marchent contre le carré, et l'artillerie ouvre son feu. Au premier coup de canon, les Espagnols jettent leurs armes et se mettent en fuite. L'obscurité ne permit pas à la cavalerie de suivre les fuyards ; mais le général Maucune atteignit la queue de la colonne, tua beaucoup de monde, et s'empara du pont et de 2 obusiers. La partie de l'armée ennemie restée sur la rive gauche, sans prendre part au combat, opéra immédiatement sa retraite dans le plus grand désordre, et se réfugia dans Ciudad-Rodrigo. 15 bouches à feu, 15 mille fusils, 6 drapeaux et 2 mille prisonniers, restèrent au pouvoir des vainqueurs. La perte ne fut que de 18 tués et de 57 blessés. On évalua le nombre des ennemis restés sur le champ de bataille à 3 mille. Ainsi, cette armée, si fière du succès obtenu à Tamanès, parce qu'on avait eu l'imprudence de l'attaquer sur un terrain où la supériorité du nombre peut suppléer à la valeur, fut détruite par 8 régiments de cavalerie (environ 2 mille hommes), dé-

pourvus d'artillerie. Dès que les populations de l'intérieur eurent perdu l'espoir d'être soutenues par cette armée, l'agitation se calma, et, libre d'autres soins, le général Kellermann put faire poursuivre avec succès les bandes de guérillas.

Nous terminerons ce livre en analysant rapidement les opérations en Aragon et en Catalogne, dans le courant de l'année 1809.

Nous avons dit que le général Suchet avait remplacé le duc d'Abrantès dans le commandement du 3ᵉ corps. A peine arrivé à Saragosse, vers le 15 mai, cet officier général fut informé que le général Blake, entré en Aragon avec un corps de troupes régulières, excitait les habitants à la révolte, et que quantité de paysans se réunissaient à lui ; il apprit en même temps que les détachements de ses troupes répandues sur divers points, pour contenir la population, assurer l'arrivage des subsistances et protéger les communications, étaient attaqués, obligés de se replier, et que cinq compagnies avaient été faites prisonnières à Monzon, sur la Cinca.

En rendant compte au roi de la situation dans laquelle se trouvaient les affaires en Aragon, le général Suchet demanda des troupes qu'on était dans l'impossibilité de lui envoyer; d'ailleurs, son corps d'armée, fort de 15 mille hommes, touchait au moment d'être porté à 18 mille, par le retour de la brigade Augereau (les 116ᵉ et 117ᵉ régiments), qui, comme nous l'avons dit, avait été détachée momentanément sur Valladolid. Cette force paraissait suffisante pour battre et disperser une armée sans doute

plus nombreuse, mais composée de mauvaises troupes et de paysans sans instruction, indisciplinés et mal armés. Le maréchal Jourdan, en lui témoignant le regret qu'éprouvait le roi de ne pouvoir lui envoyer le secours qu'il demandait, lui recommanda de concentrer ses troupes et de marcher à l'ennemi. Joseph, plein de confiance dans ce général, son parent par alliance, mit à sa disposition, pour l'entretien de son corps d'armée, toutes les ressources de l'Aragon, et lui laissa l'administration de la province.

Suchet répondit dignement à cette confiance par la sagesse de son administration, l'ordre et la discipline qu'il fit observer à ses troupes, et la vigueur qu'il déploya dans la campagne.

Le 15 juin, il battit complétement Blake, qui s'était avancé jusqu'aux portes de Saragosse, et lui prit 25 pièces de canon et 3 drapeaux. Pendant ce combat, qui allait décider du sort de Saragosse, les habitants restèrent dans la plus parfaite tranquillité. Poursuivant l'ennemi, il l'atteignit le 18 à Belchite, et dispersa les restes de cette armée. D'après le rapport de leur général, les Espagnols prirent la fuite sans combattre, abandonnant leur artillerie, leurs armes et leurs équipages.

Ayant forcé le général Blake à rentrer en Catalogne, Suchet n'eut qu'à s'occuper à donner la chasse aux partis restés dans la province, et à étouffer les germes d'insurrection qu'avait fait naître la présence de l'armée espagnole. Pour y parvenir, ses troupes eurent des marches pénibles à faire et de nombreux combats à livrer ; mais, vers la fin de 1809, les ban-

des battues, dispersées, rejetées dans les montagnes, sans point d'appui, étaient hors d'état de rien entreprendre d'important; les esprits étaient calmés; les ressources abondantes du pays fournissaient à l'entretien, à la nourriture des troupes, et permettaient de créer des magasins.

Il s'en fallait de beaucoup que les affaires fussent en si bon état en Catalogne. Le général Duhesme, entré à Barcelone en février 1808 avec 12 mille hommes, s'était emparé, par surprise, de la citadelle du fort Monjuic. Lorsque l'insurrection éclata, ce général se concerta avec le général Reille, commandant une division de 4 mille hommes à Figuières, pour assiéger Girone. Forcés bientôt de lever le siége de cette place, le général Reille rentra à Figuières sans avoir éprouvé de pertes; mais le général Duhesme, harcelé par l'ennemi, trouvant les chemins détruits, perdit son artillerie et ses équipages.

Plus tard, la division Souham (de 7 mille Français), la division Pino (de 8 mille Italiens), et la brigade Chabot (de 2 mille Napolitains), arrivèrent à Perpignan. Ces troupes devaient former, avec celles des généraux Reille et Duhesme, le 7ᵉ corps, dont le commandement fut donné au général Gouvion Saint-Cyr. L'armée espagnole, composée de 33 tercios (miquelets catalans) (1), de 19 bataillons de troupes de ligne ou de volontaires, et de 33 escadrons, avait pour auxiliaires tous les habitants en

(1) Le tercios est un bataillon d'infanterie, formé des hommes les plus agiles.

état de porter les armes, sous la dénomination de somatènes, espèce de milice particulière à cette province. Cette armée interceptait les communications avec la France, tenait les généraux Reille et Duhesme resserrés dans les places de Figuières et de Barcelone. Barcelone, que les vaisseaux anglais empêchaient de ravitailler par mer, étant mal approvisionnée, devait nécessairement tomber au pouvoir de l'ennemi, si elle n'était pas secourue avant la fin de décembre.

Les choses étaient dans ce triste état, lorsque Gouvion Saint-Cyr entra en Catalogne dans les premiers jours de novembre 1808. Le 5, il établit son quartier général à Figuières, et commença ses opérations par assiéger Roses, afin d'éloigner de cette rade les bâtiments anglais qui interceptaient toutes les embarcations dirigées des ports de France sur Barcelone. Le 6 décembre, après un siége de près d'un mois, la garnison, abandonnée par les Anglais, se rendit prisonnière de guerre.

Il n'y avait pas un instant à perdre pour marcher au secours de Barcelone. Le général en chef, ne pouvant mener avec lui son artillerie, tant était grande la difficulté des chemins, la laissa dans Figuières, et arriva, le 8, sur Fulvia avec 26 bataillons et 9 escadrons. Le 9, il passa la rivière, culbuta l'ennemi, et le rejeta sur la rive droite du Ter. Poursuivant sa marche pendant les jours suivants, il passa le Ter au-dessus de Girone, se dirigea sur Hostalrich, qu'il tourna par un chemin à peine connu des habitants, et campa, le 15, près

de Llinas. Le général Vivès, qui, jusque-là, s'était borné à lui opposer quelques divisions et à le faire harceler par les miquelets et les somatènes, venait d'arriver à Cordeden avec une partie des troupes qui formaient le blocus de Barcelone. Les deux armées en vinrent aux mains le 16. Les Français, privés d'artillerie, se portèrent rapidement sur celle de l'ennemi, s'en emparèrent, et mirent les Espagnols en fuite. Le 17, ils arrivèrent devant Barcelone; le blocus en avait été levé la veille.

Pendant cette marche, les troupes avaient eu à souffrir beaucoup, étant toujours harcelées, manquant de moyens de transport, et n'ayant que peu de vivres.

Après avoir donné deux jours de repos à son corps d'armée, et l'avoir pourvu de munitions, d'artillerie et de subsistances, Gouvion Saint-Cyr vint prendre position sur la rive gauche du Llobrega, la droite à Molina del Rey et la gauche à Cornella. Le général Vivès, qui avait rallié le sien, renforcé des troupes restées devant Barcelone pendant l'affaire de Cordeden, était campé sur la rive droite.

Le 21 décembre, tandis qu'on attirait l'ennemi par une fausse attaque du côté de Molina del Rey, l'armée française passait le Llobrega sur la gauche, et manœuvrait pour tourner la droite des Espagnols. Ceux-ci, après quelques démonstrations qui semblaient annoncer la résolution de combattre, prirent la fuite au moment où ils allaient être abordés, abandonnant 30 pièces de canon. Ils se dispersèrent, et, traversant les montagnes et les bois, ils se

réfugièrent dans Tarragone. Le général Saint-Cyr établit, le lendemain, son quartier général à Villa-Franca; il était plus facile de remporter des victoires que de se procurer des vivres. Les détachements envoyés au loin pour en chercher avaient à combattre les populations armées qui se trouvaient partout en force, et qui défendaient avec acharnement ces denrées, rares, et indispensables à son existence. On perdait beaucoup de monde dans ces combats, et on ne se procurait, par ces moyens violents, que la moitié de ce qui était nécessaire.

Tandis que le corps de Catalogne luttait contre la disette et les paysans catalans, le général Reding, successeur du général Vivès, destitué et mis en arrestation, recevait des renforts de l'intérieur et des armes des Anglais : rassemblant les fuyards et réorganisant son armée à Tarragone, il se trouva, au commencement de février 1809, à la tête de 40 mille hommes. Fier de son succès à Baylen, le général avait conçu le projet d'*envelopper l'armée française, et de la contraindre à mettre bas les armes;* mais il avait affaire à forte partie et à plus habile que lui. Son adversaire et lui, à la suite de divers combats, se trouvèrent en présence le 25 février, aux environs de Valls. Les Espagnols, attaqués vigoureusement, ne tinrent pas, et se jetèrent dans les places de Lérida, de Tortose et Tarragone. Reding, blessé, faillit être assassiné par la populace de cette dernière ville. Il y mourut, quelque temps après, d'une maladie épidémique occasionnée par le trop grand encombrement de troupes, maladie qui

fit perdre un monde énorme aux Espagnols. Blake lui succéda.

A la suite de l'affaire de Valls, les Français entrèrent dans Reus, seconde ville de la Catalogne ; et, à leur grande surprise, ils y trouvèrent les habitants, qui leur fournirent quelques ressources dont ils avaient le plus grand besoin.

Dans les premiers jours de mars, le général en chef reçut de l'Empereur l'ordre d'entreprendre à la fois les sièges de Girone, de Tarragone et de Tortose. C'était là une triple besogne, presque impossible à tenter avec ce qu'on avait de troupes en Catalogne. Gouvion Saint-Cyr pensa donc qu'il pouvait commencer par la première de ces places, située sur la communication de la France. Le 20 mars, il se rapprocha de Barcelone, encore une fois investie par des corps de somatènes et de miquelets, et en partit le 15 avril pour se rendre à Vich, afin d'occuper une position intermédiaire qui lui permit de protéger d'une part le siége de Girone, et d'avoir l'œil sur Barcelone. Le général Verdier, successeur du général Reille, rentré en France, avait investi Girone ; mais les opérations languissaient, faute de moyens suffisants.

Quelque temps après, Saint-Cyr, informé que le général Blake se disposait à secourir Girone, se rapprocha de cette place. Dans sa marche, ses troupes furent assez heureuses pour rencontrer un détachement qui escortait un convoi considérable de bœufs et de vin destiné pour la place, et dont ils s'emparèrent. Le 20 juin, le quartier général fut

établi non loin de la ville : néanmoins, malgré les précautions prises pour intercepter tout secours, Blake parvint à y introduire un convoi à la fin d'août. Le 19, on donna l'assaut à une brèche peu praticable, et on fut repoussé : n'ayant plus les moyens de continuer le siége, faute de munitions de guerre, on le convertit en blocus.

Peu de temps après, le maréchal Augereau vint remplacer le général Saint-Cyr. Instruit que l'ennemi rassemblait à Hostalrich des denrées destinées à ravitailler Girone, il fit attaquer cette ville dans les premiers jours de novembre par le général Pino, qui y pénétra de vive force, obligea les Espagnols à se réfugier dans le fort, et leur enleva ou détruisit tous les magasins. Enfin, après une foule de combats livrés aux troupes du général Blake, toujours à portée de la place assiégée, la garnison se rendit prisonnière de guerre le 11 novembre.

Pendant cette campagne, les armées ennemies furent battues toutes les fois qu'elles se présentèrent en ligne. Mais si ces nombreuses victoires furent glorieuses pour les armées impériales, elles avancèrent peu la conquête de l'Espagne. Depuis longtemps le roi avait mandé à son frère que si, au lieu de faire supporter par les peuples tous les frais de la guerre, il voulait en faire l'avance, on parviendrait plus aisément à les attacher à la nouvelle dynastie ; qu'on ne pouvait espérer de les soumettre tant qu'ils seraient foulés par les réquisitions et les vexations de toute espèce ; et tant que lui serait dans l'impossibilité de faire jouir les pro-

vinces conquises des avantages d'une administration sage, libérale et protectrice, il n'obtiendrait rien. Il ajoutait que plus tard l'Espagne rembourserait à la France les avances qu'elle aurait faites : mais l'Empereur avait pour maxime que la guerre doit nourrir la guerre, et il continua à traiter l'Espagne en pays conquis. Les Espagnols ne virent dans chaque Français qu'un ennemi, un spoliateur; et dans le roi, dont ils ne pouvaient apprécier les vertus et les nobles sentiments, qu'un instrument de tyrannie. Ils persistèrent donc dans leur résolution de défendre leur indépendance.

Pendant le cours du mois de septembre, Joseph avait fait quelques courses aux environs de Madrid. Le 18, à son retour de Ségovie, il avait présidé une séance du conseil d'État, dans laquelle avait été résolue la suppression de tous les ordres d'Espagne, hormis celui de la Toison d'or. On leur substitua un ordre dit *royal et militaire d'Espagne*, déjà créé par un décret du 20 octobre 1808, à Vittoria. Le nombre des grand-croix fut fixé à 50, celui des commandeurs à 200, et des chevaliers à 2 mille.

Un mois plus tard (milieu d'octobre), le bruit de la prochaine arrivée de Napoléon à Madrid prit une consistance telle, que Joseph crut devoir envoyer au-devant de lui trois des principaux officiers de sa maison. Les partisans des Français appelaient l'Empereur de tous leurs vœux, persuadés que sa présence aurait bientôt fait cesser la mésintelligence si fâcheuse des maréchaux, et que son génie don-

nant une impulsion nouvelle aux opérations, la conquête de la Péninsule, et par conséquent la tranquillité, en serait la conséquence. Malheureusement Napoléon ne se rendit pas en Espagne, ainsi qu'il paraît en avoir eu quelque temps l'intention.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE HUITIÈME

Jourdan au ministre. Madrid, 1er octobre 1809.

« Excellence, par ma lettre du 28 du mois dernier, j'ai eu l'honneur de vous rendre compte des ordres que le roi a donnés au 1er et au 5e corps. L'ordre de Sa Majesté adressé au duc de Dalmatie s'est croisé avec la lettre de ce maréchal, dont Votre Excellence trouvera ci-joint copie. Votre Excellence y trouvera quelques renseignements sur les armées ennemies; ces renseignements confirment le mouvement de l'armée de Cuesta, au moins en majeure partie, sur la Manche. Le duc de Dalmatie propose ensuite à Sa Majesté des dispositions relatives au 5e et 6e corps que le roi n'aurait pas adoptées, quand bien même la lettre du duc de Dalmatie serait arrivée avant l'envoi des ordres qui lui ont été adres-

sés, attendu qu'on se serait exposé à voir l'armée divisée en deux corps séparés, et que le roi aurait pu se trouver encore une fois exposé à soutenir les efforts des armées ennemies avec le 1^er^ et le 4^e^ corps. S'il faut en croire les avis de la police de Madrid, c'est sur cette capitale que les ennemis doivent porter leurs forces; et, indépendamment de l'armée de Cuesta et de celle de Vénégas, qui sont dans la Manche, ils ont réuni à Cuença tout ce qu'ils ont pu retirer de Valence, et déjà leurs partis se sont présentés sur le haut Tage, et sont venus insulter la garnison de Guadalaxara. Ainsi que j'ai eu l'honneur d'en rendre compte à Votre Excellence, Sa Majesté pense que, puisque l'ennemi paraît réunir toutes ses forces sur la droite, il est indispensable de réunir les troupes impériales sur la gauche. Lorsque le mouvement ordonné le 27 sera exécuté, Sa Majesté fera marcher contre les troupes espagnoles qui sont sur le haut Tage et contre celles qui sont dans la Manche, afin de les éloigner. Si les Anglais débouchent par Almaraz, on marchera à eux en force; le roi pourrait même, dans ce cas, appeler le 6^e^ corps par Avila, et réunir toutes ses forces pour livrer bataille. Si, au contraire, les Anglais se portent dans le nord de l'Espagne, le duc de Dalmatie serait toujours en état de les y suivre; mais, pour faire ce mouvement, l'armée anglaise devrait nous abandonner le débouché de l'Estramadure et le principal débouché du Portugal, ce qui fait présumer que l'ennemi ne prendra pas ce parti.

Votre Excellence trouvera copie d'une lettre du

maréchal duc de Trévise en date du 27 du mois dernier, à laquelle est jointe copie de deux rapports, le 1^er^ du général Darmagnac, et le 2^e^ du général Gazan : l'un annonce que l'armée anglaise est du côté de Truxillo avec une division espagnole ; et l'autre, que cette armée est sur la Guadiana. Ces deux rapports s'accordent sur un point, c'est qu'il n'y a plus sur le Tage qu'un corps espagnol de quelques mille hommes, et que le reste s'est porté dans a Manche : et, quoiqu'ils paraissent différer sur la position de l'armée anglaise, ils peuvent être vrais tous les deux ; car il est à présumer que l'armée anglaise s'est portée derrière la Guadiana pour y vivre, et il serait possible que, depuis le départ de l'armée espagnole pour la Manche, l'armée anglaise se fût rapprochée du Tage.

Votre Excellence trouvera copie d'une seconde lettre du maréchal duc de Trévise, en date du 28, qui confirme les rapports qu'il a adressés par sa lettre du 7 (1).

Votre Excellence trouvera copie d'une lettre du général Marchand, commandant par intérim le 6^e^ corps, en date du 25 du mois dernier. Cette lettre contient le rapport de la reconnaissance faite, en exécution des ordres du maréchal duc d'Elchingen, par le général Maucune, sur le corps de la Romana qui se trouve maintenant sous le commandement du

(1) Nous ne donnons pas toutes ces lettres, cela augmenterait inutilement cette correspondance, déjà volumineuse. Les résumés du maréchal Jourdan, et les plus importantes, nous ont paru être suffisantes pour bien présenter les faits.

duc del Parque. Cette reconnaissance a été faite à fond, et il est maintenant bien connu que ce corps d'armée est du côté de Ciudad-Rodrigo. Cette circonstance, et la situation où se trouve tout le nord de l'Espagne, font penser à Sa Majesté qu'il est indispensable de laisser le 6ᵉ corps du côté de Salamanque, sauf, comme j'ai eu l'honneur de le dire plus haut à Votre Excellence, de le rappeler vers Madrid, dans le cas où, par la réunion de toutes les forces ennemies, sa présence y deviendrait nécessaire.

Votre Excellence trouvera copie de trois lettres du général Kellermann en date du 27, et copie d'une quatrième lettre de ce général en date du 27 du mois dernier. Ces lettres contiennent des renseignements sur la situation où sont les choses dans le nord de l'Espagne : elle y verra que l'ennemi ne s'est pas établi à Benavente, et que les troupes qui y étaient venues paraissent se diriger sur Ciudad-Rodrigo, afin de se réunir au corps du duc del Parque.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence qu'une division du 1ᵉʳ corps et une brigade de dragons sont arrivées à Tolède, et y ont relevé la division allemande et la division de cavalerie légère du 4ᵉ corps : ces troupes se sont rapprochées d'Aranjuez, de manière que le 4ᵉ corps peut être réuni promptement pour agir où sa présence serait nécessaire. Les derniers rapports du général Sébastiani portent que l'ennemi, qui s'était avancé sur la Guardia à Ajoffrin et Almonacid, s'est retiré sur Tomblèque et Mora.

M. le duc d'Elchingen est arrivé hier au soir à Madrid. »

Joseph à Ney. Madrid, 2 octobre 1809

« J'ai adressé à M. le maréchal Victor l'ordre de vous remettre, Monsieur le maréchal, le commandement du 1er corps d'armée, ainsi que les instructions et ordres qu'il a reçus; son quartier général est aujourd'hui à Tolède. Je désire connaître l'époque de votre départ, dont vous sentez l'importance dans ce moment. »

Joseph à Ney. Madrid, 2 octobre 1809.

« Monsieur le maréchal, je reçois votre lettre, et j'insiste dans mes dispositions de ce matin. Je désire que vous vous rendiez bientôt à Tolède, où vous prendrez le commandement du 1er corps. »

Jourdan au ministre. Madrid, 2 octobre 1809.

« J'ai eu l'honneur de manifester à Votre Excellence le désir que j'avais de quitter le poste que j'occupe; j'ai eu l'honneur de lui adresser un certificat qui constate mon état maladif et l'infirmité dont je suis atteint, et qui ne me permet pas de monter à cheval; j'ai cherché à démontrer à Votre Excellence que le bien du service de Sa Majesté Impériale et Royale exigeait qu'elle me permît de rentrer en France : mes sollicitations sont restées sans effet. Je ne persisterai donc pas davantage, dans la crainte que l'Empereur ne suppose qu'elles proviennent d'un manque de zèle et de dévouement à son service. Je continuerai à remplir mes fonctions avec le même zèle et le même dévouement que j'y ai apporté jusqu'à ce jour, et je ne les abandonnerai que lorsque mes forces physiques et ma santé ne me permettront

plus de les exercer. Votre Excellence ne recevra donc plus de moi de réclamations à ce sujet; je la prie seulement de me permettre de lui observer pour la dernière fois que, soit que je n'aie pas véritablement les talents nécessaires pour bien remplir ma place, soit que les généraux ne connaissent pas la véritable situation où je me trouve, soit enfin tout autre motif, il n'en est pas moins vrai que beaucoup de militaires se font un mérite de critiquer hautement les opérations de l'armée, et de me présenter comme un militaire rouillé, et qui n'a pas la capacité nécessaire pour bien remplir les fonctions de la place que j'occupe. Votre Excellence sentira facilement l'effet que cela peut produire dans l'armée; et elle verra, dans ma franchise à lui faire ce rapport peu flatteur pour moi, que je mets tout amour-propre de côté, et que je n'ai en vue que le bien du service de l'Empereur. Sa Majesté Impériale fera maintenant ce qu'elle jugera convenable (1). »

Napoléon à Clarke. Schœnbrunn, 3 octobre 1809.

« Monsieur le général Clarke, écrivez au roi d'Espagne qu'il est nécessaire de faire construire et d'occuper une forte tête de pont sur la rive gauche du Tage et de faire travailler à plusieurs ponts, afin de pouvoir manœuvrer facilement sur les deux rives. Faites connaître au roi que mes troupes en Espagne manquent de tout, parce que mes généraux n'ont aucun pouvoir dans les provinces, et que

(1) Cette lettre se croisa avec celle par laquelle le ministre, en vertu des ordres de l'Empereur, autorisait le maréchal Jourdan à rentrer en France.

les autorités espagnoles étant faibles, les agents de la junte en profitent pour lui faire passer l'argent (1); qu'il faut donc que les commandants des provinces aient l'administration du pays; que dans la saison actuelle, qui est la bonne pour l'Espagne, il ne doit pas souffrir que l'ennemi approche de plusieurs marches du Tage, en tombant sur le premier qui se présente; que c'est d'ailleurs le moyen d'avoir des subsistances, et d'ôter à l'ennemi des ressources en recrues et en vivres; qu'il est contre toutes les règles de la guerre que, quand on occupe une position comme celle de Placencia, on laisse l'ennemi en position de couper les différents corps; qu'il ne faut donc pas souffrir que l'ennemi s'approche de plusieurs marches d'Almaraz; que la position qu'occupe l'armée est timide, mauvaise, et ne peut donner lieu qu'à des malheurs; qu'en ayant au contraire des ponts sur le Tage, avec de bonnes têtes de pont pour assurer sa retraite, et en battant sans cesse la plaine, on saura ce qu'il fait, on empêchera sa réunion, et on se ménagera les moyens d'être réuni à temps; que la position actuelle est absurde, et contraire à tous les principes. Pourquoi, du moment que 7 à 8 mille hommes sont venus bivouaquer devant Velvin de Monroy, ne les a-t-on pas attaqués et battus? Écrivez aux généraux Kellermann et Thiébault, et au général commandant en Aragon, de ne pas se laisser trahir par les Espagnols,

(1) Napoléon, en voulant éviter l'inconvénient qu'il signale ici, tomba dans deux autres : bien plus graves les dilapidations, et l'exaspération des populations.

et de prendre des mesures pour garnir les magasins, se procurer des vivres, des moyens de charroi, et de tout ce qui est nécessaire à la troupe. »

Joseph à Jourdan. Madrid, 4 octobre 1809.

« Je reçois la lettre par laquelle vous me rendez compte de la conversation de M. le maréchal duc d'Elchingen.

Je me décide donc, conformément aux dispositions de l'Empereur contenues dans la lettre du ministre de la guerre, du 4 septembre, à envoyer en France M. le maréchal duc d'Elchingen. Vous voudrez bien annoncer cette disposition à M. le maréchal duc d'Elchingen, en l'assurant qu'il y sera employé utilement (1). »

Joseph à Victor. Madrid, 4 octobre 1809.

« J'ai lu avec attention ce que vous m'avez écrit; je n'ai pas caché à M. le colonel Chateau, votre aide de camp, aucune des impressions que votre lettre m'a fait éprouver.

Je désire que vous ne doutiez pas de mon attachement. »

(1) Le duc d'Elchingen, appelé à Madrid par Joseph pour prendre le commandement du duc de Bellune, que le roi désirait renvoyer en France, ne voulut pas consentir à ce remplacement sans un ordre formel de l'Empereur. Mu par le noble sentiment de ne rien faire de désagréable à un collègue qu'il aimait, il refusa obstinément le 1er corps. D'un autre côté, la mésintelligence qui existait entre Ney et Soult pouvant avoir des conséquences très-graves, Joseph ne crut pas devoir laisser ces deux maréchaux en contact et sous les ordres l'un de l'autre. Il se décida donc, fort à regret pour le duc d'Elchingen, dont il faisait grand cas comme militaire, à le faire partir, ainsi qu'il en avait l'autorisation de l'Empereur.

Ney ne tarda pas à revenir en Espagne, et nous le verrons, au commencement de 1810, de nouveau à la tête du 6e corps.

Joseph à Ney. Madrid, 4 octobre 1809.

« Monsieur le maréchal, vous devez avoir apprécié l'importance que je mettais à vous conserver en Espagne, et jugé par là de l'estime que je fais de vous. Je vous vois partir avec regret ; mais enfin j'ai dû m'y résoudre.

Ne doutez jamais, Monsieur le duc, de mon sincère attachement. »

Napoléon à Clarke. 7 octobre 1809.

« Monsieur le général Clarke, donnez l'ordre à Bayonne qu'on forme un régiment de marche tiré des dépôts des 34^{e}, 114^{e}, 115^{e}, 116^{e}, 117^{e}, 118^{e}, 119^{e} et 120^{e}. Ce régiment restera réuni à Bayonne jusqu'à ce qu'il soit bien habillé, bien discipliné, et fort de 3 à 4 mille hommes. Le 1er novembre, le général Hédouville en passera la revue, et me fera connaître sa situation.

Vous passerez à Paris la revue des deux bataillons de la Vistule et des 200 lanciers ; vous dirigerez de Sedan tout ce qu'il y aurait de disponible sur ces deux corps, en leur faisant donner ce qui leur est nécessaire pour les porter à 1,500 hommes d'infanterie et 300 chevaux ; vous me ferez connaître au 20 octobre la situation de ces deux corps, pour que j'indique leur destination ; vous dirigerez sur Orléans le bataillon irlandais et les autres troupes que vous destinerez pour l'Espagne.

Réunissez à Paris tout ce que les dépôts de dragons pourront fournir, après avoir complété les six régiments provisoires à 6 mille hommes, et tâchez de porter ce nombre d'hommes à 3 mille. Vous pourrez former de ces 3 mille hommes deux ou

trois régiments de marche ; ces régiments de marche attendront à Tours, et autres lieux où le fourrage est abondant, l'arrivée des régiments provisoires pour se joindre à eux ; par là, j'aurai neuf régiments provisoires de dragons, composés des 3e et 4e escadrons, et formant 9 mille chevaux.

Mon intention est de réunir pour le commencement de décembre 80 mille hommes d'infanterie et 15 à 16 mille chevaux, pour entrer en Espagne avec ces renforts. Je suppose que l'ennemi aura évacué l'île de Walcheren. Voici comment je suppose que je pourrai former ce corps de 100 mille hommes :

9 mille hommes composés des 26e, 66e et 82e, d'un bataillon hanovrien et d'un bataillon de la légion du Midi ; 6 mille hommes des 47e, 15e, 86e et 76e ; 3 mille hommes du 22e de ligne ; 8 mille hommes des 9es bataillons du corps du duc d'Abrantès et du régiment de Berg ; 3 mille hommes du régiment de marche qui se forme à Strasbourg ; 3 mille hommes du régiment de marche qui se forme à Maestrich ; 14 mille hommes des six demi-brigades provisoires de l'armée du Nord ; 3 mille hommes du régiment de marche qui se forme à Bayonne ; 19 mille hommes provenant de tout ce qui se trouve disponible aux dépôts de tous les régiments en France, qui seront dirigés sur Bayonne et incorporés dans les régiments d'Espagne ; 10 mille hommes de la garde ; 80 mille hommes d'infanterie ; 4 mille hommes de troupes alliées. Cavalerie : 9 mille dragons des 9 régiments provisoires ; 2 mille hommes provenant des dépôts de chasseurs et hussards qui ont leurs régiments en

Espagne; mille hommes du régiment provisoire; 600 hommes du régiment de chasseurs du grand-duché de Berg; 3,400 hommes de tous les dépôts de chasseurs et hussards qui sont en France à incorporer dans les régiments de l'armée d'Espagne, y compris 100 hommes tirés des dépôts de cuirassiers pour le 13ᵉ de cuirassiers. Total, 16 mille hommes de cavalerie; ce qui, avec les 80 mille hommes d'infanterie française et les 4 mille alliés, fera 100 mille hommes, que mon intention est d'avoir réunis entre Bayonne et Orléans dans le mois de décembre, pour entrer en Espagne.

Je désire que vous fassiez faire ce travail dans vos bureaux, afin de rectifier ces calculs, et que vous me présentiez la formation d'une réserve de 100 mille hommes, en n'y comprenant aucun homme de l'armée d'Allemagne, si ce n'est le corps du duc d'Abrantès. »

Napoléon à Clarke. Schœnbrunn, 10 octobre 1809.

« Monsieur le général Clarke, je désire que vous écriviez au roi d'Espagne pour lui faire comprendre que rien n'est plus contraire aux règles militaires que de faire connaître la force de son armée, soit dans des ordres du jour, soit dans des proclamations, soit dans les gazettes; que, lorsqu'on est induit à parler de ses forces, on doit les exagérer à les rendre redoutables, en en doublant ou en en triplant le nombre; et qu'au contraire, lorsqu'on parle de la force de l'ennemi, on doit la diminuer de la moitié ou du tiers; *qu'à la guerre tout est moral;* que le roi s'est éloigné de ce principe lorsqu'il a dit qu'il n'avait que 40 mille hommes, et qu'il a pu-

blié que les insurgés en avaient 120 mille ; que c'est porter le découragement dans les troupes françaises que de leur présenter le nombre des ennemis comme immense, et donner à l'ennemi une faible opinion des Français que de les leur présenter comme peu nombreux ; que c'est publier dans toute l'Espagne sa faiblesse. En un mot, donner la force morale à son ennemi est se l'ôter à soi-même ; car il est dans l'esprit de l'homme de croire qu'à la longue le petit nombre doit être battu par le plus grand ; les militaires les plus exercés ont peine, un jour de bataille, à évaluer le nombre d'hommes dont est composée l'armée ennemie, et, en général, l'instinct naturel porte à juger l'ennemi que l'on voit plus nombreux qu'il ne l'est réellement. Mais lorsqu'on a l'imprudence, en général, de laisser circuler des idées et d'autoriser soi-même des calculs exagérés sur la force de son ennemi, cela a l'inconvénient que chaque colonel de cavalerie qui va en reconnaissance voit une armée, et chaque capitaine de voltigeurs, des bataillons. Je vois donc avec peine la mauvaise direction que l'on a donnée à l'esprit de mon armée d'Espagne, en répétant qu'elle oppose 40 mille hommes à 120 mille. On n'a obtenu par ces déclarations qu'un résultat : c'est de diminuer notre crédit en Europe en faisant croire que notre crédit ne tenait à rien, et on a diminué notre ressort moral en augmentant celui de l'ennemi ; car, encore une fois, à la guerre, le moral et l'opinion font plus de la moitié de la réalité. L'art des grands capitaines a toujours été de publier et de faire ap-

paraître à l'ennemi leurs troupes comme très-nombreuses ; et à leurs troupes, l'ennemi comme très-inférieur. C'est la première fois qu'on voit un chef déprécier ses moyens au-dessous de la vérité, en exaltant ceux de l'ennemi. Le soldat ne juge point ; mais les militaires de sens, dont l'opinion est estimable et qui jugent avec connaissance de cause, font peu d'attention aux ordres du jour et aux proclamations. J'entends que de pareilles inadvertances n'arrivent plus désormais, et que, sous quelque prétexte que ce soit, on ne fasse ni ordre du jour ni proclamation qui tendent à faire connaître la force de mes armées ; j'entends même qu'on prenne des mesures directes ou indirectes pour donner la plus haute opinion de leur nombre. J'ai en Espagne le double et le triple, en consistance, en valeur et en nombre, des troupes françaises, que dans aucune partie du monde. Quand j'ai vaincu à Eckmühl l'armée autrichienne, *j'étais un contre cinq*, et cependant mes soldats croyaient être au moins égaux aux ennemis ; et encore aujourd'hui, malgré le long temps que nous sommes en Allemagne, l'ennemi ne connaît pas encore notre force, et nous nous étudions à nous faire croire tous les jours plus nombreux. Loin d'avouer que je n'avais à *la bataille de Wagram que* 100 *mille hommes*, je m'attache à persuader que j'en avais 220 *mille*. Constamment, dans mes campagnes d'Italie, où j'avais une poignée de monde, j'ai exagéré ma force ; cela a servi mes projets et n'a point diminué ma gloire. Les généraux et les militaires instruits savaient, après les événements,

reconnaître tout le mérite des opérations, même celui d'avoir exagéré le nombre de mes troupes. Avec de vaines considérations, de petites vanités et de petites passions, on ne fait jamais rien de grand. J'espère donc que des fautes si énormes et si préjudiciables à mes armées et à mes intérêts ne se renouvelleront plus dans mon armée d'Espagne. »

Jourdan au ministre. Madrid, 10 octobre 1809.

« Excellence, par ma lettre du 8 courant, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Excellence des ordres que le roi avait donnés aux divers corps d'armée. J'ai reçu, du maréchal duc de Bellune, la lettre dont Votre Excellence trouvera ci-joint copie sous le n° 1. Ce maréchal ayant représenté qu'il ne pourrait pas faire subsister son corps d'armée à Consuegra et Madridejos, et qu'il désirait rester à Tolède, ou bien être autorisé à se porter au delà de la Guadiana, mais que, dans ce cas, il était nécessaire de faire suivre son mouvement par une partie des troupes du 4e corps, Sa Majesté a adopté cette dernière proposition. En conséquence, le général Sébastiani a reçu ordre de mettre à la disposition du maréchal duc de Bellune la division de cavalerie légère, la division polonaise et la division allemande, excepté la brigade hollandaise, qui doit tenir garnison à Tolède et Aranjuez. Votre Excellence trouvera trois copies des lettres que j'ai écrites à cet effet, par ordre du roi, au maréchal duc de Bellune et au général Sébastiani. »

Joseph à M. Dennié. Madrid,

« Il faut charger un commissaire des guerres, sur la fermeté duquel on puisse compter, du *visa* de

tous les bons de tous les officiers isolés; c'est dans cette partie que sont les plus grands abus. Ce commissaire des guerres vous enverrait un tableau des bons visés, avec désignation des parties prenantes et de la quantité des rations accordées par le règlement. On ne serait plus exposé à voir des distributions journalières de 30 *mille rations de viande pour une garnison* de 8 *mille hommes et* 3,500 *malades*. Si vous ne mettez pas de l'ordre dans les distributions, il est impossible que la garnison et les hôpitaux ne soient bientôt les victimes de ce que les parties isolées prennent de trop. — Envoyez-moi le nom du commissaire spécial que vous aurez chargé de ce soin, et le résultat de son premier travail. » 10 octobre 1809.

« Sire, le marquis de Monte-Hermoso, mon 1er chambellan, le général Strolz, mon 1er écuyer, et le marquis de Casa-Palacio, mon aide de camp, se rendent sur la frontière pour y recevoir les ordres de Votre Majesté, dont l'arrivée est annoncée de plusieurs manières. Jos. à Nap. Madrid, 15 octobre 1809.

Dès que je connaîtrai les dispositions qui pourront convenir à Votre Majesté, je m'empresserai de concourir à leur exécution en tous points.

Je prie Votre Majesté d'agréer mon sincère attachement. »

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu la lettre par laquelle Votre Excellence m'a fait l'honneur de me transmettre les ordres de Sa Majesté, pour les mouvements des troupes sous mon commandement. Les Sébastiani à Jourdan. Madrid, 17 octobre 1809.

ordres ont été donnés sur-le-champ pour leur exécution.

J'ai à rendre compte à Votre Excellence d'un engagement qui a eu lieu, le 14 du courant, sur la rive gauche du Tage, près d'Almonacid du haut Tage et Alvarès, entre un détachement de 100 hommes du 28e régiment et 7 à 800 insurgés, dont une partie de cavalerie. Ce détachement s'était avancé sur ce point pour appuyer les réquisitions de mules faites par l'artillerie. Quoique assailli par une force aussi supérieure et enveloppé, il a fait sa retraite en bon ordre à travers les ennemis, contre lesquels il s'est battu pendant huit heures et dans un espace de quatre lieues, et auxquels il a fait essuyer une perte considérable : celle du détachement du 28e a été de 3 hommes tués et 23 blessés ; parmi ces derniers se trouvent 3 officiers. Tous les blessés ont été ramenés à Loichy. Cette affaire fait le plus grand honneur aux voltigeurs du 28e et aux officiers qui les commandaient. Le colonel de ce régiment fait une mention particulière du sous-lieutenant Boulard qui commandait pendant la retraite, le capitaine et le lieutenant ayant été blessés dès le commencement de l'attaque. »

Victor à Jourdan. Daymiel, 17 octobre 1809. (10 heures du matin.)

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire hier 16, à midi. Je suis pénétré de la nécessité d'agir selon son contenu. Je dois battre l'armée qui est devant moi, si elle veut recevoir la bataille, et, dans ce cas, renvoyer sur le Tage une partie des troupes

du 4e corps, pour fournir au roi les moyens d'attaquer avec avantage les armées de Wellesley, Beresford, etc. Je dois aussi renvoyer les mêmes troupes sur le Tage, si la Romana, se refusant à combattre, se retire dans les montagnes de la Sierra-Morena. Ces diverses dispositions me paraissent être très-judicieuses : je les exécuterai de manière à en assurer le succès. Je fais venir ici la division Milhaud ; dès qu'elle m'aura rejoint, je marcherai aux ennemis : s'ils m'attendent, je leur livrerai bataille, et si j'obtiens la victoire, je ne conserverai ici que la division polonaise et le 1er corps. Les divisions Milhaud et Scheffer iront à Tolède. Si les ennemis ne m'attendent pas et qu'ils se concentrent dans la Sierra-Morena, les mêmes divisions seront également remises à la disposition du roi.

La cavalerie légère du 4e corps est entrée hier à Valdepenas, après en avoir chassé 7 à 800 chevaux ennemis; elle reconnaît aujourd'hui Santa-Cruz de Mudela et Villa-Nueva de Los-Infantes.

La cavalerie du 1er corps est établie, partie en réserve derrière celle du 4e corps; l'autre partie, établie à Almagro, à Elmoral et à Granatula, reconnaît Ciudad-Réal, el Coral de Coraquel, Aldea del Rey, et la route del Viso del Marquès. L'infanterie attend à Daymiel et à Manzanarès. Elle n'attendra que jusqu'au moment de l'arrivée de la division Milhaud.

Quelques cavaliers que nous avons pris à Valdepenas assurent que Cadix est occupé par des Anglais et des Espagnols, mais que les Anglais y sont les plus forts. »

Joseph à Soult. Madrid, 27 octobre 1809.

« Parmi les estafettes arrivées hier, il en est une qui porte la nouvelle de votre nomination à la place de major général de l'armée. Vous aurez pu la lire dans les journaux. M. le maréchal Jourdan reçoit, par des avis particuliers, la nouvelle que Sa Majesté Impériale a consenti à lui accorder la permission de se retirer chez lui, permission que l'état de sa santé lui a fait demander à plusieurs reprises. Cependant, aucune de ces nouvelles n'est officielle et ne m'est parvenue directement.

M. le maréchal Jourdan désire beaucoup pouvoir partir; mais je ne puis y consentir qu'autant que vous serez arrivé ici. M. le maréchal Mortier vous remplacera dans votre commandement; il reprendra plus particulièrement le commandement de son corps, et vous laisserez celui du vôtre à l'officier général que vous jugerez le plus en état de l'exercer.

Comme le maréchal Jourdan ne partira pas d'ici avant votre arrivée, je désire que vous restiez au poste important que vous occupez jusqu'à ce que vous ayez reçu l'ordre formel de le quitter, autant que vous jugeriez vous-même votre présence nécessaire où vous êtes; c'est-à-dire que si, sans autre avis que cette lettre, vous jugez que l'ennemi n'est point en position de commencer les hostilités, et que vous ne jugiez pas votre présence nécessaire, rendez-vous à Madrid. »

Joseph au ministre. Madrid, 27 octobre 1809.

« Monsieur le comte, j'ai été aussi surpris qu'affligé lorsque, après la réception de votre lettre du 9 octobre, j'ai enfin obtenu de M. le général Senar-

mont l'aveu que 8 *canons* étaient restés dans le champ d'oliviers à Talavera. Cet officier général vous rend compte lui-même de cette affaire; je l'ai vu si repentant de sa conduite, que je ne lui ai pas témoigné tout ce que j'ai trouvé qu'elle avait de répréhensible et vis-à-vis de son gouvernement et vis-à-vis de moi.

Je désire que Sa Majesté Impériale soit bien persuadée de l'exacte vérité de ce que je lui ai écrit, ainsi qu'à Votre Excellence. Le maréchal Jourdan était aussi bien dans l'erreur que moi.

J'attends M. Banks que Votre Excellence m'annonce. J'ai reçu les lettres des 9 et 10 octobre ; nous avons perdu six estafettes. Le général . . . . . ne paraît pas convenir au poste qu'il occupe à Burgos. C'est là que la correspondance est interceptée entre Briviesca et cette ville.

Il y a bien longtemps que j'ai donné aux généraux français la haute main dans les affaires d'administration et de police; tous les revenus de l'État sont employés au service de l'armée, j'ai dû même rappeler quelques commissaires espagnols que j'avais envoyés dans diverses provinces, où ils avaient fait d'abord beaucoup de bien ; mais j'ai conçu qu'il était impossible que leur autorité ne contrarie pas celle des généraux. L'Empereur n'a rien à désirer sous ce rapport ; l'armée est aussi bien qu'elle puisse être, et je ne pense pas qu'il y ait nulle part des hôpitaux mieux tenus que ceux de Madrid, où nous pouvons recevoir jusqu'à 20 mille malades. Votre Excellence doit sentir que cette dépense cen-

trale, ainsi que celle de mon gouvernement, ne peut pas se faire sans une administration centrale qui ne laisse pas tout consommer par les dépenses des provinces : il en est cependant ainsi, et la haute Espagne, en particulier l'Aragon, ne rendent pas un sol à mon trésor. Ceux qui ont porté plainte ont eu mauvaise grâce, car il est impossible de faire plus pour l'armée dans l'état où je me trouve, état qui est tel que ma maison et mes ministres ne sont pas payés *depuis quatre mois.*»

Jourdan au ministre. 27 octobre 1809.

« J'ai vu hier que M. le général Senarmont avait reçu une lettre de Votre Excellence par laquelle elle lui mandait que Sa Majesté l'Empereur, sachant positivement que l'ennemi avait pris à la bataille de Talavera plus de pièces de canon que les rapports ne l'avaient annoncé, ordonnait qu'il fût fait une enquête pour connaître la vérité ; et que M. le général Senarmont, pressé par cet ordre, venait de mander à Votre Excellence qu'en effet le nombre des pièces restées au pouvoir de l'ennemi s'élevait à *huit*. Il ne m'appartient pas d'approfondir qui a voulu tromper le gouvernement par de faux rapports, ni pourquoi M. le général Sébastiani, M. le général Senarmont et M. le général commandant l'artillerie du 4^{e} corps ont persisté à affirmer *par écrit*, *au roi*, qu'il n'en avait été perdu que *deux*, lorsque je leur ai demandé, par ordre de Sa Majesté, de dire la vérité à cet égard. Mais ce qui importe à mon honneur, c'est que Sa Majesté Impériale et Royale soit bien convaincue que je suis entièrement étranger

à toute cette intrigue. Je déclare donc à Votre Excellence, sur *ma parole d'honneur,* que j'ai été complétement la dupe de ces arrangements ; qu'il n'est jamais parvenu à ma connaissance, ni directement ni indirectement, aucun avis qui ait pu me faire soupçonner qu'on avait trompé le roi; et que, hier encore, j'aurais soutenu, de la meilleure foi du monde, que notre perte ne s'élevait qu'à *deux* pièces de canon. Je prie Votre Excellence d'avoir la bonté de mettre ma lettre sous les yeux de Sa Majesté Impériale et Royale.»

Napoléon à Clarke. Fontainebleau, 30 octobre 1809.

« Monsieur le général Clarke, je vous ai écrit trois lettres : la première pour l'organisation de la division Loison, la deuxième pour l'organisation de la division Reynier, et la troisième pour l'organisation du 8^{e} corps ou du corps du duc d'Abrantès, et enfin pour la formation d'un 4^{e} corps ou d'une 3^{e} division de réserve. J'ai supposé que la division Loison serait de 12 mille hommes, que la division Réynier serait de 20 mille hommes, que le corps du duc d'Abrantès serait porté à 50 ou 60 mille hommes; enfin, que la troisième division de réserve serait d'une vingtaine de mille hommes. Au milieu des occupations qui m'assiégent, je n'ai pu faire ce travail que très à la hâte; il est instant que vous donniez les ordres conformément à mes différentes lettres; mais si, fixant votre attention sur cet objet, vous pensiez qu'on pût rendre ce corps plus nombreux, il faudrait me proposer les mesures à prendre pour cela. Les besoins en Espagne sont succes-

sifs ; on y a besoin d'abord d'un corps qui soumette les derrières de l'armée. Étant en novembre, il serait impossible de réunir tous nos moyens avant le commencement de janvier, surtout les poudres et l'artillerie; et à cette époque, dans cette presqu'île coupée de hautes montagnes, les froids et les neiges ne permettraient pas encore de rien entreprendre. L'envoi des renforts que je destine pour l'Espagne peut donc être divisé de la manière suivante : d'abord les 12 mille hommes de la division Loison ; j'espère qu'ils pourront entrer en Biscaye avant le 1er décembre ; ensuite la division Réynier ; j'espère qu'elle pourra entrer en Biscaye dans les premiers jours de janvier ; le corps du duc d'Abrantès, qui pourra entrer dans les premiers jours de février ; et enfin la 3e division de réserve, qui entrera vers le commencement de mars. Je désire que le chef de vos bureaux travaille dans ce sens, et que, lorsqu'il aura aussi terminé son travail, il me *l'apporte lui-même, afin que je puisse discuter avec lui la formation des divisions et les autres détails.* Mais ce qui m'importe aujourd'hui, c'est que vous ne perdiez pas un moment pour faire marcher la division Loison. »

Ordre de Napoléon. Fontainebleau, 30 octobre 1809.

« Monsieur le général Clarke, je vous ai fait connaître l'intention où j'étais que la division Loison, qui sera forte de 12 mille hommes tant infanterie que cavalerie, pût entrer en Espagne le plus tôt possible, et avant le 1er décembre.

Je vous ai fait connaître l'intention où j'étais que

la division Reynier, qui sera forte de 15 mille hommes d'infanterie et de 4 mille hommes de cavalerie, pût être réunie à Bayonne vers la fin de décembre.

Enfin, je vous ai fait connaître que mon intention était que le 8e corps fût dirigé sur Paris et Huningue, et pût y être arrivé avant le 30 novembre.

Les divisions Loison et Reynier seront successivement incorporées dans les cadres qui sont en Espagne, puisque les corps dont elles sont composées appartiennent déjà à l'armée d'Espagne ; mais je dois aussi vous faire connaître...., sur l'organisation du 8e corps, que je désire pouvoir faire entrer en Espagne dans les derniers jours de janvier.

Ce corps sera commandé par le duc d'Abrantès. La 1re division sera composée de 4 bataillons du 22e de ligne, et des 8 bataillons actuellement existant à la division Rivaud ; total, 12 bataillons. Tous ces bataillons seront mis au grand complet de 840 hommes, par l'incorporation, soit de ce qu'ils auraient dans les 6e demi-brigades provisoires qui sont au nord. Par exemple, le 19e a 360 hommes dans la 6e demi-brigade, le 25e y a 300 hommes, le 28e y a 400 hommes, le 36e 200 hommes, etc.

Je suppose que d'ici au 1er décembre je pourrai avoir disponible une partie de ces demi-brigades provisoires : mon intention est de retirer tout ce qui sera possible. Cette 1re division sera donc composée de 10 mille hommes présents sous les armes, et formant deux brigades.

La 2e division, commandée par le général Lagrange, sera composée de 3 bataillons du 65e, d'un bataillon du 46e, et de 8 bataillons des 8 régiments qui sont à Paris; ce qui fera en tout 12 bataillons, ou 10 mille hommes.

Les 3e et 4e divisions seront formées de tout ce que les dépôts de France pourront fournir au 1er décembre : c'est peu que d'évaluer à 10 mille hommes la force à laquelle chacune de ces divisions pourra ainsi être portée, ce qui réunira sous les ordres du duc d'Abrantès un corps de 40 mille hommes environ. Pour pouvoir l'organiser convenablement, je désire que le chef de vos bureaux qui a fait le travail que vous m'avez remis pour la formation d'une réserve de 100 mille hommes destinés pour l'Espagne, vienne à Fontainebleau. Il fera connaître au sieur Monnier, secrétaire du cabinet, qu'il est arrivé; il apportera les états qu'il peut avoir, et fera cette organisation sous mes yeux. Entre autres matériaux et renseignements dont il devra se munir, il aura soin d'apporter un état de situation de toutes les demi-brigades provisoires et régiments de marche qui existent; un état de tout ce qui est disponible dans les différents dépôts en France; un état de situation où se trouvent tous les 1ers, tous les 2es, tous les 3es, tous les 4es bataillons, et les 1re, 2e, 3e et 4e compagnies des 5es bataillons. En travaillant une couple d'heures avec cet employé, il comprendra de quelle manière je veux faire ce travail.

Quant à la cavalerie, je ferai également faire

cette formation par votre employé. Mon intention est que la cavalerie de ce corps d'armée soit composée de tous les 2es et 4es escadrons des 24 régiments de dragons ; et je crois pouvoir réunir ainsi, vers le 1er décembre, un total de 10 mille chevaux. Cela portera donc le corps du duc d'Abrantès à 50 mille hommes. La division Loison doit être de 12 mille hommes ; celle de Reynier sera de près de 20 mille hommes : cela formera donc une armée de 85 mille hommes à envoyer en Espagne.

Après le 8e corps, il restera à former une 3e division de réserve d'une vingtaine de mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie. Cette division pourrait entrer en Espagne au commencement de mars, ce qui compléterait les 100 mille hommes que l'on peut, à ce qu'il me paraît, facilement réunir. »

Napoléon au général Dejean. Fontainebleau, 31 octobre 1809.

« Monsieur le général Dejean, j'ai reçu vos deux lettres. Je ne sais ce que veut dire cette expédition de 3 vaisseaux sur Barcelone : qui est-ce qui l'a ordonnée ? Remettez-moi une copie des ordres. »

Joseph à Soult. 31 octobre 1809.

« M. Blanks, aide de camp du ministre de la guerre, est porteur des lettres de ce ministre qui appellent en France le général Dulauloy et le général Ricard (1). Jusqu'à ce qu'ils puissent être remplacés, confiez leurs fonctions aux officiers que vous jugerez les plus propres à les remplir. »

(1) Ce rappel du général Ricard, chef d'état-major du maréchal Soult, fit dire assez plaisamment aux soldats, que l'Empereur avait frappé le maréchal sur le *dos* du général Ricard.

Joseph à Soult. Madrid, 31 octobre 1809.

« Monsieur le maréchal, M. Brun, votre aide de camp, vous porte les ordres directs de l'Empereur: ainsi, je vous attends incessamment. Vous laisserez le commandement des deux corps à M. le maréchal duc de Trévise. »

Soult au ministre. Madrid, 6 novembre 1809.

« Je vais rendre compte à Votre Excellence de l'état dans lequel j'ai trouvé les affaires en arrivant à Madrid, et des premiers ordres que j'ai donnés avec l'agrément du roi; je la supplierai ensuite de vouloir bien mettre mon rapport sous les yeux de l'Empereur.

Le général Kellermann, à qui le roi a donné le commandement provisoire des troupes du 6^{e} corps, ainsi que de celles qui étaient dans la Vieille-Castille, se porte aujourd'hui sur Salamanque, où il doit attaquer l'armée du duc del Parque, qu'on dit forte de 30 mille hommes, et qui, le 2, s'était même avancée jusqu'au bois de Pedroso, où elle paraissait prendre position. Le général Kellermann a dû opérer son mouvement par les routes de Médina del Campo, Fréno, Valladolid et Toro, ses points de réunion étant Fuente-Lauco et Pedroso. J'aurai l'honneur d'envoyer à Votre Excellence les premiers rapports que je recevrai de ce général, qui paraît avoir la confiance d'un succès.

Il a laissé le général Thomières au pont de Benavente avec 2 pièces d'artillerie et 1,100 hommes d'infanterie; une réserve de 450 hommes est à Rio-Seco, et 12 à 1,500 combattants sont restés à Valladolid. Le général Thiébault doit en outre envoyer

de Burgos sur Carion un détachement de 400 hommes, et en tenir 1,200 prêts à se porter sur Palencia s'il était nécessaire. Tous ces ordres étaient expédiés avant mon arrivée.

Le général Bonnet a écrit, le 28, que tout était tranquille dans sa partie.

Les rapports des généraux Tilly, Thiébault et Boyer sont moins satisfaisants. Il paraît que la communication avec Bayonne devient de plus en plus difficile : les détachements de 2 à 300 hommes peuvent seuls passer; tous les jours il y a des affaires avec les brigands; quelques estafettes et courriers sont enlevés, des détachements forcés, et des postes désorganisés.

Le 2 et le 3, le bataillon du 43e qui est à Villa-Castin, ainsi que le poste de Herreros, ont été attaqués; on a repoussé les brigands, et on leur a fait éprouver des pertes. Nous avons eu des soldats et des officiers blessés.

Le général Boyer a fait rentrer tous les détachements qui étaient au dehors de Vittoria. Je l'ai blâmé d'avoir retiré celui de la Guardia, et lui ai fait ordonner de le rétablir sur-le-champ. Le poste de Montdragon a aussi été évacué, mais les troupes y sont rentrées; et depuis plusieurs jours on ne communique plus avec la Navarre. Quelques partis se sont aussi présentés du côté d'Aranjuez et de Guadalaxara. On annonce un rassemblement de 3 à 4 mille hommes entre Haro et Logrono.

Les troupes qui sont sur le Tage et dans la Manche étant jusqu'à présent tranquilles, et ne croyant

pas, d'après ce que j'ai appris, que l'ennemi soit en mesure d'agir offensivement dans cette partie, la proposition de former une forte colonne mobile pour être mise à la poursuite des brigands a été faite au roi, et Sa Majesté a approuvé que je donnasse ordre au général Solignac de partir avec le 43e de ligne, les chevaux westphaliens et 2 pièces de 4, pour se rendre de Ségovie à Valladolid, où il prendra les chasseurs de Nassau ; il se portera ensuite sur Burgos, se fera joindre par le 118e régiment, en continuant sa marche sur Vittoria ; il se portera sur tous les points où des rassemblements existent, poursuivra les bandes éparses des brigands, et les poursuivra jusque dans leur repaire, ayant particulièrement pour objet d'assurer et de maintenir constamment libre la communication avec Bayonne, et de rétablir celle de la Navarre.

Le général Solignac est autorisé à faire concourir à cette expédition la garnison des places qui sont à sa portée, et à se concerter à ce sujet avec les gouverneurs de province; il lui est aussi prescrit de faire prendre comme otages, et d'envoyer dans les forteresses et postes retranchés, les familles des individus qui seront reconnus faire partie des bandes de brigands, et de faire un prompt exemple de ceux-ci, lorsqu'ils seront pris.

Indépendamment de ces mesures, j'ai ordonné au général Lery de faire partir des officiers du génie pour aller parcourir la ligne, à l'effet de tracer, dans tous les postes occupés par des détachements, des

ouvrages de défense, et d'y faire sur-le-champ travailler. Les mêmes officiers doivent aussi reconnaître le passage des défilés et des ponts, et les sommités où il convient d'établir des fortifications permanentes. Aussitôt que le rapport me sera fait, je donnerai des ordres en conséquence.

J'ai fait partir aussi un officier du génie pour Avila : il doit également mettre en état de défense cette place. Dans deux jours, le général commandant l'artillerie y enverra du canon et des munitions.

Il est à espérer que lorsque les dernières mesures auront reçu leur exécution, ce qui ne peut avoir lieu que dans quelques jours, elles produiront un bon effet.

Je ne puis encore entretenir Votre Excellence au sujet des administrations ; mais les premiers aperçus qui m'ont été donnés font connaître que la plupart des services sont en souffrance, et qu'il est de toute urgence que Sa Majesté l'Empereur leur accorde des secours, surtout en argent. Il existe cependant près de deux millions de rations de biscuit dans les divers dépôts sur la ligne, que le manque général de transports mettra dans l'obligation de consommer sur les lieux, s'il n'y est pourvu.

Les malades diminuent, et sur tous les points on obtient d'assez bons résultats dans le traitement; mais il serait beaucoup plus prompt si partout on pouvait donner du vin comme aliment, ou si on pouvait en acheter.

Avant mon départ d'Oropesa, j'ai reçu un détachement de 15 Français, déserteurs des troupes espagnoles, qui sont venus avec armes et bagages. Ils étaient 21 partant de près de Truxillo, où était le régiment des gardes walonnes, duquel ils ont déserté; les 6 autres ont été tués en route par les forts détachements qui les poursuivaient. Ces 15 hommes, qui autrefois faisaient partie du corps du général Dupont, sont partis il y a deux mois de Cadix : ils rapportent qu'alors on se méfiait des Anglais dans cette ville plus qu'auparavant, et que même les officiers ne pouvaient y entrer qu'avec une permission écrite. 5 mille prisonniers français ont été embarqués pour les îles Canaries, et, d'après leur dire, 3 mille avaient péri en route. L'armée anglaise qui est sur la Guadiana n'avait, au départ des déserteurs, fait encore aucun mouvement; et l'armée espagnole qui est entre Truxillo, Almaraz et le pont de l'Arzobispo, ne paraissait faire aucune disposition pour agir offensivement. Le dépouillement des rapports que je vais à présent recevoir me mettra à même de rendre un compte plus détaillé à Votre Excellence. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 8 novembre 1809.

« Ma chère amie, le maréchal Jourdan te remettra cette lettre; il te dira mieux que je ne pourrais t'écrire quelle est ma position et ma manière de la voir. Il est impossible de trouver un homme qui me convînt davantage : je n'ai jamais éprouvé une seconde de malaise avec lui, quoique j'aie vécu dans la plus étroite intimité depuis plusieurs années et que je

me sois trouvé avec lui dans des circonstances qui ne sont pas ordinaires. Il est, avec Rœderer, le seul homme dont le tact parfait ne se soit jamais démenti avec moi ; aussi, je le regretterai longtemps. Si les événements le permettent, je serais charmé de le rapprocher de moi : il faut, pour que cela lui convienne et me convienne, que l'Empereur le désire.

Je n'ai aucune notion des articles de la paix ; j'ignore si on s'est occupé de moi. L'Empereur paraît me bouder depuis quelques mois, il ne m'écrit plus. Cependant, ma conduite est irréprochable à mes propres yeux, et il n'y a pas d'apparence qu'elle varie jamais. Si elle lui a déplu, elle lui déplaira encore; et cependant je ne puis rien être ici que par lui. Si ses sentiments pour moi ont changé, je dois désirer une position où je n'aie pas constamment besoin de toute la plénitude de sa puissance et de sa bienveillance affectueuse. Le métier que je fais est intolérable tel qu'il est aujourd'hui. Si les rapports de l'Empereur avec moi ne doivent pas changer, il faut que ma position change ; si sa conduite a eu pour objet de me dégoûter de l'Espagne, son but est rempli. Toute autre destination politique me conviendra mieux. S'il lui convient de me laisser retirer au fond d'une province, loin des routes fréquentées, avec ma famille et un très-petit nombre de personnes peu signifiantes, je lui promets d'y vivre comme si je n'avais jamais connu d'autre état. Je ne paraîtrai jamais à Paris : des livres, des arbres, me distrairont, et mes enfants m'amuseront. Enfin, tout

genre de vie me convient, nul n'est au-dessus ni au-dessous de moi ; mais l'humiliante posture qu'on voudrait me faire tenir sur le trône d'une grande nation ne me convient pas. Je veux savoir ce qu'on veut de moi, et me retirer si ce qu'on me demande répugne à ma fierté. Je ne veux pas être sous la tutelle de mes inférieurs ; je ne veux pas voir mes provinces administrées par des hommes qui n'ont pas ma confiance ; je ne veux pas être un enfant couronné, parce que je n'ai pas besoin de couronne pour être homme, et que je me sens assez grand par moi-même pour ne pas vouloir monter sur des échasses.

Fais-moi savoir où en sont nos affaires, car elles sont toutes dans la volonté de l'Empereur. S'il n'a plus d'affection pour moi, je ne veux plus d'une position politique qu'il me faut acheter par d'amers dégoûts, comme si j'étais le plus ambitieux et le plus déhonté des intrigants, moi qui estime la vie privée avant tout, et ma conscience plus que toutes les gloires passées et futures. Que M. Jams me fasse connaître l'état de nos petites affaires : si je me retire, j'entends vivre comme un bon campagnard. Je ne solliciterai le traitement de prince que pour le partager aux personnes qui m'ont été attachées ; je n'insisterai pas même là-dessus : à l'impossible nul n'est tenu ; et quand on prend un parti décidé, je sens que je trouverai tout simple que chacun le prenne. D'ailleurs, je me fais vieux ; mon âme ardente use plus que je ne pense un tempérament assez délicat. *Je demande à l'Empereur franchise*

et amitié, si je reste roi; justice, si je rentre dans la vie privée. »

« Sire, M. le maréchal Jourdan aura l'honneur de remettre cette lettre à Votre Majesté. Il est impossible d'avoir de meilleures intentions et de mieux servir Votre Majesté que ne l'a fait le maréchal Jourdan. Si Votre Majesté n'en était pas bien convaincue, elle ne tardera pas à connaître qu'elle n'a pas de sujet plus dévoué, et qui mérite plus de bienveillance. Je le regretterai longtemps. Il rendra compte à Votre Majesté de l'état de l'armée et de l'Espagne; Votre Majesté ne saura jamais mieux la vérité que par lui. »

Jos. à Nap. Madrid, 9 novembre 1809.

« J'ai rendu compte à Votre Excellence, dans mes précédentes, des mouvements que le général Kellermann avait eu ordre de faire sur Salamanque pour y attaquer l'armée du duc del Parque: cette armée, ayant été instruite des dispositions que l'on faisait contre elle, a commencé son mouvement de retraite dans la nuit du 4 au 5; et le 6, les troupes de Sa Majesté sont rentrées à Salamanque. Il n'y a point eu de combat; l'ennemi a précipité sa marche sur Placencia; ses bagages ont été vers Ciudad-Rodrigo; une division du 6e corps a eu ordre de la poursuivre jusqu'à Fuente-Roble, et de revenir à Salamanque par Matilla.

Soult au ministre. Madrid, 10 nov. 1809.

Des ordres sont donnés pour que les villes de Ledesma et Alba de Tormès soient approvisionnées et mises en état de défense; on doit aussi fortifier le front de Salamanque. Au premier jour, la Tormès

devant cesser d'être guéable, la ligne qu'elle forme sera bonne à défendre.

Divers postes entre le Duero, Ségovie et Valladolid, vont être occupés par le 6e corps.

Le général Kellermann a envoyé la brigade du général Férey pour nettoyer d'ennemis tout le cours de l'Esla et les plaines de Léon ; une brigade de dragons suit ce mouvement. Divers partis avaient débouché des montagnes pendant que les troupes étaient à Salamanque, et s'étaient avancés jusqu'à Valderas. Le général Kellermann est retourné à Valladolid ; il va s'occuper de rouvrir la communication avec Burgos et Bayonne, qui, depuis quelques jours, est entièrement interceptée.

La marche de l'armée du duc del Parque sur l'Estramadure ayant dégagé le front de Salamanque et de Valladolid, le roi a jugé à propos de faire réunir à Madrid la brigade du général Godinot et le 55e régiment de ligne. Le 43e, qui devait faire partie de la colonne mobile du général Solignac, a reçu ordre de rester provisoirement à Ségovie; il sera remplacé à la colonne mobile par un corps de 1,200 hommes d'infanterie que le général Kellermann fera réunir à Valladolid.

Les mouvements de l'armée ennemie de la Manche ont fait supposer qu'elle avait le projet de forcer notre gauche du côté d'Aranjuez. Le 8, 4 mille hommes de cavalerie vinrent attaquer le 5e régiment de dragons à la Guardia : ce régiment se conduisit vaillamment, et soutint plusieurs charges, dans lesquelles il fit perdre à l'ennemi 150 hommes et lui enleva

un capitaine et 8 cavaliers : cependant, il dut se replier sur Ocana et ensuite sur Aranjuez, où le général Milhaud rallia sa division à la division polonaise. Hier, le général Milhaud est retourné à Ocana, où il s'est établi, et a poussé ses reconnaissances au delà de Dos-Barrios. L'ennemi paraît être en position à Temblèque; ses forces ne sont pas exactement appréciées : cependant, il paraît qu'elles s'élèvent au moins à 40 mille hommes, dont 5 à 6 mille cavaliers. Dans le dernier mouvement, le 5^{e} de dragons a eu 25 hommes tués ou blessés, et autant de chevaux. Le 1er corps d'armée n'a rien eu dans les derniers jours. Du 7, du 8 et du 9, son infanterie a pris position à Ajofrin ; sa cavalerie occupe toujours Yevenes et Mora. Aujourd'hui, une reconnaissance générale a dû se porter sur Temblèque par les débouchés de Tolède et d'Aranjuez; on a dû aussi diriger des partis sur Consuegra.

Le roi ayant pensé qu'il était convenable de renforcer la gauche pour arrêter l'ennemi s'il entreprend de forcer le passage du Tage du côté d'Aranjuez, il a été donné ordre à la division allemande de partir de Tolède pour se rendre à Aranjuez, où le général Sébastiani la réunira à la division polonaise, et sera chargé de défendre ce point, ainsi que de surveiller ce qui pourrait survenir sur le Tage. La division Milhaud est mise sous ses ordres.

La 1re division du 5^{e} corps a reçu ordre de partir de Talavera pour se rendre à Tolède, où, en cas d'événement, elle recevra des ordres du maréchal duc de Bellune. Ce maréchal doit, si l'ennemi cherchait à passer du côté d'Aranjuez, repasser le Tage

avec le 1er corps d'armée, laisser garnison à Tolède, et marcher, par la rive droite, au soutien du 4e corps.

Il n'y a rien de nouveau du côté d'Arzobispo et d'Almaraz ; mais il est probable que demain le roi sera dans le cas d'ordonner au 2e corps de se replier sur Talavera, et de porter à Santa-Olalla et Maqueda la division du 5e corps. Le manque absolu de vivres et de fourrages du côté d'Oropesa oblige à ce mouvement. Lorsque ces dispositions seront exécutées, il sera donné ordre au 1er et au 4e corps de marcher à l'ennemi, et de le chasser au delà de la Sierra-Morena.

Depuis deux jours, on a obtenu des succès sur diverses bandes de brigands, à 7 ou 8 lieues de Madrid; une centaine de ces misérables ont été tués, et on leur a pris plus de 60 chevaux.

J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de mettre mon rapport sous les yeux de Sa Majesté l'Empereur. »

Nap. à Jos. Fontainebleau, 11 nov. 1809.

« Mon frère, je vous envoie Tascher. On ne reçoit plus de nouvelles de ce qui se fait en Espagne. Cependant, avec une armée si nombreuse et si bonne, et avec des ennemis si peu redoutables devant soi, comment est-il possible qu'on n'avance pas plus les affaires? »

Rapport du ministre de la guerre à Napoléon. 13 nov. 1809.

« Votre Majesté trouvera ci-joint, sous le n° 1, une dépêche du maréchal Jourdan, en date du 22 octobre, qui me transmet diverses lettres du général Marchand et du général Kellermann, d'une date

antérieure à celles que j'ai déjà reçues de ce dernier. Je crois devoir toutefois les joindre ici, parce que ces lettres renferment des détails intéressants sur l'armée ennemie, avec un rapport du général Marchand concernant l'affaire qu'il a eue le 18 octobre, à Tamamès, avec l'armée du duc del Parque. J'en ai déjà rendu compte à Votre Majesté le 1^er^ de ce mois, d'après une lettre du général Kellermann du 20 octobre; et, en outre, j'ai fait mention, dans mon rapport du 7 courant, de deux lettres du même du 24 et du 25 octobre, sur les suites de cette affaire. Dès qu'elle a été connue à Madrid, le roi a pensé qu'il était instant de prendre des mesures pour s'opposer au duc del Parque, et, pour cet effet, il a donné ordre de diriger sur Salamanque la division Dessolles pour renforcer le 6^e^ corps, dont le maréchal duc de Trévise a reçu l'ordre d'aller prendre le commandement. Ce maréchal pourra réunir, en outre, au 6^e^ corps les troupes du général Kellermann, qui, avec la division Heudelet, aura plus de 5 mille hommes d'infanterie, avec sa division de dragons; et cette réunion de forces donnera environ 30 mille hommes au duc de Trévise, avec lesquels il pourra toujours combattre avec avantage le duc del Parque.

Sous le n° 2 je joins une seconde lettre du maréchal Jourdan en date du 23 octobre, qui m'adresse copie des lettres écrites par ordre du roi, pour l'exécution du mouvement ordonné; et sous le n° 3 est une lettre que m'écrit le général Kellermann, datée du 27 octobre, par laquelle il annonce que le

général Marchand a jugé nécessaire d'évacuer Salamanque le 25 octobre, et de se replier sur Toro, où il s'est concentré le 26. On ne voit point le motif qui a déterminé le général Marchand à ce mouvement rétrograde ; mais on pouvait juger par sa lettre du 19, au maréchal Jourdan, qu'il l'envisageait dès lors comme très-probable, et nécessité par les circonstances. Au reste, le général Kellermann n'en est nullement inquiet ; et il annonce même que, par l'arrivée successive des renforts, le duc de Trévise se trouvera, dès le 29, en état de marcher en avant et de commencer ses opérations.

Votre Majesté trouvera, sous le n° 4, une lettre du général Senarmont du 26 octobre, qui répond à celle que je lui avais adressée pour connaître avec exactitude les pertes faites par l'artillerie à la bataille de Talavera. Je supplie Votre Majesté de vouloir bien lire en entier cette lettre, *qui contient l'explication et l'excuse du silence gardé par le général Senarmont à cette occasion.* L'état joint à sa lettre présente 10 pièces perdues à la bataille par le 4ᵉ corps et une par le 1ᵉʳ corps, qui toutefois en a repris une autre de même calibre, le même jour ; de même que 2 des pièces abandonnées à la bataille par le 4ᵉ corps ont été reprises, onze jours après, au combat de l'Arzobispo.

Le général Thiébault m'écrit de Burgos qu'il a reçu la veille la nouvelle officielle de la paix avec l'Autriche, dont il a fait la proclamation la plus solennelle ; et, pour faire porter cette nouvelle à Sa Majesté Catholique plus promptement que par les

estafettes, qui emploient maintenant 7 à 8 jours de Burgos à Madrid, le général Thiébault s'est assuré d'un piéton qui a promis de se rendre à Madrid en 42 heures, moyennant une récompense de 10 mille réaux. Ainsi, le roi a pu recevoir la nouvelle le 5, au soir. La nécessité de donner aux estafettes de très-fortes escortes met actuellement dans la correspondance d'Espagne une lenteur et une irrégularité dont on s'aperçoit tous les jours. »

Soult à Mortier. Madrid, 13 nov. 1809.

« Monsieur le maréchal, l'ennemi a continué ses démonstrations sur notre gauche, et il est en force devant Aranjuez. Le 1er corps d'armée doit avoir terminé son mouvement aujourd'hui, et être en mesure, avec le 4^{e} corps, de culbuter l'ennemi s'il entreprend le passage, ou de l'attaquer lorsque l'ordre en sera donné, et que le mouvement de la droite sera terminé.

D'après ces dispositions, et d'après les observations que vous avez faites au sujet des difficultés que vous éprouvez pour faire évacuer la totalité des malades qu'il y a à Talavera, et aussi d'après le temps qu'il fait, qui obligerait l'ennemi à suspendre ses opérations quand bien même il serait disposé à nous attaquer, le roi m'ordonne de vous dire que son intention est que le 2^{e} corps reste en position à Talavera de la Reyna, d'où il observera la route de l'Arzobispo et d'Oropesa, ainsi que les débouchés du Tiétar, qui donnent sur la province d'Avila. Vous lui ferez fournir des détachements à Escalona et à Cevola, ainsi qu'il est dit dans l'instruction du 11

de ce mois; et vous prescrirez au général Heudelet d'employer tous les moyens imaginables pour faire évacuer la totalité des malades qui sont à Talavera. Vous lui direz aussi de faire distribuer les souliers et capotes qui sont à la disposition de l'ordonnateur en chef, et d'envoyer l'état de répartition.

La cavalerie légère du 2e corps étant très-fatiguée et ayant besoin de se rétablir, vous la porterez en seconde ligne, ainsi que la division du général Lahoussaye; et vous donnerez le commandement de l'avant-garde au général Caulaincourt, qui, à cet effet, disposera de la brigade de dragons sous ses ordres, du 31e léger, et d'une batterie d'artillerie légère que vous lui donnerez.

Le général Heudelet m'enverra directement ses rapports; en même temps il vous rendra compte de tout ce qui lui surviendra, et il prendra en tout vos ordres.

La 2e division du 5e corps, le restant de votre cavalerie et l'artillerie se rendront à Maqueda et Santa-Cruz, pour soutenir, au besoin, le 2e corps, ou se porter sur Tolède, ainsi qu'il est dit dans l'instruction du 11; et vous ferez occuper tous les postes sous la ligne, afin que la communication avec Madrid et Tolède soit parfaitement assurée.

Rendez-vous de votre personne à Tolède, où vous trouverez la division de cavalerie légère du général Paris, qui passe provisoirement sous vos ordres; et aussitôt faites porter des reconnaissances en avant pour reconnaître les dispositions de l'ennemi, et aussi pour vous préparer à marcher à lui

pour l'attaquer, aussitôt que l'ordre en sera donné.

J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le maréchal, de vouloir bien m'instruire de l'exécution des dispositions que ma lettre renferme. »

Sébastiani à Soult. Aranjuez, 13 nov. 1809.

« Monseigneur, le mouvement de l'ennemi vient de s'arrêter ; il a voulu déboucher par le vallon du Tage, et arriver sur le pont de la Reyna ; mais deux régiments polonais, que j'avais placés l'un en masse et l'autre déployé, ont arrêté ce mouvement. Il vient de prendre position devant moi, et il est en mesure d'agir offensivement dès qu'il le voudra : cependant je tiendrai encore, je crois, cette nuit à Aranjuez avec six bataillons, parce qu'ayant fait repasser sur la rive droite du Tage toute ma cavalerie, et n'ayant sur la rive gauche que 200 chevaux, je ne crois point que, quelles que soient les forces de l'ennemi, elles m'empêchent de repasser la rivière et d'arrêter son mouvement. Votre Excellence m'a recommandé de tenir jusqu'à la dernière extrémité ; je remplis avec zèle ses intentions. L'ennemi était arrivé jusqu'à portée de pistolet ; mais il n'a pas osé donner contre les deux régiments qui défendent le vallon sur la rive gauche ; j'ai cru pourtant qu'avec des forces si supérieures le général Aryzaga n'aurait pas balancé de m'attaquer : peut-être veut-il avoir une affaire de nuit. Il peut bien me forcer à quitter Aranjuez ; mais je vous réponds qu'il n'y passera pas la rivière.

La manœuvre de l'ennemi pourrait peut-être cacher le projet de passer sur quelque autre point ;

mais j'ai beaucoup de partis qui m'avertiront, et je me réunirai au 1er corps pour tomber sur le flanc de l'ennemi. »

Rapport du ministre à Napoléon. 15 nov. 1809.

« Votre Majesté trouvera ci-joint, sous le n° 1, une lettre du maréchal Jourdan, en date du 26 octobre, qui transmet plusieurs pièces, dont les plus essentielles sont deux lettres du duc de Dalmatie du 23, qui envoie quelques renseignements sur l'ennemi, d'après lesquels il lui suppose le projet de passer le Tage pour prendre l'offensive. Deux lettres du général Solignac, de Burgos et de Valladolid, donnent beaucoup de détails sur les bandes de brigands qui infestent la route, et le général Kellermann les confirme par une lettre du 22. Par sa lettre n° 2, le maréchal Jourdan me prie de mettre sous les yeux de Votre Majesté la déclaration qu'il fait, sur sa parole d'honneur, d'avoir entièrement ignoré l'erreur où l'on avait induit le roi sur les pertes faites par l'artillerie à la bataille de Talavera. Ceci m'est confirmé par une lettre du roi, qui sera envoyée demain à Votre Majesté. Votre Majesté a déjà reçu, par mon rapport d'hier, l'aveu fait à cette occasion par le général Senarmont (1).

Dans sa lettre n° 3, le maréchal Jourdan me prévient qu'il a appris, par des voies indirectes, la permission que Votre Majesté lui a accordée de rentrer

(1) On ne s'était pas aperçu d'abord au 4e corps de l'abandon de cette artillerie; lorsque le général Sébastiani l'apprit, il était trop tard. Espérant que cela ne serait pas connu, et ne voulant pas l'ébruiter, il obtint du général Senarmont la promesse de n'en pas parler au roi.

en France. Le roi a bien voulu appeler, sur cette nouvelle, le duc de Dalmatie auprès de lui, et permettre au maréchal Jourdan, lorsqu'il aura remis à son successeur tous les papiers et renseignements concernant l'armée, de partir pour Bayonne. J'espère que, d'ici là, le duplicata des ordres que j'ai expédiés à ce sujet sera parvenu à Madrid.

Votre Majesté trouvera, sous le n° 4, une lettre du maréchal Jourdan du 28 octobre, par laquelle il transmet une lettre du duc de Bellune du 24. L'ennemi, fort de 60 mille hommes, s'est retiré dans la Sierra-Morena, et en défend les défilés. Le duc de Bellune pense que, si l'on persiste à éloigner de lui le 4ᵉ corps pour le porter sur le Tage, l'ennemi viendra l'attaquer avec des forces triples des siennes, ce qui le mettrait dans une position désavantageuse.

Plusieurs lettres du général Kellermann et du général Thiébault sont jointes en outre à celle du maréchal Jourdan. Elles ne renferment que des détails sur la petite guerre qui se fait avec les bandes d'insurgés.

Enfin, une lettre du 30 octobre du maréchal Jourdan, sous le n° 5, en transmet une du duc de Dalmatie, datée du 27 octobre, qui donne de nouveaux renseignements sur l'ennemi, obtenus par des déserteurs. Il en résulterait que les Anglais, comme les Espagnols, ne seraient point encore en mesure d'agir offensivement, et qu'ils n'en font courir le bruit que pour tenir dans l'inquiétude, et faire prendre le change sur leur position comme sur leurs projets.

Une lettre du général Kellermann du 27, et une

autre du général Marchand en date du 26, renferment quelques détails sur la retraite du 6e corps de Salamanque à Toro, dont j'ai rendu compte à Votre Majesté par mon rapport du 13 courant; mais rien n'y indique les mouvements ultérieurs ou même présumés de l'ennemi depuis cet événement.

Le changement de destination du duc de Dalmatie en a amené dans les dispositions du roi, relativement au commandement des corps de troupes. Le maréchal duc de Trévise a dû remplacer le duc de Dalmatie à la tête des 2e et 5e corps, et le commandement en chef du 6e corps, ainsi que celui des troupes de la haute Espagne, a été confié au plus ancien général de division, qu'on a jugé devoir être le général Kellermann. Le duc de Bellune, de son côté, ayant les 2e et 4e corps à ses ordres, il en résultera une concentration de forces qu'on regarde comme avantageuse pour la suite des opérations. »

Joseph au ministre. Madrid, 15 nov. 1809.

« J'ai reçu aujourd'hui seulement, Monsieur le comte, le décret de nomination de M. le duc de Dalmatie à l'emploi de major-général de l'armée impériale en Espagne. Je me suis empressé de le transmettre à M. le duc de Dalmatie, qui était déjà en fonctions depuis le départ du maréchal Jourdan.

Si les circonstances exigaient la présence de M. le maréchal Soult à un corps d'armée, je suis bien aise que Sa Majesté Impériale trouve bon que, dans ce cas, il puisse commander au maréchal de France commandant un corps d'armée, et même aux commandants de deux corps.

Je n'avais aucune idée de mouvements populaires excités par la suppression des moines dans la Biscaye : cette suppression a été généralement mieux reçue que je n'avais lieu de l'espérer ; les commandants français sont unanimes avec les officiers civils et militaires espagnols, à cet égard. S'il en était autrement, j'aurais à me plaindre des officiers français qui m'auraient caché la vérité pour porter plainte à Paris, ce qui me paraît contre les règles ordinaires de la raison et de la discipline militaire. Le général Thiébault a dû être remplacé à Burgos. J'espère que le général Solignac maintiendra mieux les communications, et que son caractère et sa constitution résisteront mieux aux inconvénients de tous les genres attachés à la guerre extraordinaire que nous faisons. Le général Thiébault est malade. »

Soult à Sébastiani. Madrid, 15 nov. 1809.

« Général, je reçois à l'instant vos deux rapports du 15, à 5 heures et 5 heures 1/4 du soir. D'après leur contenu, il paraîtrait que l'armée ennemie a, en grande partie, opéré le passage du Tage à Villamaurique. Cela étant, j'écris au maréchal duc de Bellune que l'intention du roi est qu'il mette sur-le-champ en mouvement le 1^er^ corps d'armée pour lui faire remonter le Tage, à l'effet de joindre l'armée ennemie, l'attaquer, et la détruire. Il laissera à Aranjuez une brigade d'infanterie et un corps de cavalerie du 4^e^ corps pour défendre ce poste, et vous fera suivre son mouvement avec le restant de vos troupes. A mesure que vous vous élèverez en remontant le Tage, les positions de la brigade du général

Belair, de votre division, que vous aurez dépassé, devront vous joindre; et je prendrai les ordres du roi pour vous envoyer, s'il y a lieu, la brigade du général Rey.

Le mouvement que fait l'ennemi peut lui être funeste; mais, pour cela, il faut que les partis qu'on enverra à sa poursuite fassent la guerre avec beaucoup d'intelligence, et qu'une fois qu'ils auront joint l'ennemi (j'entends ses principales forces), ils ne le perdent plus de vue, et rendent fréquemment compte de tout ce qu'ils auront observé ou appris. »

Soult à Mortier. Madrid, 15 nov. 1809.

« Monsieur le maréchal, je reçois la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier, à 4 heures du soir. Sa Majesté Catholique, qui n'avait pas eu de vos nouvelles de la journée, était très-impatiente d'en avoir; elle regrettera que vous ne puissiez encore lui dire positivement quelle direction a prise en se retirant l'armée ennemie. Cependant, cette armée était, le 13 au soir, en position devant le 4e corps; elle n'a pu disparaître, surtout avec le temps qu'il fait, que très-lentement, et non sans laisser des traces de la route qu'elle a tenue. S'il est vrai que ses plus grandes forces se soient portées sur Santa-Cruz de la Zarza, ainsi que le rapport en était fait, on pourrait présumer que l'ennemi a le projet de rallier le rassemblement qui s'est formé à Tarancon, ainsi qu'une colonne qu'on dit venir de Valence par Cuença, pour passer ensuite le Tage, soit à Fuente-Duena, soit du côté d'Almonacid. Quoi qu'il en soit, vous saisirez qu'il est d'une grande

importance que nous sachions ce qu'il est devenu ; et je ne puis trop vous recommander de la part du roi de pousser des reconnaissances jusqu'au delà des routes qui conduisent de Tarancon à Madrid et vers celles de Cuença, ainsi que sur les points principaux où l'on dit que l'ennemi s'est retiré ; et jusqu'à ce que nous ayons à ce sujet quelque certitude, de tenir le gros de vos troupes réunies, pour être prêt, à tout instant, à vous porter à la poursuite de l'ennemi, quelque direction qu'il ait prise ; ou à le prévenir aux débouchés des routes de Valence sur Madrid, si, après avoir opéré les réunions qu'on lui suppose avoir eu l'intention de faire, il entreprenait de marcher sur la capitale.

Je soumettrai au roi les observations que vous m'avez communiquées au sujet du mouvement qu'il vous paraît qu'on aurait dû faire lorsque vous étiez en avant de Tolède : en attendant, j'aurai l'honneur de vous représenter que votre projet de marcher sur les derrières de l'ennemi par la rive gauche du Tage, qui eût peut-être réussi, eût cependant trop compromis ; car, dans ce cas, l'ennemi vous eût laissé agir sur Consuegra et Madridejos, tandis qu'il eût passé le Tage du côté d'Aranjuez et se fût porté sur Madrid, d'où il pouvait toujours se retirer en prenant les routes de Tarancon et de Valence, que nous ne pouvions lui disputer. L'ennemi, après vous avoir obligé à évacuer Consuegra et Madridejos, vous a laissé opérer votre mouvement sur Tolède sans vous inquiéter, et il s'est porté avec toutes ses forces, qu'alors vous évaluiez à 50 mille

hommes, sur Aranjuez par Temblèque. Vous ne fûtes instruit de ce mouvement que par les avis que vous reçûtes d'Aranjuez. Dans cette circonstance, était-il plus pressant de marcher avec le 1er corps, qui n'avait pu se soutenir sur Consuegra, pour couper la retraite à l'ennemi, que d'aller au soutien du 4e, sur Aranjuez, qui était insuffisant pour couvrir Madrid, et d'où l'on ne pouvait retirer 3 mille hommes pour le renforcer? Je suis bien éloigné de penser que cette disposition fût la meilleure à prendre; et je vous avoue que, quelque peu de cas que je fasse des troupes espagnoles, je ne les méprise cependant pas assez pour conseiller de jouer avec elles un si gros jeu. Du reste, nous sommes encore en opération; et le 5e corps, que vous supposiez pouvoir agir, est tout au plus depuis hier soir réuni à Tolède.

Je ne vous fais ces observations, Monsieur le maréchal, que pour répondre aux vôtres; et peut-être trouverez-vous que les unes et les autres sont prématurées. J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien me mettre à même de rendre compte au roi de ce qui se passe en ce moment sur votre front et sur votre gauche, afin que je puisse prendre à ce sujet les nouveaux ordres de Sa Majesté. »

Rapport du ministre à Napoléon. 16 nov. 1809.

« Votre Majesté trouvera ci-joint, sous le n° 1, une lettre du maréchal duc de Castiglione, datée du 9 courant, qui annonce un nouveau succès obtenu sur l'armée de Blake. Le maréchal, instruit que l'ennemi rassemblait des subsistances à Hostalrich, pour

ravitailler Girone, envoya le général Pino avec une partie de sa division, afin de battre le corps qui couvrait Hostalrich, et enlever les magasins renfermés dans cette place. Le succès de cette expédition a été au-dessus de l'attente : la ville a été emportée de vive force, les troupes qui la défendaient passées, en partie, au fil de l'épée; des magasins de morue, riz, huile, eau-de-vie, et 18 bœufs, ont été pris ou détruits. L'ennemi a eu 8 à 900 hommes tués; mais la plupart des blessés ont pu se réfugier au fort, avec le reste de la troupe qui défendait la ville. Le duc de Castiglione se trouve maintenant plus à l'aise pour manœuvrer. Quand il a pris le commandement, l'armée était bloquée par celle de Blake; aujourd'hui, il s'est jugé dans le cas de pouvoir adresser une proclamation aux habitants de la Catalogne, avec l'espérance qu'elle ne sera pas sans effet.

Je joins, sous le n° 2, une lettre du général Suchet, en date du 31 octobre, par laquelle on voit qu'il poursuit toujours avec succès les avantages qu'il a obtenus ci-devant sur les insurgés; il les fait attaquer partout, disperser tous leurs rassemblements, et ne leur permet nulle part de se réunir en force. Il donne le détail de trois affaires dans lesquelles ils ont beaucoup perdu, en tués, blessés et prisonniers. Le général Suchet a fait des reconnaissances sous les murs de Lérida et de Mequinenza, dont il rendra compte incessamment. »

« Les avis que j'ai reçus cette nuit relativement à l'armée espagnole confirment ceux qui m'ont été

Victor à Soult. Bayona,

16 nov. 1809. donnés hier, et que j'ai eu l'honneur de vous transmettre. Toute l'infanterie qui était à Temblèque et environs en est partie le 13, pour se diriger sur Santa-Cruz de la Zarza. La dernière colonne est celle qui s'est présentée au général Sébastiani le même jour devant Aranjuez. Elle a passé la nuit du 13 au 14 à Villambio, et s'est ensuite réunie au gros de l'armée de Santa-Cruz. La cavalerie s'est également dirigée sur ce point. Une partie de cette armée s'est présentée hier à Villamaurique; l'autre y est probablement descendue pendant la nuit dernière. Mes dispositions sont faites pour l'arrêter, et la combattre si elle continue sa marche, soit sur Chinchon, soit sur Arganda ou Loches. J'aurai le même avantage sur elle, si elle se décidait à revenir sur Aranjuez. Le 1er corps est dans ce moment établi sur les hauteurs de Morata. Sa cavalerie arrivera incessamment dans ce village; elle reconnaîtra aussitôt Peralès et Tajuna, par où passe le chemin de Villamaurique et Arganda. Le 4^{e} corps va arriver à Bayona, où il restera jusqu'à ce que le mouvement des ennemis soit mieux déterminé. La brigade Belair et une portion de la division Milhaud se réunissent à Chinchon pour couvrir ce débouché important. C'est là où passe la grande route de Villamaurique à Madrid.

Tout fait croire que les ennemis sont décidés à se porter en avant; néanmoins, je douterai de cette résolution jusqu'à ce que j'en voie la preuve; car il me semble qu'elle serait un peu hardie, et que les ennemis auraient lieu de s'en repentir. Aranjuez

est gardé par un détachement d'infanterie et de cavalerie. »

Victor à Soult. Morata, 16 nov. 1809.

« Monsieur le maréchal, je ne puis, dans ce moment, que vous répéter ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier et ce matin. Une partie de l'armée ennemie est à Villamaurique et à Fuente-Duena, peut-être près de ces endroits, sur la rive gauche du Tage ; car on n'a pas été à même de juger si elle aurait passé ce fleuve par son infanterie, parce que sa cavalerie, du moins la plus grande partie qui est sur la rive droite, s'est montrée avec assez de forces pour obliger nos partis à ne voir Villamaurique que de loin. Il est très-certain que cette armée est réunie en arrière de ce village, et que le projet de l'officier qui la commande est de passer le Tage. Nous avons des renseignements positifs sur ces rassemblements, tant par nos reconnaissances que par l'aveu de tous les paysans qui ont été questionnés. Le général ennemi a son quartier général à Santa-Cruz depuis hier ; nouvel indice sur ces projets, mais il est encore douteux qu'il les exécute. S'il réfléchit un peu, il verra que le plan qu'il se propose de faire est dangereux. Ne pourrait-on pas croire qu'il nous amuse, pour protéger les entreprises que les Anglais pourraient tenter du côté de Talavera ou de Salamanque? Je suis presque porté à le penser ; et c'est pour cette raison, et pour empêcher l'ennemi de nous amuser plus longtemps, que je chercherai à le resserrer demain dans un cercle plus étroit, pour l'obliger à se résoudre au combat ou à la retraite. »

Soult à Victor. Madrid, 17 nov. 1809.

« J'ai mis sous les yeux du roi la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ce matin à 8 heures. Sa Majesté me charge de vous prévenir que le maréchal duc de Trévise reçoit ordre de se rendre avec les troupes qu'il commande à Aranjuez, où il arrivera demain de bonne heure; il fera sur-le-champ rétablir les trois ponts qui s'y trouvent, et portera son avant-garde à la rive gauche, afin de pouvoir déboucher le 19, et se porter sur Santa-Cruz de la Zarza pour y attaquer l'ennemi.

Comme il est vraisemblable que lorsque l'armée espagnole verra que l'on marche à elle par la rive gauche, elle fera effort pour repousser le corps qui aura pris cette direction, Sa Majesté a considéré que la colonne du maréchal duc de Trévise serait trop faible; et, en conséquence, elle m'ordonne de vous dire que son intention est que vous donniez au 4e corps d'armée et à la division Milhaud l'ordre de se rendre pour demain au soir, sans faute, à Aranjuez, où le général Sébastiani et le général Milhaud recevront des ordres du maréchal duc de Trévise.

Si cependant la division du général Milhaud pouvait passer le Tage au gué de Calmenar ou à celui de Oreja, pour se porter, soit sur Villanubia, soit sur Noblejas, et qu'elle pût s'établir à l'un ou l'autre de ces endroits, vous lui donneriez ordre de faire ce mouvement, et le général Milhaud rendrait compte de son établissement au maréchal duc de Trévise à Aranjuez.

Vous ferez remplacer, si vous le jugez convenable, par une de vos brigades de cavalerie, à

Belmonte de Tajo, la division du général Milhaud.

D'après ces dispositions, vous resterez avec votre corps d'armée, Monsieur le maréchal, pour attaquer de front l'ennemi. Je ne puis cependant vous dire si l'attaque aura lieu le 19, ainsi que vous le proposez, car cela est subordonné au mouvement du duc de Trévise; mais si elle ne pouvait s'opérer dans l'après-midi de ce jour, elle se ferait le 20 au matin, à moins que l'ennemi ne l'évitât en se sauvant encore une fois. Demain, j'aurai l'honneur de vous écrire pour vous transmettre les derniers ordres du roi à ce sujet. »

Victor à Soult. Morata, 17 nov. 1809.

« Monsieur le maréchal, l'armée ennemie est à cette heure ce qu'elle était hier et ce matin. Sa force principale est à Santa-Cruz et environs, son avant-garde à Villamaurique et Fuente-Duena. Les reconnaissances du 4e corps vont aussi près qu'il est possible de ces points; celles de la cavalerie du 1er se portent sur tous les chemins qui, du Tage, se dirigent sur Arganda, Campo-Réal, Alcala et Guadalaxara. Jusqu'à présent, elles n'y ont pas vu d'ennemis. Je n'ai pas placé les troupes de mon commandement comme j'avais dit à mon aide de camp de le répéter à Votre Excellence, pour deux raisons : la première, c'est que devant recevoir l'ennemi s'il passe le Tage, je dois le laisser s'enferrer à volonté dans les gorges qui le séparent de nous, quelle que soit la direction qu'il prenne; réunir toutes mes forces sur le point qui me présente le plus d'avantages pour l'attaquer dans sa marche, le

rompre, et ne pas lui laisser le choix de retourner ou de se porter plus avant, mais bien de s'y défendre s'il le peut, tout en conservant les grandes communications du Tage à la capitale. Mes idées sont fixées à cet égard. La seconde raison est que, devant, s'il ne marche pas à nous, l'attaquer dans sa position, je ne dois pas l'avertir par un mouvement de deux ou trois lieues sur lui. Je me suis donc décidé à l'observer jusqu'à ce que l'une ou l'autre de ces occasions se présente. Le 1^er^ corps et le 4^e^ sont prêts, Monsieur le maréchal, à attaquer cet ennemi quand Sa Majesté Catholique le voudra, et à le recevoir vigoureusement s'il vient à eux.

Les gués de Villamaurique, de Fuente-Duena, d'Encomienda, d'Oreja, sont guéables dans deux ou trois pieds d'eau; mais il ne faut pas s'y fier, leurs variations étant très-fréquentes. Je dois conseiller de faire suivre l'armée de huit bateaux et de tous leurs agrès, pour jeter un ou deux ponts où l'on voudra passer; ce sera l'affaire de deux heures, et ce retard me paraît plus sûr que des gués dont le passage est incertain. Il me tarde bien, Monsieur le maréchal, de recevoir une décision, un ordre positif pour attaquer et nous défaire de l'armée de Santa-Cruz. Je vous avoue que je désire vivement qu'elle vienne à nous, si nous n'allons pas à elle incessamment. »

Victor à Soult. Morata, 17 nov. 1809.

« Monsieur le maréchal, l'armée ennemie n'a pas encore passé le Tage; elle s'est réunie sur les hauteurs de Santa-Cruz, et paraît disposée à tenter le

passage. Jusqu'à présent, on n'a pu voir que la partie de ses forces qui sont à Villamaurique ; on l'évalue à 4 ou 5 mille hommes d'infanterie et mille chevaux. Je suis toujours dans l'opinion qu'elle n'ira pas plus avant, et que le projet du général qui la commande est de tenir en échec une grosse partie des forces de l'armée française, et de protéger les opérations qui peuvent avoir été réglées du côté d'Almaraz ou de Salamanque. Si tel est le projet des ennemis, je pense qu'il n'y a pas de temps à perdre pour attaquer celle de leurs armées qui est à Santa-Cruz. Sa position est extrêmement avantageuse relativement à la nôtre. En allant l'attaquer de front, nous éprouverions de grandes difficultés, et nous perdrions nécessairement beaucoup de monde. En se portant à Santa-Cruz, cette armée n'a pas changé la manière dont j'aurais voulu qu'on l'attaquât à Temblèque, par Tolède et Aranjuez. L'opération me paraît devoir être conduite de même, avec cette différence qu'au lieu de partir de Tolède et d'Aranjuez, on partira de Tolède et de Villamaurique. Je désirerais donc, Monsieur le maréchal, que Sa Majesté Catholique ordonnât au maréchal duc de Trévise et à moi d'attaquer l'armée espagnole le 19 du courant, à une heure déterminée. Le duc de Trévise pourrait coucher demain 18 à Yèpes, et être à proximité de Santa-Cruz le 19, à 2 heures après midi. Dans ce cas, je serais avec toutes les troupes de mon commandement à portée de former mon attaque à cette même heure. Si je vous fais cette nouvelle proposition, Monsieur le ma-

réchal, c'est parce que je connais bien ce pays, que je vois une grande facilité dans l'exécution de mon plan, aucun inconvénient, et que je désire que nous soyons promptement débarrassés de cette armée, dont les projets secrets pourraient peut-être nous nuire dans quelques jours. »

Ordre général de l'armée. Dos-Barrios, 19 nov. 1809.

« Sa Majesté s'empresse de faire connaître à l'armée que les troupes impériales des 4e et 5e corps ayant leur cavalerie, et la 3e division de dragons, la garde royale de Sa Majesté le roi d'Espagne, et des troupes espagnoles au service de Sa Majesté, ont remporté à Ocana une victoire signalée.

L'armée de la Manche, qui avait reçu de nombreux renforts de celle de l'Estramadure, ce qui en avait porté le nombre à 55 mille hommes, a été détruite : tous ses bagages, toute son artillerie, 30 drapeaux, sont tombés en notre pouvoir ; les bouches à feu prises s'élèvent déjà à 50 ; le nombre des prisonniers, parmi lesquels on compte 3 généraux, 6 colonels et 700 officiers de tout grade, est de 25 mille. La terre est jonchée de morts ; 40 mille fusils sont restés sur le champ de bataille.

L'on amène à chaque instant de nouveaux prisonniers ; l'on pense que le nombre s'en élève à 30 mille.

Il paraît positif qu'il ne reste pas à cette armée un seul bataillon en état de se battre.

Le 1er corps d'armée, qui n'avait point d'ennemis devant lui, a passé le Tage à Villamaurique ; son avant-garde, en approchant de sa nouvelle

position, a fait un millier de prisonniers et pris une énorme quantité d'équipages. »

Soult au ministre. Dos-Barrios, 19 nov. 1809.

« Le roi reçoit à l'instant le rapport du maréchal duc de Bellune. Le 1^er^ corps a passé le Tage à Villamaurique, mais il a éprouvé des retards pour l'établissement des ponts : comme il n'avait plus d'ennemis en présence, il n'a pu avoir de combat. Les troupes ont pris tout le restant des équipages de l'ennemi, qui est immense ; elles ont aussi ramassé 1,500 ou 2 mille prisonniers, ce qui grossit encore le nombre de ceux qu'on a pris à la bataille d'Ocana. Ce soir, le 1^er^ corps couche à Villatobas ; sa cavalerie est à la Guardia, où celle du général Sébastiani est arrivée depuis 4 heures.

Demain, on se remettra à la poursuite de l'ennemi pour ramasser ce qui est encore épars ; il est à espérer que ce ne sera pas infructueusement. Des dispositions seront aussi faites pour que les débouchés de la Sierra-Morena soient occupés, tandis qu'une partie des troupes sera rapprochée du Tage. »

Soult à Victor. Dos-Barrios, 19 nov. 1809.

« Monsieur le maréchal, la victoire que les troupes de Sa Majesté l'Empereur ont aujourd'hui remportée à Ocana est tellement décisive, qu'il est à présumer que l'ennemi en sera terrifié. Pour tirer partie de cette situation avantageuse, le roi juge à propos de faire sur-le-champ occuper tous les débouchés de la Sierra-Morena ; et Sa Majesté vous confie, Monsieur le maréchal, cette expédition. En conséquence, demain vous ferez mettre en marche

le 1^er^ corps d'armée, pour le diriger par la route la plus courte et la meilleure sur la Caroline, dont vous ferez en sorte de vous emparer et d'y établir votre avant-garde. Faites en même temps garder les autres débouchés de la Sierra-Morena qui pourraient offrir des passages à l'ennemi, pour la sûreté de la principale communication.

Il n'est pas vraisemblable que vous trouviez aucun obstacle dans votre expédition : cependant, s'il s'en présentait, et qu'ils fussent de nature à ne pouvoir être surmontés, vous arrêteriez votre tête au point que vous n'auriez pu dépasser, et vous feriez établir votre corps d'armée en échelons jusqu'à Villa-Harta ou Madridejos, points par lesquels vous communiquerez avec les troupes qui resteront dans la Manche, et qui assureront vos communications avec Madrid.

Vous ferez également garder la communication avec Madridejos, dans le cas où vous parviendriez à occuper la Caroline et à vous établir.

Vous êtes instruit, Monsieur le maréchal, que l'établissement de la Caroline contient des magasins considérables en effets militaires, subsistances et munitions, dont la possession serait d'une grande importance pour l'armée impériale. Ainsi, en cas de succès, vous prendrez les mesures les plus promptes pour en assurer la conservation, constater la quantité, et faire sur-le-champ transporter ce qui pourra être enlevé à Madrid.

Dans votre mouvement, il sera nécessaire que vous fassiez éclairer la route qui passe par Alcazar

de Saint-Jean, afin de ramasser les débris de l'armée ennemie qui auraient pris cette direction.

J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le maréchal, de vouloir bien m'envoyer de suite l'itinéraire de votre marche, et, dans votre mouvement, de m'instruire tous les jours de ce que vous aurez fait ou appris, afin que je sois à même d'en rendre compte à Sa Majesté. Je vous prie aussi de donner les ordres les plus positifs pour qu'on ramasse avec soin et qu'on fasse conduire à Madrid tous les prisonniers espagnols, armes et munitions provenant des débris de l'armée ou des nouvelles levées qui pourraient être faites, afin d'ôter ainsi à l'ennemi le moyen de nuire à l'avenir.

Demain, le roi retourne à Madrid ; il sera à Aranjuez jusqu'à 10 heures, où il pourra recevoir le rapport que, par son ordre, je vous ai demandé. »

Jos. à Nap. Dos-Barrios, 19 nov. 1809.

« Sire, j'ai l'honneur d'annoncer à Votre Majesté que le 4e et partie du 5e corps, réunis ce matin en avant d'Ocana, viennent de détruire entièrement un corps d'Espagnols de 50 mille hommes, qui prétendaient me chasser de Madrid. J'envoie, pour plus de célérité, à Votre Majesté copie du rapport que le major général adresse au ministre de la guerre de Votre Majesté. Je dois ajouter à ce rapport, Sire, que M. le duc de Dalmatie a dirigé tous les mouvements de cette journée avec le talent et le zèle que Votre Majesté lui connaît. M. le duc de Trévise, qui a été légèrement blessé, et M. le général Sébastiani, à qui j'avais confié le commandement de la cavalerie,

ont justifié pleinement la confiance de Votre Majesté.

J'ai dû marcher contre un ennemi qui menaçait la capitale. J'attends les nouvelles du maréchal Victor pour prendre d'autres mesures.

Il y a longtemps, Sire, que je n'ai plus de nouvelles de Votre Majesté. La paix même m'a été annoncée par les gazettes. Toutes les grandeurs où elle m'a porté me deviennent à charge, sans son affection habituelle. Si j'ai perdu votre amitié, trouvez bon que je me retire dans la plus obscure retraite; sinon, je trouverai une mort glorieuse dans les hasards où le nom que je porte et les troupes que je commande ne m'ont jusqu'ici fait trouver que la victoire. Dans tout état de choses, rappelez-vous bien que vous n'avez jamais eu d'ami plus digne de vous, ni de frère plus tendre que moi; et *craignez de vous en souvenir trop tard.* »

Soult à Sébastiani. Dos-Barrios, 19 nov. 1809.

« J'ai l'honneur de vous prévenir, général, que, conformément aux intentions du roi, je viens d'expédier ordre au maréchal duc de Bellune de partir demain avec le 1^er^ corps d'armée pour aller occuper et garder les débouchés de la Sierra-Morena. Le maréchal fera même en sorte de pousser jusqu'à la Caroline, de s'emparer de cet important établissement, et de s'y établir. Si cependant il trouvait des obstacles trop difficiles à surmonter, il arrêterait sa tête au point qui n'aurait pu être dépassé, et ferait établir ses troupes en échelons jusqu'à Madridejos. Il sera aussi chargé de faire garder par des postes sa communication jusqu'à Madridejos, dans

le cas où il parviendra à s'emparer de la Caroline.

L'intention du roi est, général, que vous repreniez le commandement du 4e corps d'armée, auquel la brigade de cavalerie légère du général Paris restera provisoirement attachée. Vous établirez cette brigade, ainsi que les divisions polonaises et allemandes, en échelons depuis Madridejos jusqu'à Aranjuez, pour assurer les communications avec le 1er corps et maintenir le pays. Ces troupes auront aussi pour objet de faire des patrouilles pour ramasser les traînards ou fuyards de l'armée ennemie qui sont encore dispersés dans les campagnes; elles devront également faire ramasser la totalité des armes, canons, caissons, munitions, caisses de tambour, voitures d'équipage, et autres effets militaires que, dans sa défaite, l'ennemi a abandonnés sur le champ de bataille, et veiller à ce que tout soit transporté à Madrid. Le commandant de votre artillerie dirigera cette opération, et il y emploiera tous les moyens d'artillerie dont il peut disposer, ainsi que les transports du pays et ceux que le général Senarmont pourra lui donner.

Vous donnerez ordre à la division du général Milhaud de se rendre à Aranjuez, où elle recevra une nouvelle destination. Vous pourrez cependant garder pour demain cette division, afin de battre le pays et ramasser les prisonniers; mais lorsque le 1er corps d'armée vous aura dépassé, vous la ferez partir.

Je vous préviens que je donne ordre au 58e régiment de ligne de partir demain de Dos-Barrios pour se rendre à Chinchon.

Je vous préviens aussi que le maréchal duc de Trévise doit se mettre en marche avec le 5e corps d'armée, pour aller d'abord à Mora et ensuite à Tolède. Il emmènera avec lui la brigade de cavalerie légère qui lui appartient. Le maréchal duc de Trévise fera établir des postes sur la route de Tolède à Consuegra, pour lier la communication avec le 1er corps par cette direction. Ainsi, vous ferez partir la brigade du général Bauregard, et préviendrez le maréchal duc de Trévise de la direction que vous lui aurez donnée.

Veuillez, général, m'instruire de l'exécution des dispositions que ma lettre renferme, pour que je sois à même d'en rendre compte au roi. »

Ordre de Napoléon. Paris, 20 nov. 1809.

« Monsieur le général Clarke, vous donnerez ordre au général Loison d'être rendu le 28 novembre à Bayonne; il partira le 29 avec la 1re brigade de sa division, et se rendra à Vittoria. Il y réunira successivement sa seconde brigade et toute sa cavalerie. Il prendra le commandement supérieur des trois provinces de la Biscaye; il devra correspondre directement avec le roi d'Espagne, mais surtout avec vous. Je compte que, le 4 décembre, il occupera les trois provinces de Biscaye. Vous en préviendrez directement les commandants des provinces et celui de Saint-Sébastien, et vous leur recommanderez d'obéir au général Loison en tout et pour tout.

Tous les hommes isolés qui se trouvent dans ces provinces, tous les détachements qui forment les

bataillons de garnison de Saint-Sébastien, de Bilbao et de Vittoria, enfin tous les hommes et toutes les troupes qui, sous quelque prétexte que ce soit, seraient retirés dans les Biscayes, le général Loison les fera partir sur-le-champ pour l'intérieur de l'Espagne, et les dirigera sur leurs régiments respectifs. »

Soult au ministre. Madrid, 21 nov. 1809.

« Excellence, le roi est revenu hier au soir à Madrid. Sa Majesté a pensé qu'il était inutile qu'elle s'engageât, vers la Sierra-Morena, à la poursuite des débris de l'armée de la Manche qu'on ne pourra plus joindre, et qui se sauvent individuellement sur toutes les directions et à travers les montagnes, d'autant plus que tout porte à croire qu'il y aura encore des mouvements sur la droite, et qu'en même temps il convient de se mettre en mesure de repousser les nouveaux corps qui pourraient se présenter pour la forcer; il est aussi pressant de prendre des dispositions pour rétablir l'ordre et la tranquillité dans les provinces de l'intérieur, et pour assurer la liberté des communications.

Après la bataille d'Ocana, le roi a eu aussi en vue de se mettre en mesure d'attendre que Sa Majesté l'Empereur ait jugé à propos de faire connaître ses intentions sur les opérations extérieures qui devront être faites. En conséquence, Sa Majesté s'est fixée aux dispositions suivantes. Le maréchal duc de Bellune a reçu ordre de se porter avec le 1er corps d'armée sur la Sierra-Morena, à l'effet d'en garder les débouchés, et de s'emparer de l'établissement de

la Caroline, qui est au revers sud de cette montagne. Après avoir reçu cet ordre, le maréchal duc de Bellune a fait les observations que la copie n° 2 renferme, auxquelles je me suis empressé de répondre, conformément aux ordres du roi, la lettre dont copie est sous le n° 3. Ainsi, le maréchal duc de Bellune devra toujours faire l'expédition dont il est chargé; et s'il ne peut arriver à la Caroline, ou si, même après avoir pris ce poste, il trouvait que les troupes pouvaient y être compromises, dans l'un et l'autre cas, il ferait établir le 1^er^ corps entre le Jabelon et la Guadiana, occupant Ciudad-Réal, Elvias, Villa-Nueva de los Infantes.

Le 4^e^ corps d'armée a reçu ordre de s'établir depuis Aranjuez jusqu'à Madridejos inclusivement, pour assurer les communications avec le 1^er^ corps par cette direction. Ci-joint, sous le n° 4, copie de l'ordre qui a été donné à ce sujet au général Sébastiani.

Le 5^e^ corps d'armée a reçu ordre de se porter par Temblèque sur Mora, et ensuite de se réunir à Tolède, d'où il établira une chaîne de postes jusqu'à Consuegra, pour lier aussi communication avec le 1^er^ corps par cette direction. Ci-joint, sous le n° 5, l'ordre qui a été donné à ce sujet au maréchal duc de Trévise.

La division de dragons du général Milhaud avait reçu ordre de revenir à Aranjuez, pour aller ensuite s'établir entre Chinchon et Villamaurique et Fuente-Duena; elle devait être jointe par une brigade d'infanterie de la division Sébastiani, à l'effet de se

porter en colonne mobile vers Tarancon et la province de Cuença, pour y dissiper les rassemblements qui se sont formés en cette partie, et soumettre les habitants.

Les troupes de la division Dessolles, la garde royale, et les bataillons espagnols qui avaient marché, ont reçu ordre de revenir à Madrid.

Telles étaient les dispositions, lorsqu'un rapport du général de division Heudelet, commandant provisoirement le 2e corps, est venu annoncer qu'une nouvelle armée espagnole se présentait sur son front, et qu'on disait même qu'elle était suivie par l'armée anglaise. Quoiqu'il parût au roi que ces mouvements faits après coup ne pouvaient être dangereux, et que Sa Majesté fût persuadée d'abord que les Anglais n'ont pris, en cette circonstance, aucune part aux dispositions des armées espagnoles, et ensuite que, quand bien même ils se seraient portés en avant et se seraient réunis à l'armée du duc del Parque et aux débris de celle d'Estramadure, il était à présumer que lorsque les généraux de ces troupes auront appris le sort qu'a éprouvé l'armée de la Manche, ils s'empresseront de retourner sur leurs pas, et d'éviter un engagement qui pourrait les compromettre; cependant, pour ne rien donner au hasard, j'ai écrit, par ordre du roi, au général Heudelet de tenir à Talavera de la Reyna jusqu'à ce que des forces infiniment supérieures l'obligeassent à se retirer; et dans le cas d'un mouvement rétrograde, de défendre pied à pied toutes les positions, d'abord celle de l'Alberche, ensuite celle de Ma-

queda et Santa-Cruz. Et enfin, pour troisième mouvement, je lui ai indiqué la position de la Guadarama; je lui ai en même temps observé qu'il n'était pas vraisemblable qu'il fût attaqué.

J'ai écrit au maréchal duc de Trévise de rallier sur-le-champ tout son corps d'armée à Tolède, et de se tenir prêt à marcher au soutien du 2e corps, même de se réunir à lui, en cas d'événement. Le maréchal duc de Trévise ne laisserait qu'une faible garnison à Tolède.

J'ai écrit au maréchal duc de Bellune de suspendre son mouvement sur la Sierra-Morena, et de manœuvrer de manière à se rapprocher du Tage dans la direction de Tolède, et de se tenir prêt à déboucher pour joindre les 2e et 5e corps, si cela devenait nécessaire.

Le 4e corps a ordre de se tenir prêt à marcher.

La division du général Milhaud a reçu ordre de se rendre aujourd'hui à Illescas;

La division du général Dessolles et trois régiments de celle du général Sébastiani, sur Madrid.

Ainsi, si l'ennemi se présente sur la droite, dans trois ou quatre jours de manœuvre le roi sera à même de lui opposer 70 mille Français, et avec ces forces, quel que soit le nombre des Anglais et des Espagnols, Sa Majesté l'Empereur peut compter sur une nouvelle victoire; mais je crains que les ennemis ne nous fournissent pas l'occasion de la lui offrir.

Je prie Votre Excellence de mettre mon rapport sous les yeux de l'Empereur. »

Soult au ministre. Aranjuez, 21 nov. 1809.

« Monseigneur, la division du général Milhaud a fait dans la journée d'hier 570 prisonniers de guerre, qui sont déjà rendus ici à Aranjuez, où se trouvent également 1,100 prisonniers envoyés par le général Beaumont, commandant la cavalerie légère du 1er corps. Cette colonne de 1,700 prisonniers partira demain pour se rendre à Madrid, sous l'escorte de 200 hommes d'infanterie de la division allemande, et de 25 dragons. Les brigades de cavalerie légère que j'ai dirigées sur Madridejos et Consuegra doivent avoir fait aussi des prisonniers, et le 1er corps en fera tous les jours en grand nombre.

La plus grande partie de l'armée ennemie a jeté ses armes, et est dispersée. Ce qui ne sera pas pris rentrera dans ses foyers. La victoire d'Ocana a produit un tel effet sur les habitants de la Manche, qu'ils regardent la guerre comme finie, et que, loin de favoriser l'évasion des prisonniers, ils indiquent leur direction et leurs retraites pour les faire prendre.

On a déjà réuni à Ocana 32 pièces de canon ennemies, 17 caissons, des affûts et des voitures. Le général Faultrier croit qu'il existe encore dans les oliviers 10 pièces de canon, ce qui portera au nombre de 42 pièces l'artillerie qui a été prise dans la journée du 19.

J'emploie tous les chevaux de l'artillerie allemande et polonaise pour faire transporter demain à Aranjuez l'artillerie ennemie, qui arrivera probablement après-demain à Madrid. On a déjà réuni tous les fusils que l'ennemi a laissés sur le champ de bataille. J'en ai fait transporter une grande partie au-

jourd'hui par l'infanterie à Ocana : le tout sera réuni demain matin dans cette ville. Ces fusils seront calibrés et comptés dans la journée.

Il faut absolument que le général Senarmont envoie des voitures pour le transport des fusils à Madrid. Le pays a tellement souffert, qu'il n'offre aucune ressource sous le rapport des transports.

J'ai changé le premier emplacement des troupes. La division allemande, qui est aujourd'hui très-faible, restera à Aranjuez. Cette division n'a aujourd'hui que 2,500 combattants. J'ai placé un régiment polonais à Ocana, un 2^e^ à la Guardia, et le 3^e^ à Temblèque. La division de cavalerie légère, forte de 400 chevaux, occupe Madridejos. J'ai placé des postes de correspondance d'un officier et 25 hommes à Temblèque, à Guardia, à Ocana, à Aranjuez et Valdemoro : ces postes de cavalerie rendent nos communications avec le 1^er^ corps sûres et promptes.

J'ai fait réunir à Ocana les blessés français dans un emplacement servant d'hôpital ; les blessés espagnols occupent également deux emplacements : les uns et les autres sont soignés par les chirurgiens du 4^e^ corps, et le commissaire ordonnateur s'occupe de pourvoir à leur subsistance d'une manière convenable.

J'ai nommé des commandants de places dans les différents cantonnements, et j'ai ordonné la plus sévère discipline ; tout reste dans l'ordre.

Les subsistances en pain et vin n'embarrassent que les deux premiers jours ; elles seront ensuite abondantes et de bonne qualité. La viande manquera, parce que la Manche n'a pas de bestiaux. »

« Les résultats de la bataille d'Ocana surpassent de beaucoup ce qui d'abord a été annoncé ; le nombre des prisonniers arrivés à Madrid était ce matin de 18,200. Deux colonnes de 4 mille sont en route, et y arriveront demain ; et en outre, 4 mille autres sont annoncés : ainsi ce qu'on connaît s'élève à plus de 26 mille. Tout porte à croire qu'on ira jusqu'à 30 mille, si on ramasse avec soin tout ce qui est épars dans la Manche ; et il faut encore ajouter 4 ou 5 mille hommes de perte, soit pendant la bataille, soit de blessés, morts depuis l'action. Ainsi, sans exagération, l'armée de la Manche a perdu de 34 à 35 mille hommes, non compris ce qu'elle aura encore à perdre par la désertion et la désorganisation. J'aurai l'honneur d'adresser à Votre Excellence l'état des régiments qui ont fini d'exister. Soult au ministre Madrid, 22 nov. 1809.

Trente-deux drapeaux ont déjà été remis ; et l'artillerie a fait réunir 42 pièces de canon ou obusiers et 26 mille fusils ; il y en a encore pour plusieurs jours avant qu'on ait tout ramassé. L'armée a profité dans cette affaire de 1,500 ou 2 mille mulets et chevaux, et d'une immense quantité de bagages ; pour la première fois on a remarqué que les paysans, fatigués de cette guerre, indiquaient les lieux où s'étaient sauvés les fuyards, afin de les faire prendre et de s'en débarrasser.

Des ordres sont donnés pour que les prisonniers soient dirigés de Madrid sur Bayonne, où le général commandant la 11e division les fera rendre à la destination que Votre Excellence lui aura indiquée. Les colonnes seront chacune de 3 mille hommes ; la

première partira après-demain 24, et avec elle marcheront la plupart des officiers, et 300 Anglais provenant de ceux sortis des hôpitaux ; des détachements de 500 hommes pour chaque colonne, pris dans la division allemande du 4e corps, seront chargés d'en faire l'escorte jusqu'à Bayonne. J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de vouloir bien faire donner ordre au général commandant la 11e division militaire de faire renvoyer tout de suite à l'armée ces détachements, et d'y joindre les hommes des régiments auxquels ils appartiennent, qui peuvent se trouver au dépôt général.

J'ai cependant l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que Sa Majesté Catholique a jugé à propos de faire prendre parmi les prisonniers 2 ou 300 hommes, pour être incorporés dans ses troupes ; il en est de ceux qu'on a choisis qui ont servi dans le corps du général Dupont, d'autres qui étaient dans les régiments suisses au service d'Espagne, et d'autres, allemands ou étrangers, faits prisonniers par les Espagnols, et qui avaient été obligés à servir. Très-peu d'Espagnols sont gardés, non plus que des officiers.

Le roi a aussi approuvé qu'il soit choisi 800 hommes parmi les prisonniers, pour être à la disposition du génie et employés aux travaux du Retiro. Ces hommes recevront une espèce d'organisation ; on aura soin d'eux, ils seront surveillés, mais ils travailleront ; lorsqu'ils ne seront plus nécessaires, on leur fera suivre la destination des premiers, si alors ils n'ont pas inspiré assez de confiance pour

être incorporés, ou laissés comme prisonniers à la disposition du génie.

Je mets ci-joint des exemplaires de l'ordre du jour qui a été donné au sujet de la bataille d'Ocana.

Notre perte a été de 150 hommes tués et 150 blessés. M. le colonel Vial, du 16e de dragons, qui s'était parfaitement conduit, est au nombre des tués.»

Aperçu de la position de l'armée d'Espagne au 1er déc. 1809.

« Le décret impérial du 28 novembre a ordonné qu'à la date du 1er décembre Sa Majesté le prince de Neufchâtel serait déclaré major général de l'armée d'Espagne, et recevrait la correspondance de cette armée.

Le ministre de la guerre, pour répondre aux intentions de Sa Majesté Impériale, croit devoir, en remettant à Son Altesse le major général la correspondance dont il a été chargé, lui présenter un aperçu de la situation générale de l'armée en Espagne, à l'époque où il cesse de s'en occuper directement.

Le 1er corps de l'armée, aux ordres du maréchal duc de Bellune, se trouvait au 11 novembre réuni aux environs de Tolède, et avait reçu l'ordre de se rendre à Aranjuez par la rive droite du Tage pour soutenir le 4e corps, qui, placé à l'extrême gauche, entre Aranjuez et Alcala, se trouvait appelé à défendre le haut Tage contre les tentatives de l'armée de la Manche, forte de 50 à 60 mille hommes : cette armée avait montré, le 10, des têtes de colonne à Almonacid, à Mora et à Dos-Barrios, et avait même déployé le 11, sur les hauteurs d'Ocana, une force

de 30 à 35 mille hommes; mais la réunion du 1er et du 4e corps, qui devaient en débouchant d'Aranjuez se porter sur Consuegra, ne pouvait laisser d'inquiétude sur les projets ultérieurs de l'ennemi. Ce mouvement des 1er et 4e corps réunis devait être appuyé par celui que le maréchal duc de Trévise avait ordre de faire faire à la 1re division et à la cavalerie légère du 5e corps, destinés à marcher de Tolède sur Consuegra, tandis que la 2e division de ce corps marcherait à Maqueda et Santa-Cruz. Le 2e corps, où le maréchal duc de Trévise a remplacé le duc de Dalmatie, a reçu l'ordre de se replier en même temps sur Talavera de la Reyna; tellement que, le 13 novembre, quatre corps d'armée, les 1er, 2e, 4e et 5e, se trouvaient réunis entre deux points dont la distance comportait au plus 20 lieues, et pouvaient présenter à l'ennemi une masse de plus de 75,000 combattants, sans compter la réserve que le roi pouvait y joindre, composée de la division Dessolles, de la garde royale, et du 27e régiment de chasseurs.

Vers le milieu d'octobre, on a pu concevoir un moment d'inquiétude sur la situation où se trouvait alors le général Kellermann à Valladolid, et le 6e corps à Salamanque. Des forces ennemies bien supérieures étaient rassemblées, partie dans le royaume de Léon, partie aux environs de Ciudad-Rodrigo. Les premiers, en longeant l'Esla, avaient fait des démonstrations sur plusieurs points, qui paraissent avoir eu pour but de masquer leur marche vers le Tage pour se réunir à l'armée du duc del Parque.

Ce dernier, de son côté, s'était porté sur la route de Ciudad-Rodrigo à Salamanque; et en même temps qu'il menaçait le 6e corps d'une attaque prochaine, il l'inquiétait par des attaques réitérées sur ses avant-postes, et lui coupait les subsistances. Le général Marchand, forcé de se retirer ou de repousser l'ennemi, prit le parti de marcher à lui pour essayer de le battre. Il échoua dans son projet le 18 octobre, et 6 jours après il abandonna volontairement Salamanque pour se replier sur Toro. Le général Kellermann accourut bientôt avec des renforts, et l'ennemi, quittant Salamanque à son tour, se retira en Estramadure. Cette partie ainsi dégagée ne laissant plus de crainte pour les frontières de la Castille, on a jugé convenable d'envoyer une brigade à Ségovie et Villa-Castin; tellement que l'étendue presque entière du royaume de Léon est gardée du nord au sud par le 6e corps, et par les troupes aux ordres du général Kellermann. Le nord de l'Espagne ayant été plus promptement délivré, dans l'origine, des armées ennemies, n'a pas exigé pour sa garde des forces aussi nombreuses que dans d'autres parties; et les points les plus fortement occupés sont en ce moment ceux de Burgos et de Santander, ou plutôt de Torre la Vega, position occupée depuis peu de jours par le général Bonnet, qui y a réuni ses troupes, afin de résister avec avantage aux bandes ennemies que l'abandon des Asturies a laissé aux insurgés la facilité de former sous les ordres du Marquisito, qui commande dans cette partie, et qui en a rassemblé un assez grand nom-

bre. Le nord de la Vieille-Castille, la Navarre, la Rioja, l'Alava, sont également le théâtre des incursions réitérées de plusieurs autres bandes d'insurgés, formées sous différentes dénominations, et qui, depuis quelques mois surtout, infestent à la fois les frontières de Biscaye, le Guipuzcoa, et la grande route de Madrid. L'arrivée de la division Loison à Vittoria doit nécessairement dissiper ces rassemblements, et ôter toute inquiétude pour les communications de Bayonne à Madrid.

Le 3^{e} corps est toujours dans la même position; il n'a devant lui aucun corps d'armée ennemi. Les rassemblements qui se sont formés autour de lui ont été promptement dissipés par les dispositions du commandant en chef, qui n'a jamais laissé prendre de la consistance à ces rassemblements; mais d'ailleurs le 3^{e} corps reste stationnaire à Saragosse et aux environs, sans lier ses opérations à celles des autres corps d'armée, et se trouve ainsi agir isolément en Aragon, sans influer d'une manière marquée sur ce qui se passe ailleurs. Le 7^{e} corps est, de son côté, dans une position semblable en Catalogne, et n'a aucune communication avec l'Aragon, non plus qu'avec le reste de l'Espagne.

Des 7 corps principaux qui forment l'armée d'Espagne, 4 seulement sont à portée de se réunir promptement et d'agir de concert; les autres ne sont occupés qu'à se maintenir dans leurs positions, et à contenir le pays qui les avoisine.

Quant à l'ennemi, les nouvelles qu'on en a sont incertaines et souvent contradictoires : en rassem-

blant ce qui paraît de plus avéré et de plus récent, voici le résultat qu'elles présentent :

Les Anglais sont restés, depuis la bataille de Talavera, dans une inaction absolue; mais il paraît qu'ils ont reçu des renforts, et l'on évaluait à 30 mille hommes l'armée commandée par Wellesley, dont le quartier général doit être à Badajos, ayant des troupes détachées à Truxillo et Alcantara. Un autre corps combiné d'Anglais et de Portugais, aux ordres du général Beresford, évalué à 25 mille hommes, a eu depuis longtemps son quartier général à Castel-Branco, avec une avant-garde sur les frontières de l'Estramadure; on ne voit pas que ce corps ait fait de mouvements prononcés. Il paraît servir d'intermédiaire entre la grande armée anglaise et le corps ci-devant de la Romana, maintenant commandé par le duc del Parque, qui est fort de 30 à 35 mille hommes, et qui a livré, le 18, un combat à Tamamès au 6^{e} corps. Il paraît que depuis cette action le duc del Parque est rentré en Estramadure pour se rapprocher du Tage.

L'armée espagnole qui a combattu à Talavera avec les Anglais était alors commandée par Cuesta, et doit l'être aujourd'hui par le général Eguia : une partie est venue renforcer l'armée de la Manche sous Vénégas; le reste paraît être combiné avec les Anglais, et reste stationné entre Truxillo et le Tage. Quant à l'armée de Vénégas, on a vu qu'elle annonçait le projet de tourner la gauche française, et de menacer Madrid par Aranjuez et par la route de Valence.

De là jusqu'en Catalogne, on ne connaît aucun corps d'insurgés, à l'exception de quelques bandes assez considérables, entre Molina de Aragon et Calatayud, toujours repoussées par les soins du général Suchet. La Catalogne forme ensuite à elle seule un foyer d'insurrection, soutenu par le corps de Blake et par les miquelets, qui abondent dans cette partie. Cette portion de l'Espagne reste d'ailleurs isolée, et sans influence sur le reste de la Péninsule. »

Joseph au duc de Trévise. Madrid, 25 nov. 1809.

« Monsieur le maréchal, je reçois votre lettre du 24. Je puis bien vous assurer qu'il n'est nullement entré dans ma pensée de disloquer le 5e corps. Le 5e corps et son digne chef m'ont inspiré trop d'estime, et de reconnaissance même, pour que je fasse jamais rien qui leur soit désagréable. Le mouvement ordonné à la division Gazan a été commandé par le besoin du moment ; mais, ce mouvement terminé, tout rentre dans l'ordre accoutumé. Vous pouvez même, Monsieur le maréchal, vous porter avec la division Gazan ; mais votre présence me paraît plus nécessaire plus près des deux corps qui sont et restent sous vos ordres. Loin de restreindre votre commandement, vous me trouverez toujours, Monsieur le duc, disposé à l'augmenter. *La manière dont vous vous êtes conduit à Ocana* doit me faire désirer de voir toujours beaucoup de troupes sous vos ordres.

Je désire que ma lettre vous trouve moins souffrant de votre blessure d'Ocana. Je vous prie de

croire que personne ne vous rend plus de justice que moi, et n'est plus heureux de tout ce qui peut vous être agréable. Agréez, Monsieur le maréchal, mon sincère attachement. »

Joseph à Soult. Madrid, 27 nov. 1809.

« J'ai réfléchi aux inconvénients qu'il y a de ne pas faire condamner, selon les lois en vigueur chez toutes les nations, les prisonniers qui, m'ayant prêté serment, ont pris les armes contre moi, ou qui, ayant été laissés en liberté chez eux sur leur parole d'honneur, l'ont faussée, et se trouvent une seconde fois prisonniers; et ceux enfin qui, faits prisonniers, sont entrés à mon service, ont déserté, et sont repris les armes à la main une autre fois.

Je pense, d'ailleurs, qu'une juste sévérité est nécessaire pour redresser l'esprit de bien des gens.

Donnez donc l'ordre au général Belliard de former une commission militaire, par-devant laquelle il fera traduire ceux des prisonniers qu'il croirait se trouver dans un des trois cas spécifiés ci-dessus.

Il sera bon qu'il nomme, pour faire partie de cette commission, un ou deux officiers espagnols sur la fermeté desquels il pourra compter.

Je désirerais qu'un ou deux jugements bien libellés, portant condamnation de gens évidemment coupables, pussent être imprimés et publiés. Si ces jugements sont bien rédigés, ils ne peuvent nous laisser aucune crainte de justes représailles, puisque aucun des nôtres ne se trouve dans ce cas. »

Napoléon à Berthier. Paris.

« Mon cousin, je viens d'ordonner qu'à dater du 1er décembre, vous n'aurez plus à vous mêler

28 nov. 1809. de l'armée d'Allemagne, et que vous serez chargé de la correspondance de l'armée d'Espagne. A dater de cette époque, vous prendrez les fonctions de major général de l'armée d'Espagne. Prenez vos mesures pour organiser votre état-major et vos bureaux. Mettez en marche pour Bayonne vos équipages et ceux de vos aides de camp. Vous me rendrez compte de la formation du corps de réserve de l'armée d'Espagne, composé des divisions Loison et Reynier et du 8e corps, des dispositions que j'ai ordonnées pour envoyer 100 mille hommes de renfort en Espagne, et de tout ce qui est relatif au détail de l'artillerie.

Il manque, à beaucoup de ces corps, des généraux, et de ce qui constitue l'état-major. Faites-vous rendre compte de tout cela. Je pense que, dès demain, vous devez faire partir pour Madrid un de vos aides de camp avec un ordre du ministre de la guerre, pour informer sur toute la ligne des présentes dispositions, et vous faire envoyer par l'estafette les rapports de la Navarre, de l'Aragon, des trois Biscayes, de Burgos, de Valladolid et de Bayonne, afin que je puisse promptement reprendre la direction des affaires d'Espagne (1).

Ferdinand, prince des Asturies, à Joseph. Valancey, 28 nov. 1809. « Sire, Votre Majesté a bien voulu me permettre de compter sur son amitié. Je viens l'implorer aujourd'hui, en la priant de m'accorder son appui auprès de Sa Majesté l'Empereur, son auguste frère,

(1) C'est probablement cet ordre de Napoléon qui accrédita le bruit de sa prochaine arrivée dans la Péninsule.

pour la réalisation d'un vœu cher à mon cœur, celui de voir mon sort uni au sort d'une nièce de Sa Majesté Impériale et Royale et de Votre Majesté Catholique, conformément à l'espérance que j'en ai conçue depuis longtemps. A qui puis-je plus convenablement m'adresser qu'à Votre Majesté Catholique pour un objet si important pour moi? Elle m'a donné le droit de compter sur son intervention, et Votre Majesté Catholique ne la refusera pas en ma qualité de prince d'Espagne.

Je la prie aussi de m'accorder la décoration de l'ordre qu'elle vient de créer sous la dénomination d'*ordre royal d'Espagne*. J'ai le désir de prouver à Votre Majesté la sincérité de mes sentiments et ma confiance en elle.

De Votre Majesté Catholique, le dévoué frère,

FERDINAND. »

Jos. à Nap. Madrid, 3 décembre 1809.

« Sire, j'ai l'honneur d'annoncer à Votre Majesté que l'armée anglaise s'est retirée en Portugal depuis le 24 de novembre. Ayant appris à Truxillo la destruction totale de l'armée de la Manche à Ocana, elle abandonna l'armée du duc del Parque, qui a été détruite au point que le général Kellermann me renvoie la division Gazan et la brigade Rey, que j'avais envoyées à son secours, comme lui étant désormais inutiles.

La Galice, l'Andalousie sont découvertes. Le Portugal ne saurait être défendu par l'armée anglaise, qui s'y est retirée.

Tous les contes que l'on débite ici sur mon sort

futur et celui de l'Espagne retardent seuls le rapprochement de tous les esprits, et empêchent la pacification intérieure (1).

M. Laborie est cité pour un des plus grands écrivains de nouvelles politiques, que je ne puis pas démentir, puisque je n'en ai aucune à opposer à tout ce qu'on débite. Quels que soient les événements, que Votre Majesté ne doute jamais de ma tendre amitié ! »

Jos. à Nap. Madrid, 4 décembre 1809.

« Sire, le colonel Clermont-Tonnerre donnera à Votre Majesté tous les renseignements qu'elle pourra désirer sur l'Espagne et l'armée.

Depuis l'affaire d'Ocana, l'esprit public paraît bien changé. La retraite des Anglais de Truxillo, l'abandon qu'ils ont fait des alliés qu'ils avaient poussés en avant sur leur droite et leur gauche; le dernier avantage d'Alba de Tormès, qui a détruit partie de l'armée du duc del Parque et dispersé le reste, ont beaucoup amélioré les hommes et les choses. Il y a longtemps que je n'ai de nouvelles de Votre Majesté. On répand ici des contes de toutes espèces sur le sort futur de l'Espagne, ce qui tient tout en suspens. »

(1) Joseph fait allusion à une foule de bruits ridicules répandus à cette époque dans Madrid, et qui ne tendaient à rien moins qu'à faire croire que, d'après les conventions arrêtées pour la paix avec l'Autriche, paix signée à Presbourg, l'Empereur allait mettre sur sa tête la couronne d'Espagne, nommer Berthier vice-roi, Joseph roi d'Italie, le prince de Ponte-Corvo roi de Portugal; que le grand-duc Constantin allait devenir roi de Turquie; qu'il y aurait garnison russe aux Dardanelles; et qu'Eugène allait prendre possession des pays cédés par l'Autriche, puissance à laquelle il ne resterait plus que les royaumes de Hongrie et de Bohême. Ces bruits avaient pris une certaine consistance à Madrid.

Soult au ministre. Madrid, 8 décembre 1809.

« Monsieur le ministre, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence copie d'une lettre du maréchal duc de Trévise, datée de Talavera le 6. Elle est remarquable en ce qu'elle fait connaître que l'esprit public s'améliore sensiblement dans la vallée du Tage; pareille observation est faite sur divers autres points, même à Madrid.

J'ai aussi l'honneur de lui adresser la traduction d'un rapport qui a été fait par un homme venu dernièrement de l'Andalousie; d'autres détails, venus de Séville depuis le départ de cet homme, portent qu'il y a une grande fermentation dans ce foyer de l'insurrection, laquelle est entretenue par la rivalité qui existe entre la junte centrale et la junte des provinces, particulièrement celle de Valence à Séville. On réclamait l'intervention des Anglais; on ignorait encore quelle part ceux-ci prendraient aux affaires. Il paraît qu'on n'est pas non plus d'accord sur la manière de composer le nouveau gouvernement qu'on a projeté; la déroute des armées avait renversé bien des projets, et consterné tout le monde. Cependant on se hâtait de rassembler tout ce qu'il y avait de disponible en Andalousie pour le porter aux débouchés de la Sierra-Morena, afin de couvrir la province et de faciliter le ralliement des débris de l'armée de la Manche. On annonce aussi que quelques troupes qui étaient à Valence, et que dans le principe on avait dirigées vers Tortose, ont été rappelées, et qu'on les fait marcher vers Cuença.

Depuis deux jours, il n'est pas arrivé de rapports de la haute Espagne. J'ai eu l'honneur d'envoyer à

Votre Excellence copie des dernières lettres qui soient parvenues des généraux Kellermann et Solignac. Le 6e corps est sur la Tormès, et doit s'occuper de fortifier Albo. Le général Marchand n'a point envoyé d'autres nouvelles sur ce qui se passe dans la province de Salamanque.

Ainsi que j'ai eu l'honneur de l'annoncer à Votre Excellence par ma lettre du 14 de ce mois, le 1er corps d'armée doit se mettre en marche demain 9, pour se porter entre le Jabalon et la Guadiana, où il s'établira provisoirement, et fera occuper El-Viso, Ciudad-Réal et Villa-Nueva de los Infantes. Il enverra de fortes reconnaissances sur la Sierra-Morena, en suivant la grande route de l'Andalousie, et en avant de Ciudad-Réal, dans la direction de Medellin, ainsi qu'au col de Saint-Estevan, à l'effet de connaître les moyens de défense que les ennemis ont préparés sur ces dernières directions, et aussi pour être instruit de leurs dispositions. Le 1er corps d'armée fera en outre occuper les débouchés de la Sierra-Morena aussi loin qu'il pourra pénétrer.

La division du général Gazan, qui avait été portée d'Avila sur la Tormès, est revenue aujourd'hui à Maqueda et Santa-Cruz, où elle est rentrée au 5e corps; demain ce corps d'armée se portera sur Tolède, d'où il poussera sa tête jusqu'à Consuegra.

Des ordres sont donnés pour que le château de Consuegra soit mis en état de défense et approvisionné. Aussitôt que les ouvrages qu'on y exécutera seront en état de recevoir du canon, ils seront ar-

més, et le fort recevra une garnison permanente.

Le château de Tolède doit aussi être rétabli et armé. Le général Milhaud a dû arriver aujourd'hui à Siguensa, d'où il continuera son mouvement, ainsi qu'il est dit dans ma lettre du 4. Le dernier rapport du général Belair annonçait qu'il y avait dans cette ville quelques milliers d'insurgés; il n'est pas probable qu'ils y aient attendu les troupes impériales, et ils se seront rejetés vers Cuença. Je ne pourrai avoir de rapports du général Milhaud qu'après-demain.

Les travaux du Retiro de Madrid vont bien; dans trois semaines toutes les courtines seront terminées et les ouvrages extérieurs entrepris. Le général Lery est très-content du bataillon de pionniers espagnols, formé par les prisonniers espagnols de bonne volonté qui lui ont été donnés; il n'a eu encore qu'un seul déserteur.

On attend avec beaucoup d'impatience le convoi d'argent qui doit venir de Bayonne; tous les services souffrent, et la troupe éprouve des besoins que, faute d'argent, elle ne peut satisfaire.

Les hôpitaux vont bien, le nombre des malades diminue. Je mets ci-joint l'état de situation de ceux de Madrid; il n'y a que des ambulances régimentaires à Talavera pour le 2^{e} corps, et à Tolède pour le 1er et le 5^{e}. Dans la haute Espagne, le nombre de malades diminue également, et il paraît que le service des hôpitaux n'y manque pas. »

« Renvoyé au major général, pour témoigner au Napoléon

à Berthier, en lui renvoyant un rapport sur l'Espagne. Paris, 9 décembre 1809.

général Suchet ma satisfaction de la bonne situation de son corps; lui faire comprendre la nécessité d'avoir un million de biscuits à Saragosse, pour être en état de se porter sur Valence au moment où j'entrerai en Espagne, et de préparer les moyens nécessaires pour faire le siége de cette place. — Le major général lui demandera un plan là-dessus. Il fera connaître que le 13e de cuirassiers et le 4e de hussards vont être portés à 1,500 hommes; qu'avant le 20 décembre, le 2e régiment de cavalerie de l'armée d'Espagne sera arrivé à Saragosse, et aura renforcé ses corps de cavalerie; que 1,500 hommes du régiment de la Vistule sont à Vittoria et se rendent à Saragosse, pour renforcer ses trois régiments de la Vistule; et qu'enfin, en janvier, des détachements arriveront à ce corps pour le porter à 30 mille hommes sous les armes. »

Napoléon à Berthier. Paris, 9 décembre 1809.

« Mon cousin, vous voudrez bien ordonner sans délai que le 2e régiment de marche de cavalerie de l'armée d'Espagne, qui arrive à Bayonne le 14 décembre, soit, de Bayonne, dirigé sur Tolosa, de Tolosa sur Pampelune, et de Pampelune sur Saragosse, où il sera dissous et incorporé, savoir : les détachements du 4e de hussards dans ce régiment, et les cuirassiers dans le 13e. Vous devez prescrire que les officiers et maréchaux-des-logis-chefs reviennent à leur dépôt en poste. Par ce moyen, le général Loison n'aura pas d'autre cavalerie que le 1er régiment de marche et le régiment de lanciers polonais. — Je vous prie de faire connaître au gé-

néral Loison que j'attache la plus grande importance à ce que tous les corps qui étaient en Biscaye composent, soit le bataillon de Vittoria, soit celui de Bilbao, soit celui des hommes isolés de Saint-Sébastien, soit que tous les hommes isolés quelconques se dirigent sur leur régiment, afin de grossir les cadres, et à ce qu'il n'y ait dans les trois Biscayes que son corps. — Vous lui ferez connaître aussi que je désire qu'il envoie des colonnes pour que, dans les environs de Logrono, de Santo-Domingo, sur les confins de la Navarre et dans les communications de Vittoria à Burgos, les brigands soient vivement poursuivis; qu'il est même autorisé à faire des expéditions de 2 à 3 mille hommes, à les diriger même du côté de la Navarre et de la Castille, jusqu'à trois journées de marche de la Biscaye, pour dissoudre les comités d'insurrection, désarmer les villes, et ramener tout à l'obéissance; qu'il faut que les parties de la Navarre et de la Castille qui avoisinent la Biscaye se ressentent de son influence, de son autorité et de sa présence à Vittoria. — La brigade Simon, de la division Loison, forte de 6 mille hommes, a dû arriver le 5 décembre à Vittoria; la seconde brigade, commandée par le général Gratien, forte également de 6 mille hommes, doit y arriver le 8. — Écrivez au commandant de Saint-Sébastien et des trois provinces de Biscaye, pour leur recommander que tout ce qu'ils avaient de troupes soit renvoyé à leur cadre. — Recommandez au général Loison de vous faire un rapport sur la situation des trois provinces, et sur la manière dont elles sont gou-

vernées. Dites-lui que je m'en rapporte à lui sur toutes les mesures à prendre pour la tranquillité du pays et pour arrêter les malveillants ; qu'il doit me proposer ce qu'il y aurait à faire ; que, du reste, sa division de 12 mille hommes doit se reposer, s'instruire et se compléter. — Faites-lui connaître qu'il ne doit disposer des troupes mises sous son commandement que par votre ordre ; que, dans des cas pressés, il peut en disposer selon son propre jugement, mais sans s'éloigner de la Biscaye ; enfin qu'il ne doit pas pousser plus avant en Espagne. — Faites-moi savoir quand la 1re brigade du corps du général Reynier pourra entrer en Espagne. »

Napoléon. à Berthier. Paris, 13 déc. 1809.

« Mon cousin, je vous envoie les dernières dépêches reçues d'Espagne. Accusez-en la réception au roi et au général Suchet. Faites connaître au roi que les drapeaux pris par mes troupes aux bataillons de Medellin, d'Ocana, etc., etc., doivent être envoyés en France pour m'être présentés, et servir à orner les monuments français. Vous écrirez la même chose au duc de Dalmatie. Écrivez également qu'on envoie en France les prisonniers, en retenant les Allemands, Suisses et Français, pour les placer dans les régiments ; mais qu'il ne faut employer aucun Espagnol, qui tous se font un jeu de trahir. Donnez ordre aux Irlandais qui font partie de la division Loison de se rendre à Burgos pour se réunir à leurs régiments. »

Napoléon à Berthier. Paris,

« Mon cousin, je vois, par votre lettre du 13 décembre, que la 2e brigade de la division Reynier,

que commande le général Valentin, et la 3e brigade, que commande le général Lamartinière, qui s'organisent à Bayonne, peuvent être prêtes dans les premiers jours de janvier. Donnez ordre que le 1er régiment provisoire de chasseurs parte le 18 de Saintes pour continuer sa route, et faites-moi connaître le jour où il arrivera à Bayonne. On le fera entrer sur-le-champ en Espagne. 14 déc. 1809.

Le 5e régiment de marche de cavalerie, qui arrive le 14 à Tours, en partira le 16 et continuera sa route sur Bayonne, afin de pouvoir également entrer le plus tôt possible en Espagne. — J'approuve que les 3e, 4e et 5e régiments de marche de l'armée d'Espagne filent, à mesure qu'ils seront formés, sur l'Espagne. Il faudrait mettre le détachement du 4e de hussards, qui est dans le 3e régiment de cavalerie, dans le 2e, puisque le 2e régiment est destiné à aller en Aragon, où est le 4e de hussards. »

« Monsieur le ministre, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence copie d'une lettre du maréchal duc de Bellune, en date du 9 (n° 1) : elle rend compte que les travaux du fort de Consuegra sont entrepris, et contient l'itinéraire du 1er corps jusqu'au 13. Aujourd'hui, des reconnaissances ont dû se porter aux divers débouchés de la Sierra-Morena, pour avoir des renseignements sur l'ennemi et connaître ses préparatifs de défense. Soult au ministre. Madrid, 14 déc. 1809.

Je mets ci-joint, sous le n° 2, copie d'une lettre du maréchal duc de Trévise, laquelle donne l'emplacement du 5e corps, et, sous le n° 3, copie d'une

lettre du général Heudelet sur la position que le 2e corps occupe.

Cette dernière rend aussi compte que les ennemis se sont retirés du pont de l'Arzobispo et de la Manche; d'une bande de brigands qu'on a vainement fait poursuivre pendant longtemps. Un commissaire des guerres, qui avait été pris par cette bande du côté d'Illescas et qui est parvenu à s'échapper, rapporte qu'il a vu plusieurs bandes de prisonniers de guerre qui se sont aussi échappés des colonnes, ou du dépôt général de Madrid, qui cherchaient à se rendre, sous divers déguisements, aux armées des insurgés. Il est fâcheux qu'on n'ait pu l'en préserver; cependant les plus grandes précautions ont été prises pour les contenir; toute la division allemande est employée à les conduire, et il y a, à cet effet, un homme pour cinq. Mais les Espagnols ont tant de facilités pour se déguiser, et ensuite pour se dérober à la surveillance, que, malgré la sévérité qu'on exerce envers eux, on n'est pas toujours assuré de les garder, quoiqu'ils soient prévenus que les tentatives pour s'évader leur font encourir la peine capitale, et que de nombreux exemples aient été faits.

Il n'est point parvenu de nouveaux rapports du général Milhaud; il est à présumer qu'aujourd'hui il sera mis en communication avec les troupes du 3e corps qui sont à Calatayud; ensuite il continuera son mouvement, et sera, vers le 23 ou le 24, du côté de Cuença, à moins qu'il ne se montre des forces majeures qui l'arrêtent.

Une colonne, composée du 27e régiment de chasseurs qui est rendu disponible, et de deux bataillons de la division du général Sébastiani, va être dirigée sur Cuença, pour lier communication avec le général Milhaud et lui porter des ordres.

D'après les dispositions du roi, le 3e régiment de hussards hollandais a reçu ordre de se rendre à Madrid, en remplacement du 27e de chasseurs à cheval; et le 26e de chasseurs, qui était avec lui de brigade, est compris dans la brigade de cavalerie légère du 5e corps.

On annonce que des troupes venant de Valence se portent sur la Sierra-Morena, pour joindre les débris de l'armée de la Manche; on dit aussi que le parti insurrectionnel fait en ce moment de grands efforts pour tâcher de réorganiser ses armées. Enfin, le bruit général est que le plus grand désordre règne à Séville; que la junte a été dissoute; qu'on y a fait périr onze personnes de distinction, que le comte d'Altamira a été déporté; que Cuesta est régent par intérim; qu'un prince étranger doit être appelé pour prendre la régence du gouvernement; et que, dans le fort de l'organisation, on a remarqué beaucoup moins d'acharnement contre les Français. Lorsque le régiment de Farnesio, qui revenait d'Ocana, rentra à Séville, il se porta à des violences contre la junte, qu'il apostropha sur les malheurs dont elle était cause.

Dans aucun temps, depuis le commencement de la guerre d'Espagne, la circonstance n'a été plus favorable qu'à présent pour entrer en Andalousie, et

il est probable qu'on obtiendrait des résultats avantageux. J'ai déjà rendu compte à Votre Excellence qu'on allait se préparer à ce mouvement, en attendant que Sa Majesté l'Empereur ait daigné faire connaître ses suprêmes intentions. Mais, pour le faire avec succès, et en même temps assurer la tranquillité des provinces de l'intérieur, il serait nécessaire que la 1re division de réserve eût ordre d'avancer jusqu'à Burgos pour occuper la Vieille-Castille, et qu'une autre division se rendît à Saragosse pour remplacer en Aragon le 3e corps, lequel se porterait par Cuença à San-Clemente et à Alvacete, sur la route de Valence à Madrid. Ainsi, tous les détachements que les corps d'armée ont en arrière pourraient les joindre et les renforcer; mais la cavalerie devrait aussi recevoir des renforts. Votre Excellence a vu, par les divers rapports qui lui ont été faits, que beaucoup de régiments sont en mauvais état, et qu'ils attendent de leur dépôt des effets de harnachement et d'habillement. »

Napoléon à Berthier. 15 déc. 1809.

« Mon cousin, le général Loison doit, depuis le 4, être à Vittoria; je suis surpris qu'aujourd'hui 15, vous n'en ayez pas de nouvelles. Il a dû faire occuper Saint-Sébastien, Bilbao, par ses troupes, et grossir l'armée d'Espagne des bataillons d'hommes isolés et de marche de Vittoria et de Saint-Sébastien, hormis le bataillon de garde nationale qui doit rester dans la Biscaye. Écrivez au duc de Dalmatie que j'ai hâte de voir se réunir tous les corps; qu'il donne l'ordre que tout ce qui appartient aux

32e, 15e, 66e, 26e et 82e se rende dans le Nord, à Benavente et à Valladolid, pour être réuni au corps du général Loison; que tout ce qui appartient aux 51e, 43e, 55e, 58e, 47e et 12e de ligne rejoignent leurs régiments respectifs à Madrid ; que le 2e corps ne sera formé que des deux divisions des généraux Merle et Heudelet, composées, comme elles le sont aujourd'hui, des 2e, 4e, 17e et 31e légers, et des 15e, 36e, 47e, 70e et 86e de ligne. Vous lui ferez connaître que, dans le corps du général Loison, il y a 6,000 hommes appartenant à ce corps, et qu'il y en a un égal nombre en marche de France, pour porter ces 9 régiments au complet.

Vous lui réitérerez l'ordre de ne pas toucher au corps du général Loison, dont je me réserve la disposition. Il y a à Madrid beaucoup d'hommes isolés et détachés, tels que le 10e bataillon de marche et plusieurs détachements appartenant aux divers corps, qu'il faut lui donner l'ordre de faire rejoindre.

Vous lui ferez connaître que je vais donner l'ordre au corps du général Loison d'occuper Burgos, ce qui rendra disponible le 118e, dont je veux renforcer la division Bonnet. En résumé, vous lui donnerez l'ordre que tout ce qui appartient aux 15e, 32e, 26e, 66e, 82e, 122e, 120e, 119e, 118e, à la légion du Midi, aux régiments de Westphalie, de Prusse, et à la garde de Paris, reste dans le nord pour maintenir en paix la Castille, contenir les insurgés de Portugal et l'armée ennemie de Galice; que tout ce qui appartient au 6e corps reste du côté de Salamanque; que tout ce qui appartient aux ré-

giments des 5e, 1er et 4e corps les rejoigne et s'y réunisse, afin qu'ils se tiennent prêts à recevoir des renforts à mon arrivée, et à finir enfin la conquête de l'Espagne. Il y a également un bataillon du 2e léger qu'il faut réunir, ainsi que beaucoup de détachements appartenant à des régiments de cavalerie. »

Nap. à Jos. Trianon, 17 déc. 1809.

« Monsieur mon frère, j'envoie à Votre Majesté le *Moniteur*, qui lui fera connaître le parti que j'ai cru devoir prendre (1).

J'ai reçu sa lettre du 4 décembre par l'aide de camp qu'elle m'a expédié. »

Napoléon à Berthier. Trianon, 17 déc. 1809.

« Mon cousin, donnez l'ordre positif en Espagne pour que, soit dans les gazettes, soit dans les rapports, on ne donne point à la division polonaise le nom de Polonaise, mais celui de Grand-Duché de Varsovie; et à la division allemande le nom Allemande, mais celui de la Confédération du Rhin. »

Soult à Victor. Madrid, 17 déc. 1809.

« Monsieur le maréchal, je vais mettre sous les yeux du roi la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 15. En attendant, je dois vous prévenir que M. le maréchal duc de Trévise a reçu ordre de pousser une forte reconnaissance jusqu'à Orcaja, à l'effet de détruire les bandes de brigands qui se sont établies dans ces montagnes, et aussi pour faire occuper Orcaja, si ce poste peut être retranché et défendu. Je vous préviens également que le général Milhaud, commandant une co-

(1) L'Empereur veut parler ici de son divorce avec l'impératrice Joséphine, et de son mariage avec Marie-Louise.

lonne d'infanterie et de cavalerie qui s'est portée sur Soria et Calatayud, doit remonter par Molina sur Cuença, où probablement il arrivera le 24 de ce mois, et que je lui envoie ordre d'en partir immédiatement pour se rendre à San-Clemente, d'où il fera occuper El-Probencio et Villa-Robledo, se mettra en communication avec les troupes du 1er corps qui seront à Villa-Nueva de los Infantes et Villa-Hermosa, en même temps qu'il portera une forte reconnaissance sur Alvacete, pour s'emparer de ce poste important et l'occuper.

D'après ces dispositions, vous voyez, Monsieur le maréchal, que le roi se prépare à des mouvements plus décisifs; mais jusqu'à ce que Sa Majesté soit parfaitement en mesure, son intention est que vous obligiez tous les partis ennemis qui peuvent être en deçà de la Sierra-Morena à repasser entièrement cette montagne; et même que, si vous trouviez occasion d'entreprendre quelque chose, soit pour détruire un corps espagnol, soit pour vous emparer d'une position ou d'un débouché dans la Sierra-Morena, vous agissiez en conséquence, afin d'augmenter les craintes et le mécontentement des habitants de l'Andalousie, et nous ménager ainsi les facilités de déboucher, lorsque Sa Majesté l'Empereur en aura donné l'ordre.

Plusieurs écrits vous sont envoyés; faites-les répandre, et tâchez qu'ils parviennent jusqu'au delà de la ligne ennemie.

Il paraîtrait, d'après votre lettre, que l'armée anglaise est encore sur la Guadiana : cependant d'au-

tres renseignements que le roi a reçus porteraient à croire que cette armée a fait un mouvement pour se rapprocher de Lisbonne, et qu'elle n'a laissé qu'un faible corps du côté de Badajos et de Mérida. Il est bien important que nous sachions à quoi nous en tenir, et Sa Majesté vous recommande d'obtenir à ce sujet des renseignements positifs.

Le maréchal duc de Trévise a reçu ordre de faire occuper Consuegra, et de presser l'exécution des travaux qui doivent y être faits. Cependant, vous devez toujours pourvoir à l'approvisionnement de cette place, ainsi que vous l'annoncez, et y faire monter un hôpital. Dans deux jours le général Senarmont y enverra de l'artillerie.

J'ai eu l'honneur de vous écrire au sujet du défilé de Villaharte, qu'il convient de faire retrancher. Il conviendrait également de faire mettre en état de défense le château de Manzanarès, l'approvisionner, et d'y monter aussi un hôpital. Ce serait un échelon de plus, lorsque l'armée se portera en avant, sous la protection duquel on pourrait mettre les choses inutiles, et où on aurait des approvisionnements. Veuillez, Monsieur le maréchal, donner des ordres en conséquence, et me mettre à même de rendre compte au roi de leur exécution. »

Victor à Soult. Almagro, 18 déc. 1809.

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur d'adresser ci-joint à Votre Excellence les nouveaux renseignements que j'ai obtenus sur la position, la force des ennemis, et les moyens qu'ils préparent pour défendre les passages de la Sierra-Morena.

Les ennemis se sont retirés jusque dans la Sierra-Morena; ils n'ont laissé de notre côté que quelques bataillons et escadrons, qu'ils ont établis à l'entrée des défilés.

Une division de l'armée ennemie était cantonnée ainsi : mille chevaux à Los Infantes, 5 à 600 à Villa-Hermosa ; le reste de cette division était à Torrinches.

Une division d'infanterie, forte de 4 à 5 mille hommes, avec 6 bouches à feu, occupait Almedina, Torre de Juan-Abad, la Puebla del Principe, et Torrinches.

Cette division, ainsi que la cavalerie, se sont retirées, le 13, sur Villamaurique et Torres-Novas.

Une partie de cette troupe paraissait être destinée pour Henarès, l'autre pour prendre poste à la Sierra-Morena ou se rendre à la Caroline.

Il y a encore en ce moment à Villamaurique, comme poste avancé, un corps d'infanterie et de cavalerie, avec 6 bouches à feu. On peut croire que ces troupes ont été établies à poste fixe dans ce village, qui n'est qu'à une lieue de la première ligne ennemie, et dans une position très-avantageuse. Villamaurique avait de forts magasins.

Les bourgs del Bovillos, Alcaraz, Files et Chiclano, sont devenus les refuges de tous les émigrés de la Manche et même des deux provinces de Castille; on assure qu'une grande quantité de marchandises anglaises y a été apportée.

Il y a dans ces quatre endroits de grands magasins de grains de toute espèce.

Si on doit s'en rapporter à des hommes venant de la Caroline, il serait arrivé ces jours derniers 26 bouches à feu, et plusieurs renforts composés de différents corps nouvellement organisés, formant les garnisons de l'Andalousie et du royaume de Valence, même celles des ports de mer, et composés aussi de recrues arrachées malgré elles à leur profession et à leur commerce. On porte leur force totale à 25 mille hommes.

Il est également arrivé de Séville des remontes pour la cavalerie, dont la plupart des chevaux se trouve hors de service.

La bataille d'Ocana a produit un tel effet sur la junte suprême, qu'une commission militaire s'est établie à la Caroline, et que, sous l'égide de la terreur, des exécutions y ont eu lieu presque chaque jour.

La nouvelle de la paix avec l'Autriche a fait plaisir aux Andalous: ces hommes, qui attendent d'un moment à l'autre l'armée française, fatigués par la présence et les réquisitions énormes des armées insurgées, gémissent sur leurs malheurs présents.

Le conseil militaire a ordonné de poursuivre avec célérité les travaux des fortifications de la Sierra-Morena, et un grand nombre de paysans a été envoyé pour cet objet. »

Napoléon à Clarke. Trianon, 18 déc. 1809.

« Monsieur le duc de Feltre, mon intention est de contremander toutes les remontes, afin de diminuer d'autant les dépenses. J'ai recommandé au ministre de l'administration de la guerre de faire diriger sur Niort tous les chevaux qui seraient déjà en route

sur l'Italie ; car je n'ai plus besoin de chevaux de ce côté, et un millier de chevaux de plus du côté de l'Espagne me sera très-utile.

Je vous écris la présente pour vous demander un rapport général sur la cavalerie : ma dépense est énorme, et il faut aujourd'hui songer sérieusement à une réforme. Mon armée, dans l'état actuel, mangerait trois fois le revenu de la France. Je désire donc connaître d'abord la situation en hommes, en chevaux et en selles de tous mes régiments de cavalerie au 1^er^ décembre ; ensuite, les réformes qu'il est urgent de faire dans les hommes et dans les chevaux, pour réduire les régiments à un taux convenable. Je trouverai dans cette mesure un autre avantage : ce sera celui de retirer des dépôts de cavalerie beaucoup de conscrits qui désormais y seraient inutiles, et de pouvoir les mettre à votre disposition pour en former les nouveaux bataillons du train d'artillerie destinés à l'armée d'Espagne.

Tous les budgets doivent être faits sur la base de l'état de paix pour ce qui concerne l'Allemagne, et de l'état de guerre pour ce qui concerne l'Espagne.

Les hommes, les chevaux, les harnais de ma cavalerie se divisent en deux parties : la partie qui est à l'armée, et celle qui est dans les dépôts. 14 de mes régiments de cuirassiers, un grand nombre de mes régiments de chasseurs et de hussards sont en Allemagne. Quel que soit le pied de paix que j'arrêterai, aussitôt que vous m'aurez remis votre rapport, la réduction s'opérera promptement dans les escadrons de guerre de ma cavalerie d'Allemagne,

pour la réforme des hommes démontés ou invalides, et des chevaux hors de service ; mais c'est surtout dans mes dépôts qu'il est urgent de porter la réforme, afin que je n'aie en France aucun cheval inutile, et que l'année prochaine je puisse faire de grandes économies sur les fourrages. Ainsi, j'entends que les dépôts de ceux de mes régiments qui restent en Allemagne ne conservent pas plus de 50 chevaux, l'un portant l'autre. En supposant 30 dépôts, cela ne ferait que 1,500 chevaux à nourrir en France par mes régiments de l'armée d'Allemagne. Quant aux hommes, les dépôts devront n'en avoir tout au plus que le double.

Après la cavalerie d'Allemagne, vient celle d'Italie. J'ai des régiments de cavalerie dans mon armée d'Illyrie, j'en ai dans mon armée d'Italie. Mon intention est, en général, de tenir tous mes dépôts de cavalerie dans les Alpes plus nombreux que ceux de l'intérieur, et les escadrons que j'ai en Italie sur un plus haut pied, vu la difficulté de leurs remontes; mais je n'entends pas payer les fourrages plus cher en Piémont et en Italie qu'ailleurs. Les fourrages en Italie sont abondants; ce ne peut être que par abus qu'on en porte le prix si haut. Mon intention est d'autoriser les préfets à le faire fournir au taux de 18 sols, d'un franc au plus, et même par réquisition, s'il est nécessaire.

Je suis porté à placer en Normandie les 4 dépôts de cuirassiers que j'ai en Piémont. Ils seront là plus près de leurs remontes, et j'ai d'ailleurs toujours besoin de ressources et de cavalerie sur la côte.

J'ai en Espagne 25 régiments de dragons. Je n'entends pas qu'ils aient en France chacun plus de 25 à 50 chevaux à leur dépôt. Même observation pour les 12 régiments de chasseurs et de hussards qui sont en Espagne. Et comme à cette armée la nourriture des chevaux n'est pas à mes frais, il faut, en général, me proposer d'y envoyer tous les chevaux qui sont disponibles dans les dépôts; là ils seront utiles et ne me coûteront rien, et il en résultera de grandes économies pour mes finances.

J'ai 80 régiments de cavalerie, c'est 80 dépôts qui, à raison de 40 chevaux l'un portant l'autre, ne feront pas plus de 3 à 4 mille chevaux à nourrir; ce qui réduira la masse des fourrages de 15 millions à moins de 4 millions pour 1810, grande et importante économie.

Je crois avoir augmenté d'une 9^{e} compagnie tous mes régiments de dragons et de cavalerie légère. Il me semble qu'il serait convenable de réformer pour l'année prochaine les 9es compagnies, car les régiments de cavalerie que j'ai en Allemagne seront suffisamment forts à 4 escadrons, puisqu'ils y seront dans l'état de paix : et quant aux régiments de l'armée d'Espagne, ils sont si nombreux, qu'ils seront suffisamment forts à 3 escadrons.

Je pense qu'il serait également nécessaire de réformer le 5^{e} escadron des cuirassiers, ce qui nous replacerait tout à fait sur le pied de paix.

Présentez-moi donc un rapport sur les augmentations que l'état de guerre a nécessitées, un état général de la situation de ma cavalerie, sous le triple

rapport des hommes, des chevaux et des harnais ; et enfin un projet de décret qui remplisse les vues que je viens de vous indiquer. »

Napoléon à Berthier. Trianon, 19 déc. 1809.

« Mon cousin, je vois, dans votre lettre du 18, que vous ne faites séjourner la 1re brigade de la 1re division de ma garde, que commande le général Roguet à Tours, que le 23 et le 24 ; faites-la séjourner à Poitiers le 27 et le 28. La 2e brigade pourra séjourner à Châtellerault le 27 et le 28. C'est donc un séjour de plus que je veux lui donner. Donnez ordre que les logements soient préparés à Bordeaux, pour que cette division y séjourne au moins huit jours, afin de se bien remettre. Écrivez au général Reynier qu'aussitôt qu'il entrera en Biscaye, il prenne des mesures pour détruire les bandes d'insurgés. Faites connaître au général Loison que je suis fâché qu'il ait laissé si peu de troupes du côté de Saint-Sébastien, et qu'il n'ait rien fait pour détruire les bandes de brigands qui s'y trouvent. »

Ordre de Napoléon. 19 déc. 1809.

« Monsieur le duc de Feltre, faites connaître au duc de Castiglione ma satisfaction sur la prise de Girone, et le regret que j'ai que mes troupes n'aient pas été depuis longtemps commandées par lui.

Donnez-moi des renseignements sur la santé de ce maréchal, et s'il est en état de faire un service actif. Mandez-le-lui par un officier, qui vous rapportera la situation de l'armée, et des renseignements sur tout ce qui peut m'intéresser dans le pays ; qu'il se porte sur Barcelone pour débloquer la ville, la ravitailler, et influer dans les affaires générales.

Il est bien important de prendre le fort d'Hostalrich, afin d'avoir sa communication entre la France et Barcelone bien assurée. »

Jos. à Nap. Madrid, 19 déc. 1809.

« Sire, j'ai reçu la lettre dont était porteur M. Tascher. Je suis fâché que Votre Majesté puisse croire que l'armée devrait être plus avancée; on n'a cependant pas perdu un jour depuis les événements d'Ocana et d'Alba; j'ai pressé tant qu'il a été possible les mouvements. *Soria*, *Cuença*, la Sierra-Morena, ont à la fois vu les troupes de Votre Majesté. Le gouvernement de Séville est aux abois; le moment presse, et j'en profiterai. Tous les ordres sont donnés; il ne dépendra pas de moi que les affaires ne soient bientôt décidées en Andalousie, tout est disposé pour cela. Les Anglais se retirent en Portugal.

J'ai reçu avec bien du plaisir des lettres de Votre Majesté, depuis si longtemps attendues. »

Napoléon à Berthier. Trianon, 20 déc. 1809.

« Mon cousin, écrivez au général Suchet qu'il ne fait pas assez d'attention aux brigands qui sont dans la Navarre; que je vois avec peine qu'il leur ait laissé prendre Tudela; que quoiqu'ils n'aient occupé que momentanément cette ville, c'est un grand mal, et qu'un point comme celui-là devrait être à l'abri de toute attaque. »

Napoléon à Berthier. Trianon, 21 déc. 1809.

« Mon cousin, dans le nombre de prisonniers faits à la bataille d'Ocana, il y a des officiers qui ont été amnistiés, et qui depuis ont servi contre le roi. Donnez ordre qu'on les arrête à Bayonne. Écri-

vez au duc de Dalmatie qu'il fasse conduire à Bayonne tous ceux qui sont dans ce cas, pour qu'il en soit fait une sévère justice. »

Le ministre à Napoléon. 21 déc. 1809.

« Sire, Votre Majesté trouvera ci-joint une lettre du maréchal duc de Trévise, qui m'est parvenue après un long retard. Ce maréchal réclame contre l'inexactitude d'un rapport du duc de Dalmatie, inséré dans le *Moniteur* du 28 septembre, qui rend compte de la marche du 5^{e} corps sur Placencia le 1er août, d'une manière que le duc de Trévise affirme être très-inexacte, et de nature à donner à Votre Majesté des idées peu favorables sur sa capacité et sur ses dispositions militaires. Le rapport du duc de Dalmatie annonce que le 5^{e} corps ayant été retardé dans sa marche par un petit corps espagnol qui voulait défendre un pont, ne put arriver à Placencia que le 1er août, d'où un dépôt de convalescents et un convoi anglais étaient partis la veille. A cela, le duc de Trévise répond que le combat insignifiant qui eut lieu le 30 juillet au pont de Cuerpo-de-Hombre n'a aucunement retardé la marche de ses colonnes, qui ont fait, le 30 juillet, 7 lieues d'Espagne, le 31 encore autant, et le 1er août 8 lieues, pour arriver à 4 heures après midi à Placencia : ce n'est donc point par sa faute que le convoi et les convalescents anglais ont pu s'échapper. Le duc de Trévise serait affligé si Votre Majesté avait eu idée que 3 bataillons d'insurgés auraient pu suspendre la marche du 5^{e} corps, et empêcher la prise qui eût été faite la veille, si l'on fût arrivé

un jour plus tôt à Placencia. La crainte du duc de Trévise, que Votre Majesté ne fût induite en erreur par le récit du duc de Dalmatie, l'a engagé à me prier de mettre sa réclamation sous ses yeux : cette pièce pourra la mettre à même de fixer son opinion sur un objet auquel le maréchal attache un grand intérêt. »

LIVRE NEUVIÈME

ANNÉE 1810.

Position, force et emplacement des armées françaises, espagnoles et anglaises, au commencement de 1810. — Expédition d'Andalousie. — Passage de la Sierra-Morena (20 janvier). — Entrée des troupes françaises à Cordoue, Séville, Grenade, Malaga (fin de janvier et commencement de février). — Marche du duc de Bellune sur Cadix, et du duc de Trévise sur Badajos (3 février). — Tentatives infructueuses de Suchet sur Valence. — Siége d'Astorga. — Réunion des cortès à Cadix. — Décret impérial du 8 février sur les grands gouvernements. — Effets produits en Espagne par cette mesure. — Opérations des armées en Catalogne et en Aragon. — Expédition de Masséna en Portugal. — Siéges et prises de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida (10 juillet et 27 août). — Marche sur Coïmbre. — Bataille de Busaco (27 septembre). — Arrivée de l'armée expéditionnaire devant les lignes de Torres-Vedras (10 octobre). — Son séjour devant les positions anglaises. — Elle prend position à Santarem (18 novembre). — Gouvernement deJoseph pendant l'année 1810. — Son voyage dans le midi de l'Espagne (du commencement de mars au 15 mai). — Son retour à Madrid (15 mai). — Double mission de MM. d'Azanza, duc de Santa-Fé, et d'Almenara, auprès de l'Empereur. — Notes de M. le comte de Melito sur les affaires d'Espagne, du 15 août au 31 décembre 1810.

Le traité de Vienne ayant mis fin à la guerre d'Allemagne, on s'attendait à voir l'Empereur entrer en Espagne pour commander ses armées : lui seul pouvait en effet terminer cette guerre, et par son génie, et par les puissants moyens dont il disposait lorsqu'il commandait en personne. Sa présence eût fait cesser de funestes rivalités, imposé l'obéissance, et ranimé l'ardeur des troupes par l'espoir des ré-

compenses. Il est vraisemblable qu'il en sentait la nécessité, puisque des corps de sa garde s'avancèrent jusque sur l'Èbre; mais il fut retenu, d'abord par son divorce, puis par son mariage, et enfin par les nuages qui s'élevèrent du côté de la Russie. Peut-être aussi crut-il inutile de s'engager lui-même dans une troisième expédition dans la Péninsule: le résultat des deux premières aurait dû lui prouver cependant que la nature du pays, son peu de fertilité, la rareté des chemins praticables, le patriotisme des habitants, soutenu par la présence d'une armée anglaise, présentaient des obstacles difficiles à surmonter. Quoi qu'il en soit, il envoya des renforts considérables, et ordonna la formation d'une armée qui, sous les ordres du maréchal Masséna, devait faire la conquête du Portugal.

Masséna ne pouvant entrer en campagne que dans le mois de mai, Joseph crut devoir profiter de la victoire d'Ocana pour soumettre l'Andalousie et empêcher la réunion des cortès, convoquées à Séville pour les premiers jours du mois de mars. L'armée anglaise était alors la seule force organisée qui pût entrer en ligne et lutter contre les troupes impériales, sa présence dans la Péninsule soutenait l'énergie du gouvernement espagnol, et donnait de la confiance au peuple. Il eût donc été sage de s'attacher à sa destruction avant de disséminer les troupes françaises sur toute la surface de l'Espagne. Si la nombreuse armée qui se porta dans les provinces méridionales eût été en mesure de manœuvrer sur la rive droite du Tage quand le ma-

réchal Masséna marcha sur Lisbonne, lord Wellesley aurait difficilement regagné ses vaisseaux. Les opérations en Espagne eussent ensuite présenté moins de difficultés; d'ailleurs, il n'était peut-être pas très-prudent de s'avancer jusque sous les murs de Cadix avant d'avoir occupé le royaume de Valence. Peu s'en fallut néanmoins que cette expédition n'eût un plein succès, ainsi qu'on va le voir.

Avant de raconter les événements, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs la position des diverses armées, dans les premiers jours de janvier 1810.

Les armées françaises en Espagne étaient formées, à cette époque, du 1^er^ corps (maréchal Victor), du 4^e^ (général Sébastiani), du 5^e^ (maréchal Mortier), et d'une réserve (division Dessolles, d'une brigade de troupes espagnoles et garde royale), en tout 55 à 60 mille hommes, placés sous les ordres immédiats du roi. Cette force imposante, concentrée dans la province de la Manche, était prête à envahir le midi. Le général Belliard veillait à la sûreté de Madrid, dont il était gouverneur, avec 4 à 5 mille hommes.

Le 2^e^ corps (général Reynier), sur la rive droite du Tage vers Almaraz, observait les débouchés de l'Estramadure et du Portugal.

Le maréchal Ney, qui venait de reprendre le commandement du 6^e^, avait son quartier général à Salamanque; la division Bonnet occupait la province de Santander.

Le 3^e^ corps (général Suchet) était toujours en

Aragon, et le 7e (maréchal Augereau) en Catalogne.

Un certain nombre de bataillons et d'escadrons tenaient garnison dans les principales villes, et protégeaient les communications avec la France.

On attendait incessamment le 8e corps, commandé par le duc d'Abrantès, et le 9e, aux ordres du comte d'Erlon.

Les armées espagnoles étaient divisées en armée de droite, du centre, et de gauche.

L'armée de droite, subdivisée en plusieurs corps commandés par Blake, O'Donnel et d'autres généraux, occupait quelques parties de l'Aragon, de la Catalogne, et couvrait le royaume de Valence.

Des deux corps qui formaient l'armée du centre, celui aux ordres d'Arizaga, débris de l'armée battue à Ocana, se disposait à défendre les défilés de la Sierra-Morena; l'autre, commandé par le duc d'Albuquerque, était en Estramadure, entre le Tage et la Guadiana.

L'armée de gauche, aux ordres de la Romana, se tenait dans la Sierra de Gata, entre Ciudad-Rodrigo et Placencia; et la division de May sur les frontières des Asturies et de la Galice. De nombreuses guérillas parcouraient les provinces occupées par les Français. Celles aux ordres de Mina prenaient chaque jour plus de consistance dans la Navarre et la province de Biscaye.

L'armée anglaise, sous les ordres de sir Wellesley, devenu duc de Wellington, était rentrée en Portugal; elle avait son quartier général à Celorico, dans la province de Beïra. Le général en chef travaillait

à donner une bonne organisation à l'armée portugaise, et faisait ses préparatifs pour repousser l'invasion dont il était menacé.

Quelque temps après la bataille d'Ocana, on apprit successivement à Madrid le remplacement du général Saint-Cyr par le maréchal duc de Castiglione en Catalogne; le malheur arrivé à une escadre française de 3 vaisseaux de ligne, de 4 frégates et de 20 transports destinés au ravitaillement de Barcelone, escadre qui, partie de Toulon, poursuivie par l'amiral Collinwood, avait été forcée d'abandonner son convoi et de se jeter dans la baie de Roses, où elle avait été brûlée par les Anglais; enfin, la paix avec l'Autriche, le divorce de Napoléon, et son mariage avec Marie-Louise.

Vers le commencement de janvier 1810, Joseph songea sérieusement à la conquête de l'Andalousie. Il hésita d'abord sur ce qu'il devait faire. Il se présentait deux projets.

Le premier consistait à attendre en deçà de la Sierra-Morena, d'un côté, que le corps opérant en Catalogne se fût avancé sur Valence, après avoir pris Taragone et Tortose, comme le faisaient espérer nos succès récents dans cette partie de l'Espagne; d'un autre, que la chute de Badajos permît à un corps destiné à envahir le Portugal de maintenir l'armée anglaise.

Dans ce cas, la conquête de l'Andalousie se trouvait naturellement retardée de quelques mois; mais aucun événement ne pouvait en troubler l'exécution.

Le second projet était de profiter de la terreur que les dernières victoires avaient jetée chez l'ennemi, pour marcher sur-le-champ vers le midi, chasser la junte de Séville et s'emparer de Cadix, qu'un mouvement d'effroi pouvait entraîner à ouvrir ses portes. On ôtait ainsi aux cortès, convoquées par la junte, l'asile choisi pour les réunir.

Cela était sans doute plus brillant, mais moins certain; car si l'expédition contre le Portugal venait à échouer, l'armée anglaise pouvait facilement forcer le roi à abandonner l'Andalousie.

Ces deux projets furent discutés, soumis à Napoléon, avec lequel Joseph avait cherché à renouer une correspondance directe. L'Empereur évita de se prononcer; de sorte que le roi, forcé de se décider, rassuré par l'opinion de généraux compétents, entraîné lui-même par le désir bien naturel de hâter la fin de la guerre, en conduisant en personne une expédition brillante, adopta définitivement, à la fin de décembre 1809, le second projet.

Le maréchal Soult ne voulut, toutefois, faire les dispositions pour cette campagne, que sur un ordre précis écrit par Joseph.

La résolution une fois arrêtée, le roi partit de Madrid le 9 janvier, et porta son quartier général à Almagro le 11 du même mois.

L'armée expéditionnaire était composée des 36 mille hommes du maréchal Victor, des 8 mille de Sébastiani, des 10 mille du duc de Trévise, et de 7 à 8 mille hommes de la réserve (dans laquelle était comprise la garde), aux ordres du général Des-

solles. En tout, une soixantaine de mille combattants de troupes excellentes sous tous les rapports.

Le 2e corps (commandé par le général Reynier, qui avait remplacé Soult), et qui était sur le Tage à l'entrée de l'Estramadure, devait d'abord coopérer indirectement à l'expédition, en faisant le siége de Badajos; mais, obligé de repasser le fleuve, sur un ordre direct de l'Empereur, pour former, peu de temps après, sur la rive droite, l'aile gauche de l'armée de Portugal, il fit un vide en Estramadure qui eut de funestes conséquences pour l'expédition d'Andalousie, ainsi qu'on le verra plus loin,

Les opérations commencèrent le 12 janvier. Le 1er corps se mit en marche, se dirigeant par la route d'Almaden del Azogne (mines de mercure d'Almaden), sur la route de Cordoue à Séville; le 5e corps prit la route ordinaire del Viso, menaçant le passage Despena-Perros et la Caroline. En adoptant ce plan de campagne, on espérait obtenir deux résultats : tourner l'ennemi, le forcer à abandonner ses positions dans la Sierra-Morena, et s'opposer à sa jonction avec les forces du duc d'Albuquerque, en marche par l'Estramadure pour rallier les troupes réunies par la junte de Séville.

Il fallait trois grands jours pour exécuter ce hardi mouvement, porter le 1er corps d'Almagro et de Ciudad-Réal à Almaden; et le roi ne pouvait se mettre lui-même en marche qu'après l'exécution de cette première manœuvre.

Le 18 janvier, après avoir attendu à Almagro le résultat de l'opération confiée au duc de Bellune,

Joseph se porta à Santa-Cruz de Madela, au pied de la Sierra-Morena, avec le 5^{e} corps et la réserve.

En même temps le 4^{e}, du général Sébastiani, formant la gauche de l'armée, partit de Los-Infantes pour déboucher sur la vallée de San-Estevan par la route de Pensada. Il s'avançait, parallèlement au centre, vers Linarès, afin d'aboutir également à la Sierra-Morena.

Le 20, à 6 heures et demie du matin, Joseph était en marche de Santa-Cruz de Madela sur Vésillo, où il arriva à 9 heures.

Les troupes furent rompues en trois colonnes: celle de droite, division Gazan; celle du centre, division Girard; celle de gauche, reste du corps du duc de Trévise. La division Dessolles avait pris une autre direction sur l'extrême droite, pour tourner l'ennemi par un mouvement prolongé.

L'attaque commença vers 11 heures. L'ennemi avait élevé des batteries sur le revers de la montagne à laquelle s'appuie la droite du défilé. Il avait construit quelques retranchements à la tête du pont situé sur la grande route avant d'arriver à la Venta de Cardenas; mais, en moins de deux heures, toutes les positions furent enlevées : les Espagnols prirent la fuite, abandonnant batteries, canons, drapeaux. Ils avaient fait des coupures, pratiqué des mines; les coupures furent comblées, une seule mine joua sans effet.

Le défilé franchi, un régiment de la division Girard se porta sur un camp retranché placé au sommet d'un plateau sur la gauche, s'en empara, fit

prisonnier le régiment de Cordoue et son colonel.

Le général Dessolles, pendant ce temps-là, avait effectué son mouvement par le Puerto del Rey, sur l'extrême droite, battant et chassant partout l'ennemi. Il ne tarda pas à se réunir à la colonne du centre, entre San-Estevan et Las-Navas de Tolosa.

Le roi arriva à 6 heures du soir à la Caroline. Ainsi, en moins de cinq heures, ce passage si formidable, dernier espoir de la junte, où les Espagnols avaient accumulé tant de moyens de résistance, fut emporté par la valeur de nos troupes.

Joseph s'empara successivement de Baylen et d'Andujar, et, le 26, il fit son entrée à Cordoue. Le duc de Bellune y était déjà arrivé, en suivant un chemin impraticable à l'artillerie, qui, d'Almaden, passe par Torre-Campo, Villanueva et Montero.

Pendant que ceci avait lieu au centre et à la droite, le général Sébastiani, commandant la colonne gauche, partie le 20 de Villamaurique, s'était avancé vers le col de San-Estevan; il y avait rencontré une division ennemie, l'avait mise promptement en déroute, lui prenant ses canons et 3 mille hommes; avait atteint ensuite la division du général Castejan près d'Arguillos, lui avait fait subir le même sort, et, poursuivant sa marche, était entré le 23 à Jaën sans coup férir. Sébastiani y trouva une nombreuse artillerie et des magasins considérables. Ainsi, en peu de jours, les défilés de la Sierra-Morena et le Guadalquivir avaient été franchis; 7 à 8 mille prisonniers, parmi lesquels 2 généraux, 8 drapeaux, 80 pièces de canon, les ar-

senaux de Cordoue et de Jaën, et des magasins de toute espèce, étaient tombés au pouvoir du roi, dont l'armée n'avait essuyé qu'une perte insignifiante. A ces brillants et rapides succès, il faut ajouter l'empressement des habitants des villes à ouvrir leurs portes, et à envoyer des députations à Joseph pour lui porter l'hommage de leurs respects, et l'assurer de leur soumission et de leur fidélité.

Le général Sébastiani, qui avait ordre de poursuivre l'ennemi, rencontra les restes de l'armée d'Arizaga près d'Alcala-Réal, les dispersa, et entra dans Grenade le 28. S'étant ensuite porté sur Malaga, il détruisit un corps qui voulut s'opposer à son passage, sabra un rassemblement considérable qui s'était formé sous les murs de la ville, et y entra le 5 février, pêle-mêle avec les fuyards. Il trouva dans Grenade et dans Malaga beaucoup d'artillerie et des magasins de toute espèce.

Tandis que le 4^{e} corps poursuivait ses succès, le roi s'approcha de Séville avec le 1er et le 5^{e}. La division du général Dessolles fut chargée de garder les communications de la Sierra-Morena, de maintenir les nombreuses populations des royaumes de Jaën et de Cordoue, et de donner la chasse aux soldats débandés et aux contrebandiers, qui se livraient au brigandage.

Séville, autour de laquelle on avait élevé des retranchements, paraissait vouloir se défendre. Cependant, la junte suprême s'étant retirée à Cadix, on entra en négociation. Le roi promit le maintien de la religion et des propriétés, ainsi que l'oubli du

passé; les portes furent ouvertes, et, le 1er février, ce prince fit son entrée dans la capitale de l'Andalousie. Les habitants se pressèrent sur son passage, faisant retentir la ville de leurs cris d'allégresse.

La conquête des provinces du midi ne pouvant être assurée que par l'occupation de Badajos et par celle de Cadix, le duc de Trévise reçut l'ordre de se diriger sur la basse Estramadure pour soumettre cette province et tâcher de s'emparer de Badajos; et le duc de Bellune se porta sur Cadix. On espérait que les habitants de cette dernière ville n'opposeraient point de résistance. Peut-être, en effet, auraient-ils suivi l'exemple de Séville, si on s'était présenté plus tôt; mais le duc d'Albuquerque, qui, comme nous l'avons vu, commandait en Estramadure, informé du passage de la Sierra-Morena, avait marché rapidement sur l'île de Léon avec 9 mille hommes, et y était malheureusement arrivé la veille du jour où le duc de Bellune entrait à Chiclana (1).

On a dit, on a écrit que le maréchal Soult avait proposé de masquer Séville et de marcher rapidement sur Cadix; on a reproché au roi de s'y être refusé formellement. Ceux qui ont dit ou écrit cela sont dans l'erreur la plus complète. Il y eut à Car-

(1) Au milieu des succès, on n'attacha pas d'abord une grande importance à la marche du duc d'Albuquerque; mais on ne tarda pas à reconnaître que cet événement pouvait avoir de très-grandes conséquences. En effet, ce général, dès qu'il sut que le passage de la Sierra-Morena était forcé, au lieu de se diriger de ce côté, comme il en avait l'ordre de la junte, franchit le Guadalquivir entre Cordoue et Carmona, et se porta directement sur Cadix, dont les dispositions changèrent aussitôt.

mona une réunion de généraux, et cette question y fut agitée. L'avis de se rendre maître de Séville avant tout, prévalut; le duc de Dalmatie, loin d'être d'une opinion contraire, s'écria : « *Qu'on me réponde de Séville, je réponds de Cadix.* (1) »

Obligé de recourir à la force pour réduire Cadix, on entreprit d'en faire le siége, si toutefois on peut donner le nom de siége à l'attaque d'une place dont on était séparé par l'île de Léon, et qui avait ses communications libres du côté de la mer. Les Anglais étant accourus avec des troupes et des vaisseaux, on aurait dû perdre l'espoir de réussir : cependant on continua à faire de vains efforts, des dépenses considérables, et à consommer une énorme quantité de munitions, sans autre résultat que de jeter de temps en temps quelques bombes dans la ville.

En Estramadure, le duc de Trévise s'approcha de Badajos, qu'il fit sommer inutilement. Le général Reynier passa le Tage à Almaraz, et poussa son avant-garde jusque sur la Guadiana, cherchant à se lier aux troupes du 5^{e} corps. De son côté, la Romana accourut des environs de Ciudad-Rodrigo au secours de la place menacée, et les Anglais y portèrent une division aux ordres du général Hill. Les deux parties se livrèrent dans cette contrée di-

(1) Nous renverrons nos lecteurs, pour une foule de détails relatifs à la conduite du duc de Dalmatie dans la Péninsule, à une lettre du roi Joseph en date du 29 août 1834, lettre excessivement curieuse, et qu'on trouvera au dernier volume de cet ouvrage, ainsi que nous l'avons déjà dit.

vers combats dont nous ne parlerons pas, parce qu'ils furent sans résultats. Le 2e corps ayant reçu plus tard une nouvelle destination, le duc de Trévise se rapprocha de Séville, et on renonça pour l'instant au siége de Badajos.

Le roi, informé de la marche de la Romana en Estramadure, donna au maréchal Ney l'ordre d'assiéger Ciudad-Rodrigo. Le maréchal ne put exécuter cet ordre, parce que l'équipage de siége n'était pas prêt, et que d'ailleurs on n'était pas encore en mesure de s'opposer aux Anglais, à portée d'attaquer l'armée assiégeante : toutefois, il se présenta devant cette place, et fit sommer le gouverneur de se rendre. Celui-ci ayant répondu qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité, le duc d'Elchingen se replia sur Salamanque.

Pour mieux assurer la position des troupes en Andalousie, il eût été nécessaire, ainsi que nous l'avons déjà dit, de faire occuper le royaume de Valence par le 3e corps, et d'établir les communications de ce corps d'armée avec ceux qui se trouvaient dans les provinces méridionales par celle de Murcie ; mais le général Suchet ne pouvait pas laisser derrière lui les places de l'Aragon et de la Catalogne, que tenait l'ennemi : toutefois, ce général ayant appris qu'une partie des habitants de Valence se montrait disposée à recevoir les Français, il se dirigea sur cette ville à la tête d'un détachement, dans l'espoir qu'on lui en ouvrirait les portes. Pendant sa marche, il dispersa quelques troupes espagnoles : arrivé près de Murviedro, il rencontra une

députation qui venait au-devant de lui ; il se flatta que cet exemple serait suivi par les habitants de Valence. Maheureusement le parti opposé aux Français avait repris le dessus. Après être resté inutilement pendant plusieurs jours sous les murs de cette place, ne voyant point arriver de députation, il retourna en Aragon.

Le duc d'Abrantès, entré en campagne au commencement de l'année avec le 8e corps, fut d'abord employé à donner la chasse aux guérillas qui infestaient les provinces de la Biscaye et de la Navarre. Vers la fin de mars, il se porta dans le royaume de Léon, et mit le siége devant Astorga. Le général Santocildès, gouverneur de la place, se défendit vaillamment, soutint un premier assaut, et ne demanda à capituler que quand il vit les dispositions faites pour en livrer un second. Le général Junot exigea qu'il se rendît à discrétion. Les Français entrèrent dans la place le 22 avril ; la garnison fut faite prisonnière de guerre.

Cependant la junte suprême, qui s'était retirée dans l'île de Léon, cédant aux clameurs publiques qui s'élevaient contre elle, avait nommé un conseil de régence qui, le 2 février, avait pris en main l'autorité souveraine. Cette régence devait exercer le pouvoir au nom de Ferdinand jusqu'à la réunion des cortès, à qui il appartenait de déterminer le mode de gouvernement à établir en Espagne.

Moins jaloux de son indépendance que le précédent, ce nouveau pouvoir contracta une alliance plus intime avec le gouvernement britannique, se

soumit à sa direction, et même à celle des généraux, et reçut dans la ville de Cadix et dans l'île de Léon des troupes anglaises. Les troupes espagnoles furent réorganisées, et commencèrent à se montrer sur quelques points ; des guérillas parcoururent les pays montagneux, et menacèrent les communications. Joseph, afin d'atténuer l'influence que cherchait à reprendre la régence sur les provinces du midi, se décida à les visiter. Partout il fut accueilli avec le plus grand enthousiasme ; les populations se portaient sur son passage, et l'accompagnaient des cris de *Vive le roi!* Les députations des villes accouraient au-devant de lui, et protestaient de leur soumission et de leur fidélité. Dans ses réponses aux discours des autorités, et dans ses conversations avec les principaux habitants, il avait soin de répéter, avec cet accent qui persuade parce qu'il part du fond du cœur, qu'il oubliait le passé, maintiendrait la religion, assurerait le bonheur du peuple par de sages institutions, et ne souffrirait jamais qu'il fût porté atteinte à l'indépendance de la nation, ni à l'intégrité de son territoire. Frappés de l'effet que produisaient sur les peuples sa présence et ses paroles, tous ceux qui l'accompagnaient commençaient à concevoir l'espérance de rallier la nation à la nouvelle dynastie, lorsque de nouvelles dispositions militaires et administratives prises par l'Empereur détruisirent en un instant cet espoir, et apprirent aux Espagnols qu'il n'était pas au pouvoir du roi de tenir les promesses qu'il leur avait faites. Joseph partit pour Madrid, où il arriva le 15 mai.

Voici ce qui avait eu lieu :

Pendant que le roi faisait la conquête de l'Andalousie, l'Empereur lui retirait le commandement de ses armées, et leur donnait une nouvelle organisation (1). Le 7e corps, aux ordres du maréchal Macdonald, qui avait remplacé le maréchal Augereau, reçut la dénomination d'armée de la Catalogne, et le 3e, celle d'armée d'Aragon. Le 2e (général Reynier), le 6e (maréchal Ney), et le 8e (duc d'Abrantès), formèrent l'armée de Portugal, sous les ordres du maréchal Masséna; le 1er (maréchal Victor), le 4e (général Sébastiani), et le 5e (maréchal Mortier), celle de l'Andalousie, sous le commandement du duc de Dalmatie; les troupes qui se trouvaient dans la Nouvelle-Castille, celle d'armée du centre, ayant *le roi* pour général en chef. Ces divers commandants en chef, indépendants les uns des autres, recevaient directement les ordres de l'Empereur. Deux divisions de sa garde, entrées en Espagne, faisaient présumer qu'il ne tarderait pas à y arriver. Le 9e corps, aux ordres du comte d'Erlon, les suivit de près, et de nombreux détachements, tirés des dépôts, vinrent remplacer les pertes qu'avaient faites les régiments. La totalité des troupes françaises en Espagne, au mois de juin, s'élevait à environ 270 mille hommes, répartis ainsi qu'il suit

Armée de Catalogne, 36,500 hommes; armée d'Aragon, 27,000; armée du centre, 19,000; armée du midi, 55,000; armée du Portugal, 64,000;

(1) Voir le décret du 8 février, à la note B.

Asturies et provinces de Santander (sous le général Bonnet), 13,000; provinces de Valladolid, Palencia et Toro, 16,000; celle de Burgos, 10,500; celle de Biscaye, 10,000; celle de Navarre, 7,000; 9e corps, comte d'Erlon, en marche sur Valladolid, environ, 12,000. Total : 270,000 hommes.

L'Empereur se flatta, avec des forces si considérables, de réduire aisément les places de Cadix et de Badajos, et de chasser l'armée anglaise du Portugal : il crut pouvoir se dispenser de dissimuler plus longtemps ses projets sur l'Espagne. Les provinces les plus rapprochées des frontières de France furent érigées en gouvernements militaires, dans l'ordre suivant :

1er gouvernement, la Catalogne (maréchal duc de Tarente, gouverneur); 2e gouvernement, l'Aragon (général Suchet, gouverneur); 3e gouvernement, la Navarre (général Dufour, gouverneur, remplacé bientôt par le général Reille); 4e gouvernement, les provinces de la Biscaye (général Thouvenot, gouverneur); 5e gouvernement, la province de Burgos (général Dorsenne, gouverneur); 6e gouvernement, les provinces de Valladolid, Placencia et Toro (le général Kellermann, gouverneur, auquel succéda le général Seras).

Ces gouverneurs réunirent l'autorité civile et militaire; des auditeurs au conseil d'État vinrent exercer sous leurs ordres les fonctions d'intendants. Ils levaient les contributions, en ordonnaient l'emploi, nommaient et destituaient les fonctionnaires et les employés, et n'avaient aucun compte à rendre

au roi sur leur administration. Quoique l'Andalousie ne fût pas érigée en gouvernement, l'administration en resta confiée au duc de Dalmatie, avec les mêmes pouvoirs et la même indépendance. L'autorité de Joseph, en sa double qualité de roi et de général en chef, était resserrée dans les étroites limites de la *Nouvelle-Castille.*

Les Espagnols soumis à l'autorité de ce prince, surtout ceux qui avaient accepté des fonctions, furent profondément affectés de la détermination de l'Empereur. Ils ne s'étaient ralliés à la nouvelle dynastie que parce que, pleins de confiance dans les promesses de Napoléon, ils avaient cru que se rallier autour du roi était le seul moyen de conserver l'indépendance de la nation et l'intégrité du royaume. Or les dispositions du décret du 8 février semblaient une menace, sinon même un commencement d'exécution, contre cette indépendance de l'Espagne : leurs compatriotes, sans égards pour les honorables motifs de leur détermination, allaient naturellement se croire fondés à leur reprocher d'avoir concouru à l'asservissement de la patrie. Joseph, non moins peiné, et prévoyant le funeste effet qu'allait produire sur l'esprit des peuples l'institution de ces gouvernements, envoya à Paris deux de ses ministres, MM. d'Azanza et d'Almenara, pour tâcher de la faire révoquer; mais toutes leurs représentations furent inutiles. L'Empereur ne semblait pas vouloir dissimuler qu'il ferait de l'Espagne ce qui conviendrait à sa politique. La régence de Cadix présenta aux Espagnols cette nouvelle institu-

tion comme un commencement d'exécution des menaces qu'avait faites l'Empereur aux députés de Madrid lors de l'occupation de cette ville, et les excita à redoubler d'énergie pour repousser la domination étrangère.

La nation espagnole, fière et brave, répondit à l'appel du gouvernement, et bientôt les guérillas se multiplièrent au point qu'il fallut employer une armée entière à les poursuivre, et à maintenir les communications avec la France. Le cabinet de Londres présenta aux autres cabinets cette création de gouvernements comme une preuve manifeste de l'intention de l'Empereur de placer sur sa tête la couronne d'Espagne, malgré les assurances contraires données par lui dans diverses occasions.

Avant de nous occuper de l'expédition de Portugal, nous croyons devoir terminer le récit succinct des événements qui eurent lieu sur le territoire espagnol pendant le cours de l'année 1810.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, le maréchal Augereau, successeur du général Saint-Cyr dans le commandement de l'armée de la Catalogne, s'était rendu maître de la place de Girone, où se trouvait son quartier-général. Le général O'Donnel venait de remplacer dans le commandement de l'armée espagnole le général Blake, appelé en Andalousie par la junte suprême.

Malgré les succès du général Saint-Cyr dans le courant de l'année précédente, malgré la possession de l'importante place de Girone, les affaires étaient en Catalogne dans une fâcheuse position. De nom-

breuses bandes de miquelets et de somatènes parcouraient la province, interceptaient les communications, et tenaient en quelque sorte les Français bloqués dans les places, les postes et les positions qu'ils occupaient. Le duc de Castiglione, considérant comme insurgés les Espagnols qui défendaient leur patrie et leur indépendance, ordonna de pendre à des potences plantées sur les routes tout individu pris les armes à la main, qui ne ferait pas partie des troupes de ligne. Cette sévérité, loin de calmer les esprits, causa une plus vive irritation et de cruelles représailles. Les généraux Souham, Verdier et autres donnèrent la chasse à ces bandes, et remportèrent divers avantages, qui n'eurent d'autre résultat que la destruction de quelques centaines d'hommes; car aussitôt qu'ils s'éloignaient d'un canton, les guérillas y repassaient. L'ennemi prenait même sa revanche dans quelques occasions, et 2 ou 3 bataillons sortis de Barcelone furent surpris et massacrés.

La garnison de la capitale de la Catalogne, livrée à ses propres forces, à peine suffisante pour contenir une nombreuse population toujours prête à se soulever, ne pouvait faire des excursions au loin pour se procurer des subsistances. Qu'eût-elle d'ailleurs trouvé dans un pays entièrement ruiné? Il était impossible de lui en faire passer par la voie de la mer, à cause des croisières anglaises qui interceptaient toutes les embarcations; de sorte que, pour la ravitailler, on était obligé de tirer des denrées de la France, de les réunir à Girone, d'où on

dirigeait, tous les trois ou quatre mois, un convoi sur Barcelone, en le faisant escorter par un corps de troupes. Le duc de Castiglione y conduisit un de ces convois dans le courant du mois de janvier, et se fit proclamer gouverneur général de la Catalogne; après quoi il se hâta de retourner à Girone avec les troupes, qui, dans un plus long séjour, auraient consommé les approvisionnements qu'on venait d'introduire dans la place avec tant de difficultés. Le général Souham, ayant sous ses ordres le 1^er^ régiment d'infanterie légère, le 12^e^ et le 93^e^ de ligne, le 3^e^ régiment provisoire de chasseurs à cheval, le 24^e^ de dragons, le régiment italien de dragons Napoléon, et 3 bouches à feu, alla s'établir à Vich; une division de troupes italiennes formait l'investissement du fort d'Hostalrich.

Le général O'Donnel, voyant la division du général Souham dans une position éloignée de tout secours, résolut d'aller l'attaquer. Tandis qu'il rassemblait à Moya 12 à 15 mille hommes de troupes de ligne, parmi lesquels se trouvaient deux bataillons suisses, une foule de miquelets et de somatènes couronnaient les montagnes qui environnent la petite place de Vich, et tenaient pour ainsi dire les Français en état de blocus.

Le général Souham rendit compte au général en chef des préparatifs que faisait l'ennemi, et demanda des renforts, qu'on ne lui envoya pas.

Le 20 février, l'armée espagnole déboucha dans la plaine de Vich, où elle trouva la division française rangée en bataille. Le général O'Donnel con-

duisit ses troupes avec beaucoup d'audace à la charge contre l'infanterie française, qui resta inébranlable et repoussa les assaillants. Ayant échoué dans ses attaques de front, le général espagnol manœuvra pour se porter sur les flancs de ses adversaires. Le général Souham saisit ce moment pour lancer sa cavalerie sur les colonnes ennemies en marche; en un instant elles furent rompues et mises en déroute, laissant sur le champ de bataille un nombre considérable de morts et plus de 3 mille prisonniers. Le général O'Donnel rallia les débris de son armée dans le camp retranché de Tarragone. Les Français perdirent peu de monde. Le général Souham, grièvement blessé, remit le commandement de la division au général Augereau, frère du maréchal, et rentra en France.

A peu près à cette époque, le duc de Castiglione reçut l'ordre de se rapprocher de l'Èbre avec la majeure partie de ses forces, soit pour empêcher le général O'Donnel de troubler les opérations du général Suchet, qui se disposait à faire le siége de Lérida, soit pour se réunir à l'armée assiégeante si le général espagnol marchait au secours de la place. Il se mit en marche dès le commencement du mois de mars, et se dirigea sur Tarragone. Un corps de 3 mille hommes resta devant Hostalrich. Arrivé à Reuss, le maréchal fit prendre des cantonnements dans cette ville et les villages circonvoisins à la division Souham, commandée par le général Augereau, et à la division italienne du général Severoli; il envoya la brigade du général Schwartz à Man-

résa, ville commerçante de 30 mille âmes, abandonnée par les habitants; et il plaça un bataillon à Villa-Franca pour assurer la communication des divisions cantonnées à Reuss avec Barcelone, où il s'établit de sa personne.

Le général O'Donnel parvint néanmoins à surprendre la vigilance des généraux français. Une forte colonne, sortie du camp de Tarragone, se présenta brusquement le 30 mars devant Villa-Franca, et fit la garnison prisonnière. Elle se porta ensuite rapidement sur Manrésa, força la brigade du général Schwartz à se replier, la poursuivit jusqu'au pont del Rey sur le Llobregat, et rentra en triomphe à Tarragone avec les prisonniers qu'elle avait faits. Après ces deux échecs, toute communication entre Barcelone et les divisions cantonnées à Reuss fut interceptée. Les généraux qui commandaient, ayant des instructions séparées et n'étant point subordonnés l'un à l'autre, n'osaient prendre aucune détermination. Heureusement, un courrier expédié par mer échappa aux nombreuses croisières ennemies, et vint leur porter l'ordre de se retirer sur Barcelone. O'Donnel se mit à leur poursuite, les atteignit à Villa-Franca; mais il fut repoussé avec perte. Les Français continuèrent leur retraite sans être harcelés davantage.

Immédiatement après l'arrivée des deux divisions, le maréchal Augereau retourna à Girone, et disposa ses troupes de manière à assurer ses communications avec la France, et empêcher l'ennemi de rien entreprendre contre celles qui formaient le

blocus d'Hostalrich, fort situé sur un rocher à pic, et qui ne pouvait être réduit que par la famine. La garnison, ayant consommé tous les vivres, chercha à s'échapper; mais elle fut repoussée, et, le 12 mai, elle se rendit prisonnière de guerre. A la même époque, le général napolitain Pignatelli s'emparait des petites îles et du fort de Las-Medas, à l'embouchure du Ter.

Le gouvernement, peu satisfait des opérations du maréchal Augereau, le remplaça par le duc de Tarente, récemment élevé à la dignité de maréchal. Ce dernier substitua la douceur à la sévérité du duc de Castiglione, chercha à se concilier l'esprit des habitants par des proclamations indiquant des intentions pacifiques. Il s'appliqua à réprimer les abus, à rétablir l'ordre et la discipline. Malheureusement, l'équité et la modération ne pouvaient rien sur des hommes résolus à repousser toute domination étrangère. Son premier soin fut d'introduire dans Barcelone un grand convoi; après quoi il vint camper à Reuss, d'où la disette le força bientôt à s'éloigner. Il se dirigea sur Lérida, qui avait ouvert ses portes au général Suchet, afin de se réunir à lui. L'Empereur voulait qu'ils concourussent ensemble au siége de Tortose; mais les approvisionnements nécessaires pour cette opération n'étant pas encore rassemblés, Macdonald fit cantonner ses troupes aux environs de Cervera, dans les premiers jours du mois du septembre.

O'Donnel, voyant la haute Catalogne dégarnie de troupes, fit inquiéter par les miquelets les

places de Barcelone, d'Hostalrich et de Girone, et se porta rapidement sur la brigade du général Schwartz, cantonnée à la Bisbal et dans les villages environnants.

Les Français, surpris dans leurs cantonnements, furent tous tués ou pris ; les prisonniers, parmi lesquels se trouvait le général Schwartz, furent embarqués et conduits à Tarragone, où on les livra aux outrages de la populace. Ce petit succès électrisa les Catalans. L'audace et la férocité des paysans n'eurent plus de bornes. Tous les Français qui tombaient en leur pouvoir étaient massacrés; et bientôt le duc de Tarente se vit obligé d'avoir recours à la sévérité, pour les intimider par de justes représailles.

Cet événement, et la nécessité de ravitailler la place de Barcelone, déterminèrent le maréchal à retourner à Girone, où on avait rassemblé des approvisionnements. Il y arriva le 10 novembre, en repartit le 22; et trois jours après il introduisit un convoi dans la capitale de la Catalogne. Pendant sa marche, il fut constamment harcelé par les miquelets. Instruit que les préparatifs du siége de Tortose étaient terminés, il se mit en marche, et alla se réunir au général Suchet. Ce dernier, de retour de sa course sur Valence, avait formé l'investissement de Lérida au commencement du mois d'avril. O'Donnel, rentré à Tarragone après la bataille de Vich, avait réorganisé son armée. Fier des faibles avantages remportés sur l'armée de Catalogne à Villa-Franca et à Manrésa, il se disposa à secourir la place

menacée. Le 23 avril, l'armée espagnole, forte de 12 à 15 mille hommes, se trouva en présence de l'armée française sous les murs de Lérida. L'avant-garde ennemie, chargée par le colonel Barthe, à la tête du 4ᵉ de hussards, fut culbutée, et obligée, en partie, de mettre bas les armes. La garnison, qui en même temps chercha à faire une sortie, fut repoussée et contenue par le colonel Robert.

O'Donnel n'en continua pas moins à s'avancer, tandis que le général Musnier marchait à sa rencontre avec sa division. Le général Broussart, à la tête du 13ᵉ de cuirassiers, commandé par le colonel Daigremont, se porta rapidement sur les derrières de la ligne, et la prit à revers. En un instant infanterie, cavalerie, artillerie, tout fut culbuté et mis dans une déroute complète. 5,600 prisonniers, parmi lesquels un général, 8 colonels et 270 officiers, restèrent au pouvoir des vainqueurs, ainsi que 3 bouches à feu, 3 étendards, et un drapeau.

Lérida, ville de 20 mille âmes, sur la rive droite de la Sègre, n'était entourée que d'une simple muraille; mais elle était défendue dans toute sa longueur, du nord au sud, par la Sègre, et protégée par deux forts. L'un d'eux, nommé le Château, tenait à l'enceinte de la place; l'autre, nommé le fort Garden, situé au sud, en était éloigné de 3 à 400 toises : un ouvrage à cornes et deux redoutes avancées en couvraient les approches. La tranchée fut ouverte, dans la nuit du 29 avril, sur le front du nord, entre la Sègre et la porte de la Madeleine. Le 7 mai, l'artillerie des assiégeants commença à tirer, et le

12 la brèche paraissait praticable. Cependant Suchet, craignant que la garnison, protégée par le fort Garden, ne cherchât à s'évader par le front opposé à celui de l'attaque, fit enlever par escalade les deux redoutes et l'ouvrage à cornes. Ayant ainsi fermé cette issue aux assiégés, il donna le 13, à sept heures du soir, le signal de l'assaut. Les troupes, conduites par le général Hébert, s'élancent sur la brèche et pénètrent dans la ville, malgré le feu meurtrier d'une nombreuse artillerie, et celui d'une fusillade qui s'engage dans les rues. Le général Harispe enlève en même temps les retranchements qui couvrent le pont sur la rive gauche de la rivière, et les batteries qui les défendent. La garnison et les habitants, forcés de céder à la valeur des assaillants, prennent la fuite, et se précipitent vers le Château pour y chercher un asile. Ceux qui ne peuvent pénétrer dans l'intérieur se réfugient dans les fossés et les ouvrages extérieurs. Le lendemain, le maréchal de camp Gonzalès, gouverneur, arbora un drapeau blanc. La garnison, forte de 8 mille hommes, défila avec les honneurs de la guerre, déposa les armes et ses drapeaux, et fut conduite en France. La conquête de Lérida mit au pouvoir des Français une nombreuse artillerie et de grands approvisionnements.

Avant de songer au siége de Tortose, il fallait se rendre maître de la place de Méquinenza, située au confluent de la Sègre et de l'Èbre.

La ville n'était fermée que par une mauvaise muraille et quelques barricades; mais elle se trou-

vait sous la protection d'un fort construit sur un rocher de six cents pieds d'élévation. Nul chemin praticable à l'artillerie n'y conduisait, de sorte qu'il fallut commencer par en ouvrir un à travers les rochers. Cette première difficulté levée, Suchet investit la place. La tranchée fut ouverte devant le fort dans la nuit du 2 au 3 juin, et la ville prise par escalade le 5. Trois jours après, le commandant du fort se rendit à discrétion. La garnison consistait en 1,500 hommes, et l'armement en 45 bouches à feu.

Maître du cours de l'Èbre par la possession de Méquinenza, Suchet s'occupa sérieusement des préparatifs du siége de Tortose. Une division fut chargée de bloquer la tête du pont sur la rive droite de l'Èbre; une autre division fut portée sur les frontières du royaume de Valence, pour observer le corps de troupes espagnoles aux ordres du général Villacampa et couvrir Saragosse; une troisième division resta sur le bas Èbre, dans les environs de Mora, d'où elle observait le corps du général O'Donnel, campé à Tarragone. Les villes de Mora et de Xesta, destinées à recevoir les magasins de vivres et de munitions, furent mises à l'abri d'un coup de main; on ouvrit, à travers les montagnes de Caspe et de Méquinenza à Tortose, des chemins propres à l'artillerie; enfin, lorsque la crue des eaux eut rendu l'Èbre navigable, on fit descendre par bateaux les approvisionnements de toute espèce. Le temps qu'exigèrent ces préparatifs, et la nécessité d'attendre l'armée de Catalogne, dont la coopération était indispensable, ne permirent d'at-

taquer la place que dans le courant du mois de décembre.

L'ennemi fit différentes tentatives pour contraindre le général Suchet à abandonner son entreprise. La garnison de Tortose fit plusieurs sorties qui furent toutes repoussées. Les troupes du général Villacampa se portèrent successivement sur Daroca, Tenuel, Morella, et même jusqu'à Uldecona; partout elles furent battues et mises en fuite. O'Donnel, sur la rive gauche de l'Èbre, ne fut pas plus heureux.

Le maréchal Macdonald, étant arrivé avec quelques divisions de l'armée de Catalogne, établit son quartier général à Tivenis, sur la rive gauche de l'Èbre. Une partie de ses troupes resta près de lui pour observer le camp de Tarragone; l'autre partie passa sous les ordres du général Suchet, qui compléta l'investissement de Tortose. On établit des ponts volants au-dessus et au-dessous de la place, pour assurer la communication des deux rives.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 20 au 21 décembre, à 80 toises de la place. Le général Rogniat, commandant l'arme du génie, dirigea les travaux avec tant d'habileté, que, dès la septième nuit, avant même l'établissement des batteries, le chemin couvert était couronné, malgré les fréquentes et vigoureuses sorties de la garnison.

Le général Vallée, commandant l'artillerie, eut de grandes difficultés à surmonter pour établir les batteries : cependant, le 29, 45 bouches à feu commencèrent à tirer, et prirent une telle supériorité sur le feu de la place, que, le 31, il était à peu

près éteint. A cette époque, le général Rogniat exécutait la descente et le passage du fossé, et attachait le mineur à l'escarpe du corps de la place. Le 1er janvier 1811, deux parlementaires se présentèrent, et demandèrent à entrer en pourparler. Le général Suchet envoya son chef d'état-major au gouverneur, avec un projet de capitulation qui ne fut pas accepté. Le conseil de guerre proposa de remettre la place de suite, à condition que la garnison serait libre de se retirer sur Tarragone, ou de suspendre les hostilités pendant quinze jours, au bout desquels la garnison se rendrait prisonnière de guerre, si elle n'était pas secourue : ces propositions ayant été rejetées par le général Suchet, le feu recommença.

Le lendemain, au moment où tout était disposé pour donner l'assaut, les parlementaires se présentèrent de nouveau; mais Suchet défendit de les recevoir, si, avant tout, ils ne livraient une porte. Comme ils hésitaient, Suchet s'avança, et leur ordonna de baisser le pont-levis. Les Espagnols obéirent, et nos grenadiers prirent possession de la porte. A quatre heures du soir, la garnison, forte de 6,800 hommes, défila avec les honneurs de la guerre, et déposa ses armes. L'armement de la place consistait en 177 bouches à feu, et une grande quantité de munitions.

L'occupation des places conquises pendant cette campagne, consolida les heureux changements qui se manifestaient dans la situation politique de l'Aragon. Les corps de troupes régulières et les guérillas, n'ayant plus de point d'appui au centre de la

province, se bornèrent à faire quelques courses dans les montagnes. Les Aragonais, si exaspérés avant et pendant le siége de leur capitale, reprirent leurs travaux, payèrent exactement les contributions, et obéirent aux réquisitions frappées avec modération et discernement pour le service des troupes. La sage administration de Suchet contribua, sans nul doute, à rétablir la tranquillité; mais on ne doit pas oublier que les ressources de cette riche province étant plus que suffisantes pour l'entretien de son corps d'armée, il n'eut jamais besoin de contraindre les habitants à des sacrifices au-dessus de leurs moyens.

Les provinces du centre et du nord étaient loin d'un état aussi prospère. Après l'entrée du maréchal Masséna en Portugal, les troupes françaises restées dans les 3^{e}, 4^{e}, 5^{e} et 6^{e} gouvernements, celles du général Bonnet dans les Asturies et la province de Santander, et celles formant l'armée du centre sous les ordres du roi, présentaient un total de plus de 75 mille hommes. Cependant, des forces aussi considérables étaient insuffisantes pour contenir les populations, pour faire rentrer les contributions et les denrées levées par voie de réquisition, pour assurer les communications et donner la chasse aux guérillas, dont le nombre augmentait chaque jour. Parmi les chefs les plus entreprenants et les plus audacieux on remarquait Mina, Longa et Mendizabal, dans la Navarre, la Biscaye et le haut Aragon; Porlier, dans les Asturies, la Montana et le royaume de Léon; don Julian, dans la Vieille-Cas-

tille; l'Empecinado et le Medico dans la Nouvelle-Castille. D'autres chefs, connus sous des noms de guerre ridicules, commandaient une foule d'autres bandes moins nombreuses, mais qui n'étaient pas moins dangereuses; elles massacraient impitoyablement tous les Français qui tombaient en leur pouvoir. Les chefs, exactement informés par les habitants, évitaient aisément les colonnes envoyées à leur poursuite. Les bandes qu'on atteignait étaient toujours battues et dispersées; mais bientôt elles se ralliaient sur un autre point, tombaient à l'improviste sur de faibles détachements, sur les escortes des convois, et attaquaient même les faibles garnisons.

Ces guérillas ne se bornaient pas à harceler les troupes françaises; leurs chefs exigeaient des alcades des bourgs et villages qui n'étaient pas occupés par nous, qu'ils n'obéissent aux réquisitions que lorsqu'elles étaient appuyées de la force armée: ils enlevaient ceux qui se montraient trop faciles à obéir, mutilaient ou massacraient tout Espagnol qui négligeait de les instruire de l'approche des Français, et ceux qu'ils soupçonnaient de leur avoir donné avis de leur marche et de leur position. Dans un tel état de choses, les généraux français se trouvaient forcés d'employer des moyens rigoureux qui, loin d'amener les peuples à la soumission, ne servaient qu'à les irriter davantage.

Un corps de troupes régulières et de milices, resté en Galice et dans une partie des Asturies, eut différentes affaires plus ou moins importantes avec la division du général Séras et celle du général Bon-

net. Le premier s'empara du fort de la Puebla, de Sanabria, défendu par 3 mille Espagnols; le second perdit un instant la ville de Gijon, qu'il ne tarda pas à reprendre.

L'établissement des gouvernements militaires avait été fatal. Les gouverneurs, le général Bonnet, le général en chef, étant indépendants les uns des autres, chacun d'eux s'occupait du soin de maintenir la tranquillité dans son arrondissement, d'assurer ses communications, de pourvoir aux besoins des troupes sous ses ordres, s'inquiétant peu de ce qui se passait chez le voisin. Quand l'ennemi paraissait sur son territoire, il rassemblait ses troupes, lui donnait la chasse, mais ne le poursuivait pas au delà des limites de son commandement. Quelques milliers d'Espagnols parcouraient ainsi successivement toutes les provinces, occasionnaient aux troupes des fatigues inutiles, et entretenaient l'esprit de résistance parmi les habitants sans courir de grands dangers.

Il résultait un autre inconvénient de cette organisation. Les ressources de chaque contrée étaient affectées à l'entretien des troupes qui l'occupaient: les troupes étant réparties d'après les besoins du service, et non d'après la fertilité du sol, elles étaient abondamment pourvues sur quelques points, et manquaient du nécessaire sur d'autres. Il est probable que si le commandement eût été dans une seule main, et si les opérations n'eussent pas toujours été dirigées de Paris même, il eût été plus facile de faire poursuivre les guérillas avec plus d'unité dans toutes les directions, et peut-être se-

rait-on parvenu à les détruire. On eût aussi fait une égale répartition des ressources du pays, et pourvu aux besoins des troupes sans trop fouler les habitant s

Jetons maintenant un coup d'œil sur les opérations de l'armée du Midi.

Le maréchal Victor s'étant emparé du fort de Madagorna, on établit des mortiers à longue portée, qui lançaient des bombes sur Cadix. Des prisonniers qui avaient fait partie du corps du général Dupont, détenus en rade sur les pontons *la Castille* et *l'Argonaute* au mépris de la capitulation de Baylen, voyant leurs compatriotes en possession de ce fort, conçurent l'espoir de recouvrer leur liberté. En effet, le 15 mai au soir, ceux qui étaient à bord de *la Castille*, au nombre de 1,500, saisirent leurs gardiens, les descendirent à fond de cale, et s'emparèrent de leurs armes ; ils coupèrent les câbles qui retenaient le ponton à l'ancre, et vinrent échouer sur la côte, malgré le feu de toutes les batteries ennemies. Quelques jours après, la même entreprise fut exécutée avec un égal succès par ceux détenus sur *l'Argonaute*.

Le duc de Dalmatie ne tarda sans doute pas à voir que, n'étant pas maître de la mer, il ne pouvait réduire Cadix ; mais il se trouvait dans l'obligation de continuer à menacer cette place afin d'y retenir la garnison, pour le moins aussi nombreuse que le corps du duc de Bellune ; de sorte que, dans le courant de l'année, il y eut de part et d'autre une force à peu près égale, qui ne prit part à au-

cune autre opération, l'ennemi travaillant sans cesse à élever de nouvelles fortifications, et les Français ne négligeant rien pour se mettre à l'abri des surprises.

Chiclana, Puerto-Réal et Puerto-Santa-Maria furent fortifiés; une flottille de chaloupes canonnières, de péniches, et d'autres embarcations, fut créée. Les sorties de la garnison furent repoussées, ainsi qu'une attaque dirigée par les Anglais contre la flottille.

Dans le royaume de Grenade, les Anglais firent sur les côtes diverses tentatives qui furent repoussées, et on donna la chasse à des bandes qui se tenaient dans les montagnes de Ronda. Le général Blake, ayant réuni dans le royaume de Murcie un corps de troupes régulières et un grand nombre de paysans, faisait de fréquentes incursions sur les frontières de Grenade. Le général Sébastiani marcha contre lui, l'obligea à s'éloigner, et entra dans Murcie. Pendant qu'il s'occupait de cette expédition, les Anglais effectuèrent divers débarquements sur les côtes, et excitèrent les habitants à prendre les armes. Quelques villages, soutenus par les guérillas descendues des montagnes, se soulevèrent, et massacrèrent tous les Français qu'ils purent surprendre. Les insurgés s'avancèrent même jusque sous les murs de Grenade; mais ils furent repoussés et dispersés. Le général Verlé marcha contre les Anglais, les força à se rembarquer, et reprit les châteaux de Montril et d'Almanéçar, dont ils s'étaient emparés. Vers la fin du mois d'octobre, Blake étant parvenu à réorganiser une nouvelle armée, s'avança sur

Baza. Le général Sébastiani se hâta d'aller l'attaquer, et le défit complétement le 4 novembre.

Pendant que ceci avait lieu dans les royaumes de Grenade et de Murcie, les Espagnols faisaient de fréquentes tentatives dans le midi de l'Andalousie et vers l'Estramadure, pour tâcher de détourner les Français de leurs travaux devant Cadix. Sur la fin d'août, le général Lasey, avec 5 mille hommes, débarqua près de Moguer, et força les Français à se replier sur San-Lucar. Le duc de Dalmatie ayant dirigé quelques troupes sur ce point, le général Pépin marcha à l'ennemi, l'obligea à se rembarquer, et rentra dans Moguer. La Romana, qui avait réuni un corps de 10 à 12 mille hommes de côté de Badajos, menaça les frontières d'Andalousie. Le général Girard en étant instruit, se porta sur Llérena, battit l'ennemi, et le rejeta dans les montagnes de Zafra. Cependant, le général espagnol, renforcé d'une division de troupes portugaises, se reporta en avant dans le courant de septembre, et attaqua sans succès quelques postes français. Le maréchal Mortier, chargé par le duc de Dalmatie de repousser l'ennemi, trouva la Romana en position à Fuente de Cantos, le mit en déroute, et lui prit un millier d'hommes et 6 pièces de canon. Quelque temps après, le duc de Dalmatie reçut l'ordre de se rapprocher du Tage avec les troupes dont il pourrait disposer, afin de protéger les opérations du prince d'Essling en Portugal.

L'Empereur, en ordonnant au prince d'Essling de marcher sur Lisbonne, lui prescrivit de commencer

par assiéger Ciudad-Rodrigo et Almeida, afin d'en faire ses places d'armes. Le prince avait sous ses ordres les 2e, 6e, 8e corps, et la division de cavalerie légère du général Montbrun, environ 60 mille combattants. On lui annonçait que le 9e corps, commandé par le comte d'Erlon, le rejoindrait incessamment; et que 20 mille hommes de la jeune garde occuperaient le pays en arrière de lui, et formeraient sa réserve, tandis qu'une division aux ordres du général Séras appuierait sa droite vers Léon et Astorga.

L'armée de lord Wellington comptait 30 mille Anglais et 40 mille Portugais déjà aguerris, bien disciplinés, et commandés par des officiers anglais. Elle avait pour auxiliaires les milices organisées en bataillons, soldées et bien armées. Quatre corps de ces milices, sous les ordres de Silveyra, de Bacillard, du général anglais Wilson, du colonel Trant, et de nombreuses bandes de guérillas, avaient la mission de se porter sur les flancs et les derrières de l'armée française, de couper ses communications et d'attaquer les convois. Dans chaque arrondissement, le restant de la population devait se lever en masse, au commandement d'un chef nommé *capitan mor*, se munir de vivres pour plusieurs jours, et se porter sur les points qui lui seraient indiqués. Un décret de la régence ordonnait, sous peine de mort, aux Portugais de tout âge et de tout sexe, d'abandonner leurs habitations à l'approche des Français, et d'enlever ou de détruire tout ce qui pourrait servir à leur subsistance.

Ce n'était donc pas seulement une armée supérieure en nombre que le maréchal Masséna avait à combattre, mais encore toute la nation. Il avait aussi à surmonter la difficulté de faire vivre ses troupes dans un pays peu abondant, dévasté par ses habitants, et les obstacles que présentent la rareté des chemins propres à l'artillerie, la hauteur et l'aspérité des montagnes, les torrents et la profondeur des ravins qu'on rencontre à chaque pas. Nous devons ajouter qu'il régnait entre lui et le maréchal Ney, duc d'Elchingen, une mésintelligence qui eut une fâcheuse influence sur les événements. Ce dernier servait avec peine sous les ordres d'un chef d'un grade égal au sien ; le premier voulait être obéi. Ces deux hommes, d'un caractère indomptable, étaient toujours d'un avis opposé, et chacun d'eux avait ses partisans et ses détracteurs.

La place de Ciudad-Rodrigo fut investie dans les premiers jours du mois de juin 1810 : elle était bien approvisionnée, la garnison consistait en 7 à 8 mille hommes de troupes espagnoles ; don André Harresti en était gouverneur. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 15 au 16. Le maréchal duc d'Elchingen commandait les troupes de siége, le général Auty l'artillerie ; le général du génie Valazé dirigeait les travaux. Les approches présentaient d'autant plus de difficultés, qu'indépendamment de la nombreuse artillerie de la place, on rencontra un terrain difficile et accidenté, et souvent le roc et l'eau vive. Les batteries assiégeantes, d'abord placées à 250 toises de la place, ouvrirent leur feu le 25. Celles des

assiégés y répondirent par une grêle de bombes, de boulets et d'obus. C'est sous ce feu terrible que les Français enlevèrent deux couvents et se logèrent dans le faubourg, malgré la vigoureuse résistance des troupes de la garnison. Le 28 juin, le gouverneur, sommé de se rendre, refusa toute capitulation. Les assiégeants continuèrent à cheminer, rapprochèrent leurs batteries, et établirent celles de brèche à 60 toises des remparts. Le 19 juillet, la brèche ayant paru praticable, les colonnes destinées à monter à l'assaut s'avancèrent au pas de charge. A peine se sont-elles ébranlées, que le gouverneur arbore un drapeau blanc et se rend à discrétion. On trouva dans la place 125 bouches à feu, 200 milliers de poudre, 1,200 mille cartouches, et une quantité considérable de projectiles et d'approvisionnements d'artillerie. La garnison fut conduite en France. Le duc de Wellington, dont les avant-postes étaient peu éloignés de ceux des Français, ne fit aucune tentative pour secourir cette place importante.

Le général Loison, envoyé le 21 juillet en reconnaissance dans la direction d'Almeida, rencontra un corps de cavalerie anglaise en avant du fort de la Conception. Cette cavalerie, chargée par la cavalerie française, fut repoussée, et en se retirant fit sauter le fort. L'ennemi se rallia derrière le ravin de Valdelamula, fut attaqué de nouveau, et obligé de se retirer sous le canon d'Almeida.

Le maréchal Ney forma l'investissement de cette place dans la journée du 24. La division anglaise,

aux ordres du général Crawford, qui chercha à s'y opposer, fut rejetée au delà de la Coa. On commit l'imprudence de la faire attaquer dans cette position par des forces insuffisantes, et on fut repoussé.

La défense d'Almeida était confiée au général anglais Cox, ayant sous ses ordres environ 4 mille hommes de milices et le 24^{e} régiment portugais. La garnison fit inutilement, dans les premiers jours de l'investissement, plusieurs sorties pour tâcher de s'emparer ou de détruire des amas de blé qu'elle n'avait pas eu le temps de faire rentrer dans la place. On ne fut en mesure d'ouvrir la tranchée que dans la nuit du 15 au 16 août. Quoique le feu de l'ennemi fût très-vif, et que les obstacles que présentaient les rochers pour l'élargissement de la tranchée parussent insurmontables, les rochers furent creusés par le pétard, et la première parallèle achevée le 19. Onze batteries armées de 65 bouches à feu commencèrent à tirer le 26 au matin. Celles des assiégés ripostèrent avec beaucoup de vivacité. Ce siége présentait de telles difficultés, qu'on y eût perdu bien du monde et du temps, si une bombe des assiégeants ne fût tombée, dans la soirée, sur le magasin à poudre de la place, et ne l'eût fait sauter. En un instant une partie de la ville fut détruite, et une portion de la population ensevelie sous les décombres des maisons. La garnison souffrit peu de ce désastre, parce qu'elle habitait des casemates.

Sur la sommation qui lui fut faite le lendemain, le gouverneur se rendit prisonnier de guerre avec les

troupes de ligne. La capitulation portait que les milices rentreraient chez elles après avoir déposé les armes, et promis de ne plus servir, pendant cette guerre, contre la France et ses alliés. Le marquis d'Alorna, Portugais réfugié, qui suivait l'armée française, s'étant présenté à la garnison entouré d'officiers de sa nation, réfugiés comme lui, fut accueilli par les plus vives acclamations. Les officiers et les soldats de ligne, ainsi qu'un millier de miliciens, demandèrent à se ranger sous les drapeaux de la France. Le maréchal céda aux instances réitérées du marquis, qui se rendait garant de la fidélité de ces troupes. Tous ceux des miliciens qui voulurent se retirer chez eux eurent la liberté de le faire, après avoir pris l'engagement qui leur était imposé par la capitulation, engagement qu'ils oublièrent bientôt. Les autres furent organisés en bataillons de pionniers, et formèrent, avec les troupes de ligne, une brigade aux ordres du général portugais Pamplona. Les uns et les autres ne tardèrent pas à déserter.

Pendant le siége d'Almeida, lord Wellington se tint en observation vers Celorico. Après la reddition de cette place, il se retira dans la vallée de Mondégo. Le général Hill, dans la province d'Alentejo, continua à observer le général Reynier, resté en Estramadure vers Zarza-las-Mayor. Le maréchal Masséna réunit le 6^{e} et le 8^{e} corps aux environs d'Almeida, et se disposa à exécuter l'ordre de l'Empereur, qui lui prescrivait d'entrer en Portugal.

On a dit que l'invasion du Portugal était une grande faute politique, à l'époque où elle fut effec-

tuée, et, pour appuyer cette opinion, on a avancé que les Espagnols commençaient à ne plus être dupes de l'égoïsme et de l'astucieuse conduite des Anglais; qu'ils commençaient à se lasser de la guerre; que l'intérêt et le temps avaient refroidi le zèle des partisans de Ferdinand, et augmenté beaucoup celui des nationaux qui avaient embrassé la cause de Joseph : on ajoute qu'on aurait dû employer toutes les troupes françaises répandues en Espagne, à purger ce pays des bandes de guérillas qui l'infestaient, et qui soutenaient presque seules la guerre. A cela d'autres répondent que, du moment où l'on était décidé à soumettre l'Espagne par la force des armes, l'invasion du Portugal devenait une nécessité (1). Il fallait, avant tout, priver les peuples du puissant appui de l'armée anglaise. Après la conquête des provinces du midi, les Espagnols parurent un instant fatigués de la guerre, mécontents des Anglais, et moins éloignés de se rallier au roi Joseph; mais après l'établissement des gouvernements militaires, ils se montrèrent plus que jamais déterminés à repousser la domination de l'Empereur, et le cabinet britannique prit la plus grande influence sur le gouvernement. Les Anglais, dont on avait paru se méfier jusque-là, défendaient Cadix, où les cortès allaient se réunir. Si l'armée de Masséna se fût répandue en Espagne, on aurait pu occuper momentanément quelques provinces qui ne l'étaient pas encore, et disperser quel-

(1) C'est l'avis du maréchal Jourdan.

ques guérillas; mais Wellington, n'ayant plus à craindre pour le Portugal, serait sans doute venu au secours de ses alliés, et on eût été obligé de rassembler promptement les troupes. On se trouvait donc dans la nécessité de tenir une armée sur les frontières du Portugal, pour contenir et observer l'armée anglaise, ou la forcer à se rembarquer. Ce dernier parti était incontestablement le meilleur; mais il fallait de grands moyens pour lutter contre les difficultés, et assurer le succès d'une telle expédition.

Lord Wellington, supposant que le prince d'Essling marcherait sur Lisbonne par la direction la plus courte, s'était posté sur la rive gauche de l'Alva, en arrière de Ponte-Murcella, ayant à sa droite la Sierra-Estrella, le Mondego sur la gauche, et son front couvert par plusieurs ouvrages de campagne.

Le maréchal Masséna, pour ne pas être obligé d'attaquer son adversaire dans une position aussi forte, suivit le chemin qui conduit directement à Coïmbre par la droite du Mondégo, et ordonna au général Reynier de venir le joindre. Le 19 septembre, l'armée se trouva réunie à Visèce, où elle séjourna quatre jours pour réparer l'artillerie, déjà fort délabrée par les mauvais chemins. Ce séjour fut d'autant plus fâcheux, qu'il donna au duc de Wellington le temps d'appeler à lui le général Hill, et d'arriver avant les Français sur la Sierra-d'Alcoba, pour leur barrer la route de Coïmbre.

Pendant sa marche, l'armée française ne rencon-

tra qu'une arrière-garde, anglaise qui n'engagea que des combats sans importance.

Le 26 septembre, le maréchal Ney arriva au pied de la Sierra-d'Alcoba, d'où il aperçut l'armée anglo-portugaise couronnant la crête des montagnes en avant de Busaco (1).

Le 27, toute l'armée ennemie était bien établie sur le sommet de la montagne d'Alcoba. Cette montagne, extrêmement élevée et fort escarpée, est défendue sur plusieurs points par de profonds ravins. Les deux chemins pour la gravir ont une pente roide, et qui conduit à Coïmbre. Ils étaient coupés et partagés par une artillerie formidable. On a dit que le maréchal Ney jugea la position telle, qu'il fut d'avis de ne pas l'attaquer. Cependant le général Pelet, qui servait à cette époque auprès du maréchal Masséna en qualité de premier aide de camp, affirme que le duc d'Elchingen écrivit au général Reynier que, s'il commandait en chef, il culbuterait les Anglais. Ceux qui ont connu le prince d'Essling concevront que cette lettre, qui lui fut communiquée, dut le déterminer à se montrer aussi audacieux que son subordonné. Le général Pelet ajoute que, bien loin de faire attaquer, contre l'avis

(1) Comme rien n'est plus aisé que la critique après l'événement, dit le maréchal Jourdan dans ses Mémoires, des militaires, qui auraient dû porter plus de respect à la haute réputation du vainqueur de Zurich, ont prétendu que si lord Wellington eût été attaqué ce jour-là, il aurait été battu, attendu qu'il n'avait pas encore été rejoint par le général Hill; et il paraît qu'en effet ce général ne se rallia à l'armée que dans la nuit suivante. Mais on a oublié de dire que le 8e et le 2e corps n'étaient pas encore arrivés, et qu'ils ne rejoignirent le 6e que dans la nuit.

des chefs, le prince accorda la bataille à ceux qui la demandaient à grands cris (1).

L'affaire fut engagée avec la plus grande bravoure : malheureusement, l'élévation de la montagne ne permit pas de faire soutenir les attaques par l'artillerie, tandis que 80 bouches à feu foudroyaient les assaillants. Après avoir fait les plus grands efforts pour surmonter les obstacles que leur opposait la nature du champ de bataille, après avoir fait des prodiges de valeur, les Français durent renoncer à l'espoir de forcer l'ennemi, et cessèrent le combat. Leur perte fut de 3 à 4 mille hommes, tués ou blessés. Des reconnaissances, envoyées le lendemain sur les flancs de la montagne, rapportèrent qu'on pouvait la tourner par la droite. Cette manœuvre n'était pas sans danger, puisqu'il fallait faire un mouvement de flanc en présence de l'ennemi, qui, en se précipitant sur les colonnes en marche, aurait pu y porter le désordre ; toutefois, elle fut exécutée heureusement pendant la nuit. Le général anglais, se voyant tourné dans la forte position qui l'avait préservé d'une défaite, ne voulut pas courir la chance d'un nouveau combat; il se retira dans les lignes préparées à l'avance en avant de Lisbonne. Les Français entrèrent dans Coïmbre.

Lord Wellington, à Busaco comme à Talaveira, n'obtint d'autre avantage que celui d'avoir conservé sa position. Après l'affaire de Busaco, il se réfugia dans les lignes de Lisbonne, comme après celle de

(1) On comprend que nous n'émettons aucune opinion ; nous nous bornons à répéter ce que Jourdan dit dans ses Mémoires.

Talavrea, il se hâta de passer le Tage et de se retirer en Estramadure, ce qui n'empêcha pas de proclamer, dans cette dernière occasion, comme dans la première, qu'il avait remporté une victoire éclatante.

On a blâmé Masséna de ne pas s'être assuré, avant de livrer bataille, qu'il était possible de tourner les ennemis, sans réfléchir qu'il eût été dangereux pour sa réputation de résister au désir que montraient les chefs et les soldats d'en venir aux mains. Si, résistant à ce vœu, il eût déposté l'armée anglaise par une manœuvre, qu'eût dit l'Empereur, qui lui mandait de contraindre les Anglais à se battre partout où il les trouverait; qu'ils n'avaient pas plus de 30 mille hommes, y compris les Portugais, qui ne valaient guère mieux que des brigands (1)? Dans son armée même, on lui eût reproché d'avoir laissé échapper l'ennemi par trop de prudence : il échoua, on le taxa de témérité.

Les habitants de Coïmbre, capitale de Beira, avaient fui à l'approche des Français, comme dans tout le reste de la province. En abandonnant leurs maisons, ils n'avaient pu enlever entièrement les provisions de toute espèce, toujours abondantes dans une grande et opulente ville. Ces provisions, recueillies avec soin, auraient été fort utiles à l'armée. Le général en chef donna les ordres les plus sévères pour le maintien de la discipline; mais comment prévenir le désordre dans une ville abso-

(1) Voir à la Correspondance.

lument déserte, où aucune distribution régulière ne peut être faite aux soldats affamés? Ils se répandirent dans les maisons, et se livrèrent au pillage.

L'armée partit de Coïmbre le 4 octobre, et marcha sur Lisbonne par la route de Leyria. Les blessés et les malades furent placés dans deux couvents sur la rive gauche du Mondégo, fortifiés et barricadés. On y laissa une petite garnison, des officiers de santé et des administrateurs. Peu de jours après le départ de l'armée, le colonel Trant vint investir cet hôpital. La garnison et même les blessés se défendirent en désespérés, et ne se rendirent que par capitulation, et lorsqu'on leur eût assuré qu'on aurait pour eux tous les égards dus au courage malheureux, ce qui n'empêcha pas les Portugais d'en assassiner quelques-uns, et de faire subir aux autres les plus mauvais traitements. Ils furent menés à Oporto, où le colonel Trant les livra aux outrages de la population, afin, disait-il, d'exciter et d'entretenir l'enthousiasme du peuple (1).

Pendant la marche sur Lisbonne, l'avant-garde française eut différentes affaires avec l'arrière-garde anglaise. Masséna, après avoir dépassé Alenquer, Villa-Franca de Xira et Sobral, se trouva devant les lignes qui couvraient la capitale, si connues sous

(1) Après des exemples pareils de férocité, est-il permis de reprocher à l'Empereur d'avoir recommandé à son frère de faire pendre ou fusiller quelques espions, quelques boute-feux, quelques traîtres repris les armes à la main; de faire piller quelques villages, quelques bourgs, dans lesquels de malheureux malades ou blessés avaient été égorgés, empoisonnés, contrairement à toutes les lois de la guerre?...

le nom de lignes de Torres-Vedras. Elles couronnaient les hauteurs escarpées de Montechique, au bas desquelles règnent de profonds ravins, appuyant leur droite au Tage et leur gauche à la mer. Elles étaient palissadées, hérissées de pièces de canon, et défendues par toute l'armée anglo-portugaise, renforcée de 10 mille Espagnols aux ordres de la Romana, et par la nombreuse population qui s'y était réfugiée. Au moyen d'un système de signaux, lord Wellington transmettait rapidement ses ordres sur les points les plus éloignés (1).

L'armée française, considérablement affaiblie par les combats et les maladies qu'avaient occasionnées les privations de toute espèce et les fatigues, devait-elle attaquer une armée deux fois plus nombreuse, dans une position formidable par la nature du terrain et rendue inexpugnable par l'art? Le prince d'Essling ne le pensa pas; il jugea convenable d'attendre, le 9^{e} corps qu'on lui avait promis, et la formation du corps de la jeune garde, destiné à lui servir de réserve. Il établit son armée à Sobral, Villa-Franca, Otta et Villa-Nova. Un vallon la séparait de celle des ennemis. Les dépôts furent envoyés à Santarem. Le général Éblé s'y rendit pour préparer des équipages de pont, afin d'être en état de manœuvrer sur les deux rives du Tage. La cavalerie légère du général Montbrun se porta sur le Zerzere pour observer la garnison d'Abrantès. Le général Foy partit pour Paris, afin de rendre compte

(1) On trouvera la description de ces lignes dans l'ouvrage du général Koch (*Mémoires de Masséna*, 7^{e} volume).

à l'Empereur de la situation des affaires et demander de nouveaux ordres. Ce général, accompagné d'une faible escorte, évita avec autant d'habileté que de bonheur le danger de tomber au pouvoir des nombreux partis qui rôdaient sur les derrières de l'armée, et remplit la mission difficile et périlleuse dont il était chargé.

On a reproché au maréchal Masséna de n'avoir pas essayé de se rendre maître d'Abrantès. Il eût sans doute été avantageux d'occuper cette place, mais elle était dans un état respectable de défense; on n'avait pas d'artillerie d'assez gros calibre, ni une assez grande quantité de munitions, pour en faire le siége; et on ne pouvait en tirer d'Espagne, puisque les communications étaient interceptées.

Les deux armées restèrent pendant un mois dans leurs positions respectives. Quoique le général anglais eût des forces bien supérieures en nombre, loin d'entreprendre quelque chose, il continua à se retrancher, et n'opposa que son impassibilité à la persévérance de son adversaire. Cependant les faibles ressources du pays étant épuisées, le maréchal Masséna dut faire prendre à son armée une nouvelle position où elle pût subsister. Le 13 novembre, elle se mit en marche pour se rapprocher de Santarem; le 18, elle occupa les positions suivantes : le 2^{e} corps à Santarem, en arrière du Rio-Mayor; le 8^{e} sur l'Aviella; le 6^{e} à Leyra et Thomar; le grand quartier général à Torres-Novas. Le général Loison passa le Zerzère avec sa division, et s'empara de Punhette, où furent envoyés les ateliers de construc-

tion des ponts. Lord Wellington, toujours circonspect, ne se hâta pas de sortir de ses lignes ; ce ne fut que le 19 qu'il se présenta sur le Rio-Mayor. Après avoir reconnu la position des Français, il revint à son système de temporisation. Ses troupes occupèrent Cartaxo, Aleventre, Azambuja, Alenquer, et Torres-Vedras ; le général Hill passa sur la rive gauche du Tage.

L'armée combinée, se trouvant séparée en deux corps par le fleuve, le prince d'Essling aurait sans doute profité de cette disposition pour attaquer ce qui était resté sur la rive droite ; s'il eût reçu les renforts qu'on lui avait promis ; ou bien il eût passé sur la rive gauche pour tomber sur le général Hill, s'il avait eu des ponts. Mais il n'était plus question du corps de la jeune garde, et le comte d'Erlon ne lui mena sur la fin de décembre qu'une faible division de 6 mille hommes qui ne dépassa pas Leyria, et qui même ne croyait pas être sous ses ordres. La seconde division du 9^{e} corps était restée vers Celorico, pour essayer de tenir ouvertes les communications de l'armée avec l'Espagne. Le général Claparède, qui commandait cette division, ne put atteindre le but qu'on se proposait, malgré les avantages qu'il remporta sur le général Silveyra, qu'il rejeta momentanément au delà du Duero. De son côté, le général Éblé n'ayant trouvé aucune ressource dans le pays pour la construction des bateaux, il fallut forger le premier outil et abattre le premier arbre. Malgré la grande activité de ce général, ce ne fut que vers la fin du mois de janvier

qu'on eut deux ponts pour jeter sur le Tage. Mais à cette époque il n'était plus possible, ou du moins il eût été très-dangereux de tenter le passage du fleuve en présence du général Hill, qui, ayant reçu des renforts considérables, avait hérissé la rive gauche de retranchements et de batteries, principalement vis-à-vis de Punhette et de l'embouchure du Zerzère.

Ainsi se terminèrent les opérations militaires en Espagne et en Portugal, dans la campagne de 1810; mais ces opérations ne furent pas les seuls événements ayant de l'importance qui eurent lieu dans la Péninsule; nous remonterons donc aux premiers mois de cette même année, pour revenir sur les faits principaux. Pour atteindre notre but, nous suivrons pas à pas le roi Joseph.

Nous avons laissé ce prince entrant le 2 février à Seville, au milieu d'une allégresse générale.

Le lendemain, le 5^{e} corps (maréchal duc de Trévise) se porta vers Badajos, le roi comptant toujours sur le 2^{e} (général Reynier) pour observer le Tage, contenir l'armée anglo-portugaise et maintenir l'Estramadure; mais le 2^{e} corps allait recevoir l'ordre de faire partie de l'armée de Masséna, destinée à la conquête du Portugal. Le même jour, Victor s'était porté sur Cadix, tandis que Sébastiani entrait à Malaga.

Fidèle à son système de bienveillance, suite naturelle d'un caractère porté à la douceur et à la bonté, Joseph s'attacha à prouver aux habitants de l'Andalousie, comme il l'avait fait partout, que son plus grand désir était de régner sur l'Espagne en

conquérant l'amour de ses peuples, et en cherchant à faire le bonheur de ses sujets. Il se montra à la cathédrale, dans les faubourgs, au théâtre, et partout il fut accueilli avec enthousiasme.

Après être resté jusqu'au 12 février dans cette ville, le roi repartit, laissant une proclamation qui tendait à confondre les deux nations française et espagnole, dans laquelle le mot de conquête était évité avec soin (1). Le 14, il était à Xérès; le 16, à Puerto Santa-Maria, où il assista pour la première fois à un combat de taureaux, fête que lui offrit la ville.

Le 21, Joseph envoya à Cadix une députation composée de plusieurs de ses habitants résidant à Séville et à Santa-Maria, pour porter des paroles d'accommodement à la junte. On ne les reçut pas. Le duc d'Albuquerque occupait la place avec les troupes ramenées par lui d'Estramadure, et auxquelles on avait eu la maladresse de ne pas barrer le passage. Les Anglais avaient envoyé de Gibraltar du secours, et surtout des canonniers. Un siége était devenu nécessaire, mais il exigait d'immenses préparatifs. La présence du roi n'était plus utile, tandis qu'on s'occupait de ces préparatifs; il résolut de visiter la province.

Le 28 il partit, après avoir reconnu tous les environs de la place. Passant au pied du mont Cristoval, d'où l'on découvre le détroit de Gibraltar et

(1) Cette proclamation, insérée au *Moniteur* du 22 février, fut modifiée par ordre de l'Empereur, qui déjà avait promulgué le décret relatif aux gouvernements.

les côtes d'Afrique, il vint coucher à Ronda. Des bandes de guérillas attaquèrent la colonne pendant la marche dans la montagne; mais le général Bigarré, avec un détachement de la garde, les refoula facilement.

Le 4 mars, le roi entra à Malaga, et y fut parfaitement accueilli. Les rues étaient semées de fleurs, les fenêtres tapissées. Joseph aurait pu se croire au milieu du peuple le plus fidèle et le plus dévoué. Il resta dans cette ville jusqu'au 13. C'est pendant ce séjour qu'il reçut de Paris le fatal décret changeant le mode d'administration du royaume et établissant de grands gouvernements en deçà de l'Èbre.

Joseph ne put se dissimuler les conséquences énormes et funestes de cette mesure. Son autorité se trouvait par là anéantie; tout son désir de bien faire, de s'attacher ses sujets, toutes ses promesses sur l'indépendance de la nation, l'intégrité du territoire, pouvaient devenir illusoires d'un instant à l'autre. Les Espagnols allaient se soulever de toute part, croyant leur indépendance menacée de nouveau; et les plaies qui commençaient à peine à se cicatriser sur quelques points du royaume allaient devenir plus vives que jamais.

Il sentit tellement les difficultés de la position nouvelle qui lui était faite, qu'il fit partir pour Paris M. d'Azanza, sous le prétexte de complimenter Napoléon, mais dans le fait pour lui présenter les observations les mieux fondées et les plus vives sur ce décret. Le roi fut même sur le point de renoncer dès cet instant à sa couronne d'Espagne, ne voyant

plus la possibilité de faire le bien. Cependant l'espoir de surmonter encore cet obstacle et de ramener son frère à un système plus favorable à ses vues personnelles, et même, d'après lui, aux intérêts sagement compris de la France et de l'Espagne, lui fit attendre encore.

Après huit jours passés *en apparence* dans les fêtes, *en réalité* dans les ennuis du rang suprême, Joseph se rendit à Grenade, où il entra le 16 mars. Le 19, jour de sa fête, il reçut les députations de quelques villes voisines. Dans plusieurs réponses faites par lui à cette occasion, il exprima avec chaleur la ferme volonté où il était de ne jamais consentir à aucun démembrement du territoire de l'Espagne, de ne jamais rien sacrifier à l'indépendance du royaume. Il répondait ainsi indirectement aux décrets impériaux qui semblaient menacer l'un et l'autre. Il assista à un *Te Deum*, visita les tombeaux de Ferdinand et d'Isabelle, et rendit quelques décrets pour la formation de divers corps espagnols commandés par des officiers français. Il n'y avait eu encore qu'un seul régiment espagnol sous les ordres de M. de Clermont-Tonnerre.

De Grenade, Joseph se rendit à Jaen le 31 mars, de Jaen à Andujar le 1er avril, et d'Andujar à Séville le 12, après avoir hésité s'il ne retournerait pas à Madrid.

Dans cette dernière ville, le roi s'occupa spécialement des affaires administratives. Il y eut plusieurs conseils de ministres, et on y arrêta des dispositions qui étaient en opposition avec celles de

l'Empereur relativement aux grands gouvernements. Elles furent publiées dans la *Gazette de Madrid* du 4 mai, et indisposèrent Napoléon, celle principalement qui ordonnait la formation d'une milice civique.

Pendant la semaine sainte, Joseph se montra souvent dans les églises; le peuple fut sensible à cette marque de déférence à ses principes religieux. C'est à Séville que le prince reçut la nouvelle de la célébration du mariage de Napoléon.

Le 27 avril, M. de Cabarrus mourut, laissant au roi de vifs regrets. Ce ministre était habile, et lui plaisait beaucoup.

Le 2 mai, voyant que sa présence était plus nécessaire à Madrid qu'en Andalousie, où l'on continuait le siége de Cadix, Joseph retourna dans sa capitale, où il rentra le 15.

Le 23 juin, un aide de camp de Berthier apporta au roi le duplicata de décrets en vertu desquels deux nouveaux gouvernements étaient créés, l'un à Burgos, l'autre à Valladolid. Cette disposition peu bienveillante de l'Empereur était annoncée à Joseph par une lettre du prince de Neufchâtel, qui désapprouvait hautement, de la part de Napoléon, tout ce qui avait été fait sur l'administration à Séville, surtout la création d'une milice.

Les choses en étaient venues au point, entre l'Empereur et le roi Joseph, au commencement d'août, que ce dernier se décida à envoyer à Paris le marquis d'Almenara, chargé d'une lettre dans laquelle il demandait la révocation des mesures

prises (1). Napoléon venait au contraire de donner le commandement en chef de l'armée d'Andalousie au maréchal Soult, et de changer la dénomination des corps d'armée en celles d'armées de Catalogne, d'Aragon, du midi, du Portugal, du nord, etc. Il ne restait plus sous les ordres directs de Joseph que l'armée du centre, composée de quelques régiments français, de la réserve et de la garde. Son autorité devenait entièrement illusoire, car au commandement militaire les chefs des armées réunissaient les attributions administratives.

Nous ne trouvons rien de mieux, pour bien faire apprécier les affaires d'Espagne à nos lecteurs pendant la seconde moitié de l'année 1810, que de mettre sous leurs yeux les notes du journal écrit jour par jour par le comte de Mélito, qui ne quitta pas le roi Joseph :

15 *août*, jour de la fête de l'Empereur, il y a eu cercle à la cour. Le matin, à son lever, le roi a parlé avec beaucoup de chaleur, et a laissé percer le chagrin que lui causait la conduite de plusieurs agents français. Il a semé son discours de traits fort remarquables. La phrase la plus énergique est celle-ci : « Mes premiers devoirs sont pour l'Espagne. J'aime la France comme ma famille, l'Espagne comme ma religion. Je suis attaché à l'une par les affections de mon cœur, et à l'autre par ma conscience. » On ne pouvait sans doute mieux dire, mais on ne pouvait moins entrer dans les vues de l'Empereur; et ces

(1) Voir cette lettre à la Correspondance.

expressions étaient une censure du discours de ce dernier au grand-duc de Berg, fils du roi de Hollande (*Moniteur* du 21 juillet 1810).

La chaleur que le roi montra est, du reste, fort naturelle. Jamais sa position ne fut plus terrible. Toutes les ressources manquent ; la guerre intérieure prend chaque jour un caractère plus affreux et plus passionné. Un courrier ne passe plus sans une escorte de 300 hommes. Les provinces, occupées tout à fait militairement, sont plus infestées que les autres de guérillas.

2 *septembre*. M. Dangulo, qui remplissait les fonctions de M. de Cabarrus, a été nommé ministre des finances, et M. Faypoult directeur du trésor.

7 *septembre*. Un courrier, envoyé par M. d'Azanza, de Paris, a été pris : ses dépêches interceptées sont insérées dans la gazette que la junte fait publier à Cadix (1). C'est un fâcheux incident; il semble que le hasard se plaît à augmenter encore les difficultés de notre situation. Ces lettres interceptées contiennent le récit d'une conversation que M. d'Azanza a eue avec le duc de Cadore. Au lieu d'écouter les plaintes que d'Azanza avait à porter, c'est à lui que l'on en adresse. On se plaint de ce que l'on ne fait pas en Espagne assez pour l'armée française. On déclare qu'on y a déjà envoyé 400 mille hommes et 800 millions, et qu'on ne veut plus y envoyer au delà de 2 millions par mois pour la solde. On se plaint des dépenses de la cour, des li-

(1) Note C.

béralités qu'elle a faites, de l'armement des Espagnols. Pas un mot de satisfaction donnée au roi, de la conduite des généraux, des vexations de tout genre qu'ils exercent. D'Azanza répond avec modération et justesse à ces récriminations; mais il n'a rien obtenu, et sa mission a constamment échoué. Il est facile de juger quelle sensation la publication de ces pièces a produite en Espagne; elle achève de ruiner le parti du roi, et donne lieu aux réflexions les plus décourageantes. A ce malheur se joint encore celui qui résulte de la mauvaise humeur que cette publicité aura donnée à l'Empereur, et surtout celle de quelques nouvelles relatives à la Hollande, que M. d'Azanza a glissées dans sa correspondance avant la dernière catastrophe de ce pays. Elles contrarient fortement l'Empereur, qui met tant de prix en ce moment à faire croire que la Hollande est satisfaite du sort qu'il lui a fait. Cette réunion de circonstances épuise réellement la patience, et accélère la crise inévitable par laquelle tout cela doit finir. Le roi paraît décidé à quitter; il a écrit dans ce sens et de la manière la plus précise à la reine, et nous touchons au moment qui va décider de son sort.

8 *septembre*. En confirmation des détails donnés plus haut, on a appris que le tribunal criminel, institué à Valladolid, a prêté serment de fidélité à l'Empereur. Le général Kellermann assistait à la cérémonie, qui a été faite avec beaucoup de pompe.

7 *octobre*. Les nouvelles venues de Paris ont instruit le roi que sa lettre avait produit beaucoup d'effet, et indiquent la marche des négociations ou-

vertes à Paris par M. d'Almenara avec le ministre de l'Empereur. Il paraît que, dans le premier moment, ces négociations ont roulé sur un projet de cession à la France des provinces en deçà de l'Èbre, pour laquelle l'Espagne recevrait en compensation le Portugal, qui serait réuni au royaume. M. d'Almenara déclare formellement qu'il ne consentira à aucune cession de territoire espagnol, que cette compensation ne soit stipulée et garantie; mais comme il est dans l'intention formelle du roi de ne consentir à aucun démembrement, même avec une compensation plus avantageuse, il n'aurait jamais ratifié un pareil traité. La négociation a été promptement abandonnée, et les conférences avec le ministre français sont retombées sur le chapitre interminable des plaintes que le roi porte contre les dispositions prises par l'Empereur à l'égard de l'Espagne et la conduite des généraux; elles sont malheureusement sans résultat, et effectivement les dernières lettres de MM. d'Azanza et d'Almenara annoncent que l'Empereur avait fait rompre toutes les négociations, et qu'il ne voulait plus entendre parler de la constitution de Bayonne, sur laquelle les ministres du roi s'appuyaient pour la garantie de l'intégrité du territoire.

6 *novembre*. Un incident fâcheux a détruit tout espoir de renouer les négociations à Paris. M. Urquijo avait adressé à M. d'Almenara une dépêche écrite avec peu de mesure, mais qui cependant était excusable dans la situation difficile où se trouve le gouvernement du roi. M. d'Azanza, au lieu d'en tirer parti pour l'accommoder aux formes d'une

note diplomatique, s'est borné à en adresser copie au duc de Cadore, qui la lui a renvoyée comme un libelle qu'on ne pouvait garder dans les papiers du ministre. Cette mesure violente, sans doute dictée par l'Empereur, ôte toute espérance d'une issue favorable.

11 *novembre*. Le roi fait partir aujourd'hui son neveu (1) avec une lettre pour la reine, où il précise ses dernières intentions relativement à l'Espagne, qui consistent à se retirer à Mortefontaine, dans le cas où il n'obtiendrait pas satisfaction de l'Empereur.

20 *novembre*. Tandis que l'on négociait à Paris sur les affaires d'Espagne, des événements qui devaient avoir une grande influence sur nos destinées futures se passaient en Portugal; le peu de succès de l'expédition commandée par Masséna.

Placé, par suite des événements, dans cette situation critique, le maréchal prince d'Essling demande des secours à l'Empereur; mais en même temps il pense à une retraite, et espère l'effectuer en passant le Tage entre Abrantès (2) et Lisbonne, et se portant sur la rive gauche du fleuve pour revenir par l'Estramadure, en faisant les siéges d'Elvas et de Badajos, dans la vue de couvrir par ces opérations le malheur d'avoir manqué le but principal de la campagne (3).

(1) Marius Clary.

(2) Abrantès est fortifié par l'ennemi, et rendu imprenable.

(3) Ces détails sont donnés par le général Foy au général Kellermann, qui les transmet au roi. Le premier se rend à Paris, auprès de l'Empereur.

Telle est la triste vérité ; et, quelle que soit la juste confiance qu'inspirent les talents et le caractère du maréchal Masséna, quelles que soient les ressources de son génie militaire, lui-même, à ce qu'il semble, désespère du succès, et un revers éprouvé pour la troisième fois en Portugal aura la plus funeste influence sur les affaires d'Espagne. Ainsi, tout concourt à rendre notre position et plus fâcheuse et plus inquiétante que jamais. Tout annonce une crise inévitable et dont on ne peut encore prévoir les suites, et tout confirme cette opinion où je suis depuis le commencement de cette guerre, qu'elle a mis un terme aux prospérités de l'Empereur, et qu'elle sera l'écueil contre lequel sa gloire et sa fortune sont menacées d'échouer.

3 *décembre*. Le roi est informé que M. d'Azanza était parti de Paris après avoir eu une très-longue conversation avec l'Empereur. Napoléon s'y est répandu en plaintes contre, le roi, a fait de longues récriminations, a trouvé étrange qu'il se plaignît de sa situation, tandis que d'autres souverains plus maltraités que lui (1) ne se plaignaient pas. Ainsi, cette mission, de laquelle on espérait tant, se termine sans avoir rien avancé.

Le second négociateur, le marquis d'Almenara, écrit, en date du 11, qu'il a reçu l'ordre de l'Empereur de se rendre à Fontainebleau ; qu'il s'y est rendu, et a eu avec Sa Majesté un entretien qui a duré deux heures et demie. A la suite de cet entre-

(1) Allusion au roi Louis de Hollande.

tien, M. d'Almenara a reçu l'ordre de partir immédiatement pour se rendre en Espagne, où il arrivera sous peu de jours; il porte l'ultimatum de l'Empereur.

5 *décembre*. M. d'Azanza est arrivé.

9 *décembre*. Le marquis d'Almenara est arrivé ce soir.

10 *décembre*. Le roi a convoqué les ministres, et j'ai assisté au conseil pour entendre le résultat de la mission de M. d'Almenara.

Tout le temps de sa négociation, jusqu'à l'entretien précité, s'est résumé en vaines demandes, en récriminations plus ou moins fortes de part et d'autre, qui n'ont abouti à rien. Nul secours d'argent, nul changement dans le système des gouvernements militaires, nulle satisfaction réelle sur les justes sujets de plaintes portées contre la conduite des généraux français; ainsi, toutes les espérances que l'on avait nourries jusqu'au retour du négociateur sont complétement déçues.

Les seules ouvertures qui aient été faites dans la conversation dont il a été parlé, se réduisent à laisser le roi maître de tenter une démarche auprès des cortès de l'île de Léon, et voici dans quel sens cette démarche a été faite :

Le roi peut faire proposer à ces cortès de le reconnaître pour roi d'Espagne, conformément à la constitution de Bayonne; et de son côté Sa Majesté les reconnaîtrait comme véritables représentants de la nation. D'après cet accord, Cadix rentrerait sous l'obéissance du roi, et l'intégrité du territoire d'Es-

pagne serait maintenue. L'Empereur, en faisant cette ouverture à M. d'Almenara, lui a dit qu'elle était officielle, qu'il faisait écrire à son ambassadeur à Madrid pour la concerter avec le gouvernement espagnol; mais il a ajouté que, dans le cas où la démarche serait sans succès, il se croyait libre de son engagement avec la nation espagnole; que le roi pouvait alors convoquer de son côté d'autres cortès, pour les opposer à celles de l'île de Léon, et régler avec elles les intérêts de ses États; que cependant le roi ne devait point y appeler les députés des provinces en deçà de l'Èbre, parce qu'il ne souffrirait point qu'ils s'y rendissent. Enfin, il conseillait de combiner la démarche à faire près des cortès de Léon avec les événements de Portugal, de manière à ne pas la faire dans un moment où elle pourrait être interprétée comme une preuve de faiblesse et de crainte, si les événements ne prenaient pas une tournure aussi favorable qu'il l'espérait.

Malgré le peu d'apparence de succès, les personnes que le roi avait rassemblées auraient probablement incliné à tenter cette démarche pour n'avoir aucun reproche à se faire, et pour mettre à couvert la responsabilité du roi envers la nation, s'il fallait par la suite consentir à quelque démembrement; mais il était impossible cependant de rien conclure sans connaître de quelle manière la France voulait y concourir, quelle authenticité, quelle garantie elle voulait donner pour un arrangement dont l'exécution était entièrement dans ses mains, et dont le succès ne pouvait être assuré qu'en agis-

sant de concert avec elle : mais on ne tarda point à être désabusé. M. d'Urquijo annonça que l'ambassadeur de France avait déclaré que, bien qu'il eût reçu l'autorisation de *parler* pour concerter cette démarche, il avait l'ordre formel de ne rien *écrire*.

Cette déclaration changea tellement l'état de la question, qu'il fut reconnu qu'il devenait inutile de délibérer sur cet objet, et qu'il fallait attendre les démarches de l'ambassadeur.

Cette opinion réunit tous les suffrages.

Cette triste conférence a duré jusqu'à une heure après minuit.

11 *décembre*. Le roi, aigri par les nouveaux obstacles qui viennent aggraver sa position, reconnaît l'inutilité de la démarche qui lui était conseillée, et songe encore à prendre le parti de s'éloigner tout à fait.

12 *décembre*. L'ambassadeur de France, dans un entretien de quatre heures avec M. O'ffarill, se retranche toujours sur l'obligation de ne rien écrire relativement à la démarche en question.

25 *décembre*. Le roi se décide à remplacer le général Belliard par le général Lafon-Blaniac.

C'est dans un tel état de choses que l'année 1810 expira.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE NEUVIÈME

Soult à Berthier. Madrid, 1er janvier 1810.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie de trois lettres du général Heudelet, datées de Talavera le 5 et le 6 de ce mois; elles contiennent des détails sur le mouvement de l'armée de Castille vers l'Andalousie, ce qui confirme le rapport qu'a fait à ce sujet le maréchal duc d'Elchingen, que j'ai également eu l'honneur d'envoyer à Votre Altesse.

On dit bien que les Anglais vont faire un mouvement sur la Castille, et, pour cet effet, déboucher par Almeida; mais cela n'est pas vraisemblable, car quel serait leur objet? Les Espagnols quittent cette contrée pour y avoir manqué de subsistances; les Anglais ne peuvent donc y venir. Du reste, si telle avait été leur intention, ils avaïent bien plus près, étant à Badajos, de passer par Alcantara que d'aller faire le tour par Abrantès. On doit donc reconnaître dans ce bruit les moyens ordinaires que le parti insurrectionnel emploie pour entretenir l'effervescence du peuple, en détournant son attention des mesures révolutionnaires et de désespoir dont il fait usage pour se soutenir.

Depuis longtemps on avait prévu que l'armée

de Castille ferait le mouvement qu'elle vient d'opérer, et il est même probable qu'elle ira se réunir aux débris de l'armée de la Manche pour couvrir Séville. Si elle prend cette direction, il est possible qu'en marche elle soit détruite et qu'elle ne puisse arriver à sa destination. Les troupes impériales, en débouchant par Almaden, doivent la reconnaître du côté de Medellin, ou sur la route qui conduit de cette ville à Séville. Dans le cas contraire, le 2e corps, qui reste à Talavera, se trouvera assez fort pour la contenir et l'empêcher de rien entreprendre. D'ailleurs, si elle cherchait à remonter le Tage et qu'elle se trouvât soutenue par d'autres troupes, le roi sera toujours en mesure de revenir sur elle et de l'anéantir.

Votre Altesse remarquera que tous les rapports s'accordent sur le petit nombre de troupes qui sont restées à Ciudad-Rodrigo, et qu'à une grande distance il n'y a plus d'armée pour les soutenir. D'après cela, la circonstance paraîtrait favorable pour entreprendre le siége de cette place, qui, selon les apparences, ne résisterait pas à dix jours de tranchée ouverte. Si l'équipage était prêt, je n'hésiterais pas à le diriger sur Salamanque; mais les attelages qu'on attend de France sont pour cela indispensables, ainsi que j'ai eu l'honneur d'en faire le rapport. Cependant, j'écris par ordre du roi à M. le maréchal duc d'Elchingen de manœuvrer dans la province de Salamanque de manière à en être entièrement maître, et à rejeter tous les partis ennemis qui les infestent dans la place de Ciudad-Rodrigo, où bientôt

ils seront affamés. Il menacera de passer le col de Banôs, sans toutefois l'entreprendre, et observera les divers débouchés qui viennent de Portugal : peut-être une occasion dont il saura profiter lui sera-t-elle offerte pour obtenir un grand avantage.

Sa Majesté Catholique serait dans l'intention de faire revenir la division des troupes de la confédération du Rhin à Madrid, pour renforcer la garnison et former une nouvelle réserve ; mais, pour cela, il serait nécessaire que les troupes aux ordres du général Loison, qui doivent arriver vers le 14 ou le 15 à Valladolid, eussent ordre de pousser jusqu'à Ségovie pour assurer les communications. »

Soult à Berthier. Madrid, 1er janvier 1810.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie d'une lettre du maréchal duc de Bellune, datée d'Almagro le 28 décembre. Elle confirme tout ce qui a été dit sur ce qui se passe en Andalousie, et, dans cette lettre, le maréchal insiste de nouveau sur la nécessité de marcher en avant pour déjouer les projets de l'ennemi, et détruire par la présence de l'armée impériale tous les préparatifs qu'on fait dans les provinces du midi.

J'ai aussi l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie d'une lettre du général Heudelet, datée de Talavera le 31 décembre, laquelle en renferme une directement adressée à Votre Altesse; elles sont relatives au mouvement qu'a fait une colonne de 10 mille hommes venant de l'armée de Castille, qui a passé le Tage du côté d'Almaraz, et s'est portée sur les frontières de l'Andalousie.

Je joins à ces rapports copie de celui que le ministre de la police générale de Sa Majesté Catholique a fait au roi, pour lui rendre compte des renseignements qu'a donnés un prêtre arrivé hier à Madrid, et parti de Séville le 15 décembre. Ce dernier renferme la traduction du règlement que la junte de Séville a adopté pour centraliser son bizarre gouvernement.

D'après tous les rapports que le roi a reçus, Sa Majesté s'est persuadé que la plus grande anarchie règne en Andalousie, et que les habitants de cette malheureuse province n'attendent qu'un prétexte plausible pour se déclarer en sa faveur; elle croit aussi que, pour profiter de la circonstance et se préparer à de plus grands mouvements, il convient aujourd'hui de passer la Sierra-Morena, et de faire prendre position aux troupes impériales au revers sud de ces montagnes. En conséquence, Sa Majesté m'a ordonné de transmettre au général Sébastiani, commandant le 4^{e} corps, les ordres dont j'ai l'honneur d'envoyer copie à Votre Altesse.

Par suite des mêmes dispositions, demain il sera ordonné au général Heudelet d'envoyer le 13^{e} et 22^{e} régiments de dragons au 5^{e} corps, lequel aura ordre de joindre le 1er dans la Manche pour suivre son mouvement.

Le projet du roi est de passer la Sierra-Morena par Almaden avec les 1er et 5^{e} corps, la division du général Dessolles et la garde royale. Le général Sébastiani restera dans la Manche avec la division polonaise, le 58^{e} régiment de ligne et la division du

général Milhaud; il aura pour objet de couvrir la gauche de l'armée agissante, de maintenir libres les communications avec Madrid, et de suivre, par la grande route qui passe à la Caroline, le mouvement que l'ennemi fera en se retirant.

Le 2e corps restera à Talavera de la Reyna, d'où il enverra de fortes reconnaissances sur Almaraz par les deux rives du Tage; une brigade d'infanterie de ce corps d'armée sera détachée à Tolède pour garder la communication depuis ce point jusqu'à Consuegra inclusivement.

Il restera à Madrid, pour la garde de cette place, les 28e et 32e régiments de ligne, ainsi que le 75e régiment, détaché à Guadalaxara et à Buytrago, qui, au besoin, y serait appelé; le 3e régiment de hussards hollandais, le 26e de chasseurs, un fort détachement de gendarmerie, les troupes de l'artillerie et du génie, du grand parc et de la direction des travaux qui s'exécutent au Retiro; et enfin le dépôt des militaires isolés, et surtout des hôpitaux, dont le nombre augmente tous les jours. La réunion de toutes ces troupes est plus que suffisante pour assurer la tranquillité de la capitale, d'autant plus qu'elles s'accroîtront journellement par tout ce qui arrivera des derrières.

Le roi m'a fait connaître que son intention était de partir pour la Manche, d'où ensuite Sa Majesté donnera des ordres pour passer la Sierra-Morena.

Par les divers rapports que j'ai eu l'honneur d'adresser au ministre de la guerre et à Votre Altesse, elle aura vu qu'après la bataille d'Ocana Sa

Majesté était dans l'intention de poursuivre l'ennemi et de passer la Sierra-Morena; elle dut suspendre l'exécution de ce mouvement lorsqu'elle apprit que l'armée de Castille du duc del Parque avait repoussé le 6e corps et se portait sur Valladolid, et que l'armée anglaise se dirigeait vers la vallée du Tage. Après le combat d'Alba de Tormes, ces dispositions auraient été immédiatement reprises, s'il n'eût fallu se mettre en mesure, en faisant établir des dépôts de munitions sur la ligne, depuis Madrid jusqu'à Manzanarès, au débouché des montagnes, et si les besoins des troupes n'avaient obligé à attendre des fonds partis de Bayonne qui étaient annoncés. Aujourd'hui que les préparatifs sont terminés et que la circonstance est très-favorable, Sa Majesté croit ne pouvoir différer davantage : ainsi, elle se met en mesure d'exécuter les dispositions générales de l'Empereur, lorsque Sa Majesté aura daigné les faire connaître; et il est vraisemblable qu'avant que la Sierra-Morena soit passée, les ordres qui ont été demandés depuis plus d'un mois seront parvenus (1).

Il serait à désirer, pour le succès de l'opération, et même pour que les affaires de la Péninsule soient promptement terminées, que Sa Majesté l'Empereur jugeât à propos de faire avancer la division du général Loison jusqu'à Burgos et Valladolid, et que le 6e corps se préparât au siége de Ciudad-Rodrigo. Il

(1) C'est ce qui n'eut pas lieu : Napoléon ne répondit rien; et le roi, malgré l'avis de son major général, se décida à commencer l'expédition.

conviendrait également que d'autres troupes se portassent en Biscaye, en Navarre et en Aragon, pour maintenir dans la soumission ces provinces et rendre le 3e corps disponible, lequel pourrait alors s'avancer jusqu'à Cuença et San-Clemente, et se préparer à soumettre Valence.

J'aurai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse des nouveaux ordres que le roi me mettra dans le cas de donner. »

Soult à Berthier. Madrid, 1er janvier 1810.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie de deux lettres du maréchal duc d'Elchingen, datées de Salamanque le 22 décembre, et copie de deux autres lettres du général Kellermann, en date du 28 et du 29 du même mois : ces dernières renferment l'état de composition du corps d'insurgés qui est à Astorga.

Le roi ne m'a pas mis dans le cas de donner de nouvelles instructions au maréchal duc d'Elchingen; il lui est seulement écrit que le général Kellermann avait ordre de laisser à sa disposition le district de Penaranda, et qu'en cas de mouvement de la part de l'ennemi, il pourrait disposer de la division de dragons du général Kellermann. Au sujet de la proposition qu'il fait, de réunir un parc de siége pour Ciudad-Rodrigo, il lui est dit que cet équipage est déjà préparé, et se trouve en très-grande partie à Burgos, les projectiles à Pampelune. Lorsque Sa Majesté l'Empereur en donnera l'ordre, et que les attelages que l'on attend de France seront arrivés,

tout le matériel de l'équipage pourra être rapproché de la ligne d'opération.

Les lettres du général Kellermann sont des réponses à des instructions qu'il avait reçues.

Aucun rapport n'est parvenu des généraux Loison et Solignac du 3e corps. »

Jos. à Nap., Madrid, 1er janvier 1810.

« Sire, je charge le chef d'escadron Cassano, l'un de mes écuyers, de porter à Votre Majesté mes félicitations et mes vœux pour la nouvelle année. Il me rapportera, j'espère, les ordres de Votre Majesté sur la suite des opérations. Tout est dans le plus grand désordre en Andalousie. Les Anglais se dirigent vers le nord du Tage, et paraissent surtout vouloir s'occuper du Portugal.

Mon aide de camp Clermont est arrivé à Paris; je ne dois pas tarder à connaître la volonté de Votre Majesté sur les ordres de mouvements que j'ai fait donner pour préparer l'expédition d'Andalousie. »

Le général Dagoult à Soult. Pampelune, 2 janvier 1810.

« Monsieur le duc, j'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence que le général Simon a passé l'Èbre à Tudela avec 1,200 hommes d'infanterie polonaise et 300 lanciers, se rendant à Saragosse, le 26 ou 27 décembre dernier.

J'ai aussi l'honneur de prévenir Votre Excellence qu'en conséquence de la lettre que m'a adressée le général Suchet, commandant en chef le 3e corps, par laquelle il me mande qu'il a chargé le général Harispe d'un mouvement sur Sanguessa, où il doit arriver le 2 janvier à dix heures du matin, que le

général Buget doit envoyer de Tudela 400 hommes sous les ordres du colonel du 3e régiment de la Vistule, qui arriveront pareillement le 2 janvier, à dix heures du matin, à Sanguessa. J'ai fait partir l'adjudant-commandant Pelagé avec 180 hommes d'infanterie et 40 hommes de cavalerie, pour se porter à la Venta-Campanas et Muro, sur la route de Tafalla, pour être à même de surprendre les bandes de Mina qui chercheraient à gagner le bois de Carascal ou la partie du côté de Puente-la-Reyna. J'ai fait détacher 100 hommes de la garnison de Tafalla pour occuper momentanément Olite. J'ai fait prévenir, sur toute la ligne d'ici à Tudela, d'être sur ses gardes, afin d'apporter tous les obstacles possibles au passage des bandes dispersées fuyant devant les troupes du général Harispe. J'ai donné les mêmes ordres sur la route d'ici à Saint-Jean de Pied de Port, ainsi qu'à Lecumberg. J'ai envoyé un exprès sûr à Sanguessa, pour donner connaissance verbalement de ces dispositions au général Harispe.

Si le général Harispe ne poursuit pas les bandes sur les différents points où elles se jettent, principalement sur la Boronda et Goyzueta, il ne fera, comme les autres colonnes mobiles, que disperser ces bandes, qui se renouvelleront aussitôt que les troupes se seront retirées »

Suchet à Soult. Saragosse, 31 déc. 1809.

« Monsieur le maréchal, le général Buget, qui, avec 500 hommes, 2 pièces de canon et quelques chevaux, avait appuyé le mouvement du général Loison sur Logrono, sur l'invitation de ce géné-

ral, s'est rendu à Cerbera pour soutenir le général Dijeon et donner la chasse aux brigands. La cavalerie de ce dernier ne pouvant plus marcher, il a poursuivi l'ennemi sur Agreda et Olbega. Il lui a été impossible d'atteindre les débris des corps du Marquesito et du marquis de Vario-Lucio. Le chef de bataillon Rigulski, que j'avais fait partir de Calatayud, les a rencontrés à Dera et à Cirio, les a dispersés, et en aurait tué davantage s'il avait eu de la cavalerie.

Le général Harispe, avec 1,000 à 1,200 hommes et 60 chevaux partis de Saragosse et de Tudela, ne tardera pas à atteindre la bande de Mina, qui s'est, dit-on, réfugiée dans les Cinco Villas et à Sanguessa; il a l'ordre et le désir de la détruire.

Le général Vergès entretient plusieurs colonnes mobiles dans les versants des Pyrénées et aux environs d'Ésuesca, pour détruire plusieurs petites bandes.

Le 24, le colonel Plique a atteint les débris de la bande de Sarrazo à Ainza, leur a tué 30 à 40 hommes, et les a tellement dispersés, que Sarrazo s'est sauvé en Catalogne avec 5 ou 6 hommes; il a fait fusiller le chef, célèbre par ses assassinats.

Sur la rive droite de l'Èbre, dans les montagnes de Mont-Alban, 3 ou 400 contrebandiers à cheval tourmentaient le pays, faisaient les levées d'hommes et d'argent, et interceptaient les communications; trois colonnes parties ensemble de Carinena, de Belchite et d'Alcaniz par Alvalate, sont à leur poursuite : déjà 7 ont été fusillés et plusieurs blessés.

L'abondance des neiges dans le haut Aragon, et

l'occupation très-importante du fort de Venasquez, qui est aujourd'hui approvisionné pour six mois, me font espérer qu'il n'y aura plus de rassemblements dans cette partie. Il m'est affirmé par plusieurs villages que le brigand Sarrazo a fait fusiller plus de 20 pères de famille et même des femmes, pour n'avoir pas envoyé leurs enfants dans ses bandes.

Le général Musnier vient de rentrer du pays de Valence, qu'il avait parcouru par Canta-Vieja, en chassant devant lui un corps composé de 3 régiments de Caro, d'Avilo et del Fixo de Valence, aux ordres du baron de Herleez.

Le 2e régiment de marche est arrivé et sera incorporé dans le 13e cuirassiers, suivant les ordres du major général prince de Wagram. En vertu des ordres de l'Empereur, j'ai également envoyé chercher à Vittoria 1,500 Polonais et 130 hussards du 21e. J'aurai l'honneur de vous prévenir de leur arrivée. Le 2e régiment de marche a laissé en arrière 107 hommes et 121 chevaux, dont je recommande la rentrée. »

Soult à Berthier. Madrid, 3 janvier 1810.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie d'un rapport fait par un nouvel émissaire, arrivé hier de Séville, lequel a été présenté à Sa Majesté Catholique par son ministre de la police générale.

J'ai aussi l'honneur de lui adresser extrait de la *Gazette de Séville* du 14 décembre dernier, lequel contient traduction de la lettre que lord Wellington, général en chef de l'armée anglaise, a écrite de

Badajos le 9 décembre à la junte supérieure d'Estramadure, pour lui annoncer son départ, ainsi que celui des troupes à ses ordres. Cette lettre a été officiellement transmise à la junte centrale de Séville.

Il est évident, d'après cette dernière pièce, que l'armée anglaise a évacué l'Espagne, et les adieux de lord Wellington feraient même supposer qu'il se dispose à quitter le continent. On doit, du reste, être bientôt instruit de ce qu'il aura fait.

Il paraît que sur tous les points il y a défection, malgré les efforts que fait la junte de Séville pour réorganiser ses moyens. J'ai déjà rendu compte à Votre Altesse qu'une colonne de 10 mille hommes et 8 pièces de canon, venant de Ciudad-Rodrigo, avait passé le Tage à Almaraz le 28, et se portait vers les frontières de l'Andalousie. Un rapport fait par le gouverneur d'Avila, qui vient de parvenir, annonce que le restant de l'armée de Castille se met en mouvement, et paraît se diriger vers la Galice; la division dite de Salamanque, qui faisait partie de cette armée, est réduite par la désertion à quelques centaines d'hommes. Je fais part de cet avis au maréchal duc d'Elchingen, qui, sans doute, ne manquera pas d'en profiter s'il en trouve l'occasion; il était, du reste, prévenu; car le 22 il a écrit que ses émissaires le lui avaient annoncé.

Le général Milhaud s'est mis en marche le 1er de ce mois pour se porter sur San-Clemente et El-Probencio. Aujourd'hui, il est à Belmonte, et demain il sera rendu à sa destination, où il séjournera le temps nécessaire pour que les reconnaissances qu'il

doit porter sur Albacete et Chinchilla remplissent leur objet. La division polonaise commencera aujourd'hui son mouvement. Le 7, elle sera à Villa-Nueva de Los-Infantes, où le général Sébastiani ralliera aussi la division Milhaud.

Le maréchal duc de Bellune a rendu compte qu'il allait porter la division Villate et 8 escadrons de dragons aux ordres du général Latour-Maubourg sur Villamaurique, en avant de Villa-Nueva de Los-Infantes, et à l'entrée du débouché qui passe par le col de Saint-Estevan, pour détruire une avant-garde ennemie qui s'y était établie. Le rapport de ce qui s'y est passé n'est pas encore parvenu.

Par ma dernière dépêche, j'ai instruit Votre Altesse des dispositions que Sa Majesté Catholique avait faites pour passer la Sierra-Morena; les mouvements se continuent, et le roi paraît toujours disposé à partir de Madrid du 6 au 8 de ce mois. La circonstance paraîtrait favorable pour entreprendre aussi le siége de Ciudad-Rodrigo ; mais, faute d'attelages, on ne peut conduire l'équipage, ni faire venir de Pampelune les projectiles qui y sont : le général commandant l'artillerie attend pour cela que la remonte que Son Excellence le ministre de la guerre lui a annoncé devoir être envoyée de France soit à sa disposition.

Il n'est point arrivé d'estafette de France, ni de rapport du nord de l'Espagne : ainsi, Sa Majesté ignore quel a été le résultat des mouvements qu'ont faits les généraux Loison et Solignac sur les rassemblements qui s'étaient formés dans la Rioja. »

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 17 décembre; toutes ses démarches lui sont inspirées par l'amour qu'elle porte à son peuple. Je prie Votre Majesté de croire que personne au monde ne prend un plus vif intérêt que moi à tout ce qui lui arrive. » Jos. à Nap. Madrid, 4 janvier 1810.

« Sire, j'adresse à Votre Majesté les drapeaux conquis par ses troupes durant l'année qui vient de s'écouler. Jos. à Nap. Madrid, 7 janvier 1810.

M. le général Caulaincourt est chargé de les présenter à Votre Majesté. Je la prie d'agréer l'hommage de ma tendre amitié. »

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que Sa Majesté Catholique part demain de Madrid pour se rendre dans la Manche, et que son intention est de prendre son quartier à Almagro ou à Ciudad-Réal, d'où elle donnera des ordres pour que les troupes se portent en avant et passent la Sierra-Morena. Soult à Berthier. Madrid, 7 janvier 1810.

Le 1^er^ corps d'armée est disposé; il lui sera donné ordre de se concentrer entre Almagro et Ciudad-Réal, d'où il opérera son mouvement et se portera sur Almaden; le 5^e^ corps sera réuni à Daymiel, d'où il suivra la marche du 1^er^, ou, suivant les circonstances, se portera dans une autre direction.

La division du général Dessolles, ayant avec elle deux régiments espagnols et la garde royale, forme la réserve, laquelle suit aussi le mouvement.

Le général commandant l'artillerie emmène une compagnie et demie de canonniers; deux autres com-

pagnies et une compagnie de pontonniers restent au grand parc à Madrid ; des dépôts de munitions ont été établis à Tolède, Consuegra et Manzanarès ; les châteaux de ces trois places sont mis en état de défense.

Le général Lery emmène deux compagnies de sapeurs et une compagnie de mineurs ; le surplus des troupes de son arme reste à Madrid sous les ordres du général Dode pour continuer les travaux du Retiro, où le bataillon de pionniers espagnols est employé.

Un détachement de 50 gendarmes, sous les ordres du colonel Mathès, marche avec le quartier général ; le surplus de la gendarmerie, commandé par un capitaine, reste à Madrid.

L'intendant général et l'inspecteur en chef aux revues restent également à Madrid ; l'ordonnateur en chef Mathieu Faviers, ayant avec lui un personnel d'administration de campagne, a reçu ordre de suivre le quartier général.

Le roi a déterminé que la garnison de Madrid resterait provisoirement composée, indépendamment des troupes de l'artillerie, de la gendarmerie, du génie et des dépôts, que je viens d'énumérer, des 28^{e} et 32^{e} régiments de ligne, ainsi que du 3^{e} régiment de hussards hollandais ; et que le général Belliard aurait en outre, à sa disposition, le 75^{e} régiment, qui occupe Buytrago et Guadalaxara, et le 26^{e} régiment de chasseurs à cheval.

Le 2^{e} corps reste à Talavera, d'où il enverra de fréquentes reconnaissances très-avant sur les deux

rives du Tage; les 13e et 22e régiments de dragons lui ont été retirés, et ont joint le 5e corps. La brigade du général Arnaud, composée des 31e et 70e régiments, a été aussi détachée sur Tolède, d'où elle assurera les communications par cette ville, depuis Illescas jusqu'à Consuegra.

Les troupes aux ordres du général Sébastiani, qui se composent de la division de dragons du général Milhaud, de la brigade de cavalerie légère du 4e corps, du 58e régiment de ligne et de la division du grand duché de Varsovie, se réuniront après avoir nettoyé d'ennemis toute la gauche de Villa-Nueva de Los-Infantes et Villa-Hermoso, et manœuvreront de manière à donner des inquiétudes à l'ennemi, et saisir le moment où il se mettra en retraite pour passer après lui la Sierra-Morena, et se porter soit sur Linarès, soit sur Andujar.

J'aurai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse des nouvelles dispositions qui seront faites, et des mouvements de troupes qui auront lieu. Dans mes précédents rapports, elle aura vu l'exposé des motifs qui déterminaient le roi à se porter en avant; Sa Majesté m'a depuis fait connaître qu'elle en instruisait directement Sa Majesté l'Empereur (1). »

« Sire, je compte partir demain pour le quartier général du 1er corps, qui se trouve à Almagro; je

Jos. à Nap. Tolède, 8 janvier 1810.

(1) Tous les rapports, sans exception, du duc de Dalmatie, se terminant par cette phrase : *Je prie ou je supplie Votre Altesse de vouloir bien mettre mon rapport sous les yeux de l'Empereur,* nous avons cru inutile de la répéter à la fin de chaque lettre.

connaîtrai plus positivement, là, la direction des forces ennemies, les projets des Anglais, ceux des insurgés, et je me conduirai en conséquence. »

Napoléon à Berthier. Paris, 11 janvier 1810.

« Mon cousin, je vous ai envoyé ce matin, par un de mes pages, une dépêche contenant des ordres pour différents mouvements de troupes de mes armées d'Espagne. J'ai jugé à propos d'y faire les changements suivants : — Province de Valladolid et de Léon. Le général Loison sera maître de porter son quartier général à Benavente ou à Astorga. Le principal but de sa division devra être de tenir en échec toutes les troupes qui sont en Galice, d'organiser et de garantir tout le royaume de Léon. Sa division sera composée comme je l'ai ordonné, hormis que le général Féret, qui est déjà à Léon, commandera une de ses brigades. Dans cette position, le général Loison appuiera sa droite sur le général Bonnet, et sa gauche sur le duc d'Elchingen, qui est à Salamanque. Faites part de ces dispositions au duc d'Elchingen. Le général Kellermann continuera à avoir le commandement de la province de Valladolid. Écrivez au général Kellermann pour connaître la quantité d'artillerie qu'a aujourd'hui la brigade Féret, qui est à Léon, et réitérez tous les ordres nécessaires pour que le général Loison ait 8 ou 10 pièces de canon. — Navarre et Biscaye. Le général Montmarie commandera la brigade de la division Reynier qui est destinée à entrer en Navarre, et le général Lamartinière commandera l'autre brigade, qui est dans la Biscaye. La brigade desti-

née à la Navarre, au lieu d'être dirigée sur Logrono et Tudela, se réunira à Pampelune; et le général Montmarie, qui est actif et qui sera sous les ordres du général Dagout, commandera la province, prendra toutes les mesures nécessaires pour détruire les bandes d'insurgés. Par ce moyen, Suchet n'ayant plus à penser à la Navarre, en retirera toutes ses troupes pour se renforcer. Tous les détachements des régiments de la Vistule, tous ceux du 14ᵉ et du 44ᵉ régiments, et tous les autres appartenant au corps du général Suchet qui se trouvent en Navarre, recevront ordre de rejoindre leurs corps en Aragon. — Province de Santander. Vous donnerez ordre au général Reynier de faire occuper Frias et Pont-di-Lara par le général Valentin, et de vous faire passer la correspondance suivie du général Bonnet. Vous témoignerez au général Bonnet ma satisfaction de toute sa conduite pendant le cours de cette année. Vous lui ferez connaître que je le renforce du 118ᵉ et du 122ᵉ; que j'envoie le général Loison à Astorga avec 12 mille hommes; que je le laisse maître d'entrer dans les Asturies, ou de faire cette expédition de concert avec le général Loison; que je désire connaître ses notions sur cette expédition; que peut-être, dans cette saison, les neiges seront un obstacle, mais que, s'il était possible de pénétrer de son côté, il pourrait être avantageux de menacer la Galice par la marine, tandis que Loison les menacerait par Astorga; car enfin, il vaut mieux porter la crainte chez l'ennemi que de le laisser faire diversion, et prendre une po-

sition offensive. Vous ferez connaître au général Bonnet qu'il est maître absolu de prendre toutes les mesures convenables pour faire rentrer l'argent et les effets d'habillement, dont il a besoin pour mettre mes troupes dans le meilleur état. Je désire aussi qu'il puisse pourvoir à la solde. Santander est un pays riche, où il ne doit pas être difficile de trouver 1 million. J'entends seulement que tout cela soit fait en règle, et sans aucune espèce de gaspillage. — Aragon et Catalogne. Vous ferez connaître au général Suchet qu'il doit réunir 500 mille rations de biscuit à Saragosse, et 100 mille idem à Alcaniz; qu'il doit en outre réunir à Alcaniz quelques réserves de cartouches et de munitions de guerre; que je désire savoir ce qu'il préfère, ou de se porter sur Lérida pour en faire le siége, ou de se porter sur Tortose; que je suppose que son corps doit être, en y réunissant tous les détachements qui se trouvent en ce moment éparpillés, de 16 mille hommes d'infanterie et de 2 mille hommes de cavalerie; que je désire qu'avec cela il soit prêt à se porter au secours de Barcelone, et aider à l'arrivée du 7^{e} corps qui s'avance sous le commandement du duc de Castiglione, et qu'il est nécessaire qu'il se mette le plus tôt possible en correspondance avec le duc de Castiglione; que ce maréchal vient d'obtenir de grands succès, qu'il est maître de Girone et de la plus grande partie de la Catalogne. Envoyez au général Suchet copie de la dernière situation que vous avez du 7^{e} corps. Faites-lui connaître enfin qu'il doit subvenir abon-

damment à tous les besoins de ses troupes, tant pour les effets d'habillement, pour les toiles, pour les souliers, que pour la solde ; que l'Aragon est assez riche pour lui fournir de grandes ressources, et que mes dépenses deviennent tellement considérables, que j'ai désormais peine à suffire à toutes. — Vieille-Castille. Je vous ai écrit que Solignac devait commander une division française de 8 à 9 mille hommes. Mandez à ce général que mon intention est qu'aussitôt que la division Gratien sera arrivée à Burgos, il ait à réunir tout ce qui appartient à la division allemande et à le diriger sur Ségovie, où ces troupes seront sous les ordres du roi. Mandez au roi que je pense qu'il fera réorganiser cette division allemande, soit pour tenir garnison à Madrid, soit pour tenir garnison à Ségovie et maintenir tous les environs. — 8^{e} corps et Biscaye. Le général Reynier continuera à avoir son quartier général à Vittoria, à activer l'organisation de ses trois brigades, et à diriger tous les mouvements nécessaires pour réprimer les rebelles de la Navarre et de la Biscaye ; enfin, pour maintenir les communications avec Santander par Frias, avec Burgos, Tudela et Pampelune, celles de Tudela à Burgos, etc. Vous ferez connaître que mon intention est de réunir tout le 8^{e} corps à Logrono. A cet effet, le général Lagrange, avec la 1re brigade de sa division, entrera le 14 en Espagne, et se dirigera en droite ligne sur Logrono. Le commissaire ordonnateur et le chef d'état-major s'y transporteront le plus tôt possible. Tout l'état-major et le commandant en chef y seront

réunis le 8 février. Tous les ordres seront donnés pour que les divisions ci-devant Rivaud et Lagrange y arrivent le plus tôt possible, ainsi que les administrations et l'artillerie : cela formera 16 à 17 mille hommes qui devront être à Logrono dans les 10 premiers jours de février. Le 10e bataillon provisoire des équipages partira le 21 de Pau pour se rendre à Logrono. Il se chargera, en passant à Bayonne, d'effets d'habillement et de biscuit pour le 8e corps. Donnez ordre au général Lagrange et au chef d'état-major de faire faire à Logrono 200,000 rations de biscuit; donnez ordre au général Reynier de faire compléter l'approvisionnement de biscuit de Vittoria à 500,000 rations. Donnez le même ordre pour Saint-Sébastien. Donnez le même ordre à Burgos. Faites compléter à 1,200,000 rations de biscuit l'approvisionnement de Madrid. La cavalerie du 8e corps est composée de la 1re brigade, qui comprend le 1er, le 2e et le 3e régiments provisoires, formés des 3e et 4e escadrons qui appartiennent aux régiments de la division Latour-Maubourg, et de la 3e brigade qui comprend les 6e et 7e régiments provisoires, formés de 8 escadrons qui appartiennent à la division Milhaud. Cela fera donc 20 escadrons, pouvant faire un présent sous les armes de plus de 5 mille hommes. Des 5 brigades de dragons, il me reste donc à disposer de deux : de la 2e et de la 4e. Vous donnerez ordre à la 2e et à la 4e brigades de continuer leur route aussitôt qu'elles seront arrivées à Bayonne, et de se diriger l'une et l'autre sur Burgos. — Dispositions diverses :

Vous donnerez ordre au bataillon de Neufchâtel et à tout ce qui se trouve à Bayonne, appartenant au quartier général et au 1er bataillon du train, chargé de 180,000 mille paires de souliers, de partir de Bayonne et de se rendre à Vittoria, où ils resteront jusqu'à nouvel ordre.

La compagnie des guides, les chevaux d'état-major et la moitié des miens partiront de Bayonne sous l'escorte du bataillon de Neufchâtel. — Donnez ordre à Bayonne de faire partir tous les lanciers. — Réitérez l'ordre aux généraux Loison, Reynier et Suchet de diriger sur Madrid tous les lanciers polonais qu'ils peuvent avoir sous leurs ordres. Donnez ordre au 11e bataillon des équipages militaires de partir le plus tôt possible pour Bayonne. — Aussitôt que l'infanterie de la gendarmerie de l'armée d'Espagne sera arrivée à Bayonne, faites-la entrer en Espagne, et dirigez-la sur Vittoria. — La 3e division du duc d'Abrantès, composée de quatre régiments de marche et de douze bataillons auxiliaires, ne se remuera pas sans un nouvel ordre de vous.

Faites-moi connaître quelle sera la situation de ces corps au 1er février, ainsi que celle des 20 escadrons de gendarmerie, ainsi que celle de la division d'arrière-garde dont j'ai ordonné la réunion à Orléans. Cette dernière division sera-t-elle réunie à Orléans pour le 1er février? — Indépendamment des 4 régiments de marche d'infanterie, des 12 bataillons auxiliaires, des 20 escadrons de gendarmerie, des 3 divisions de la garde et de la division d'arrière-garde qui se forme à Orléans, j'ai encore or-

donné la formation de plusieurs régiments de marche de cavalerie. Remettez-moi un état de ces corps, de leur force, et du lieu où ils se trouvent. — Écrivez au major général en Espagne de renouveler tous les ordres précédents pour réunir les corps, et rallier tous les détachements tant d'infanterie et de cavalerie que d'artillerie, et même les bataillons des équipages et du train ; car la dispersion des corps ne peut produire que désordre. »

Soult à Berthier. Almagro, 11 janvier 1810.

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime de l'arrivée de Sa Majesté Catholique à Almagro, ainsi que des ordres que, d'après ses dispositions, j'ai été dans le cas de donner. Le maréchal duc de Bellune a reçu l'ordre de concentrer demain tout le 1^er^ corps d'armée aux environs de Ciudad-Réal, et d'engager sa tête de colonne sur la route qui conduit à Almaden, à l'effet de se mettre en marche en prenant cette direction, pour ensuite déboucher sur Cordoue. Aussitôt que ces mouvements préparatoires seront faits, le maréchal duc de Trévise a reçu ordre de porter une division d'infanterie et les deux brigades de cavalerie qui sont à sa disposition à El-Moral de Calatrava-Gramatula et la Calzada del Rey, pour y relever les troupes du 1^er^ corps, et garder en cette partie les débouchés de la Sierra-Morena, particulièrement la grande route qui passe à la Caroline. L'autre division du 5^e^ corps sera en colonne depuis El-Moral jusqu'à Manzanarès inclusivement. Le général Sébastiani a rendu compte le 9, de Tomolosa, qu'il arriverait

le 11 à Villa-Nueva de Los-Infantes, mais que la colonne aux ordres du général Milhaud ne pourrait être rendue que deux jours après. J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie de la correspondance de ce général sous la date des 5, 7 et 9 de ce mois (n° 1); elle fait connaître les dispositions des habitants des provinces de l'est de l'Espagne, et instruit de ses opérations. Le général Milhaud ayant intercepté un courrier qui se rendait de Valence à Séville par ordre du roi au ministre de l'intérieur de Sa Majesté Catholique, s'est empressé d'en faire le dépouillement. J'ai l'honneur de remettre à Votre Altesse la lettre (n° 2) que m'a écrite à ce sujet le ministre marquis d'Almenara; elle y remarquera que la correspondance saisie est d'une très-grande importance, et qu'elle confirme l'état du parti insurrectionnel dans les provinces de Valence, d'Aragon et de Catalogne, même à Murcie; le refus que plusieurs généraux ont fait, entre autres Blake, de se charger à l'avenir d'aucune espèce de commandement. Le roi a ordonné que toutes ces lettres fussent envoyées à son ministre de la police générale, pour être successivement imprimées. J'ai l'honneur de remettre à Votre Altesse, sous le n° 3, copie d'un rapport qui a été fait au maréchal duc de Bellune, et qui m'a été adressé aujourd'hui. Je mets sous le n° 4 un rapport du général Hugo, gouverneur d'Avila, lequel est relatif aux mouvements de l'armée de Castille, commandée par le duc del Parque sur la rive droite du Tage. Tous les renseignements que ces divers rapports donnent sont confirmés par les

dispositions des habitants de la Manche, qui, en très-grande partie, sont rentrés chez eux et ont repris leurs travaux accoutumés. Ils sont aussi confirmés par des rapports des déserteurs, qui, depuis quinze jours, viennent en grand nombre, même des officiers; et tout porte à croire que les dispositions préparées obtiendront un heureux résultat. Le roi est dans l'intention de passer la Sierra-Morena par Almaden, pour déboucher sur Cordoue et par la Caroline et le col de Saint-Estevan, pour se porter sur Andujar aussitôt que les mouvements qu'il opère en ce moment seront terminés. Il serait à désirer, pour que dans un jour la guerre d'Espagne fût finie, que les ennemis, après avoir rallié les débris de l'armée de la Manche à celle de Castille que conduit le duc del Parque, ainsi qu'ils paraissent en avoir le projet, voulussent hasarder une nouvelle bataille; si tel était leur dessein, Sa Majesté l'Empereur pourrait compter sur une nouvelle victoire de la part de ses troupes, et, par suite, sur tous les avantages qui devraient naturellement en résulter. Je désire bien vivement être à même d'en rendre incessamment compte à Votre Altesse. En attendant, je mettrai sous ses yeux ce résumé des ordres que Sa Majesté Catholique me charge de donner pour l'exécution de ces dispositions. »

Jos. à Nap. Almagro, 12 janvier 1810.

« Sire, je suis arrivé hier ici. Le 1^er^ corps est en marche sur Almaden. Le gouvernement de Séville fait ses derniers efforts; mais il est mal servi partout; il a appelé à lui l'armée du duc del Parque;

nous espérons entrer à Cordoue avant sa réunion avec l'armée qui défend la Sierra-Morena, si toutes les armées insurgées ont le temps de se réunir, Votre Majesté ne doit pas douter qu'une affaire comme celle d'Ocana ne les détruise, et n'ouvre Séville et peut-être Cadix. Je ne négligerai aucun moyen pour arriver à ce dernier résultat. Madrid et le nord de l'Espagne sont aujourd'hui hors de toutes atteintes, et les Anglais ne pensent plus qu'à la défense du Portugal. »

Soult à Berthier. Almagro, 13 janvier 1810.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse Sérénissime copie d'une lettre du général Heudelet, datée de Talavera le 10, laquelle paraît annoncer le mouvement vers l'Andalousie des troupes de l'armée de Castille, qui s'étaient portées sur le Tage.

J'ai aussi l'honneur de lui adresser la traduction d'une lettre du gouverneur de Lérida, qui a été interceptée; elle est intéressante en ce qu'elle fait connaître l'état de dénûment dans lequel se trouve la place de Lérida.

Dans ma dernière, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que le 1er corps d'armée s'était mis en marche pour se porter, par Almaden, sur Cordoue.

Le 5^{e} corps est aujourd'hui concentré entre El-Moral de Calatrava et la Calzada del Rey; demain, il doit porter une forte reconnaissance jusqu'au delà de El-Viso del Marques; et il la poussera même plus avant, pour obliger les ennemis à montrer les forces qu'ils ont en cette partie, et juger de leurs dispositions.

Le général Sébastiani a réuni à Villa-Nueva de Los-Infantes la division du général Milhaud et celle du grand-duché de Varsovie, le 58e régiment de ligne, et la brigade de cavalerie légère du 4e corps; demain il doit attaquer un corps ennemi qui est à l'entrée du débouché de Villamaurique, et le rejeter au delà de la Sierra-Morena. Cette diversion, et celle que fera le maréchal duc de Trévise sur la grande route de la Caroline, ne peuvent manquer de favoriser le mouvement du 1er corps.

Sa Majesté Catholique étant persuadée que les troupes espagnoles qui étaient sur le Tage se seront portées vers l'Andalousie pour couvrir Séville, elle m'a ordonné d'écrire au général Heudelet de se tenir prêt à marcher avec le 2e corps pour se diriger sur Truxillo aussitôt que l'ordre lui en sera envoyé; mais ce mouvement n'aura lieu qu'autant qu'on aura l'assurance qu'il n'y a plus d'ennemis dans la vallée du Tage, et qu'il ne se forme aucun rassemblement du côté de Placencia, et lorsque, d'après les rapports que le maréchal duc de Bellune enverra, il paraîtra nécessaire.

J'aurai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse des nouvelles dispositions qui seront faites, et de leur résultat. »

Le général Heudelet à Berthier. Talavera, 13 janvier 1810.

« Monseigneur, le passage d'une grande partie de l'armée du duc del Parque sur la rive gauche du Tage s'est confirmé : ces troupes ont dû se diriger sur l'Andalousie; des 10 mille qui étaient venus sur Peraleda de Garbin, il n'en est resté que

2,500 à 3 mille dans ce village et aux environs.

Un déserteur de l'armée anglaise arrivé ici hier, et qui est parti de Badajoz à la fin de décembre, donne comme certain que cette armée est toujours à Mérida, Badajoz et environs, et qu'elle a son quartier général et son parc à Elvas, toujours beaucoup de malades, et la plus grande mésintelligence entre eux et les Espagnols; il annonce que, quelques jours avant son départ, le 1er régiment de dragons, fort et bien monté, était arrivé; qu'il avait débarqué à Lisbonne, ainsi que divers détachements de renforts; que l'armée était de 16 mille hommes d'infanterie et environ 6 ou 7 mille chevaux; qu'il croyait qu'il y avait en outre une petite division sur Oporto. Un détachement de 100 hommes de la légion hanovrienne à cheval est arrivé ici le 8. Il devrait avoir 60 hommes de plus, qui ont été pris pour escorte par le duc d'Elchingen. Ce détachement était parti de France depuis très-longtemps; il y en a encore beaucoup d'autres appartenant à ce corps d'armée qui sont en arrière; les commandants de place, les commandants de province ne manquent pas de prétextes pour les retenir, et ces détachements sont toujours très-diminués et très-ruinés avant d'arriver à leur destination. Il est bien nécessaire que Votre Altesse Sérénissime veuille bien donner des ordres rigoureux pour empêcher cet abus, extrêmement préjudiciable au service de Sa Majesté.

Une armée pénètre en Andalousie par la Sierra-Morena et Andujar. J'ai reçu l'ordre de rester à Ta-

lavera pour observer la vallée du Tage, et au besoin couvrir Madrid. Il serait assez naturel que les Anglais, renforcés de corps portugais et espagnols, tentassent une diversion dans cette partie; il y a bien des raisons particulières pour n'y pas croire, mais militairement cela devrait être. »

Le général Heudelet à Berthier. Talavera, 13 janvier 1810.

« Monseigneur, l'ennemi a encore harcelé, les 11 et 12, les avant-postes de cavalerie légère; aujourd'hui il ne s'est pas présenté, et tous les rapports confirment qu'il n'a maintenant pas plus de 2,500 à 3 mille hommes dans cette partie.

Je dépêche un courrier à Votre Excellence, parce que je reçois un rapport sur les Anglais qui paraît certain. Il m'est arrivé aujourd'hui un artilleur anglais qui a déserté à Badajos le 29 décembre, avec deux autres qui ont été arrêtés par les Espagnols, tandis qu'il est parvenu à les éviter. Il rapporte que l'armée anglaise est de 16 mille hommes d'infanterie et 7 mille chevaux; qu'il lui est arrivé depuis peu le régiment de dragons n° 1^er^, qui est nombreux et bien monté; qu'il croit qu'il y a une division de l'armée à Oporto, dont il ne connaît pas la force, et qui est en outre des 16 mille hommes ci-dessus; que le quartier général et la grosse artillerie sont toujours à Elvas; que l'avant-garde est à Mérida, et une partie de l'armée à Badajos; que depuis longtemps ils n'ont fait aucun mouvement; que la plus grande mésintelligence règne entre eux et les Espagnols.

Ce rapport ne me paraît laisser aucun doute sur

la présence des Anglais à Badajos et environs.

Une colonne mobile, commandée par le chef de bataillon Bazin, que j'avais envoyé sur le haut Tiétar, a surpris 5 guérillas à Makellias, village près de Casillas, qui ont été fusillés sur-le-champ devant les habitants du village assemblés. »

Napoléon à Berthier. Paris, 20 janvier 1810.

« Mon cousin, faites connaître au général Buquet qu'aussitôt que les seize premiers escadrons de gendarmerie, qui sont placés depuis Bordeaux jusqu'à Saint-Benoît, auront chacun plus de 150 hommes présents sous les armes, mon intention est qu'il les répartisse de la manière suivante : le 1^er^ à Yrun ; le 2^e^ à Ernani ; le 3^e^ à Tolosa ; le 4^e^ entre Tolosa et Vittoria ; le 5^e^ à Vittoria ; le 6^e^ à Miranda ; le 7^e^ à Briviesca ; le 8^e^ à Burgos ; le 9^e^ à Lerma ; le 10^e^ à Aranda ; le 11^e^ entre Aranda et Somo-Sierra ; le 12^e^ à Somo-Sierra ; le 13^e^ à Buytrago ; le 14^e^ à Cabecillas ; le 15^e^ à Alcorendas ; le 16^e^ à Madrid. Les quatre autres escadrons de gendarmerie seront de réserve pour se porter partout où il serait nécessaire pour renforcer la ligne, ou pour rester à Madrid, où je désire avoir six escadrons pour s'en servir au besoin. — Aussitôt que les six premiers escadrons seront en état de marcher, vous ordonnerez au général Buquet de les répartir depuis Bayonne jusqu'à Miranda, et de les pousser successivement jusqu'à Madrid, à mesure que les autres pourront les remplacer. — Vous ferez connaître ces dispositions au duc de Dalmatie en lui envoyant la composition de ces escadrons, qui, étant forts de 4 mille hommes et de 1,600 chevaux, sont

suffisants pour maintenir une parfaite sûreté sur toute la ligne, depuis la France jusqu'à Madrid. Vous lui ferez connaître également que mon intention est que la ligne de communication de Bayonne à Madrid passe par Somo-Sierra, comme étant la plus courte et la moins exposée aux incursions des troupes qui viendraient de Portugal. Vous donnerez ordre que 300 hommes d'infanterie, avec 3 ou 4 pièces de canon, soient toujours placés au Somo-Sierra, et que l'on travaille à la redoute que j'avais ordonnée sur cette montagne, afin que ce point de communication avec Madrid ne puisse jamais être intercepté, et que, pénétrant jusqu'à Salamanque, Valladolid et le Guadarama, l'ennemi soit encore loin de couper le passage de Somo-Sierra. — Vous demanderez au duc de Dalmatie un projet pour étendre l'inspection des chefs d'escadron de gendarmerie sur la route à dix lieues à droite et à gauche, afin qu'ils puissent en assurer les alentours. Dans ce système, des magasins considérables et des manutentions sont nécessaires à Aranda et Burgos. Les troupes prendraient du pain à Burgos, Aranda et Buytrago. — Cette ligne sera désormais celle des opérations de l'armée d'Espagne, l'Aragon étant soumis ; au lieu que celle de Valladolid peut être interceptée au moindre mouvement du Portugal. Informez de ces dispositions le général Hédouville, pour qu'il vous fasse connaître quand les six premiers escadrons de gendarmerie qui sont dans son commandement pourront se mettre en mouvement. »

Napoléon à Berthier. Paris, 20 janvier 1810.

« Mon cousin, faites insérer dans le *Moniteur* un extrait de la dépêche du général Loison du 1er janvier, dans laquelle il rend compte de la destruction des bandes insurgées : vous ferez connaître les services essentiels que le général Loison a rendus dans cette circonstance. — Écrivez au roi d'Espagne que mon intention est que, sur le total de 1,500,000 francs de contributions que le général Loison a levé, il en soit assigné 400 mille pour le service de l'artillerie, et 400 mille pour le service du génie. Vous ferez part de cette décision à mon ministre de la guerre à Paris. — Vous ferez mettre dans le *Moniteur* une note extraite de la lettre du général Solignac, en date du 5 janvier, dans laquelle il annonce la défaite de Cubiclas, ainsi qu'une autre note de toute l'expédition du général Milhaud, dans laquelle il a détruit les bandes de l'Empezinado; vous aurez soin que dans ces notes on ne prononce jamais le mot *polonais* ou *allemands*. — Vous ferez extraire de la correspondance du général Suchet un historique de ses dernières opérations en Aragon, de la prise de Venasque, des combats d'Alfarar, et de sa marche sur Terruel et Mora, après les combats livrés par le général Musnier, vers Alcaniz et Balca, à la garnison de Tortose. »

Napoléon à Berthier. Paris, 20 janvier 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Lagrange, qui se trouvera le 25 février à Logrono avec une partie de sa division, qu'il doit faire des incursions à cinq ou six marches de Logrono pour attaquer les brigands, les détruire, et maintenir libres les communi-

cations à quarante lieues aux environs, se concertant avec les commandants de la Navarre, des Biscayes, de Burgos et de l'Aragon; qu'il doit faire des colonnes mobiles, et profiter du temps que sa division séjournera là pour pacifier et désarmer le pays. — Écrivez la même chose au général Solignac. Les dragons qui arrivent le ..... à Burgos le mettront à même, de concert avec les troupes des commandements de Valladolid, Santander et Bilbao, de poursuivre les brigands à cinq ou six marches, de les défaire, et d'en débarrasser le pays. »

Napoléon à Berthier. Paris, 20 janvier 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Avril que je suis très-surpris que, lorsqu'il a appris que l'ennemi avait reparu à Frias et même vers Orduna, il n'ait pas marché aussitôt avec ses forces pour détruire ces partis. Il avait à Orduna même 515 hommes du 26ᵉ de ligne qu'il aurait dû mettre en mouvement. Écrivez au général Reynier de faire marcher ses troupes sur Frias, et de mettre la plus grande activité pour purger tout le pays; qu'il impose des contributions, comme a fait le général Loison, et qu'il les fasse verser provisoirement dans la caisse d'un payeur français. »

Napoléon au ministre de la guerre 20 janvier 1810.

« Monsieur le duc de Feltre, écrivez au duc de Castiglione pour qu'il témoigne au général Souham ma satisfaction pour la manière dont il a conduit l'attaque et la prise d'Olot. Vous mettrez sous mes yeux les propositions d'avancement et de récompenses qu'il demande pour ses officiers.

Pressez vivement le duc de Castiglione de mettre

ses troupes en mouvement pour faire le blocus de Barcelone, pourvoir à son rétablissement, et entreprendre le siége d'Hostalrich, afin qu'il n'y ait plus d'entraves dans ses communications.

Faites insérer dans le *Moniteur* une note relative à l'expédition du général Souham sur Olot, Campredon, Ribas, etc., et sur les services que le duc de Castiglione a rendus en dirigeant cette importante opération. »

Soult à Belliard. Baylen, 21 janvier 1810.

« J'ai reçu, Monsieur le général, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 16 et 17 de ce mois, ainsi que les rapports de service qui y étaient joints. D'après les dernières dispositions qui vous ont été prescrites, le bataillon du 43e régiment doit être en ce moment en marche : s'il en était autrement, vous devriez le faire partir sur-le-champ.

Il est à espérer que les mesures que vous avez prises en mettant plusieurs colonnes mobiles en mouvement, vous débarrasseront bientôt des brigands qui infestent la province; il convient que vous fassiez faire un exemple éclatant de ceux qui seront pris.

J'écris au général Solignac de faire partir sur-le-champ d'Aranda de Duero, pour Madrid, les détachements des 28e et 32e régiments dont vous me parlez.

Je vous préviens que M. le général Léry a reçu ordre de faire venir de Madrid une compagnie de sapeurs.

Vous serez instruit, par l'ordre du jour que le gé-

néral Daultanne vous envoie, des principales circonstances du passage de la Sierra-Morena; 15 pièces de canon, des approvisionnements dans les camps et en magasins, beaucoup de bagages, 500 prisonniers et des drapeaux, étaient hier au soir au pouvoir de l'armée impériale. Parmi les prisonniers, il y avait un général et une vingtaine d'officiers; les restes de la division Lascy ont été presque entièrement détruits; ce qui s'est sauvé, a profité de la nuit pour s'échapper. Deux divisions se trouvent coupées; je ne sais comment elles s'en tireront; on manœuvre sur leurs derrières, tandis que le général Sébastiani les pousse de front; mais avec ces gens-ci on ne peut dire qu'on les tient que lorsqu'on a la main dessus. Tout fait espérer que les résultats seront beaux et grands. Ce soir, il y aura des troupes à Andujar, et peut-être même sur la rive gauche du Guadalquivir. La junte de Séville s'est sauvée à l'île de Léon; on doute qu'elle puisse y parvenir. La défection est générale dans l'Andalousie. On comptait encore sur l'armée de la Manche pour couvrir Séville; elle n'existe plus, et ce qui en est échappé se trouve dans l'impossibilité de se réunir. Il est à remarquer que le passage de la Sierra-Morena ne nous a pas occasionné la perte de 25 hommes; on n'en compte que 4 de tués et une douzaine de blessés.

L'ennemi a fait sauter quelques mines au passage de Despena-Perros; elles n'ont pas fait le moindre mal, ni ralenti de dix minutes la marche de la colonne. Il n'est pas possible de se faire une idée de

l'état de misère des Espagnols; leurs magasins se trouvent cependant bien garnis. Cet événement doit avoir une grande influence sur l'opinion générale. »

« Mon cousin, vous ferez ainsi exécuter mon ordre relatif au placement des escadrons de gendarmerie : Le 1er escadron ne doit pas être à Yrun, le 2e à Ernani, etc., etc. Lorsque les 6 premiers escadrons seront prêts, vous les ferez placer ainsi : le 1er à Miranda, le 2e à Vittoria, le 3e entre Vittoria et Tolosa, le 4e à Tolosa, le 5e à Ernani, et le 6e à Yrun. Lorsqu'un 7e sera en état de marcher, on le poussera sur Yrun, et le 1er sur Briviesca, et ainsi de suite, à mesure que les autres escadrons pourront partir.

Donnez des ordres pour changer tout cela. »

Napoléon à Berthier. Paris, 22 janvier 1810.

« Sire, la division de droite de l'armée ennemie vient d'être faite prisonnière; elle a posé les armes devant les troupes du 4e corps.

J'attends les rapports du 1er. Le 5e est maître du pont d'Alquiviar à Andujar; nous avons déjà 6 mille prisonniers et 25 pièces de canon. »

Jos. à Nap. Baylen, 22 janvier 1810.

« Sire, je suis ici depuis hier avec une partie du 5e corps et ma garde. L'autre partie est à Andujar, où j'attends aujourd'hui le 1er corps, qui a fait un mouvement par Almaden.

Le 4e corps doit arriver aujourd'hui. La division Dessolles a été détachée à Linarès. Le passage de la Sierra-Morena ne nous a pas coûté 20 hommes tués ou blessés. Toute l'artillerie et les magasins de

Jos. à Nap. Baylen, 22 janvier 1810.

l'ennemi sont tombés en notre pouvoir ; on ramène des prisonniers à chaque instant. La désertion s'est mise dans l'armée insurgée, elle est aujourd'hui débandée. La junte ne sera pas longtemps à Séville ; je vais attendre les rapports du 4^e^ et du 1^er^ corps pour continuer ma marche. Les troupes de Votre Majesté observent une bonne police, et ramènent par là les habitants à leurs sentiments naturels, et elles ne manquent de rien. »

Jos. à Nap. Baylen, 22 janvier 1810.

« Sire, j'ai écrit à Votre Majesté par un officier chargé de lui porter vos dépêches et les rapports de l'état-major général.

Nous avons passé la Sierra-Morena le 20. Les ouvrages et les mines de l'ennemi n'ont produit aucun effet ; nous n'avons perdu que 20 hommes tués ou blessés. L'armée insurgée est débandée à l'heure qu'il est. Nous avons 6 mille prisonniers, 25 pièces de canon.

Le maréchal duc de Trévise est à Andujar ; il est maître du passage du Guadalquivir.

J'attends des nouvelles du 1^er^ corps, qui s'est dirigé par Almaden. »

Soult à Berthier. Andujar, 23 janvier 1810.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse Sérénissime, copie de l'ordre du jour que Sa Majesté Catholique m'a ordonné d'envoyer à l'armée ; il est daté de Baylen le 21.

Le maréchal duc de Bellune a rendu compte de Montoro, le 22, où il a passé le Guadalquivir, que, le même jour, il avait porté une division du 1^er^ corps et la cavalerie du général Latour-Maubourg

sur Castro del Rio et Bujalance ; les deux autres divisions étaient restées à Adamuz. Aujourd'hui 23, Montilla a été occupé ; des reconnaissances ont été envoyées sur Cordoue, Ecija, Lucena, etc. Demain, la division Latour-Maubourg s'établira à Bacna, d'où elle enverra jusqu'à Alcala-la-Réal, Lucena et Gonzlo. Le maréchal duc de Bellune sera avec deux divisions à Castro del Rio, d'où il fera occuper Montilla ; le général Villate marchera avec sa division et une brigade de cavalerie légère sur Cordoue, où on a l'espoir d'entrer sans résistance.

La marche du 1^er^ corps d'armée depuis Almaden a eu lieu par Santa-Euphemia, Torrecampo, Villa-Nueva de la Jarra, Venta de Cardenas, et Montoro ; il n'a pas rencontré d'ennemis ; il a seulement appris qu'on avait envoyé de Cordoue au-devant de lui, par une autre route qu'il a laissée à droite, un corps de 7 à 8 mille hommes, qui ne peut être que de la division d'Albuquerque, pour l'arrêter dans quelque défilé, ou au moins suspendre sa marche. Le maréchal duc de Bellune a été instruit à Montoro que la Sierra-Morena était passée, et que les troupes impériales étaient déjà à Baylen ; il envoya aussitôt un parti de cavalerie sur Andujar, où il communiqua avec l'avant-garde du 5^e^ corps.

L'ennemi avait établi un parc d'artillerie considérable à Bujalance : aussitôt qu'il fut instruit de l'approche de l'armée, il se hâta de l'évacuer vers Jaen et Grenade ; mais ne pouvant tout enlever, il fit sauter beaucoup de munitions ; la queue du convoi a été atteinte, on lui a pris 30 caissons.

Le général Sébastiani est arrivé, avec les troupes du 4e corps qu'il commande, à Bueza et Ubeda, d'où il a immédiatement fait occuper tous les passages sur le Guadalquivir qui sont en avant, et a envoyé une reconnaissance commandée par le général Noirot sur Jaen; demain, le général Sébastiani doit se présenter lui-même devant cette place avec un fort détachement, en même temps que le maréchal duc de Trévise, avec la division du général Gazan et une brigade de cavalerie légère, s'y rendra par la route d'Andujar. On est encore incertain si on fera résistance à Jaen; l'ennemi y a élevé quelques retranchements, et les débris des troupes qui ont été battues et dispersées dans la Sierra-Morena s'y sont ralliés. Il serait heureux que ces dernières s'y renfermassent, car ainsi tout serait pris; demain au soir, on aura à ce sujet des renseignements plus positifs.

L'ennemi avait le projet de se rallier d'abord à Jaen, et de se porter ensuite par Ecija sur Séville; il ne peut plus faire ce mouvement. Depuis que le maréchal duc de Bellune a passé le Guadalquivir, il a manœuvré de manière à l'en empêcher; ainsi les débris de ces troupes, qui forment au plus une réunion de 8 à 10 mille hommes entièrement désorganisés, se jetteront probablement sur Grenade; mais en ce cas ils n'en seront pas moins perdus, car cette ville ne peut être défendue, et on est généralement persuadé que les habitants demanderont à se soumettre.

Sa Majesté Catholique est décidée à marcher sur

Séville; mais elle désire auparavant s'être assurée de Cordoue et de Jaen. Pendant ce temps l'artillerie du 1er corps, qui est encore en arrière, le joindra; et les habitants de l'Andalousie, dont l'erreur se dissipe tous les jours, et qui rentrent en très-grand nombre dans leurs foyers, se disposeront pour le nouvel ordre de choses.

Les renseignements qu'on a reçus sur Séville portent qu'on y a élevé beaucoup de retranchements, fait des coupures, et établi de nombreuses batteries. Il n'y avait que des dépôts il y a quelques jours; mais la division d'Albuquerque qui était en Estramadure, et même, à ce qu'on assure, l'armée de Castille commandée par le duc del Parque, qui appuyait sa droite au Tage, ont reçu ordre de s'y rendre promptement pour en assurer la défense. Il serait possible que ces troupes n'eussent pas le temps de terminer le mouvement.

J'aurai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime des nouvelles dispositions que le roi me mettra dans le cas d'ordonner, et de leur résultat. »

Soult à Berthier. 23 janvier 1810.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse Sérénissime copie d'une lettre du général Suchet, datée de Saragosse le 31 décembre, et une lettre du général Dagout du 2 de ce mois. J'ai recommandé de nouveau au général Suchet de se tenir en communication avec les troupes qui sont à Soria, et d'envoyer en cette ville un détachement de cavalerie pour remplacer un autre détachement du

26e régiment de chasseurs qui s'y trouve, et qui a ordre de joindre son corps à Madrid. Je me suis borné à renouveler au général Dagout l'ordre de concerter les mouvements de ses colonnes mobiles avec MM. les généraux qui commandent en Biscaye et en Aragon. »

Jos. à Nap Andujar, 25 janvier 1810.

« Sire, Cordoue, Jaen ont ouvert leurs portes et m'envoient des députés. Azanza est parti pour Grenade, qui fera de même. Le maréchal Victor est en marche sur Ecija; demain je serai à Cordoue, et sous peu de jours à Séville. Il est inconcevable combien les calomnies grossières des ennemis nous ont été avantageuses; les peuples sont dans la joie, les troupes se conduisent bien.

La pacification générale de l'Andalousie sera opérée. Sire, Suchet, Reynier, Sébastiani, Victor, Mortier, Dessolles, voilà les hommes honnêtes qui feront des Espagnols des amis de la France; mais, Sire, au nom du sang français et du sang espagnol, rappelez L....., K....., T.....! ces hommes nous coûtent bien cher. Soult nous rend les plus grands services.

Voici la proclamation que je compte faire publier demain. »

Soult à Berthier. Andujar, 25 janvier 1810

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime de l'entrée des troupes de Sa Majesté l'Empereur et Roi dans Cordoue et dans Jaen. Les habitants de ces deux villes ont envoyé des députations : la première, au-devant du duc de Bellune, et la seconde, au-devant du général Sébastiani. Ces

deux populations ont exprimé d'une manière éclatante leur satisfaction de se voir entièrement délivrées de la tyrannie de la junte de Séville. Cependant les insurgés avaient fait des préparatifs pour se défendre à Jaen ; ils y avaient élevé des retranchements et formé des dépôts considérables ; on y a trouvé 46 pièces de canon, beaucoup de munitions et de magasins, dont je n'ai pu encore recevoir l'état.

L'esprit de tous les habitants de l'Andalousie paraît se prononcer de la même manière ; il ne reste absolument plus de la ci-devant armée de la Manche que 3 à 4 mille hommes, que Arizaga a entraînés vers Grenade, et la cavalerie, qui cherche à gagner Séville.

D'après ce résultat, le roi se détermine à marcher sur Séville avec les ducs de Bellune et de Trévise ; le général Sébastiani marche sur Grenade.

D'après les renseignements qui sont parvenus, il paraît que le peuple de Séville s'est opposé à la sortie de la junte ; on assure même que cette junte a appelé en toute hâte à son secours la division d'Alburquerque qui était en Estramadure, et l'armée de Castille du duc del Parque. Dans cette circonstance, Sa Majesté a jugé convenable d'ordonner au 2^{e} corps de se porter sur Truxillo, d'où il enverra des partis jusqu'à Medellin et Mérida ; il observera aussi la vallée du Tage et particulièrement la route de Placencia, et se tiendra en communication avec Tolède, où la brigade du général Arnaud a ordre de rester. Cependant, le général Heudelet ne fera

son mouvement qu'autant qu'il aura l'assurance que l'armée de Castille s'est portée sur Séville, et qu'il n'est aucunement question des Anglais.

Le roi part ce matin pour se rendre à Cordoue.»

Napoléon à Berthier. Paris, 27 janvier 1810.

« Mon cousin, donnez ordre au général Digeon de se rendre à Madrid pour prendre le commandement de la 1re brigade de la 4e division de dragons qui est au 2e corps. Donnez ordre au général Fouler de se rendre également à Madrid pour prendre le commandement de la 4e brigade de la 3e division de dragons du 4e corps. Écrivez au général Solignac que le général Loison a bien fait de frapper 1,500 mille réaux de contributions; *mais qu'il faut que cet argent entre dans la caisse de l'armée, pour fournir à ses besoins. Écrivez la même chose au général Loison et au général Reynier.* J'approuve que tous les Français et étrangers qui avaient été pris avec le général Dupont repassent en France. On les distribuera dans les différents dépôts, on les armera et habillera, et ils reprendront du moral et de l'esprit français. »

Napoléon à Berthier. Paris, 27 janvier 1810.

« Mon cousin, réexpédiez en Espagne l'aide de camp du roi (Clermont-Tonnerre), avec une lettre que vous écrirez au roi. Avant d'expédier l'aide de camp, vous prendrez mes ordres.»

Jos. à Nap. Cordoue, 27 janvier 1810.

« Sire, l'Andalousie sera bientôt pacifiée. Toutes les villes m'envoient des députés; Séville suit cet exemple. La junte est retirée à l'île de Léon. Je m'occupe d'entrer à Cadix sans coup férir.

L'esprit du peuple est bon; j'espère que sous peu Votre Majesté sera charmée des progrès que nous faisons ici, parce que le triomphe de nos ennemis était fondé sur les plus absurdes et les plus noires calomnies, qui se dissipent, et font autant de bien que les ennemis en avaient espéré de mal.

Je vous prie, Sire, d'agréer l'hommage de ma tendre amitié, et de croire que je désire plus que personne vous être utile pour reconquérir la liberté des mers, et vous prouver que je méritais peut-être d'être appelé du nom que vous m'avez donné à Bayonne, dans votre première proclamation aux Espagnols (1). »

Napoléon à Berthier. Paris, 28 janvier 1810.

« Mon cousin, vous ferez connaître au roi d'Espagne que mes finances se dérangent; que je ne puis suffire aux énormes dépenses que me coûte l'Espagne; qu'il devient indispensable que les fonds nécessaires pour le génie, l'artillerie, l'administration, les hôpitaux, chirurgiens et administrateurs de toute espèce, soient fournis par l'Espagne, ainsi que la moitié de la solde; que nul n'est tenu à l'impossible; que le roi doit nourrir l'armée d'Espagne; que tout ce que je puis faire est de donner deux millions par mois pour supplément de solde; que si cela ne peut avoir lieu, il n'y *a plus qu'un moyen, c'est de faire administrer les provinces pour le*

(1) Le roi resta les 30 et 31 janvier à Carmona, et c'est alors qu'eut lieu le conseil de guerre dans lequel la marche directe sur Cadix fut proposée, et rejetée malheureusement. En marchant droit sur Cadix, on atteignait le duc d'Albuquerque, et l'Andalousie était vraisemblablement conquise.

compte de la France (1), vu que la situation de mes finances ne me permet plus de continuer de si grands sacrifices. Vous préviendrez de cet état de choses l'intendant général et le commandant du génie. »

Napoléon à Berthier. 31 janvier 1810.

« Mon cousin, réexpédiez l'aide de camp du roi d'Espagne; il sera porteur des instructions suivantes:

1° En marchant sur Séville et Cadix, il faut avoir soin de mener les équipages de siége nécessaires; car si l'ennemi sait qu'on n'a pas les moyens de le bombarder ni de le miner, cela pourra accroître sa résistance.

2° Il faut prévoir que les Anglais peuvent marcher sur Talavera pour faire diversion. Il est donc convenable de laisser le 5e corps, qui est composé de nos meilleures troupes, pour opposer aux Anglais, et de mettre tous les petits corps chargés de garder la communication avec Madrid, sous les ordres du commandant du 5e corps, afin qu'il puisse les réunir et s'opposer aux Anglais. Ce corps pourra se porter sur Alcantara et jusque sur la frontière du Portugal, pour éclairer les mouvements des Anglais et correspondre avec le duc d'Elchingen.

3° Si les Anglais ne font pas le mouvement de se porter sur Madrid pour faire diversion, ils peuvent se porter sur Salamanque; et, dans ce cas, le

(1) Cette lettre était la *préface* du décret du 8 février, décret qui allait, d'un seul coup de massue, renverser tout l'édifice construit pierre à pierre par Joseph, élevé avec tant de difficultés, et qui commençait seulement alors à sortir de ses fondations.

6e corps serait renforcé par la division Loison et le 8e corps, et par 1,200 hommes de cavalerie, qui rendraient impossible toute opération sérieuse dans la plaine.

4° Si le corps qui sera opposé aux Anglais n'est pas fortement constitué, et si les corps entre la Sierra-Morena et Madrid ne sont pas sous le même commandement, si les Anglais conçoivent l'espoir de faire un mouvement offensif, cela encouragera la résistance de Cadix. Le moindre mouvement rétrograde d'un des corps de l'expédition d'Andalousie serait contraire à toute idée militaire, enhardira l'insurrection, et découragera l'armée française. Il ne faut donc envoyer en Andalousie que les troupes nécessaires; car, dans cette opération, il faut prévoir la diversion des Anglais.

5° Sa Majesté n'a pas été satisfaite des projets que je lui ai soumis: ils ne présentent point de fortes combinaisons. Il n'y a de dangereux en Espagne que les Anglais; le reste n'est que des partisans qui ne peuvent jamais tenir en campagne.

La communication de Lisbonne avec Séville et Cadix est très-prompte. Si l'on laisse sur le Tage un corps trop faible, on compromettra l'opération (1). »

La cavalerie du 4e corps d'armée a obtenu de Ordre

(1) C'est la première fois que l'Empereur donne un avis sur l'expédition d'Andalousie. Quoique ayant appris par les rapports de son ministre, qui tenait tous les détails du maréchal Soult, les dispositions faites à Madrid pour la campagne qui allait s'ouvrir, Napoléon n'en dit pas un mot dans aucune de ses dépêches précédentes.

de l'armée. Au camp royal de Carmona. 31 janvier 1810.

nouveaux succès, dans la journée du 28, à Alcala-la-Réal et à Isnallos : le résultat a été la destruction de deux régiments de cavalerie ennemie, 600 prisonniers, la prise de 500 chevaux et d'un convoi de 36 pièces de canon.

Le même jour, les magistrats de la ville de Grenade sont venus en députation près le général Sébastiani, et lui ont remis leur acte de soumission à Sa Majesté Catholique. Le 28 au soir, les troupes impériales sont entrées à Grenade. »

Soult à Belliard. Carmona, 31 janvier 1810.

« J'ai l'honneur de vous remettre, Monsieur le général, une lettre de Son Altesse le prince de Neufchâtel et de Wagram, en date du 11 de ce mois; vous voudrez bien veiller à l'exécution des dispositions qu'elle renferme, et m'en rendre compte.

J'ai reçu vos rapports des 24 et 25 de ce mois; il y aurait peut-être encore du danger à confier des armes aux habitants; ainsi, Sa Majesté, en applaudissant à la conduite de ceux du village de Predena, croit devoir différer pour accorder leur demande. Cependant, si dans ce village ou dans quelques autres il y avait des habitants dont le dévouement fût connu et qui offrissent des garanties, vous pourriez en confier aux individus qui seront dans ce cas, en prenant leurs noms et les obligeant à les représenter lorsqu'ils en seront requis.

J'ai l'honneur de vous prévenir que j'envoie ordre au général Tilly d'envoyer à Madrid une brigade de la confédération du Rhin, et de garder l'autre brigade à Ségovie pour assurer les communications

jusqu'au Duero. Je vous préviens aussi que le régiment de chevau-légers westphaliens a reçu ordre de se rendre à Ségovie pour y rester à la disposition du général Tilly, et que l'escadron de chasseurs de Nassau doit se rendre à Madrid; l'intention du roi est que vous donniez ordre à ce dernier corps de continuer sa marche pour Manzanarès dans la Manche, où il sera à la disposition du général Darmagnac. Sa Majesté ordonne également que vous envoyiez au général Darmagnac le contingent du duc d'Aremberg, et que vous fassiez sur-le-champ partir tous les détachements du 27e régiment de chasseurs à cheval qui sont dans votre gouvernement ou dans celui de Ségovie, pour joindre leur régiment en Andalousie, au quartier du roi.

Vous donnerez aussi ordre aux bataillons des 51e et 58e régiments, ainsi qu'aux bataillons de marche destinés pour le 1er corps, qui sont à Madrid, d'en partir pour joindre l'armée en Andalousie; à leur passage à Manzanarès et à Andujar, ils seront dirigés sur leur destination.

Son Altesse le prince vice-connétable m'a fait l'honneur de me prévenir que plusieurs régiments et escadrons de marche de cavalerie, avaient reçu ordre de partir des divisions des généraux Loison et Reynier, qui sont, la 1re à Valladolid et la 2e en Biscaye, pour se rendre à Madrid, d'où les divers détachements qui les composent seront sur-le-champ dirigés sur leurs corps respectifs. A cet effet, vous donnerez ordre que les détachements des 26e de chasseurs et hussards hollandais qui pourront se

trouver dans ces régiments y soient incorporés, et qu'il en soit dressé procès-verbal, pour expédition être envoyée au prince de Neufchâtel et au ministre de la guerre. Vous ferez diriger sur le 2e corps, par Tolède et Talavera, ce qui appartient au 1er régiment de hussards, 22e de chasseurs, légion hanovrienne à cheval, 8e régiment de dragons et 4e division de dragons.

Enfin, vous ferez diriger sur l'armée, en Andalousie, les détachements des 2e et 10e régiments de hussards, 5e, 10e, 21e et 27e régiments de chasseurs, des lanciers polonais, et des 1re et 3e divisions de dragons; vous préviendrez de leur passage sur la route, et m'instruirez de leur mouvement, ainsi que de l'exécution des autres dispositions que ma lettre renferme.

Il est probable que lorsque la brigade de la confédération du Rhin sera arrivée à Madrid, la brigade du général Rey aura ordre d'en partir pour une destination particulière; en attendant, elle restera à Madrid.

Sa Majesté désire que vous fassiez envoyer 110 harnachements de cavalerie légère au général Hugo, gouverneur d'Avila, et que vous vous adressiez à cet effet au ministre des finances et aux employés du ministère de la guerre, qui sont restés à Madrid. »

Soult à Berthier. Carmona, 31 janvier 1810.

« Par la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Altesse Sérénissime, le 27, de Cordoue, je lui ai rendu compte que M. le général Sébastiani

avait reçu ordre de partir de Jaen avec les troupes du 4e corps à ses ordres, et de se diriger sur Grenade. Son mouvement a commencé le 26, et il a rendu compte, d'Alcala-la-Réal le 28, qu'étant instruit que les généraux Arizaga et Fraire, avec 6 à 7 mille fantassins entièrement désorganisés, et 3 mille chevaux, seuls restes de l'armée qui a été détruite à Ocana et au passage de la Sierra-Morena, voulaient se jeter dans Grenade, et y exciter le peuple à une nouvelle insurrection, en secondant à cet effet les menées de quelques moines qui prêchaient une croisade contre les Français, il força de marche, et se dirigea, avec le gros de ses troupes et son artillerie, par Alcala-la-Réal, tandis que la brigade de cavalerie légère aux ordres du général Peyreimont suivit la route qui passe par Cambil et Isnalloz. Cette brigade joignit en ce dernier endroit l'ennemi, le chargea aussitôt, lui fit beaucoup de prisonniers, et s'empara d'un courrier, 32 pièces de canon, dont partie de siége.

La colonne de droite donna, au delà d'Alcala-la-Réal, sur un corps de 1,500 chevaux espagnol, commandé par le général Fraire. Le colonel Corbineau, à la tête du 20e régiment de dragons et de mille voltigeurs soutenus par la brigade du général Noirot, composée des 12e et 16e régiments de dragons, chargea aussitôt cette troupe, la culbuta, et la poursuivit l'épée dans les reins pendant 3 lieues, lui tua plus de 200 hommes et prit 214 cavaliers, dont 15 officiers, parmi lesquels le colonel du régiment de Ferdinand. On prit aussi 300 che-

vaux; le restant de cette troupe se dispersa, et fut porter l'épouvante dans Grenade. Quelques heures après, les magistrats de cette ville se portèrent à l'avant-garde du général Sébastiani, et lui remirent la soumission par écrit de leurs concitoyens. Ainsi, le 28 au soir, le général Sébastiani a dû entrer dans Grenade; le rapport qu'il a dû faire immédiatement est attendu à chaque instant.

Après la défaite de la cavalerie, on prit encore 4 pièces de canon et beaucoup de munitions.

Le général Sébastiani a ordre d'envoyer des reconnaissances sur Antequera, Malaga, Mondaril et Cadix, aussitôt qu'il sera arrivé à Grenade, afin d'assurer la soumission de la province et compléter la dispersion des ennemis. Il a rendu compte que les déserteurs lui arrivaient en foule.

Votre Altesse Sérénissime a aussi vu, par mon rapport du 27, que Sa Majesté Catholique, en partant de Cordoue, avait fait diriger les 1er et 5^{e} corps sur Séville; l'avant-garde de M. le maréchal duc de Bellune, commandée par le général Latour-Maubourg, joignit le 28, à Loya, un parti de 400 chevaux espagnols, et les poursuivit. Quelques prisonniers qui furent faits apprirent que la division d'Albuquerque, venue de l'Estramadure, qui était renforcée des débris de la division du général Sairin et de quelques dépôts formant ensemble un corps de 18 à 20 mille hommes, avait passé le Guadalquivir à Rinconada, et s'était établie entre Alcala de Guadaira et Carmona: ils donnèrent aussi des renseignements confus sur ce qui se passait à

Séville. Le mouvement du 1^er^ corps en fut accéléré; à son approche, 6 à 7 mille hommes, qui étaient avec le duc d'Albuquerque en position à Larmena, où ils pouvaient se défendre, se retirèrent; depuis, ils ont continué leur marche par Utrera sur Xérès et Arcos, d'où on pense qu'ils se rendront à l'île de Léon, près Cadix. Les postes avancés du 1^er^ corps arrivèrent hier au soir devant Séville, d'où il leur fut tiré quelques coups de canon. Aujourd'hui, M. le maréchal duc de Bellune s'est présenté avec le 1^er^ corps devant la place, et on a fait la reconnaissance des ouvrages que les insurgés ont construits; demain au soir, ces ouvrages seront attaqués et la ville prise d'assaut, si à midi elle n'a pas ouvert ses portes. Mais tout fait espérer que les habitants éviteront par leur prompte soumission cette fâcheuse extrémité : déjà les négociations sont entamées, et le gouverneur, qui paraît fort raisonnable, implore la clémence du roi, et représente que, n'ayant que peu de troupes réglées, il est influencé par quelques milliers de paysans qu'on avait appelés des montagnes au secours de cette ville, et qui se portent à tous les excès. Demain, sans doute, leur fureur sera passée, et il est à espérer qu'on sera assez heureux pour préserver la généralité des habitants, qui montrent des dispositions aussi favorables que ceux de l'Andalousie, des maux qu'ils peuvent encore redouter.

La cavalerie du 1^er^ corps a poussé jusqu'au delà de Utrera; ses postes interceptent la navigation du Guadalquivir.

Le 5e corps a une division à Carmona et une division avec sa cavalerie à Marchena, d'où M. le maréchal duc de Trévise fait occuper Ocana et envoie sur Moron.

Demain, le roi se rendra à Alcala, d'où Sa Majesté fera les dispositions que les circonstances nécessiteront à l'égard de Séville.

On a trouvé à Jaen 4 millions de cartouches d'infanterie et d'autres approvisionnements. Le général Senarmont a reçu ordre de former un équipage de siége à Cordoue. Les prises faites sur l'ennemi en donnent la possibilité.

La junte s'est dispersée; le comte d'Altaméra et l'évêque de Laodicée ont été arrêtés par les insurgés à Xérès; d'autres ont été dans l'île de Léon. On assure que la Romana a été joindre les débris de son ancienne armée, commandée par le duc del Parque, qu'on dit être encore du côté du Tage et de la Guadiana. La junte avait appelé Castanos et Cuesta : le premier s'est abouché avec le duc d'Albuquerque à Carmona; on ignore s'il l'a suivi. A l'entrée des troupes impériales dans Séville, on saura ce que sont devenus tous ces hommes qui ont fait le malheur de leur patrie. On donne la nouvelle que l'escadre anglaise, qui était dans la baie de Cadix, a mis à la voile et s'est éloignée; dans quelques jours cette assertion sera vérifiée.

L'armée impériale est dans l'abondance, les habitants sont extrêmement prévenants pour ses besoins, le temps est des plus favorables, les régiments n'ont presque pas de malades. »

Jos. à Nap. De l'Alcazar de Séville, 2 février 1810.

« Sire, je suis entré dans cette ville hier, aux acclamations de tout le peuple. Le 1er corps y a passé la nuit; il est aujourd'hui en marche sur Cadix; le 5e va se porter sur Badajos. L'Andalousie est pacifiée, l'ordre se rétablit; la junte est dissoute, ses membres sont : ou embarqués pour l'Amérique, ou cachés, ou à Gibraltar; quelques-uns à l'île de Léon (1). »

Jos. à Nap. Séville, 5 février 1810.

« Sire, j'adresse à Votre Majesté le double de ma première lettre de Séville; je crains qu'elle n'ait été interceptée.

Grenade est occupée depuis le 29; Malaga doit l'être aujourd'hui. On marche sur Cadix et Badajos; les dispositions des habitants sont bonnes. Votre Majesté peut regarder les affaires comme bien avancées dans cette partie de l'Espagne; elles seront entièrement terminées par la prise de Cadix.

Je désire que Votre Majesté veuille bien permettre et même un peu ordonner au sénateur Rœderer de se rendre près de moi, afin d'établir un système de finances dont il a déjà l'expérience. Ayant moi-

(1) Le roi, parti de Carmona le 1er février, trouva à Alcala, à deux lieues de Séville, une députation de la capitale de l'Andalousie. A trois quarts de lieue, il rencontra le 1er corps rangé en bataille, le passa en revue, fit son entrée dans Séville, précédé de sa garde, et fut reçu par une foule innombrable qui remplissait les rues et la place publique. Des cris de *vive le roi!* retentissaient de toute part. Était-ce curiosité, crainte ou amour?

Joseph, à ce moment, devait être fier d'une expédition aussi glorieuse que rapide, et qu'il avait entreprise contre l'opinion de son entourage.

Malheureusement on ne s'était pas assez préoccupé de la marche du duc d'Albuquerque sur Cadix.

même une grande habitude de son caractère et de sa manière, je ne saurais pour le moment le remplacer. »

Napoléon à Berthier. Paris, 8 février 1810.

« Mon cousin, vous enverrez le décret ci-joint (1) par un officier au roi d'Espagne et au maréchal Soult, à qui il remettra votre lettre. Mon intention est que tous les ordres soient donnés conformément à ce décret. Je ne puis plus faire face aux dépenses énormes de mon armée d'Espagne. Je veux que l'administration des pays conquis soit entre les mains des généraux qui commandent les provinces, afin que toutes les ressources soient appliquées aux dépenses de l'armée. Désormais, je ne pourrai plus envoyer que *deux millions par mois* pour la solde des troupes qui sont autour de Madrid, et qui forment le fond de l'armée. — Vous aurez soin de ne faire prendre possession du nouveau gouvernement de la Navarre que lorsque le général Dufour y sera arrivé avec sa division. »

Napoléon à Berthier. Paris, 8 février 1810.

« Mon cousin, écrivez au général commandant l'Aragon qu'il doit employer les revenus du pays, et frapper même des contributions extraordinaires, s'il est nécessaire, pour subvenir à la solde et à l'entretien de son armée; que la France ne peut plus suffire à toutes ces dépenses. Vous verrez, par mon décret, que je charge le général Dufour du gouvernement de la Navarre. Donnez-lui les mêmes instructions. — Il y a assez de troupes dans la Biscaye.

(1) Le décret relatif aux grands gouvernements.

— Écrivez aux généraux Thiébault, Bonnet, Kellermann et au duc d'Elchingen que les provinces qu'ils occupent offrent assez de ressources pour l'entretien des troupes sous leurs ordres; qu'ils ne doivent pas compter sur le trésor de France, qui est épuisé par les énormes envois d'argent qu'il ne cesse de faire; qu'une quantité prodigieuse de numéraire s'engloutit en Espagne, et produit l'appauvrissement de la France. — Chargez de vos lettres l'aide de camp du duc de Dalmatie. — Vous écrirez en même temps au général Suchet pour lui donner l'ordre de faire mettre, par une division de ses troupes, le siége devant Mequinenza, et de presser la reddition de cette place, en menaçant toujours Valence et maintenant la tranquillité en Aragon. — Vous l'informerez que la division Dufour, forte de 7 à 8 mille hommes, arrive vers la fin de février dans la Navarre, et que la brigade Montmarie, composée de détachements qui appartiennent à ces corps, va se rendre à Saragosse. »

Napoléon à Berthier. Paris, 8 février 1810.

« Mon cousin, donnez l'ordre à la brigade de dragons que commande le général Gardanne, composée des 4^{e} et 5^{e} régiments provisoires, qui est arrivée à Burgos, de se rendre à Valladolid, où elle sera dissoute; et les escadrons des 3^{e}, 6^{e}, 10^{e} et 11^{e} régiments de dragons rejoindront leur corps : ce qui portera la division du général Kellermann à près de 4 mille hommes. Donnez ordre au 11^{e} régiment provisoire de dragons, qui est à Vittoria, de se diriger sur Madrid, d'où il sera envoyé au 2^{e} corps et dis-

sous; ainsi, les 13e et 22e de dragons auront chacun leurs quatre escadrons. — Par ce moyen, de douze régiments provisoires, les 11e et 12e, et les 4e et 5e étant dissous, il ne restera plus que huit régiments, lesquels, formant plus de 6 mille hommes, feront partie du 8e corps. Donnez ordre au duc d'Abrantès d'occuper la plaine par cette cavalerie, de former des magasins, et de poursuivre les brigands. Demandez-lui s'il n'y aurait pas moyen d'imposer deux millions sur la province de Burgos pour subvenir à l'entretien de son corps d'armée. »

Jos. à Nap. Séville, 8 février 1810.

« Sire, la situation des affaires est très-bonne. J'espère que Cadix ouvrira ses portes. J'envoie les aigles et les drapeaux perdus à Baylen, que j'ai trouvés ici; l'évêque et le chapitre m'en ont fait la remise. Un officier va partir pour les porter à Votre Majesté.

Je prie Votre Majesté de donner l'ordre ci-joint. La sœur qui redemande son frère est veuve d'un homme horriblement massacré ici, après Solano et par les mêmes assassins, pour avoir été soupçonné d'avoir correspondu avec l'armée française. »

Rapport du ministre à Napoléon. Paris, 11 février 1810.

« Sire, le colonel Donnadieu, commandant le 47e régiment de ligne, qui sert dans vos armées avec valeur, supplie Votre Majesté de l'autoriser à changer son nom, auquel la malveillance semble s'attacher depuis longtemps. Cet officier proteste du plus absolu dévouement, et du désir qu'il a de verser la dernière goutte de son sang à votre service. Il désirerait, Sire, que Votre Majesté voulût bien lui don-

ner le titre de baron de Saint-Tècle, nom d'un fort qu'il a défendu avec la plus grande bravoure pendant le blocus de Gênes, ainsi que le certifie le duc de Rivoli.

A Sornosa, le colonel Donnadieu s'est maintenu vingt et un jours avec la plus grande intrépidité, et Votre Majesté en arrivant à Vittoria lui fit compliment sur sa belle conduite : il serait également flatté de porter ce nom.

Comme le colonel Donnadieu a demandé à prêter dimanche prochain serment entre les mains de Votre Majesté, il aurait à cœur de lui être présenté sous l'un des deux titres ci-dessus qu'il plairait à Votre Majesté de lui accorder. »

Napoléon à Berthier. Paris, 12 février 1810.

« Mon cousin, donnez ordre que la brigade Valentin soit dissoute aussitôt qu'elle aura été remplacée à Bilbao ; que tous les détachements de cette brigade qui appartiennent au 32^{e} léger, 6^{e} léger et 76^{e} de ligne, aillent rejoindre le 6^{e} corps, pour être incorporés dans leurs régiments respectifs, et que tout ce qui appartient aux 118^{e}, 119^{e} et 120^{e} se rende à Santander ; le général Valentin lui-même suivra ces trois régiments, et sera sous les ordres du général Bonnet.—Brigade Montmarie. Vous donnerez ordre qu'aussitôt que cette brigade aura été remplacée par le général Dufour, le général Montmarie ait à la réunir à Tudela, pour de là se rendre à Saragosse, où le général Suchet fera incorporer les détachements qui la composent dans les divers régiments du 3^{e} corps auxquels ils appartiennent.

— Brigade Lamartinière. Vous donnerez ordre que tout ce qui, dans cette brigade, appartient au 3e corps ait à se rendre à Saragosse, et que le reste de la brigade se rende à Burgos, d'où elle fournira des garnisons pour la police de la province; elle devra pousser de forts détachements du côté de Frias, pour maintenir la communication avec Santander.—Division Dufour. Donnez ordre que cette division soit composée seulement du 1er et du 2e régiments de marche; que le 4e régiment de marche continue sa marche sur Salamanque, où il sera incorporé dans le 6e corps (hormis les détachements du 43e et du 55e, qui, jusqu'à nouvel ordre, tiendront garnison dans la citadelle de Burgos), et que le 3e régiment d'infanterie de marche de cette division soit dissous à Tolosa, et reçoive la destination suivante : Les 700 hommes qui appartiennent au 4e régiment suisse et les 30 hommes du 3e régiment se rendront, sous les ordres du général Kellermann, à Valladolid, ce qui complétera à 2 mille hommes les bataillons suisses de la division Kellermann. Tout ce qui appartient à la légion hanovrienne se rendra au 6e corps. Tout ce qui appartient aux bataillons irlandais se rendra au 8e corps. Tout ce qui appartient à la légion de la Vistule et aux régiments polonais se rendra à Saragosse, pour y être incorporé dans la légion de la Vistule.—8e corps. Donnez ordre que tout ce qui, dans le 8e corps, appartient au 14e et au 121e régiments, se rende à Saragosse pour rejoindre ces régiments; que tout ce qui appartient au 122e se rende à la division Bonnet; que tout ce qui appar-

tient au 15e d'infanterie légère se rende au 6e corps. Par ces dispositions, la division Lagrange ne sera plus divisée qu'en deux brigades ; la division Bonnet sera augmentée de plus de 2 mille hommes; et le 3e corps, de plus de 4 mille hommes. Donnez ordre au duc d'Abrantès de porter son quartier général à Valladolid, de réunir là tout son corps d'armée; d'occuper par de petits postes d'infanterie et de cavalerie le royaume de Léon, Benavente et les confins de la Galice, afin que la division Loison puisse se reployer sur Salamanque ; de se maintenir constamment en communication avec le 6e corps, et de soumettre toute la plaine. —Division Kellermann. Donnez ordre à la division de dragons Kellermann, c'est-à-dire aux 3e, 6e, 10e et 11e régiments, aussitôt qu'ils auront été complétés par les 4e et 5e régiments provisoires, ce qui les portera à 3,400 hommes, de se mettre en marche pour Salamanque, pour être sous les ordres du duc d'Elchingen, commandant le 6e corps. En faisant connaître au duc d'Abrantès que la division Kellermann fait partie du 6e corps, vous le préviendrez qu'il doit faire occuper par sa cavalerie les postes que tenait le général Kellermann.—6e corps. Vous écrirez au duc d'Elchingen que, moyennant l'arrivée du duc d'Abrantès à Valladolid, et l'occupation par ce corps d'armée du royaume de Léon et de la frontière de Galice, il doit attirer à lui la division Loison ; qu'avec les augmentations de cavalerie qu'a reçues son corps, et en dernier lieu par la réunion de la division Kellermann, il aura plus de 6 à 7 mille hommes de cava-

lerie; que l'arrivée de la division Loison portera son corps à plus de 36 mille hommes; que, d'ailleurs, le duc d'Abrantès est avec un autre corps de 30 mille hommes sur ses derrières pour l'appuyer; qu'il n'y a pas un moment à perdre pour inonder les débouchés du Portugal, autant que possible, par de fortes patrouilles de cavalerie, afin de savoir ce qui se passe, donner de l'inquiétude aux Anglais, et les empêcher de se porter sur le midi; qu'il peut répandre en Portugal l'annonce de l'arrivée de l'Empereur avec 80 mille hommes; qu'il doit occuper le haut du col qui sépare Ciudad-Rodrigo; qu'il ait de forts partis autour de cette ville. Ayez une conférence avec le général Lariboissière pour savoir si l'on ne pourrait pas faire partir de Burgos un millier de chevaux, chargés de munitions de siége pour Valladolid, et les diriger de là sur Salamanque. Faites-moi rédiger un état du 6e corps, comprenant les augmentations qu'il doit recevoir d'après mes différents ordres.—Division Bonnet. Faites connaître au général Bonnet qu'il doit s'emparer des Asturies et prendre les ordres du duc d'Abrantès, qui occupe le royaume de Léon et les confins de la Galice; que sa principale opération est d'occuper avec sa division toutes les forces de la Galice, et de menacer constamment cette province par les Asturies; ce qui tiendra en réserve les troupes que l'ennemi a de ce côté, et les empêchera de se porter ailleurs.—Gendarmerie. Écrivez au général Buquet que les quatre premiers escadrons de gendarmerie qui entreront en Espagne, il les place dans les trois Bis-

cayes; que les quatre suivants occupent la Navarre; qu'il les place de manière que la police des Biscayes et de la Navarre soit parfaitement assurée; qu'il envoie à cet égard un mémoire; que je désire que les autres escadrons puissent être placés dans l'Aragon, sur la gauche de l'Èbre, pour assurer les communications avec Jaca, Vénasque et les frontières de France; qu'enfin aucun escadron ne doit passer Miranda ni l'Èbre sans mon ordre, à moins que ce ne soit de deux ou trois marches seulement pour poursuivre les brigands ou escorter les convois. —3^{e} corps. Faites connaître au général Suchet que, depuis le 1er janvier, son corps est augmenté de plus de la moitié, et sa cavalerie plus que du double; que j'entends qu'il pousse des colonnes mobiles dans tout l'Aragon; qu'il cherche à se mettre en communication avec le 7^{e} corps, et qu'avant le 1er mars il investisse Méquinenza et Lérida, et pousse vivement ces deux siéges. Faites-lui connaître que je dois envoyer des escadrons de gendarmerie à pied et à cheval pour organiser toute la partie de l'Aragon qui est entre l'Èbre et les Pyrénées, et que je désire qu'il me fasse passer un projet là-dessus. — *Résumé.* Moyennant les dispositions contenues dans cette lettre, la division Reynier se trouve dissoute; la brigade Montmarie se trouve faire partie du 3^{e} corps; la brigade Valentin est envoyée, la moitié au 6^{e} corps et la moitié à la division Bonnet; et la brigade Lamartinière se rend provisoirement à Burgos. Mon intention est de l'envoyer plus loin aussitôt que les six bataillons auxiliaires seront arrivés.

Les six bataillons auxiliaires continueront toujours à se rendre à Vittoria. Faites part de ces dispositions au roi et au duc de Dalmatie. Envoyez-leur copie des ordres donnés depuis le 1er janvier, afin que, s'il s'était perdu des estafettes, ils aient le double. »

Napoléon à Berthier. Paris, 15 février 1810.

« Mon cousin, je n'approuve pas qu'on change l'organisation des escadrons de gendarmerie. Ils se mettront en marche aussitôt qu'ils seront complétés, à quelques hommes près. Les quatre premiers escadrons entreront dans la Biscaye, et les quatre suivants dans la Navarre. Mon intention est qu'ils entrent en Espagne au 1er mars. — Mandez au duc d'Abrantès de prendre avec lui le 1er bataillon provisoire des équipages militaires. Par ce moyen, le duc d'Abrantès aura 140 caissons du 10e bataillon, et 140 du 2e provisoire ; total, 280 caissons. Recommandez-lui de les faire mettre en bon état, d'y établir une bonne organisation, et de les tenir chargés de biscuit, soit de celui qu'il prendra à Bayonne, soit de celui qu'il prendra à Burgos. Il sera ainsi à même de suivre toute sorte d'opérations. Pressez le départ du 11e bataillon des équipages pour Bayonne, et faites-moi connaître quand il y arrivera. — Écrivez au général Hédouville de garder à Bayonne les 31 mille paires de souliers qu'a laissées le 1er bataillon des équipages militaires. Elles serviront à approvisionner les troupes de passage. »

Napoléon à Berthier. Paris,

« Mon cousin, faites connaître au général Suchet que je lui réitère l'ordre de faire le siége de Lérida

et de Méquinenza, et d'employer le reste de ses troupes sur la frontière du royaume de Valence ; que j'ai à cœur spécialement de venir promptement à bout de la Catalogne. Prévenez-le que le duc de Castiglione a été jusqu'à Barcelone, et qu'il tâche de se mettre en communication avec lui. Faites connaître au général Suchet que s'il recevait de Madrid des ordres contraires aux miens, il doit les regarder comme non avenus, surtout pour ce qui regarde l'administration. » 17 février 1810.

« Sire, il paraît que Cadix veut se défendre; nous verrons sous quelques jours ce qu'elle fera lorsque nous aurons quelques batteries montées. Si Votre Majesté pouvait disposer de l'escadre de Toulon, l'occasion pourrait être bonne. Jos. à Nap. Santa-Maria, 18 février 1810.

Je ne suis pas en état, Sire, de rien donner pour la solde en ce moment; je suis encore dans la plus grande gêne. Si Votre Majesté peut continuer comme par le passé, il me paraît que, la tranquillité rétablie, je pourrai suffire à tout, et répondre aux vues de Votre Majesté : il me faut pour cela laisser administrer et continuer de payer, ou prêter les fonds pour payer l'armée encore deux mois ; il est à croire que d'ici à cette époque, Cadix pris, Valence soumise, l'Espagne entière le sera. Alors Votre Majesté pourra disposer pour le Portugal de 50 mille hommes qui aujourd'hui sont en Espagne; et je conçois que, ne conservant ici que 50 ou 60 mille Français, il me sera possible de les payer entièrement si l'ordre est observé, si on établit les mêmes

règles ici qu'en Italie, de manière que le trésor espagnol compte une somme déterminée à la caisse de l'armée française, qui sera administrée par les administrateurs français.

Votre Majesté peut par là concilier les intérêts de son empire avec ceux du bien de ce vaste pays, qui serait bientôt ruiné si on n'adopte pas des bases fixes, et telles que la bonté en a été consacrée par l'expérience du royaume d'Italie.

Je dois penser que Votre Majesté doit aussi désirer de me mettre dans une position convenable vis-à-vis tout le monde ; elle ne peut pas vouloir que son frère soit à chaque instant humilié par des ordres que lui transmettent des généraux qui lèvent des impôts, font des proclamations, émanent des lois, et me rendent ridicule aux yeux de mes nouveaux sujets.

Les généraux Kellermann et Loison, entre autres, ont beaucoup fait de ces choses-là. »

Napoléon à Berthier. Paris, 19 février 1810.

« Mon cousin, donnez ordre que les mille chevaux d'artillerie qui arrivent le 28 à Bayonne, et les 370 qui arrivent le 24, faisant près de 1,400 chevaux, se rendent à Saragosse, où ils seront aux ordres du général Suchet pour le siége de Lérida. Ils attelleront la poudre et tout ce qui sera nécessaire pour ce siége, en ayant soin de ne prendre à Bayonne que tout ce que l'on ne pourra pas se procurer à Pampelune et à Saragosse. Ordonnez que tous les détachements des 3 mille chevaux qui arrivent d'Allemagne prennent, en passant à Poitiers, des mulets

pour se compléter. Ordonnez au général Laribois-sière d'envoyer un officier d'artillerie pour diriger le mouvement. — Écrivez au général Suchet pour lui donner avis de cela, et dites-lui qu'après la prise de Lérida, ces chevaux lui serviront pour Tortose et Valence ; qu'il faut que, du 1er mars au 8, il ait investi Lérida; que le duc de Castiglione est prévenu, pour qu'il se mette en communication avec lui.»

Berthier aux généraux Thouvenot et Dufour. Rambouillet, 22 février 1810.

« Je vous ai envoyé les ordres de l'Empereur, d'après lesquels vous étiez nommé gouverneur de la province de....., qui est mise en état de siége. Cette mise en état de siége vous donne tous les pouvoirs nécessaires tant pour le commandement de la province que pour son administration; et ce n'est qu'avec moi que vous devez directement correspondre pour cet objet. Les rapports que vous avez à entretenir avec l'état-major général de l'armée d'Espagne concernent seulement les mouvements de troupes, et objets purement militaires (1). Ainsi que je vous l'ai mandé, toutes les ressources de la province doivent être employées pour solder les troupes, les bien nourrir, les habiller, en prenant au surplus les précautions convenables, et en ayant soin que le plus grand ordre et la plus grande économie soient apportés dans l'administration de la province en état de siége. »

(1) Ce décret, en mettant les provinces en état de siége, rendait réellement indépendants de l'autorité du roi les généraux qui les commandaient. Ce ne fut cependant que dans le courant du mois d'août que l'Empereur retira formellement le commandement supérieur à son frère.

Berthier à Suchet. Rambouillet, 22 février 1810.

« Je vous réitère, Monsieur le comte, l'ordre que je vous ai donné pour vous emparer de Lérida et Méquinenza, et de vous mettre en communication avec le duc de Castiglione. L'intention de l'Empereur est que l'Aragon, qui est mis en état de siége, ait le moins de communication possible avec Madrid. L'état de siége de cette province vous donne toute autorité, et vous devez employer toutes ses ressources pour solder, habiller et nourrir votre armée. Si enfin le roi vous donnait des ordres, comme général en chef des armées d'Espagne, pour ce qui concerne la partie administrative, alors seulement vous devez déclarer que l'Aragon, étant en état de siége, forme une armée séparée qui ne reçoit des ordres que de l'Empereur. Vous sentez assez, Monsieur le comte, que vous ne devez faire connaître ces dispositions que dans le cas d'une absolue nécessité. Sa Majesté s'en rapporte à vous sur la prudence qu'exige une pareille position, et elle compte sur votre dévouement à sa personne, et sur votre attachement à l'empire français. Vous sentez que quelques parties de l'Aragon pourraient être nécessaires pour les nouvelles limites de la France. Cette lettre, Monsieur le comte, est entre vous et moi seulement. »

Le major général à Napoléon. Paris, 27 février 1810.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que, d'après les états que m'a adressés M. le général Loison, le montant des contributions frappées par ce général dans les provinces de Logrono, San-Domingo de la Cazalda, l'Arioja, etc.,

est de 14,909,574 réaux, sur laquelle somme celle de 8,374,557 réaux était déjà reçue au 3 février. Des ordres avaient été donnés pour presser le payement des 6,535,017 réaux qui doivent compléter la somme totale des contributions imposées.

D'après la demande du général Solignac, le général Loison a fait verser, dans la caisse du payeur de Burgos, la somme de 301,258 réaux, pour faire face aux dépenses qu'occasionnent les approvisionnements ordonnés dans cette ville; le général Loison a retenu 600,000 réaux pour les dépenses courantes de sa division : cette dernière somme a été déposée entre les mains de l'administrateur espagnol qui suit son quartier général. Le restant de la somme reçue a été envoyé à Madrid, pour être versé dans la trésorerie royale. Indépendamment de ces contributions, le général Loison a requis dans les mêmes provinces 3,685 paires de souliers, qui ont été distribuées aux troupes de sa division. »

Napoléon à Berthier. Paris, 28 février 1810.

« Mon cousin, je vous renvoie les lettres du général Thouvenot. Répondez-lui qu'il serait encore prématuré de faire venir des otages; qu'il doit gouverner le pays d'une main ferme, faire usage des ressources qu'il offre pour l'entretien des troupes; que 4 escadrons de gendarmerie doivent être arrivés; qu'il doit les placer et leur faire faire le service comme en France; que 6 bataillons auxiliaires, formant au moins 3 mille hommes, doivent être arrivés; que 3 mille marins armés de fusils,

commandés par le colonel Baste, arrivent dans les premiers jours de mars à Saint-Sébastien; qu'une division de ma garde, forte de 6 mille hommes, est à Logrono, et que s'il y avait urgence, il peut les requérir; que 6 mille hommes de l'arrière-garde commandés par le général Séras sont en marche; que le général Dufour est entré dans la Navarre avec une division de 6 mille hommes. Qu'ainsi donc les troupes ne peuvent lui manquer, et qu'il doit être sans inquiétude; qu'il doit prévoir que les mesures qu'il a prises pourront n'être pas agréables aux ministres du roi; mais que cela ne doit pas l'empêcher d'aller outre, et qu'il doit alléguer les ordres qu'il a de moi. Faites-lui connaître aussi qu'on doit transporter les marchandises américaines à Bayonne, où l'on pourra les mieux vendre. — Écrivez-lui aussi que les équipages américains ne doivent pas être considérés comme prisonniers. »

Napoléon à Berthier. Paris, 2 mars 1810.

« Mon cousin, donnez l'ordre à la brigade du général Lamartinière, forte de 5 mille hommes, de se rendre à Valladolid, où elle sera sous les ordres du général Kellermann, qui la réunira au régiment suisse et autres détachements qui sont sous son commandement, ce qui lui fera 7 à 8 mille hommes d'infanterie. Donnez-lui l'ordre d'appuyer le général Bonnet et de maintenir la tranquillité dans la Castille, ce qui laissera le duc d'Abrantès libre de se porter partout, et sans crainte pour ses derrières. Donnez ordre que les 6 bataillons auxiliaires continuent leur route de Vittoria sur Burgos, et nom-

mez pour les commander un général de brigade qui soit sur les lieux. Ces bataillons se disciplineront et s'exerceront, tout en servant au maintien de l'ordre et de la sûreté dans les Castilles; ils se lieront avec Santander, et se porteront partout où leur présence serait nécessaire. Le général Séras, avec la division d'arrière-garde, continuera sa route, et se rendra dans la Biscaye. Par ce moyen, le général Thouvenot aura à sa disposition une bonne division d'infanterie, les 43e et 44e bataillons de la flottille, et 4 escadrons de gendarmerie, valant 8 à 900 hommes, ce qui est plus que suffisant pour mettre le pays à l'abri de toute inquiétude. — Vous ferez connaître au duc d'Abrantès ces mouvements de troupes, pour qu'il puisse en disposer en cas d'événement extraordinaire. »

« Sire, j'écris à Julie de se rendre auprès de moi avec mes enfants; la saison est favorable : dans quelque temps elle serait insupportable par l'excessive chaleur. Jos. à Nap. Ronda, 2 mars 1810.

Votre Majesté impose à ce pays un fardeau qu'il ne peut pas supporter; il faut encore faire quelques avances, que la pacification me mettra à même de rembourser.

X...., X..., X.... sont des gens qui ruineront le pays qu'ils doivent administrer, en pure perte. Je désire que Votre Majesté ordonne que ces pays soient administrés directement par nos intendants et nos ministres. »

« Mon cousin, réitérez les ordres pour que toutes Napoléon

à Berthier. Paris, 5 mars 1810.

les marchandises coloniales saisies sur des bâtiments américains dans les ports de Saint-Sébastien, de Bilbao, de Santander et autres ports d'Espagne, soient envoyées à Bayonne pour y être vendues. Le produit en sera versé dans une caisse spéciale, et il en sera tenu compte. Je vous envoie une décision sur une question proposée par le général Thouvenot. Répondez à ce général qu'il faut que l'argent soit versé dans la caisse des douanes à Bayonne; sans quoi les marchandises ne doivent point être délivrées. »

Joseph à la reine Julie. Malaga, 5 mars 1810.

« Ma chère amie, je reçois ta lettre du 14 février; elle me confirme dans mon opinion que tu dois me rejoindre le plus tôt possible avec mes enfants et avant le commencement des chaleurs; donc, le plus tôt que tu pourras. Dans le cas où, malgré ta bonne santé, tu ne pourrais pas partir aussitôt que je le désire et qu'il convient, *j'espère que tu ne souffriras pas que personne prenne ta place;* le contre-coup en serait sensible et préjudiciable ici. Cette nation, qui aujourd'hui m'accueille bien, est tellement fière, qu'elle serait humiliée si nous ne restions pas à notre place. Sois plutôt malade, et évite *toute occasion d'étiquette.* (1) »

Napoléon

« Monsieur le duc de Feltre, envoyez au major

(1) Joseph n'avait pas approuvé le divorce de Napoléon avec Joséphine. Cette circonstance avait contribué à jeter du froid entre les deux frères; il craignait qu'à l'époque des fêtes du mariage de l'Empereur, on ne donnât pas à la reine, sa femme, la place que lui assignait son rang.

général cette dépêche. Il répondra au duc d'Abrantès qu'il doit lever dans les provinces de Valladolid et de Burgos les fonds nécessaires pour subvenir à tous les besoins de son corps d'armée, et que tout doit être versé dans la caisse de son payeur. » — au ministre. 12 mars 1810.

« Mon cousin, écrivez au duc d'Abrantès qu'il donnera des ordres au général Kellermann pour tout ce qu'il aura à faire. — Le général Gardanne se rendra au corps du maréchal Ney, qui l'emploiera dans sa cavalerie. — Le général Marancin, actuellement à Valladolid, sera employé au corps du duc d'Abrantès. » — Napoléon à Berthier. Paris, 16 mars 1810.

« Mon cousin, témoignez au général Bonnet ma satisfaction de la manière dont il s'est conduit dans les affaires des 14 et 15 février contre les insurgés des Asturies. — Voyez le ministre de la marine pour qu'il fasse partir de Bayonne des bricks ou autres bâtiments de moindre grandeur, pour aller prendre à Gijon les prisonniers et tout ce qui embarrasse le général Bonnet. — Écrivez aussi au duc d'Abrantès pour qu'il fasse attaquer aussitôt Astorga, afin de soutenir le général Bonnet dans les Asturies, établir une communication avec lui, et porter l'alarme dans la Galice. » — Napoléon à Berthier. Paris, 16 mars 1810.

« Mon cousin, écrivez au duc d'Abrantès qu'il est nécessaire qu'il frappe des contributions dans les provinces de la Vieille-Castille, de Valladolid et de Léon, assez fortes pour qu'il puisse solder ses trou- — Napoléon à Berthier. Paris, 16 mars 1810.

pes. — Ecrivez au duc d'Elchingen pour qu'il fasse la même opération dans les pays qu'il occupe, et pour qu'il s'entende avec le duc d'Abrantès pour les limites respectives des pays qu'ils imposeront. — Vous donnerez le même ordre au général Bonnet, afin qu'il puisse mettre sa solde au courant. — Écrivez au général Hédouville pour qu'il me fasse connaître la situation des fonds qu'il a à Bayonne, et ce qu'il a envoyé en Espagne jusqu'au 1er avril ; recommandez-lui de ne rien envoyer en Navarre, Aragon, Biscaye, Santander, Vieille-Castille, 6^{e} corps. Je désire connaître la quantité de fonds qui se trouvent à Bayonne disponibles pour l'Espagne, afin que je décide. Voyez le ministre du trésor public pour savoir ce qu'il a de disponible pour l'Espagne pour mars et avril, et ne disposez de rien qu'après m'avoir rendu compte. »

Suchet à Berthier. Saragosse, 19 mars 1810.

« Je me suis empressé de faire connaître officiellement aux autorités locales le décret de l'Empereur du 8 février, qui forme un gouvernement particulier, sous le titre de gouvernement d'Aragon.

J'ai cru convenable de maintenir provisoirement toutes les autorités, jusqu'au moment où je pourrai vous présenter un projet d'organisation.

Je conserve aussi provisoirement, sous le titre de receveur, l'un des anciens trésoriers espagnols. Il versera exactement, tous les mois, le produit de ses recettes dans la caisse du trésorier du gouvernement de l'armée.

Je n'ai pu entrer dans mes nouvelles fonctions

qu'au moment de ma course dans le pays de Valence. Ces fonctions, que j'ai remplies presque de la même manière au nom du roi, le seront désormais au nom de Sa Majesté l'Empereur. Je ne me servirai néanmoins de ce nom que d'après une autorisation formelle de votre part, croyant m'apercevoir, par votre lettre du 22 février, que vous désirez que je ne fasse usage, jusqu'à nouvel ordre, que du titre : Gouvernement d'Aragon.

Je me conformerai en tous points aux dispositions qui me prescrivent de ne recevoir aucun ordre relatif à l'administration de la justice, la police et les finances, que ceux de l'Empereur, que vous me transmettez vous-même.

Votre Altesse me demande un rapport sur l'état des finances : elles sont bien peu en rapport avec nos besoins. Ce pays est depuis deux ans le théâtre de la guerre, et l'émigration de la presque totalité des riches propriétaires ne nous a laissé que des biens sans culture, dont l'administration parvient avec peine à arracher une petite partie des revenus ordinaires. Du reste, les difficultés ne m'arrêteront pas. Je ferai enlever jusqu'à la dernière piastre, pour approcher de l'exécution des ordres de l'Empereur.

Dès l'instant que j'ai été chargé de commander l'armée d'Aragon, j'ai tellement cru entrevoir que quelques parties de cette province deviendraient nécessaires au grand plan de l'Empereur mon maître, que j'ai fait reconnaître les chemins d'Oleron à Jaca, en faisant rédiger un mémoire qui présente clairement les moyens d'y établir une grande route : un

plan pour élever des fortifications à Saragosse est prêt à être achevé lorsque l'Empereur l'ordonnera. »

Jos. à Nap. Grenade, 21 mars 1810.

« Monsieur mon frère, je reçois la lettre de Votre Majesté Impériale et Royale en date du 23 février, par laquelle elle veut bien me faire part de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche. Votre Majesté connaît l'intérêt que je prends à tout ce qui la regarde : j'espère qu'elle agréera mes sincères félicitations. Sur ce, je prie Dieu, etc. »

Napoléon à Berthier. Compiègne, 9 avril 1810.

« Mon cousin, vous donnerez ordre au général Buquet de distribuer les 20 escadrons de gendarmerie de la manière suivante : 4 escadrons en Biscaye; 4 en Navarre; 6 dans la partie de l'Aragon qui est entre l'Èbre et la France, de manière que toutes les vallées de l'Èbre à la France soient surveillées, et que cette gendarmerie puisse correspondre avec la gendarmerie de France; et 6 dans la province de Santander, de sorte que la correspondance de Vittoria à Bilbao et à Santander soit constamment libre. Total, 20 escadrons. Mon intention est que, par l'établissement de ce service, les trois provinces de Biscaye, la Navarre, la partie de l'Aragon qui est entre l'Èbre et la France, et la province de Santander, soient parfaitement organisées et soumises à une police régulière. — Les 6 escadrons de la province de Santander feront la police sur les environs de Miranda, de Briviesca, et jusqu'à Burgos. — Écrivez au général Suchet que mon intention n'est pas qu'il garde à Saragosse aucun

escadron de gendarmerie, mais qu'il les tienne cantonnés dans toutes les vallées de l'Aragon entre l'Èbre et la France. »

« Mon cousin, donnez ordre au général Abbé de se rendre à Saragosse, où il sera employé au 6e corps. J'approuve que le général Marancin soit employé au 5e corps. Donnez ordre de faire passer en Espagne les chevaux nécessaires pour les remontes faites par le roi d'Espagne. Donnez ordre que la 1re compagnie du 12e bataillon d'équipages militaires, chargée de 36 caissons d'ambulance, se rende à Valladolid. Donnez ordre que la 2e brigade d'arrière-garde de l'armée d'Espagne, commandée par le général Brenier, et qui arrive à Bayonne le 18 de ce mois, continue sa route sur Vittoria, où elle sera à la disposition du général Séras. Donnez ordre au duc d'Elchingen de dissoudre le 1er régiment provisoire de chasseurs, et de diriger les différents détachements qui composaient ce régiment sur leurs régiments définitifs. Écrivez au duc d'Elchingen que la province d'Avila doit être comprise dans son commandement, et qu'elle doit subvenir à la nourriture de son corps d'armée. Donnez ordre que de Burgos 250 mille rations de biscuit, et que de Valladolid la même quantité, soient dirigées sur Salamanque, pour y être à la disposition du duc d'Elchingen. »

Napoléon à Berthier. Compiègne, 9 avril 1810.

« Ma chère amie, M. Deslandes (1) te dira quelle

Joseph

(1) Secrétaire du roi Joseph.

à la reine Julie. Cordoue, 12 avril 1810.

est ma position, combien il m'importe qu'elle cesse : il m'importe de connaître quelles sont les véritables dispositions de l'Empereur pour moi ; si j'en juge par les faits, elles sont mauvaises : je ne sais toutefois à quoi les attribuer. Que veut-il de moi et de l'Espagne ? Qu'il m'annonce une fois sa volonté, et je ne serai plus placé entre ce que j'ai l'air d'être et ce que je suis réellement, dans un pays où les provinces soumises sont livrées à la discrétion des généraux, qui mettent les impôts qu'ils veulent et qui ont ordre de ne pas m'écouter. Si l'Empereur veut me dégoûter de l'Espagne, il faut y renoncer sur-le-champ : je ne veux plus, dans ce cas, que me retirer. L'essai de deux royaumes suffit, et ne veux pas d'un troisième ; car je veux vivre tranquille, acquérir une terre en France, loin de Paris, ou bien être traité en roi et en frère.

Si l'Empereur est aigri par des brouillons, et les mêmes gens qui m'ont calomnié aux yeux du peuple espagnol, et qui par là même ont préparé le succès que j'ai obtenu dès que j'ai été mieux connu, si tu ne peux faire que mon frère voie la vérité, je le répète, il faut se retirer.

Je désire donc que tu prépares les moyens pour que nous puissions vivre indépendants dans la retraite, et pouvoir être juste envers ceux qui m'ont bien servi.

Je t'embrasse, avec Zénaïde et Charlotte. »

Décrets impériaux. Compiègne,

Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie et protecteur de la Confédération du Rhin,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit : 17 avril 1810.

Art. 1er. Il est formé une armée sous la dénomination d'armée de Portugal. Elle sera composée des 2e, 6e et 8e corps de l'armée d'Espagne, qui conserveront leur organisation actuelle.

Art. 2. La comptabilité de cette arméesera séparée de celle de l'armée d'Espagne, à dater du 1er mai; elle aura un chef d'état-major, un intendant général, un général commandant la cavalerie, un général commandant l'artillerie, un général commandant le génie.

Art. 3. Nos ministres de la guerre, de l'administration de la guerre, du Trésor public, notre major général, sont chargés de l'exécution du présent décret, qui ne sera pas imprimé. »

« Le maréchal duc de Rivoli, prince d'Essling, est nommé général commandant en chef l'armée de Portugal, créée par notre décret du 17 avril 1810. »

« Monsieur le duc de Feltre, écrivez au duc de Castiglione que les plaines entre Lérida et Villa-Franca sont très-abondantes ; que le général Suchet dans sa retraite de Valence n'a rien perdu, et qu'il a toujours battu tout ce qui s'est trouvé devant lui. Je pense qu'aujourd'hui le duc de Castiglione a pris Tarragone, et qu'il est en communication avec l'armée d'Aragon. » Napoléon à Clarke. Compiègne, 17 avril 1810.

« Mon cousin, je vous renvoie un rapport de M. Denniée. Le roi d'Espagne ne doit être pour rien dans la confiscation et la disposition des marchandises anglaises en Andalousie. Il n'est que le commandant de mon armée. Toutes les marchandises Napoléon. à Berthier. Compiègne, 17 avril 1810.

anglaises, toutes les créances anglaises, à quelque titre et de quelque espèce qu'elles soient, doivent être versées dans la caisse de l'armée. Ce n'est pas avec les troupes espagnoles que le roi conquiert l'Espagne. Je ne vois pas pourquoi on veut toujours se refuser les moyens de payer l'armée. »

Napoléon à Berthier. Compiègne, 17 avril 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Suchet que je suis très-mécontent qu'il se soit porté sur Valence au lieu de marcher sur Lérida, ainsi que j'en avais donné l'ordre. Vous lui témoignerez aussi mon mécontentement de ce qu'il n'était pas devant Lérida dans les premiers jours de mars. Quand même son artillerie n'eût dû être arrivée que pour le 20 avril, il fallait qu'il vînt prendre position en avant de Lérida, et qu'il poussât de forts partis pour entrer en communication avec l'armée de Catalogne. Il aurait dû laisser une forte division pour observer Valence, contenir le pays, et voir les mouvements que l'ennemi pourrait faire, en mer. Le général Suchet a été, malgré mes ordres, à Valence; il en est revenu très-légèrement, il a compromis ses troupes. Au lieu de remplir la mission dont il était chargé, il a laissé inactive la belle armée que je lui ai confiée. Cette conduite n'a nullement répondu à mon attente. Le duc de Castiglione, dans sa marche qu'il vient de faire sur Villa-Franca le 20 mars, a dû être fort surpris de ne pas trouver de troupes pour appuyer sa droite. Il est indispensable que le général Suchet répare ses sottises (1). »

(1) En cette circonstance, Suchet n'avait fait qu'obéir aux ordres

Napoléon à Clarke. Compiègne, 22 avril 1810.

« Monsieur le duc de Feltre, je vous ai écrit, il y a peu de jours, de donner ordre aux chevau-légers polonais de se rendre en Espagne. Mon intention est que vous leur donniez contre-ordre. Il suffira que le général commandant la garde fasse choisir, parmi les hommes les plus en état de faire la guerre, de quoi compléter à 400 hommes les deux escadrons des régiments qui sont en Espagne.

Je vous ai écrit d'envoyer en Espagne la division de la garde commandée par le général Dumoutier. Envoyez sur-le-champ contre-ordre à la brigade de fusiliers, et arrêtez-la à Angers, ou bien où elle se trouvera. Le général Dumoutier continuera sa marche avec le reste de sa division. Donnez ordre à la brigade de conscrits qui est à Paris d'en partir pour remplacer les fusiliers à la division du général Dumoutier. De cette manière, cette division, forte de 6 mille conscrits, se rendra en Espagne. Recommandez bien que l'on mène ces troupes avec soin et sans les fatiguer. La brigade des fusiliers restera à Angers, et la vieille garde à Paris.

Le détachement de fusiliers qui est à Bayonne y restera pour la garde du château de Marrac. Faites-moi connaître quel est le dépôt général de cavalerie que vous portez dans l'état de situation comme étant à Paris. »

Berthier à Napoléon. Compiègne,

« Sire, le général de brigade Bourgeat, commandant l'artillerie du 6e corps d'armée, étant mal avec

de Joseph, qui avait besoin du concours de son corps d'armée sur Valence, pendant l'expédition d'Andalousie.

23 avril 1810. M. le maréchal duc d'Elchingen, Sa Majesté Catholique lui a fait donner l'ordre d'aller prendre le commandement de l'artillerie et du parc de réserve qui se trouvent dans Madrid, et a donné le commandement de l'artillerie du 6e corps au colonel Digeon. M. le maréchal duc de Dalmatie prie Votre Majesté de vouloir bien approuver ces dispositions, qui ont été provoquées par le général Senarmont.

Ce général propose, en outre, de faire passer au 6e corps le général Charbonnel, qui est annoncé pour le 5e, attendu que l'artillerie de ce dernier corps est parfaitement commandée par le colonel Boucher.

Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses intentions. »

Napoléon à Berthier. Compiègne, 25 avril 1810. « Mon cousin, le général Dorsenne a l'ordre de se rendre à Burgos pour prendre le commandement de ma garde, qui est composée de la division Roguet, formée de deux régiments de fusiliers et de tirailleurs, et de la division Dumoutier, qui, d'Angers, a ordre de se rendre à Burgos, et qui est également formée de deux régiments de fusiliers et de tirailleurs. Chacune de ces divisions est forte de 6 mille hommes et a 8 pièces de canon de bataille, indépendamment de 12 pièces d'artillerie légère, qui joindront la division Dumoutier à son passage à Bordeaux, ce qui portera l'artillerie à 28 pièces. Je donne ordre aux lanciers de Berg et aux chevau-légers polonais de se rendre à Bayonne, ce qui, joint aux deux régiments de chasseurs, dragons et

grosse cavalerie, portera la cavalerie à 2,500 hommes. Je donne l'ordre au général Lepic d'aller prendre le commandement de cette cavalerie. Vous donnerez ordre au général Dorsenne de correspondre avec vous, et de ne recevoir d'ordre que de vous. Il occupera Burgos, Aranda, et maintiendra la communication avec Santander, Vittoria et San-Domingo. Vous lui donnerez le commandement supérieur de la province de Burgos. J'ai joint à ma garde un corps de marins commandé par le général Baste, et un corps d'ouvriers de marine, ce qui portera ce corps à 16 ou 17 mille hommes. — Vous donnerez pour instruction au général Dorsenne, qu'en cas que les Anglais marchent contre le duc de Rivoli, il est maître de marcher à son secours; mais que, hors ce cas-là, il doit s'appliquer à maintenir la tranquillité sur le Duero et jusqu'à Santander, faire des colonnes pour protéger les communications avec la Navarre, et pour maintenir sa communication avec Valladolid. — Vous donnerez ordre au général Dorsenne d'être rendu le 12 mai à Burgos, d'avoir toujours 500 mille rations de biscuit pour marcher avec la garde, de faire augmenter la défense du fort de Burgos, et de mettre tout dans la meilleure situation de défense et de tranquillité dans les pays environnants. Vous joindrez à ma garde le bataillon de Neufchâtel et la compagnie des guides de l'armée. J'ai donné ordre que les 3^{e}, 4^{e} et 7^{e} demi-brigades provisoires, avec le régiment d'infanterie du grand-duché de Berg, sous les ordres d'un général de brigade, partent pour Bayonne et

de là pour Vittoria. Vous me ferez connaître le jour où arrivera cette brigade d'arrière-garde, pour que je lui donne de nouveaux ordres. »

Napoléon à Berthier. Compiègne, 26 avril 1810.

« Mon cousin, je vous renvoie toutes les pièces de la correspondance d'Espagne. Faites-en faire un extrait pour le *Moniteur*, que vous me montrerez demain à Saint-Quentin avant de l'envoyer. Vous mettrez, sous le titre *Siége de Cadix*, le journal de ce siége depuis le commencement jusqu'aujourd'hui; s'il y a quelque chose d'inconvenant, vous le supprimerez. Sous le titre de *Comptes journaliers des escarmouches et affaires peu importantes qui ont eu lieu dans les différentes parties de l'Espagne*, le rapport succinct des affaires de Malaga, de Ronda; des petits débarquements des Anglais, de la petite affaire du général Foy, de la reconnaissance dans le nord du général Sainte-Croix, de la marche du général Suchet sur Valence, en imprimant les pièces qui ont été émises à cette occasion, des affaires du général Bonnet. Il faut nommer les officiers qui se sont distingués; car, quoiqu'ils aient eu part à des affaires peu importantes, ils n'en ont pas moins risqué leur vie. D'ailleurs, cela donne des connaissances sur les affaires d'Espagne. »

Jos. à Nap. Séville, 30 avril 1810.

« Sire, M. le maréchal Ney vient d'ordonner une incursion militaire dans la province d'Avila, qui n'est pas occupée par son corps d'armée. Cette province est la seule où la tranquillité ait été constamment maintenue; elle a été très-utile à tous les corps d'armée qui l'ont avoisinée. M. le maréchal Ney a

poussé l'insulte jusqu'à faire enlever les caisses de mon receveur dans la ville même d'Avila, par des troupes de son corps d'armée qui y sont entrées et ont exécuté ses projets devant la garnison, à laquelle le gouverneur a heureusement donné l'ordre de laisser faire.

Si Votre Majesté n'a pas autorisé le maréchal Ney à cet acte, et nul décret connu de moi ne l'y autorise, le maréchal Ney sera puni par Votre Majesté, je n'en doute pas.

Si un ordre quelconque, au nom de Votre Majesté, l'a autorisé à lever des contributions dans la province d'Avila, qui n'est pas sous son commandement, dont les contributions sont affectées au payement des troupes qui l'occupent, ainsi qu'aux besoins des hôpitaux et du gouvernement de Madrid, M. le maréchal Ney a manqué encore à toutes les convenances, de ne pas me prévenir des ordres qu'il avait, et d'employer la force.

Depuis longtemps je ne suis pas bien traité. Le temps éclairera Votre Majesté ; mais, dans aucun cas, Votre Majesté ne peut vouloir que son frère, quel qu'il puisse être, soit humilié et insulté. Je demande justice à Votre Majesté, et je m'abstiens de toute autre explication. »

Napoléon à Berthier. Berg-Op-Zoom, 9 mai 1810.

« Mon cousin, faites connaître au roi d'Espagne et au duc de Dalmatie que, si les armées de la Romana et des autres généraux insurgés se recrutent, la cause en est double : 1° la formation d'une armée espagnole qui fait craindre aux paysans d'être in-

corporés dans ces nouveaux régiments, crainte qui les empêche de retourner chez eux ; 2° la mauvaise conduite qu'on a tenue relativement aux prisonniers faits à Ocana et ailleurs. »

Napoléon à Berthier. Lille, 23 mai 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Suchet que j'approuve fort tous les échanges qu'il pourra faire de Français contre des Espagnols ; que je lui donne carte blanche là-dessus, pourvu qu'il ne se laisse pas attraper, et que l'échange ait lieu en même temps. »

Napoléon à Berthier. 27 mai 1810.

« Mon cousin, expédiez un officier d'état-major au général Suchet, avec l'ordre de démolir Lérida, en employant les magasins de poudre qu'il a trouvés dans cette place pour faire sauter les fortifications de manière à ce qu'elles ne puissent être rétablies. On gardera seulement une citadelle ou fort capable de dominer la ville, et où 5 ou 600 hommes puissent tenir pendant longtemps. On fera armer cette citadelle, et on y fera mettre des approvisionnements pour six mois. J'attendrai le rapport qui me sera fait pour approuver la conservation de cette citadelle ou fort. Tout le reste des attirails sera évacué sur la France par le chemin le plus court. Je suppose que le général Suchet a entrepris le siége de Mequinenza, et que j'apprendrai bientôt la prise de cette place. Après cela, il se portera devant Tortose, s'emparera de cette place, et écrira au maréchal Macdonald, qui se portera en même temps sur Tarragone.

Vous donnerez ordre au général Suchet de mettre

une contribution de plusieurs millions sur la ville de Lérida, afin d'être à même de parfaitement solder son corps.

Lérida peut payer 12 millions de réaux de guerre. »

Napoléon à Berthier. 27 mai 1810

« Mon cousin, écrivez au duc de Dalmatie que Lérida et Hostalrich sont pris; que Mequinenza l'est sans doute à l'heure qu'il est, et que j'ai donné l'ordre au général Suchet de marcher sur Tortose, et au maréchal Macdonald de prendre Tarragone; que, ces deux places prises, le général Suchet pourra, avec un corps de 30 mille hommes et l'attirail de siége nécessaire, marcher sur Valence et soumettre cette place; que l'opération du général Suchet était déjà prématurée, et n'a pu que nous faire perdre du monde; que le siége de Ciudad-Rodrigo pourra donner lieu à une bataille; qu'en conséquence le général Reynier, avec le 2^{e} corps, doit se porter sur Abrantès sous les ordres du prince d'Essling, pour manœuvrer sur la droite du Tage; que les 1er, 4^{e} et 5^{e} corps et la division Dessolles sont plus que suffisants dans le midi; que le 5^{e} corps doit manœuvrer le Portugal du côté de Badajos; que l'Empereur ne comprend pas ce que veut dire cet armement de toutes les villes d'Espagne, et comment l'expérience n'éclaire pas sur le danger de mettre dans la main de ces peuples des armes dont ils ont toujours fait un si mauvais usage; que c'est une politique insensée; qu'il est également inconcevable qu'on ne lève point de contributions dans

les pays qu'occupe l'armée, pour la nourrir et la payer. »

Napoléon à Berthier, Dieppe, 27 mai 1810.

« Mon cousin, écrivez au roi d'Espagne que je vois avec peine cet immense armement des Espagnols, qui n'est propre qu'à augmenter la résistance et à faire couler le sang des soldats français ; que, lorsqu'on a été si souvent trompé, il est difficile de comprendre la raison de cet entêtement dans un faux système.

Écrivez au prince d'Essling qu'il résulte de l'état de situation de l'armée anglaise, extrait des journaux anglais, que cette armée est de 23 mille hommes anglais et allemands, et de 22 mille Portugais ; qu'il doit donc avoir plus de troupes qu'il ne faut, si les Anglais veulent empêcher le siége de Ciudad-Rodrigo, pour les battre ; qu'il doit s'y porter avec les 6^{e} et 8^{e} corps ; qu'il doit laisser 2 mille dragons du 8^{e} corps au général Kellermann, et 3 à 4 mille hommes de l'infanterie de ce corps, qui, joints aux bataillons auxiliaires et aux siens, formeront au général Kellermann un corps d'une dizaine de mille hommes d'infanterie, cavalerie et artillerie, suffisant pour maintenir la communication ; que lui, prince d'Essling, avec le reste des 6^{e} et 8^{e} corps, faisant plus de 50 mille hommes, doit prendre Ciudad-Rodrigo, et battre les Anglais s'ils s'avançaient.

Vous donnerez ordre au général Reynier de s'approcher avec le 2^{e} corps d'Alcantara, pour manœuvrer avec le prince d'Essling, sous les ordres duquel il se trouve, sur la droite du Tage.

Écrivez au roi d'Espagne que, comme les Anglais sont les seuls à craindre, il doit mettre le général Reynier avec le 2e corps sous les ordres du prince d'Essling, pour marcher sur Alcantara et manœuvrer sur la droite du Tage ; que les 1er, 4e et 5e corps et la division Dessolles sont plus que suffisants pour l'Andalousie ; que, moyennant cela, le prince d'Essling sera plus à portée d'empêcher la levée du siége de Ciudad-Rodrigo, de prendre cette place, et de remplir mes intentions.

Vous écrirez également au roi d'Espagne qu'il ne doit donner aucun ordre à l'armée d'Aragon, et qu'il doit combiner sagement ses opérations pour en finir une bonne fois. »

Napoléon à Berthier. Au Havre, 29 mai 1810.

« Mon cousin, donnez ordre au général Reille, mon aide de camp, de se rendre à Pampelune, où il prendra le gouvernement de toute la Navarre, avec titre de gouverneur. Vous lui donnerez les mêmes instructions qu'a le général Dufour.

Vous donnerez ordre au général Dufour de se rendre sans délai à Séville, où le duc de Dalmatie l'emploiera dans une division active.

Vous ferez connaître au général Reille qu'indépendamment des troupes qu'il y a dans la Navarre, d'autres troupes s'y rendront encore ; que même le général Dorsenne pourra lui fournir quelques bataillons de ma garde, comptant sur sa prudence pour les employer convenablement et sans compromettre l'honneur du corps. »

Napoléon

« Mon cousin, mandez au prince d'Essling que,

à Berthier. Au Havre, 29 mai 1810.

selon les nouvelles que nous avons d'Angleterre, l'armée du général Wellington n'est forte que de 24 mille hommes anglais et allemands, et que les Portugais n'ont que 25 mille hommes; mais que je ne veux pas entrer dans ce moment à Lisbonne, parce que je ne pourrais pas faire vivre la ville, dont l'immense population tire sa subsistance par mer; qu'il faut employer l'été à prendre Ciudad-Rodrigo, et après cela Almeida; qu'il ne faut pas aller par expédition, mais méthodiquement; que le général anglais, ayant moins de 3 mille hommes de cavalerie, peut bien recevoir bataille dans un pays où la cavalerie est inutile, mais ne viendra jamais la livrer dans un pays de plaine.

Les trois divisions d'infanterie du 6e corps font seules 24 mille hommes. Deux divisions du 8e corps seront composées de la manière suivante : la division Clausel, telle qu'elle existe; on y ajoutera le bataillon du 46e qui est à la division Lagrange, ce qui portera la division Clausel à 8 mille 500 hommes. Toute la division actuelle du général Solignac, plus le 65e, ce qui portera cette division à 9 mille. Total du 8e corps, 17 mille 500 hommes. Ces 5 divisions formeront donc plus de 40 mille hommes.

Les bataillons des 2e, 4e et 12e légères, 32e et 58e de ligne, sous les ordres des généraux de brigade Corsin et Jamin, feront partie de la division du général Séras, qui aura ainsi sous ses ordres ces 5 bataillons, 3 mille hommes; les 4 bataillons auxiliaires, 3 mille; le 113e et le 4e bataillon de la Vistule, 3 mille; total, 9 mille hommes.

Le général Séras aura sous ses ordres les généraux de brigade Corsin et Jamin.

La cavalerie sera disposée de la manière suivante :

Le 3e de hussards et le 15e de chasseurs, qui doivent former 2 mille hommes, resteront attachés au maréchal duc d'Elchingen.

Les 15e, 25e, 3e, 6e, 10e et 11e de dragons, formant 6 régiments et près de 5 mille hommes de cavalerie, composeront la réserve de cavalerie, que commandera le général Montbrun.

Cela seul formera donc 7 mille hommes de cavalerie.

La 1re brigade de dragons, formant 1,500 hommes, et composée des 1er, 2e et 3e régiments provisoires, restera attachée au duc d'Abrantès. La 2e, composée des 6e et 7e provisoires, sera attachée au général Kellermann ; et la 3e, composée des 8e, 9e et 10e, sera attachée au général Séras.

Ainsi, le prince d'Essling aura 40 mille hommes d'infanterie et 9 à 10 mille hommes de cavalerie, indépendamment des troupes d'artillerie, des sapeurs, etc., ce qui lui fera une armée de 50 mille hommes, avec lesquels il assiégera d'abord Ciudad-Rodrigo, et après Almeida, et se préparera ainsi à marcher méthodiquement en Portugal, où je ne veux entrer qu'en septembre, après les chaleurs, et surtout après les récoltes.

La division Lahoussaye restera à l'armée du midi. (*Écrit de la main de l'Empereur :*)

Le général Reynier se portera du côté d'Alcan-

tara avec deux divisions d'infanterie formant 14 mille hommes; avec le 1er de hussards, le 22e de chasseurs, les chasseurs hanovriens et le 8e de dragons, formant environ 2 mille hommes de cavalerie, ce qui composera un corps de 16 à 17 mille hommes.

Le général Reynier sera ainsi placé sur la gauche de Ciudad-Rodrigo, occupant Alcantara, menaçant le Portugal de ce côté, et conservant les communications avec Madrid. Le prince d'Essling le maintiendra dans cette position sans le laisser entamer.

Par ce moyen, le prince d'Essling aura sous ses ordres 7 divisions d'infanterie, fortes de 54 mille hommes et 11 mille hommes de cavalerie, ce qui fera une armée de 65 à 70 mille hommes.

Il aura sur sa droite le général Séras, qui, avec 9 mille hommes d'infanterie et 1,500 chevaux, manœuvrera entre Astorga, le royaume de Léon et Zamora, de manière à maintenir ses communications avec le général Bonnet, à menacer le Portugal du côté de Bragance, et à couvrir la plaine de Valladolid. Le général Séras sera ainsi sous les ordres du général Kellermann, lequel aura 1,200 hommes de cavalerie avec les Suisses et les différents dépôts pour maintenir la tranquillité dans la plaine. Par ce moyen, le général Kellermann réunira dans ses mains 12 à 13 mille hommes.

D'ailleurs, avant que le prince d'Essling entre en Portugal, une réserve de 20 mille hommes sera arrivée à Valladolid.

Donnez donc tous les ordres en conséquence au

prince d'Essling et aux généraux Kellermann et Séras; donnez-en avis au général Bonnet, et enfin faites connaître toutes ces dispositions au duc de Dalmatie. »

Napoléon à Berthier. Au Havre, 29 mai 1810.

« Mon cousin, donnez ordre au général Séras de se rendre, avec le 113ᵉ régiment de ligne et le 4ᵉ régiment de la légion de la Vistule, à Valladolid. Il prendra sous son commandement les 4 bataillons auxiliaires, dont vous lui recommanderez d'avoir un soin particulier; cela portera sa division à 8 bataillons. Le prince d'Essling lui fournira 1,200 hommes de cavalerie et 3 mille hommes d'infanterie, pour porter son corps à 10 mille hommes. Avec ce corps, le général Séras manœuvrera pour contenir l'armée de Galice. »

Napoléon à Berthier. Au Havre, 29 mai 1810.

« Mon cousin, répondez au général Dorsenne qu'il a le commandement absolu de la province de Burgos tant pour le militaire que pour la police et les finances; que toute espèce de troupe, artillerie, génie, troupes françaises, troupes espagnoles, de quelque nation que ce soit, est sous ses ordres. — Déterminez bien la limite du commandement du général Dorsenne; faites-lui connaître que mon intention est qu'il tienne toujours des troupes en mouvement pour réprimer les brigands; qu'il doit même faire marcher des colonnes sur les confins de la Navarre, dans les gorges de Santander, et partout où il sera nécessaire; qu'il ait à organiser à cet effet sept à huit colonnes mobiles, qu'il composera de chevau-légers polonais et de jeunes gens; mais recomman-

dez-lui de tenir mes vieux soldats en masse, afin de n'en perdre aucun par accident. Les 400 chevau-légers polonais, les 800 lanciers du grand-duché de Berg lui donnent 1,200 hommes de cavalerie, qu'il peut former en six colonnes, en y mettant une ou deux compagnies d'infanterie, selon les circonstances. Ces détachements peuvent se porter partout pour poursuivre impitoyablement les brigands, et purger les confins de la Navarre et la province de Santander. En outre, il peut toujours avoir réunis sous la main 2 à 3 mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, pour se porter partout où il serait nécessaire.

Mandez au général Dorsenne qu'indépendamment de ses troupes, d'autres doivent arriver; qu'il faut donc tirer de Soria, d'Aranda, et des autres points de la province, les approvisionnements nécessaires pour avoir toujours 500 mille rations de biscuit et plusieurs millions de rations de vivres dans les environs de Burgos.

Écrivez au prince d'Essling pour lui faire connaître la limite du commandement du général Dorsenne, qui a un commandement particulier, parce que d'un moment à l'autre il peut recevoir des ordres de moi; mais qu'il doit envoyer des colonnes partout, et qu'il ne se refusera en rien à ce qui pourra entretenir et assurer les communications.

Napoléon à Berthier. Au Havre, 29 mai 1810.

« Mon cousin, vous écrirez une circulaire aux différents maréchaux commandant en Espagne et aux différents gouverneurs, pour leur faire con-

naître mon mécontentement de ce que, par leurs ordres, des fonds sont sortis des mains des payeurs nommés par le ministre du Trésor; que cette marche et illégale, et incompatible avec les règles de l'administration.

De la main de l'Empereur : Ils n'ont pas droit de nommer des receveurs, et ceux qui reçoivent les contributions doivent être des hommes du Trésor. »

Napoléon à Berthier. Au Havre, 29 mai 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Dufour que je suis très-mécontent de son peu d'activité; qu'au lieu de rester inactif dans la ville, il doit rester à la tête des colonnes, et se porter partout pour détruire les bandes. »

Décret de Napoléon. Au Havre, 29 mai 1810.

« Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération suisse, etc., etc., etc.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article 1^er^. La province de Burgos formera un gouvernement particulier, sous le titre de cinquième gouvernement d'Espagne.

Art. 2. Les provinces de Valladolid, Palencia et Toro formeront un gouvernement particulier, sous le titre de sixième gouvernement.

Art. 3. Notre major général et nos ministres de la guerre, de l'administration de la guerre et du Trésor public, sont chargés de l'exécution du présent décret. »

Décret

« Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie,

de Napoléon. Au Havre, 29 mai 1810.

protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération suisse, etc., etc., etc.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article 1^er^. Il y aura des receveurs qui seront nommés par notre ministre du Trésor public dans chacun des six gouvernements d'Espagne, lesquels seront seuls chargés de toutes les recettes provenant des contributions, soit ordinaires, soit extraordinaires.

Art. 2. Dans les autres parties de l'Espagne, les contributions ordinaires et extraordinaires, destinées à l'armée, seront versées dans les caisses des payeurs des corps d'armée.

Art. 3. Les six receveurs établis dans les six gouvernements, et les payeurs faisant fonctions de receveurs dans les autres parties de l'Espagne, correspondront avec le receveur général des contributions de l'Espagne, qui résidera à Bayonne.

Art. 4. Il est expressément ordonné à tous nos généraux, intendants et officiers civils et militaires de nos armées, de faire verser les contributions dans les seules caisses des receveurs, pour les six gouvernements, et des payeurs, pour les autres parties de l'Espagne.

Art. 5. Les receveurs nommés par une autre autorité que celle de notre ministre du Trésor public cesseront leurs fonctions au moment de la notification de notre présent décret, et se rendront en toute diligence à Paris, avec toutes les pièces de leur comptabilité en recettes et en dépenses, auprès de notre ministre du Trésor public.

Art. 6. Notre major général et nos ministres du

Trésor public et de la guerre sont chargés, chacun en ce qui les concerne, de l'exécution du présent décret. »

Le ministre à Napoléon. Paris, 8 juin 1810.

« Sire, le général Belliard, après avoir exposé dans la lettre ci-jointe que le régiment des pionniers espagnols, attaché à l'arme du génie de l'armée française, s'affaiblit tous les jours par la désertion faute d'habillement, demande, par ordre de Sa Majesté Catholique, que ce corps passe au service d'Espagne, où il lui serait fourni de suite tout ce qui lui est nécessaire, et où il rendrait de meilleurs services.

Le génie français, dit le général Belliard, n'a pas de quoi fournir à son habillement, etc.

Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses intentions.

De la main de l'Empereur : Approuvé, pourvu qu'il n'y ait pas de Français; s'il y en a, on les incorporera dans des régiments français.

Saint-Cloud, le 9 juin 1810. »

Le duc de Santa-Fé à Joseph. Paris, 20 juin 1810.

« Votre Majesté croira-t-elle que quelques politiques de Paris ont été jusqu'à dire qu'il se préparait en Espagne une nouvelle révolution très-dangereuse pour les Français? et ils affirment que les Espagnols attachés à Votre Majesté se lèveront contre eux. Que Votre Majesté considère s'il y eut jamais plus absurde chimère, et combien elle nous serait préjudiciable si elle réussissait à prendre quelque crédit. J'espère que les hommes de jugement

n'ajouteront pas foi à une telle chose, et qu'elle tombera d'elle même, faute de probabilité (1). »

Napoléon à Berthier. Rambouillet, 10 juillet 1810.

« Mon cousin, donnez l'ordre que la 2e division d'arrière-garde de l'armée d'Espagne continue son mouvement sur la Navarre, hormis le 1er régiment provisoire, qui restera à Tolosa, et servira à garder toute la province de Saint-Sébastien. Cette disposition permettra aux postes de ma garde de se resserrer sur Vittoria et Bilbao.

Le 1er régiment provisoire restera dans la province de Saint-Sébastien, jusqu'à ce que de nouvelles troupes arrivent pour le remplacer. Recommandez au général Reille de renvoyer à leurs corps les troupes étrangères qu'il aura. Avec ses 6 mille hommes, la gendarmerie et les deux escadrons du 9e de husssards, il doit rétablir l'ordre dans la Navarre. »

Napoléon à Berthier. Rambouillet, 10 juillet 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Dorsenne de tenir en mouvement six ou sept colonnes composées chacune de 200 hommes de cavalerie et de 6 à 700 hommes d'infanterie, de les faire combiner ensemble de manière que deux ou trois puissent toujours se réunir, et de faire battre le pays par ces colonnes. Demandez-lui pourquoi il n'a pas exécuté cet ordre, et recommandez-lui de profiter de la ré-

(1) Cette lettre semble prouver qu'à Paris, comme en Espagne, beaucoup de gens employés près de l'Empereur ne désiraient pas que Joseph pût s'affermir sur le trone. Leur but était de se servir de ce pays, soit pour s'y enrichir, soit pour y commander et y faire leur avancement.

colte pour réunir de nombreux magasins à Burgos.»

Napoléon à Berthier. Rambouillet, 14 juillet 1810.

«Mon cousin, écrivez au général Reynier que je n'entends pas dire qu'il lève des contributions dans le pays où il se trouve, pour nourrir et solder son corps d'armée; que la guerre nourrit la guerre. Écrivez la même chose au général Dorsenne; dites-lui que je n'ai pas encore vu une lettre de lui où il parle administration, des contributions qu'il lève, et de ses ressources. Renvoyez la lettre ci-jointe au roi, pour lui faire connaître qu'il est nécessaire qu'il pourvoie aux besoins de l'armée.»

Instructions pour le duc de Dalmatie. Rambouillet, 14 juillet 1810.

«Je vous adresse, Monsieur le duc, un décret de l'Empereur, que M. le duc de Feltre, ministre de la guerre, m'a fait passer. Vous verrez par ce décret que l'Empereur a jugé utile au bien de son service de vous nommer général en chef de son armée du midi en Espagne. Sa Majesté, par cette disposition, a voulu que votre commandement et votre activité fussent plus directs et plus clairs.

De la main de l'Empereur: Il faut ajouter à cela que j'ai voulu aussi faire peser sur lui la responsabilité.

Le territoire de votre armée doit s'étendre sur la gauche de la Sierra-Morena. L'intention de Sa Majesté est que vous preniez les mesures les plus efficaces pour pourvoir à la solde et aux besoins de votre armée. Vous devez avoir pour principe que *la guerre doit nourrir la guerre*. Vous devez pousser avec vigueur les opérations sur Cadix; prendre des mesures pour faire cesser le brigandage. Sa Majesté suppose que vous avez fait occuper et retrancher les points les plus importants, pour maintenir libres vos communications et les mettre à l'abri d'un coup de main

contre les bandes de brigands qui parcourent le pays.

Si cela est nécessaire, Monsieur le duc, l'Empereur vous autorise à faire vendre les marchandises anglaises, et même à mettre des contributions (*de la main de l'Empereur*) extraordinaires, pour subvenir aux besoins de votre armée. Dans le cas où les contributions ordinaires ne suffiraient pas pour aligner la solde, vous devez surtout mettre de fortes contributions sur les pays qui ne sont pas encore soumis.

En vous nommant général en chef de l'armée du midi, cela ne change rien à la situation actuelle des choses, puisque vous commandez de fait. Il suffira donc que vous fassiez mettre un mot à l'ordre de l'armée, de manière que cette nouvelle disposition fasse le moins de sensation possible dans le pays.

Je n'ai pas besoin de vous recommander les égards que vous devez avoir pour le roi. Vous devez marcher d'accord avec ses ministres, quoique, dans la position actuelle, vous soyez réellement le général en chef. Sa Majesté n'a pas voulu laisser plus longtemps d'incertitude dans les opérations de son armée du midi ; elle a jugé avoir besoin de répondre à la confiance que vous lui inspirez. Vos talents ne lui ont pas laissé d'incertitude sur le choix d'un commandement si important.

Nota. Faire des lettres aux maréchaux duc de Bellune, duc de Trévise, et au général comte Sébastiani, pour les prévenir qu'ils font partie de l'armée du midi, dont le commandement est donné au maréchal duc de Dalmatie. »

« Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté :

Berthier à Napoléon. Rambouillet, 14 juillet 1810.

1° Une lettre du général Thouvenot, du 9 juillet, qui confirme qu'un corps ennemi, d'environ 4 mille hommes, a débarqué à droite et à gauche de Castro, entre Bilbao et Santander. Le commandant de Castro ayant ainsi sa droite et sa gauche occupées par l'ennemi, et étant canonné sur son front par deux frégates anglaises, a réuni les garnisons de Santona et de Laredo, et a évacué la place. Le général Buquet se trouvait à Bilbao à la tête de cinq escadrons de gendarmerie, et s'était de suite dirigé sur Ransaler, à la hauteur de Laredo. Le général Barthélemy et le commandant de Castro avaient été prévenus de ce mouvement. Ce débarquement, qui a eu lieu le 5 et le 6 juillet, était connu dans le public, et n'avait produit aucune sensation défavorable.

2° Une lettre de M. le général Dorsenne, du 7 juillet, dans laquelle il rend compte qu'ayant été informé par le général Thouvenot du débarquement effectué, il a donné ordre au colonel du régiment de tirailleurs-chasseurs qui occupe Bilbao, et qui a des détachements dans les environs, de les faire rentrer sur-le-champ; à deux escadrons de lanciers de Berg, complétés à 400 chevaux, de se mettre de suite en marche sur Orduna; et à un bataillon de chasseurs, fort de 800 hommes, de se mettre également en marche, avec 4 pièces de canon, pour aller prendre position en avant de Briviesca, afin de pouvoir suivre avec plus de célérité les mouve-

ments de l'ennemi. Le général Dorsenne se disposait à prendre lui-même le commandement de ces troupes et de celles qu'il pourrait encore y joindre. Son intention était d'aller directement à la rencontre de l'ennemi, et il ne doutait pas du succès.

3° Une lettre du général Buquet du 4 juillet, dans laquelle il parle aussi de ce débarquement, et rend compte de son arrivée à Bilbao.

4° Quatre rapports du général Belliard, dans lesquels il est rendu compte de ce qui se passe dans la Nouvelle-Castille, où l'on poursuit sans cesse les bandes de brigands. Il paraît que Bassecourt devait se reporter sur Cuença. Le général Lucotte occupait toujours Tarancon, etc. »

Berthier à Joseph. Rambouillet, 14 juillet 1810.

« Sire, l'Empereur m'ordonne d'avoir l'honneur d'écrire à Votre Majesté pour lui faire connaître que, par son séjour à Madrid, il considère l'armée en Andalousie comme n'ayant point de chef immédiat, le maréchal duc de Dalmatie n'ayant aucune autorité légale; de sorte que personne ne se trouve avoir la responsabilité des événements sur les trois corps qui se combinent pour les opérations du midi de l'Espagne, s'il arrivait le moindre événement ou quelques cas d'insubordination de la part d'un des commandants des trois corps (*cinq mots illisibles de la main de l'Empereur*), de former une armée du midi, composée des 1^er^, 4^e^ et 5^e^ corps. Votre Majesté jugera que la responsabilité étant directe pour le général qui sera nommé, les opérations marcheront avec plus de célérité. Le maréchal duc

de Dalmatie ayant eu le bonheur de mériter la confiance de Votre Majesté, en même temps qu'il a celle de l'Empereur, pourrait être pourvu de ce commandement.

L'Empereur, Sire, apprend avec la plus grande peine que l'armée qui assiége Cadix est dans un entier dénûment; que la solde est arriérée de neuf mois : il peut résulter de cet état de choses les plus graves inconvénients. Sa Majesté ne peut envoyer en Espagne que les 2 millions qu'elle a assignés par mois, parce que la France est épuisée d'argent; que, dans l'état actuel des choses en Espagne, la guerre doit nourrir la guerre; que toutes les ressources du pays doivent être employées pour nourrir, solder et habiller les troupes qui en font la conquête; que former et solder des troupes espagnoles, c'est solder et payer des ennemis; qu'enfin le militaire doit être payé avant le civil, et surtout les troupes françaises, qui sont les seuls soutiens de Votre Majesté en Espagne. L'Empereur pense que Séville, Cordoue, Malaga, etc., tous ces beaux pays doivent fournir abondamment aux besoins des troupes dans le midi, et tenir la solde à jour. »

Berthier à Suchet. Rambouillet, 14 juillet 1810.

« L'Empereur, Monsieur le général comte Suchet, me charge de vous faire connaître que son intention est qu'aussitôt que vous aurez pris Tortose, vous mettiez cette place au pouvoir du duc de Tarente, et que vous concentriez votre corps d'armée en Aragon, afin de pouvoir seconder l'expédition que Sa Majesté sera dans le cas d'ordonner sur le

Portugal, expédition qu'elle a le projet de faire après la prise des places de Tortose et de Tarragone. (*Mots illisibles de la main de l'Empereur.*) Partager votre armée en deux corps. Vous marcheriez avec le premier, composé d'environ 15 mille hommes, sur Valladolid, manœuvrant pour appuyer les opérations jusqu'à ce que les Anglais soient battus et jetés à la mer. Pendant ce temps, vous laisseriez un autre corps de 12 mille hommes pour maintenir l'Aragon; et, aussitôt que les Anglais seraient chassés du Portugal, vous rentreriez avec vos 15 mille hommes en Aragon, et, avec votre corps d'armée réuni, vous vous porteriez sur Valence, en même temps que l'armée de Catalogne ferait marcher une division par Tortose, et que le duc de Dalmatie coopérerait à votre expédition en faisant marcher de son côté un corps de 15 à 20 mille hommes.

Pendant votre mouvement sur Valladolid, les chevaux de votre équipage de siége se referaient, et l'équipage se réparerait, et se mettrait en état de se porter sur Valence.

De la main de l'Empereur : Enfin, il faut prendre Tortose, s'occuper après à être réunis, et prêts à exécuter l'ordre de l'Empereur. Cependant vous devez aussi prendre conseil des événements; vous ne devez pas quitter, après la prise de Tortose, le pays sans l'ordre de l'Empereur. »

Joseph à la reine Julie.

« Ma chère amie, j'ai reçu ta lettre, dont était porteur Tascher. Sa cousine (1) m'écrit que l'Empereur

(1) L'impératrice Joséphine.

l'autorise à se marier avec ta nièce Marcelle; elle y consent, d'après ce que me disent ses frères. Tascher a aujourd'hui 50 mille livres de rente en fonds de terre, il a un état, *c'est l'honneur même:* il ne faut pas hésiter à lui donner ta nièce; il est mieux que le parti que l'on te propose. J'entends donc que M^lle^ Marcelle épouse M. Tascher, si elle le trouve bien. Je m'engage avec lui et sa cousine, à laquelle je ne veux pas manquer de parole, *moins aujourd'hui que dans tout autre temps* (1). Réponds-moi d'une manière précise, et Tascher reviendra à Paris. Madrid, 16 juillet 1810.

Je désire beaucoup savoir ce que devient l'Espagne avant que tu quittes Paris. Quant à moi, je suis bien décidé à ne jamais transiger avec mes devoirs: si on veut que je gouverne l'Espagne pour le bien seulement de la France, on ne doit pas espérer cela de moi. J'ai des devoirs de cœur et des besoins de reconnaissance envers la France, qui est ma famille; mais jamais, même dans la misère, je n'ai accoutumé mon âme à se dégrader pour le bien de ma famille. J'ai des devoirs de conscience en Espagne, je ne les trahirai jamais; et je me complais trop dans le souvenir de ma vie passée, pour vouloir changer d'allure aujourd'hui que je redescends la montagne.

Il faut que l'Empereur connaisse bien ma position; qu'elle change sa justice, ou que je la fasse changer par ma retraite des affaires. Tu dois donc

(1) Le divorce avait été prononcé.

venir en Espagne avec la connaissance de ce que veut l'Empereur, avec le projet d'y rester, ou résolue à la quitter pour la vie privée. Il n'y a personne à Paris à qui je puisse écrire : l'Empereur a peu vu M. d'Azanza, que j'avais chargé de mes affaires; quand tu en seras partie, il n'y aura plus aucun moyen de communication. Il est donc bon que tu saches bien, avant de partir, ce qu'il nous importe de savoir, et que nous ne pourrons plus savoir après. »

Napoléon à Berthier Saint-Cloud, 19 juillet 1810.

« Mon cousin, donnez ordre que 3 millions partent en un seul convoi pour le quartier général de l'armée du midi, escorté par un corps de 1,200 hommes qui sera formé à Bayonne, par le général Quesnel, de tous les détachements disponibles des 1^er^, 4^e^ et 5^e^ corps, et par ce que pourront fournir les dépôts des Polonais. Vous ferez commander cette escorte par un de vos aides de camp ou par un colonel intelligent, qui aura ordre de conduire ce convoi intact à sa destination, et d'empêcher que sur la route, et même à Madrid, il en soit retiré aucuns fonds, sous sa responsabilité; il sera à cet effet porteur d'un ordre de moi. Indépendamment de cette escorte de 1,200 hommes, les gouverneurs Thouvenot et Dorsenne feront les dispositions nécessaires pour y joindre des détachements d'infanterie et de cavalerie sur tous les points de leurs gouvernements. Vous écrirez au duc de Dalmatie, au duc de Bellune, au duc de Trévise et au général Sébastiani, pour qu'ils fassent également renforcer

l'escorte du convoi dans la Manche et dans l'arrondissement de leur corps d'armée. Ce convoi de 3 millions se rendra en droite ligne à Séville; il est destiné à mettre à jour la solde du corps de l'armée du midi. »

Napoléon à Clarke. Saint-Cloud, 27 juillet 1810.

« Monsieur le duc de Feltre, faites connaître au roi de Naples que toutes ses troupes en Espagne désertent et sont dans la misère, et que désormais je n'en veux plus.

Donnez ordre au maréchal Pérignon de n'en plus envoyer; au général Miollis, de n'en plus laisser passer : c'est un ramassis de brigands qui empoisonnent les pays par où ils passent.

Vous ne me parlez pas de la démolition de Girone, ni de ce que j'ai ordonné de la démolition de Lérida. »

Berthier à Masséna Paris, 29 juillet 1810.

« L'Empereur, Monsieur le prince d'Essling, m'ordonne de vous témoigner sa satisfaction sur la prise de la place importante de Ciudad-Rodrigo. Sa Majesté voit avec plaisir que, d'après vos dispositions, la place d'Almeida est investie dans ce moment. La prise de cette dernière place et la prise du fort de la Conception sont nécessaires; alors on se trouvera fortement appuyé pour marcher sur Lisbonne.

Ciudad-Rodrigo doit être mise en bon état, et être la place de dépôt général pour l'armée de Portugal, soit pour ses vivres, soit pour ses munitions. Vous aurez sûrement donné des ordres pour faire rentrer les récoltes, et réunir dans Ciudad-Rodrigo tous

les moyens de subsistances qu'on pourra se procurer.

L'Empereur pense, Prince, que la place d'Almeida pourra être prise vers la fin d'août, et qu'au commencement de septembre vous serez en mesure de marcher sur Lisbonne. Sa Majesté vous laisse le maître de livrer bataille aux Anglais, si vous le jugez convenable.

L'Empereur ne pense pas qu'on doive prendre Badajos, ce qui nous entraînerait à un grand siége, et ensuite il faudrait faire le siége d'Elvas, place encore plus forte : mais, les Anglais une fois bien battus et rembarqués, Badajos et Elvas tombent d'eux-mêmes.

Le général Drouet (de la main de l'Empereur) *sera à Valladolid le* 1^er^ *septembre avec un corps d'infanterie et de cavalerie de* 12 *mille hommes ;* ce qui, joint à la division Séras et aux troupes de la division Bonnet, formera un corps capable de contenir la Galice et de s'en emparer aussitôt que vous aurez marché sur Lisbonne, (de la main de l'Empereur) *ou de maintenir vos communications.* »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 31 juillet 1810.

« Mon cousin, je vous renvoie les propositions du prince d'Essling pour les récompenses à accorder pour la prise de Ciudad-Rodrigo. Faites-moi connaître le nom des individus cités, soit dans la relation, soit dans les détails du siége, et proposez-moi pour eux des récompenses. Faites-moi connaître également quels étaient les régiments qui faisaient partie du siége ; ceux-là seuls ont droit à des récompenses. »

Napoléon à Clarke. Saint-Cloud, 3 août 1810.

« Monsieur le duc de Feltre, le 9e corps de l'armée d'Espagne sera composé de deux divisions :

La 1re, commandée par le général de division Claparède;

La 2e, par le général Conroux, qui est inutile en Catalogne.

Le général Cottin commandera l'artillerie; le colonel Dubreuille, le génie; le général de brigade Fournier commandera toute la cavalerie. Le général de brigade Gérard sera employé dans une de ces divisions. Le général Dupellin, ancien colonel du 85e, recevra ordre de se rendre à la division Friant. Proposez-moi un autre général de brigade à sa place.

Je n'approuve point que les pièces de 12 soient remplacées par des pièces de 8; ce sont des pièces de 12 que je veux : elles sont plus utiles en Espagne qu'ailleurs, parce qu'elles peuvent servir contre un couvent, ou pour ouvrir l'enceinte d'une petite ville. Il y a beaucoup de pièces de 12 à Burgos. En donnant au général Drouet des canonniers, des chevaux, des munitions, il pourra prendre des pièces de 12 là.

Tirer les compagnies d'artillerie de Boulogne, c'est trop loin : n'en avez-vous pas à Toulouse, aux îles de Ré et d'Oleron ?

J'approuve que vous envoyiez quelques officiers d'artillerie hollandais. Je ne veux point du train de l'armée du nord pour Bayonne; c'est le tirer de trop loin.

Retenez 300 chevaux sur le train qui devait aller à Séville.

Je trouve que la 5e compagnie du 2e bataillon de mineurs et la 5e compagnie du 1er bataillon de sapeurs, que vous tirez d'Alexandrie, viennent de trop loin ; prenez-les plus près que cela.

Il est nécessaire d'avoir à la suite du corps d'armée quelques caissons d'outils du génie; tout cela doit se trouver à Metz. »

Napoléon à Berthier. Trianon, 3 août 1810.

« Mon cousin, faites connaître au prince d'Essling que le 44e bataillon de la flottille, qui est à Valladolid, est à sa disposition; et que ce bataillon aura l'avantage de lui donner des facilités pour le passage des rivières, et surtout pour le passage devant Lisbonne.— Donnez ordre que, s'il y a des souliers à Bayonne, on en expédie 6 mille à Burgos. — Écrivez au général Bonnet qu'il est autorisé à renvoyer à leurs dépôts les officiers et soldats éclopés, et hors d'état de faire la guerre. Écrivez-lui aussi que si les régiments qui sont sous ses ordres se trouvaient réduits à moins de 2 mille hommes présents sous les armes, il serait bon de renvoyer en France le cadre du 4e bataillon, en en versant les hommes dans les autres bataillons; mais que, pour cela, il faut que les régiments soient réduits à moins de 2 mille hommes. — Écrivez au général Drouet qu'à son arrivée à Tolosa il s'instruise bien de la situation de la Navarre, et que si elle était telle que sa présence y fût absolument nécessaire, il peut se détourner de sa route pour rétablir l'ordre et donner une bonne chasse aux brigands; mais qu'il ne doit faire cette pointe que si cela était

indispensable. — Remettez-moi l'état des officiers et soldats cités dans le rapport de la prise de Ciudad-Rodrigo, et proposez-moi pour eux de l'avancement dans la Légion d'honneur. »

Napoléon à Clarke. 6 août 1810

« Monsieur le duc de Feltre, je vois dans le *Journal de l'Empire* que le 5e bataillon de marche de mille hommes est parti de Naples le 25 juillet, pour se rendre en Catalogne. Donnez ordre qu'on arrête ce bataillon où on le rencontrera, qu'on en passe la revue, et qu'on le retienne jusqu'à nouvel ordre. Mon intention n'est pas d'encombrer la Catalogne de mauvais soldats, et d'en grossir les bandes de brigands. Si ce bataillon est composé de galériens ou de bandits, ou d'hommes mal habillés et mal armés, on le renverra à Naples.

En général, écrivez au roi que je n'ai pas besoin de nouvelles troupes napolitaines en Espagne, et que je n'en veux plus. »

Joseph à Berthier. Madrid, 7 août 1810.

« Je reçois la lettre que Votre Altesse Sérénissime a bien voulu m'écrire le 4 juillet. Je fais partir M. d'Almenara avec une lettre pour l'Empereur, dans laquelle je lui expose ma situation, et le prie de juger s'il est possible qu'elle continue ainsi encore deux mois.

M. d'Almenara pourra donner à Votre Altesse les détails que l'intérêt qu'elle a toujours pris à moi et à la véritable gloire de l'Empereur pourra lui faire désirer de connaître, pour en faire l'usage que sa raison éclairée lui dictera dans cette circonstance importante.

Je prie Votre Altesse de ne pas douter de ma sincère amitié.

Il est probable que je serai parti pour l'Andalousie lorsque Votre Altesse recevra cette lettre. »

Joseph à la reine. Madrid, 8 août 1810.

« Ma chère amie, je me décide à envoyer à Paris M. d'Almenara, qui te remettra cette lettre; il t'informera de l'état de mes affaires: tu les connaîtras par la copie de la lettre que j'adresse à l'Empereur, et dont la réponse fixera le parti qui me reste à prendre, ma résolution étant inébranlable de ne pas rester ici dans une position indigne de moi. Je suis fâché que ces événements arrivent dans un moment où ta santé n'aurait besoin que de ménagement et de repos; mais tu dois réfléchir que la retraite ne sera un malheur ni pour toi ni pour moi, lorsque je ne puis pas faire le bien où je suis, et que bientôt j'y serai un fardeau inutile; au moins je me retirerai digne de l'estime des gens de cœur et de la mienne. Si cela arrive, l'Empereur l'aura voulu; ainsi tu ne dois craindre ni pour toi ni pour moi aucun regret; car, enfin, tu ne voudrais pas être femme d'un homme qui, portant le titre de roi, serait réduit ici à faire une figure qu'il n'a jamais pu supporter dans les diverses périodes de la vie privée. Dans ce cas extrême, car je ne me retirerai que ne pouvant pas faire honorablement autrement, je désire vivre surtout loin de Paris. Tu penses comme moi qu'il ne faut plus songer à Morfontaine, à cause du voisinage de Paris.

Voici la réponse que M. Jams peut faire au mi-

nistre des finances : il doit réclamer ce qui m'est annoncé par cette lettre, les droits du quart; je crois que cela doit s'élever et au delà de 3 millions de francs. Je n'ai pas de nouvelles de Deslandes depuis son retour de Plombières; j'envoie avec M. Almenara un courrier qui pourra revenir avec tes lettres.

Je t'ai écrit que je désirais que Marcelle (1) épousât M. Tascher, qui vient d'acheter 40 à 50 mille livres de rente de biens patrimoniaux.

Donne-moi des nouvelles des enfants, et avant tout soigne ta santé, et sois contente, quelque chose qui arrive. Une bonne conscience, ma société lorsque je serai rendu à toi et à mes enfants, pourront bien te consoler de tout, surtout si tu pouvais y joindre une bonne santé. Je t'embrasse, ma chère Julie, avec mes enfants. »

Jos. à Nap. Madrid, 8 août 1810.

« Sire, ma position dans ce pays, toujours difficile, souvent déplorable, est telle aujourd'hui qu'elle ne peut continuer plus longtemps, si les dispositions prises et celles dont je suis menacé encore ont lieu.

Je ferai en sorte que la réponse que j'attends de Votre Majesté me retrouve à Madrid; mais je la supplie de ne pas me la faire attendre longtemps, car les choses sont plus fortes que les hommes; et, le jour où je serai entièrement abandonné par ma garde, par mon service, par tout ce qui constitue un gouvernement, je n'aurai plus d'autre parti que celui de me rendre en France à la disposition de Votre Majesté, en la priant de trouver bon que je

(1) Mademoiselle Clary, nièce de la reine Julie.

me réunisse à ma famille dont je suis séparé depuis six années, et que je retrouve, dans l'obscurité domestique, des affections et un calme que le trône m'a fait perdre, sans m'avoir rien donné en échange, puisque ce n'est pour moi qu'un lieu de supplice, d'où je contemple passivement la dévastation d'un pays que j'avais espéré pouvoir rendre heureux.

Je ne puis plus même aujourd'hui, comme l'année passée, trouver un refuge à l'armée. En combattant les ennemis de Votre Majesté et de l'Espagne, mes yeux étaient distraits du spectacle qui m'afflige aujourd'hui, et du moins ma position était compatible avec l'honneur. Si tout ce qui est répandu par les officiers qui arrivent de Paris, rendu vraisemblable par la lettre du prince de Neufchâtel du 14 juillet, se vérifie; si Votre Majesté m'ôte le commandement de l'armée d'Andalousie, et affecte exclusivement les revenus de ces provinces à l'armée, je n'ai plus d'autre parti à prendre qu'à quitter la partie; et cette décision est tellement forcée qu'elle ne peut pas même m'être imputée. Dans l'état actuel des affaires en Espagne, le général qui commande en chef dans une province en est le roi. Toutes les ressources entières de la province ne peuvent jamais suffire, parce que ce qu'on appelle les besoins ne sont pas déterminés, et que ce général augmente les besoins à mesure des ressources qu'il prévoit; d'où il résulte que toutes les provinces commandées par des généraux qui ne sont pas sous mes ordres sont nulles pour moi. C'est l'Andalousie seule où je puis espérer de trouver quelques ressources, après avoir

assigné à l'armée ce qui a été jugé suffisant, si Votre Majesté continue à envoyer 2 millions par mois: mais donner le commandement des troupes à un général qui ne reconnaîtrait pas mon autorité, c'est lui donner l'administration et le gouvernement; c'est m'enlever la seule province où je pourrais espérer de vivre; c'est me réduire à celle de Madrid, qui rend 800 mille francs par mois, tandis que mes dépenses les plus indispensables s'élèvent à 4 millions de francs par mois. Je suis ici entouré des débris d'une grande nation; j'ai une garde, les dépôts des hôpitaux de l'armée, une garnison, une maison, un ministère, un conseil d'État, les réfugiés de toutes les provinces, etc. Cet état de choses, Sire, ne peut pas durer deux mois, quand l'honneur, le sentiment de ce qui m'est dû pourrait me faire supporter cette position humiliante. Car, enfin, que serai-je si on m'enlève l'armée d'Andalousie? le concierge des hôpitaux de Madrid, des dépôts de l'armée, le gardien des prisonniers? Sire, je suis votre frère; vous m'avez présenté à l'Espagne *comme un autre vous-même*. Je sens toute l'exagération de cet éloge sous le rapport des talents; mais je ne serai jamais au-dessous par la vérité de mon caractère, par la noblesse de mes sentiments, par ma tendre affection pour mon frère.

J'ai toujours espéré que Votre Majesté serait venue en Espagne; j'ai tout supporté dans cette attente; mais aujourd'hui cet espoir s'éloigne et les circonstances pressent: je suis forcé à la démarche que je fais. J'envoie à Votre Majesté M. d'Almenara,

qui tient le portefeuille des finances depuis la mort de M. de Cabarrus, et qui connaît et les détails déplorables de ce département, et les autres ministères, assez pour que Votre Majesté puisse prendre un parti avec pleine connaissance de cause.

Quant à moi, Sire, qui vous dois mon opinion tout entière, et qui vous la donne après la détermination inébranlable que j'ai émise plus haut, je pense que : 1° si l'armée française est mise sous mes ordres ; 2° si j'ai le droit de renvoyer les officiers qui se conduiraient évidemment mal ; 3° si je suis autorisé à rassurer la nation sur les changements de gouvernement et les démembrements dont la menacent tous ceux qui arrivent de Paris; 4° si Votre Majesté a en moi la confiance qui m'est due, en me laissant dire et écrire aux Espagnols ce que je crois convenable à leur position et à la mienne, sans prêter foi aux interprétations empoisonnées de la malveillance et de la médiocrité raisonneuse, je prends l'engagement : 1° que l'armée française ne coûtera pas un sou à la France au delà des 2 millions que Votre Majesté affecte à ce service ; j'espère même que bientôt Votre Majesté pourra être délivrée de ce fardeau, qui me serait surtout nécessaire dans les premiers mois; 2° que l'Espagne sera bientôt pacifiée, comme le fut le royaume de Naples; 3° que l'Espagne sera sous peu aussi utile à la France qu'elle lui est aujourd'hui funeste.

Si, au contraire, je suis forcé à me retirer, si les provinces sont partagées en gouvernements militaires et régies par des généraux, je crains bien que

Votre Majesté ne voie pas la fin de cette terrible convulsion.

Je prie Votre Majesté de ne voir dans cette lettre et dans ses moindres expressions que ce que j'ai voulu y mettre, la pure vérité, dictée surtout par l'amitié fraternelle qui m'attache à vous dès le berceau, et qui m'accompagnera jusqu'au tombeau, quelque chose qui arrive.—L'émotion que j'éprouve dans ce moment et qui suspend la fin de cette lettre serait donc causée par un égoïsme personnel, par de lâches regrets! Non, Sire, je ne le pense pas; je pleure sur les misères de la nature humaine, sur la dispersion d'une famille jadis si unie, sur le changement survenu dans le cœur de mon frère, sur l'affaiblissement graduel d'une gloire immense, qui doit être éternisée par les souvenirs des sentiments généreux et héroïques plus que par une immense puissance. Sire, si cette dernière partie de ma lettre ne vous rappelle pas le tendre et digne ami de votre enfance, si elle ne vous dit pas que je suis pour vous ce que n'est aucun homme sur la terre, il ne me reste qu'à me retirer.

P. S. Depuis deux jours que j'ai écrit cette lettre, ma position à Madrid devient encore plus critique, et je compte me rendre en Andalousie; il est probable que j'y serai déjà lorsque Votre Majesté recevra cette lettre. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 14 août 1810.

« Mon cousin, répondez au prince d'Essling que vous m'avez mis sous les yeux sa lettre du ... juillet, et que je vous ai chargé de lui faire connaître

qu'il doit réprimer sévèrement tout désordre ou insubordination; qu'il a le commandement; qu'il doit faire cesser le brigandage, et faire en sorte que les fonds provenant des contributions soient employés au profit de l'armée, et qu'il serait coupable d'avoir la moindre négligence là-dessus. »

Jos. à Nap. Madrid, 15 août 1810.

« Sire, je vous prie d'agréer mes félicitations à l'occasion du jour de votre fête; il m'est pénible d'y ajouter mes vœux pour que Votre Majesté rende plus de justice à mon caractère, et à la tendre affection qui me lie à elle dans tous les événements pénibles.

Je prie Votre Majesté d'agréer l'hommage de ma tendre amitié. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 19 août 1810.

« Mon cousin, je suis étonné que vous n'ayez pas encore de nouvelles du général Drouet. Faites-moi connaître quand ses troupes sont arrivées à Bayonne. — Écrivez au général Drouet, ainsi qu'au général Dorsenne, que je juge à propos de renforcer la Navarre de tout le régiment de lanciers de Berg, ce qui, avec le 9^{e} de hussards, mettra sous les ordres du général Reille 1,500 hommes de cavalerie. Je pense qu'il est également convenable d'envoyer au général Reille la brigade de la garde qui est sous les ordres du général Dumoutier. Ainsi, Reille aura ses quatre régiments de marche, le 5^{e} qu'il a gardé, les deux escadrons du 9^{e} de hussards et enfin les quatre régiments de la garde avec leurs, chevaux et le régiment de lanciers. — Le général Drouet pourra remplacer les régiments de la garde

par une portion des troupes qu'il a amenées de France. — Écrivez-lui que je suis trop loin pour donner ces ordres d'une manière positive; que je le laisse maître de les faire exécuter, ou d'y substituer d'autres qu'il jugera plus convenables; que ce qui me porte à envoyer les régiments de la garde au général Reille, c'est qu'ils sont plus accoutumés à servir sous les ordres de cet officier, et que dès lors il y aura moins de difficultés dans les rapports de subordination; que d'ailleurs la garde étant destinée à faire une guerre active, elle se trouvera là employée d'une manière plus conforme à sa destination. — Les ordres pour le général Dorsenne, vous les enverrez tout ouverts au général Drouet, qui les lui fera passer, s'il le juge convenable. — Je désire que vous me fassiez un choix de quatre à cinq colonels, colonels en second ou majors, tous hommes d'exécution, à envoyer à Reille pour commander ses colonnes mobiles; par exemple, des hommes comme le colonel Ameil, du 24ᵉ de chasseurs.

Donnez ordre au général Burke de se rendre en Navarre pour y servir sous les ordres du général Reille. Recommandez-lui de ne pas se compromettre sur les routes d'Espagne, et de ne marcher qu'avec de fortes escortes. »

Soult à Berthier. Séville, 20 août 1810.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que j'avais donné ordre au maréchal duc de Trévise de détacher en Estramadure la division du général Girard avec

le 21e de chasseurs à cheval, et de lui donner pour instruction de manœuvrer dans cette province sur tout le prolongement de la Sierra-Morena jusqu'à la Guadiana, afin de couvrir les débouchés de ces montagnes, d'attirer l'attention de l'ennemi, et l'empêcher de faire des détachements vers le Tage. Le général Girard a rempli ces divers objets avec la plus grande distinction; il a été pendant 20 jours en mouvement, a forcé l'ennemi à rappeler tous ses détachements, et, malgré la disproportion de forces, il lui a livré un combat glorieux.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse Sérénissime copie du rapport que le maréchal duc de Trévise m'a fait à ce sujet le 19 (1). Votre Altesse y trouvera les détails de la brillante affaire qui a eu lieu le 11, en avant de Villagarcia, laquelle a occasionné à l'ennemi la perte réelle de 2,500 hommes, et celle de plus de 3 mille dispersés, qui à présent errent dans le pays par détachements, commettent des dévastations, et annoncent le projet de rentrer en partie chez eux. Le général Girard a eu 396 hommes hors de combat. Tous ces corps ont bien fait leur devoir; les généraux, plusieurs officiers et un grand nombre de soldats se sont particulièrement distingués. Votre Altesse trouvera ci-joint, au rapport, l'état des militaires de tout grade qui, dans cette journée, ont acquis des droits aux grâces de Sa Majesté l'Empereur, et en faveur desquels j'ai l'honneur de faire des demandes.

(1) Voir la note D.

J'ai dit que la Romana avait réuni tous ses détachements pour attaquer le général Girard; Votre Altesse remarquera qu'il avait à cet effet rappelé la division de la Carrera et celle de O'Donell, qui se tenaient ordinairement sur le Tage; et que les garnisons de Campo-Mayor et de Badajos, qui étaient fournies par des Espagnols, ont été relevées par des Portugais. L'ennemi était dans l'intention de marcher sur Séville; il a été heureusement déjoué: mais sa destruction eût été complète et on eût fait 6 à 800 prisonniers, si la brigade du général Marisy, qu'on a mal à propos retenue sur le Tage, et qui n'a plus eu l'ennemi devant elle, avait joint le général Girard, ainsi que je l'ai plusieurs fois ordonné et itérativement demandé. Cette disposition n'ayant pas été exécutée, de nouveaux combats ne peuvent tarder à avoir lieu en Estramadure, et je ne puis me dispenser de renforcer le général Girard, et pour cela de retirer quelques troupes de devant Cadix, malgré que le maréchal duc de Bellune soit persuadé qu'il doit être incessamment attaqué, et que lui-même demande des renforts. Je mets ci-joint copie d'une lettre du général Girard au maréchal duc de Trévise, qui instruira Votre Altesse de la situation de ce général.

Sur la gauche, le général Sébastiani avec les troupes du 4^{e} corps qu'il a pu réunir, et le général Godinot avec quelques détachements que j'ai tirés de l'intérieur de l'Andalousie, sont en opérations contre l'armée de Murcie, laquelle paraît avoir été jointe par tout ce qu'il y avait d'ennemis du côté de

Valence, et par quelques milliers d'hommes que Blake a débarqués à Carthagène. J'avais ordonné au général Lorge de faire diversion en dirigeant une colonne sur Vera, et d'envoyer de suite la brigade de dragons du général Digeon, et un bataillon du 64e qui depuis dix-huit mois est absent de son corps, à Baylen et à Linarès, pour joindre le général Godinot; mais un ordre direct donné par le roi s'y est opposé.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse les lettres que m'ont écrites à ce sujet les généraux Lorge et Lahoussaye.

Il est incompréhensible de rencontrer pareille opposition, et que, malgré les ordres de l'Empereur, je ne puisse pas disposer des troupes qui font partie de l'armée dont Sa Majesté a daigné me confier le commandement (toutes celles qui sont dans la Manche et sur le Tage sont dans ce cas). Je m'en plains à Sa Majesté Catholique, et je lui représente respectueusement que le service est ainsi compromis; que c'est nous exposer à recevoir quelque affront, ou au moins à n'obtenir que des succès incomplets; et enfin, que c'est mettre les généraux qui reçoivent des deux côtés des ordres dans l'alternative pénible de commettre un acte de désobéissance, n'importe à qui ils obéissent. J'espère que le roi aura égard à mes observations, et que Sa Majesté reconnaîtra que les craintes qu'elle avait pour Madrid ne sont pas fondées.

Cependant, comme cette opposition se renouvellera probablement encore, j'ai l'honneur de prier Votre Altesse Sérénissime de vouloir bien prendre

à ce sujet les ordres de l'Empereur, et d'observer à Sa Majesté qu'il me paraît de toute urgence que le 2e corps retourne sur la Guadiana, et que le siége de Badajos soit le plus tôt possible entrepris. Je crois aussi utile au succès de la campagne que le 3e corps dirige au moins une tête de colonne vers Valence; enfin, je demande avec instance que les détachements de cavalerie et d'infanterie qui appartiennent à l'armée du midi, et sont répandus dans toute l'Espagne, rejoignent leurs corps respectifs. Lorsque ces renforts me seront arrivés, je pourrai en faire davantage et avancer les opérations.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse deux extraits du journal du siége de Cadix, du 6 au 16 de ce mois. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 21 août 1810.

« Ma chère amie, je reçois ta lettre du 28. M. d'Almenara arrivera avant la présente, et t'instruira de l'état de mes affaires; il est aussi mauvais que possible. Le mal me vient des insurgés d'un côté, et de l'autre de la France; car l'Empereur est si trompé sur ce pays qu'il ne prend que de mauvaises mesures, et tout cela pour ne vouloir pas prêter l'oreille à ce que je lui dis; il préfère s'en rapporter à des gens qui voient mal, ou qui ont des intérêts différents des siens et des miens, qui, je pense, sont les mêmes, s'ils consistent dans la prompte pacification de l'Espagne, seul moyen de rendre cette nation à ses sentiments naturels, et à faire cesser une lutte qui tourne au profit des ennemis des deux nations.

Si l'on veut tenir à l'Espagne ce qu'on lui a promis, me donner toute autorité sur l'armée, avoir en moi la confiance qui m'est due, l'Espagne sera pacifiée, amie de la France dans un an : si on continue dans le système commencé depuis février, toute l'Espagne sera bientôt une ardente fournaise d'où personne ne se tirera avec honneur. On ne connaît pas cette nation. Oui, c'est un lion que la raison conduira avec un fil de soie, qu'un million de soldats ne réduiront pas par la force militaire. Tout est ici soldat, si on veut gouverner militairement; tout sera ici ami, si on veut parler de l'indépendance de l'Espagne, de la liberté de la nation, de sa constitution, de ses cortès. Voilà la vérité; qu'on choisisse. Le temps prouvera ce que je dis. Conserve cette lettre, elle est prophétique. Quant à moi, je serai heureux de rester roi d'Espagne, si je puis faire le bonheur de la nation, et m'acquitter avec la France en lui faisant de l'Espagne une bonne et utile amie; c'est ce que je ne puis faire qu'autant que l'Empereur aura confiance en moi. S'il en est autrement, si l'on veut établir des gouvernements militaires, je ne suis pas propre à cela; je ne puis pas être témoin de la flagellation des Français et des Espagnols. Je m'enveloppe de mon manteau, et il ne me reste qu'à me retirer. On ne réussira pas par la rigueur, et moi moins encore qu'un autre: par la raison et la vérité, je me serais fait fort qu'avant un an toute l'Espagne aurait ressemblé à l'Andalousie, à la province d'Avila, où je puis gouverner à mon gré. Ce pays, il y a quelques mois,

était aussi pacifié que le département de l'Oise. Ce n'est pas dans mon intérêt que j'insiste, c'est dans celui de l'Empereur, de la France, de l'Espagne. Depuis l'institution des gouvernements militaires, l'opinion a changé : les Français sont regardés partout comme des ennemis acharnés, et partout ils sont égorgés; il n'y a pas de jour que je ne sois instruit de nouvelles scènes, tandis qu'il y a quelques mois tout se pacifiait insensiblement. Il n'y a pas de doublon exporté qui ne coûte une tête française. Il est de mon devoir de dire tout cela à l'Empereur par ton intermédiaire. Il est bien malheureux qu'il n'ait pu effectuer son voyage en Espagne; il aurait jugé par lui-même, et le sort de l'Espagne et le nôtre serait fixé. Mais cependant quel aveuglement est le sien de ne vouloir pas me croire! Qui est plus intéressé que moi à la pacification de l'Espagne? Qui la connaît davantage? »

Soult à Berthier. Séville, 23 août 1810.

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que j'avais ordonné à la brigade du général Digeon, division Lahoussaye, de se rendre à Baylen et Linarès, où le général Godinot devait en disposer pour la diriger sur Huesca, en remontant le Guadalquivir, à l'effet d'appuyer le mouvement offensif que le général Sébastiani opère en ce moment contre l'armée de Murcie.

Cette brigade avait obéi à mon ordre, et elle était arrivée à la Caroline, lorsqu'un ordre émané du roi et expédié par le général Belliard l'a mise dans le cas de repasser la Sierra-Morena.

A ce sujet, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Altesse les rapports que m'ont faits les généraux Lorge et Digeon. Je lui adresse également copie d'une lettre que je viens d'écrire au général Lorge. Votre Altesse y remarquera que j'accuse ce général de désobéissance, et d'avoir, pour ce fait, donné lieu à une faute militaire qui peut occasionner de graves conséquences.

J'ai l'honneur de prier Votre Altesse Sérénissime de vouloir bien demander à Sa Majesté l'Empereur le remplacement du général Lorge dans le commandement de la division de la Confédération du Rhin, et de présenter pour ce commandement le général Arnaud, actuellement à Tolède, ou tout autre général qu'il plaise à Sa Majesté de désigner.

En toute autre circonstance, l'opposition que je rencontre ne serait que fâcheuse; mais, dans celle où je me trouve, elle peut avoir, je ne puis trop le dire, de graves conséquences. Le général Sébastiani est en opération avec 6 mille hommes contre l'armée de Murcie, qui est de 22 à 24 mille hommes; je comptais le renforcer par une colonne de 2 mille hommes, que le général Godinot devait diriger sur Huesca : les ordres du roi s'y opposent. Quel sera le résultat de cette fausse disposition? Je ne puis y penser sans inquiétude, surtout lorsque je considère que l'on expose ainsi les armes impériales à recevoir un affront : ce motif m'est, je l'avoue, bien plus sensible que la crainte de voir ma responsabilité compromise.

Je supplie Votre Altesse de rendre compte à l'Em-

percur de ces observations, et de solliciter Sa Majesté de daigner manifester ses suprêmes intentions. Je la prie également de prendre en sérieuse considération les demandes que j'ai eu l'honneur de lui soumettre, par mes dernières dépêches, sur la composition de l'état-major général et de l'administration générale de l'armée, ainsi que pour faire rejoindre les détachements et bataillons et escadrons destinés pour l'armée du midi, qui se trouvent dans le nord de l'Espagne. Toutes ces demandes me paraissent d'une urgente nécessité. »

Jos. à Nap. Madrid, 25 août 1810.

« Sire, j'avais d'abord adressé cette lettre au prince de Neufchâtel ; toute réflexion faite, je prie Votre Majesté de permettre que je l'envoie directement à Votre Majesté, parce que je m'aperçois que j'ai écrit comme je sens, et qu'il vaut mieux que Votre Majesté seule en juge comme elle voudra.

M. d'Amenara a porté une lettre à Votre Majesté; ma situation empire tous les jours : je la prie de ne pas tarder à me faire connaître ce qu'elle décide.

Le général Kellermann vient de donner l'ordre, par une circulaire, de ne pas correspondre avec mes ministres; de manière que le tribunal suprême de Valladolid, qui a dans sa juridiction toute l'Espagne en deçà du Tage, ne sait plus ce qu'il doit faire; le découragement est général. Sire, au nom de votre intérêt plus que du mien, quelle que soit votre volonté, faites-la connaître; mais ne permettez pas l'horrible anarchie qui dévorera ce pays tant que l'autorité centrale sera méconnue, que l'on

foulera aux pieds toutes les passions de la nation, et que votre frère sera un roi nominal, et un objet de dérision pour les uns et de pitié pour les autres. Si Votre Majesté croit que le même sang coule dans mes veines, elle doit bien penser que je ne puis pas longtemps supporter un tel état de choses. »

Joseph à Berthier. Madrid, 25 août 1810.

« Je prie Votre Altesse de mettre sous les yeux de l'Empereur la lettre ci-jointe, d'où il résulte que M. le maréchal duc de Dalmatie croit pouvoir donner en deçà de la Sierra-Morena des ordres qui doivent être exécutés *exclusivement* à tous autres, ce sont ses expressions. Les troupes qui sont dans la Manche sont les avant-postes destinés à se replier sur Madrid et à la couvrir. Si les ordres de Séville peuvent m'enlever les troupes qui sont autour de Madrid, je ne suis pas sûr de ne pas me trouver un de ces matins, à mon réveil, prisonnier des bandes armées de l'Estramadure, de Valence ou de Siguenza. Ce n'est pas sans doute l'intention de l'Empereur : il importe à sa justice d'exprimer sa volonté d'une manière claire et forte. Quant à moi, je suis prêt à tous les sacrifices compatibles avec l'honneur; mais je ne puis pas me voir traiter ainsi par le maréchal Soult, qui ne m'est plus reconnaissable depuis l'arrivée à Séville d'un de vos officiers qui, à ce qu'il a dit à mes commissaires royaux, lui porte les ordres et les instructions directes de l'Empereur.

Quels sont les corps que Sa Majesté Impériale destine à la défense des provinces de Castille-Nou-

velle, de Tolède, la Manche, Siguenza, Cuença, etc.? J'avais toujours cru que c'était la division Dessolles et la division Lahoussaye : le maréchal Soult prétend que non, que nous devons être ici à sa discrétion, défendus par les détachements qu'il voudra bien nous prêter, ou livrés aux insurgés, comme bon lui semblera, selon ma soumission plus ou moins grande à ses volontés. Je connais mal l'Empereur, ou un tel délire de la part du maréchal Soult doit lui faire connaître un homme aveuglé également, à ce qu'il paraît, par les faveurs comme par les revers (1).

Je prie Votre Altesse d'agréer mon amitié. »

Soult à Berthier. Séville, 18 août 1810.

« J'aurai pour Sa Majesté Catholique tous les égards que je lui dois ; mais il sera difficile que je sois toujours d'accord avec ses ministres : mes devoirs sont en trop grande opposition avec ceux qui leur sont imposés. Les intérêts du roi, qu'ils veulent faire valoir, que plusieurs jugent plus mal que personne, les éloignent trop de la route que je dois suivre, pour que nous puissions, même rarement, nous rencontrer. Cette observation est générale, et je n'entends pas l'appliquer particulièrement.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse extrait d'une lettre que le roi m'a écrite le 10 août : elle y remarquera que Sa Majesté m'annonce l'intention de se rendre en Andalousie, lorsqu'elle jugera que sa présence n'est pas nécessaire à Madrid. Il est de

(1) Joseph fait allusion aux regrets exprimés par Soult, devenu son major général, sur sa conduite en Portugal.

mon devoir de rendre compte que je ne pense pas que la présence du roi soit plus nécessaire en Andalousie qu'à Madrid, attendu qu'elle donnerait inévitablement lieu à l'établissement d'un régime d'administration différent de celui qui convient au pays jusqu'à l'entière pacification de l'Espagne, détournerait une partie des ressources dont l'armée ne peut se passer, et ferait éclater avec ses ministres une opposition qu'il me serait impossible d'éviter. »

Soult à Berthier. Séville, 29 août 1810.

« L'opposition que les dispositions du roi me font éprouver, et les circonstances difficiles où je me trouve, m'ont mis dans le cas d'écrire à Sa Majesté Catholique la lettre dont j'ai l'honneur d'adresser copie à Votre Altesse, en la priant de vouloir bien la mettre sous les yeux de l'Empereur, afin que Sa Majesté daigne apprécier ma situation, et me fasse jouir de la faculté de disposer des troupes que sa suprême confiance a mises sous mon commandement pour le bien de son service, ou que Sa Majesté m'accorde la grâce de me décharger d'une partie de la responsabilité qui se rapporte à leurs opérations.

Votre Altesse sera persuadée que des personnes, peut-être trop influentes, portent souvent le roi à de fausses dispositions, qu'elles aigrissent Sa Majesté et lui inspirent mal à propos des craintes, si elle veut faire attention aux rapports qui lui sont adressés de toutes les parties de l'Espagne, et particulièrement de Madrid. De ces circonstances résultent l'opposition relative aux opérations militaires,

et aussi celle qui a rapport à l'administration du pays, dont l'effet doit être d'assurer l'entretien et la dépendance de l'armée impériale. C'est au point qu'on a pressé le roi d'écrire à ses intendants en Andalousie de se refuser à toute demande qui dépasserait les fixations que Sa Majesté a déterminées, lesquelles n'accordent que 50 mille francs par mois pour toutes les dépenses d'administration générale, artillerie, génie, état-major, etc., etc., et de laisser plutôt employer la violence que de céder. Les conséquences qui pourraient résulter de cet ordre, si je n'avais cherché à en atténuer l'effet aussitôt qu'il m'a été connu, sont incalculables, et je ne doute pas que Son Altesse n'en reste comme moi persuadée. Je dois le répéter à Votre Excellence : il me paraît de toute nécessité que l'état-major de l'armée et l'administration générale, dont une partie est à Madrid, se rendent le plus tôt possible près de moi, et que le gouvernement de Madrid ne forme plus qu'un arrondissement. De cette manière, il y aura plus d'action et moins de contrariété. Il en résultera un grand bien pour le service, même en faisant des économies ; et chacun pourra se renfermer dans la sphère de ses attributions (1). »

Berthier aux gouverneurs de province. Paris, 15 sept. 1810.

« Je vous ai fait connaître, Monsieur le général, par ma lettre du 22 juillet dernier, que j'étais informé qu'il existait des abus dans la manière dont les contributions étaient perçues dans quelques pro-

(1) Les vœux du duc de Dalmatie furent remplis. C'est à cette époque que le commandement général fut ôté au roi.

vinces d'Espagne; et je vous ai recommandé de mettre tous vos soins à les faire cesser, et à prévenir ceux qui pourraient s'introduire dans votre gouvernement. D'après les nouveaux renseignements qui me sont parvenus, il paraît que le désordre continue dans quelques parties de l'Espagne. Les plaintes qui en résultent excitent le mécontentement de l'Empereur. L'intention de Sa Majesté est que tous les fonds provenant des contributions ou des impositions extraordinaires soient versés entre les mains des préposés du Trésor public, pour être employés à la solde et aux besoins de l'armée; et que tout individu qui se rendrait coupable d'infidélité dans la perception de ces fonds soit sévèrement puni, comme contribuant à entretenir l'esprit d'insurrection, en exaspérant les habitants contre l'administration française.»

Jos. à Nap. Madrid, 31 août 1810.

«Sire, Votre Majesté trouvera ci-joint, dans le rapport d'un conseiller d'État qui a signé les constitutions de Bayonne et qui m'a suivi partout, une preuve nouvelle des causes multipliées qui, dans le gouvernement du général Kellermann, ont abattu le courage de ceux qui m'étaient affectionnés, ont multiplié les ennemis et réduit ce pays au point où il se trouve; de manière que, pour peu que cela dure, le mal sera sans remède. A Valladolid, il existe un bureau où l'on vend les prisonniers pour de l'argent; les bandes en achètent; moi seul, je ne puis pas en avoir. Cependant, quoi qu'on me dise, depuis le passage de la Sierra-Morena il y a moins

de déserteurs dans les troupes espagnoles à mon service que dans toutes les troupes alliées qui sont en Espagne incorporées dans l'armée française. Aujourd'hui, par exemple, est arrivé un convoi d'Andalousie; les feuilles de départ portent 80 prisonniers, il en est arrivé 40; ils vont partir pour Valladolid: combien en arrivera-t-il à Bayonne? Que Votre Majesté s'en fasse informer, pour lui servir de règle: peut-être 10, peut-être aucun. Il est de fait que ces 80 hommes seront de nouveau des ennemis ou des brigands : incorporés dans mes régiments, il en déserterait 2, 3, mais 75 serviraient Votre Majesté comme les régiments qui tiennent garnison à Madrid, qui font tous les jours le coup de fusil dans la province de Siguenza, dans la Manche. C'est un maréchal des logis espagnol qui vient de faire prisonnier le fameux moine Gil, de Saragosse, qui était à la tête de la croisade, et que l'on a cru mal à propos avoir été fusillé à Saragosse : il part demain pour France, où il arrivera, à moins qu'on ne le relâche à Valladolid; il pourrait payer une forte rançon. Une compagnie de cavalerie espagnole vient, il y a dix jours, de faire une charge superbe contre un régiment de Siguenza; elle a laissé sur le carreau la moitié de son monde, mais elle a été victorieuse. Il est donc faux que les troupes espagnoles à mon service soient inutiles, et qu'elles désertent. Sur 800 officiers que j'ai admis à mon service, deux seulement ont faussé leur parole depuis janvier. Si je n'eusse pas été contrarié, les ennemis auraient 20 mille hommes de moins, et j'aurais 20 mille hommes

de plus, et ce seraient toutes les meilleures et anciennes troupes de ligne; mais sans confiance je ne puis rien. Aussi ai-je pris mon parti et suis-je résigné à tout, plutôt que de continuer la vie honteuse que je supporte.

Les lettres ci-jointes du maréchal duc de Dalmatie au général Lorge, et du général Lorge à moi, éclaireront aussi Votre Majesté sur ma situation par rapport au midi. Votre Majesté n'oublie pas que la Manche ne fait pas partie du commandement du maréchal Soult; que les troupes qui sont dans la Manche, Tolède, Talavéra, Madrid, représentent, quoique incomplétement, la division Dessoles et les 800 cavaliers du duc d'Aremberg qui sont en Andalousie, mais qui ne font pas partie de l'armée du midi; j'ai prévenu le maréchal duc de Dalmatie que je lui enverrai les troupes qui remplacent ici Dessoles et d'Aremberg, dès qu'il jugerait pouvoir me renvoyer ces troupes. Cependant, tous les détachements appartenant aux trois corps de l'armée du midi sont en marche pour rejoindre. Cette armée va recevoir, en cavalerie seulement, un renfort de 900 hommes.

Si le général Lorge eût obéi au maréchal Soult, je serais sans cavalerie dans des plaines immenses; et la Manche, qui nourrit Madrid, eût été la proie des insurgés, les communications eussent été interrompues avec l'Andalousie, qui serait devenue bientôt aussi étrangère au reste du continent que le fut, l'année dernière, le Portugal et l'armée du Portugal.

Ma femme est à Paris; elle a mon entière con-

fiance; elle connaît ma position : je la charge de la faire finir n'importe comment, pourvu que cela soit conforme à vos désirs. Dans la position où je suis, il me faut une confiance absolue, Sire. Si je ne l'ai pas, la retraite absolue, comme vous le voudrez. Votre intérêt, Sire, et j'ose dire votre gloire, ne vous permettent pas de prolonger davantage l'ignominieuse agonie d'un frère sur le trône d'Espagne, exposé, dans un lieu si élevé, aux risées de vos ennemis et à la déconsidération de ses amis. Si mon âme n'était pas plus élevée que le trône, j'accepterais les secours qu'on veut me donner, j'attendrais tout du temps, et en attendant je vivrais des protections de mes inférieurs; car le maréchal Soult proteste dans l'Andalousie *qu'il m'aime, ainsi que la nation andalouse*, où il consent de se fixer. C'est ce que m'écrit un commissaire royal de Séville; ainsi on pourrait s'arranger avec lui : Kellermann et beaucoup ne seraient pas non plus intraitables. Mais non, Sire, je ne m'arrangerai jamais qu'avec vous. S'il ne vous convient pas de me garder au trône d'Espagne tel que doit y être un homme d'honneur, votre frère, prenez votre parti, et soyez sûr que je pourrai croire dans ma retraite que l'Empereur a fait une grande faute en se privant d'un homme animé de mes sentiments; mais je conserverai toujours un bon et tendre sentiment pour mon frère, car enfin il n'aura pas dégradé mon caractère en me conservant dans une position indigne de moi; et en me rendant à mon obscurité primitive, il me laissera l'estime de moi-même, et la conviction

qu'il ne pourra pas se rappeler de moi dans les intervalles éloignés où sa pensée, libre des affaires, pourra s'arrêter encore sur ses premières affections, sans être forcé de convenir qu'il n'aura pas trouvé d'hommes, dans le long commerce qu'il a eu avec tant d'hommes, qui méritassent plus, et autant peut-être, sa véritable estime et son entière confiance.

Je supplie Votre Majesté d'agréer toujours avec bonté l'hommage de ma tendre amitié. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 7 sept. 1810.

« Ma chère amie, M. le colonel Chateau, aide de camp du maréchal duc de Bellune, te remettra cette lettre. J'attends Deslandes, dont j'ai besoin. Ma situation ici, par rapport à l'Empereur, est telle qu'elle était lorsque Almenara est parti ; j'espère qu'à cette heure il y aura quelque chose de décidé. Si tu pensais que l'Empereur ne voulût pas du mariage de Tascher, sans doute contre sa volonté, il ne faut pas le faire ; dans ce cas, lui-même est trop raisonnable pour se marier ainsi : mais l'impératrice Joséphine l'a assuré du contraire. Cependant, parles-en toi-même à l'Empereur, si tu le juges convenable.

Je désire bien que ta santé soit améliorée ; j'ai calculé qu'elle a empiré depuis l'époque où mes affaires d'Espagne ont si fortement empiré par le changement de système dans lequel il paraît que l'Empereur est entré pour ce pays et pour moi à la date du mois de février. Ce que je t'ai écrit à ce sujet de Ronda a-t-il donc tant influé sur toi ? Je te croyais plus sage. Si ta crainte ne vient que pour moi, sois tranquille, je ne veux pas faire un faux pas ; mais

dès que je saurai bien que l'Empereur trouve bon que je me retire des affaires, je serai plus heureux avec toi, mes enfants, un petit cercle d'amis et ma conscience que tu me connais, que je ne l'ai jamais été depuis que j'ai été placé si haut aux yeux du monde, et si bas à mes propres yeux. Mets ta douceur, ta sagesse, ta prudence à savoir comment ou quand l'Empereur veut que je me retire, et je ne cesserai de te remercier d'avoir réussi à me retirer d'ici et de toute place publique. Je ne puis rester ici qu'autant que je pourrai faire le bonheur de la nation espagnole, en servant la politique générale de l'Empereur; mais toute entrave qui nuirait au but que doit se proposer tout prince honnête homme, me rend la place que j'occupe insoutenable. Je ne trouve pas mauvais que l'Empereur la fasse occuper par un autre; je resterai son ami et son frère dans la retraite, comme si la grandeur n'eût jamais existé. Mais il doit aussi être juste, et ne pas prétendre que je reste plus longtemps où je suis, mannequin responsable de tout le mal qu'il ne peut ni prévoir ni empêcher, également en butte à la déconsidération de la nation dont je me dis roi et que je ne protége pas, et de l'armée française que je ne commande plus de fait depuis la formation de l'armée du midi, époque où le maréchal Soult a jeté le masque à mon égard, et où lui, ainsi que bien d'autres, font assez voir par leur conduite quelle doit être la mienne.

Je t'embrasse, avec Zénaïde et Charlotte; je me porte très-bien, et je ne serai content que lorsque je saurai qu'il y a quelque chose de décidé. »

Le secrétaire d'État au duc de Santa-Fé (1). Madrid, 12 sept. 1810.

« Si l'Andalousie n'est pas entièrement pacifiée, si la junte de Cadix existe encore, et si les Anglais y exercent leur fatale influence, on doit l'attribuer en grande partie aux machinations et aux trames ourdies par la junte et l'Angleterre au moment où parvint à leur connaissance le décret du 8 février, qui établit des gouvernements militaires dans la Navarre, la Biscaye, l'Aragon et la Catalogne, quelques gouverneurs français ayant traité ces provinces comme si elles étaient absolument détachées de la monarchie.

Mais combien n'est-il pas démenti par la conduite de certains gouverneurs qui paraissent s'obstiner à prolonger l'insurrection d'Espagne plutôt qu'à la soumettre? car dans plusieurs endroits on ne se contente pas d'exclure toute idée de l'autorité du roi, en faisant administrer la justice au nom de l'Empereur, mais, ce qui est pis, on a exigé que les tribunaux civils de Valladolid et de Palencia prêtassent serment de fidélité et d'obéissance à Sa Majesté Impériale, comme si la nation espagnole n'avait pas de roi! »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 16 sept. 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Suchet qu'après la prise de Tortose et de Tarragone, Valence sera sans doute le but de ses opérations, si les circonstances ne s'y opposent pas; mais que, les affaires s'avançant du côté du Portugal, il est probable que je me déciderai à le faire marcher contre Valence,

(1) M. d'Azanza, duc de Santa-Fé, était alors à Paris, et devait faire part de ce rapport de Madrid.

ces deux places étant prises. — Vous lui ferez connaître que j'ai lu le mémoire du colonel du génie Haxo; que dès qu'il est possible de garder avec mille hommes la citadelle et les fortifications de Lérida, je consens à ne point démolir l'enceinte de cette place; mais il faut armer et approvisionner les forts, et ne mettre sur l'enceinte de la place que de la petite artillerie, afin qu'on puisse l'évacuer sur la citadelle si cela était nécessaire, et que l'artillerie et la vraie défense soient dans les forts. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 16 sept. 1810.

« Mon cousin, je suis instruit qu'un grand nombre d'Espagnols envoient leurs mérinos en France, et qu'un troupeau de 10 mille est en route pour s'y rendre. Donnez ordre à tous mes généraux et autres autorités, pour qu'on protége le mouvement de ces animaux sur la France (1). »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 16 sept. 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Girard une lettre en mon nom, pour lui témoigner ma satisfaction sur sa bonne conduite dans l'affaire de Villa-Garcia; et faites mettre à l'ordre du jour que j'ai reconnu dans cette circonstance la bravoure ordinaire des troupes du 5^{e} corps. Proposez-moi les récompenses que demande le général Girard, soit pour la Légion d'honneur, soit pour l'avancement. »

Messieurs de Santa-Fé et Almenara à Berthier. Paris, 16 sept. 1810.

« Les décrets de Sa Majesté l'Empereur sont les mêmes pour tous les généraux. Le prince d'Essling, qui a traversé toutes les provinces jusqu'aux fron-

(1) Plusieurs généraux envoyaient ces mérinos, et souvent pour eux-mêmes.

tières du Portugal, qui paraît former en ce moment d'immenses magasins, et a de bien plus grands besoins que les gouverneurs des provinces, s'est adressé aux préfets espagnols, qui lui ont fourni au delà de ce qu'il demandait. Voilà qui parle en faveur du peuple espagnol : car le prince d'Essling reçoit les bénédictions du peuple partout où ses troupes passent. Tel est l'effet de l'ordre et de l'humanité envers un peuple qui connaît les règles de la justice et de ce que la guerre demande de sacrifices, mais qui ne souffrirait pas des dilapidations et des vexations inutiles (1). »

Napoléon à Berthier. 17 sept. 1810.

« Mon cousin, faites connaître au général Drouet que des plaintes graves sont portées contre le général qui commande à Santander; que mon intention est qu'il le destitue et le remplace par un autre général, et qu'il fasse faire une enquête sévère sur les dilapidations qui auraient été commises dans ce pays; qu'il fasse la même chose du côté du général Avril. — Vous lui écrirez qu'on se plaint beaucoup du neveu du général D...; qu'il est urgent de faire des exemples sévères; que la corruption est poussée au point de trafiquer de la libération des prisonniers; que je lui recommande la plus grande énergie dans la recherche de ces abus; que des dilapidations pareilles se commettent dans la Biscaye. — Recommandez-lui de faire saisir tous les dépôts de marchandises coloniales, de cotons, de sucre, de

(1) C'est sans doute de ce rapport d'Almenara que se plaint Napoléon dans une de ces lettres à Berthier.

café, etc., qui se trouvent dans les Biscayes, dans la Navarre et sur les frontières de France, destinées par les contrebandiers à être introduites en France. — Vous devez lui faire connaître que mon intention est qu'il ne déplace pas mes consuls sur les côtes; qu'il doit les laisser correspondre avec le ministre des relations extérieures, et que je n'ai point supprimé les consulats. — Écrivez aussi au général Drouet que je le charge de prendre des renseignements sur les contributions qui ont été levées dans les provinces d'Espagne; que ma volonté est que toutes soient versées dans la caisse de l'armée et employées pour le compte du soldat. Vous le préviendrez que je porte la plus grande attention sur cet objet, et que je me ferai rendre compte de toutes les contributions qui sont levées. »

Napoléon à Berthier. 17 sept. 1810.

« Mon cousin, de fortes plaintes me reviennent de tous côtés contre le général X... Écrivez-lui, par un officier, pour lui témoigner mon extrême mécontentement des vexations qui se commettent dans son gouvernement, et demandez-lui un état catégorique de toutes les contributions qu'il a levées. On vend dans ce gouvernement jusqu'à la libération des prisonniers de guerre, et notamment à Valladolid. Vous lui déclarerez que je le rends responsable d'abus si contraires au bien et à l'intérêt de l'armée. Vous lui ferez connaître que j'ai demandé un rapport sur ces sujets de plainte; que l'officier que vous envoyez est chargé de rapporter la réponse, et que j'attends qu'il vous rende compte qu'il a

fait arrêter et juger par des commissions militaires les individus coupables de ces crimes. Vous lui ferez comprendre que s'il ne sévit pas contre ces horribles abus et s'il n'y porte pas remède, je croirai qu'il les protége, comme le veulent les rumeurs publiques; que, de tous les gouvernements d'Espagne, le sien est celui où il se commet le plus de brigandages. »

Napoléon à Berthier. 17 sept. 1810.

« Mon cousin, des exactions de toute espèce se commettent en Espagne; on y trafique même de la libération des prisonniers. Envoyez par un officier la lettre que vous devez écrire au général X . . . . Écrivez en même temps au prince d'Essling pour qu'il fasse arrêter les individus coupables de ces crimes. Envoyez des officiers interroger la garnison de Ciudad-Rodrigo, et notamment le commandant de l'artillerie, auquel on assure qu'il a été demandé 200,000 réaux pour laisser aller la garnison. Chargez le général Buquet de faire une enquête sur cette affaire. — Il est temps de mettre un terme à ce brigandage. — Le prince d'Essling, par une de ses lettres du 30 août, dit qu'il vous a envoyé l'état des contributions levées par le duc . . . . . , et que ce maréchal n'a pas versées. Vous ne m'avez point mis cet état sous les yeux. Faites-moi un rapport là-dessus. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 17 sept. 1810.

« Mon cousin, le bruit d'un prétendu mariage du prince Ferdinand avec une princesse d'Autriche s'accrédite beaucoup. Il est important que vous écriviez à tous les commandants des corps d'armée

en Espagne, pour les prévenir que ce bruit est un enfant de l'oisiveté de Paris, et un bavardage qui occupe les Parisiens; qu'ils doivent rejeter avec indignation la seule idée d'un pas rétrograde; qu'il n'a jamais été question de rien de pareil. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 18 sept. 1810.

« Mon cousin, je vois que le général Kellermann montre la plus grande insouciance, et que, loin de placer ses forces de manière à appuyer l'armée de Portugal, il tient ses troupes disséminées. Il me semble que j'ai compris la province d'Avila dans l'arrondissement de l'armée du centre. — Écrivez de nouveau au général Drouet que j'attache la plus grande importance à avoir des nouvelles de l'armée de Portugal; que le principe d'occuper tous les points est impossible à exécuter; qu'il faut se contenter d'occuper les points où sont les dépôts et les hôpitaux, et avoir ses troupes dans la main pour les porter où cela est nécessaire, et surtout sur les derrières de l'armée de Portugal. »

Clarke à Napoléon. 18 sept. 1810.

« Sire, Votre Majesté a ordonné qu'il lui serait fait un rapport sur les discussions qui ont eu lieu dans l'Andalousie, au sujet des prises maritimes amenées dans les ports de cette province.

Au mois de juillet dernier, le sieur Proharam, chargé par intérim de la gestion du consulat général à Chiclana, m'écrivit qu'une prise portugaise, conduite à San-Lucar, avait été réclamée par l'autorité militaire, comme investie du droit de connaître exclusivement des prises maritimes et d'en disposer. Cette prétention était fondée sur un arrêté de Son

Excellence M. le maréchal duc de Dalmatie, qui établit à Séville une commission de séquestres et confiscations.

Le président de cette commission écrivit au sieur Proharam pour lui demander toutes les prises de bord qui lui auraient été transmises, et l'invita à y joindre des exemplaires des règlements relatifs aux prises.

Cet agent s'empressa de satisfaire à cette invitation. Mais il crut devoir en écrire en même temps à Son Excellence M. le maréchal, et lui rappeler les attributions que les règlements déférent aux consuls de Votre Majesté.

Il en reçut la réponse suivante :

« Il existe effectivement à Séville une commission « de séquestres et confiscations qui a été investie « du pouvoir de connaître, en raison des circon- « stances, des prises faites en mer ayant destination « pour Cadix, ou qui sortiraient de cette place. « C'est donc à cette commission que les procès- « verbaux des prises, papiers de bord et autres do- « cuments, doivent être adressés pour l'instruction « des procédures, et obtenir jugement de condam- « nation. »

M. le comte de Laforest, ambassadeur de Votre Majesté à Madrid, me fit part des mêmes circonstances; mais il craignit que les informations qui lui avaient été transmises ne fussent incomplètes; et, supposant qu'à raison de la situation du pays il pouvait avoir été pris des dispositions particulières, il chargea M. de Canclaux, qui se rendait

à Chiclana pour y reprendre la gestion du consulat général, de bien éclaircir les faits, afin qu'il pût m'en rendre compte.

Sur la dépêche de M. le comte de Laforest, j'écrivis moi-même à Son Excellence le ministre de la marine, et le priai de vouloir bien me faire connaître si, par suite de dispositions nouvelles que j'ignorais, les fonctions consulaires, quant à l'administration et à l'instruction des prises, se trouvaient en effet suspendues dans cette partie de l'Espagne.

Des difficultés de la même nature avaient eu lieu à Santander au commencement de 1810. Un ordre du jour émané de Son Excellence M. le maréchal duc de Dalmatie en date du 12 décembre 1809, attribue à l'administration militaire les fonctions des consuls pour les bâtiments de prise sur l'ennemi, ou ceux qui doivent être séquestrés comme provenant d'un port ennemi.

Tel était, Sire, l'état des choses, lorsque, par sa lettre du 9 de ce mois, Votre Majesté m'a ordonné de donner à tous ses consuls en Espagne l'ordre d'intervenir dans toutes les prises, en ajoutant qu'elle entendait qu'ils fissent leurs fonctions dans toute leur intégrité.

Cet ordre, qui, d'après la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Son Altesse le prince vice-connétable, doit être transmis aux généraux de Votre Majesté, me paraît prévenir désormais toutes les discussions. Il rend ses attributions aux autorités consulaires : les règlements qui les déterminent sont positifs, et ne laissent aucune incertitude. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 19 sept. 1810.

« Mon cousin, faites partir demain un officier porteur d'une lettre pour le prince d'Essling, dans laquelle vous lui ferez connaître que mon intention est qu'il attaque et culbute les Anglais; que lord Wellington n'a pas plus de 18 mille hommes, dont seulement 15 mille d'infanterie, et le reste de cavalerie et d'artillerie; que le général Hill n'a pas plus de 6 mille hommes d'infanterie et de cavalerie; qu'il serait ridicule que 25 mille Anglais tinssent en balance 60 mille Français; qu'en ne tâtonnant pas, et les attaquant franchement après les avoir reconnus, on leur fera éprouver de grands échecs. Quant aux troupes qu'il doit laisser sur ses derrières, il faut qu'il laisse les régiments provisoires de cavalerie. L'armée a 12 mille hommes de cavalerie; il n'y en a pas besoin de plus de 6 mille en Portugal : c'est donc 6 mille à laisser entre Ciudad-Rodrigo, Alcantara et Salamanque. Le prince d'Essling doit laisser à cette cavalerie quelques pièces d'artillerie : l'artillerie est le complément de la cavalerie. Le prince d'Essling a quatre fois plus d'artillerie qu'il ne lui en faut contre l'armée ennemie. Je suis trop éloigné, et la position de l'ennemi change trop souvent, pour que je puisse donner des conseils sur la manière de mener l'attaque; mais il est certain que l'ennemi est hors d'état de résister. Après les nouvelles les plus sûres que l'on tient de l'espionnage à Londres, si l'on joint à l'armée anglaise dans la Péninsule 4 mille hommes qui sont à Cadix, on trouvera qu'elle est de 28 mille hommes,

ce qui est toute la force des Anglais, qui ont renforcé leur armée de Malte et de Sicile. »

Napoléon à Clarke. Fontainebleau, 27 sept. 1810.

« Monsieur le duc de Feltre, donnez ordre qu'on mette aux arrêts pour un mois l'officier du dépôt du 28e de dragons, qui a reçu l'ordre de fournir 100 hommes au régiment de marche de dragons de l'armée de Catalogne, et qui a présidé à la composition de ce détachement.

Cet officier a envoyé un détachement en si mauvais état, que le prince Borghèse a jugé avec raison devoir le renvoyer ; on l'a composé d'hommes qui étaient aux hôpitaux, ou proposés pour la réforme ; on a retiré les bons chevaux pour en donner de mauvais, notamment un cheval de caisson boiteux, et deux chevaux de trompettes boiteux et aveugles. On a ôté aux dragons leurs habits, culottes, leurs bottes, etc., pour leur donner des effets de rebut; on leur a donné des pistolets sans chiens ou bassinets. Les selles, les housses, les manteaux, porte-manteaux, tout a été changé, et remplacé par des effets hors de service.

Faites-moi connaître le nom de l'officier qui s'est permis une pareille plaisanterie, et donnez sur-le-champ des ordres pour que le dépôt du 28e fournisse 100 autres dragons bien montés, bien armés, bien équipés, bien portants, et en état de jouer un rôle. »

Napoléon à Berthier Fontainebleau,

« Mon cousin, je vous ai fait connaître, par mes deux lettres de ce soir, la nouvelle destination que je donne au général Drouet, et l'intérêt que je porte à

28 sept. 1810. Au soir. ce qu'il soit rendu le plus tôt possible, de sa personne, à Valladolid, afin de veiller sur les derrières de l'armée de Portugal. — Je vous ai fait connaître que le général Reille, qui est en Navarre, avait sous ses ordres la division d'arrière-garde, composée de 4 régiments provisoires et forte de plus de 8 mille hommes, et la division Dumoutier, de la garde, forte de plus de 6 mille hommes, ce qui fait 14 mille hommes, les 2 escadrons du 9^{e} de hussards, forts de 900 hommes, et du grand-duché de Berg, forts de 800 hommes. Le général Reille a donc 15 mille hommes; donnez-lui ordre de s'organiser une division de 6 pièces de canon, ce qui, joint à l'artillerie du général Dumoutier, lui composera un corps capable de traverser toute l'Espagne. Les 5 régiments qui formeront la division Claparède recevront l'ordre de se diriger sur Valladolid. Les 2 escadrons du 20^{e} de chasseurs, du 7^{e} idem, du 13^{e} idem, formant 1,500 hommes, suivront le même mouvement. Le bataillon de Neufchâtel se joindra à cette division. Le général Dorsenne y réunira des caissons d'infanterie, 4 obusiers et 2 pièces de canon, avec de quoi compléter toutes les pièces du général Drouet, à 250 coups par pièce. Ce renfort de 10 à 12 mille hommes, joint à la division Séras et à 4 à 5 mille hommes de cavalerie, rendra le général Drouet, assez fort pour culbuter tous les corps espagnols qui viendraient à se présenter, pour garder fortement Ciudad-Rodrigo et Almeida, pour marcher au secours d'Astorga et maintenir ses communications avec le général Bonnet. Pendant ce temps,

sa seconde division, dont 2 demi-brigades sont depuis longtemps arrivées à Bayonne, se rendra en toute diligence à Vittoria; les 2 autres demi-brigades les suivront. Assurez-vous bien que ces 4 demi-brigades ont leurs pièces de campagne. — Ainsi donc, la Biscaye sera gardée; mais elle a besoin d'un commandant supérieur. Donnez ordre à mon aide de camp le général de division Caffarelli, que je destinais à commander la division de réserve de Catalogne, de partir dans la journée de demain pour se rendre en poste à Vittoria, où il prendra le commandement des trois provinces de Biscaye et de Santander. Vous lui donnerez pour instructions de se concerter avec les généraux Reille, Dorsenne et Bonnet pour maintenir la tranquillité sur les derrières, et assurer toutes les communications. Vous lui donnerez connaissance des troupes qui sont en Biscaye et des demi-brigades qui s'y rendent, et vous donnerez ordre aux généraux Thouvenot et Barthélemy de reconnaître ce général. Le ministre de la guerre donne ordre aux 1er et 2^{e} régiments provisoires de cavalerie légère qui arrivent aujourd'hui à Niort, d'en partir pour se rendre en droite ligne à Vittoria. Par ce moyen, le général Caffarelli aura sous ses ordres en Biscaye 2 régiments d'infanterie formant 6 bataillons, et 4 escadrons de cavalerie. — Il est nécessaire de prévenir le général Drouet que si, avant l'arrivée de la division Claparède et de la cavalerie du général Fournier, il était obligé de replier ses postes pour marcher sur des corps qui inquiéteraient les places de

Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, il ait à replier tous ses petits postes. Dans ce cas, la communication avec Madrid se ferait plus lentement; il diminuerait le nombre des courriers et des estafettes, afin qu'ils arrivent plus sûrement ; il les ferait partir une fois par semaine ou deux fois, s'il était possible, avec de gros convois. — Dites au général Drouet de prendre le général Thiébault pour chef d'état-major. Ce général, qui connaît la Galice et le Portugal, peut lui être très-utile. — Faites connaître au général Thiébault que j'attends qu'il secondera de tous ses moyens le général Drouet, et que je compte n'avoir qu'à me louer des services qu'il rendra dans cette circonstance. — Écrivez au général Drouet pour qu'en passant par Burgos il prenne un des escadrons de gendarmerie qui s'y trouvent. — Vous feriez bien de renouveler à Bayonne l'ordre d'en faire partir les 2 demi-brigades du général Conroux, et les 2 autres à fur et à mesure qu'elles y arriveront. Il faut renouveler également l'ordre aux 600 chevaux du train de partir de Bayonne pour Burgos, s'ils n'étaient pas déjà partis. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 28 sept. 1810.

« Mon cousin, donnez ordre au général Thouvenot de faire confisquer les marchandises anglaises et coloniales qui se trouvent dans son gouvernement. On assure qu'il a reçu des marchandises anglaises moyennant un droit de 10 pour 100. — Si cela est vrai, il faut lui faire restituer ces sommes, et confisquer les marchandises qu'il aurait laissé débarquer. Il aurait là commis une grande faute. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 28 sept. 1810.

« Mon cousin, donnez l'ordre au général Drouet de se porter sans délai à Valladolid de sa personne, pour prendre, sous le titre de commandant du 9e corps de l'armée d'Espagne, le commandement des troupes qui sont dans la Vieille-Castille, et protéger Almeida, Ciudad-Rodrigo, Salamanque, Astorga. — Vous donnerez ordre aux généraux Kellermann, Séras, aux commandants de Ciudad-Rodrigo, d'Almeida, et à tous les commandants, quelque titre qu'ils aient, de mes forces sur les derrières de l'armée de Portugal, d'obéir aux ordres du général Drouet.

Vous ferez connaître à ce général qu'il aura sous ses ordres, d'abord la division Séras, composée du 113e de ligne, du 4e régiment de la 1re légion de la Vistule, des 4e bataillons du 12e léger, des 32e et 58e de ligne, et des 2e, 4e, 5e et 7e bataillons auxiliaires, et de la 4e brigade de dragons, composée des 9e et 10e régiments provisoires, ce qui fait 6 à 7 mille hommes d'infanterie et 1,500 chevaux; qu'il aura de plus un bataillon de la garde de Paris, 4 bataillons suisses, et 1,200 dragons des 6e et 7e régiments provisoires. Il aura donc plus de 3 mille hommes de cavalerie. Indépendamment de ces forces, il aura son corps d'armée. Avec cette cavalerie le général Drouet sera maître de la campagne, et pourra ramasser tous ses postes pour marcher au secours de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, et revenir ensuite au secours d'Astorga. Il est convenable que les hôpitaux et établissements qui se trouveraient à Benavente et ailleurs soient renfermés dans les places fortes ou dans Valladolid.

Les troupes ci-dessus énumérées sont trop faibles sans doute pour garder tous les points de la Vieille-Castille; mais le général Drouet, avec une colonne de 8 mille hommes d'infanterie et de 2 mille chevaux, sans dégarnir les postes les plus importants, pourra empêcher que Ciudad-Rodrigo et Almeida soient bloquées, ou du moins faire lever le blocus. Le prince d'Essling doit avoir laissé plusieurs milliers de chevaux sur ses derrières, puisqu'il a eu ordre de laisser les brigades provisoires de dragons. Je compte que le général Drouet sera rendu à Valladolid dans les premiers jours d'octobre, pour être à même de faire les mouvements convenables.

Vous donnerez l'instruction au général Drouet d'expédier, en quittant Vittoria, l'ordre à la division Claparède, composée de 5 demi-brigades provisoires, de partir pour Valladolid, ainsi qu'aux 20^{e} et 7^{e} de chasseurs, et au 13^{e} de chasseurs, qui est arrivé le 25 à Bayonne. Ces trois régiments lui donneront plus de 1,500 hommes de cavalerie d'élite.

Quant à la seconde division, les deux demi-brigades qui sont arrivées à Bayonne et qui ont eu ordre de se rendre à Vittoria y serviront pour maintenir la tranquillité de la province, et attendront l'arrivée de 2 autres demi-brigades.

La brigade Dumoutier avec la division du général Reille, renforcée du 5^{e} provisoire, qui doit déjà y être incorporée, formant 12 mille hommes, sont plus que suffisants pour contenir la Navarre.

Les 2 autres demi-brigades qui arrivent incessamment à Bayonne se joindront aux 2 autres à

Vittoria, et reformeront la 2e division; et comme une division est en marche pour se rendre dans la Biscaye, le général Drouet pourra retirer cette 2e division.

Résumé. — Le général Drouet partira 24 heures après la réception de votre ordre, que vous lui enverrez par un officier. — Il mettra sur-le-champ en marche pour Valladolid les 5 demi-brigades formant sa 1re division et ses 6 escadrons de cavalerie.

En passant à Burgos, la 1re division se fera rejoindre par le bataillon de Neufchâtel, avec les 2 pièces de canon qu'a ce bataillon.

Donnez ces ordres sur-le-champ. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 29 sept. 1810.

« Mon cousin, il faut donner l'ordre au duc de Dalmatie de se porter avec le 5e corps constamment sur la Romana, de manière à le tenir en échec, s'il voulait passer le Tage ou marcher sur les derrières de l'armée de Portugal. Vous lui ferez connaître que les Anglais se sont affaiblis dans Cadix pour renforcer leur armée de Portugal; qu'il a plus de monde là qu'il ne lui en faut; que son premier but doit être de faire diversion, et de s'appuyer à l'armée de Portugal.

Vous écrirez au roi que je forme une armée du centre, qui sera composée de sa garde et de tous les Espagnols à pied et à cheval, du 26e régiment de chasseurs, des chasseurs hanovriens, hollandais, westphaliens; et de la division de dragons du général Lorge, ce qui fait près de 4 mille hommes de cavalerie; et de deux divisions d'infanterie, la première

composée des régiments français de la division Dessolles, ou, en remplacement de cette division, des bataillons qui sont dans l'arrondissement de l'armée du centre, formant 6 mille hommes; et de la 2e division des troupes de la confédération du Rhin, formant également 6 mille hommes, ce qui fera toujours plus de 15 mille hommes; qu'il est nécessaire d'organiser une division d'artillerie pour joindre à cette armée, afin qu'elle soit en état de se porter où il serait nécessaire.

Vous ferez également connaître au roi que le duc de Dalmatie a ordre d'être sur les talons de la Romana, et de ne pas le laisser passer le Tage, et de le contenir.

Vous ferez connaître au roi et au duc de Dalmatie que le général Drouet se rend à Valladolid avec le 9e corps, pour prendre le commandement du pays sur les derrières de l'armée de Portugal; que le général Caffarelli se rend à Vittoria pour prendre le commandement des provinces de la Biscaye et de Santander; que j'attends la nouvelle de la prise de Tortose; que la prise de Tarragone la suivra, ce qui mettra à même de faire marcher 25 mille hommes sur Valence. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 2 octobre 1810.

« Mon cousin, envoyez par un officier de votre état-major l'ordre au général Suchet de faire diriger, avec les moyens qui sont à sa disposition, trois convois sur Barcelone; chacun de ces convois sera de 10 mille quintaux, soit de farine, soit de grains, pour l'approvisionnement de cette place. Il est né-

cessaire que le premier convoi arrive dans le courant de novembre, le second en décembre, le troisième en janvier. Vous lui ferez connaître qu'aussitôt que le premier convoi sera parti d'Aragon, les ordres seront donnés pour qu'on lui envoie de Bayonne une somme équivalente à la valeur du convoi, pour l'aider à payer la solde de son armée. Vous ferez également connaître au général Suchet que l'armée de Portugal, sous les ordres du prince d'Essling, a commencé le 16 septembre sa marche dans l'intérieur du Portugal. Aussitôt que Tortose sera pris, il faudra s'occuper de son approvisionnement et faire toutes les dispositions pour le siége de Tarragone, pendant que des partis menaceront Valence. Il est réservé au général Suchet d'avoir la gloire de soumettre cette importante province après la réduction de la Catalogne. Mais surtout il est de la plus grande importance de bien approvisionner Barcelone, afin que la nouvelle garnison que l'Empereur veut y mettre puisse y vivre, et maintenir le pays dans l'obéissance. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 3 octobre 1810.

« Mon cousin, je vous envoie un décret que j'ai pris pour que, dans les six gouvernements que j'ai établis en Espagne, les denrées coloniales et anglaises soient saisies et confisquées, et que toutes celles qui proviennent de prises ou de ventes faites par mes agents soient assujetties aux droits portés par mes décrets des 5 août et 12 septembre derniers. Envoyez un courrier au duc de Dalmatie et au prince d'Essling, et écrivez au roi d'Espagne pour

que toutes les denrées coloniales et anglaises soient confisquées, et les autres soumises au tarif. C'est un moyen de se procurer des fonds considérables. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 4 octobre 1810.

« Mon cousin, j'approuve le projet de formation de l'armée du centre commandée par le roi d'Espagne, le général Belliard étant chef d'état-major et en même temps gouverneur de Madrid, et le général Dessolles commandant la division française. — Je trouve que vous ne laissez pas assez de cavalerie à ce corps. Vous en ôtez les 4 régiments de la division la Houssaye et les 2 régiments de la brigade Marisy. Je crois qu'il suffit d'ôter les 2 régiments de la brigade Digeon, faisant partie de la division la Houssaye, et qui sont au delà de la Sierra-Morena, et qu'il faut les remplacer par les 2 régiments de la brigade Marisy, que vous mettrez sous les ordres du général la Houssaye. Par ce moyen, le roi aura une division de cavalerie de 4 régiments français. Ainsi, il y aura à cette armée 4 mille hommes de cavalerie, y comprenant la garde royale; ce nombre de chevaux est nécessaire.

Je vous renvoie votre projet, pour que vous me le remettiez ainsi rectifié. — Il faut de plus y joindre la division des arrondissements des provinces de Ségovie, d'Avila, de Soria, de Guadalaxara, d'une partie de l'Estramadure, et des petites provinces du côté de l'Aragon. Joignez-y aussi Cuença. — Il faudra spécifier, dans le projet de formation, que les escadrons de marche formés des détache-

ments des régiments de la division la Houssaye, qui font partie de l'armée du centre, se rendront à Madrid, ce qui portera à 2,400 hommes cette division. Le roi a 600 hommes de sa garde; avec les 1,900 hommes de cavalerie légère, il aura environ 5 mille hommes de cavalerie. »

Clarke à Napoléon. Fontainebleau, 5 octobre 1810.

« Sire, M. le maréchal duc de Dalmatie ayant pris un arrêté le 17 août dernier, d'après lequel les officiers généraux, supérieurs et commandants d'armes, doivent jouir d'une indemnité de frais de table dans l'arrondissement de l'armée du midi en Espagne, M. Belliard demande que le même avantage soit accordé aux officiers généraux, supérieurs et commandants d'armes employés dans les provinces de la Manche, de la Nouvelle-Castille et de Guadalaxara.

Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses intentions. »

De la main de l'Empereur : « Donnez ordre que ces frais ne soient perçus qu'après que la solde du soldat sera payée. La solde passe avant tout. Fontainebleau, ce 6 octobre 1810. »

Clarke à Napoléon. Fontainebleau, 5 octobre 1810.

(*Décision de Napoléon.*) Faire mettre cet officier en jugement, con-

« Sire, M. le général Belliard me transmet plusieurs pièces relatives à la conduite de M. X., colonel du 13ᵉ régiment de dragons. Le général Marisy se plaint beaucoup de la manière de servir de cet officier, et de son insubordination. Il lui a dernièrement donné l'ordre de renforcer la garnison de Talavéra; il ne l'a pas fait, quoique l'ordre fût renouvelé plusieurs fois. Voulant punir cette déso-

formément aux lois militaires. Fontainebleau, 24 octobre 1810.

béissance, il lui signifia les arrêts; il répondit, d'une manière indécente, qu'il n'irait point. Enfin, il lui en donna l'ordre par écrit, et il persista à désobéir. Le général Marisy prit alors le parti de lui ôter provisoirement le commandement du régiment; et le roi l'a appelé à Madrid, pour y attendre les ordres de Votre Majesté à son égard. Je pense que Votre Majesté m'autorisera à donner l'ordre de faire mettre cet officier en jugement.

Les insurgés de l'Estramadure se rapprochant du Tage, le 3e bataillon du 96e et les 2 escadrons du 22e de chasseurs ont été envoyés au général Marisy. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 9 octobre 1810.

« Ma chère amie, j'ai reçu ta lettre du 19. Il me tarde de savoir que Charlotte soit guérie. Il paraît trop vrai que nous avons la peste à Carthagène, venant d'Afrique : on a pris toutes les précautions. Les bandes ennemies sont bien multipliées. Depuis le funeste décret du 8 février, tout a changé de face dans ce pays. L'opinion est toute-puissante chez ce peuple, et l'opinion est aujourd'hui entièrement tournée contre nous. Il serait encore possible de remédier à tant de maux, si l'on fait tout ce que j'ai demandé par ma lettre à l'Empereur, dont a été porteur M. d'Almenara; mais la moindre modification rend tout succès impossible, et je ne m'en chargerai pas. Dis ceci à l'Empereur, et qu'il pense bien qu'il a un plus grand lot de gloire et de responsabilité que moi à porter à la postérité. »

Napoléon

« Mon cousin, écrivez au général Caffarelli que

la première brigade de sa division, dite division de réserve, arrive dès le 1er novembre; que la seconde et la troisième arrivent successivement du 1er au 10; que, comme le général Drouet ne saurait avoir trop de troupes, mon intention est qu'il fasse passer à Valladolid les deux premières demi-brigades qui sont aujourd'hui sous ses ordres: il gardera les deux dernières, qui arrivent vers la moitié d'octobre, pour maintenir le pays jusqu'à ce que sa division soit arrivée: mais il les fera partir aussi pour Valladolid dès que sa première brigade l'aura rejoint. — Mandez-lui que je le laisse maître d'accélérer ou retarder de quelques jours le départ de ces corps, selon les circonstances et ce qui se sera passé en Portugal; que les trois brigades de la division qu'il commande, avec la brigade de cavalerie du général Vattier, font une force de 10 mille hommes. — Vous lui ferez connaître que j'attends beaucoup de fermeté de sa part pour faire cesser les dilapidations, et qu'il y en a eu beaucoup. — Vous le chargerez de faire une enquête sur la conduite du général Avril à Bilbao, et sur celle du général Barthélemy à Santander. Vous lui demanderez même de me faire connaître son opinion sur le général Thouvenot. Il doit prendre sur-le-champ toutes les mesures convenables pour faire cesser toute espèce d'abus. — Vous lui ferez connaître confidentiellement que mon intention est de réunir la Biscaye à la France; qu'il ne faut pas en parler, mais qu'il doit se conduire en conséquence. — Faites la même confidence au général Reille sur la Navarre. Recommandez à

à Berthier. Fontainebleau, 12 octobre 1810.

ces deux généraux de faire arrêter les commandants de places qui dilapideraient, et de faire une enquête sur le passé pour connaître les abus qui ont eu lieu, et faire rentrer les fonds qui auraient été perçus au profit des particuliers. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 12 octobre 1810.

« Ma chère amie, je n'ai pas de tes lettres depuis cinq jours, l'estafette étant en retard. Je me porte bien ; je suis impatient des nouvelles de la maladie de Charlotte et des déterminations de l'Empereur, étant convaincu que les affaires de ce pays, quelque gâtées qu'elles soient, peuvent être rétablies par moi, et par moi seul ; mais il n'y a plus un instant à perdre. Qu'on soit juste et confiant à Paris, et l'on sera bientôt tranquille en Espagne. Il faut pour cela que je puisse dire à la nation qu'elle sera indépendante, et conservera l'intégrité de son territoire; que je parle et que j'agisse comme je pense, en véritable roi d'Espagne, et en frère de l'Empereur et en prince français; que l'armée soit dans les rapports qu'elle doit avoir avec le lieutenant de l'Empereur; que l'Espagne soit défendue, protégée et pacifiée par son roi. Avec ces moyens moraux, nous aurons la paix : sans cela déchirements continuels, et la France consumera ici ses forces en efforts sanglants et superflus, car ils n'auront pour résultats ni le bien de la France, ni celui de l'Espagne, ni la gloire de l'Empereur. La nation espagnole est plus compacte dans ses opinions, dans ses préjugés, dans son égoïsme national qu'aucune autre de l'Europe; il n'y a pas ici des catholiques et des protes-

tants, pas de nouveaux et d'anciens Espagnols, et tous se feront hacher plutôt que de souffrir un démembrement. Que diraient les habitants des provinces limitrophes à celle de Londres ; que diraient les Provençaux ou les Languedociens, si les uns et les autres étaient menacés de cesser d'être Anglais ou Français ?

Il faut donc avant tout que je sois autorisé à dire que rien ne sera changé à ce qui a été promis à la nation sur son intégrité et son indépendance : hors de là, point de salut pour moi en Espagne ; il faut absolument que les généraux qui, évidemment, ont abusé soient rappelés en France : avec ces deux moyens, tout peut encore se réparer, et la France pourra sous peu retirer de l'Espagne autant de bien qu'elle en éprouve de mal depuis deux ans. Si on ne prend pas ce parti, il n'y en a pas d'autre honorable pour moi que celui de la retraite la plus absolue, comme ma conscience me l'ordonne et que l'honneur me l'inspire. J'espère que tu n'y porteras pas de regrets ; mais je te répète que je ne prendrai ce parti qu'à la dernière extrémité, parce que je pense que le devoir et l'honneur le veulent ainsi. Je t'embrasse avec mes enfants. Le moment est solennel ; tu ne dois pas avoir à te reprocher, ma chère amie, de n'avoir pas éclairé l'Empereur sur ses intérêts véritables, qui sont aussi les miens, comme ils sont ceux de la France et de l'Espagne. »

Joseph à la reine Julie.

« Ma chère amie, je reçois ta lettre du 25. Je vois avec plaisir que Charlotte est mieux, et que

Madrid, 14 octobre 1810.

Zénaïde continue à se bien porter. Tu me demandes si vous devez partir pour venir ici; tu es plus à même que moi de savoir ce que tu dois faire, puisque la décision de tout ceci dépend de l'Empereur, auprès de qui tu te trouves. Il n'est pas raisonnable que vous vous mettiez en route pour Madrid dans le moment actuel; vous vivez à Morfontaine, je ne sais pas comment vous vivriez ici, tant les affaires sont empirées depuis deux mois, et tant elles empireront tous les jours. Il faut, avant de partir, que tu saches que la négociation entamée avec M. Almenara et Santa-Fé est achevée, et d'une manière convenable. Je ne puis rester ici que roi d'Espagne; l'opinion ne peut être reconquise que par la garantie observée de l'indépendance et de l'intégrité; sans cela, nul espoir de succès, et nulle croyance que je puisse me soutenir ici quand je le voudrais. Si la raison ne prend pas le dessus à Paris sur des calculs erronés, c'est moi quidevrai venir te trouver en France, et pas à toi à venir me rejoindre en Espagne.

Règle-toi donc là-dessus, et viens, au reste, selon que les affaires iront à Paris. Aujourd'hui l'opinion est bouleversée ici, on ne sait que devenir; on voyait un port en moi, on n'y voit plus aujourd'hui qu'un jouet de l'orage qui n'est bon à rien. Aussi les éléments courent dans tous les sens les uns sur les autres. Qu'en résulte-t-il? Je l'ignore; mais sans doute rien pour moi, pour l'Empereur, pour la France, pour l'Espagne. Je resterai digne d'un meilleur sort, et ne serai pas très-malheureux, puis-

que ma conscience ne me manquera jamais : c'est tout ce que je puis te dire. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 17 octobre 1810.

« Ma chère amie, je reçois tes lettres du 26 et 28. Je me porte bien. J'attends toujours des nouvelles de Paris. Les affaires d'Espagne ne peuvent bien finir pour nous que par ces deux moyens :

1° Fidélité absolue et entière dans la promesse d'intégrité et d'indépendance faite par moi à la nation, et garantie par l'Empereur ;

2° Le commandement absolu et réel sur les troupes françaises, réuni en mes mains ; et il n'y a pas un moment à perdre.

Sans cela point de salut pour le génie du bien dans ce pays. L'avenir prouvera si j'avais raison. Je t'embrasse avec mes enfants. »

Joseph à Berthier. Madrid, 20 octobre 1810.

« Je reçois les lettres de Votre Altesse Sérénissime relatives à la formation d'une armée du centre et aux marchandises anglaises et coloniales. Je m'empresserai de seconder de tout mon pouvoir les intentions de Sa Majesté Impériale et Royale.

Je prie Votre Altesse de vouloir bien agréer la nouvelle assurance de mon sincère attachement. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 25 octobre 1810

« Mon cousin, il faut que l'officier que vous enverrez au général Drouet aille jusqu'à Madrid et Séville. Il portera au duc de Dalmatie les nouvelles de l'armée de Portugal tirées des journaux anglais, et l'ordre de pousser sur la Romana, s'il est vrai qu'il ait marché sur le Portugal. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 25 octobre 1810.

« Mon cousin, réitérez l'ordre au général Reille de renvoyer à Madrid le 1er et le 2e régiments de marche d'infanterie anciennement formés. — Donnez ordre que le 1er régiment de marche, qui a dû arriver le 20 à Madrid, continue sa route sur l'Andalousie. Le duc de Dalmatie fera incorporer ce régiment, et pourra employer le colonel et les officiers dans son corps. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 27 octobre 1810.

« Mon cousin, demandez aux ministres d'Espagne à Paris, des notes précises sur les abus qu'ils reprochent au général X.... Mandez à ce général que je vois avec surprise qu'il se soit attribué des sommes qui ne lui étaient pas dues; qu'il a pris 16 mille francs par mois, traitement qu'on ne fait pas même à un général maréchal, commandant une armée; et qu'il est probable que le Trésor public ne regardera pas cette somme comme légalement reçue. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 30 octobre 1810.

« Mon cousin, je vous envoie une lettre du ministre d'Espagne. Faites-moi connaître de quel droit le général X.... a changé la formule de l'administration civile, et pourquoi il arrête la marche des postes. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 2 novembre 1810.

« Mon cousin, je suis surpris que le général Drouet se trouvât encore le 23 à Valladolid. Il est nécessaire que vous lui fassiez connaître que je désire beaucoup qu'il fasse une diversion pour tâcher de rouvrir la communication avec le prince d'Essling.

Envoyez-lui la nouvelle que nous avons de Por-

tugal, c'est-à-dire que lord Wellington était, le 17 octobre, avec son armée à 4 lieues de Lisbonne ; et que le prince d'Essling était vis-à-vis ; que, le 18, il n'y avait pas encore eu de bataille.

Témoignez mon mécontentement au général Dorsenne de ce qu'il a retenu un détachement du 27e léger, faisant partie du régiment de marche. Donnez-lui ordre de renvoyer le plus tôt possible ce détachement à Madrid. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 3 novembre 1810.

« Mon cousin, je reçois la lettre du général Drouet du 22 octobre. — Les dispositions qu'il fait pour rouvrir les communications avec le Portugal ne me paraissent pas suffisantes. Réitérez-lui l'instruction d'aller à Almeida, et de réunir des forces considérables pour pouvoir être utile au prince d'Essling et communiquer avec lui. Il faudrait qu'il donnât au général Gardanne, ou à tout autre général, une force de 6 mille hommes avec 6 pièces de canon pour rouvrir la communication, et qu'un autre corps de même force se trouvât à Almeida pour correspondre avec ce général. Il est très-important qu'on puisse correspondre avec l'armée du Portugal pour que, pendant tout le temps que les Anglais ne seront pas rembarqués, on puisse pourvoir à assurer ses derrières.

Envoyez au général Drouet le *Moniteur* d'aujourd'hui, qui contient des nouvelles du Portugal, venues par la voie des journaux anglais.

Aussitôt que les Anglais seront rembarqués, le général Drouet portera son quartier général à Ciudad-

Rodrigo. Mon intention n'est pas que le 9e corps s'engage dans le Portugal, à moins que les Anglais ne tiennent encore; et même, dans ce cas, le 9e corps ne doit jamais se laisser couper d'Almeida, mais il doit manœuvrer entre Almeida et Coïmbre. Faites comprendre au général Drouet qu'il me tarde fort d'avoir des nouvelles de l'armée de Portugal; que cela est important sous tous les points de vue; et qu'il faut que les communications soient rétablies de manière à avoir des nouvelles, sinon tous les jours, au moins tous les huit jours.

Demandez au général Drouet l'état de toutes les troupes laissées sur les derrières, de la division Séras, de ce qu'a laissé le prince d'Essling, cavalerie, artillerie, infanterie; enfin, de tout ce qui est dans le 6e gouvernement. Il pourrait tirer ce qu'il a à Avila, en faisant occuper cette place par des détachements faisant partie de l'armée du centre. Il a beaucoup d'hommes isolés qui pourraient servir à cet objet. — Faites-moi un rapport sur les pays dont se compose l'arrondissement du 6e gouvernement: Léon et le pays compris entre Ciudad-Rodrigo et Salamanque n'en font-ils pas partie? »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 3 novembre 1810.

« Mon cousin, témoignez ma satisfaction au général Dorsenne, en lui prescrivant de prendre des mesures sévères contre les commandants d'armes qui ont laissé voler la poudre.

Cette insouciance doit être réprimée par un sévère châtiment. »

Joseph

« Ma chère amie, j'ai reçu ta lettre dont était por-

teur M. Fournier, qui est arrivé ici avant-hier; je me référe à mes réponses précédentes pour ton voyage, il est subordonné aux décisions qui seront prises à Paris, et qui décideront de mon sort politique. Tant que l'horrible abandon dans lequel on me laisse durera, ni toi ni mes enfants ne devez le partager; vous avez du pain à Mortefontaine, vous n'en auriez ici qu'en l'arrachant à mes serviteurs les plus fidèles, qui bientôt seront obligés de me quitter. A chaque instant du jour et de la nuit, je suis exposé à monter à cheval pour défendre ma vie contre les bandes exaspérées et insurgées qui entourent cette ville qui est aux avant-postes, n'ayant aucune armée qui la couvre contre Valence, ni l'Estramadure, ni Siguenza, ni Avila; à l'heure qu'il est, ma garde est tout éparpillée et employée contre ces bandes, et cette garde n'est pas payée depuis six mois. Il faut que cela finisse d'une manière ou d'autre. Les gouvernements militaires ont achevé la ruine de ce pays. Ou l'Empereur ouvrira les yeux, et tout peut encore être réparé par ses ordres et par moi; ou il persistera dans le système actuel, et j'en serai la victime en Espagne, car la nation ne se calmera jamais tant qu'elle ne verra pas en moi un pouvoir protecteur et un véritable roi; ou je prendrai le parti de me rendre en France à la disposition de l'Empereur, prêt à y vivre en simple particulier, en France, en Italie, en Suisse, en Allemagne. Mais dans aucun cas je ne ferai rien ici qui me dégrade à mes propres yeux et à ceux de la nation, qui sera bientôt gagnée, si je reste digne d'elle et

à la reine Julie. Madrid, 8 novembre 1810.

de moi, et si l'on me rend le pouvoir de protéger les bons et de punir les méchants.

Tu dois donc rester à Paris jusqu'à ce que notre sort soit décidé.

Je patiente tant que je puis par égard pour l'Empereur, pour la famille; mais tout aura un terme. Quand il sera arrivé, tu me verras en France, et tu pourras y partager mon sort avec fierté, puisque par mes sentiments j'en mériterais toujours un bon.

Tous les bruits qui ont couru ici de l'arrivée du prince Ferdinand, viennent des officiers de l'état-major de Belliard.

Si tu es digne de ta position, tu dois dire tout cela à l'Empereur. M. Almenara ne peut pas apprécier ces vérités comme toi. Quand l'Empereur saura tout cela, il fera : ce qu'il voudra: il peut me chasser d'ici quand il veut; il n'a qu'à parler, m'envoyer où il veut, disposer de mon sort : de ce que je crois mon honneur, non. Jamais je ne mériterai de la part des Espagnols le traitement que j'en ai reçu, et je veux que la postérité plaigne une grande nation d'avoir méconnu le roi que le ciel lui avait donné dans sa bonté. Jamais je ne consentirai aux traitements horribles que lui font éprouver les gouvernements militaires, jamais mes mains ne déchireront ses entrailles et ne démembreront ses provinces, et je mourrai digne du trône, en le quittant lorsqu'il sera bien démontré que je ne puis pas y remplir les devoirs d'un roi.»

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 9 novembre 1810.

« Mon cousin, réitérez les ordres en Navarre pour que le général Dumoutier avec sa brigade se porte à Burgos, ainsi que le régiment du grand-duché de Berg.

Réitérez l'ordre au général Dorsenne de tenir une forte division d'au moins 8 mille hommes avec de l'artillerie et de la cavalerie entre Burgos et Valladolid, prête à partir, si cela est nécessaire, pour se porter au secours de l'armée de Portugal.

Donnez l'ordre au général Caffarelli d'accélérer le départ de la division Conroux et de tout ce qui appartient au corps du général Drouet, et de tenir toujours des colonnes de cavalerie et d'infanterie en mouvement, pour se concerter avec celles du général Reille et du général Dorsenne, et pousser loin les brigands.

Réitérez l'instruction au général Drouet de se porter à Almeida avec la brigade de cavalerie légère du général Fournier, les divisions Claparède et Conroux, la brigade de cavalerie du général Gardanne, et ce qu'il peut y avoir de disponible.

Le général Gardanne fera l'avant-garde avec sa brigade, et le général Drouet le soutiendra avec son corps, pour pousser les brigands, rouvrir les communications, et se procurer à tout prix des nouvelles du prince d'Essling, en lui recommandant, en général, de ne pas se laisser couper d'avec nous. Vous ferez connaître au général Drouet qu'une division de 7 à 8 mille hommes de la garde se porte entre Burgos et Valladolid, et les soutiendra en cas d'événements; qu'il faut absolument avoir des nou-

velles de l'armée de Portugal et lui être de quelque secours.

Écrivez au général Drouet que si les escadrons de cavalerie qui ont ordre de se rendre à l'armée du centre sont encore du côté de Valladolid, il les retienne jusqu'à ce qu'on ait des nouvelles du Portugal. Ces escadrons seront fort utiles pour faire la police dans les environs de Valladolid. Ils continueront leur route sur Madrid, aussitôt qu'on saura à quoi s'en tenir sur l'armée de Portugal.

De la main de l'Empereur : Envoyez un de vos officiers de Paris, avec l'ordre de ne revenir qu'avec des nouvelles de Portugal. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 14 nov. 1810.

« Mon cousin, témoignez tout mon mécontentement au duc de Dalmatie du peu d'énergie qu'il met dans ses opérations; de ce que le 5e corps, au lieu de suivre la Romana, qui a fait, à ce qu'il paraît, un détachement sur Lisbonne, et par là de menacer la rive gauche du Tage, vis-à-vis Lisbonne, pour empêcher les Anglais d'avoir toutes leurs forces sur la rive droite, s'est replié sur Séville; de ce que des bruits misérables tiennent en échec l'armée française, et que 10 mille malheureux Espagnols, sans consistance, défendent seuls l'île de Léon. Mandez-lui qu'il n'y a jamais eu plus de 3 régiments anglais à Cadix, et qu'ils sont partis pour Lisbonne; qu'ainsi toute l'île de Léon et la place ne sont défendues que par une garnison espagnole; que je suis d'autant plus surpris de la rentrée du 5e corps à Séville, que j'avais donné l'ordre de ta-

lonner la Romana, et de l'empêcher de se porter sur Lisbonne; que rien n'avance devant Cadix; qu'on ne tente rien contre l'île de Léon, qui ne peut être que mal défendue, puisqu'elle ne l'est que par des Espagnols. Je vois avec beaucoup de peine qu'il n'y a de ce côté aucune vigueur dans les opérations militaires. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 15 nov. 1810.

« Mon cousin, je vous ai écrit pour des changements à faire dans l'organisation des escadrons de gendarmerie d'Espagne. En y pensant mieux, j'ai préféré refaire moi-même cette organisation, pour que mes idées fussent mieux remplies.

Le ministre de la guerre vous enverra le décret que j'ai pris. J'ai joint cependant ici une copie, pour que vous gagniez deux jours. Expédiez ce décret au général Buquet, et donnez-lui l'ordre de procéder sans délai à cette organisation. Prescrivez aux commandants des gouvernements le nombre d'hommes qu'ils ont à fournir (1). Pour les hommes à envoyer du dépôt de Bordeaux, il faut attendre les ordres du ministre de la guerre. Proposez-moi un homme sûr pour commander cette légion, soit un colonel tiré de la gendarmerie d'élite, soit un de ces bons officiers que nous avons connus à l'armée. J'ai en Espagne de la gendarmerie d'élite; on pourrait y prendre quelques maréchaux des logis, cela leur donnerait de l'avancement. Concertez-vous avec le général Durosnel, qui désignera les hommes que

(1) Voir ce décret à la note E.

le général Buquet pourrait prendre, s'il en avait besoin. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 18 nov. 1810

« Ma chère amie, Marius Clary te dira quelle est ma position ici : je n'y ai plus aucun commandement, et j'y suis devenu un fardeau inutile; j'ai réduit mon assignation civile à 40 mille réaux par jour, et, quelque modique qu'elle soit par rapport aux charges énormes qu'elle doit supporter, elle est impossible à payer sans ôter le pain à des soldats et à des magistrats.

Ces deux faits sont incontestables, et Marius te donnera tous les détails que tu voudras pour les prouver; mon commandement est illusoire, ma position insoutenable, et bientôt à la pitié et au ridicule qui m'assiégent succéderait un juste mépris, si je ne prenais pas le parti que me dictent ma dignité personnelle et la force des choses, plus forte encore que les hommes.

Je suis donc décidé à quitter l'Espagne, où je suis si déplacé, et à me rendre en France, prêt à faire tout ce qui conviendra à l'Empereur pour que mon éloignement des affaires fasse le moins de sensation possible. Je me rendrai près de lui dès qu'il m'aura témoigné qu'il désire me voir; jusqu'à ce que j'aie obtenu cette permission, je m'arrêterai dans une terre que je désire que tu fasses louer à 50 lieues de Paris, dans la Touraine, et que nous pourrons échanger dans la suite avec Mortefontaine; je serai charmé de t'y trouver avec mes enfants, si l'Empereur ne s'oppose pas absolument à ton départ, ce

que je ne dois pas attendre au moins des sentiments de justice qu'il doit à tous ses sujets : et je le redeviens avec plaisir dès que je ne puis plus remplir mes devoirs de roi d'Espagne; je retrouve de la grandeur dans la vie privée, puisqu'elle ne sera pas tous les jours un reproche que je me ferai à moi-même, comme celle que je mène ici depuis l'institution des gouvernements militaires.

Ce n'est pas l'ambition qui m'a fait accepter la puissance, et c'est la raison et le sentiment de ma dignité qui m'en fait abandonner l'ombre, lorsqu'il m'est trop démontré que je ne puis rien pour le bien de l'Espagne et de la France, et que je me déshonore ici comme un idiot, ou un ambitieux intrigant et dissimulé. Je ne suis ni l'un ni l'autre, et je le prouve en quittant le palais des rois, et en témoignant à l'Empereur puissant que je pourrais tromper, par la dissimulation, mes véritables sentiments. C'est ainsi que dans une chaumière je serai digne du trône, que je resterai bon frère, ami du prince puissant dont je ne demanderai plus que la justice qu'il doit à tout Français, en attendant que le temps lui prouve bien quel est l'homme qui mérita moins que moi d'être traité comme je l'ai été depuis un an, quel est l'homme dont l'estime et l'amitié dût plus honorer un autre homme, quelque soit son rang sur la terre.

En rentrant en France, je ne ferai aucun acte public ici, et je ferai dire que je vais voir l'Empereur; le général Belliard, gouverneur de Madrid, et chef de l'état-major d'un corps qu'on appelle du

centre, et dont on me dit commandant, continuera de le commander et de correspondre avec le prince de Neufchâtel. Mais, me dit-on, l'Empereur veut que vous restiez à Madrid. L'Empereur ne peut pas dire à un homme, Parlez, et lui mettre un baillon dans la bouche ; l'Empereur ne peut pas vouloir une chose, quand il en empêche évidemment l'existence. Mais l'Empereur prétend que je ne dois pas encore penser à la retraite. Lui convient-il que je retourne à Naples? Je me rappelle qu'il me dit à Venise et à Bayonne qu'il avait été satisfait des rapports qu'il y avait eus avec moi. Je déclare que je suis prêt à y reprendre les mêmes rapports, et à lui donner des preuves nouvelles de mon affection et de ma déférence la plus juste à ses volontés dans ce pays, où cette conduite est compatible avec le caractère des habitants et la position des choses.

D'une manière ou d'autre, ma chère amie, j'espère te revoir sous peu de semaines, quel que soit celui des deux partis que je propose (et dont celui de Naples dépend de l'Empereur plus particulièrement) qui soit adopté. Et je déclare que celui d'une retraite absolue en Touraine ou ailleurs me convient davantage, si l'Empereur la trouve bonne et m'y conserve un peu de bienveillance.

Aie donc le courage de ta position, ma chère amie. Je n'écris pas à l'Empereur ; que lui dirais-je que je ne lui aie pas déjà écrit par M. d'Almenara? que lui écrirais-je que tu ne puisses lui dire mieux que moi, en choisissant le temps et l'occasion opportuns? »

Joseph au cardinal Fesch. Madrid, 19 nov. 1810.

« Mon cher oncle, j'ai reçu votre lettre, et je désirerais beaucoup pouvoir en tout complaire aux désirs de l'Empereur; mais il est des choses qui sont impossibles avec cette nation, si je dois en être le roi. Il ne me reste pas d'autre parti à prendre, si l'Empereur insiste dans les intentions que votre lettre m'annonce, qu'à me retirer dans une terre à cent lieues de Paris, et à y être résigné à tout avec le calme et la sécurité d'un homme d'honneur, ou de retourner à Naples, où je pourrais complaire davantage à l'Empereur, puisqu'il me dit à Bayonne qu'il avait été très-content de moi. Je suis prêt à y renouer les mêmes rapports, et j'y serai fidèle : je n'ai aucun engagement antérieur avec les Napolitains, et y être comme j'y ai été, c'est tout ce qu'ils ont droit d'attendre de moi. Si cela contente l'Empereur, je suis prêt, comme je suis prêt à tout, plutôt que de contracter en Espagne des engagements que je ne pourrais pas tenir. Connaissant le pays mieux que personne, je sais ce que je puis promettre si je veux réussir.

Dans tout état de cause, comptez sur ma tendre amitié; mais croyez que je vous dis vrai, que l'état auquel je suis réduit ne peut pas durer deux mois. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 19 nov. 1810.

« Ma chère amie, Marius te dira quelles sont mes intentions pour le mariage de Tascher. J'ai fait ce que j'ai dit pour lui et pour les sœurs de Marius. Ce mariage toutefois ne peut pas avoir lieu sans le consentement écrit de l'Empereur; c'est ma manière

de voir et ma volonté : je ne peux pas le permettre sans cela. Si l'Empereur signe le contrat, tout est bon, leurs intérêts sont assurés ; si l'Empereur ne veut pas absolument cette alliance et qu'il refuse de donner son consentement écrit, marie tes nièces comme tu voudras : j'approuve tout. »

Napoléon à Berthier. Paris, 20 nov. 1810.

« Mon cousin, vous trouverez ci-joint l'extrait des derniers journaux anglais. Vous sentirez l'importance d'expédier un officier d'état-major au général Drouet, pour lui faire connaître qu'au 1er novembre il n'y avait pas encore eu de bataille ; que la gauche de l'armée française était à Villa-Franca et la droite à Torres-Vedras, et que l'armée anglaise est en position à quatre lieues de Lisbonne ; que 10 mille hommes de milices occupent Coïmbre et interceptent la route ; que la cavalerie n'est presque d'aucun usage ; qu'il est donc important qu'il ne fasse pas de petits paquets, et qu'il rouvre les communications avec le prince d'Essling avec un gros corps ; que je compte, du reste, sur sa prudence pour ne pas se laisser couper d'Almeida.

Il paraîtrait par les journaux anglais que la garnison de Coïmbre se serait laissé surprendre du 10 au 15 octobre, et aurait laissé prendre 1,500 malades ou blessés qui s'y trouvaient.

Réitérez les ordres aux généraux Caffarelli, Dorsenne et Reille pour l'exécution des mouvements que j'ai ordonnés précédemment, c'est-à-dire que la garde se réunisse à Burgos, et que tout ce qui

appartient au corps du général Drouet lui soit envoyé. Recommandez au général Kellermann de ne pas retenir la division Conroux, et de la laisser filer sur Salamanque.

Faites-moi connaître le jour où les fusiliers de ma garde arrivent à Bayonne. Mon intention est qu'ils aient un jour de séjour à Bayonne.

Les détachements qui se trouvent au camp de Marrac joindront leurs compagnies. — Écrivez au duc de Dalmatie pour lui faire connaître ce que disent les Anglais de l'armée de Portugal, et lui faire comprendre l'importance de faire une diversion en faveur de cette armée. »

Napoléon à Berthier. Paris, 22 nov. 1810.

« Mon cousin, je vous envoie des extraits des journaux anglais. Envoyez-en une note au duc de Dalmatie, et témoignez-lui mon mécontentement de ce que les divisions espagnoles soient arrivées à Lisbonne, et qu'il ne fasse rien. »

Napoléon à Berthier. Paris, 28 nov. 1810.

« Mon cousin, donnez des ordres pour que toutes les marchandises provenant de fabriques anglaises qui peuvent être saisies dans toutes les villes d'Espagne occupées par mes troupes soient brûlées sans délai.

Joseph à Berthier. Madrid, 28 nov. 1810.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse Sérénissime. Elle aura vu, par la réponse de l'intendant général de l'armée, combien Sa Majesté Impériale et Royale avait été trompée sur les deux caissons des équipages. Je me serais bien gardé d'en écrire à Votre Altesse, si je n'avais pas reçu par la dernière es-

tafette un nouveau duplicata sur un objet qui ne mérite de fixer l'attention de personne, puisqu'il repose sur des faits qui n'existent pas.

Un aide de camp du duc de Dalmatie et M. le général Kellermann m'informent de tout ce qu'ils ont appris du général Foy. J'ai écrit au duc de Dalmatie de faire un mouvement sur Badajos. J'ignore s'il jugera devoir faire quelque attention à ce que je lui mande, ne fût-ce que pour rappeler la Romana de ce côté, et en débarrasser l'armée française du Portugal.

J'ai écrit en Andalousie pour que la juridiction consulaire fût respectée, et que les lois sur les prises fussent exactement suivies.

Je prie Votre Altesse d'agréer ma sincère amitié.»

Napoléon à Berthier. Paris, 2 décembre 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Reille que je donne l'ordre qu'on lui envoie six chefs de bataillon, dix capitaines, quinze lieutenants et quinze sous-lieutenants. Faites-lui connaître que j'ai vu avec peine ce qui est arrivé à un convoi de poudre; que ces événements ne devraient pas avoir lieu, parce que les convois ne devraient marcher que deux fois par semaine, une fois même s'il le fallait, et devraient toujours être composés des hommes qui rejoignent leurs corps, des courriers, etc., avec un supplément de troupes qui portât toujours la force des escortes à 500 hommes; que je désire que l'on suive rigoureusement cette règle, afin que je n'entende plus dire qu'un convoi a été intercepté. Écrivez la même chose au général Caffarelli; qu'il

règle ses courriers à deux par semaine, tant de Tolosa en Navarre que d'Irun à Burgos et de Vittoria à Bilbao, de sorte qu'ils puissent toujours être tellement escortés qu'ils n'aient rien à craindre. Les poudres, le trésor, les hommes isolés sortant des hôpitaux, tout attendrait que les convois partissent. De cette manière, on n'entendra plus parler des événements qui arrivent si souvent.

Écrivez la même chose au général Buquet, et aux généraux Dorsenne et Kellermann. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 12 déc. 1810.

« Ma chère amie, j'ai reçu les lettres dont étaient porteurs MM. de Santa-Fé et d'Almenara. Elles ne changent rien à ma position et à ma détermination. Je quitterai l'Espagne dès que je pourrai le faire avec honneur. J'attends pour cela des nouvelles du maréchal Masséna, dont je n'ai pas de nouvelles positives depuis celles que le général Foy a données en passant à Valladolid ; elles étaient du 3 novembre.

Je plains l'Empereur de ne vouloir pas écouter la voix d'un ami, d'un bon Français, d'un bon frère. Fasse le ciel que je me sois trompé, que j'aie mal vu ; et puissé-je être seul victime de l'obstination qu'il met à me méconnaître, et à méconnaître les seuls remèdes applicables aux maux qui désolent ce pays et à ceux dont sont menacées les armées en Espagne. »

Napoléon à Berthier. Paris, 15 déc. 1810.

« Mon cousin, faites-moi connaître s'il est vrai qu'on embarque à Saint-Sébastien des mérinos pour l'Amérique. Donnez l'ordre au général Thouvenot d'en défendre l'exportation, et de les diriger sur la

France. — Donnez l'ordre au général commandant à Burgos de laisser passer l'évêque de Calahorra, et de le faire reconnaître. »

Napoléon à Berthier. Paris, 15 déc. 1810.

« Mon cousin, comment arrive-t-il que la gendarmerie de Santander, de la Biscaye et de l'Aragon n'est pas payée? Écrivez au général Caffarelli pour la Biscaye et Santander, et au général Suchet pour l'Aragon, de prendre des mesures pour faire sur-le-champ solder cette troupe. Les gendarmes doivent être payés avant tout. »

Joseph à Berthier. Madrid, 15 déc. 1810.

« Votre Altesse doit avoir reçu une lettre du général Belliard qui lui annonce le départ du général Manzi avec 1,600 hommes dans la direction d'Alcantara; 1,500 Allemands vont les rejoindre; ce qui portera sa colonne à 3 mille hommes, comme paraît le désirer l'Empereur.

Il paraît qu'il n'y a rien eu de bien marquant en Portugal : nous avons des nouvelles du 4 du courant.

J'ai envoyé en Andalousie le comte de Montarco, ancien gouverneur du conseil de Castille et l'un de mes conseillers d'État, en qui j'ai confiance, pour reprendre les fils épars de l'administration. Je lui ai donné, pour instruction générale, de faire fournir à l'armée tout ce que les règlements de l'Empereur lui accordent, et de me consulter sur le reste.

Depuis la division des armées, M. le maréchal duc de Dalmatie n'entendait plus rien envoyer ici; il comptait disposer de tout. Je verrai s'il sera possible

de faire exécuter les dispositions que l'Empereur a adoptées.

Je prie Votre Altesse de ne pas douter de mon sincère attachement : le marquis d'Almenara ne m'a pas laissé ignorer tout ce que je lui dois de reconnaissance. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 24 déc. 1810.

« Ma chère amie, je reçois tes lettres du 30 novembre et du 2 décembre. Je n'en avais pas reçu par la dernière estafette. Je n'ai pas de nouvelles du Portugal. Je suis étonné que tu n'aies pas reçu mes lettres des 6 et 8 novembre, dans lesquelles je te dépeignais en détail ma position actuelle, et te répétais que j'étais résolu à ne rien faire contre ce que je crois être mes devoirs de roi d'Espagne, et que j'étais résolu à me rendre plutôt en France. Depuis ces lettres, qui paraissent avoir été interceptées, tu auras reçu peut-être celle du 16 et sûrement celle du 18, qui ne te laisseront rien ignorer.

Les résolutions pour que tu puisses partir pour l'Espagne doivent partir de Paris. Tant que le système actuel durera, tu n'as rien à faire ici; car moi-même je serai obligé de me rendre en France dès que je pourrai le faire avec honneur. J'attends l'issue des affaires du Portugal, ou tes réponses à mes lettres du 18 novembre et jours suivants. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 25 déc. 1810.

« Ma chère amie, je t'ai écrit avant-hier; je n'ai pas reçu d'estafette depuis. La fièvre jaune fait beaucoup de ravages à Cadix. Masséna était encore, le 4 décembre, dans ses positions devant Lisbonne.

J'ai confié le gouvernement de Madrid au général

Blaniac, qui était ici à ne rien faire depuis son arrivée de Paris. Je n'étais pas mécontent du général Belliard; mais Blaniac m'évitera beaucoup d'embarras et de tracasseries avec les autorités espagnoles; il n'y a d'ailleurs, à Madrid, presque pas de troupes espagnoles.

Tu auras su que le général Belliard avait été nommé chef d'état-major de l'armée du centre, et tu sentiras que cette place et celle de gouverneur étaient incompatibles, et qu'il me fallait au moins, dans la ville où j'habite, un général qui fût dans des rapports naturels avec mes ministres. »

Napoléon à Berthier. Paris, 26 déc. 1810.

« Mon cousin, faites partir ce soir une estafette pour Bayonne, et écrivez au général Foy, pour lui faire connaître que nous avons des nouvelles de Londres du 22; qu'il en résulte qu'au 3 décembre le prince d'Essling occupait toujours Santarem; qu'il y avait eu quelques affaires d'avant-garde où les Anglais avaient été repoussés, et que lord Wellington avait repris sa position de Lisbonne; que Silveyra se vantait d'un succès à Pinhel, sur l'avant-garde du général Gardanne; qu'il paraîtrait, par les détails que donne Silveyra, qu'il a peu de monde; et que si le général Gardanne avait continué à marcher sur lui, des magasins assez considérables de blé et de biscuit auraient été exposés (1).

Envoyez au général Foy trois exemplaires du *Moniteur* d'aujourd'hui, qui contient les nouvelles re-

(1) Nous avons parlé, au texte de ce livre, de l'opération du général Gardanne.

çues hier de Londres, et prévenez-le que demain on lui enverra le *Moniteur* du jour, où seront des articles relatifs à ces détails, et aussi à ce qui concerne la régence à Londres, ce qui ne laisse pas d'avoir quelque influence sur les affaires de l'armée. »

LIVRE DIXIÈME

ANNÉE 1811.

Situation critique de l'armée de Masséna en Portugal. — Sa retraite sur Almeida dans les premiers jours de mars. — Combat de Redinha (12 mars). — Combat sur la Ceira (15 mars). — L'armée arrive à Celorico (21 mars). — Elle marche sur Garda, et revient prendre position, le 29, derrière la Coa. — Combat de Sabugal (3 avril). — Cantonnements de l'armée de Masséna, le 8 avril. — Investissement d'Almeida par les Anglais. — Bataille de Fuentès de Onoro (5 mai). — Masséna est remplacé par Marmont (11 mai). — Le duc de Dalmatie, ayant rallié le duc de Trévise, s'avance vers Badajos (premiers jours de janvier). — Prise d'Olivenza (22 janvier). — Investissement de Badajos. —Victoire de la Gebora, remportée par le général Girard (18 février). — Prise de Badajos (11 mars). — Les Anglo-Portugais de Beresford, réunis à l'armée de Castanos, reprennent l'offensive (27 mars). — Investissement de Badajos. — Opérations devant Cadix. — Affaire de Chiclana (5 mars). — Bataille d'Albuera (16 mai). — Le duc de Raguse arrive à Mérida (18 juin). — Suite des opérations en Andalousie. — Affaire de Baza (9 août). — Mort du général Godinot. — Siége de Tarifa (fin de décembre). — Opérations en Estramadure. — Affaire d'Arroyo-Molinos (28 octobre.) — Belle retraite du général Girard. — Ravitaillement de Ciudad-Rodrigo (24 septembre.) — Wellington se replie sur Sabujal (26 septembre.) — Le duc de Raguse prend ses cantonnements de Salamanque à Tolède. — Dorsenne revient dans les provinces en deçà de l'Ébre. — Wellington s'établit à Fronéda (fin de 1811). — Opérations en Catalogne et en Aragon. — Opérations des armées dans le nord et au centre de l'Espagne. — Voyage du roi à Paris (du 23 avril au 27 juin.) — Sa rentrée à Madrid (15 juillet.) — Travaux du roi. — Probabilité d'une rupture prochaine avec la Russie. — Joseph se déclare prêt à renoncer à la couronne, si les secours promis par la France ne sont pas envoyés. — Fin de l'année 1811.

Au commencement de l'année 1810, l'armée de Portugal était dans les positions de Santarem, at-

tendant l'effet des nouvelles promesses qu'on venait de lui faire. Des lettres du prince de Neufchâtel lui annonçaient que le 5e corps, qui faisait partie de l'armée d'Andalousie, avait l'ordre de marcher sur le Tage vers Villa-Flor et Montalvao, pour favoriser ses opérations ; que l'armée de l'intérieur devait faire occuper Coria et Placencia, et qu'après la prise de Tortose, l'armée d'Aragon se rapprocherait du centre de l'Espagne. Ces lettres portaient aussi l'ordre de passer le Tage, et de couvrir les têtes de ponts par des fortifications ; elles approuvaient toutes les opérations du maréchal pour contenir l'ennemi dans ses positions, et regardaient le temps gagné comme un avantage suffisant, dans les circonstances où se trouvait l'Europe. Malheureusement pour le maréchal, les espérances données par le major général ne se réalisèrent pas. L'armée du centre, loin d'être en état d'envoyer des troupes sur les frontières du Portugal, pouvait à peine suffire à donner la chasse aux guérillas qui infestaient la Nouvelle-Castille et se montraient parfois sous les murs de Madrid ; et le général Suchet continua à faire des siéges en Aragon et en Catalogne. Le duc de Dalmatie se porta, à la vérité, en Estramadure avec une partie de son armée ; mais, au lieu de s'avancer vers le Tage pour faciliter à l'armée du Portugal le passage du fleuve, il mit le siége devant Badajos ; de sorte que ce fut le prince d'Essling qui favorisa les opérations du maréchal Soult, en contenant devant lui l'armée anglo-portugaise, tandis que, d'après les lettres de Paris, c'était ce maréchal qui devait favoriser celles

de Masséna. Cependant, la situation de l'armée du Portugal devenait tous les jours plus critique. Après avoir consommé les subsistances que les habitants des contrées environnantes avaient abandonnées, on envoya au loin des détachements pour tâcher de s'en procurer. Ces détachements parcouraient les montagnes, fouillaient les bois et les vallons, et emmenaient les bestiaux qu'ils y trouvaient. Quelquefois ils rencontraient dans de profondes retraites des populations qui s'y étaient réfugiées, leur enlevaient des subsistances, et les contraignaient par la violence à livrer celles qu'elles avaient enfouies. Ces recherches devenant de jour en jour moins productives, on multiplia les détachements, et on les poussa à de très-grandes distances ; on toléra les maraudeurs, et chaque compagnie eut les siens ; la moitié de l'armée était employée à nourrir l'autre moitié. De grands et inévitables désordres s'ensuivirent ; des crimes furent commis ; mais comment contenir dans le devoir des soldats abandonnés à eux-mêmes, affamés, et sous les yeux desquels se présentaient sans cesse les cadavres de leurs camarades assassinés par les habitants ? Si lord Wellington eût attaqué vivement les Français ainsi éparpillés, il leur eût fait essuyer probablement des pertes considérables ; il se borna à faire quelques démonstrations insignifiantes, et laissa à la disette le soin de délivrer le Portugal de ses ennemis, au lieu d'employer la force des armes. En effet, les détachements et les nombreux maraudeurs qui les suivaient ne rapportant plus rien, le maréchal Masséna se trouva dans l'impossibilité d'at-

tendre plus longtemps le secours de l'armée d'Andalousie, retenue devant Badajos, et dut songer à rentrer en Espagne, afin de prévenir la destruction totale de la sienne.

Le prince d'Essling aurait pu se retirer sur Castel-Branco et Larza-la-Mayor, contrée où il eût trouvé quelques ressources pour faire vivre ses troupes. Il eût été de là à portée de se lier à la portion de l'armée du midi qui assiégeait Badajos; mais, n'ayant aucune confiance dans la coopération de cette armée, il préféra reprendre la route qu'il avait suivie en allant à Lisbonne, afin de se rapprocher d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo, ses places d'armes, où il espérait trouver une partie des troupes restées en réserve dans la Vieille-Castille, et où il avait laissé les dépôts, les effets d'habillement, les caisses et les munitions. Il avait l'intention de passer le Mondégo à Coïmbre, et de s'y arrêter quelques jours, pour laisser prendre l'avance aux malades et aux équipages.

Dès les premiers jours de mars 1811, tout ce qui pouvait embarrasser la marche prit la direction de Coïmbre. Le 6, les colonnes se mirent en mouvement : le 8^{e} corps sur Torres-Novas, et le 2^{e} sur Thomar. Le lendemain, le duc d'Abrantès prit la direction de Pombal, et le général Reynier suivit la route d'Espinhal. Ce ne fut que quand les dernières troupes sortirent de Torres-Novas qu'on brûla les ponts construits avec tant de peine, et non pas quelques jours avant le mouvement, comme on l'a écrit mal à propos. Pendant ce temps, le maréchal

Ney rassemblait son corps d'armée et la cavalerie à Leyria. Le 9, il se retira sur Pombal, où il se réunit au 8e corps.

Si, pendant que l'armée exécutait un changement de front, l'aile gauche en arrière, lord Wellington eût attaqué vivement à Leyria le maréchal Ney, qui formait le pivot de cette manœuvre, les Français eussent peut-être essuyé un échec; mais il paraît que, par ses dispositions, Masséna sut tenir son adversaire jusqu'au dernier moment dans l'incertitude sur ses véritables intentions. La cavalerie anglaise ne se présenta sur la route de Pombal que le 10, au moment où les Français prenaient position sur la rive droite de la Soure (1).

Le 11 au matin, l'armée fit halte sur les hauteurs en avant de Redinha, pour donner aux nombreux malades qu'elle menait à sa suite et aux équipages le temps de franchir le défilé que forme le village et le pont étroit sur lequel on passe l'Adancos. Le 8e corps et la division Loison suivirent le mouvement, et s'arrêtèrent sur des hauteurs qu'on rencontre au débouché du défilé; deux divisions du 6e corps restèrent en position en avant de Redinha. Le 2e corps continuait à suivre la route d'Espinhal. Le comte d'Erlon, qui disait avoir des ordres particuliers, et devoir se rendre dans son commandement territorial, poursuivait sa marche sur Ponte-de-Marcella.

Le 12, le maréchal Masséna se retira sur Con-

(1) L'armée anglaise ne découvrit le mouvement de retraite de Masséna que plusieurs heures après qu'il eut été effectué.

deixa. Le maréchal Ney, chargé de faire l'arrière-garde, fit occuper par la division Marchand et la plus grande partie de son artillerie les hauteurs en arrière de Redinha, que l'armée venait de quitter, et resta en avant du défilé avec une seule division, le 3e régiment de hussards, quelques escadrons de dragons et 6 bouches à feu. Il fut attaqué dans la soirée par 30 mille hommes; mais Ney était là, c'est-à-dire que les troupes firent des prodiges de valeur. Obligé néanmoins de céder à l'immense supériorité du nombre, le maréchal ordonna la retraite. L'ennemi se porta aussitôt rapidement en avant, dans l'espoir de détruire aisément un faible corps entassé dans un défilé. Toutefois, quelques charges vigoureuses du 3e de hussards et des 27e et 50e de ligne le firent rebrousser chemin, lui tuèrent beaucoup de monde, et le rendirent plus circonspect. La division passa la rivière sur le pont et à des gués reconnus à l'avance, et alla se rallier sous la protection de celle du général Marchand et de toute l'artillerie du 6e corps. L'ennemi ne chercha pas à pousser plus loin ses avantages. Ce combat fut très-glorieux pour le maréchal Ney et les troupes à ses ordres. L'armée combinée ne put entamer une poignée de braves placés dans une assez mauvaise position.

Cependant, les reconnaissances envoyées sur Coïmbre ayant rapporté que la ville était occupée par des milices, le pont coupé, et les gués impraticables à cause de la crue des eaux, le prince d'Essling, qui n'avait pas d'équipage de ponts, dut

renoncer à passer le Mondégo. Mais il voulait contenir l'ennemi sur la route de Coïmbre pendant un ou deux jours, pour donner à l'artillerie, aux équipages et aux malades le temps de défiler sur la nouvelle direction. Le maréchal Ney, assure-t-on, lui promit de rester 24 heures dans la position qu'il venait de prendre en arrière du défilé de Redinha, et 24 heures en avant de Condeixa; et le prince d'Essling, se basant sur cette promesse, se porta avec les divisions Loison et Clausel à Fuente-Cuberta, pour assurer la gauche du 6e corps. Cependant, le 13 au soir, ce corps avait abandonné Condeixa, ainsi que l'embranchement du chemin de Fuente-Cuberta, et marchait dans la direction de Miranda de Corvo. Masséna ne fut instruit de cet événement que par la cavalerie anglaise, arrivée par les derrières jusqu'à son quartier général, où il courut le danger d'être fait prisonnier. L'ennemi fut repoussé sur l'embranchement des chemins, et le maréchal se retira pendant la nuit sur Miranda de Corvo. Le maréchal Ney l'y suivit dans la journée du 14, et le général Reynier, qui se trouvait à Louza, communiqua avec l'armée. Les maréchaux eurent à Miranda une vive altercation, qui accrut la mésintelligence qui régnait déjà entre eux.

Le 15 au matin, le 2e corps, le 8e, et la division Loison, du 6e, prirent position sur la rive droite de la Ceira, en arrière du village de Foz de Arronce. Le maréchal Ney reçut ordre de passer également la rivière et de ne laisser qu'un détachement sur la rive opposée, pour couvrir la marche de quelque

artillerie et de quelques équipages. Malgré cet ordre, le maréchal resta sur les hauteurs de la rive gauche de la Ceira avec ses deux divisions. L'ennemi s'étant présenté sur le soir, il y eut un engagement sérieux qui faillit devenir funeste au 6ᵉ corps, et qu'on aurait évité si on s'était conformé aux intentions du général en chef. Heureusement, la présence du maréchal Ney remédia à tout; il repoussa l'ennemi, et à la nuit il opéra sa retraite et fit sauter le pont. Immédiatement après, les colonnes commencèrent à filer sur Ponte-Murcella. Le 17, toute l'armée prit position sur la rive droite de l'Alva. Elle espérait s'y reposer un ou deux jours; mais les Anglais s'étant emparés d'un pont, à deux lieues sur la gauche, elle fut obligée de continuer sa retraite sur Celorico. Cette marche fut rapide, parce que, dès l'instant qu'on quitta la route de Coïmbre pour suivre le chemin peu praticable de Ponte-Murcella, on détruisit quantité d'équipages. Le 21, l'armée arriva à Celorico, faiblement suivie par l'ennemi.

Le maréchal Masséna ne pouvait rester longtemps à Celorico, où il n'y avait pas moyen de faire vivre ses troupes. En se retirant sur Almeida et Ciudad-Rodrigo, pays épuisé par deux siéges et par le séjour de l'armée pendant cinq mois, il ne pouvait s'y arrêter que quelques instants, à moins de consommer les approvisionnements de ces places. S'il s'en éloignait, dans la direction de Salamanque et Toro, il donnait à l'ennemi la facilité de les assiéger, et se mettait dans l'impossibilité d'arriver assez

promptement au secours du 5e corps, dans le cas où lord Wellington porterait une partie de son armée en Estramadure; au lieu qu'en s'établissant vers Coria, entre l'Elja et l'Alagon, et sur les deux rives du Tage, pays qui avait moins souffert, il se liait avec le 5e corps et l'armée du centre, menaçait de nouveau le centre du Portugal et les lignes de Lisbonne, obligeait lord Wellington à suivre son mouvement, et reportait le théâtre de la guerre sur le Tage. Le maréchal, décidé à prendre ce dernier parti, ordonna de rester en position pendant deux jours aux environs de Celorico, pour y ramasser les vivres qu'on y trouverait encore, et d'envoyer dans les places les blessés et les malades : il se proposait de diriger de ces places, sur Coria, les dépôts, les effets d'habillement et les caisses, etc., etc. Ce projet, qu'approuva beaucoup le général Reynier, fut désapprouvé par le maréchal Ney. Quand ce dernier reçut l'ordre de marche, il écrivit non-seulement qu'il refusait d'obéir, mais que le lendemain il se retirerait sur Almeida. Le général en chef, ne pouvant tolérer une désobéissance aussi formelle, lui ôta le commandement du 6e corps, et le confia au général Loison, le plus ancien général de division.

L'armée marcha de Celorico sur Garda, où elle s'arrêta pendant quelques jours. Nous ignorons pourquoi, dans cet intervalle, le prince d'Essling changea d'avis : au lieu de continuer son mouvement sur Coria, il ramena le 29 l'armée derrière la Coa, la gauche à Sabujal, et la droite dans la di-

rection d'Almeida, le 8e corps et le quartier général à Alfayates.

Le 3 avril, le général Reynier fut attaqué à Sabujal par des forces bien supérieures. Après un violent combat, également honorable pour le général et les troupes du 2e corps, il fit sa retraite sur Alfayates. Le lendemain, toute l'armée se replia sous les murs d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo. Masséna, ne pouvant occuper longtemps cette position sans consommer les approvisionnements de ces places, ne laissa qu'une division sous les murs de Ciudad-Rodrigo; et le 8 avril il envoya les 2e, 6e et 8e corps prendre des cantonnements dans les provinces de Salamanque, de Toro et de Zamora; le 9e resta à San-Felicès. L'armée ennemie, manquant aussi de vivres, rétrograda sur Celorico, afin de se rapprocher de ses magasins. Un corps de 20 mille hommes, sous les ordres du général Spencer, investit étroitement la place d'Almeida.

Cependant le maréchal Masséna, qui n'ignorait pas que le général Brenier, gouverneur de cette place, n'avait des vivres que pour peu de temps, s'apprêta à le secourir. Les Anglais, informés de ses préparatifs, se concentrèrent sur l'Agueda et la Coa.

Le 2 mai, le prince d'Essling, ayant sous ses ordres les 2e, 6e, 8e et 9e corps, la cavalerie du général Montbrun, et 1,200 chevaux de la garde impériale, que mit à sa disposition le maréchal duc d'Istrie, général en chef de l'armée du nord, en tout environ 35 mille combattants, déboucha de

Ciudad-Rodrigo, repoussa les avant-postes ennemis et prit position sur l'Azava, la droite à Marialva et la gauche à Espeja. La gauche et le centre de l'armée ennemie étaient en ligne de bataille, en arrière de la petite rivière la Duas-Casas, sur un coteau d'un accès difficile, qui se prolongeait depuis Villa-Formosa jusqu'aux ruines du fort de la Conception. Le village de Fuentes de Onoro, un peu en avant du centre, était fortement occupé : sa droite s'étendait sur un terrain plus accessible, jusqu'à Navas de Avel. Sa force était, suivant les rapports français, d'environ 50 mille hommes, la plupart troupes anglaises, et seulement de 29 mille hommes d'après les rapports anglais. Le lendemain, les Français marchèrent en avant, le 2^{e} corps formant la droite sur Alameda, d'où il chassa l'ennemi, et le 6^{e} formant la gauche, sur Fuentes de Onoro. Le général Loison commit la faute de faire attaquer ce village sans en avoir reçu l'ordre, et même contre les représentations du premier aide de camp du général en chef, et fixa ainsi l'attention de l'ennemi sur ce point important. Malgré la vigueur de l'attaque, les Français ne purent se rendre maîtres que de quelques maisons de la partie inférieure du village.

La possibilité d'établir l'armée en potence sur la droite de l'ennemi, très-accessible au milieu d'un plateau large et dégarni d'obstacles, ayant été reconnue dans la journée du 4, le 6^{e} corps et la cavalerie du général Montbrun reçurent ordre de se porter vers Navas de Avel et Pozo-Bello, pour atta-

quer cette droite, la rejeter sur le centre et tourner le village de Fuentès de Onoro, que le 9e corps était chargé d'enlever. Le 8e corps et la cavalerie de la garde devaient soutenir les 6e et 9e, et le 2e contenir la gauche de l'ennemi par des attaques entre Almeida et Fuentes de Onoro. Le mouvement de flanc de la droite à la gauche, pour se porter sur les points d'attaque, qui aurait dû être exécuté avant la pointe du jour, fut retardé de 2 à 3 heures, ce qui permit à lord Wellington de découvrir le projet de son adversaire, et lui donna le temps de faire des dispositions pour s'y opposer.

Le 5 au matin, le général Montbrun mit promptement en déroute la cavalerie espagnole de don Juan, qui s'était réunie aux Anglais, et perdit des moments précieux à la poursuivre ; de sorte qu'il ne se trouva pas à portée de tomber sur l'infanterie qui défendait les bois et le village de Pozo-Bello, lorsqu'elle fut mise en fuite par le 6e corps. Mais, revenu sur ses pas, il chargea et culbuta la cavalerie anglaise, placée en entier à l'aile droite. Le général Fournier, à la tête des 7e et 13e de chasseurs à cheval, sabra trois bataillons des gardes qui appuyaient cette cavalerie. M. Dulimbert(1), adjudant-major du 13e, fit prisonnier le général qui les commandait. L'aile droite des Anglais se retira dans le

(1) Cet officier, mort il y a peu d'années officier général, épousa, à son retour d'Espagne, une des filles du maréchal Jourdan. Quoique simple capitaine à la bataille de Fuentes de Onoro, il joua un rôle important dans cette affaire, en entraînant à la charge son régiment et celui qui était à sa gauche, après la mise hors de combat des officiers supérieurs du 13e de chasseurs.

plus grand désordre en arrière de Fuentes de Onoro et de Villa-Formosa. Lord Wellington fit tirer à mitraille sur les troupes des deux partis, afin d'arrêter les chasseurs français. Ces braves chasseurs furent criblés, le général Fournier démonté, les colonels blessés. Le général qui commandait la cavalerie de la garde impériale refusa d'obéir à l'ordre de se rapprocher du champ de bataille pour soutenir l'intrépide Montbrun (1). Le 6^{e} corps, qui, après s'être emparé des bois et du village de Pozo-Bello, aurait dû marcher dans la direction du défilé et tourner Fuentes de Onoro, se jeta trop à droite, et le 9^{e} corps n'attaqua pas assez vivement ce village. Le maréchal Masséna ne se trouvant pas là dans ce moment, les généraux laissèrent échapper l'instant critique qui décide ordinairement du succès ou de la perte des batailles; et lord Wellington profita de leur indécision pour former plusieurs lignes en arrière du défilé, en potence de sa ligne primitive, avec les troupes qu'il retirait de sa gauche depuis la pointe du jour. Il réunit sur cette nouvelle position une grande quantité d'artillerie. Lorsque le prince d'Essling arriva, le défilé devenait presque inattaquable. Les troupes des deux partis s'amoncelèrent successivement sur ce point; mais l'avantage du terrain étant du côté des Anglais, on ne put forcer ni le village de Fuentes de Onoro, ni le ravin où il était adossé.

Le général Pelet, aide de camp de Masséna, qui

(1) L'ordre lui fut porté par le lieutenant maintenant général de division duc de Reggio, fils du maréchal.

a fait une relation de cette bataille, ajoute les réflexions suivantes : « Le fait est que chacun des généraux était devenu étranger à l'armée de Portugal : Loison savait qu'il était remplacé par le maréchal Marmont ; le 9e corps allait quitter l'armée pour passer le Tage, et son général l'avait ménagé ; Reynier espérait et demandait un commandement séparé ; il ne fit ni le moindre mouvement d'attaque, ni même une démonstration contre la gauche de l'ennemi ; Junot retournait à Paris ; la plupart des généraux de division n'étaient plus mentionnés dans la nouvelle organisation de l'armée. »

Nous dirons de plus qu'il eût été facile au duc d'Istrie de mettre momentanément à la disposition de Masséna 12 à 15 mille hommes d'infanterie, qui auraient assuré la victoire.

Il est heureux pour lord Wellington que des causes qu'il ne pouvait prévoir aient empêché les Français de pousser ces premiers avantages avec plus d'ensemble et plus de vigueur ; car, s'ils eussent emporté Fuentes d'Onoro et le défilé, l'armée anglaise, qui avait à dos la place d'Almeida et le ravin de la Coa, sur lequel il n'y a qu'un passage praticable aux voitures, eût été grandement compromise.

Quoique le résultat de la bataille n'eût pas été au désavantage du général anglais, non-seulement il n'osa rien entreprendre pendant les jours suivants, mais il crut nécessaire de se retrancher fortement. Le prince d'Essling ne pouvant plus songer à l'attaquer, et perdant l'espoir de communiquer avec le

général Brenier, lui envoya, par trois émissaires qui partirent par des chemins différents, l'ordre de faire sauter les remparts d'Almeida, et de tâcher de se retirer avec la garnison. Un des émissaires arriva; et le 7, à minuit, trois salves d'artillerie de la place indiquèrent que l'ordre était parvenu. Pendant la nuit du 10, le général Brenier sortit d'Almeida à la tête de la garnison, forte de 1,100 à 1,200 hommes, tomba à l'improviste sur les postes ennemis, et s'ouvrit un passage. En même temps une forte explosion annonça que la place était détruite. Le général Brenier, constamment harcelé par l'ennemi, atteignit heureusement San-Felicès, où il se réunit au général Reynier. Ce même jour, le maréchal Masséna reçut à Ciudad-Rodrigo l'avis de son rappel. Le maréchal Marmont, qui le remplaça, fit rentrer l'armée en cantonnement dans les environs de Salamanque.

Cette expédition de Portugal échoua comme les deux précédentes, parce qu'on ne tint pas assez compte des obstacles d'un pays montagneux et raviné, du désespoir d'une nation unanime; parce qu'on ne proportionna les moyens d'attaque qu'au nombre et à la nature des armées régulières à combattre; parce qu'on ne prit pas assez de précautions pour assurer les communications avec l'Espagne, et la subsistance des troupes qu'on lançait au milieu d'une population en armes enlevant ou détruisant toutes les denrées.

Nous avons dit que l'Empereur avait ordonné au duc de Dalmatie de se porter, avec toutes les troupes dont il pourrait disposer sur le Tage, à Villa-Flor et

Montalvao, afin de se mettre en communication avec le prince d'Essling et le seconder dans ses opérations contre l'armée anglaise. C'était en effet cette armée qu'il fallait détruire, ou du moins forcer à se rembarquer, puisque sa présence dans la Péninsule mettait un obstacle invincible à la pacification. Mais le maréchal Soult se souciait peu de s'exposer à perdre momentanément les provinces sur lesquelles il exerçait une autorité sans limites, pour aller aider son collègue à faire la conquête du Portugal. Prétextant qu'il ne pouvait laisser derrière lui les places occupées par l'ennemi, il s'attacha à faire des siéges, et pendant ce temps l'armée du Portugal acheva de se désorganiser, et rentra en Espagne. Nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui ont approuvé la prudence du duc de Dalmatie. Après l'expulsion de l'armée anglaise de la Péninsule, il eût été facile de se rendre maître des places; et en supposant qu'on eût été obligé d'évacuer Séville, et même les lignes devant Cadix, on y serait bientôt rentré lorsqu'on n'aurait plus eu à s'occuper de l'armée de lord Wellington. D'ailleurs, les opérations devant Cadix, auxquelles on donnait un si haut degré d'importance, à quoi ont-elles abouti? A rien. Pouvait-on se flatter de réduire cette place sans être maître de la mer (1)?

Dans les premiers jours de janvier 1811, le duc de Dalmatie arriva à Monasterio avec tout ce qu'il avait pu retirer de Cordoue et de Séville, et se réu-

(1) Les réflexions, les considérations qui précèdent sont tirées des Mémoires de Jourdan.

nit au duc de Trévise, commandant le 5e corps. L'armée française, s'étant avancée dans la direction de Badajos, remporta divers avantages sur les troupes espagnoles, chargées de la défense de l'Estramadure, et les obligea à se réfugier dans les places fortes. Le général Ballesteros, qui manœuvrait sur la gauche des Français avec 5 à 6 mille hommes, et qui annonçait l'intention de se porter sur Séville, fut poursuivi par la brigade du général Pépin, qui lui fit éprouver quelque perte. Plus tard, cette division espagnole, atteinte près de Castilegos, dans le comté de Niebla, par le général Gazan, fut dispersée, et perdit son artillerie.

Le 11, le maréchal Soult fit investir Olivenza. Cette place, en mauvais état, mal armée et mal approvisionnée, se rendit le 22; la garnison, forte d'environ 4 mille hommes, fut prisonnière de guerre.

Immédiatement après la prise d'Olivenza, le duc de Dalmatie forma l'investissement de Badajos, sur la rive gauche de la Guadiana, tandis que la cavalerie passait sur la rive droite, pour observer les divisions de Carero et de Mendizabal, nouvellement revenues du Portugal, campées sur la droite de la Gébora et sous la protection du fort de San-Cristoval.

Malgré les fréquentes sorties de la garnison, les assiégeants poussèrent rapidement leurs travaux, et, le 11 février, ils prirent d'assaut le fort de Pardaleros.

Cependant le duc de Dalmatie sentait que, pour hâter la reddition de la place, il fallait ôter aux assiégés l'appui des deux divisions campées sous le fort de San-Cristoval; mais il fut obligé d'attendre

que les eaux de la Guadiana et de la Gébora, sorties de leur lit, fussent écoulées. Enfin le 18, il fut en mesure de faire passer sur la rive droite de la Guadiana du canon et de l'infanterie. Ce même jour, une batterie de mortiers parvint à jeter des bombes dans le camp de ces divisions, et les força à prendre une nouvelle position, à quelque distance du fort. Le lendemain, les Français franchirent la Gébora. Le général Girard, qui commandait l'infanterie française, se porta entre le fort de San-Cristoval et l'ennemi, et les attaqua à la baïonnette, tandis que le général Latour-Maubourg faisait charger la cavalerie sur la rive gauche. Les Espagnols, mis en fuite, laissèrent sur le champ de bataille 8 à 900 morts, 5 drapeaux, 17 pièces de canon, 20 caissons et 3,200 prisonniers. Ceux qui parvinrent à s'échapper se refugièrent dans Elvas et dans Badajos.

Après la victoire de la Gébora, les travaux du siége furent poussés avec activité. De leur côté, les insurgés se défendirent avec vigueur, et ce ne fut que le 11 mars, lorsque la brèche était praticable, que le gouverneur se rendit prisonnier de guerre avec la garnison, forte de 9 mille hommes.

A cette époque, l'armée de Portugal était en pleine retraite. Le duc de Dalmatie, n'étant plus à temps de la secourir, retourna en Andalousie, et laissa en Estramadure le duc de Trévise avec le 5ᵉ corps. Ce maréchal se rendit maître successivement des forteresses d'Albuquerque, de Valence et de Campo-Mayor, en mauvais état, mal armées, et dans lesquelles quelques centaines d'hommes te-

naient garnison. Ces bicoques furent détruites, et leur armement porté à Badajos.

Le duc de Dalmatie, prévoyant que si lord Wellington parvenait à forcer le maréchal Masséna à évacuer le Portugal, il marcherait sur l'Estramadure, demanda dès le 13 mars, à Berthier, que l'Empereur donnât ordre au roi d'envoyer des troupes de l'armée du centre pour garder les places d'Olivenza et de Badajos, et qu'une partie de cette armée fût mise à sa disposition.

Du reste, ses craintes étaient fondées. Lord Wellington, voyant l'armée française du Portugal en pleine retraite, détacha le maréchal Beresford à la tête de 15 mille Anglo-Portugais, qui se réunirent à l'armée espagnole, commandée par le général Castanos depuis la mort du général la Romana. Le 27 mars, cette nouvelle armée arriva à Campo-Mayor. Le général Latour-Maubourg, qui y était resté en observation avec 500 chevaux, se reploya sur Badajos, et de là sur le 5^{e} corps. Le 4 avril, l'ennemi passa la Guadiana, et s'empara d'Olivenza, où on avait laissé 400 hommes. Le maréchal Mortier, n'étant pas en état de livrer bataille à une armée si supérieure en nombre, et voyant ses communications menacées par les partis qui s'étaient jetés sur ses derrières, commença à battre en retraite en se rapprochant de l'Andalousie. Les alliés investirent Badajos.

Avant de nous occuper des opérations qui eurent lieu devant cette place, il est nécessaire de jeter un rapide coup d'œil sur les tentatives que fit l'ennemi

pour détruire les travaux des Français devant Cadix, pendant que le duc de Dalmatie était en Estramadure.

Sur la fin du mois de février, un corps de troupes tirées de Cadix, de Gibraltar et de divers autres points, que les rapports des généraux français évaluent à 22 mille hommes, dont 10 mille anglais, débarqua à Tarifa et à Algésiras, et se dirigea sur Chiclana, dans l'intention de faire lever le siége de la place, et de détruire les batteries et les ouvrages des assiégeants. Le 4 mars, l'avant-garde arriva en vue des avant-postes du duc de Bellune. Ce maréchal ne laissa dans ses lignes que ce qui était indispensable pour les garder, et réunit à Chiclana toutes ses troupes disponibles (environ 12 mille hommes).

Le 5 au matin, l'action fut engagée. On combattit de part et d'autre avec acharnement. Cependant les alliés, malgré la supériorité de leur nombre, n'obtinrent aucun avantage. Voyant qu'ils ne pouvaient atteindre le but qu'ils s'étaient proposé, ils prirent le parti de se réfugier dans l'île de Léon par un passage qu'ils surprirent près de San-Pietri, et les Français rentrèrent dans leurs lignes. Cette affaire fut très-meurtrière; chacun des deux partis y perdit environ 3 mille hommes. On eut à regretter le général Ruffin, blessé mortellement et resté au pouvoir de l'ennemi. Quoique le duc de Bellune, par ses dispositions et la valeur de ses troupes, eût déjoué complétement le projet de ses adversaires, le général Graham, qui commandait les Anglais, ne s'attribua pas moins la victoire.

Si le général Sébastiani, en apprenant le débarquement de l'armée des alliés à Tarifa et à Algésiras, eût pu rassembler ses troupes disponibles, et marcher rapidement au secours du duc de Bellune, il est probable que cette armée eût été détruite; mais, menacé par l'armée espagnole de Murcie et par de nombreuses bandes réunies dans les montagnes de la Ronda, il supposa aux ennemis l'intention de marcher contre lui. Lorsqu'il fut instruit de la direction qu'ils avaient prise, il mit ses troupes en mouvement; mais il était trop tard.

Le duc de Dalmatie, à peine rentré à Séville, dut songer à marcher au secours de Badajos, que menaçait Beresford. L'armée des alliés était composée de deux divisions anglaises, d'une division portugaise, de 14 mille Espagnols commandés par les généraux Castanos et Blake, et de quelques régiments de cavalerie; en tout, 27 mille hommes et 32 pièces de campagne. L'équipage de siége était réuni dans les places de l'Alentejo. Dès les premiers jours de mai, la place fut resserrée sur les deux rives de la Guadiana, et la tranchée ouverte dans la nuit du 8 au 9. Les attaques principales furent dirigées contre le fort de San-Cristoval, sur la rive droite, et contre le château. Le général Philippon, gouverneur de Badajos, défendit les approches par de vigoureuses sorties; et les assiégeants n'avaient fait que de bien faibles progrès, lorsque le 13, Beresford, apprenant la marche du maréchal Soult, ordonna de lever le siége, et réunit son armée en arrière de la petite rivière d'Albuera.

Le duc de Dalmatie s'avançait effectivement dans l'intention de livrer bataille. Voici ce qu'il écrivait de Séville, le 4 mai, au prince de Neufchâtel : « Je « pars dans quatre jours, avec 20 mille hommes, « 3 mille chevaux et 30 pièces de canon, pour « rejeter au delà de la Guadiana les corps ennemis « qui se sont répandus en Estramadure, dégager « Badajos, et faciliter l'arrivée du général comte « d'Erlon. Si les troupes que ce général amène « peuvent se réunir à celles que je conduirai, et si « les troupes qui sont parties des armées du nord « et du centre arrivent à temps, j'aurai en Estra- « madure 35 mille hommes, 5 mille chevaux, et « 40 pièces de canon de campagne. Alors je livre « bataille aux ennemis, quand bien même toute « l'armée anglaise qui est sur le continent serait « réunie; et ils seront vaincus. »

Soult n'ayant pas été rejoint par les renforts qu'il attendait, son armée, forte seulement de 20 mille hommes et de 3 mille chevaux, se trouva trop inférieure à celle de l'ennemi. Le 15, il campa à Santa-Marta, à 3 lieues des alliés.

Beresford était en position sur la rive gauche de l'Albuera, petite rivière guéable, mais dont les bords sont escarpés : sa gauche s'étendait un peu au delà du village d'Albuera ; son centre et sa droite se prolongeaient presque parallèlement à la rivière, sur des sommités qui commandent le terrain environnant. Les Espagnols, aux ordres de Blake, placés sur deux lignes, et la plus grande partie de la cavalerie, tenaient la droite ; la division anglaise

du général Stewart venait ensuite, et la division portugaise du général Hamilton formait la gauche de la première ligne. La division anglaise du général Cole, une brigade portugaise et quelques troupes espagnoles étaient en seconde ligne.

Le 16 au matin, le duc de Dalmatie ordonna au général Godinot d'attaquer le village d'Albuera; il était soutenu par la brigade de cavalerie légère du général Britche; en même temps le 5^{e} corps, commandé par le général Girard (depuis le départ pour la France du duc de Trévise), et la cavalerie du général Latour-Maubourg, soutenus par une division de réserve aux ordres du général Verlé, passèrent l'Albuera, et manœuvrèrent pour tourner la droite de l'ennemi. Le maréchal Beresford fit alors exécuter aux Espagnols un changement de front, la droite en arrière, et disposa sa seconde ligne pour les soutenir. A peine avaient-ils achevé ce mouvement, qu'ils furent attaqués et repoussés, et les Français s'établirent sur les hauteurs qu'ils venaient d'enlever. Beresford, voyant que s'il n'arrêtait pas les progrès de son adversaire, il courait le danger d'être enveloppé, fit avancer la division du général Stewart pour reprendre la position perdue par les Espagnols; mais la 1re brigade de cette division ayant été chargée par les lanciers de la Vistule, fut écrasée. De son côté, le général Godinot s'était emparé du village d'Albuera; de sorte que la bataille paraissait perdue pour les alliés, et leur général donna même quelques ordres pour se préparer à la retraite. Toutefois, avant de l'opérer, il

voulut tenter un dernier effort, qui effectivement ramena la victoire sous ses drapeaux. Les deux autres brigades du général Stewart et la division du général Cole se portèrent en avant, chargèrent les Français avec la plus grande impétuosité, et les obligèrent à se replier. La retraite s'opéra sous la protection de la cavalerie et de l'artillerie. Revenu sur la droite de l'Albuera, le maréchal Soult envoya ordre au général Godinot d'évacuer le village (1).

Cette bataille, qui dura quelques heures, fut très-meurtrière. La perte s'éleva de chaque côté à environ 6 mille hommes. Les généraux français Verlé et Pépin furent tués, et trois autres blessés.

Le lendemain, les deux armées prirent les armes, et restèrent en présence dans leurs positions respectives. A la nuit, le duc de Dalmatie se dirigea sur Llerena, où il prit position le 23 mai. Le 25, la cavalerie ennemie, qui le suivait, eut à Uxerque un engagement sans grande importance avec quelques escadrons français. Beresford se hâta de revenir devant Badajos, espérant réduire cette place, qui venait de perdre l'espoir d'être secourue; mais le brave général Philippon se disposa à faire la plus vigoureuse résistance.

Le duc de Wellington cependant amena à Beresford deux divisions qui avaient combattu à la bataille de Fuente de Onoro, laissant aux environs d'Almeida un corps commandé par le général Spencer. Les alliés reprirent les travaux du siége dans la nuit du 30

(1) Note F.

au 31 mai, devant Badajos. Leurs attaques furent dirrigées, comme à la première époque, sur le château et le fort de San-Cristoval. Le 6 juin, on jugea la brèche du fort praticable, et on se décida à donner l'assaut. Les troupes qui devaient l'exécuter sortirent des tranchées, et se précipitèrent dans le fossé; mais elles s'aperçurent alors que les assiégés avaient enlevé les décombres amoncelés au bas de la brèche, et qu'elle était impraticable. L'ennemi essaya néanmoins d'escalader les remparts au moyen de quelques échelles. Après une heure de vains efforts, il fut obligé de se retirer. Soixante-quinze grenadiers du 88^{e} régiment, commandés par le capitaine Chauvin, eurent la gloire de repousser cette attaque.

Les jours suivants, les assiégeants cherchèrent à élargir la brèche. Dans la nuit du 9 au 10, ils livrèrent un nouvel assaut qui n'eut pas plus de succès que le premier. Le capitaine Joudion, du 27^{e} régiment d'infanterie légère, commandant du fort, n'avait pour garnison qu'environ 150 hommes. Ce brave officier parvint à repousser les assaillants. Quoi qu'il en soit, prévoyant que la soumission d'une place aussi vigoureusement défendue exigerait beaucoup de temps; informé d'ailleurs de la marche du duc de Raguse, qui, avec une grande partie de l'armée du Portugal, venait rallier le duc de Dalmatie, Wellington se décida à lever le siége. A la même époque, il fut rejoint par le général Spencer, qui, apprenant la marche du duc de Raguse vers l'Estramadure, quitta les bords de la Coa, pour se réunir à son général en chef.

Wellington rassembla toute l'armée anglo-portugaise dans une forte position, dont la droite était appuyée par Elvas et la gauche par Campo-Mayor. Il fit élever quelques redoutes, et paraissait disposé à recevoir la bataille, si les généraux français venaient l'y attaquer.

D'après les ordres de l'Empereur, le duc de Raguse s'était en effet mis en mouvement pour aller au secours de Badajos. D'Alba de Tormès, il se dirigea sur Placencia, passa le Tage sur un pont de bateaux qu'il fit jeter à Almaraz, et arriva à Mérida, sur la Guadiana, le 18 juin. Soult, informé de la marche de l'armée du Portugal, partit de Llerena le 11 du même mois, et marcha par Los-Santos et Villa-Franca sur Almendralejo, où il campa le 15. Deux jours avant, le comte d'Erlon l'avait rejoint avec 6 à 7 mille hommes. Ce maréchal, apprenant que le siége était levé, se rendit à Badajos, où il n'eut que des éloges à donner au gouverneur et à sa brave garnison. Le général Latour-Maubourg, chargé d'éclairer la rive droite de la Guadiana pour se procurer des renseignements sur l'ennemi, rencontra, le 23, un corps de cavalerie qu'il chargea et culbuta, en lui tuant quelques centaines d'hommes et de chevaux.

Les armées du midi et du Portugal étant réunies, l'occasion de livrer bataille à lord Wellington, campé à deux marches de Badajos, paraissait favorable. Cependant les maréchaux ne crurent pas devoir le faire : peut-être cédèrent-ils à cet esprit de rivalité et de mésintelligence qui préserva plus d'une fois

l'armée anglaise d'une défaite. Quoi qu'il en soit, le duc de Dalmatie se hâta de retourner en Andalousie, où sa présence devenait tous les jours plus nécessaire. Il laissa aux environs de Badajoz le comte d'Erlon, avec deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie. Une division de l'armée du Portugal resta sur la Guadiana, ayant en arrière quelques troupes échelonnées jusqu'à Almaraz; les autres divisions repassèrent le Tage. Quelques ouvrages de campagne furent construits sur les deux rives, pour mettre en sûreté le pont de bateaux. Les Anglais prirent des cantonnements aux environs de Pontalègre, et les opérations furent suspendues en Estramadure.

Pendant l'absence du duc de Dalmatie, les affaires avaient pris, en Andalousie, une fâcheuse tournure. Le général Blake était revenu dans le comté de Niebla, et les généraux de l'armée de Murcie avaient saisi le moment où la plus grande partie de l'armée française se trouvait vers Badajos pour prendre l'offensive. Le général Sébastiani, affaibli par des détachements fournis pour l'expédition de l'Estramadure, avait été obligé de concentrer les troupes aux environs de Grenade. Les partis ennemis parcouraient le royaume de Jaen, levaient des hommes et des contributions, excitaient le peuple à l'insurrection, et se montraient sur la grande route de communication d'Andujar à Madrid. Toute la population des montagnes qui environnent Ronda finit par prendre les armes, par bloquer cette ville et assiéger le fort de Niebla. Le général Darricau, gouverneur de Séville, menacé par un corps qui s'était avancé

jusqu'aux portes de la place, se tenait renfermé avec sa faible garnison dans le couvent de la Chartreuse. Par son attitude et son énergie, il parvint à sauver cette importante ville, ce dont le roi Joseph et l'Empereur se montrèrent fort satisfaits.

A l'approche du duc de Dalmatie, l'ennemi s'éloigna précipitamment; le fort de Niebla et la ville de Ronda furent dégagés, et le maréchal se rendit à Grenade. Sa présence dans cette partie de son commandement était d'autant plus nécessaire, que le général Sébastiani se disposait à profiter de l'autorisation de rentrer en France, et que le général Blake, après s'être embarqué à Tarifa, venait de débarquer à Almeria avec quelques milliers d'hommes de renfort pour l'armée de Murcie, dont il prit le commandement. Ce général réunit son armée dans une position retranchée à la Venta-de-Baul, 2 lieues en avant de Baza, où il établit son quartier général.

Soult ordonna au général Godinot, quelque temps détaché pour donner la chasse aux guérillas qui infestaient le royaume de Jaen, de manœuvrer de manière à se porter sur les derrières de l'ennemi; il partit en même temps pour l'attaquer de front. Le 9 août, les deux armées se trouvèrent en présence. On assure que le maréchal, voulant donner au général Godinot le temps d'achever son mouvement, se borna à faire une fausse attaque et quelques démonstrations pour retenir son adversaire dans son camp, et que le général Godinot, après avoir battu et dispersé quelques corps que Blake avait détachés de sa droite, arrêta son

mouvement, au lieu de pousser jusqu'à Baza, où, dit-on, il aurait pu entrer, et couper la retraite aux ennemis. D'autres ont assuré que la position de Baul fut attaquée sérieusement et ne put être enlevée, et que le général Godinot n'aurait pu pénétrer jusqu'à Baza sans se compromettre. Quoi qu'il en soit, les Espagnols battirent en retraite pendant la nuit. Poursuivis le lendemain par la cavalerie, ils essuyèrent des pertes assez considérables. Vers cette époque, le général Blake reçut l'ordre de marcher au secours de Valence. Le duc de Dalmatie, n'ayant plus rien à craindre de ce côté, retourna à Séville, et donna au général Leval le commandement des troupes qu'il laissa dans le royaume de Grenade.

Après le départ de Blake pour se rendre à l'armée de Murcie, Ballesteros prit le commandement des troupes espagnoles répandues dans le midi de l'Andalousie. Ce général manœuvrait en partisan, se montrait tantôt à l'embouchure de la Guadiana, tantôt au camp de Saint-Roch, tantôt vers Cadix et tantôt dans les montagnes de Ronda, évitant tout engagement sérieux, attaquant les faibles détachements, enlevant quelques postes isolés, et excitant les habitants à prendre les armes.

Le duc de Dalmatie crut avoir enfin trouvé l'occasion de se débarrasser d'un ennemi aussi actif et aussi incommode. Informé qu'il était rentré au camp de Saint-Roch, il fit marcher quelques colonnes pour l'attaquer; mais à leur approche Ballesteros se réfugia sous le canon de Gibraltar. Le

général Godinot, qui faisait partie de cette expédition, se porta sur Tarifa, qu'il essaya d'enlever. Obligé de renoncer à cette entreprise, après avoir perdu quelques centaines d'hommes, il rentra à Séville et se brûla la cervelle. On prétendit qu'il voulut se délivrer des douleurs que lui causait une maladie de nerfs; d'autres dirent qu'il fut porté à cette funeste résolution par désespoir d'avoir échoué devant Tarifa, et parce qu'il ne put supporter les reproches que lui adressa son général en chef.

Soult ne renonça pas au projet de se rendre maître de Tarifa. Dans le courant du mois de décembre, il ordonna au général Leval d'en faire le siége. La tranchée fut ouverte le 25, et le 29 les assiégeants livrèrent un assaut, qui fut repoussé. Quelques jours après, le général Leval, en exécution des ordres de son général en chef, leva le siége, et se mit en retraite, après avoir enterré sa grosse artillerie, qu'il n'avait pas les moyens de faire transporter. Ainsi furent terminées les opérations de la campagne de 1811, dans les provinces du midi. Il nous reste à jeter un coup d'œil sur ce qui s'était passé en Estramadure depuis le départ du duc de Dalmatie.

On a vu qu'après la levée du siége de Badajos, le duc de Raguse laissa une division sur la Guadiana, et ramena son armée sur la rive droite du Tage; que le duc de Dalmatie retourna à Séville, laissant en Estramadure le comte d'Erlon avec environ 12 mille hommes, et que l'armée anglaise prit des cantonnements aux environs de Pontalègre.

Sur la fin de juillet, lord Wellington passa le Tage, et se porta aux environs de Ciudad-Rodrigo, où nous le retrouverons lorsque nous nous occuperons de l'armée du Portugal. Il laissa sur la frontière de l'Alentejo la division du général Hill. Le mouvement que venait de faire l'armée anglaise ayant obligé le duc de Raguse de concentrer la sienne, il appela à lui la division restée sur la Guadiana, et le comte d'Erlon se trouva abandonné à ses propres forces.

Le général Castanos profita de cette circonstance pour parcourir la haute Estramadure espagnole, entre le Tage et la Guadiana, et faire des levées d'hommes, afin de réorganiser son armée. Le comte d'Erlon reçut ordre de le faire poursuivre par un détachement qui, en même temps, lèverait des contributions. Le général Girard, chargé de cette expédition, avait sous ses ordres sa division et quelques régiments de cavalerie. Partant de Mérida, il arriva, le 13 octobre, à Cacerès, où il établit son quartier général. Des colonnes dirigées dans toutes les directions donnèrent la chasse aux troupes espagnoles, et les obligèrent à se retirer sur les frontières du Portugal. Ayant rempli la mission dont il était chargé, ce général se mit en marche le 26, pour revenir à Mérida : le lendemain, il prit poste à Arroyo-Molinos. Le jour suivant, la brigade du général Victor Rémond partit de grand matin pour Mérida, où elle arriva sans rencontrer l'ennemi ; mais lorsque, sur les 8 heures, le général Girard se disposait à suivre cette brigade, ses avant-postes furent attaqués par le général Hill. Le général

anglais avait marché pendant une partie de la nuit; et les Français, qui sans doute se gardaient mal, se trouvèrent enveloppés dans le village d'Arroyo-Molinos par des forces trois à quatre fois supérieures en nombre. Cependant le général Girard, officier d'une grande distinction, ne se laissa pas intimider. Sommé de rendre les armes, pour toute réponse il se met à la tête de son infanterie, charge l'ennemi, s'ouvre un passage, et se jette dans les montagnes. Poursuivi vivement, il est encore une fois entouré dans une plaine qu'il est obligé de traverser. Il reçoit une nouvelle sommation, à laquelle il répond comme à la première; il continue sa retraite, et vient prendre position à San-Hernando. Alors l'ennemi cessa ses attaques et sa poursuite. Après avoir donné quelques heures de repos à ses troupes, le général Girard revint à Mérida par Zorita et Naval-Villar. Les Français perdirent 7 à 800 hommes tués ou prisonniers, 3 pièces de canon, et leurs caissons. Au nombre des prisonniers se trouvaient le général Bon et le duc d'Aremberg, colonel du 27^{e} régiment de chasseurs à cheval, tous les deux blessés en chargeant à la tête de la cavalerie. Si on est en droit de blâmer le général de s'être laissé surprendre, on lui doit de grands éloges pour la brillante valeur qu'il déploya dans une circonstance aussi critique (1).

Dans le courant du mois de décembre, le général Hill rassembla ses troupes pour rejeter le comte

(1) L'Empereur, qui aimait beaucoup Girard, dont il appréciait la brillante valeur, le rappela en France, mais lui donna immédiatement un autre commandement.

d'Erlon sur les frontières de l'Andalousie. Le général français, trop faible pour lui résister, se replia, et prit position à Llerena. Toute communication par l'Estramadure, entre les armées du Portugal et du midi, fut ainsi coupée. Le seul avantage qui resta à cette dernière, à la fin d'une campagne où tant de combats furent livrés et tant de sang répandu, se réduisit à la conquête de Badajos, qui ne tarda pas à lui être enlevée.

Lord Wellington, qui, comme nous l'avons dit, était repassé sur la rive droite du Tage, établit, le 10 août, son quartier général à Fuente-Guimaldo, et ses troupes aux environs de Ciudad-Rodrigo, de manière à empêcher toute introduction de vivres dans cette place. Ce fut alors que le duc de Raguse rappela la division restée sur la Guadiana. Il se concerta avec le général Dorsenne, commandant en chef l'armée du nord, pour obliger l'armée anglaise à rentrer en Portugal et ravitailler Ciudad-Rodrigo. La jonction des deux armées se fit à Tamames le 22 septembre. A leur approche, le général anglais leva le blocus, et concentra ses troupes dans une position qu'il avait fait retrancher près de Fuente-Guimaldo. Il laissa sur la rive droite de l'Agueda sa division légère, et sur les hauteurs d'El-Bodom une autre division qui poussait ses avant-postes sur les hauteurs de Pastorès, pour observer les mouvements des Français. Ces deux divisions devaient se replier sur le camp de Fuente-Guimaldo, si elles étaient menacées par des forces supérieures. Le 24, la tête de l'armée impériale arriva sous les murs

de Ciudad-Rodrigo; elle y introduisit un grand convoi.

Le lendemain, la division de cavalerie du général Montbrun, soutenue d'un corps d'infanterie, attaqua et culbuta la division postée à El-Bodom, lui enleva 4 pièces de canon, que toutefois elle ne put conserver. L'ennemi fut poursuivi jusqu'auprès de Fuentes-Guimaldo. Lord Wellington ayant réuni toute son armée dans son camp retranché, y resta pendant la journée du 26, et paraissait disposé à recevoir la bataille. Cependant il se mit en retraite pendant la nuit, et alla prendre une position qui avait été reconnue près de Sabujal. Son arrière-garde, atteinte le 27 au village d'Aldea de Ponte, essuya quelque perte.

Les Anglais assurent que, le 28, lord Wellington resta dans sa nouvelle position, et offrit la bataille aux Français, qui, satisfaits d'avoir ravitaillé Ciudad-Rodrigo, l'évitèrent. Nous ignorons si ce reproche est fondé, mais il est certain que souvent de semblables motifs eurent une funeste influence sur les opérations. Quoi qu'il en soit, le duc de Raguse et Dorsenne se séparèrent. Le premier dispersa son armée dans les cantonnements, depuis Salamanque jusqu'à Tolède; et le dernier ne tarda pas à ramener dans les provinces au delà de l'Èbre une partie de la sienne, pour tâcher de les pacifier. En s'éloignant, les généraux en chef commirent la faute de laisser l'équipage de siége dans Ciudad-Rodrigo, place de première ligne, exposée à être assiégée d'un instant à l'autre.

Lord Wellington mit aussi ses troupes en cantonnements. Il établit son quartier général à Frénéda, et fit rétablir les ouvrages d'Almeida, détruits par le général Brenier, dans l'intention d'en faire une place d'armes pour recevoir l'équipage de siége destiné à attaquer Ciudad-Rodrigo.

Nous avons vu que les armées de Catalogne et d'Aragon terminèrent la campagne de 1810 par la conquête de Tortose. Le gouvernement espagnol accusa le général O'Donell de n'avoir pas fait d'assez grands efforts pour secourir cette place, et le remplaça par le général Campoverde. Ce nouveau général, prévoyant que le maréchal Macdonald, campé à Reuss, serait bientôt forcé par la disette de s'en éloigner, fit occuper la ville de Wals par une division aux ordres de Sarsfield, afin de l'inquiéter dans sa marche. Le maréchal, après avoir consommé les vivres des environs de Reuss, en partit en effet pour se rendre à Lérida. La tête de sa colonne étant arrivée, le 15 janvier 1811, à la proximité de Wals, le général espagnol ne jugea pas à propos de s'engager, et se retira sur les hauteurs de Pla. S'étant aperçu que la brigade italienne du général Eugène, qui le poursuivait, n'était pas soutenue, il la fit charger avec impétuosité, et la mit en déroute. La brigade du général Palombini, envoyée à son secours, fut entraînée par les fuyards ; et toute la division courait le danger d'être détruite, si quelques escadrons du 24^{e} régiment de dragons, commandés par le colonel Delort, n'étaient pas arrivés pour arrêter l'ennemi. Ces braves livrèrent un combat à la

cavalerie espagnole, trois ou quatre fois plus nombreuse, et restèrent maîtres du champ de bataille. Le général Eugène fut blessé mortellement, et le conel Delort, qui resta constamment dans la mêlée pour encourager ses dragons, fut atteint de plusieurs coups de sabre. Le duc de Tarente séjourna à Wals le lendemain du combat, et en partit la nuit suivante pour se rendre à Lérida, où il établit son quartier général.

Dans le courant de mars, le général Maurice Mathieu, gouverneur de la basse Catalogne, eut connaissance d'un complot qui se tramait pour livrer aux Espagnols le fort de Montjouy, qui domine la ville de Barcelone. Voulant faire tourner cette entreprise à la honte et au préjudice des ennemis, il ne mit aucun obstacle à la marche du général Campoverde, chargé de cette expédition ; mais il renforça la garnison de Montjouy, et plaça des troupes en embuscade. Dans la nuit du 19 au 20 mars, 7 à 800 grenadiers espagnols s'approchèrent du fort dans le plus grand silence, croyant que des traîtres les y introduiraient. A peine descendus dans les fossés, ils furent assaillis d'un feu roulant et criblés de balles ; peu d'entre eux s'échappèrent pour porter à leur général, resté en réserve avec le gros de la division, la nouvelle de leur funeste aventure. L'ennemi s'étant replié, les troupes disposées d'avance le poursuivirent, et lui firent essuyer de nouvelles pertes : elles saisirent l'argent destiné à récompenser les traîtres, et celui qui le portait.

Le maréchal Macdonald, afin de mettre plus de

suite et d'ensemble dans les opérations en Catalogne, partit de Lérida vers la fin de mars, pour se rendre à Barcelone. Le brigadier Salsfield, qui en fut informé, réunit sa division et un nombre considérable de paysans au mont Serra et dans les défilés environnants. Au moment où la brigade italienne qui faisait l'avant-garde du maréchal s'approcha de Manzega, elle fut assaillie, mise en déroute, et vivement poursuivie; les paysans massacrèrent impitoyablement les prisonniers et les blessés qui tombèrent en leur pouvoir. Cependant, le duc de Tarente étant arrivé, l'ennemi fut repoussé, et la colonne française entra dans la ville. Les Italiens y mirent le feu pendant la nuit, pour se venger des assassinats commis sur leurs camarades. L'incendie se propagea si rapidement, qu'à peine les généraux et les officiers eurent le temps de s'enfuir, et de sauver leurs chevaux et leurs équipages. Le lendemain, au moment où les Français s'engagèrent dans les défilés du col d'Avi, les Espagnols se montrèrent sur la droite de la colonne, la longèrent à travers les rochers et les précipices, la fusillèrent et la harcelèrent pendant cinq à six heures de marche. Arrivé au col d'Avi, le maréchal rassembla ses troupes, et les ennemis cessèrent de le poursuivre.

En arrivant à Barcelone avec un nombreux convoi de blessés, le duc de Tarente apprit que le fort de Figuières venait de tomber au pouvoir des Espagnols. Ce fort étant situé près des frontières de France, le général Guyot, gouverneur, s'y croyait en sûreté, et n'exerçait aucune surveillance. Une

porte secrète du magasin des vivres donnait dans les fossés : l'employé chargé de veiller sur ce magasin eut l'imprudence d'en laisser les clefs entre les mains de deux Catalans. Ceux-ci, pour la modique somme de 20 mille francs, ouvrirent la porte du fossé, et introduisirent dans le fort 500 miquelets, conduits par Llobera. Les soldats de la garnison, qui dormaient tranquillement dans leurs lits, furent faits prisonniers. Traduit devant un conseil de guerre, le général Guyot fut condamné à la peine capitale ; mais, en faveur de ses anciens services et à la sollicitation de sa mère et de sa femme, l'Empereur lui fit grâce.

Le général Baraguay-d'Hilliers, gouverneur de la haute Catalogne, apprenant cet événement, réunit les troupes dont il pouvait disposer, et marcha sur Figuières pour investir le fort ; mais, avant son arrivée, le brigadier Martinez y était entré avec un convoi et environ 2 mille miquelets. Les Espagnols chantèrent des *Te Deum* et ordonnèrent des réjouissances publiques à l'occasion de cette conquête. Le général Campoverde partit de Tarragone avec un corps de troupes régulières d'environ 10 mille hommes, auquel se joignirent quantité de paysans. Il avait l'intention de conduire un convoi de vivres dans la forteresse nouvellement conquise et mal approvisionnée ; il voulait aussi remplacer par des troupes de ligne les miquelets, plus propres à la guerre des montagnes qu'à la défense d'une place : mais, arrivé près de Figuières, il fut battu et repoussé par le général Baraguay-d'Hilliers, qui lui enleva son con-

voi, ses équipages, deux drapeaux, et environ 1,500 prisonniers. Les Français construisirent autour du fort des lignes de circonvallation et de contrevallation, de manière qu'il était aussi difficile aux assiégés d'en sortir, qu'aux secours d'y entrer. La garnison, après avoir consommé tous ses vivres, chercha à s'ouvrir un passage ; mais elle fut repoussée. Sur la fin d'août elle se rendit à discrétion, et les troupes impériales entrèrent dans la forteresse.

Pendant que ces événements se passaient à l'armée de la Catalogne, celle d'Aragon ne restait pas dans l'inaction. Dès le mois de janvier, le général Hubert avait pris d'assaut le fort de Saint-Philippe de Balaguer, situé à moitié chemin de Tortose à Tarragone. Le général Suchet fit aussitôt des préparatifs pour assiéger cette dernière place ; ses troupes repoussèrent celles de Compoverde, qui essayèrent de reprendre le fort de Saint-Philippe, surprirent la petite ville de Cambriz, détruisirent dans les montagnes de Molina des manufactures et des magasins d'armes, donnèrent la chasse et livrèrent une foule de combats aux partis de l'armée de Valence, qui rôdaient sur les frontières de la province. L'Empereur ayant mis à la disposition du général Suchet les troupes du duc de Tarente qui avaient été employées au siége de Tortose, Tarragone fut investie le 4 mai.

Le siége qu'on allait entreprendre présentait d'autant plus de difficultés, que la ville étant située au bord de la mer, une flotte anglaise concourait à sa défense, et pouvait y introduire des secours de

toute espèce. Le général Suchet prit la détermination de diriger l'attaque sur la basse ville, où se trouve le port; mais, avant tout, il jugea à propos de se rendre maître du fort d'Olivo, construit sur un rocher à environ 400 toises de la place, d'où les ennemis auraient pu inquiéter le cheminement contre la ville basse. Des redoutes et des retranchements qui couvraient Olivo ayant été emportés malgré la vigoureuse résistance des Espagnols, et conservés malgré les efforts qu'ils firent pour les reprendre, la tranchée fut ouverte le 17 mai, à 150 toises du fort.

Les assiégeants, obligés d'exécuter leurs travaux sur le roc vif, rencontrèrent de grands obstacles, que surmontèrent l'ardeur et le dévouement des troupes; ils eurent aussi à repousser de fréquentes sorties. Cependant, le 27, 4 batteries se trouvèrent armées et commencèrent à jouer. Le 29, le feu du fort étant à peu près éteint et les parapets renversés, on se décida à donner l'assaut. A 4 heures du soir, deux colonnes, chacune de 300 hommes, sortent de la tranchée, précédées d'officiers du génie et d'un certain nombre de sapeurs qui portent des échelles. Celle que commande le chef de bataillon Revel tourne la forteresse, les sapeurs enfoncent la porte à coups de hache, tandis que les soldats plantent les échelles et grimpent sur les remparts. La seconde colonne, que conduit le chef de bataillon Miocque, se précipite dans les fossés. Les échelles se trouvant trop courtes; les soldats grimpent sur les épaules de celui de leurs camarades qui est au som-

met de chacune d'elles, et cherchent à atteindre la brèche. Heureusement, on découvre un aqueduc dans le fossé : on coupe les palissades qui en défendent l'entrée; les assaillants pénètrent dans le fort et s'en rendent maîtres ; ils y trouvent 900 soldats et 70 officiers, qui rendent les armes et remettent 3 drapeaux. Les Français eurent à regretter le chef de bataillon Miocque, atteint d'un coup mortel. Quelques jours avant, le général Salm avait eu le même sort en repoussant une sortie. Le lendemain, une forte colonne sortie de Tarragone essaya de rentrer dans Olivo; mais elle fut repoussée et poursuivie jusqu'aux palissades de la place.

Maître de ce fort, le général Suchet ordonna de pousser vivement l'attaque projetée contre la basse ville. Déjà le général Rogniat avait fait construire des batteries sur le bord de la mer pour éloigner les bâtiments anglais, et fait établir un pont sur le Francoli. Dans la nuit du 1er et 2 juin, une première parallèle fut ouverte à 100 toises du bastion dit des Chanoines. Cette attaque se trouvant contrariée, à l'extrême droite, par le fort Francoli, situé à l'embouchure de la rivière de ce nom, on prit le parti de l'attaquer. Cinq batteries ouvrirent le feu le 7 juin, au matin : sur les 6 heures du soir, on jugea que la brèche était praticable, et le fort fut enlevé d'assaut par le général Saint-Cyr-Nugues. Le lendemain, les Espagnols firent vainement les plus grands efforts pour en chasser les Français. La possession de Francoli était d'autant plus importante pour les assiégeants, qu'elle les mettait en mesure

de battre le port, qu'elle facilitait le cheminement sur le bastion des Chanoines, et qu'elle donnait les moyens d'attaquer le fort Saint-Charles.

Pendant les jours suivants, le génie et l'artillerie poussèrent les travaux avec une nouvelle rapidité. Le 16, on enleva la lunette dite du Prince. Le 21, les brèches du bastion des Chanoines et des forts Royal et de Saint-Charles étaient praticables. A sept heures du soir, diverses colonnes sous les ordres du général Palombini s'élancent simultanément sur les divers points d'attaque, escaladent le bastion et les deux forts, et s'en emparent. Les Espagnols cherchent à rentrer dans la ville haute; les Français, qui les poursuivent avec acharnement, sont tout à coup arrêtés par un corps de réserve que conduit le général Sarsfield. Au bruit de la nouvelle fusillade qui s'engage, le colonel Robert accourt avec quelques compagnies de grenadiers et de voltigeurs, se précipite sur l'ennemi, et en fait un grand carnage. Toute la basse ville reste au pouvoir des assaillants; ils y trouvent 80 bouches à feu. Cette conquête leur coûta 120 morts et 372 blessés. La perte des Espagnols fut beaucoup plus considérable.

Dès le lendemain, les assiégeants reprirent leurs travaux. Le gouverneur ne faisant aucune proposition de capitulation, quoiqu'il y eût une large ouverture aux murs de la haute ville, on se disposa à y entrer de vive force. Le 28 juin, à 4 heures du soir, une forte colonne aux ordres du colonel Robert, escalade la brèche et pénètre dans la ville, tuant tout ce qui s'offre sur son passage. Les Espagnols cher-

chent à s'évader par la porte qui ouvre sur la route de Barcelone; poursuivis de très-près, plusieurs se précipitent du haut des remparts. Cette colonne de fuyards est arrêtée, hors de la ville, par la division italienne et le 24e régiment de dragons; une partie se jette à la mer pour se mettre sous la protection de la croisière anglaise, et bientôt le rivage est couvert de cadavres; enfin 9,700 hommes, parmi lesquels 497 officiers, 3 maréchaux de camp et le gouverneur, sont faits prisonniers. 20 drapeaux, 384 bouches à feu, et une immense quantité de munitions, furent les trophées de ce siége mémorable. L'Empereur récompensa le général Suchet par le bâton de maréchal, et accorda de l'avancement et des décorations aux officiers qui s'étaient le plus distingués.

La chute de Tarragone jeta l'épouvante et la consternation parmi les Catalans. La junte de la province s'enfuit à Mayorque; le général Campoverde se rendit à Cadix, et les troupes se dispersèrent. Cependant, il restait encore un corps de quelques mille hommes commandé par le marquis d'Éroles, qui s'était retranché dans le couvent de Mont-Serra, sur les montagnes et dans les défilés environnants. Le maréchal Suchet, en se rendant à Barcelone, fit attaquer et emporter toutes ces positions; ses troupes eurent moins de peine à battre les ennemis qu'à surmonter les difficultés du pays le plus affreux. Il n'existait plus d'armée organisée dans cette province; mais le général Lascy et le marquis d'Éroles rassemblèrent les hommes éparpillés, et en formèrent quelques bandes, qui, réunies aux miquelets et

aux paysans toujours en armes, continuèrent leurs courses et leurs brigandages, et ne laissèrent pas un instant de repos aux troupes françaises.

Le maréchal Suchet, jugeant que sa présence n'était plus nécessaire en Catalogne, se disposa à marcher sur Valence. Le général Blake, à qui le gouvernement venait de confier la défense de cette ville, l'une des plus considérables et des plus importantes du royaume, avait appelé à lui les troupes de Murcie, recueilli les débris de celles de la Catalogne, fait de nouvelles levées, et organisé une armée. Les forts de Peniscola, d'Oropesa et de Sagunte, qui commandent la grande route de la Catalogne à Valence, étaient réparés et armés. La ville n'étant entourée que d'une muraille, on avait construit hors de son enceinte des camps retranchés, des forts, des redoutes, et creusé des fossés ; enfin, tout était disposé pour opposer une longue et vigoureuse résistance.

Pendant sa marche, le maréchal Suchet ne rencontra que quelques corps de cavalerie. Arrivé près des forts de Peniscola et d'Oropesa, il y laissa des détachements pour observer le premier et attaquer le dernier. Le 27 septembre, il entra dans la ville de Murviedro, située au pied de la hauteur sur laquelle se trouve placé le fort de Sagunte. On ne pouvait songer à assiéger ce fort avant la reddition de celui d'Oropesa, qui interceptait la route que devait suivre l'équipage de siége. En attendant, le maréchal donna la chasse à quelques rassemblements de paysans, battit les corps restés sur la gauche du Guadalaviar, et les rejeta sur l'autre rive. Impa-

tient de ne pouvoir entreprendre une attaque régulière contre Sagunte, il essaya de l'enlever par escalade; mais cette entreprise téméraire échoua, et fit perdre beaucoup de monde. Enfin, le fort d'Oropesa se rendit le 11 octobre, et la grosse artillerie put arriver. On construisit des batteries qui, en peu de temps, ouvrirent une brèche par laquelle pouvaient passer 4 à 5 hommes de front, mais impraticable à cause de son escarpement et de sa grande élévation. Le maréchal Suchet, accoutumé à voir faire à ses troupes des prodiges de valeur dans ce genre d'attaque, ordonna l'assaut. Elles firent, en effet, les plus grands efforts pour surmonter tous les obstacles; mais, malgré leur bravoure et leur dévouement, elles furent repoussées avec perte de 4 à 500 hommes tués ou blessés. Rendus plus prudents par cet échec, les assiégeants poussèrent pendant les jours suivants les cheminements jusqu'au pied des remparts, rapprochèrent les batteries et en augmentèrent le nombre.

Blake, ne voulant pas laisser tomber cette place sans chercher à la secourir, rassembla ses troupes et se mit en marche, dans la nuit du 24 au 25, pour attaquer l'armée française. Il arriva dans cette bataille ce qui est arrivé dans toutes celles livrées aux Espagnols pendant cette guerre : lorsque le maréchal Suchet fit charger la cavalerie, les ennemis furent mis en déroute. Ils eurent 6,500 tués ou blessés, d'après les rapports français; mais ce nombre paraît un peu exagéré : il n'en est pas de même de celui des prisonniers, qui dépassa 4,500, parmi lesquels

beaucoup d'officiers et deux généraux. On leur prit 16 pièces de canon et deux drapeaux. Si on juge de la résistance qu'ils opposèrent par la perte des Français, on en aura une faible opinion, puisque cette perte ne fut que de 128 tués et de 596 blessés. Le lendemain 26, le gouverneur de Sagunte se rendit prisonnier avec sa garnison, forte de 2,700 hommes.

Le maréchal Suchet, en attendant l'artillerie et les munitions qui lui étaient nécessaires pour assiéger Valence, et une division que lui amenait le général Reille, établit son armée sur la rive gauche du Guadalaviar, et s'empara du port qui est à l'embouchure de cette rivière. Tous les moyens d'attaque étant réunis, il franchit le Guadalaviar le 26 décembre, fit enlever le lazaret, qui était armé et fortifié, quelques ouvrages avancés, et forma l'investissement de la place. Dans les divers combats livrés pendant la journée, les Espagnols perdirent bon nombre de prisonniers, 2 drapeaux, 30 pièces de canon, et beaucoup de caissons et de voitures d'équipages. Le 29, la plus grande partie de la cavalerie et quelques compagnies d'infanterie, sous les ordres du général Delort, entrèrent dans Alcira, petite ville située dans une île que forme le Xucar. Les habitants, loin de songer à se défendre, vinrent au-devant des troupes, et les accueillirent avec beaucoup de bienveillance : ceux de la ville de San-Felipe agirent de même.

Pendant les jours suivants, les divers ouvrages construits autour de Valence furent successivement attaqués et emportés ; il ne restait plus à cette ville

pour défense qu'une simple muraille facile à détruire. Blake n'ayant pas accueilli la sommation qui lui fut adressée, l'artillerie fit une large brèche; et le 10 janvier 1812 on se disposait à donner l'assaut, lorsque le général espagnol consentit à remettre la ville. La nombreuse garnison fut prisonnière de guerre, et une commission militaire fit fusiller quelques-uns des misérables qui avaient égorgé les Français au commencement de la guerre.

L'Empereur nomma le maréchal Suchet duc d'Albuféra, lui assura une riche dotation, et récompensa les généraux et les officiers supérieurs par des décorations, des titres et des dotations. Les chefs de cette armée étant les seuls en Espagne qui aient participé à la munificence impériale, il semble que Napoléon a voulu, par cette favorable exception, témoigner son mécontentement aux chefs des autres armées. Sans doute ceux à qui les récompenses ont été accordées les avaient bien gagnées, mais ils n'étaient pas les seuls qui avaient réellement bien mérité de la France et de l'Empereur.

Le maréchal Suchet assiégea et prit d'assaut plusieurs places. Mais on sait que le succès d'un siége dépend plus de la capacité des chefs du génie et de l'artillerie, que de celle du commandant des troupes, et que le succès des assauts est dû à la valeur des troupes et de leurs officiers. Il fut toujours victorieux, mais il n'eut à combattre que des armées espagnoles. Dans quelle occasion et dans quelles contrées n'ont-elles pas été battues, lorsqu'elles se sont présentées sur le champ de bataille sans le

secours de leurs alliés? Opérant dans un système particulier, ses succès n'ont jamais dépendu de la coopération d'un autre corps d'armée. Chef militaire très-distingué et administrateur très-habile, il trouva dans les plus riches provinces de l'Espagne les moyens de pourvoir abondamment à tous les services de son armée, sans trop fouler les peuples. Il lui fut ainsi possible de faire observer une exacte discipline à ses troupes, et d'inspirer de la confiance aux habitants. L'harmonie qui régna entre les uns et les autres ne fut point troublée par la présence des nombreuses guérillas qui parcouraient les autres provinces, excitant et contraignant même les populations à s'insurger : il n'y en eut jamais dans celle de Valence, parce que les paysans y sont d'un caractère plus doux, et qu'ils jouissent de beaucoup d'aisance. Ils trouvaient, dans la culture de leurs fertiles champs, plus d'avantages que dans une vie errante et vagabonde, parsemée de dangers. Par les mêmes motifs, ils restaient dans leurs maisons, et les soldats, bien accueillis et pourvus de tout ce qui leur était nécessaire, n'avaient aucun prétexte de se livrer à des désordres. Les communications du maréchal furent toujours libres et assurées, et ses ordres arrivaient rapidement sur tous les points de son commandement. Que l'on songe maintenant aux obstacles de toute nature que les généraux en chef rencontraient sur tous les points du royaume, et, si on est de bonne foi, on conviendra que si le maréchal fut plus heureux que ses collègues, c'est en partie parce qu'il se trouva

dans une position plus avantageuse. Il n'en est pas moins vrai qu'il était digne des récompenses que l'Empereur lui décerna. On ne saurait donner de trop grands éloges à sa modération, à la sagesse de son administration, et à la bonne conduite de ses troupes. Il inspira aux peuples des pays qu'il venait de conquérir une telle confiance, que l'on est porté à croire qu'il eût été facile de leur faire reconnaître et même de leur faire aimer l'autorité du roi : mais, d'après ses instructions, le maréchal ne leur parlait et n'agissait qu'au nom de l'Empereur. Un décret de Napoléon, qui réunit à son domaine extraordinaire des biens situés dans la province de Valence jusqu'à la valeur de 200 millions, acheva de les convaincre qu'on songeait bien plus à faire peser sur eux les droits de conquête, qu'à les placer sous la protection d'une nouvelle dynastie.

Il nous reste, pour terminer le précis des événements pendant l'année 1811, à jeter un coup d'œil sur les opérations au centre et au nord de l'Espagne.

L'Empereur avait enfin senti la nécessité de confier à un chef le commandement supérieur de toutes les troupes répandues dans les provinces du nord. Ce commandement fut donné au commencement de l'année au maréchal duc d'Istrie, avec le titre de général en chef de l'armée du nord. Son autorité s'étendait sur les gouvernements de la Navarre, de la Biscaye, de Burgos, de Valladolid et de Salamanque; il avait aussi sous ses ordres quelques divisions de la garde impériale et celle du général Bonnet, le tout formant plus de 70 mille hommes.

Nous avons vu que, néanmoins, le duc d'Istrie ne crut pouvoir envoyer au maréchal Masséna, à l'époque de la bataille de Fuente de Onoro, que mille à 1,200 hommes de cavalerie de la garde. Il fut ensuite rappelé et remplacé par le général Dorsenne, qui, comme nous l'avons dit, agit de concert avec le duc de Raguse pour éloigner l'armée anglaise de Ciudad-Rodrigo, et pour introduire un convoi dans cette place. Quoique la réunion, sous les ordres d'un même chef, de toutes les troupes dispersées dans cette partie du royaume donnât la facilité de les faire agir spontanément contre les guérillas, on ne parvint ni à en diminuer le nombre, ni à réprimer leur audace. Le général Bonnet dans les Asturies, et le général Dubreton dans la province de Santander, étaient sans cesse aux prises avec Porlier et Mendizabal. Les bandes de Mina, dans la Navarre et la Biscaye, formaient une armée. Lorsque cet habile partisan était poursuivi de trop près par les généraux Reille, Caffarelli et autres, il ordonnait à ses troupes de se débander, et leur assignait un nouveau rendez-vous; il revenait ensuite enlever les convois et les courriers sur la grande route de Bayonne, et attaquer les faibles cantonnements.

Une armée espagnole, formée en Galice des débris de quelques régiments et de levées de paysans, s'étant emparée d'Astorga, le général Dorsenne se porta sur l'Esla, avec quelques divisions. A son approche, l'ennemi battit en retraite; son arrière-garde fut atteinte et essuya quelques pertes : les Français rentrèrent dans Astorga. Vers

la fin d'octobre, le général Dorsenne revint avec une partie de son armée dans les provinces de la rive gauche de l'Èbre, que le départ de la division du général Reille pour l'armée d'Aragon avait dégarnies de forces suffisantes. Il fit donner de nouveau la chasse à Mina, mais sans jamais pouvoir obtenir un succès décisif sur ce partisan.

Au centre de l'Espagne, il ne se passa aucun événement remarquable au point de vue militaire. On poursuivit les guérillas, on les battit quelquefois; mais, comme sur les autres points du royaume, les bandes devenaient chaque jour plus nombreuses et plus entreprenantes. Les Français ne pouvaient se montrer dans les promenades extérieures de la ville de Madrid, sans courir le danger d'être enlevés.

Nous allons maintenant analyser le plus rapidement possible la partie politique et administrative du règne de Joseph pendant cette année 1811.

Vers la fin de janvier, le roi, espérant, d'après le succès de l'armée d'Aragon, la soumission prochaine du royaume de Valence, fit partir un de ses aides de camp, le colonel de Clermont-Tonnerre, porteur d'une lettre à l'Empereur. Il demandait à son frère de déterminer dans quels rapports il se trouverait avec cette province. Napoléon ne fit aucune réponse. M. de Clermont-Tonnerre ne revint pas en Espagne, et ne put obtenir le commandement d'un régiment, même étranger.

Au commencement de février, un article du *Moniteur* vint jeter l'épouvante à Madrid. « Le général « Suchet, y était-il dit, annonce que les dispositions

« des esprits changent tous les jours, que l'influence « anglaise s'éteint, que la fièvre est passée, et que les « peuples de cette province (l'Aragon), ainsi que ceux « des arrondissements du centre, du midi et du nord, « demandent à grands cris leur réunion à l'empire. »

La défiance, l'inquiétude que fit naître cet article se comprennent facilement; les ressorts du gouvernement, qui avaient pu résister encore à tant de commotions, en furent vivement ébranlés. A la même époque, la reine Julie, qui, depuis la cessation de correspondance entre Napoléon et Joseph, était devenue l'intermédiaire entre son mari et son beau-frère, rendit compte au premier du résultat de ses efforts auprès du second. Plusieurs fois elle avait tenté d'entretenir Napoléon de la situation de Joseph, mais sans pouvoir parvenir à se faire écouter avec attention et bienveillance. Cependant, vers le milieu de janvier, le duc de Cadore lui avait demandé une audience, dans laquelle il lui dit que l'Empereur avait appris avec peine l'envoi en France du jeune Marius Clary, neveu de son mari, avec mission de traiter de l'acquisition d'une terre dans laquelle ce dernier avait l'intention de se retirer; que les membres de la famille impériale ne pouvaient rien acquérir en France sans l'autorisation du chef de l'État; que Joseph ne pouvait quitter son poste, où le retenaient et les devoirs de la couronne et ceux de son commandement; que Napoléon était obligé, pour suivre son système politique, de sacrifier même ses affections à ce système; qu'il ne pouvait plus être question de la constitution de Bayonne; que les inté-

rêts de l'Espagne devaient passer après les intérêts de l'empire; que cependant si Joseph était déterminé à quitter le trône, ce qui causerait un vif chagrin à son frère, il fallait que les choses se fissent régulièrement; que la déclaration devait en être envoyée à l'ambassadeur à Madrid, et que cela devait être traité de façon à n'entraîner aucune conséquence fâcheuse pour la sûreté et la tranquillité du pays, et surtout ne donnât lieu à aucun esclandre.

Le roi parut, dans les premiers moments, disposé à saisir cette occasion, et à profiter de l'ouverture qui lui était faite : mais l'idée qu'en se retirant il contrarierait son frère, qu'il aimait par-dessus tout, dont il était le plus grand admirateur, le retint encore une fois. Il eut avec M. de Laforest, ambassadeur de France à Madrid, un entretien à la suite duquel il envoya à Napoléon une note dans laquelle, sans se prononcer définitivement, il disait que ce qui lui conviendrait le mieux, à lui, était la renonciation aux affaires politiques.

Cette note fut envoyée le 13 février; un aide de camp de Joseph partit en même temps, pour tenir la reine au courant de cette nouvelle négociation. Le 4 mars, un aide de camp de Berthier, le colonel Lejeune, arriva à Madrid, porteur d'une lettre du major général, où se trouvaient les passages suivants : « L'Empereur réunit en ce moment une ar-« mée de 200 mille hommes dans le nord de la « France (1)..... Il affermit de plus en plus le grand

(1) On commençait à songer aux éventualités d'une guerre prochaine avec la Russie.

« empire, et Votre Majesté le seconde..... L'Empe-
« reur se met en mesure de résister à tout ce qui
« pourrait s'opposer à ses grandes conceptions.....
« *Nous apprécions les privations et les difficultés*
« *de la position de Votre Majesté*..... Tout va bien
« cependant..... tout est bien en France...., etc. »
Le reste de la lettre était du ton le plus affectueux.

Dès lors, il devenait évident pour Joseph que bientôt Napoléon aurait besoin de lui : son désir de quitter la couronne ne fut plus aussi vif. Lorsque ce prince croyait pouvoir être utile à son frère, toute considération secondaire cédait à celle-là.

Vers le milieu du mois de mars, la mesure prise pour les gouvernements des provinces d'Espagne vint menacer d'un danger nouveau le royaume tout entier. La rareté des grains fit craindre une disette. Cette disette possible avait pour cause l'indépendance des chefs militaires. Placés en dehors de l'autorité du roi, s'inquiétant peu de ce qui pouvait avoir lieu dans la province voisine, mais beaucoup de ce qui pouvait advenir dans celles qu'ils administraient, ils arrêtaient toute circulation. Or, Madrid se trouvant au centre, la rareté des subsistances était une conséquence forcée de ce système égoïste.

Toutes ces circonstances décidèrent Joseph à se rendre de sa personne à Paris, pour traiter directement les affaires d'Espagne avec son frère, bien persuadé qu'une heure de conversation entre Napoléon et lui changerait complétement l'état des choses. La naissance du roi de Rome lui donna une occasion

toute naturelle de faire ce voyage, l'Empereur l'ayant désigné pour un des parrains du jeune prince. Le 20 avril, il assembla le conseil des ministres, et leur déclara que son intention était de partir sous très-peu de jours pour la France, annonçant que son absence serait de peu de durée. Cette résolution du roi, à peine connue dans Madrid, y jeta une grande tristesse.

Le 23 avril, Joseph partit avec MM. O'ffarill, Urquijo, duc de Campo-Alange, comte de Mélito, marquis de Monte-Hermoso, colonel Desprez, comte de Saint-Anastase, général Guye, Deslandes, secrétaire du cabinet.

Arrivé le 23 avril à Valladolid, Joseph reçut les hommages de la chancellerie, et répondit au discours du régent par l'exposé des motifs et du but de son voyage, et de son prochain retour avec sa famille. Le 10 mai, le roi entra en France, ne s'arrêta pas à Bayonne, et poussa jusqu'à Dax. Entre ces deux villes, il reçut une dépêche du prince de Neufchâtel, qui lui prescrivait, au nom de l'Empereur, de ne pas quitter l'Espagne; mais cette lettre ne fit qu'accélérer son voyage. Le 15 mai, il entrait à Paris.

Dans ses entretiens avec Napoléon, il manifesta l'intention de ne plus retourner dans un pays où il ne pouvait ni faire le bien ni empêcher le mal, si on ne révoquait pas les mesures qui détruisaient l'unité, sans laquelle il n'y avait plus d'ensemble dans les opérations militaires, ni de régularité dans l'administration. Il ne cacha pas les sentiments que

lui faisait éprouver l'état du royaume; et, toujours d'une fidélité infaillible au serment qu'il avait prêté en acceptant la couronne : « *Mes premiers devoirs,* « disait-il, *sont pour l'Espagne. J'aime la France* « *comme ma famille, l'Espagne comme ma reli-* « *gion. Je suis attaché à l'une par les affections de* « *mon cœur, et à l'autre par ma conscience.* » L'Empereur détermina son frère à retourner à Madrid, par l'assurance positive qu'il lui donna que les gouvernements militaires cesseraient bientôt; que déjà ils avaient produit un bon effet sur le gouvernement anglais, qui offrait de quitter le Portugal si les troupes françaises évacuaient l'Espagne, et de reconnaître le roi Joseph si la nation espagnole le reconnaissait, et si de son côté la France consentait à reconnaître la maison de Bragance en Portugal. Les divers commandements militaires devaient être mis sous les ordres du roi, les cortès devaient être réunies, et les troupes françaises sortir d'Espagne lorsque Joseph croirait qu'elles cesseraient de lui être nécessaires : il lui fit en même temps la promesse de lui prêter un million par mois. Le roi céda, rentra en Espagne le 27 juin, et à Madrid le 15 juillet, au milieu d'une affluence nombreuse. La joie la plus vive et la plus sincère régnait sur toutes les figures. Les principaux habitants avaient été au-devant de lui en voiture; on avait élevé un arc de triomphe sur son passage.

Joseph s'empressa de reprendre ses travaux d'administration intérieure, il présida plusieurs conseils d'État. Dans celui du 2 août, il parla des espérances

que lui donnaient les négociations (que l'on supposait alors entamées à Paris) entre la France et l'Angleterre (1).

Partant de cette hypothèse, le roi dit que la nation espagnole serait bientôt appelée, non pas à un pardon, mais à prendre part à des dispositions propres à consolider l'État; qu'ainsi il fallait songer, dès le moment, à préparer un travail sur la convocation des cortès, non telles qu'elles existaient autrefois, non telles que la constitution de Bayonne les avait organisées, mais plus nombreuses encore. Il ajouta qu'on devait trouver dans cette assemblée des hommes marquants de toutes les opinions, Castanos lui-même, ajouta-t-il, s'il y consent, de façon à avoir une véritable représentation nationale, pouvant légalement prononcer sur le sort de l'Espagne. A la suite d'un discours qui fit une vive impression, le roi nomma une commission du conseil d'État de cinq membres, et la chargea d'un travail sur la convocation des cortès, d'après les bases qu'il venait d'indiquer. C'eût été un excellent moyen pour ramener l'opinion, et cette démarche de Joseph eût produit un très-grand effet; mais les difficultés étaient immenses. Les espérances sur lesquelles on fondait la possibilité de cette réunion des cortès étaient vagues; il était plus que douteux que l'Empereur consentît à cette mesure toute nationale; car, en agissant comme il voulait le faire, le roi remettait aux mains de cette assemblée ses propres droits à la cou-

(1) Ces négociations n'eurent aucune suite, si tant est qu'elles aient été réellement entamées.

ronne d'Espagne, il lui laissait même à régler la succession au trône.

Vers la fin d'août, le général Belliard, gouverneur de Madrid, et depuis quelque temps major général de l'armée du centre, partit pour Paris, ayant reçu ordre de remettre ses fonctions au maréchal Jourdan, qui arriva en effet à la même époque.

Un mois ne s'était pas écoulé, que le roi apprit par le prince de Neufchâtel l'intention de l'Empereur de réunir la Catalogne à la France. Ainsi allaient se trouver anéantis brusquement tous les projets de Joseph. Ce dernier fit les représentations les plus énergiques, et le sénatus-consulte qui devait sanctionner cette mesure impolitique ne fut pas promulgué.

Au milieu des difficultés que cette nouvelle disposition de la part de l'Empereur et les mouvements des Anglais faisaient naître, se joignit une nouvelle circonstance qui fit craindre un avenir bien plus fâcheux. Il devenait hors de doute que l'on touchait au moment d'une rupture entre la France et la Russie, et voici ce qui confirmait ces craintes :

Une dépêche du duc de Bassano, ministre des relations extérieures, en date du 27 avril 1811, qui fut communiquée confidentiellement au roi Joseph par l'ambassadeur de France à Madrid, M. le comte de Laforest, rapportait une conversation que l'Empereur avait eue à Trianon, en présence de toute la cour, avec M. Kourakin. Cette dépêche, précurseur de la déclaration de guerre, contenait des détails assez curieux.

« L'Empereur avait débuté, y était-il dit, par at-
« taquer le prince Kourakin sur les derniers événe-
« ments militaires entre la Russie et la Porte. Je ne
« puis, avait-il ajouté, considérer la dernière affaire
« comme une victoire. Vous n'avez pas conservé de
« communications au delà du Danube; vous avez été
« obligés de vous retirer de la rive gauche de ce
« fleuve : il n'y a donc pas de victoire. Dans une po-
« sition à peu près semblable après l'affaire d'Essling,
« je ne me suis considéré victorieux que parce que
« j'étais resté maître de l'île de Lobau. Mais ce qui
« m'étonne le plus, c'est qu'avec des succès si peu
« prononcés, et avec une guerre dont l'issue n'est
« point encore certaine, votre gouvernement, au
« lieu de porter toutes ses troupes vers le théâtre
« de la guerre, en détourne une si grande partie
« pour les placer sur les frontières de la Russie. Je
« suis comme l'enfant de la nature pour ce que
« je ne puis expliquer par un intérêt réel : eh bien!
« comme je suppose une cause extraordinaire, que
« veulent dire ces rassemblements de forces et de
« troupes du côté de la Pologne? Veut-on me forcer
« de sortir du système que je me suis fait? Je con-
« nais les réclamations de la Russie sur le duché
« d'Oldenbourg, et je suis prêt à donner tous les
« dédommagements que l'on pourrait désirer; mais
« je ne céderai en rien de la Pologne; rien de ce qui
« a été réuni à la France n'en sera démembré. Sur
« toute autre base je suis prêt à ouvrir des négo-
« ciations, et je nommerai quelqu'un pour traiter
« avec vous, si vous avez des pouvoirs de votre

« cour. » M. Kourakin ayant répondu qu'il n'en avait aucun, mais qu'il s'empresserait d'en demander, l'Empereur reprit la conversation. « Je connais, « avait-il dit, les manifestes que la Russie a fait ré- « pandre dans toutes les cours; je n'ai pas voulu le « savoir, afin de me réserver le droit de l'oublier. « Ainsi, il en est temps encore : qu'on s'arrête, ou « je serai obligé de convoquer la conscription de « 1812 ! »

On voit que la communication qui fut faite de cette dépêche, envoyée confidentiellement dans toutes les cours, avait pour but de préparer les esprits à l'événement d'une rupture prochaine.

Pendant les deux mois de septembre et d'octobre, il y avait eu peu d'événements sur le théâtre de la guerre : des bandes de guérillas qui étaient venues jusqu'aux portes de Madrid ; le roi avait fait marcher sa garde, sous les ordres du général Jamin, pour les disperser ; des difficultés pour approvisionner la capitale, où la famine commençait à se faire sentir; les Anglais, qui paraissaient prendre de jour en jour une attitude plus menaçante; la paix entre la Porte et la Russie (1) ; une échauffourée à Cacerès en Estramadure, dans laquelle le prince d'Aremberg avait été fait prisonnier, et où le général Girard avait réparé noblement la faute de s'être laissé surprendre. Toutes ces circonstances réunies avaient occupé les esprits, quoique étant plutôt les précurseurs d'événements que des événements eux-mêmes.

(1) Cette paix, que précède un armistice, n'a été conclue que vers la fin de l'année.

Enfin, on avait reçu la nouvelle des victoires remportées par le maréchal Suchet sur les Espagnols, celle de la reddition du fort de Murviedro. Ces avantages décisifs ne laissaient aucun doute sur la prochaine reddition de Valence. C'était là le côté le plus brillant de la situation.

Le roi avait senti la nécessité de faire une diversion en faveur du maréchal Suchet, et avait même songé à se porter de sa personne sur Cuença, en emmenant avec lui les troupes de l'armée du centre, qu'il aurait fait remplacer dans leurs positions par des détachements tirés de l'armée de Portugal, depuis deux mois dans la plus parfaite inaction sur les bords du Tage; mais le maréchal Marmont s'était refusé à seconder ce mouvement, et avait déclaré à Joseph que, quand même il lui en donnerait l'ordre, il ne lui obéirait pas. Cependant, après ce refus, soit qu'il ait reçu des ordres de Paris, soit qu'il ait pris sur lui de seconder le maréchal Suchet, afin de partager du moins la gloire de la conquête de Valence, il avait formé un détachement de 3 mille hommes de cavalerie, commandé par le général Montbrun, et lui avait donné ordre de se porter sur Valence.

Ce mouvement, qui aurait été excellent comme le roi l'avait conçu un mois plus tôt, n'avait plus les mêmes avantages à la fin de décembre.

En Andalousie, tout était tranquille; mais le siége de Cadix n'avançait pas, et rien ne faisait prévoir la fin de cette entreprise, hérissée de difficultés.

Le corps que devait détacher l'armée de Portugal

était prêt à se mettre en mouvement, lorsque le bruit se répandit à Madrid que le maréchal Marmont paraissait disposé à se mettre lui-même à sa tête. Les dangers d'une pareille résolution étaient évidents, les avantages nuls au point de vue de l'*intérêt général;* le roi s'y opposa autant qu'il dépendait de lui de le faire, puisqu'il ne pouvait donner d'ordres (1). Quoi qu'il en soit, le maréchal Marmont se borna à faire partir le général Montbrun.

Telle était la situation des choses, lorsque Joseph, voyant que le million promis pour chaque mois, et qui devait être fourni à titre de prêt par le trésor de France, n'arrivait jamais régulièrement, et que d'un autre côté il ne pouvait exister sans secours, eut le 24 décembre, avec l'ambassadeur de France, un long entretien. Il lui remit à la suite une note contenant une sorte de renonciation à la couronne d'Espagne, si la condition du secours mensuel n'était pas remplie. On voit que l'année 1812 s'annonçait sous d'assez tristes auspices.

(1) Malgré les promesses faites au roi à Paris, les généraux étaient restés réellement indépendants de son autorité.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE DIXIÈME

DE JANVIER A AVRIL 1811.

Joseph à la reine Julie. Paris, 10 janvier 1811.

« Ma chère amie, M. le colonel Choiseul, que tu m'as recommandé il y a un an, et dont je suis très-content, te remettra cette lettre avec un portrait qui est destiné à Charlotte, et qu'elle peut garder, si tu le trouves ressemblant, jusqu'à ce que ceux destinés à Zénaïde et à toi puissent t'être envoyés.

Si tu peux ravoir les mêmes effets que Lance avait portés à Paris contre les mêmes valeurs, portes-en un à Nicolas (1), et, dans ce cas, garde ces objets près de toi.

Rien n'est décidé en Portugal, rien à Paris, pour ce qui nous regarde. Louis retourne-t-il en France? Marius est-il arrivé? Envoie-moi Gaspard, et dis-moi ce que tu sais. Si les affaires s'arrangeaient ici, je te dirais de partir sur-le-champ avec mes enfants: mais pourraient-elles s'arranger pour moi, si l'Empereur persiste dans ses mauvaises dispositions à mon égard? Je me porte bien, et t'embrasse, avec Zénaïde et Charlotte. »

Napoléon à Berthier. Paris,

« Mon cousin, la première instruction pour le duc d'Istrie, dont vous m'avez remis le projet, me

(1) Clary, banquier, frère de la reine Julie.

paraît bonne ; envoyez-la-lui ainsi que mon décret, que vous devez regarder comme signé, et que vous transmettra le ministre de la guerre. Vous pouvez envoyer le général Lecamus auprès du duc d'Istrie ; faites-le partir sans délai. Le duc d'Istrie est maître de faire tel mouvement qu'il jugera convenable, de concentrer ses hôpitaux, ses magasins ; enfin de faire toutes les dispositions qui lui paraîtront nécessaires pour le bien de mon service. Vous l'autoriserez à correspondre avec le roi d'Espagne, avec le duc de Dalmatie, avec le général Suchet, avec le général Drouet et avec le prince d'Essling, pour s'instruire de ce qu'ils font. Vous lui ferez connaître qu'il commanderait le corps du général Drouet, si ce corps rentrait en Espagne, et que dans des circonstances imprévues il doit appuyer et porter des secours à l'armée de Portugal.» 16 janvier 1811.

« Mon cousin, faites connaître au roi d'Espagne qu'ayant donné le gouvernement de Madrid au général Belliard, et ce général n'ayant pas cessé de me rendre de bons services, je n'entends pas que son gouvernement lui soit ôté, et surtout qu'il soit donné à des officiers qui ne seraient pas au service de France. Que si donc cela était vrai, et que le roi eût retiré le gouvernement de Madrid au général Belliard, il eût à le lui rendre sans délai ; que c'est mon ordre formel ; qu'en général, j'entends qu'aucune troupe française ne soit sous les ordres d'officiers au service d'Espagne. » Napoléon à Berthier. Paris, 17 janvier 1811.

« Sire, j'ai mis, le 5 octobre dernier, sous les Berthier

à Napoléon. Paris, 19 janvier 1811.

yeux de Votre Majesté le tarif ci-inclus des frais de table accordés dans l'armée du midi de l'Espagne, par arrêté du duc de Dalmatie du 17 août. Votre Majesté a décidé, le 6 octobre, que je donnerais des ordres pour que ces frais ne fussent perçus qu'après que la solde du soldat serait payée, la solde passant avant tout.

J'ai fait connaître les intentions de Votre Majesté au duc de Dalmatie, qui a considéré cette décision comme une approbation tacite. Je crois devoir, au moment de la formation de l'armée du nord, faire observer à Votre Majesté que, dans les divers gouvernements qui en composent l'arrondissement, les gouverneurs ont alloué aux généraux, officiers supérieurs et commandants d'armes, des traitements extraordinaires pour frais de table, les uns d'après les bases d'un décret du roi d'Espagne en date du 28 avril 1809, dont je joins ici une copie; d'autres sur leurs arrêtés particuliers, sans qu'il y ait une uniformité qu'il faudrait établir en ce moment.

Le payement de ces traitements est suspendu depuis quelque temps, d'après des instructions données par le ministre du Trésor public. Les généraux gouverneurs m'ont adressé à cet égard des réclamations sur l'impossibilité de subsister en Espagne sans ce supplément de traitement.

Je dois attendre, pour donner des ordres à cet égard, que Votre Majesté m'ait fait connaître si le tarif des traitements extraordinaires qui sont payés à l'armée du midi doit être suivi par l'armée du nord, l'armée de Portugal, etc.,

Savoir : généraux de division, 1,800 francs par mois ; généraux de brigade, inspecteurs aux revues et commissaires ordonnateurs, 1,200 francs ; adjudants-commandants, colonels et sous-inspecteurs aux revues, 750 francs ; officiers de santé principaux, 500 francs ; chefs de bataillon, d'escadron, commissaires de guerres et chefs d'administrations de différents services, 400 francs ; commandants des places occupant dans l'armée un grade inférieur à ceux ci-dessus désignés, savoir : capitaines, 400 francs ; lieutenants et sous-lieutenants, 300 francs.

Les généraux qui sont gouverneurs d'un des quatre gouvernements compris dans l'arrondissement de l'armée du nord, et qui jusqu'à présent ont perçu un traitement de représentation, recevraient par mois seulement 4,000 francs. Ces tarifs seraient suivis à dater du 1er janvier 1811.

Votre Majesté a déjà réglé le traitement extraordinaire du maréchal d'empire commandant en chef. Le général chef d'état-major recevrait par mois 3,000 francs, comme aux armées du midi et de Portugal. Au moyen de ces indemnités, il ne serait rien alloué pour dépenses de bureau ni aucuns frais extraordinaires. Ces sommes ne seraient payées que sur les fonds des contributions du pays, et lorsque la solde serait au courant.

Si Votre Majesté approuve cette fixation, elle serait également suivie en Aragon, pour le corps d'armée commandé par le général Suchet.

Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses intentions. »

Soult à Berthier. Olivenza, 22 janvier 1811.

« Le mouvement vers Badajos s'est opéré le 3 janvier. La colonne venant de Cordoue fit sa jonction avec celle aux ordres de M. le général de division Girard, à la hauteur de Llerena ; et le même jour son avant-garde, composée d'un détachement du 26e régiment de dragons et d'un escadron du 4e régiment de chasseurs à cheval espagnol, rencontra à Usague un fort parti de la cavalerie ennemie qui formait son arrière-garde, le chargea avec impétuosité, et lui fit éprouver quelque perte. La division ennemie d'infanterie, commandée par Mendizabal, forte de 5 à 6 mille hommes, et la cavalerie portugaise et espagnole, aux ordres du général Butron, formant 2,500 chevaux, se replièrent devant ces deux colonnes, et dirigèrent leur mouvement vers Almenendra, Lejo et Mérida.

Le même jour, j'entrai avec M. le maréchal duc de Trévise et la colonne partie de Séville à Monasterio. La division ennemie, commandée par Ballesteros, également forte de 5 à 6 mille hommes et 400 chevaux, venait d'y passer, se repliant sur Montemolin, et avait pris position à Caleza.

M. le duc de Trévise l'ayant lui-même reconnue, la fit aussitôt attaquer par la brigade du général Pépin et le 2e régiment de hussards. Le combat dura trois heures, et l'ennemi fut enfoncé. La nuit qui survint empêcha de le poursuivre dans la direction de Tregenhal, qu'il prit en se retirant.

M. le duc de Trévise avait détaché sur la gauche, par Aracena et Fuentès de Léon, le chef de bataillon Camus du 26e régiment léger, avec un bataillon et un

détachement de cavalerie. Cette colonne fut retardée pendant quelques jours à Santos. Le 4, toutes les colonnes se réunirent à Fuentes-Cantos; le 5, elles arrivèrent à Los-Santos et à Zafra; mais la division Gazan fut détachée entre Monasterio et Trégenhal, avec ordre de poursuivre le corps de Ballesteros et de couvrir la marche de l'équipage de siége, qui fut retardée par des pluies qui tombèrent par torrents; et tout enfin est arrivé heureusement à Los-Santos et à Zafra. Cette contrariété, qui ne pouvait être prévue, n'a été que désagréable; et, du reste, il n'y a pas de temps perdu, par les motifs que je vais expliquer.

Les troupes ennemies qui tenaient campagne étaient fortes de 14 à 15 mille hommes, dont 2,500 de cavalerie. Si elles avaient voulu se battre, elles pouvaient tenter le sort des combats, puisque je ne pouvais me présenter devant elles qu'en nombre inférieur: mais ces troupes, qui avaient été tirées des six places de guerre qui sont sur cette frontière, pensèrent à leur sûreté, et je manœuvrai de manière à les forcer d'y rentrer. A cet effet, je me portai le 27, avec M. le duc de Trévise, sur Mérida, où la veille M. le général Britche avait eu à combattre la cavalerie ennemie. Cette affaire, insignifiante par elle-même, obligea cependant les Espagnols à continuer leur retraite; et ils se dirigèrent sur Cacerès, d'où, dans la même marche, ils se rendirent à Albuquerque. L'infanterie de Mendizabal et la cavalerie portugaise furent directement, par la rive gauche de la Guadiana, à Badajos.

Le premier objet, celui de nettoyer d'ennemis tout le pays, étant pour le moment rempli, je pensai à profiter du temps que j'avais encore devant moi avant l'arrivée de l'artillerie de siége, pour m'emparer de la place d'Olivenza, où j'ai le projet d'établir le dépôt des troupes qui agiront en Estramadure. Cette place réunit pour cela toutes les qualités convenables. Les ennemis en avaient déjà senti l'importance; et aussitôt qu'ils virent prononcer mon mouvement, ils se hâtèrent d'y jeter 4 à 500 hommes et 8 à 10 pièces de canon. Le 10, le général Britche reçut ordre de se porter avec sa brigade sur Badajos par la rive droite de la Guadania, et de manœuvrer de manière à intercepter toutes les communications qui y aboutissent. Le même jour, je me rendis à Talavéra-la-Réal avec M. le duc de Trévise et le surplus de la cavalerie de M. le général Latour-Maubourg, tandis que M. le général de division Girard prenait position à l'Albuhera.

Le 11, cette dernière division marcha sur Olivenza, tandis que je faisais reconnaître les approches de Badajos, sur les deux rives de la Guadiana. Le soir, nous arrivâmes, M. le duc de Trévise et moi, devant Olivenza.

Il n'était pas vraisemblable que la place d'Olivenza ferait résistance. Il y a dix mois qu'on y entra sans difficulté, et depuis, les ennemis avaient paru la négliger. L'espoir de l'emporter promptement me détermina à la faire investir sur-le-champ; et le lendemain la tranchée fut ouverte à la hauteur de la 3^{e} parallèle. Les faibles moyens d'avant-garde

que le génie avait amenés ont suffi pour pousser les travaux jusqu'au couronnement du chemin couvert du bastion n° 8. Hier, une division de l'équipage de siége est arrivée. La nuit dernière, on l'a mise en batterie, et cette nuit on commence à la battre en brèche. J'ai l'espoir que dans deux ou trois jours la place sera soumise.

La division du général Gazan devait agir contre Ballesteros, et protéger la marche de l'équipage de siége; elle n'a encore rempli que ce dernier objet. Un rapport du général Gazan, daté du 18 de Ségura de Léon, qui vient de parvenir, annonce qu'il se mettait en marche pour attaquer Ballesteros du côté d'Encina-Sola, où ce chef d'insurgés a réuni à ses troupes une partie de celles que Copons commandait dans le comté de Niebla.

Il est à espérer que le résultat sera avantageux, et qu'en cette partie les ennemis seront mis pour longtemps hors d'état de rien entreprendre contre Séville, ainsi qu'ils en avaient le projet. L'opération étant terminée, le général Gazan dirigera sa division sur Olivenza, où elle rejoindra le restant du 5e corps; et lui-même prendra les fonctions de chef d'état-major de l'armée, qu'il a plu à Sa Majesté de lui conférer.

Le général Britche a très-bien manœuvré sur la rive droite de la Guadiana, où il a fait des prisonniers et enlevé quelques convois qui allaient à Badajos. Il s'est successivement porté sur la Roca-Duque, Villa-del-Rey, et devant Campo-Mayor; mais il n'a pu empêcher que la cavalerie espagnole qui était à

Albuquerque ne vînt se réunir, par Campo-Mayor et Elvas, aux mille chevaux portugais qui s'y étaient retirés, d'où ensuite toute la cavalerie est rentrée avec un renfort d'infanterie dans Badajos. Il y a eu un combat de cavalerie sur la Botoa, dont le résultat a été à notre avantage.

Le dernier mouvement des ennemis paraissait avoir pour objet de secourir Olivenza ; et les ennemis annonçant que leurs dispositions étaient faites en conséquence, je me suis déterminé à faire repasser sur la rive gauche de la Guadiana le général Britche. Le 17, il a pris poste à Talavéra-la-Réal, et le général Latour-Maubourg s'est rendu à Valverde de Leganez avec une brigade de sa division : le surplus de sa cavalerie est en avant d'Olivenza, sur la route de Badajos.

Le 20, le général Britche a été attaqué à Talavera par 1,500 hommes de cavalerie, de l'infanterie et du canon. Ce mouvement, qui n'était qu'une diversion, n'a pas eu de suite ; l'ennemi a été repoussé.

Je fais occuper Mérida. Une colonne dépendante de Cordoue manœuvre entre Zalamea de la Serena et Medelin. Une autre colonne, dépendante de Séville, est entre Constantina et Guadalama.

Les rapports des divers émissaires annoncent qu'un corps anglais et portugais est arrivé à Extremos, d'où il a poussé sur Villa-Viciosa. Si cette assertion se vérifie, il sera prouvé que la diversion que je m'étais proposée en faveur de l'armée de Portugal remplit parfaitement son objet. Ainsi, M. le maréchal prince d'Essling aura devant lui moins

d'ennemis (1). Du reste, je ne pense pas que ceux qui se porteront devant moi m'empêchent de continuer mes opérations.

J'avais supplié Sa Majesté Catholique de vouloir bien faire diriger quelques détachements sur Truxillo et par la vallée de la Guadiana, pour communiquer avec les troupes que j'ai conduites en Estramadure; mais Sa Majesté n'a pas jugé à propos d'ordonner ces mouvements (2). Je n'ai pu même obtenir que les bataillons et détachements, dont la force s'élève à près de 8 mille hommes, destinés pour l'armée du midi, qui doivent être envoyés par l'armée du centre, fussent expédiés. J'ai l'honneur de prier Votre Altesse de vouloir bien en rendre compte à l'Empereur : dans la circonstance où je me trouve, cet objet est d'une grande importance (3).

Tel est le rapport des opérations qui ont eu lieu depuis mon départ de Séville. J'ajouterai cependant que, pour le moment, il m'est de toute impossibilité de pousser des troupes jusqu'au Tage sans les compromettre, et sans compromettre aussi le salut de l'armée du midi, qui dès lors ne pourrait plus tenir en Andalousie. Il y a sur cette frontière six places de guerre : Badajos, Olivenza, Jurumena, Elvas, Campo-

(1) Le duc de Dalmatie était dans l'erreur. A l'époque dont il s'agit, lord Wellington ne fit marcher aucun détachement dans la direction de l'Estramadure.

(2) Sa Majesté Catholique ne pouvait envoyer des troupes sur Truxillo sans s'exposer à perdre la ville de Madrid.

(3) Nous ne savons pas jusqu'à quel point cette plainte est fondée ; mais nous savons que souvent, faute d'autres troupes, on était obligé de retenir à Madrid, pendant plus ou moins de temps, les détachements destinés pour le midi de l'Espagne.

Mayor et Albuquerque, qui ensemble renferment plus de 20 mille hommes d'infanterie et 2,500 de cavalerie. Il m'est démontré que si je portais un corps de 10 mille hommes sur le Tage, ainsi que c'était l'intention de l'Empereur avant que Votre Altesse m'eût écrit sa lettre du 10 décembre, ce corps ne pourrait arriver à sa destination, et serait aussitôt enveloppé, sans que je puisse aller à son secours. Il me paraît donc que, dans l'état actuel des choses, je remplirai mieux les intentions de Sa Majesté l'Empereur, et je serai utile à l'armée du Portugal, en prenant Olivenza, Badajos et Campo-Mayor, d'où probablement je pourrai communiquer avec M. le maréchal prince d'Essling; ou si les ennemis veulent m'empêcher, ils seront obligés de faire un gros détachement qui donnera la supériorité au prince, et lui laissera l'avantage des opérations. Jusque-là il ne peut rien arriver de fâcheux à l'armée du Portugal, d'autant plus qu'elle est dans une bonne position où elle est approvisionnée, et qu'elle est retranchée. Elle tiendra certainement les ennemis en échec assez de temps pour laisser avancer les opérations dans cette partie, et me mettre à même de lui faciliter de nouveaux succès. »

Soult à Berthier. Olivenza, 25 janvier 1811.

« Je viens de prendre Olivenza et 4,500 hommes de troupes espagnoles, qui sont conduits en France comme prisonniers de guerre. Demain, je ferai investir Badajos, et le siége commencera aussitôt. J'espère l'emporter, malgré 10 mille hommes de garnison qui s'y trouvent. Si je réussis, je prendrai en-

suite Campo-Mayor; et après, même pendant le siége de ces deux places, je ferai en Portugal des incursions qui pourront être utiles à l'armée commandée par M. le prince d'Essling (1). »

« Sire, M. de Clermont-Tonnerre est porteur de cette lettre; il pourra dire à Votre Majesté quelle est ma position. Jos. à Nap. Madrid, 26 janvier 1811.

Un parti considérable de Valence, à la tête duquel se trouve l'archevêque, et qui parle au nom de la majorité des citoyens, m'a fait faire des propositions de me recevoir dans la ville, et de se soumettre à mon autorité. Je serais déjà parti, si je ne craignais de contrarier les dispositions de Votre Majesté; car j'ignore dans quel rapport je me trouverais avec le général Suchet, commandant en chef le 3e corps.

Cependant l'exemple de Valence, ma présence dans cette ville, et la clémence et l'oubli du passé, auraient une grande influence sur Cadix; et je ne doute pas que, d'un moment à l'autre, pareil événement ne nous ouvrît les portes de Cadix.

Je supplie Votre Majesté de me faire connaître sa volonté d'une manière claire et précise, et je m'y conformerai; mais je rougis d'être ici inutile, tandis que j'ai la conviction que je pourrais être d'un si grand poids dans la balance à Valence, à Murcie, et en Andalousie.

La force morale seule finira les affaires d'Espagne; et les événements et ma conduite, Sire, quelque chose qu'on ait pu dire à Votre Majesté, m'en

(1) Le maréchal ne réalisa pas cette dernière promesse.

ont donné une forte portion ; et je devrais m'estimer heureux de tous les maux que j'ai soufferts, si j'ai l'occasion d'employer cette force et de rendre quelques services à Votre Majesté, en rendant disponible une grande partie des troupes qu'elle emploie en Espagne, en me montrant aux peuples, et en pacifiant et calmant tant d'esprits et de passions exaspérés. Votre Majesté ne pense-t-elle pas que les Andalous ne nous aient déjà bien payé, par leur tranquillité et leur bon esprit, les privations que je me suis imposées en ne les surchargeant pas de contributions lors de mon entrée dans ces provinces?

Si Votre Majesté veut que je reste à Madrid, et c'est le vouloir que de ne pas me dicter mes rapports avec les généraux qui commandent dans les autres provinces, il est de toute nécessité de venir au secours de Madrid, surchargé de tant de fardeaux qui ne lui sont pas particuliers, à commencer par moi, par un prêt d'un million de francs par mois, que je rendrai quand et comme Votre Majesté voudra.

Si Votre Majesté se refuse à toutes mes demandes, je dois croire qu'elle veut que je quitte la partie, et qu'elle est assez trompée sur mon compte pour vouloir que j'en prenne tout l'odieux, comme d'une démarche qui serait absolument libre et volontaire, et je puis assurer Votre Majesté qu'elle sera forcée.

Je commence à établir un peu d'ordre dans cette province depuis que j'ai renfermé chacun dans ses attributions; mais, quelque chose que l'on fasse, il faut, pour y exister plus longtemps, une avance

d'un million par mois, pour pourvoir au strict nécessaire. Les domaines seuls que l'Espagne possède à Rome, à la Haie, les vifs-argents que j'ai ici et à Almaden, suffisent pour couvrir cette avance, durât-elle un an.

Je prie Votre Majesté de me faire connaître sa volonté. »

Joseph à Berthier. Madrid, 26 janvier 1811.

« Je charge mon aide de camp, M. de Clermont, d'une lettre pour Sa Majesté Impériale, et de la présente pour Votre Altesse. L'ignorance où je suis de mes rapports avec les généraux commandant les armées de Valence et d'Andalousie me retient ici, quoique j'aie reçu des propositions de Valence qui m'ont paru admissibles. L'exemple de Valence influera nécessairement sur Alicante et Cadix. Je prie Votre Altesse Sérénissime de procurer une audience à M. de Clermont, et de me donner tous les éclaircissements dont j'ai besoin pour ne pas compromettre le nom que je porte, avec personne, et pour que je sache ce que veut l'Empereur. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 26 janvier 1811.

« Ma chère amie, M. de Clermont te remettra cette lettre; il est chargé d'une pour l'Empereur. Je serais aujourd'hui à Valence, sans l'incertitude où je suis des dispositions et de la volonté de l'Empereur. Fais-moi savoir le résultat de tout ceci. Clermont va se marier, il ne retournera pas tout de suite; envoie-moi un courrier. Voici le portrait pour Zénaïde. »

Joseph à la reine Julie.

« Ma chère amie, je reçois tes lettres des 8 et 10. Je me porte bien. Je t'ai déjà écrit que ton départ

Madrid, 28 janvier 1811.

pour l'Espagne dépend des déterminations que l'on prendra à Paris. J'ai écrit par Clermont, qui est parti hier. Si, après que tu l'auras vu, et que ma lettre aura été remise, tu crois devoir te disposer à partir, fais-moi-le savoir, car dans trois mois il sera trop tard; mais, je te le répète, il faut que tu aies l'assurance que tu ne viens pas ici pour y rester aussi peu de temps qu'à Naples. Qui peut t'éclairer là-dessus? Tu sais que ce n'est pas moi. Je souhaite bien que l'Empereur s'explique clairement, et qu'il te dise ce qu'il veut, pour que tu saches ce que tu dois faire. »

Napoléon à Berthier. Paris, 6 février 1811.

« Mon cousin, je pense que vous devez envoyer le *Moniteur* d'aujourd'hui au duc de Dalmatie, au duc de Trévise, au général Belliard, au duc d'Istrie, au commandant de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. Dites au général duc d'Istrie, en lui envoyant le *Moniteur* pour lui annoncer qu'il y trouvera les dernières nouvelles que nous avons du Portugal, qui paraissent être du 13, que tout paraît prendre une couleur avantageuse; que si Badajos a été pris dans le courant de janvier, le duc de Dalmatie a pu se porter sur le Tage, et faciliter l'établissement du pont au prince d'Essling; qu'il devient donc très-important de faire toutes les dispositions que j'ai ordonnées, afin que le général Drouet avec ses deux divisions puisse être tout entier à la disposition du prince d'Essling. Écrivez en même temps au duc de Dalmatie pour lui faire connaître la situation du duc d'Istrie, et lui réitérer l'ordre de favoriser le prince d'Essling pour son passage du Tage; que

j'espère que Badajos aura été pris dans le courant de janvier, et que vers le 20 janvier sa jonction aura eu lieu sur le Tage avec le prince d'Essling; qu'il peut, si cela est nécessaire, retirer des troupes du 4e corps; qu'enfin tout est sur le Tage. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 10 février 1811

« Ma chère amie, j'ai vu un moment l'ambassadeur de France avant-hier; je compte le revoir aujourd'hui. Il avait à peu près à me dire les mêmes choses que M. de Champagny; je lui répondrai ce que tu as répondu à celui-ci : en deux mots, si l'Empereur trouve bien je me retire à Mortefontaine l'été, et dans le Midi l'hiver. S'il trouve bien que je me rende sur-le-champ à Paris, je m'y rendrai, et lui remettrai ma signature en blanc, n'ayant aucune envie de transiger, et m'abandonnant à son caractère, *qui deviendra bon dès qu'il n'y aura plus de politique entre nous*. Si ce parti lui est agréable, je le prendrai de bonne grâce et de bon cœur, dans l'espoir qu'il sera juste et qu'il verra les choses telles qu'elles sont. Un mot de sa part, et je pars comme pour avoir une entrevue avec lui, et tout s'arrangera comme il voudra; mon vœu sera celui-là, et je serai content d'être hors d'une position aussi horrible que celle dans laquelle je suis depuis six mois.

Si, au contraire, il veut que je reste ici, il faut qu'il m'aide de toutes les manières : j'en aurai assez des maux qu'il n'est pas en son pouvoir d'éviter. Dans ce cas, il faut quelques avances de fonds; ton départ pour ce pays, c'est le temps et la saison; des preuves évidentes d'un meilleur ordre de choses. Il

sait mieux que personne ce qu'il faut faire pour cela. Quant à moi, il suffit de s'entendre, et je n'aurai jamais de différends pour des intérêts politiques. Quelle que soit sa volonté, il faut qu'elle s'exécute; qu'il embrasse un parti ou l'autre, mais vite, vite! le feu est aux étoupes, et je n'ai pas un moment à perdre. J'aurai beaucoup de peine à attendre le mois qui va s'écouler avant de recevoir la nouvelle de sa détermination; il faut que dans le mois de mars les affaires soient assez avancées pour que je sois parti de Madrid, ou que tu sois en route pour y arriver. Ne pars toutefois qu'à bonnes enseignes, et autant que tu sauras que c'est pour y être plus heureuse que je ne le suis depuis six mois : je m'en rapporte à ce que tu feras. Que je parte ou que tu arrives, tout sera bon, pourvu qu'il y ait un parti définitif de pris d'accord avec l'Empereur, et que ce soit pour toujours. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 14 février 1811.

« Ma chère amie, j'ai eu plusieurs entretiens avec M. de Laforest, qui m'a dit avec plus de ménagement les mêmes choses que l'on t'a dites. J'ai répondu comme tu as répondu, que j'avais été autorisé à croire qu'on désirait mon départ, puisqu'on rendait mon existence impossible ici; que si j'avais été dans l'erreur et si on désire que je reste, je suis prêt; si on désire que je parte, je suis encore prêt. Qu'arrivant à Paris, je remettrai moi-même ou je me ferai précéder par l'acte qu'on voudrait. Je t'envoie un modèle. Dans ce cas, nulle condition; la retraite la plus absolue est le mieux. Dans le cas que l'on

veuille sincèrement que je reste, je ferai tout ce que la raison et le désir de complaire à mon frère, et de remplir le but qu'il a dû se proposer en m'envoyant ici exigeront. Mais il doit sentir aussi que rien d'indigne de moi ne peut être promis ni tenu. Je sens mieux que personne peut-être ce que je dois à l'Empereur et à la France, et l'on peut s'en rapporter à moi. Quel que soit le parti que préfère l'Empereur, il n'y a pas un instant à perdre, parce que tout est ici en dissolution. Si je dois quitter ce pays, que ce soit sur-le-champ. Renvoie-moi l'acte inclus avec les modifications qu'on exigerait, s'il peut en exister. Si je dois rester, prépare-toi à me rejoindre avec mes enfants, et sois précédée par des preuves de la bienveillance de l'Empereur, sans laquelle je ne puis rester ici. Il faut frapper l'opinion par des moyens différents, qui annoncent la stabilité de mon existence ici : ton arrivée, l'acceptation que ferait l'Empereur de l'ordre d'Espagne, quelques avances d'argent. Je me borne à un million par mois, jusqu'à ce que je jouisse de la totalité des contributions de l'Andalousie, qui sont absorbées par l'armée dont la présence est nécessaire par la résistance de Cadix.

Il y a dix jours que nous n'avons d'estafette de France.

M. le chef de bataillon du génie Clouet, qui te remettra cette lettre, est dans ma garde; il est parent et ami de M. Gaudin; c'est un excellent officier qui pourra revenir avec toi, si les affaires prennent cette tournure. »

Analyse du rapport de Soult sur la bataille de la Gébora. 19 février 1811.

« L'ennemi avait dressé son camp sur les hauteurs de San-Cristoval, à la rive droite de la Guadiana; et pendant qu'il s'occupait à le perfectionner, et à rendre impraticable le passage de la Gébora, le fort Pardalaros lui était enlevé. Il se croyait inexpugnable dans sa position, et paraissait jouir avec sécurité des communications avec Elvas et Campo-Mayor, qu'il avait rétablies. Cependant, des dispositions étaient faites pour l'attaquer dans cette position; mais il fallait forcément attendre que les eaux de la Guadiana et de la Gébora, qui s'étaient répandues dans les terres, fussent écoulées, et nos moyens de passage assurés.

Les pontonniers travaillèrent avec une telle activité, que, le 18, on eut le moyen de porter à la rive droite de l'infanterie et du canon. La nuit suivante, on en profita pour faire passer les troupes que M. le duc de Trévise avait à cet effet désignées. M. le général de division Latour-Maubourg mit en ligne la cavalerie de réserve; et le même jour, une nouvelle batterie de mortiers, qui avait été établie à la gauche de l'attaque du centre, obligea les ennemis à changer de camp, et à se mettre hors de la protection du fort de San-Cristoval.

Le 19, avant le jour, le général Latour-Maubourg fit passer sa cavalerie au gué de la Gébora, au-dessus du pont que, deux jours auparavant, l'ennemi avait détruit. Il se porta rapidement sur le chemin de Badajos à Campo-Mayor, où il commença l'attaque contre la gauche de la ligne ennemie; le 2^{e} de hussards pénétra même un instant dans leur

camp. Pendant ce temps, l'infanterie et la cavalerie aux ordres du général de division Girard passaient les gués à droite et à gauche du pont, malgré la rapidité du courant, et que la troupe eût de l'eau jusqu'à la ceinture. Aussitôt que les colonnes furent formées, M. le duc de Trévise donna ordre à M. le général Girard de se diriger sur la droite de l'ennemi, et de faire en sorte de gagner la hauteur, en se plaçant entre lui et San-Cristoval. Cette droite forcée, le général Girard devait changer de direction à droite, et se rabattre sur le gros des troupes ennemies, tandis que le général Latour-Maubourg avec sa cavalerie l'attaquerait par son flanc gauche, et ferait en sorte de l'entamer. Ce double mouvement s'exécuta avec toute la perfection que l'on peut atteindre dans un champ de Mars, malgré la vivacité du feu de l'ennemi. Les 34^{e} et 88^{e} régiments, formant la brigade du général Philippon, étaient en première ligne, et avaient un bataillon déployé et deux autres en colonne. Le 100^{e} suivait en réserve, à demi-distance de ligne; la 2^{e} compagnie du 4^{e} régiment d'artillerie légère marchait en deux batteries, à hauteur de l'infanterie. A cent pas, le feu de mes troupes commença, et elles continuèrent sans interruption leur mouvement, une partie ayant cependant la baïonnette croisée jusqu'à ce que toutes les masses de l'ennemi eussent été enfoncées et mises en déroute. La cavalerie, qui suivait sur les derrières de l'ennemi les progrès de l'infanterie, a alors exécuté diverses manœuvres, qui toutes ont été couronnées du plus grand succès. A dix heures du

matin, les deux divisions espagnoles qui, douze jours auparavant, étaient arrivées de Lisbonne, n'existaient plus. 850 des leurs étaient étendus sur le champ de bataille, 5 drapeaux, 17 pièces de canon, 20 caissons et 5,200 prisonniers. »

Joseph à Berthier. Madrid, 21 février 1811.

« La formation de l'armée du nord de l'Espagne, et la fixation des traitements extraordinaires permis par l'Empereur, me font désirer des explications que je prie Votre Altesse de vouloir bien me donner ; et, si cela est nécessaire, je la prie de prendre à ce sujet les ordres de l'Empereur.

1° Quels sont les rapports que je dois avoir avec l'arrondissement de l'armée du nord, comme roi de ce pays? La justice, les affaires ecclésiastiques doivent-elles être traitées par mes ministres? Que deviennent les intendants, administrateurs et employés particuliers de ces provinces, les militaires en activité et en non-activité?

2° Les arrondissements du nord, du midi, de Valence, doivent-ils contribuer aux frais du gouvernement? Quels sont mes rapports avec ces arrondissements? Votre Altesse ne peut pas ignorer les dilapidations et les profusions de l'Andalousie depuis la formation de l'armée du midi, qui m'a, de fait, rendu étranger à ces provinces. Le but de cette lettre n'est ni de me plaindre, ni de dénoncer : je demande comment l'Empereur veut que j'existe dans le centre de l'Espagne? Comment son armée y sera-t-elle soldée? Il y a huit mois qu'elle ne l'est plus; aussi le désordre est-il à son comble : le pays est

saccagé, les habitants aigris, les militaires mécontents. Votre Altesse en aura eu un échantillon dans la conduite du 22e de dragons, à l'occasion de la mort du général Marisy. Il n'y a pas ici de généraux français ; le général Dessolles se traîne péniblement ici, sans nulle utilité pour personne ; le général Lahoussaye est en mouvement pour chercher à communiquer avec l'armée du Portugal ; le général Lorge, dans la Manche, et le général Darmagnac, que j'ai employé à son arrivée ici, quoiqu'il ne soit pas compris dans le tableau de l'armée du centre, est dans la province de Cuença ; il n'y a pas ici un seul général de brigade de cavalerie. L'Empereur paraît frapper d'inutilité les officiers français qui se sont attachés à mon sort, d'après son autorisation et même ses ordres, souvent non provoqués. L'Empereur peut-il vouloir des choses aussi évidemment injustes? Comment dois-je payer ici, bien ou mal, des officiers pour ne pas servir? Comment! des officiers, Français comme moi, Espagnols comme moi, seront-ils, près de moi, regardés comme des gens suspects et frappés d'interdiction? Il est cependant une vérité : c'est que ces officiers sont plus propres que tous autres à pacifier le pays, à y faire établir mon gouvernement dès que les grandes masses armées sont dissipées par les armées de l'Empereur.

Il n'y a que deux manières de terminer les affaires d'Espagne, si je dois y rester. Je ne parle plus de la première, qui paraît n'avoir pas convenu à l'Empereur, celle où j'eusse continué à être de fait comme de droit le lieutenant de l'Empereur, recevant ses

ordres et les faisant exécuter par tous les chefs des corps d'armée.

L'autre mode, c'est que ces chefs reçoivent directement les ordres de l'Empereur et les fassent exécuter dans les pays non soumis, et que je reste au centre, défendu contre les grandes masses par les armées actives, n'ayant avec moi que des officiers et des troupes à mon service, recevant, ou par forme d'avance, directement de l'Empereur, une somme supplémentaire par mois; je pense qu'un million de francs par mois pourrait suffire; ou la recevant des quatre autres arrondissements de l'Espagne. Je pense que si l'Empereur peut me faire faire d'abord une avance de 2 millions de francs, et successivement un par mois, à compter du 1er janvier, il me serait possible de me passer, dans l'arrondissement du centre, de toutes troupes françaises. Avec une sévère économie et en payant, j'aurai assez de troupes.

L'Empereur ne se refusant pas d'ailleurs à me donner un régiment ou deux, français ou étrangers, de cavalerie, que je solderai sans aucun mélange d'administration française. L'armée du midi aurait ses dépôts à Cordoue, celle du nord à Burgos; Madrid se trouverait débarrassé de tous les dépôts. Je pourrai établir un gouvernement, chaque jour gagner un village; et à la pacification générale l'Empereur aurait gagné beaucoup; car, je le répète, *tout ce que l'on vole ici est payé tôt ou tard par le sang français*. Je dois ajouter de plus que l'habitude

du pillage fait de beaucoup de soldats alliés des déserteurs, et ensuite des brigands même.

L'état actuel ne peut pas durer ici : les troupes ne sont pas payées, mon gouvernement ne l'est pas; il est dû 8 mois à ma garde, 13 mois aux employés civils. Comment puis-je donner des traitements extraordinaires, des frais de table que l'on a établis en Andalousie, où l'on a entrepris des travaux que la paix la plus longue ne permettra pas, lorsque l'on voudra que toutes les parties du royaume reçoivent les mêmes secours ?

Je ne puis pas voir traiter les Français de l'armée d'une manière, et les militaires de ma garde et des régiments espagnols de l'autre; et comment, cependant, subvenir à tout ce surcroît de dépense?

Je prie Votre Altesse de mettre ces observations sous les yeux de l'Empereur. Je ne doute pas qu'elles ne le frappent, qu'il ne voie mon désir de faire quelque chose, de n'être pas inutile; et rester ici tant que je puis, si cela lui convient, et de la manière la moins inconvenante pour moi.

Je le répète, le but de ma lettre n'est pas de dénoncer : ainsi je n'entre dans aucun détail. Sa Majesté Impériale sentira qu'il faut que j'aie de grandes et fortes raisons pour ouvrir des opinions semblables à celles que contient cette lettre.

Votre Altesse doit voir dans la franchise de ces explications ma confiance en elle, mon sincère dévouement pour l'Empereur, et mon amitié pour Votre Altesse. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 22 février 1811.

« Ma chère amie, ma position ici empire tellement tous les jours, que je me suis déterminé à écrire la lettre dont ci-joint copie. Tu peux en parler à l'Empereur ; je ne puis plus rétablir l'ordre avec les officiers que l'on m'a donnés.

Si l'Empereur adopte ma proposition, j'aurai plus de peine et de travail ; mais j'en espère du succès, et je jouirai au moins du fruit de mes peines. Aujourd'hui je me discrédite tous les jours davantage par la mauvaise conduite des gens que je ne puis réprimer : je préfère exposer tous les jours, s'il le faut, ma vie avec des troupes nouvelles dans un arrondissement où le bien et le mal seront mon ouvrage, que de continuer dans l'état de tiraillement, d'humiliations et d'anarchie où je me trouve entre mes ministres et les administrateurs français, le peuple et l'armée, les insurgés et les hommes qui ont pris parti pour moi. Tout système simple peut être mené à bonne fin par moi, j'en ai la confiance ; mais je ne puis l'impossible. Je propose donc, en deux mots, de rester dans les provinces du centre avec les seules troupes et officiers à mon service. Je ne demande pour cela à l'Empereur qu'une avance d'un million par mois, à compter du 1^er^ janvier. Une avance de 2 à 3 millions me serait encore nécessaire pour payer une partie de l'arriéré ; mais enfin, si tu venais ici et que l'Empereur ne pût me faire cette avance, ne pourrais-tu pas me la procurer en hypothéquant tous les biens-fonds que tu laisserais en France ? Qu'on me livre à mes moyens, si l'on veut de moi ; je ne crains aucune situation,

mais je ne puis rester plus longtemps comme je suis.

L'armée française du centre deviendrait disponible; elle pourrait occuper Murcie, Suchet Valence; et l'Empereur pourrait retirer plus qu'il ne faudrait, avec une sévère administration, pour se couvrir des avances qu'il devrait me faire. Mais il sentira que tout ce système repose sur le payement exact de ces avances. Je trouverai le reste dans mon activité et les ressources de mon esprit, dès que je ne serai plus dans la position forcée, dégradante dans laquelle je reste encore, prenant patience plutôt que de rompre contre la volonté de l'Empereur.

Dès que je me réduis aux propositions contenues dans cette lettre, tu dois sentir combien il m'en coûtera de rentrer en France, si cela ne convient pas à l'Empereur; et j'avoue qu'il ne doit pas le désirer, parce que je sens que je ne serai pas facilement remplacé ici. Quelque chose que l'on puisse croire, si je quitte l'Espagne, j'y serai forcé. Cette lettre me paraît devoir démontrer cette vérité jusqu'à l'évidence. »

Joseph à Berthier. Madrid, 24 février 1811.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse Sérénissime du 5. Je fais donner l'ordre au général Lahoussaye de se mettre en mesure de remplir les intentions de l'Empereur en se fortifiant à Alcantara. Si j'avais quelques moyens de finances, j'aurais assez de troupes espagnoles pour pouvoir faire soutenir le général Lahoussaye par tout ce qui reste de dispo-

nible de troupes françaises dans cette province. Votre Altesse doit sentir que sans argent on ne peut ni former ni entretenir des troupes. Les Espagnols qui prennent du service ne désertent plus aujourd'hui, *tant qu'ils sont payés;* l'opinion publique ne leur fait plus abandonner leurs drapeaux; ce n'est que le dénûment où ils se trouvent de tout, tandis que dans l'Andalousie on se livre à toutes sortes de profusions. Français et Espagnols, tout ce qui est auprès de moi est dans la plus affreuse misère. Aussi ne puis-je répondre de rien. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 5 mars 1811.

« Ma chère amie, j'ai reçu ta lettre du 12 et celle du 14, par le colonel Lejeune.

Si nous avons la guerre avec la Russie, comme on le dit, il faut que l'Empereur m'envoie des secours d'argent, et qu'il montre pour moi beaucoup de confiance; je le seconderai peut-être plus qu'il ne pense, et pourrai lui rendre des troupes. Mais de l'argent et le moyen de réprimer le désordre, qui est à son comble dans les divers gouvernements, et qui perpétue la guerre par l'exaspération des peuples! Du reste, tous les jours des chefs de bande rentrent dans leur famille, et beaucoup d'insurgés abandonnent Cadix pour Madrid. »

Joseph à Berthier. Madrid, 5 mars 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 14, qui m'a été remise par le colonel Lejeune, à qui j'ai fait connaître notre position ici. Il était déjà fort avancé dans cette connaissance par les rapports qu'il avait eus avec les officiers français sur sa route, et à Madrid. Je remercie Votre Altesse de tout ce que

sa lettre contient d'aimable et d'affectueux; elle prouve bien qu'elle apprécie mes sentiments à son égard.

Si tous les rapports qui nous arrivent du nord de l'Espagne sur la guerre de Russie se vérifient, Votre Altesse sentira que Sa Majesté ne doit pas négliger d'augmenter les secours d'argent que j'ai demandés par ma dernière lettre, dans laquelle je ne pensais pas à l'hypothèse de la guerre avec la Russie, l'envoi de secours d'argent pouvant permettre le renvoi de secours d'hommes d'Espagne en France. Les Espagnols ne combattent plus pour Ferdinand; le moment de la détente était arrivé. Les Anglais viennent de débarquer beaucoup d'argent, d'armes à Alicante, Cadix; ils font de grands efforts pour alimenter la guerre intérieure. Il me faut des secours d'argent, si l'Empereur veut que je le seconde puissamment, et peut-être plus qu'il ne pense. Je lui demande quelques millions et beaucoup de confiance : c'est le moyen de réprimer le désordre. »

Napoléon à Berthier. Paris, 8 mars 1811.

« Mon cousin, il y a 3 millions à Burgos et 2 millions à Valladolid; les 2 millions qui sont à Valladolid sont destinés pour l'armée du Portugal, ainsi qu'un des 3 millions qui sont à Burgos. Ordonnez au duc d'Istrie de faire réunir les 3 millions destinés à l'armée de Portugal, et de les diriger sur cette armée aussitôt qu'elle aura pris une position définitive, soit qu'elle se dirige sur l'Alentejo, soit qu'elle revienne sur Coïmbre. Tout porte à penser qu'à l'heure qu'il est, un mouvement quelconque est

décidé. Un des deux autres millions qui restent à Burgos est destiné pour Madrid ; donnez l'ordre au duc d'Istrie de le faire partir pour cette destination. L'autre million est destiné pour l'armée du midi; mais cette armée en a moins besoin. J'autorise le duc d'Istrie à disposer de 500 mille francs pour payer les détachements de l'armée du Portugal qui sont dans les provinces de Salamanque, et à envoyer les 500 autres mille francs à Madrid pour l'armée du centre. »

Napoléon à Berthier. Paris, 8 mars 1811.

« Mon cousin, donnez ordre que 3 millions partent de Bayonne pour Burgos. Vous ferez répartir 500 mille francs entre les corps de la province de Santander et des autres arrondissements de l'armée du nord, qui en ont le plus besoin, en recommandant spécialement de mettre la solde de la gendarmerie à jour. Vous destinerez 1 million 500 mille francs à être envoyés à l'armée du Portugal, ce qui, avec les 3 millions 500 mille francs que je vous ai donné l'ordre d'envoyer à cette armée, fera un total de 5 millions. Vous enverrez 1 million à l'armée du centre, et ces fonds seront pris sur les fonds des armées d'Espagne et de Portugal de 1810.

Faites-moi connaître ce qui est redû par le Trésor pour 1810 et pour cette année. »

Napoléon à Berthier. Paris, 9 mars 1811.

« Mon cousin, je vous prie d'écrire une lettre particulière au général Suchet, pour lui témoigner ma satisfaction de la bonne conduite qu'il a tenue dans la campagne qui vient d'avoir lieu ; que j'attends beaucoup de son zèle pour pousser le siége de Tar-

ragone. Cette ville prise, il aura réellement conquis la Catalogne. Il faut que l'officier que vous lui enverrez lui dise de vive voix que c'est dans Tarragone qu'il trouvera son bâton de maréchal de France. Vous lui direz qu'il aura sous ses ordres 40 mille hommes; qu'avec une pareille armée il peut laisser en arrière assez de troupes pour garder l'Aragon et menacer Valence, tandis qu'il assiégera Tarragone. Je suis de son opinion, Valence tombera d'elle-même. C'est là que les armées d'Aragon et de Catalogne seront récompensées de leurs fatigues. »

Napoléon à Berthier. Paris, 9 mars 1811.

« Mon cousin, écrivez au roi d'Espagne que son aide de camp, Clermont-Tonnerre, m'avait apporté des nouvelles avantageuses de ce qui se passait à Valence; qu'il est fâcheux qu'elles ne se soient pas confirmées; que cependant il paraît, par les derniers rapports, qu'il y a beaucoup d'agitation dans les partis qui divisent cette ville ; que le général Suchet demande 30 mille hommes et 40 bouches à feu pour soumettre cette place ; mais que dans ce moment le point important est Tarragone; qu'il faut prendre cette place avant tout. »

Napoléon à Berthier. Paris, 9 mars 1811.

« Mon cousin, écrivez au roi d'Espagne que le général Lahoussaye a très-mal fait de se mettre en communication avec le duc de Dalmatie ; que nous n'avons point de nouvelles de l'armée du midi ; que nous savons seulement, par les journaux anglais, que le 25 janvier Ballesteros a été entièrement défait par le général Gazan; que ce n'était pas par Cuença qu'il fallait envoyer des troupes, mais du

côté du Portugal, où se décident les plus grandes affaires. »

Napoléon à Berthier. Paris, 9 mars 1811.

« Mon cousin, le gouvernement d'Aragon sera augmenté des provinces de Tortose, de Lérida, de Tarragone, et des pays à l'ouest d'une ligne partant de la tour de Garraf, sur le bord de la mer, passant au col d'Ordal, suivant le cours de la Noya jusqu'à Horra, celui de la rivière Llobregat jusqu'à la Sègre, et de là les frontières des provinces de Lérida jusqu'à Noguerra, qui divisera, comme autrefois, les deux gouvernements jusqu'aux Pyrénées. Vous ferez connaître cette disposition au général Suchet, en lui annonçant que toutes les troupes faisant partie de l'armée active de Catalogne passeront sur-le-champ sous ses ordres, savoir : 4 régiments, 7^{e} de ligne, 42^{e} de ligne, 1er léger, 10^{e} de ligne; la division italienne, la division napolitaine, le 24^{e} de dragons, dragons Napoléon, chasseurs royaux. Il laissera sous les ordres du duc de Tarente le 29^{e} de chasseurs, le bataillon du 93^{e} de ligne, le bataillon du grand-duché de Berg, et une compagnie d'artillerie; ce détachement se rendra à Barcelone pour en augmenter la garnison et faire partie de l'armée de Catalogne, dont le quartier général sera à Barcelone.

L'escadron du 24^{e} dragons, et les détachements italiens et napolitains des corps faisant partie de l'armée d'Aragon qui sont dans la haute Catalogne ou à Barcelone, rejoindront leurs corps aussitôt que ce mouvement pourra se faire avec sûreté. Il

appartiendra à l'armée de Catalogne d'occuper le mont Serrat, et d'assiéger Cardone, Berga et Urgel ; il appartiendra à l'armée d'Aragon de faire le siége de Tarragone. Le général Suchet se concertera avec le duc de Tarente pour la marche de ce dernier sur Barcelone avec le détachement qui doit y entrer avec lui. On verra s'il est à propos de faire faire un mouvement au corps d'armée active de Catalogne, en tout ou en partie, soit pour s'emparer définitivement du mont Serrat et refouler l'ennemi sur Tarragone ; soit, si l'opération n'est pas jugée actuellement nécessaire, pour protéger la rentrée à Barcelone du détachement du duc de Tarente. Dans ce dernier cas, le duc de Tarente menacera le mont Serrat d'une attaque pour y retenir l'ennemi, et empêcher qu'il ne sorte pour inquiéter le siége de Tarragone. Vous vous concerterez avec le ministre de la guerre pour expédier chacun un officier porteur d'ordre en duplicata, par deux routes différentes, celle de Pampelune et celle de Jaca.

L'officier qu'enverra le ministre de la guerre portera vos ordres et les siens ; il arrivera d'abord chez le général Suchet, à qui il remettra les ordres à lui destinés ; il ne se rendra chez le duc de Tarente, pour lui remettre les siens, qu'après avoir reçu les ordres du général Suchet. L'officier que vous enverrez par l'autre route, avec les duplicata de vos ordres et de ceux du ministre, arrivera également, d'abord chez le général Suchet, dont il prendra les ordres pour le jour et le temps qu'il arrivera à Lérida.

Mon intention est que le général Suchet arrive à l'armée peu après l'officier. Il faut choisir des officiers intelligents et qui connaissent leur mission, afin qu'en cas d'événement, soit de départ du général Suchet, soit même de mort, ils ne remettent rien au duc de Tarente qu'après avoir vu le général Suchet. Vous comprenez l'importance que l'armée de Catalogne ne reste point sans commandement, et que le général Suchet soit instruit, et puisse diriger toute cette affaire.

Vous ordonnerez au général Suchet de s'occuper sur-le-champ du siége de Tarragone; il choisira sa ligne d'occupation ou par Lérida ou par Mora; il fera fortifier des points intermédiaires : celui de Mont-Blanc paraît très-important à occuper solidement par des retranchements. Il portera des approvisionnements considérables sur le col Balaguer; il verra s'il lui serait utile de se servir de quelques barques par mer. Je le laisse maître de composer ses divisions comme il voudra, en mêlant les troupes de Catalogne avec celles d'Aragon.

La prise de Tarragone doit couronner la gloire militaire que le général Suchet a acquise dans cette campagne, et lui donner de nouveaux titres près de moi. »

Napoléon à Clarke. Paris, 9 mars 1811.

« Monsieur le duc de Feltre, je vous renvoie le mémoire du duc de Tarente sur la situation des choses en Catalogne.

Le maréchal n'a pas fait faire un seul pas à la guerre dans ce pays; il paraît ne pas connaître le système qu'il faut adopter dans des pays de mon-

tagnes. Il est certain que les courses qu'il a fait faire à son armée à travers un pays difficile, et sans avoir un plan d'opérations bien concerté, ont dû fatiguer ses troupes inutilement et sans espoir de succès.

Si dernièrement il avait marché de Lérida à Tarragone avec mesure, et en établissant des postes fortifiés sur toute la route de Mont-Blanc, il serait arrivé à Reuss, à l'abri des efforts des insurgés.

J'adhère cependant aux principales mesures qu'il a proposées.

Ainsi, le gouvernement d'Aragon sera augmenté des provinces de Tortose, de Lérida, de Tarragone, et du pays à l'ouest d'une ligne partant de la tour de Garraf, sur le bord de la mer, passant au col d'Ordal, suivant le cours de la Noya jusqu'à Horra; celui de la rivière de Llobregat jusqu'à la Sègre, et de là les frontières de la province de Lérida jusqu'à la Noguera, qui divisera, comme autrefois, les deux gouvernements jusqu'aux Pyrénées.

Vous ferez connaître au duc de Tarente ces dispositions, et qu'en conséquence toutes les troupes faisant partie de l'armée active de Catalogne passeront sur-le-champ sous les ordres du général Suchet, à l'exception du bataillon du 93^{e} de ligne, du 29^{e} de chasseurs, du bataillon du grand-duché de Berg, et d'une compagnie d'artillerie, qui se rendront à Barcelone pour en augmenter la garnison et faire partie de l'armée de Catalogne.

Un escadron du 24^{e} de dragons, et les détachements italiens et napolitains des corps faisant partie dorénavant de l'armée d'Aragon, rejoindront leurs

corps en Aragon aussitôt que ce mouvement pourra se faire avec sûreté.

Il appartient à l'armée de Catalogne, dont le quartier général sera à Barcelone, de s'emparer, quand les circonstances le permettront, du mont Serrat, de faire les siéges de Cardone, de Berga et d'Urgel.

Il appartient à l'armée d'Aragon de faire le siége de Tarragone. Aussitôt que la division de Puycerda sera forte de 6 mille hommes, elle entrera dans Puycerda, et menacera Urgel.

La garnison de Barcelone sera augmentée du 102^{e} régiment de ligne, et de tous les détachements appartenant au 93^{e} et aux autres régiments qui sont à Barcelone, et portée ainsi à 8 mille hommes.

Le duc de Tarente se concertera avec le général Suchet pour sa marche sur Barcelone, avec le détachement qui doit y entrer avec lui. On verra s'il est à propos de faire faire un mouvement au corps d'armée active de Catalogne en tout ou en partie, soit pour s'emparer définitivement du mont Serrat, de refouler l'ennemi sur Tarragone; soit, si l'opération n'est pas jugée actuellement nécessaire, pour protéger la rentrée à Barcelone du détachement du duc de Tarente. Dans ce dernier cas, le duc de Tarente menacera le mont Serrat d'une attaque pour y retenir l'ennemi, et empêcher qu'il n'en sorte pour inquiéter le siége de Tarragone.

Quand on pourra être maître du mont Serrat, il faudra y établir et retrancher convenablement une garnison de mille à 1,200 hommes.

Le major général fera connaître ces dispositions

au général Suchet. Vous vous concerterez avec lui pour expédier chacun un officier porteur d'ordres en duplicata, par deux routes différentes, celle de Pampelune et celle de Jaca.

L'officier que vous enverrez portera vos ordres et ceux du major général; il arrivera d'abord chez le général Suchet, à qui il remettra les ordres à lui destinés; il ne se rendra chez le duc de Tarente pour lui remettre les siens qu'après avoir reçu les ordres du général Suchet.

L'officier que le major général enverra par l'autre route avec les duplicata de vos ordres et des siens arrivera également d'abord chez le général Suchet, dont il prendra les ordres pour le jour et le temps qu'il arrivera à Lérida. Mon intention est que le général Suchet arrive à l'armée peu après l'officier.

Il faut choisir des officiers intelligents, et qui connaissent leur mission, afin qu'en cas d'événement, soit de la part du général Suchet, ou même de mort, ils ne remettent rien au duc de Tarente qu'après avoir vu le général Suchet. Vous comprenez l'importance que l'armée de Catalogne ne reste point sans commandement, et que le général Suchet soit instruit et puisse diriger toute cette affaire. »

Joseph à Berthier. Madrid, 9 mars 1811.

« Je n'ai aucune nouvelle de Paris depuis la lettre de Votre Altesse, dont était porteur M. le colonel Lejeune, qui m'avait annoncé cependant deux estafettes. Il paraît qu'elles ont été arrêtées dans le nord,

ainsi que les convois d'argent destinés à l'armée du midi et du centre.

Je n'ai pas d'expressions pour rendre la pénurie et les besoins de tous les genres qu'éprouvent ici tous les services. Je n'en excepte aucun. J'ignore quelle sera la suite de tant de désordres occasionnés par tant de privations. J'attends une décision à tout ce que j'ai écrit depuis si longtemps, et notamment le 14 février.

Il faut cependant que l'Empereur sache, par le canal de Votre Altesse, qu'aujourd'hui même j'ai été obligé de faire vendre les vases sacrés de ma propre chapelle, pour payer le pain des troupes qui sont à Madrid. Comment ferons-nous demain ? Je n'en sais rien à l'heure qu'il est.

Des voyageurs annoncent l'occupation de Badajos par les troupes du corps du maréchal Mortier. »

Napoléon à Berthier. Paris, 10 mars 1811.

« Mon cousin, envoyez l'ordre à l'armée du centre de faire des détachements pour établir la communication avec le duc de Dalmatie par Mérida, et avoir des nouvelles de ses opérations. Écrivez en même temps au duc d'Istric, pour qu'il fasse une circulaire à tous les généraux de l'arrondissement de l'armée du nord, qui les tienne en garde contre les nouvelles et les rapports ridicules qu'on leur fait; ils devraient sentir qu'ils sont dupes des nouvelles que les Anglais, les Portugais et les Espagnols leur font donner. »

Napoléon à Clarke. Paris,

« Monsieur le duc de Feltre, je vous renvoie les lettres du général Baraguey-d'Hilliers. Envoyez-

lui un officier. Il n'est pas encore temps de lui faire connaître les changements que j'ai faits en Catalogne, puisqu'il ne serait pas convenable que le duc de Tarente les apprît d'une manière indirecte; mais il faut lui mander qu'aussitôt que le général Quesnel sera arrivé à Puycerda, et cherchera à prendre le fort d'Urgel, cela attirera d'autant l'ennemi de ce côté; qu'il faudra occuper les positions d'Olot et de Vicque, et reconnaître les autres positions qu'il y aurait à occuper pour se maintenir réellement en communication avec Barcelone; que l'ennemi va être serré de très-près du côté de Tarragone, et inquiété du côté d'Urgel; qu'il faudrait l'empêcher de s'établir entre Puycerda et la vallée de la Sègre et la vallée de Girone; qu'il paraît nécessaire d'occuper à cet effet Olot, Ripoll et Vicque, et d'avoir entre Barcelone et le château d'Hostalrich un ou deux points crénelés et fortifiés du côté de Granoller, situé au point de réunion du chemin de Vicque et de celui d'Hostalrich; que si le général Baraguey-d'Hilliers fait occuper Granoller et Vicque, il se trouvera en communication avec Barcelone; qu'alors des mouvements combinés seront concertés avec la garnison, et qu'il sera inutile d'envoyer le 102ᵉ à Barcelone, puisque cela fera le même effet; mais que cela ne peut avoir lieu qu'autant qu'arrivé à Vicque et à Granoller, on se mettra sur-le-champ à remuer la terre; qu'on crénellera des maisons, qu'on placera quelques pièces de canon; et qu'enfin par ces précautions on se mettra tout à fait à l'abri des miquelets et des bandes ennemies. Que la mission de l'officier que vous lui envoyez est de

10 mars 1811.

rapporter son opinion sur ce plan, sur la manière de remplir le but, et d'empêcher l'ennemi de s'établir entre la Cerdagne et Girone; sur le projet d'occuper Olot et Ripoll, sur celui de se placer à Vicque et à Granoller, de manière à communiquer avec Barcelone par des détachements de 2 à 300 hommes : bien entendu que les colonnes de Vicque et de Granoller feraient des sorties combinées avec celles de la garnison de Barcelone, toutes les fois que l'ennemi se présenterait.

Que ces opérations vont devenir faciles, la division Quesnel étant à Puycerda, Tarragone se trouvant cernée, et l'armée rentrant en Catalogne (car je ne la considère pas comme étant en Catalogne lorsqu'elle est à Lérida, au delà des montagnes); que toutes ces dispositions doivent accélérer beaucoup la soumission du pays; mais que, pour arriver à ce résultat, il faut se fortifier de manière que les détachements de 50 à 60 hommes, en ayant du canon, soient à l'abri de toute attaque; que cela se fait dans l'intérieur de l'Espagne, et que partout cela a réussi; qu'il a des sapeurs et de l'artillerie, et qu'il peut sur-le-champ fortifier Vicque et les autres points qu'il jugera convenable d'occuper.

Que ce projet est plus avantageux que celui de renforcer Barcelone, d'autant plus que ce qu'on enverrait à Barcelone pourra occuper des points intermédiaires en avant de cette place. »

Berthier à Napoléon. Paris,

« Sire, la formation des gouvernements en Espagne, leur administration, l'autorisation donnée au

maréchal duc de Dalmatie d'accorder des traitements extraordinaires conformément au tarif approuvé par Votre Majesté, ont engagé le roi à m'écrire de sa propre main une longue lettre, dont l'objet est de connaître les intentions de Votre Majesté pour les exécuter. 1° Quels sont les rapports que le roi doit avoir avec l'arrondissement des armées d'Espagne, comme roi de ce pays? La justice, les affaires ecclésiastiques, doivent-elles être traitées par les ministres du roi? Que deviennent les intendants, administrateurs et employés particuliers de ces provinces, les militaires en activité et en non-activité? 12 mars 1811.

Les arrondissements du nord, du midi, de Valence, doivent-ils contribuer aux frais du gouvernement? Quels sont les rapports du roi avec ces arrondissements? Le roi se plaint des dilapidations et des profusions de l'Andalousie depuis la formation de l'armée du midi, qui l'a rendu étranger à ces provinces. Son but n'est point de se plaindre ni de dénoncer; mais il demande comment Votre Majesté veut qu'il existe dans le centre de l'Espagne? comment votre armée y sera-t-elle soldée? Il y a huit mois qu'elle ne l'est plus; aussi, le désordre est à son comble, le pays est saccagé, les habitants aigris, les militaires mécontents. Le roi en cite une preuve dans la conduite du 29ᵉ régiment de dragons, à l'occasion du général Marisy. Il n'y a pas à Madrid de généraux français; le général Dessolles se traîne péniblement, sans nulle utilité pour personne; le général Lahoussaye est en mouvement pour chercher à communiquer avec l'armée de Portugal; le

général Lorge est dans la Manche, et le général Darmagnac, quoiqu'il ne soit pas compris dans le tableau de l'armée du centre, est dans la province de Cuença. Le roi paraît regretter l'inutilité dont sont frappés les officiers français attachés à lui d'après l'autorisation de Votre Majesté. Il les croit, plus que tous autres, propres à pacifier le pays et à y faire établir son gouvernement, dès que les grandes masses armées sont dissipées par les armées de Votre Majesté.

Le roi pense qu'il n'y a que deux manières de terminer les affaires d'Espagne. La première, qui ne paraît pas être entrée dans les intentions de Votre Majesté, est que le roi continue d'être son lieutenant recevant ses ordres, et les faisant exécuter par tous les chefs des corps d'armée. L'autre mode est que les chefs reçoivent directement les ordres de Votre Majesté, et les fassent exécuter dans les pays non insoumis; que le roi reste au centre, défendu contre les grandes masses par les armées actives, n'ayant avec lui que des officiers et des troupes à son service, recevant ou par forme d'avance, directement de Votre Majesté, une somme supplémentaire par mois (le roi pense qu'un million pourrait suffire); ou la recevant des quatre autres arrondissements de l'Espagne; une avance de 2 millions, et seulement un par mois à compter du 1er janvier. Il lui serait possible de se passer dans l'arrondissement du centre de toutes les troupes françaises; avec une sévère économie et en payant, il aurait assez de troupes, Votre Majesté ne se refusant pas d'ailleurs à lui donner

un régiment ou deux, français ou étrangers, de cavalerie, qu'il solderait, sans aucun mélange d'administration française; l'armée du midi aurait ses dépôts à Cordoue, celle du nord à Burgos; Madrid se trouverait débarrassé de tous les dépôts.

Le roi pourrait établir son gouvernement, chaque jour gagner un village, et à la pacification générale Votre Majesté aurait gagné beaucoup; car, répète le roi, tout ce que l'on vole est payé tôt ou tard par le sang francais; l'habitude du pillage fait de beaucoup de soldats alliés des déserteurs, et même ensuite des brigands.

Le roi termine par les observations suivantes :

L'état actuel ne peut pas durer; les troupes ne sont pas payées, son gouvernement ne l'est pas; il est dû huit mois à sa garde, treize mois aux emplois civils : comment peut-il donner des traitements extraordinaires? En Andalousie, on a établi des frais de table : on entreprend dans cette province des travaux que la plus longue paix ne permettra pas, quand on voudra que toutes les parties du royaume reçoivent les mêmes secours. Les Français de l'armée sont traités d'une manière, et les militaires de la garde, ainsi que les régiments espagnols, d'une autre.

Telles sont, Sire, les observations que le roi m'invite à mettre sous les yeux de Votre Majesté; il ne doute pas qu'elles ne la frappent, et qu'elle n'y voie le désir qu'a le roi de faire quelque chose..., de n'être pas inutile. Enfin, dit le roi en finissant, je n'entre dans aucun détail : Sa Majesté Impériale sentira qu'il

faut que j'aie de fortes et grandes raisons pour ouvrir des opinions semblables à celles que contient cette lettre.

Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses intentions. »

Napoléon à Clarke. Saint-Cloud, 12 mars 1811.

« Monsieur le duc de Feltre, mandez au maréchal Macdonald qu'il serait bien important que, sans exposer le blocus de Figuières, il pût, avec un corps de 5 à 6 mille hommes, auquel il pourrait même joindre l'escadron du 20e qui est à Montlouis, se porter sur Barcelone pour battre la campagne, se porter sur Vicque, détruire les rassemblements qui se forment là, se porter sur le mont Serrat pour le prendre, ou, s'il ne juge pas prudent de l'attaquer, au moins le menacer, et faire une diversion en faveur de Tarragone. Mais que l'essentiel est de bien garder le blocus de Figuières ; que je m'en repose sur lui pour cet objet, et que je suppose qu'il a fait rembarquer les Anglais qui avaient un moment touché terre. »

Le ministre de la guerre à Napoléon. Paris, 13 mars 1811.

« Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté les détails qui m'ont été transmis relativement à des malversations dont sont accusés plusieurs officiers supérieurs de l'armée de Portugal; on m'annonce :

1° Que X..., colonel du .... régiment provisoire de dragons, envoyé en mission avec une partie de son régiment pour activer la rentrée des réquisitions, a vendu, dans le courant d'octobre dernier, le chargement de 87 voitures de blé, qu'il

avait prises sur une bande qui venait de les enlever; que le produit de la vente de ce chargement n'a été versé dans aucune caisse publique, et qu'il n'en a pas été rendu compte;

2° Que X...., chef d'escadron du ... régiment de dragons, a vendu pour plus de 40 mille réaux de sel dans une partie de la province d'Avila, où il avait été envoyé pour suivre la rentrée des réquisitions;

3° Que X....., colonel d'une demi-brigade provisoire, envoyé à Ledesma en qualité de commandant militaire, a favorisé la levée de plusieurs sommes d'argent et la conversion en argent de différentes denrées, soit aux places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, soit à la subsistance des troupes sous ses ordres. En soumettant ces détails à Votre Majesté, j'ai l'honneur de lui annoncer que j'en ai donné connaissance à Son Altesse le prince de Wagram et de Neufchâtel, major général. »

Joseph à Berthier. Madrid, 13 mars 1811.

« Ce n'est pas sans un sentiment bien pénible que j'ai lu la lettre de Votre Altesse du 18 février. Comment le général Belliard prend-il plus d'intérêt que moi à la conservation de ma capitale? Comment un homme que je reçois tous les jours ne me communique-t-il pas ses craintes sur les poudres du Retiro, et préfère-t-il les envoyer à Paris à Votre Altesse? Comment Votre Altesse peut-elle penser qu'un homme qui n'a pas de pain, de souliers à donner à ceux qui ont le malheur de servir sous ses ordres, peut se livrer à des constructions d'un demi-million de réaux? Comment peut-on croire,

enfin, que des constructions que l'on n'a pas faites depuis trois ans, lorsque Madrid était le pivot d'opérations si importantes, soient si urgentes, si elles étaient possibles (1)? Dois-je répéter si souvent que les troupes à mon service ne sont ni payées ni vêtues depuis huit mois? Celles de l'Empereur n'ont pas de solde depuis sept; leur subsistance même est compromise aujourd'hui. Les fournisseurs viennent d'être nantis des seuls objets de valeur qui existaient encore dans le palais de Madrid, et j'ai dû dépouiller la chapelle de ma maison : cette ressource nous mènera quinze jours pour les vivres.

Je suis obligé de garder à Madrid le moins de troupes possibles, ne pouvant les nourrir : elles vivent dans les provinces, mais elles coûtent cher au Trésor, qu'elles n'alimentent pas, par beaucoup de raisons. D'ailleurs, *Avila* est épuisée par les dépôts de l'armée du Portugal; l'*Estramadure*, par le 5e corps et les guérillas; *Cuença* est ruinée, et ne peut être occupée d'une manière profitable qu'autant que Valence le sera. Il faut dans cette province avancer ou reculer sur le Tage, parce que la ville même de Cuença et ses environs sont tout à fait hors d'état de nourrir aucune troupe. *Ségovie,* épuisée par l'armée du Portugal, ne fournit pas au Trésor 200 mille réaux par mois; *Guadalaxara* nourrit et solde, bien ou mal, les deux régiments

(1) Le général Belliard avait cru devoir envoyer directement à Paris un rapport auquel le roi Joseph fait ici allusion, rapport écrit probablement dans le but de se faire valoir auprès de l'Empereur.

Royal-Étranger et Irlandais ; *Tolède*, vexée par les guérillas et traversée par les immenses convois de l'Andalousie, rend à peine 200 mille réaux; la *Manche*, théâtre continuel de petits combats des corps avancés de l'armée de Murcie, des guérillas de l'Estramadure, de la province même, n'envoie pas à Madrid 600 mille réaux; *Madrid* n'a d'autre ressource qne celle des droits d'entrée de ses barrières : ces droits ont été jusqu'à 100 mille réaux par jour autrefois; aujourd'hui, par le peu de consommation des objets de luxe, la contrebande, favorisée par les convois allant et venant de France et d'Andalousie, par le voisinage du Retiro, par la démoralisation générale occasionnée par le manque de payement à tous les employés, cette ressource est réduite à 50 et même à 40 mille réaux par jour, ce qui fait par mois un million et demi, qui, ajouté à un autre million des provinces de Ségovie, Manche et Tolède, fait une recette de 2 millions et demi. Je comprends dans les droits d'entrée les autres droits indirects, les dîmes et droits de fisc sur les terres de la province de Madrid alimentant l'armée éparse dans les cantonnements et garnisons. Tout autre article de recette ne la porte pas à 4 millions par mois.

Je suppose donc 4 millions par mois, fixes. C'est là toute ma ressource.

Voici mes dépenses : 12 millions de réaux, après avoir réduit l'impossible, et ma propre dépense au cinquième de ma liste civile. En supposant que je ne dépenserai pas un sol pour l'armée française

du centre, que l'ordre se rétablirait ici, j'ai un arriéré de plus d'un an. MM. Mazzaredo et Campo-Alange sont arrivés au point de me demander des rations pour nourrir leurs familles, et j'ai dû les refuser, car tous les employés civils eussent fait la même demande. Mon ambassadeur en Russie est en banqueroute; celui de Paris est mort dans la dernière misère, et je vis ici au milieu des décombres d'une vaste monarchie, qui ne s'animent et n'ont de voix que pour demander du pain au malheureux qui se dit leur roi. C'est là ma position. Que Votre Altesse, que l'Empereur juge s'il est juste qu'elle continue ainsi longtemps. S'il est un homme qui écrive autrement en France sur ma situation, cet homme est à coup sûr un idiot ou un traître. La plus grande preuve de dévouement que j'aie donnée à l'Empereur et à ce pays, que je puisse jamais leur donner, c'est ma résignation depuis un an; mais les choses forcées ont un terme, la justice de l'Empereur les fera cesser, ou elles cesseront d'elles-mêmes d'une manière que je ne prévois pas.

Que peut, que doit même faire l'Empereur? Ordonner que l'arrondissement de l'armée du midi fournisse avant tout 4 millions au Trésor de Madrid; que l'arrondissement de l'armée du Nord fournisse la même somme à Madrid; me permettre de renvoyer en France *les fripons*, *et d'avoir confiance en moi.*

Je ne voulais pas écrire un long mémoire; mais je ne regrette pas la peine que vous prendrez à le lire, si vous parvenez à le faire lire à l'Empereur. »

Napoléon à Berthier. Paris, 16 mars 1811.

« Mon cousin, faites sentir au roi d'Espagne la nécessité de faire partir pour Séville tous les détachements qui appartiennent aux 4e, 5e et 1er corps dans l'arrondissement de son armée ; faites-lui connaître que cela est de rigueur, et qu'il est indispensable que le général Lahoussaye appuie sur la gauche du Tage pour se mettre en communication avec le duc de Dalmatie. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 19 mars 1811.

« Ma chère amie, je suis retenu au lit par une fièvre de rhume qui n'aura aucune suite ; je t'écris ceci, crainte que quelque indiscret ne t'écrive et ne t'alarme mal à propos.

Je n'ai pas reçu encore la réponse à mes lettres des 10 et 14 février : si elles sont négatives, ou si elles n'arrivent pas, je serai forcé de me mettre en route ; j'apporterai moi-même mon blanc-seing. Je dois te dire que mon départ de ce pays sera un événement heureux pour tout le monde ici, excepté le nombre très-rétréci des amis, que je ne dois pas compter : non que mon caractère personnel ait mérité ni même excité cette manière de sentir, je suis loin de le penser ; mais l'inutilité de ma présence, le fardeau même dont je suis ici, puisque enfin, bon gré mal gré, je coûte plus de 200 mille francs par mois, et c'est certainement plus que je ne vaux aujourd'hui pour le bien-être de ce pays (mes employés ne sont pas payés depuis treize mois) ; tout doit avoir un terme, et ce terme est arrivé. J'ai manqué avoir une insurrection il y a trois jours, pour le renchérissement du pain.

Le *Moniteur* du 26 achève d'abattre tout le moral des gens attachés à l'espoir de voir leur patrie se soutenir; tout s'en ressent, et je suis réduit, aujourd'hui que j'écris, à 10 mille francs que rendent les entrées de Madrid. J'ai pu, en faisant vendre des objets précieux de ma chapelle, donner quelque secours à ma garde et à la garnison; mais ce secours, qui s'élève à 500 mille francs, ne me tire pas d'embarras plus de dix jours. Il est dû à ma garde 20 millions de réaux, etc. Dans cet état de choses, je mériterais mon sort, si je le prolongeais volontairement. Annonce donc à l'Empereur que je serai parti lorsque tu auras reçu cette lettre, si je n'ai pas reçu quelque secours dans l'intervalle. Mon état, ma santé me font désirer une parfaite tranquillité; j'espère et je désire, plus sincèrement que n'affecteront de le croire certaines gens, que l'Empereur ait bientôt assez d'enfants mâles pour que la pensée de personne ne puisse s'arrêter sur moi dans aucun calcul et dans aucune hypothèse, et que, rendu à moi-même, je m'occupe de mes enfants. Vivre aussi tranquille que j'ai vécu agité depuis vingt-cinq ans, et surtout depuis six, je ne demande pas autre chose à l'Empereur.

Je n'avais pas espéré pouvoir vivre à Mortefontaine, à cause du grand voisinage de Paris; mais si l'Empereur juge autrement, je l'en remercie, parce que je suis fatigué des connaissances nouvelles, et que je connais Mortefontaine. Je compte n'y voir qu'un nombre si limité de personnes, et d'un tel choix, que je ne craindrai pas leurs importunités, et n'au-

rai pas le désagrément de refuser et d'être refusé.

Le peu d'économie que j'avais a été et va être entièrement usé par mon départ et les dépenses qu'il entraîne. Sans doute j'aurai besoin de l'Empereur en arrivant à Paris; j'en aurai besoin encore pour ma garde, pour les personnes qui m'ont suivi. J'espère de sa justice, et peut-être même de son ancienne amitié, qu'il m'évitera de pénibles démarches, et qu'il ne voudra pas aggraver les désagréments de ma position.

Je partirai d'ici, disant que je vais voir l'Empereur. Je laisserai les choses telles que je les ai laissées à Naples, et avec bien moins d'inconvénients.

Il y a huit jours que je ne vois personne, et je déclare moi-même ma parfaite inutilité ici, surtout depuis le *Moniteur* du 26, qui, dans le fait, détruit en moi tout exercice de droit réel, puisque la seule puissance qui le reconnaissait le nie : ainsi j'éprouve bien les angoisses de la mort politique dans ce pays. Cependant je ne signe pas ma cession, parce que cela ne conviendrait pas à l'Empereur que je le fisse ici, et que je ne puis pas, avant de quitter ce pays, me déclarer moi-même mort, et assister ainsi à mes propres funérailles.

Je mènerai avec moi un Espagnol ou deux, autant pour ne pas éteindre tout espoir de mon retour ici dans l'opinion de ce pays, que pour leur donner l'occasion de solliciter et veiller aux intérêts de ceux de leurs compatriotes qui ont suivi le même parti qu'eux; car, outre les employés civils, j'ai

plus de 10 à 12 mille hommes qui, dans la carrière militaire, se sont déclarés pour moi.

Sans doute je ne prendrais pas le parti de venir à Paris si je pouvais faire autrement ; mais ni toi, ni ceux qui me conseillent d'attendre, ne connaissent ma position ici.

Dis tout ceci à l'Empereur, et envoie un courrier à ma rencontre. Je descendrai à Mortefontaine avec quatre personnes et huit à dix domestiques, tous de ta connaissance.

Je t'embrasse, avec mes enfants ; et si tu m'annonces que l'Empereur entre dans mes vues, j'espère vous porter, du moins à toi, à mes enfants, et au petit village de Mortefontaine, le bonheur que je n'ai pu ni apporter, ni laisser, ni à Naples, ni à l'Espagne, quoique ce désir (et Dieu qui lit dans mon cœur, et toi-même, vous me jugerez), quoique ce désir ait été ma seule passion à Naples et en Espagne. »

Nap. à Jos. Paris, 20 mars 1811.

« Monsieur mon frère, je ne diffère point à annoncer à Votre Majesté que l'Impératrice, ma très-chère épouse, vient d'accoucher très-heureusement d'un prince qui, par sa naissance, a reçu le titre de roi de Rome. Les sentiments qu'elle m'a toujours montrés me persuadent qu'elle partagera la joie que me fait éprouver un événement si intéressant pour ma famille et pour le bonheur de mes peuples.

La persuasion où je suis à cet égard m'est fort agréable. Votre Majesté connaît tout l'attachement

que j'ai pour elle, et elle ne doit pas douter du plaisir avec lequel je saisis cette occasion pour lui renouveler les assurances de la sincère estime et de la tendre amitié avec lesquelles je suis, etc. »

« Monsieur mon frère, hier, à sept heures après midi, l'impératrice me fit demander de descendre chez elle. Je la trouvai sur sa chaise longue, commençant à sentir les premières douleurs. Elle se coucha à huit heures; et depuis ce moment jusqu'à six heures du matin elle a eu des douleurs assez vives, mais qui n'avançaient en rien sa délivrance, parce que c'étaient des douleurs de reins. Les gens de l'art pensèrent que cette délivrance pourrait tarder vingt-quatre heures; ce qui me fit renvoyer toute la cour, et dire au sénat, au corps municipal et au chapitre de Paris, qui s'étaient assemblés, qu'ils pouvaient se retirer. Ce matin, à huit heures, l'accoucheur entra chez moi fort affairé, et me fit connaître que l'enfant se présentait par le côté, que l'accouchement serait difficile, et qu'il y aurait le plus grand danger pour la vie de l'enfant. L'impératrice, fort affaiblie par les douleurs qu'elle avait essuyées, montra jusqu'à la fin le courage dont elle avait donné tant de preuves; et à neuf heures, la Faculté ayant déclaré qu'il n'y avait pas un moment à perdre, l'accouchement eut lieu dans les plus grandes angoisses, mais avec le plus grand succès. L'enfant se porte parfaitement bien. L'impératrice est aussi bien que le comporte son état; elle a déjà un peu dormi, après avoir pris quelque

Nap. à Jos. Paris, 20 mars 1811.

nourriture. Ce soir, à huit heures, l'enfant sera ondoyé. Ayant le projet de ne le faire baptiser que dans six semaines, je charge le général comte Defrance, mon écuyer, qui vous portera cette lettre, de vous en porter une autre pour vous prier d'être le parrain de votre neveu (1). »

Joseph au cardinal Fesch. Madrid, 24 mars 1811.

« Mon cher oncle, je n'ai point répondu à la lettre que vous m'avez écrite il y a quelques mois en m'engageant de rester en Espagne; mais j'ai fait mieux, j'ai suivi vos conseils. Aujourd'hui ma santé vient de donner le dernier coup à ma position : je suis forcément éloigné des affaires depuis douze jours, et je ne puis pas les reprendre sans danger. Je n'ai pas dû l'écrire clairement à ma femme; mais je ne veux pas vous laisser ignorer que ma santé est mauvaise, après un rhume et une inflammation de poitrine qui n'est pas encore apaisée. Cette crise passée, j'aurai besoin de beaucoup de ménagements, d'un air moins vif que celui de Madrid, d'une tranquillité d'esprit que je ne peux avoir ici. Ces deux dernières années m'ont vieilli de vingt ans, et je veux me retirer des affaires. Je le puis d'autant plus, que je ne suis plus d'aucune utilité ici. Je ferai à Paris tous les actes nécessaires pour régler les affaires d'Espagne, comme l'Empereur l'entendra mieux; et il ne doit pas douter de ma volonté de lui complaire en tout ce qui est compatible avec mon

(1) Ces deux curieuses lettres prouvent que l'Empereur, malgré ses dissidences politiques avec son frère Joseph, avait pour lui la plus vive et la plus sincère affection.

état. Peut-être que la campagne et ma tranquillité me rendront ma première vigueur, et que les symptômes qui m'effrayent s'évanouiront; je l'espère même. Communiquez cette lettre à l'Empereur, et mandez-moi sa réponse par le courrier qui me portera des nouvelles de la reine, que j'irai trouver à Mortefontaine, ne désirant pas descendre à Paris, où je me rendrai pour voir l'Empereur et ma mère dès que j'aurai pris quelques heures de repos à Mortefontaine.

Cette détermination étant encore mon secret, je ne la communiquerai à l'ambassadeur de l'Empereur qu'au dernier moment, en disant que je vais voir l'Empereur et recevoir ses instructions. »

Jos. à Nap. Madrid, 24 mars 1811.

« Sire, ma santé délabrée en dix jours me force à quitter ce pays, pour chercher dans le sein de ma famille mon rétablissement.

L'air modéré de Mortefontaine et la tranquillité d'esprit me rendront peut-être ma première vigueur.

Ma présence est ici aujourd'hui complétement inutile; je me conformerai à Paris aux désirs de Votre Majesté.

Et je la prie de croire qu'en bonne ou en mauvaise santé, en bonne ou en mauvaise fortune, Votre Majesté n'aura jamais personne qui lui soit plus sincèrement attaché : roi ou sujet, je serai toujours de Votre Majesté le meilleur ami, le plus fidèle serviteur et le plus affectionné frère, et je saurai, comme Votre Majesté le voudra, l'aimer

tout bas, et ne pas l'importuner de sentiments qu'elle partage sans doute. »

Jos. à Nap. Madrid, 29 mars 1811.

« Monsieur mon frère, M. le comte de Laforest m'a remis ce matin la lettre que Votre Majesté Impériale et Royale a bien voulu m'écrire pour m'annoncer la naissance du prince Auguste-Napoléon (1), fils de Son Altesse Impériale le vice-roi d'Italie. Je prie Votre Majesté d'agréer mes félicitations sur cet événement, et mes vœux pour celui qui est attendu avec tant d'intérêt (2). Je suis heureux, Sire, de lire, dans les expressions de la lettre de Votre Majesté, qu'elle apprécie mes sentiments et ma tendre amitié pour elle. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 30 mars 1811.

« Ma chère amie, j'ai reçu tes lettres des 14, 16, 18. Je suis étonné que tu ne m'annonces pas la réception de ma lettre du 14 février, dont était porteur M. Clouet.

J'ai su hier par le prince de Neufchâtel la naissance du roi de Rome. Ma santé est un peu meilleure; je compte me mettre en route bientôt. »

Joseph à Berthier. Madrid, 30 mars 1811.

« J'ai bien des grâces à rendre à Votre Altesse Sérénissime, pour l'attention tout à fait aimable qu'elle a eue de me donner la nouvelle de la naissance du roi de Rome; je l'ai reçue hier, à six heures du soir. Je prie Votre Altesse de ne pas douter de mon sincère attachement. Ma santé n'est plus très-bonne

(1) Duc de Leuchtenberg, plus tard roi de Portugal.

(2) La naissance du roi de Rome, qui ne fut connue de Joseph que quelques heures plus tard, le même jour.

depuis quelques jours ; j'espère que l'air de Paris me rétablira ; je compte me mettre en route bientôt. Je serai bien aise de féliciter personnellement l'Empereur et l'Impératrice, et de vous renouveler de vive voix les sentiments que vous me connaissez. »

Jos. à Nap. Madrid, 30 mars 1811.

« Sire, j'ai appris hier au soir, à six heures, par une lettre du prince de Neufchâtel, la nouvelle de la naissance du roi de Rome. Je ne veux pas tarder à en féliciter Votre Majesté, en attendant que je puisse présenter moi-même personnellement mes hommages à Votre Majesté et à Sa Majesté l'Impératrice, sur un événement d'un si grand intérêt pour tous, et surtout pour moi, Sire ; car je ne doute pas que vous n'appréciez mon cœur. Je compte me mettre bientôt en route ; ma santé, encore faible, se rétablira en France, je dois l'espérer. J'espère aussi que, dans toutes les hypothèses, mon voyage ne sera pas inutile à Votre Majesté. »

Napoléon à Berthier. 30 mars 1811.

« Le major général fera prendre demain deux cents exemplaires du *Moniteur*, et les expédiera avant dix heures du soir par une estafette extraordinaire, en donnant ordre que de Bayonne ils soient transmis en Espagne, également par une estafette extraordinaire.

Le prince de Neufchâtel adressera cinquante exemplaires du *Moniteur* au commandant de Bayonne, qui en remettra vingt-cinq à Casabianca à son passage, et en enverra au général Reille en Navarre.

Le prince de Neufchâtel adressera les cent cin-

quante exemplaires restants au duc d'Istrie, qui en fera passer à Madrid, à l'armée de Portugal, et les répandra dans toute l'Espagne. »

Dépêches et instructions à expédier pour le duc de Dalmatie.

« Le prince de Neufchâtel écrira par cette estafette, et en duplicata par l'officier qu'il doit faire partir demain, au duc de Dalmatie, pour lui faire connaître la situation depuis la prise de Badajos; mais il lui écrira aussi que j'ai vu avec peine les événements arrivés au 1er corps devant Cadix; que je ne puis approuver les dispositions qu'il avait faites de ce côté; que cet événement n'aurait pas eu lieu, et que le siége de Cadix n'aurait pas couru les chances qu'il vient de courir, si, en partant pour l'Estramadure, le duc de Dalmatie avait mis la division Godinot et le corps du général Sébastiani sous les ordres du maréchal duc de Bellune; que par ce moyen six régiments français et trois polonais, c'est-à-dire près de 20 mille hommes, se seraient trouvés de plus sous ses ordres : et lorsqu'il s'est vu menacer par le débarquement d'Algésiras, en rappelant à lui 8 mille hommes du corps de Sébastiani et une brigade du général Godinot, il aurait eu trois fois plus de forces qu'il n'en aurait fallu; que deux seuls points vraiment à garder pendant l'expédition d'Estramadure étaient Séville et Cadix; qu'il fallait centraliser tous les hôpitaux dans Séville; que d'ailleurs le tiers du 4^{e} corps était plus que suffi-

sant pour tenir en respect les mauvaises troupes de Murcie, et contenir en gros tout ce pays.

Le duc de Dalmatie a 60 mille hommes sous ses ordres; il pouvait en laisser 30 mille sous les ordres du duc de Bellune, et avoir plus de forces qu'il a eues devant Badajos. Cette manie de vouloir garder tous les points dans un moment difficile expose à de grands malheurs. L'Empereur est mécontent de ce que, tandis que le siége de Cadix courait le risque d'être levé, le 12^{e}, le 32^{e}, le 58^{e} et le 43^{e}, formant une division de plus de 8 mille hommes, se trouvaient disséminés dans des points alors insignifiants.

Les 6 bataillons polonais et la cavalerie légère de Senarmont étaient plus que suffisants pour rester en observation de ce côté; et par conséquent les quatre régiments français et la division de cavalerie du comte Milhaud pouvaient être disponibles pour soutenir le siége de Cadix. D'un autre côté, les deux régiments du général Godinot, formant six bataillons, ne faisaient rien, et étaient inutiles dans leurs cantonnements.

La disposition des troupes est le premier mérite d'un général, et Sa Majesté voit avec peine qu'ici les dispositions convenables n'aient pas été faites. Sa Majesté entend que tous les hôpitaux soient réunis à Séville, de manière qu'en occupant les pays pour en recueillir les subsistances et les ressources, on puisse cependant, en cas d'événement, centraliser les forces, et n'avoir à garder que quelques citadelles.

Sa Majesté n'approuve pas davantage le parti qui a été pris de garder Olivenza; il faut faire sauter cette place et en détruire les fortifications. Quand à Badajos, tout dépend de la possibilité de l'approvisionnement : si on peut l'approvisionner promptement pour six mois, il faut garder cette place; sinon, il ne faut garder que la citadelle, et faire sauter les fortifications de la ville.

L'Empereur a ordonné que tout ce qui appartient au 51^{e} et 55^{e} régiment, et qui se trouve en ce moment à l'armée du centre, se mette en marche sur-le-champ pour l'Andalousie : l'Empereur a ordonné la même chose pour les 5 mille hommes, tant infanterie que cavalerie, appartenant à l'armée du midi, et qui se trouvent à l'armée du centre. Je transmets les ordres de Sa Majesté d'une manière si positive, que cela sera sur-le-champ exécuté : en même temps je donne ordre au duc d'Istrie de vous envoyer 8 mille hommes d'infanterie et 2 mille de cavalerie, qui appartiennent également à l'armée du midi, et qui se trouvent en ce moment sous son commandement.

Ces renforts répareront toutes les pertes, et remettront l'armée du midi dans une situation convenable. Indépendamment de ce, d'ici à 15 jours un autre corps de 6 mille hommes, appartenant à l'armée du midi, s'y rendra également. Ces dispositions faites, il faut que le duc de Dalmatie se mette en état de se défendre contre une attaque de l'armée anglaise; et lorsqu'il en sera temps, de marcher sur Lisbonne avec 30 mille hommes, pendant que

l'armée de Portugal marchera, de son côté, sur Lisbonne avec 60 mille hommes; mais cette opération offensive est ajournée jusqu'à ce que le nord du Portugal soit organisé.....

....Le quartier général de l'armée de Portugal reste à Coïmbre; Porto est occupé par un détachement. Cette armée est forte de 60 mille hommes sous les armes; elle a ordre de donner bataille à lord Wellington, s'il veut s'avancer sur Coïmbre; de le harceler et le menacer sans cesse sur Lisbonne, pour l'empêcher de faire de gros détachements contre l'Andalousie. Lord Wellington n'a que 32 mille Anglais sous ses ordres; il ne peut donc envoyer en détachement que 8 à 9 mille hommes, avec 5 à 6 mille Portugais. Il faudrait toujours tenir à Badajos la valeur de 15 mille hommes, cavalerie, infanterie, artillerie, en bon état, et des meilleurs régiments; de sorte qu'au moindre mouvement des Anglais de ce côté, le duc de Dalmatie, s'y portant avec 8 à 10 mille hommes, pût réunir en Estramadure 25 à 30 mille hommes. Dans ce cas extraordinaire, un corps d'observation seul resterait du côté de Grenade, et il serait sous les ordres du duc de Bellune.

Le duc de Dalmatie doit correspondre par Madrid avec le prince d'Essling et avec l'armée du centre. Le roi doit toujours tenir un corps de 6 mille hommes (cavalerie, infanterie et artillerie) entre le Tage et Badajos, prêt à se réunir au corps du duc de Dalmatie, s'il fallait s'opposer à une opération anglaise sur l'Andalousie. Mais, pour arriver à ce résultat, il faut que le pays soit entièrement débar-

rassé, que les hôpitaux soient réunis dans Séville, et que Cadix, Séville et Badajos soient les seuls points à garder, en tenant un corps d'observation à Grenade. Dans ce cas, le maréchal duc de Bellune aurait le commandement des troupes qui resteraient à Séville, de celles qui continueraient le siége de Cadix, et du corps d'observation du côté de Grenade, tandis que le duc de Dalmatie commanderait le corps opposé aux Anglais. Le duc de Dalmatie aurait en outre sous ses ordres la division de l'armée du centre, et pourrait ainsi réunir 30 à 36 mille hommes. Le siége de Cadix peut se pousser avec la plus grande activité; on peut y mettre le nombre d'hommes nécessaire, en les distribuant mieux. Il faut remplacer le 51^{e} et le 55^{e} par les régiments qui ont le plus souffert à Cadix; il faut même changer quelques régiments français du corps de Sébastiani. Enfin, le duc de Dalmatie est en situation de résister à 30 mille Anglais, dans l'hypothèse que lord Wellington marcherait sur lui avec toute son armée; le duc de Dalmatie aurait avec lui la division de l'armée du centre, et pourrait opposer plus de 35 mille hommes; mais cette supposition ne peut pas se réaliser, puisque alors le prince d'Essling marcherait sur Lisbonne, et que les Anglais se trouveraient placés entre deux feux, et coupés.

Le prince d'Essling tiendra à Coïmbre, menaçant Lisbonne, qui sera attaquée, après la récolte, par 70 mille hommes de l'armée du Portugal, et par les troupes qu'il sera possible de tirer de l'Andalousie, suivant les circonstances, pour opérer sur

Badajos et sur le Tage. Ces 100 mille hommes, appuyés sur Coïmbre et sur Badajos, viendraient à bout de faire la conquête du Portugal, et dans cette conquête entraîneraient les Anglais dans des événements qui seraient du plus grand intérêt.

A cette dépêche le prince de Neufchâtel joindra l'état des détachements qui reçoivent l'ordre de rejoindre l'armée du midi. Dans deux jours, le duplicata de cet ordre sera porté par un officier du prince de Neufchâtel.

Mission du général Monthion à Bayonne.

Le prince de Neufchâtel enverra le général Monthion s'établir, comme bureau d'état-major, à Bayonne. Le général Monthion commandera le département et les différents dépôts. Le général Boivin retournera à Bordeaux. Le général Monthion montera une police pour avoir connaissance des officiers qui passeront; et lorsqu'ils apporteront des nouvelles intéressantes, il fera parvenir ces nouvelles par une estafette extraordinaire, de manière à ce qu'elle devance de vingt-quatre heures, s'il est possible, l'officier qui les apporte.

Le général Monthion aura le détail de tout ce qui est relatif au départ des trésors et des convois; il fera partir toutes les estafettes extraordinaires qu'il voudra. Le prince de Neufchâtel en préviendra le comte Lavalette. Je n'ai voulu diminuer que les estafettes qui voyageaient en Espagne, parce que leur fréquence fatiguait trop les escortes; mais de

Bayonne à Paris il n'y a pas les mêmes raisons. Le général Monthion se mettra en correspondance réglée avec les généraux Caffarelli, Thouvenot, Reille, et avec le maréchal duc d'Istrie.

Dépêche à expédier au roi d'Espagne.

Le major général fera une dépêche au roi d'Espagne, pour lui faire connaître la situation des armées du midi et du Portugal, et celle que je leur ordonne de prendre; il le préviendra que l'armée du centre doit, si les Anglais se portent sur Badajos, porter une division sur Badajos et même sur Cordoue, pour soutenir l'armée du midi, si celle-ci était attaquée par l'armée de Wellington. Le prince de Neufchâtel fera connaître au roi ce qu'on a envoyé de fonds pour l'armée du centre, et ce qu'on lui envoie encore.

Dépêche à expédier pour le général Sébastiani.

Le prince de Neufchâtel écrira au général Sébastiani que je suis mécontent de ce qu'il garde 16 mille hommes de mes meilleures troupes à ne rien faire; que l'événement de Cadix est de sa faute; qu'il était armée d'observation, et que c'était à lui à garantir l'armée asiégeante.

Supplément à la dépêche pour le duc de Dalmatie.

Le prince de Neufchâtel me remettra le plus tôt possible la note de toutes les récompenses que de-

mande le duc de Dalmatie qui sont justes, afin qu'on puisse les expédier d'ici à peu de jours; et en attendant, lui écrire qu'il va les recevoir. Le prince de Neufchâtel annoncera au duc de Dalmatie que plusieurs colonels en second vont lui arriver avec les régiments de marche; qu'il pourra leur donner les régiments vacants.

Le prince de Neufchâtel fera comprendre au duc de Dalmatie que le 1er régiment d'artillerie à pied a une compagnie de 80 hommes à Cordoue, et que beaucoup d'autres troupes d'artillerie sont aussi éparpillées; qu'il faut les réunir pour les envoyer à Cadix.

Nouveaux renforts à diriger sur l'armée du midi.

Le prince de Neufchâtel donnera ordre au 29e de chasseurs de se rendre tout entier à l'armée du midi : cet ordre sera en termes précis, et il sera recommandé au duc de Dalmatie d'envoyer ce régiment du côté de Badajos, pour augmenter sa cavalerie contre les Anglais. Le prince de Neufchâtel donnera ordre à la 8e compagnie du 7e d'artillerie qui est à Guadalaxara, à la 7e compagnie du 3e régiment d'artillerie qui est à Ségovie, à la compagnie du 6e régiment qui est à Madrid, à la 2e compagnie du 2e bataillon de mineurs qui est à Madrid, à la 3e compagnie du train du génie qui est de 70 soldats et 63 chevaux à Madrid, de se rendre en Andalousie pour renforcer l'armée du midi.

Le prince de Neufchâtel me fera connaître s'il y a quelques compagnies d'artillerie à Bayonne que l'on puisse encore envoyer en Andalousie. »

Berthier à Napoléon. Paris, 2 avril 1811.

« Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté une lettre du général Belliard du 19 mars, dans laquelle il rend compte que la prise de Badajos a engagé Sa Majesté Catholique à donner ordre au général Lahoussaye, qui se portait sur Truxillo, à retourner à Tolède, où sa présence est nécessaire. Le général Lamartinière se portera seul sur les frontières du Portugal, avec 14 ou 1,500 hommes, deux pièces de 4 et deux de 3; il occupera Alcantara, tâchera de communiquer avec le Portugal, gardera Almaraz, qui sera retranché, et aura une colonne à Oropeza pour observer le Tiétar, et protéger les postes d'Almaraz, de l'Arzobispo et de Talavéra. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 2 avril 1811.

« Ma chère amie, j'ai fait célébrer le mieux possible ici la naissance du roi de Rome, et je l'ai célébrée moi-même de bien bon cœur; j'espère que cet événement contribuera à me rendre la tranquillité. J'ai été deux jours levé, et mieux qu'aujourd'hui; je t'écris de mon lit avec un léger mouvement de fièvre, qui n'est occasionné que par la fatigue. J'espère être bientôt en état de me mettre en route comme je te l'ai marqué, et que l'Empereur ne désapprouvera pas ce voyage, que tant de raisons m'ordonnent. Je verrai à Paris ce qu'il conviendra le mieux de faire; et après ma santé, c'est la volonté de l'Empereur que je consulterai pour me fixer.

J'espère beaucoup du voyage et de l'air de la France pour mon rétablissement.

Je t'embrasse, avec mes enfants. »

Napoléon à Berthier. Paris, 9 avril 1811.

« Mon cousin, je désire que vous fassiez partir ce soir le fils du sénateur Lecoulteux, aide de camp du prince d'Essling; il sera porteur de plusieurs exemplaires du *Moniteur* d'aujourd'hui, que vous adresserez au prince d'Essling, au duc d'Istrie et au général Caffarelli. Vous manderez au prince d'Essling qu'une estafette ayant été prise, il est à craindre qu'elle ne portât des dépêches de lui, parce qu'entre celles qu'a apportées le colonel Pelet et celle écrite de Guarda, on n'en a reçu aucune.

Vous enverrez par cet aide de camp, au prince d'Essling, un duplicata du travail d'hier; vous lui ferez connaître que j'ai donné le commandement de la 1re division du 6e corps au général Foy; qu'ainsi il n'y a pas lieu à nommer le général Maucune général de division; qu'il doit presser l'armement d'Almeida, puisqu'il paraît qu'il faut beaucoup de temps pour démolir cette place et en évacuer l'artillerie.

Vous lui prescrirez de presser le départ du général Drouet avec son corps pour l'Andalousie, par le plus court chemin : cela est très-important; car il est à craindre que les Anglais ne tentent tout pour faire lever le siége de Cadix. Il doit prendre des mesures pour couvrir Almeida et Ciudad-Rodrigo, et, d'un autre côté, se mettre en communication avec Madrid et avec Séville, pour combiner ses

opérations avec l'armée d'Andalousie et secourir cette armée.

Vous écrirez par le même officier au duc d'Istrie, pour qu'il presse le départ de tous les régiments provisoires qui doivent se rendre en Andalousie; car il paraît que c'est de ce côté que l'ennemi tourne tous ses efforts. Vous renouvellerez les ordres que j'ai donnés pour les estafettes. Vous enverrez des *Moniteurs* à Madrid et au duc de Dalmatie. Vous ferez connaître à Madrid qu'il est nécessaire de se mettre en communication avec le prince d'Essling; qu'il était le 27 à Guarda, prolongeant sa gauche sur Alcantara; qu'il a besoin de poudre, de munitions et de vivres, et qu'il faut tâcher de lui en procurer par Alcantara et Placencia.

Vous ferez connaître au général Belliard que nous attendons avec impatience des nouvelles d'Andalousie; que le 3^{e} corps, sous les ordres du général Suchet, a été renforcé de 16 mille hommes, et que dans le courant de mai ce général compte entreprendre le siége de Tarragone, entreprise difficile à cause du manque de vivres, mais décisive par la soumission de ces provinces, qui en sera la suite; que le général Quesnel est entré à Puycerda, et manœuvre pour assiéger Urgel; que Campoverde, attiré dans un piége jusque dans les fossés de la place de Montjouy, a perdu 3 mille hommes.

Vous manderez au général Belliard qu'il est nécessaire de pousser des patrouilles sur Cordoue, afin de se procurer des nouvelles de l'armée d'Andalousie. Vous écrirez au duc de Dalmatie, en lui envoyant

des *Moniteurs*, pour lui faire connaître que le général Suchet, dont le corps est renforcé de 16 mille hommes, va entreprendre le siége de Tarragone, et que, cette place prise, cette armée, qui est très-belle, deviendra disponible. Vous lui ferez connaître la position du prince d'Essling, la nécessité de se mettre en communication avec cette armée, dont le principal but est de contenir lord Wellington, et de combiner ses opérations avec l'armée du midi. Vous lui écrirez par duplicata, pour l'informer de la marche du général Drouet sur l'Andalousie.

Si vous avez un chiffre avec lui, vous lui écrirez en chiffres que deux frégates françaises et une gabarre de 800 tonneaux, chargées de munitions de guerre et de 600 conscrits de débarquement, sont parties de Toulon pour Malaga; que cette expédition contient des bombes et des munitions nécessaires pour le siége de Cadix; qu'elle est partie le 4 avril de Toulon, et a été prendre les troupes à Porto-Ferrajo. Si vous n'avez pas de chiffres, vous vous contenterez de dire cela de vive voix à l'officier qui le redira au duc d'Istrie, lequel le fera redire au duc de Dalmatie par un officier qu'il lui enverra. Il suffira de mettre sur un calepin : « Deux frégates et une flûte de 800 tonneaux, bombes et boulets; 600 conscrits. Porto-Ferrajo, Malaga, 4 avril. » Ces indications seront suffisantes.

Vous ferez connaître au duc de Raguse que j'ai nommé le général Foy pour commander la 1re division du 6e corps; vous donnerez ordre à ce général de se tenir prêt à partir. Expédiez toutes ces dépê-

ches. Quand tout cela sera expédié, vous viendrez aux Tuileries, à six heures ou six heures et demie, avec l'instruction générale, que vous ferez partir demain par un autre officier que vous enverrez au prince d'Essling. Portez-moi en même temps les propositions d'avancement et de récompenses.»

Joseph à Berthier. Madrid, 12 avril 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse Sérénissime du 30 mars. 2 mille hommes étaient partis depuis quelques jours pour l'Estramadure, avec du biscuit; 2 mille hommes pourront partir dans trois ou quatre jours. Il restera dans la province de Madrid 1,200 hommes du 28^{e}, 1,100 hommes du 75^{e} à Cuença, 5 mille Allemands dans la Manche. Ségovie ne peut pas être abandonnée entièrement. Le cas d'envoyer une division de l'armée du centre à Badajos ne se présentera pas; s'il se présentait, il ne serait pas possible d'y envoyer les 5 mille Allemands pour longtemps, sans exposer Madrid et rompre toute communication avec le midi.

Au reste, l'hypothèse que suppose la lettre de Votre Altesse n'existe pas. Le maréchal prince d'Essling est près de Ciudad-Rodrigo, avec une grande partie de son armée; l'ennemi est devant lui. Je ne doute pas que ce maréchal ne le batte, s'il accepte la bataille, et qu'il ne fasse passer des troupes à Placencia et à Alcantara. S'il s'aperçoit que le but de l'ennemi est de gagner du temps pour le retenir dans l'inaction, pendant qu'une partie de ses troupes se dirigerait sur l'Estramadure, le maréchal Masséna déjouera sans doute ses projets. J'ai en-

voyé à ce maréchal trois officiers; je ne lui ai rien laissé ignorer de ce qui se passe à Badajos, et je ne lui ai pas caché non plus ma manière de voir.

Les troupes qui vont renforcer l'armée du midi seront dirigées sur Cordoue.

J'attends impatiemment des nouvelles du duc de Trévise et du prince d'Essling, pour me mettre en route : ma santé me le permettrait dès que je serais assuré que le maréchal Masséna a reçu mes lettres, et qu'il a fait un mouvement sur le Tage. Je pense que l'équilibre sera rétabli partout, surtout si les 10 mille hommes qu'on annonce devoir partir le 13 de Valladolid arrivent, et entrent dans l'armée du midi ou de l'Estramadure, direction qu'ils recevront ici, selon les nouvelles qu'on aura lors de leur passage.

Les nouvelles de l'armée de Portugal ont empêché l'envoi de cette lettre. »

« Les dispositions prescrites par la lettre de Votre Altesse Sérénissime du 30 étaient en partie exécutées par le départ de 2 mille hommes qui ont été chargés de conduire des biscuits à Badajos; 2 mille hommes sont partis depuis, mille vont aussi partir. J'ai recommandé à M. le général Belliard de se conformer en tout au contenu de la lettre de Votre Altesse, mais cependant de ne pas abandonner la communication de France et d'Andalousie.

Joseph à Berthier. Madrid, 14 avril 1811.

Le mauvais effet produit par la retraite de l'armée de Portugal est aujourd'hui bien atténué; on n'est plus occupé que de l'embarras de nourrir tant de troupes. »

Napoléon à Berthier. Paris, 15 avril 1811.

« Mon cousin, je vous renvoie la lettre du général Suchet du 6 mars. Donnez l'ordre en Navarre de lui fournir les secours qu'il demande en grains ; écrivez aussi au général Suchet qu'il est impossible qu'il ne se présente pas devant Tarragone au 1er mai au plus tard. C'est le seul moyen d'empêcher les insurgés de porter leurs forces dans la haute Catalogne. »

Jos. à Nap. Madrid, 16 avril 1811.

« Monsieur mon frère, j'ai reçu la lettre par laquelle Votre Majesté Impériale et Royale veut bien m'annoncer la naissance du roi de Rome. Je suis heureux de penser que Votre Majesté Impériale rend justice aux sentiments qui m'attachent à elle, et qui m'ont fait recevoir avec une sensibilité toute particulière la nouvelle de cet heureux événement.

Je charge M. le prince de Massanaro, l'un des grands officiers de ma maison, d'avoir l'honneur de présenter à Votre Majesté et à Sa Majesté l'Impératrice mes plus sincères félicitations.

Je prie Votre Majesté Impériale et Royale d'être convaincue de la satisfaction que j'éprouverai constamment pour tout ce qui lui arrivera d'heureux, ainsi que de la tendre amitié avec laquelle je suis, etc. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 16 avril 1811.

« Ma chère amie, j'ai reçu tes lettres des 23, 26 et 28 mars. Je suis étonné que tu ne m'aies pas accusé réception de ma lettre, dont était porteur M. Clouet : je serais déjà en route, ma santé me le permettant, sans les nouvelles du Portugal, dont j'ai voulu voir l'effet et les résultats. La première impression est déjà passée, et il en résulte plus de

découragement pour tous les Espagnols, puisque le fardeau partagé par le Portugal va peser aujourd'hui entièrement sur eux. Du reste, les Anglais se tiendront sur la défensive; et il est à croire qu'avant la prochaine récolte tout restera à peu près dans le même état pour les affaires militaires. Sous ce rapport, je suis ici parfaitement nul, puisqu'il dépend du duc de Dalmatie de me laisser dans le centre avec 4 mille Français, s'il demande la division allemande, qui est la seule que j'aie, et qui n'est que de 5 mille hommes : c'est à cela que se réduiront les forces françaises dont je dispose. Je n'ai pas de quoi payer les troupes espagnoles. L'Empereur ignore le véritable état de la Péninsule; je ne pense pas qu'il puisse l'entendre d'autre bouche que de la mienne, puisqu'on ne le lui a pas dit jusqu'ici; et c'est un devoir que je remplirai avec tout le courage le plus désintéressé, puisque je suis disposé à la retraite, s'il n'a pas besoin de moi, et si ma santé ne me fait pas entrevoir d'autre parti à prendre.

Garde-toi donc bien de partir, puisque tu me trouverais en route; que je ne saurais comment subvenir à un surcroît de dépenses; et enfin, pour te tout dire en un mot, que je n'ai pas un sol au delà de ce qu'il me faut pour faire mon voyage, et que si je retarde encore quinze jours, je n'en aurai plus les moyens.

Je suis donc décidé à me mettre en route pour voir l'Empereur. Dès qu'il saura tout, il verra tout, et prendra le meilleur parti. Quel qu'il soit, je le

seconderai de mon mieux ; mais mon voyage auprès de lui est indispensable.

Tu peux m'attendre bientôt à Mortefontaine : nous avons fêté, mieux que nous n'aurions dû l'espérer de l'état de nos affaires, la naissance du roi de Rome. On espère ici que cet événement et mon entrevue avec l'Empereur fixeront le sort de ce pays, quel qu'il doive être ; de manière qu'aujourd'hui mon voyage n'est plus un objet de crainte, mais bien la seule espérance qui reste. »

Joseph à la reine Julie. 21 avril 1811.

« Ma chère amie, je t'envoie ma procuration pour le baptême du roi de Rome ; l'Empereur la fera remettre à qui il jugera mieux. Le général Defrance m'a apporté une lettre de l'Empereur qui m'annonce la naissance du roi de Rome, et le désir qu'il a que je sois parrain. Je n'ai cependant pas reçu une lettre plus officielle qui m'était annoncée ; mais j'ai jugé de ne devoir pas tarder à envoyer cet acte, dans la crainte que la lettre n'ait été égarée. Tu en feras l'usage convenable.

Je pars décidément après-demain matin, avec une très-petite partie de ma garde, que je renverrai même de Bayonne. L'Empereur autorise ce voyage, que j'ai annoncé depuis longtemps, par son silence. La nécessité m'en fait une loi ; tu dois lui dire, au reste, que je crois qu'il lui sera utile. Il connaîtra du moins la vérité, de la bouche d'un homme dont il pourra apprécier le désintéressement. Il paraît que tout ce qui lui arrive d'Espagne ne sert qu'à le tromper davantage.

Renvoie-moi M. Toppe (1), qui est un homme sûr; il me donnera de tes nouvelles, et tout ce que tu jugeras qu'il m'importe de savoir. »

Napoléon à Berthier. Paris, 24 avril 1811.

« Mon cousin, il est convenable que vous envoyiez un officier au général Suchet, pour lui faire connaître que, par l'infidélité de deux gardes-magasins qui étaient Catalans, une porte d'un des magasins de Figuières, qui donnait sur le fossé, a été ouverte à deux heures de nuit, et que 800 miquelets se sont introduits par cette porte dans la place, et ont pris dans leurs lits 500 Napolitains et Italiens, et 150 Français qui étaient dans le fort; que cet événement désagréable a obligé le général Baragueyd'Hilliers à concentrer ses forces autour de Figuières; qu'il est donc nécessaire qu'il se porte sur Tarragone, qu'il tienne en respect Campoverde, et l'empêche de faire aucune diversion; que la saison est favorable, et que ce serait un grand malheur si la belle armée qu'il a restait inactive. »

Jos. à Nap. Santa-Maria de la Nieva. 25 avril 1811.

« Sire, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je comptais me mettre en route le 23. J'ai effectivement commencé mon voyage ce jour-là, sans avoir obtenu encore aucune réponse aux lettres que j'ai écrites depuis trois mois à Votre Majesté, à la reine, et au prince de Neufchâtel. J'ai retardé tant que j'ai pu, mais la nécessité m'a enfin décidé; et je l'ai entrepris si tard, que ce ne sera pas sans peine que le service se soutiendra à Madrid pendant

(1) Colonel, officier d'ordonnance du roi Joseph.

quarante jours, et que je suis obligé de beaucoup calculer pour arriver à Paris avec les faibles moyens d'argent qui me sont restés, après avoir cependant fait argent de tout ce que j'ai trouvé à disposer.

Depuis que je suis en route ma santé se rétablit, loin de ce spectacle toujours renaissant de misère et d'humiliation que j'ai eu sans cesse devant les yeux à Madrid depuis un an : j'ai vu ma considération décroître comme roi, mon autorité méconnue ou éludée par des militaires sous mes ordres, sous prétexte des ordres directs qu'ils recevaient de Paris. J'ai dû craindre que Votre Majesté ne se rappelât plus de moi, et je n'ai plus vu de refuge que dans la retraite. Aujourd'hui je reçois une lettre du prince de Neufchâtel, qui m'annonce que Votre Majesté m'envoie quelques secours. Cette lettre me paraît prouver que ma position véritable commence enfin à être connue : il n'est pas douteux que je n'aurai rien à désirer de vous, Sire, dès que je connaîtrai votre volonté, puisque la mienne sera de m'y conformer autant que cela me sera possible. Je serai prêt à retourner en Espagne après avoir vu Votre Majesté, et lui avoir appris bien des choses qu'elle ignore et qu'il lui importe essentiellement de savoir; je retournerai, si elle juge ce retour utile. Je suis prêt aussi à déposer entre les mains de Votre Majesté les droits qu'elle m'a donnés à la couronne d'Espagne, et Votre Majesté peut dès ce moment la regarder comme son bien sous tous les rapports, si mon éloignement des affaires était dans les vues de Votre Majesté. Mais je ne puis retourner ici qu'a-

près avoir vu Votre Majesté, et après l'avoir éclairée sur les hommes et les choses qui ont rendu mon existence d'abord difficile, puis humiliante et enfin impossible, et m'ont mis dans la position où je suis aujourd'hui. Enfin, Sire, dans tous les cas et les événements je mériterai l'estime de Votre Majesté, et il ne dépendra que de vous de disposer du reste de ma vie, dès que je vous aurai assez vu pour que j'aie la conviction que vous connaissez l'état de mon âme et celui des affaires de ce pays, où je ne puis retourner que plein de votre confiance et de votre amitié, sans lesquelles le seul parti qui me reste est la retraite la plus absolue.

Que Votre Majesté ne doute jamais de mon dévouement et de ma tendre amitié. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 27 avril 1811.

« Mon cousin, recommandez bien au général Thouvenot de prendre un soin particulier de Saint-Sébastien, et de surveiller le service de manière que cette place ne puisse pas être surprise. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 27 avril 1811.

« Mon cousin, écrivez au duc de Raguse, sous l'adresse du duc d'Istrie, pour lui faire connaître qu'il est nécessaire qu'il prenne toutes les mesures convenables pour organiser son armée; que je le laisse maître de l'organiser en six bataillons, sans faire de corps d'armée; qu'il peut renvoyer en France les généraux et officiers qui ne lui conviendront pas. Il aura soin de les diriger d'abord sur Valladolid, où ils attendront des ordres. Mandez-lui qu'aussitôt que le général Brenier, qui commande à

Almeida, sera entré dans la ligne, il le fasse reconnaître et l'emploie comme général de division; avancement qu'il est inutile de lui donner tant qu'il restera dans la place; que c'est un très-bon officier, qu'on peut employer utilement. »

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

517

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

ESPAGNE.

LIVRE HUITIÈME.

Pages.

De septembre 1809 à janvier 1810..... 1

SOMMAIRE DU LIVRE HUITIÈME.

Situation pénible de l'armée française en Espagne. — Difficultés pour contenir les provinces conquises et détruire les bandes d'insurgés. — Fausses notions sur les armées anglaises, espagnoles et portugaises. — Combat de Tamarès (18 septembre). — Le maréchal Jourdan reçoit l'autorisation de rentrer en France (26 octobre). — Bataille d'Ocana (18 novembre). — Combat de Tormès. — Coup d'œil sur les opérations en Aragon et en Catalogne.

Correspondance relative au livre huitième..... 34

LIVRE NEUVIÈME.

Année 1810..... 136

SOMMAIRE DU LIVRE NEUVIÈME.

Position, force et emplacement des armées françaises, espagnoles et anglaises, au commencement de 1810. — Expédition d'Andalousie. — Passage de la Sierra-Morena (20 janvier). — Entrée des troupes françaises à Cordoue, Séville, Grenade, Malaga (fin de janvier et commencement de février). — Marche du duc de Bellune sur Cadix, et du duc de Trévise sur Badajos (3 février). — Tentatives infructueuses

Pages.

de Suchet sur Valence. — Siége d'Astorga. — Réunion des cortès à Cadix. — Décret impérial du 8 février, sur les grands gouvernements. — Effets produits en Espagne par cette mesure. — Opérations des armées en Catalogne et en Aragon. — Expédition de Masséna en Portugal. — Siéges et prises de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida (19 juillet et 27 août). — Marche sur Coïmbre. — Bataille de Busaco (27 septembre). — Arrivée de l'armée expéditionnaire devant les lignes de Torres-Vedras (10 octobre). — Son séjour devant les positions anglaises. — Elle prend position à Santarem (18 novembre). — Gouvernement de Joseph pendant l'année 1810. — Son voyage dans le midi de l'Espagne (du commencement de mars au 15 mai). — Son retour à Madrid (15 mai). — Double mission de MM. d'Azanza, duc de Santa-Fé, et d'Almenara, auprès de l'Empereur. — Notes de M. le comte de Mélito sur les affaires d'Espagne, du 15 août au 31 décembre 1810.

Correspondance relative au livre neuvième..... 196

LIVRE DIXIÈME.

Année 1811..... 378

SOMMAIRE DU LIVRE DIXIÈME.

Situation critique de l'armée de Masséna en Portugal. — Sa retraite sur Almeida dans les premiers jours de mars. — Combat de Redinha (12 mars). — Combat sur la Ceira (15 mars). — L'armée arrive à Celorico (21 mars). — Elle marche sur Garda, et revient prendre position, le 29, derrière la Coa. — Combat de Sabugal (3 avril). — Cantonnements de l'armée de Masséna, le 8 avril. — Investissement d'Almeida par les Anglais. — Bataille de Fuentes de Onoro (5 mai). — Masséna est remplacé par Marmont (11 mai). — Le duc de Dalmatie, ayant rallié le duc de Trévise, s'avance vers Badajos (premiers jours de janvier). — Prise d'Olivenza (22 janvier). — Investissement de Badajos. — Victoire de la Gebora, remportée par le général Girard (18 février). — Prise de Badajos (11 mars). — Les Anglo-Portugais de Beresford, réunis à l'armée de Castanos, reprennent l'offensive (27 mars). — Investissement de Badajos. — Opérations devant Cadix. — Affaire de Chiclana (5 mars). — Bataille d'Albuera (16 mai). — Le duc de Raguse arrive à Mérida (18 juin). — Suite

Pages

des opérations en Andalousie. — Affaire de Baza (9 août). — Mort du général Godinot. — Siége de Tarifa (fin de décembre). — Opérations en Estramadure. — Affaire d'Arroyo-Molinos (28 octobre.) — Belle retraite du général Girard. — Ravitaillement de Ciudad-Rodrigo (24 septembre.) — Wellington se replie sur Sabugal (26 septembre.) — Le duc de Raguse prend ses cantonnements de Salamanque à Tolède. — Dorsenne revient dans les provinces en deçà de l'Ébre. — Wellington s'établit à Freneda (fin de 1811). — Opérations en Catalogne et en Aragon. — Opérations des armées dans le nord et au centre de l'Espagne. — Voyage du roi à Paris (du 23 avril au 27 juin.) — Sa rentrée à Madrid (15 juillet.) — Travaux du roi. — Probabilité d'une rupture prochaine avec la Russie. — Joseph se déclare prêt à renoncer à la couronne, si les secours promis par la France ne sont pas envoyés. — Fin de l'année 1811.

Correspondance relative au livre dixième (de janvier à mai 1811). 440

FIN DE LA TABLE.

I

MÉMOIRES

DU

ROI JOSEPH

—

TOME VIII

L'Auteur et l'Éditeur de cet ouvrage se réservent le droit de le traduire ou de le faire traduire en toutes les langues. Ils poursuivront, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons ou toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

ROI JOSEPH

PUBLIÉS, ANNOTÉS ET MIS EN ORDRE

PAR A. DU CASSE

AIDE DE CAMP DE S. A. I. LE PRINCE JÉRÔME NAPOLÉON

TOME HUITIÈME

La figure de Joseph était gracieuse, et ses manières élégantes ..... Aux habitudes de sa vie, et à la manière dont il tenait sa cour, on l'eût pris pour un Roi des anciennes races; mais sa conversation méthodique et riche d'observations indiquait une habitude de la parole et une connaissance des hommes qui ne s'acquièrent qu'au sein de l'égalité.

Le général Foy.

170628
18.4.22.

PARIS

PERROTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, RUE FONTAINE-MOLIÈRE

1854

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

1706 25:
15.4. 33.

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

ROI JOSEPH

ESPAGNE

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE DIXIÈME

DE MAI A DÉCEMBRE 1811.

« Sire, j'ai reçu une lettre du prince de Neufchâtel en date du 15 avril, par laquelle je suis informé de l'opinion de Votre Majesté pour l'emploi des moyens moraux afin de terminer les affaires de ce

Jos. à Nap. Burgos, 1er mai 1811.

pays. Je partage votre opinion ; et depuis que j'ai reçu cette lettre , j'ai préparé les esprits des communes que j'ai traversées à seconder vos vues et mes vifs désirs pour voir la fin d'une guerre intérieure, dans laquelle toutes les pertes françaises ou espagnoles tournent au profit de l'Angleterre; j'ai trouvé tous les esprits disposés, et je les trouverai prêts à mon retour de Paris, que je leur ai annoncé très-prochain. Ce retour réparera bien au centuple le peu d'inquiétudes qui peut rester encore dans quelques esprits soupçonneux sur la nature de mon voyage et son but véritable; mais plus Votre Majesté veut employer de moyens pour pacifier ce pays, plus il m'est indispensable de la voir, de connaître ses intentions, et de porter à la nation et à l'armée la persuasion que mes paroles, mes actions sont en tout conformes à la volonté du prince qui peut ce qu'il veut. Moi, Sire, je ne puis que désirer ; et la nation et l'armée le savent. Je retournerai donc en Espagne plein de la confiance de Votre Majesté, et le succès couronnera mes efforts, parce que les peuples et les soldats les seconderont. J'ai l'intime conviction du succès en parlant aux peuples leur langage, et en réprimant les désordres de quelques chefs.

Si Votre Majesté n'a pas assez de confiance en moi, si elle croit que je me trompe après que j'aurai mis sous ses yeux bien des faits qu'elle ignore, il ne me restera alors qu'à la prier de me permettre de vivre dans la retraite, au sein de ma famille. Dans toutes les hypothèses, je prie Votre

Majesté de ne pas douter de mon dévouement et de mon éternelle amitié. »

Joseph à Berthier. Burgos, 1er mai 1811.

« J'ai reçu de Votre Altesse Sérénissime la lettre du 15 avril. Je hâte tant que je puis mon voyage, afin d'être bientôt à même de remplir les vues de l'Empereur par un prompt retour dans ce pays, où le bien se fera dès que l'on saura que je connais les intentions de l'Empereur et que je les remplis. Sa confiance la plus entière peut seule me donner les moyens de combler ce gouffre qui chaque année engloutit une si précieuse partie de la population de la France et de l'Espagne. La défiance des Espagnols, la mauvaise conduite de quelques chefs français cesseront dès que tous sauront que l'Empereur veut que je sois roi d'Espagne, et que les fripons soient mis dans l'impossibilité d'aigrir les âmes par leur mauvaise conduite : alors, les armées françaises pourront se diriger contre les Anglais, et la paix ultérieure de l'Espagne sera assurée par des moyens de confiance et de stabilité.

J'ai la confiance de réussir; mais, avant tout, il faut que je voie l'Empereur, qu'il sache tout et qu'il se prononce sur tout, et que tout fripon, quel que soit son rang, soit éloigné de ce pays.

Je prie Votre Altesse de ne pas douter de mon sincère attachement. »

Joseph à Berthier. Burgos, 2 mai 1811.

« Je profite du passage d'un aide de camp de Votre Altesse pour lui donner de mes nouvelles. D'après les rapports que je reçois, tout va bien dans l'arrondissement du centre, et même dans celui de l'ar-

mée du midi. Je pars à l'instant même. Le séjour que j'ai fait ici a été bien heureux ; l'opinion me paraît changée totalement en bien.

Le général Dorsenne est un bon et brave homme ; il sert comme l'Empereur devrait être servi ; s'il en avait toujours été ainsi, l'Espagne ne serait pas dans l'état où elle se trouve. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 7 mai 1811.

« Mon cousin, je vous envoie la traduction des journaux anglais. Vous y verrez que, le 18 avril, Wellington avait passé le Tage. Je vous prie de faire copier ces dépêches, et de les envoyer ce soir aux ducs d'Istrie et de Raguse, et même au général Belliard. Ainsi il paraît qu'il n'y avait plus du côté de la Castille que la moitié de l'armée anglaise. Les événements qui se seront passés du côté d'Almeida auront déjà instruit les généraux de l'armée de ces nouvelles, et les mettront à même de prendre le parti convenable d'appuyer sur le Tage. Vous voyez, ce que j'avais prévu est arrivé, qu'on a eu la simplicité de laisser du monde dans Olivenza, et de faire prendre là 300 hommes.

Olivenza a été pris le 14. Il me semble étonnant que depuis le 4, que le duc de Dalmatie était prévenu du passage de lord Béresford, jusqu'au 25 avril, il n'ait pas pris des mesures pour dégager Badajos avant l'arrivée de Wellington. Renvoyez-moi ces gazettes, aussitôt que vous les aurez fait copier. »

Soult à Berthier. Séville, 9 mai 1811.

« Monseigneur, ainsi que j'ai eu l'honneur de l'annoncer à Votre Altesse Sérénissime par une lettre du 4 de ce mois, de laquelle je mets ci-joint

duplicata, je me propose de partir la nuit prochaine avec les divisions de réserve que j'ai fait réunir, pour me porter en Estramadure, dans l'objet de secourir Badajos, d'obliger les ennemis à repasser la Guadiana, et de faciliter l'arrivée du corps commandé par le général comte d'Erlon, qui me paraît devoir être arrivé dans la vallée du Tage, quoique je n'aie reçu de lui aucune nouvelle. Le 11, je serai à Monasterio, et le 12 en avant de Fuente-Cantos, où s'opérera la réunion des trois colonnes que je fais diriger sur ce point.

Le général Bron commande celle partie de Cordoue; il emmène avec lui les premières troupes de renfort qui sont venues des armées du centre et du nord; j'emploierai ce général dans l'expédition, malgré qu'il ne m'ait pas été annoncé.

Le général Latour-Maubourg commande la partie du 5^{e} corps qui, jusqu'à ce jour, a gardé les débouchés de la Sierra-Morena du côté de Guadalcanal; aujourd'hui il a dû se reporter en avant.

Je conduirai en personne la colonne de gauche, et aussitôt la réunion opérée, je livrerai bataille aux ennemis, quelles que soient leurs forces.

J'ai pourvu à la sûreté de Séville, et j'ai donné des instructions pour qu'en cas d'événement les généraux qui sont en Andalousie se conforment aux ordres du maréchal duc de Bellune, où cependant je continuerai à diriger les opérations. Mes mouvements seront combinés de manière à être en mesure contre tout ce qui pourra y survenir, et à être instruit de tout ce qui s'y passera.

Le chef de bataillon Malchewski, Polonais, de l'état-major, lui portera le rapport de mes premières opérations.

Une division anglaise de 4 à 5 mille hommes, soutenue par un corps espagnol, a poussé jusqu'à Fuente-Ovejuno et Valdequillo, dans la province de Cordoue, d'où elle a menacé la ville de ce nom. Les renforts commençaient à arriver à Cordoue, et le général Digeon se trouvait en mesure d'arrêter les progrès des ennemis; mais la division anglaise a marché sur le fort de Bilacasar, qu'elle a tenu bloqué pendant deux jours, et qu'elle a même attaqué avec du canon. Le lieutenant Charpentier, du 51e d'infanterie de ligne, qui commandait dans ce fort un détachement de 50 hommes, a montré beaucoup de fermeté dans sa défense; il a fait du mal aux ennemis, et n'a éprouvé aucune perte. Le 6 au matin, la division anglaise s'est retirée sur Cabeza del Rey; si elle perd du temps en route, elle pourra être compromise avant de joindre la frontière de Portugal.

Quelques rapports annoncent que le général Blake dirige sur l'Estramadure les troupes espagnoles venues de Cadix, qu'il a débarquées à Ayamonte; on prétend aussi qu'un corps anglais, venu également de Cadix, a débarqué il y a deux jours au même endroit. Cette dernière assertion n'est pas encore confirmée; la première paraît plus exacte; et, si elle se réalise, le général Blake doit se trouver prévenu en Estramadure par mon mouvement; il est même possible que, par la suite, il se trouve embarrassé de ses troupes.

Il n'y a encore rien de nouveau dans la province de Grenade; mais le général Sébastiani m'entretient toujours dans l'opinion que les rassemblements de Murcie doivent incessamment se livrer à quelque entreprise sérieuse sur le 4e corps. Je crois que l'on est en mesure de repousser leurs efforts; d'ailleurs, je dispose d'une partie des troupes qui entrent en Andalousie, pour reprendre les postes de la province de Jaen que j'avais été forcé d'évacuer. Lorsque l'expédition sera terminée, et que mes moyens le permettront, je ferai également réoccuper le restant de la province de Grenade, d'où on a dû aussi se retirer.

Le général Sébastiani a été très-malade, et il est encore dans un état languissant. D'après ses instances réitérées, et la déclaration formelle qu'il m'a faite qu'il ne pouvait continuer à commander, je l'avais autorisé à aller attendre en route le congé qu'il a sollicité des grâces de l'Empereur, et j'avais donné ordre au général Leval d'aller prendre provisoirement le commandement du 4e corps. A l'arrivée de ce général à Grenade, le général Sébastiani s'est trouvé mieux, et a témoigné qu'il désirait attendre la décision de Sa Majesté, qu'il me dit avoir lui-même sollicitée.

J'ai l'honneur de supplier Votre Altesse de vouloir bien demander à l'Empereur d'accorder la demande du général Sébastiani, et de daigner approuver que pendant son absence, ou en attendant son remplacement, le général Leval soit provisoirement chargé du commandement du 4e corps : je suis persuadé qu'il remplira ce nouveau devoir

avec distinction, et qu'il y mettra tout le zèle et le dévouement qu'il porte dans le service de Sa Majesté.»

Joseph à Berthier. Dax, 10 mai 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse Sérénissime du 6; elle trouvera la solution à toutes les questions qu'elle renferme dans mes lettres du 1er, de Burgos, et dans les rapports du général Belliard, que j'ai chargé de continuer comme par le passé à diriger le mouvement des troupes qui composent l'armée du centre, et qui continue de correspondre avec Votre Altesse, avec les généraux en chef des armées du midi, du Portugal, du nord. Votre Altesse n'ignore pas qu'il n'a pas plus que moi le droit d'avoir des rapports, et que l'armée française du centre n'est composée que des 28^{e} et 29^{e}, et de 2 mille cavaliers, ce qui fait 4 mille hommes; que depuis un an je suis aussi étranger aux armées d'Andalousie, du Portugal, du nord, qu'à celles de Catalogne et d'Aragon; que la division allemande qui occupe la Manche peut, à chaque moment, être employée par M. le maréchal duc de Dalmatie; que je n'ai aucun ordre à donner dans tous les pays occupés par les armées. Je n'ai su le mouvement fait par M. le maréchal Bessières que par les bruits publics; Je lui ai annoncé moi-même mon arrivée à Valladolid par le comte Defrance; mais je n'ai pas rencontré M. le duc d'Istrie, qui s'était porté, la veille de mon passage, vers Almeida. Plusieurs officiers m'ont annoncé que l'armée de Portugal allait enfin faire un mouvement par la gauche vers le Tage, ce qui serait bien utile aux armées du midi.

Je ne pourrais pas aider l'armée de Portugal par les ressources des provinces fertiles, puisqu'elles sont administrées par des hommes qui ne reconnaissent pas mon autorité.

Je n'ai donné aucune direction à l'armée du midi, ni à aucune autre, depuis la formation des armées du midi et du nord. L'armée du centre n'a que la garnison de Madrid et de Ségovie : ces provinces, ainsi que celle d'Avila, ont beaucoup fourni à l'armée du Portugal; elles sont les plus pauvres de l'Espagne. Les officiers d'Andalousie et de Paris passent sans cesse par Madrid sans que je les voie, pas plus que leurs rapports et ordres.

L'influence que je pourrais exercer en Espagne est toute morale. Mon passage a été très-utile; mon retour sera plus utile encore, si l'Empereur le juge ainsi, et s'il m'investit de sa pleine et entière confiance. Je serai à Paris le plus tôt possible. Je désire voir l'Empereur, et je m'estimerai heureux si je puis lui prouver que rien ne me coûte pour remplir ses vues. Je lui dois la vérité qu'il ignore, et qu'il ne peut pas deviner : son génie fera le reste. Si je puis repartir sur-le-champ, s'il le juge utile, je ne demande pas mieux; mais il faut que j'aie les moyens de faire le bien, j'y suis intéressé plus que personne en Espagne. Je ne juge pas les affaires aussi mal qu'on a paru le croire de Bayonne : avec de la confiance, les guérillas peuvent être détruites avant trois mois, et toutes les troupes seront employées contre les Anglais. Mais, je le répète, il faut de la confiance en moi pour que les Espagnols en

prennent. Eux seuls détruiront les guérillas, j'en ai la conviction intime, si les moyens moraux viennent à seconder et à fortifier les dispositions dans lesquelles j'ai laissé les peuples que j'ai vus.

Il y a assez d'hommes en Espagne : c'est de l'argent et de la fixité qu'il faut. Au reste, tout ceci ne peut pas se développer dans une lettre. Je vois bien, par la contexture de la lettre de Votre Altesse, que beaucoup de mes lettres à l'Empereur et à Votre Altesse ne sont pas parvenues depuis trois mois.

Ma santé est meilleure depuis quelques jours. J'ai laissé à Tolosa 400 hommes de mon escorte, et j'ai renvoyé dans la province de Ségovie, à Saint-Ildefonse, les 800 fantassins, qui seront fort utiles dans ce moment. »

Bessières à Berthier. Salamanque, 12 mai 1811.

« Monseigneur, Votre Altesse doit être surprise de ce que j'ai tant tardé à lui donner de mes nouvelles : j'ai attendu, pour être à même de lui donner tous les détails sur les mouvements qui viennent d'avoir lieu.

Le prince d'Essling donna l'ordre à son armée de passer l'Agueda le 3; le même jour, il prit position en avant de Fuente de Onoro. L'armée anglaise occupait les hauteurs qui dominent ce village; la division Ferrey reçut l'ordre de l'attaquer le même jour. Il fut attaqué et emporté avec vigueur; tout ce qui défendait le village fut passé au fil de l'épée. L'ennemi éprouva une grande perte; mais il se disposa à l'attaquer à son tour, et la division Ferrey fut obligée de se replier.

La journée du 4 fut employée en reconnaissances de cavalerie. Le soir, le prince d'Essling fit toutes ses dispositions d'attaque pour le lendemain; la cavalerie, le 6e et le 8e corps reçurent l'ordre de se porter sur Nava de Avel, pour tourner la droite de l'ennemi et déboucher sur son flanc, tandis que le 9e corps et la division Ferrey resteraient en avant de Fuente de Onoro pour contenir l'ennemi et seconder l'attaque de la gauche. Le 2e corps occupait Almeida.

Le 5, à la pointe du jour, le 6e corps marcha sur le village de Posobello. La brigade Maucune enleva à la baïonnette le bois et le village, défendus par 4 mille Anglais; 300 hommes furent tués et 200 faits prisonniers. Le général Maucune se conduisit avec beaucoup de bravoure, et donna une bonne impulsion à ses troupes; en même temps la brigade du général Wattier, soutenue par la brigade du général Fournier et la réserve de dragons aux ordres du général Montbrun, chargeait la cavalerie anglaise, la mettait en déroute, et la rejetait, l'épée dans les reins, sur une division d'infanterie anglaise; tout fuyait pêle-mêle et dans le plus grand désordre. L'ennemi se rallia sur ses lignes; la brigade Wattier et la brigade du général Fournier firent une charge audacieuse sur deux carrés d'infanterie anglaise, firent mettre bas les armes à plus de 2 mille hommes; mais plusieurs masses d'infanterie sortirent de leurs positions, et forcèrent, par un feu d'infanterie et d'artillerie, la cavalerie à se replier. 300 prisonniers, beaucoup de morts et de blessés

furent le résultat de cette charge. Les généraux Wattier et Fournier se sont conduits avec la plus grande bravoure; le général Montbrun a très-bien dirigé tous les mouvements de la cavalerie, et l'a fort bien enlevée, et à propos.

Le général Drouet reçut l'ordre d'attaquer le village de Fuente de Onoro, et de déboucher sur ce point. La conduite du 9e corps a été très-belle; il enleva le village, et commençait à se former en avant de cette position, lorsque trois masses anglaises marchèrent à lui et le forcèrent de repasser le ravin. L'ennemi déploya de grandes forces sur toute la ligne; je les ai évaluées à 50 mille hommes.

Il ne fut point fait d'autre tentative de toute la journée. Dans cet état de choses, je crus devoir proposer un moyen qui, en conciliant tous les intérêts, remplissait le but qu'on s'était proposé, celui d'empêcher qu'Almeida ne tombât au pouvoir des ennemis.

Je proposai donc d'envoyer l'ordre au général Brenier de faire sauter Almeida, de détruire l'artillerie, de se faire jour avec sa garnison, et de passer l'Agueda dans la direction de San-Felice. Un caporal s'offrit pour porter cet ordre.

Le 6, à 10 heures du soir, le général Brenier fit le signal convenu. Le prince donna en conséquence l'ordre à l'armée de reprendre ses premières positions devant Fuente de Onoro. Le 7 et le 8 furent employés en manœuvres pour inquiéter l'ennemi. Le 8 au soir, un second signal de la place annonça qu'elle était prête à exécuter l'ordre. Le général

Brenier avait préparé ses fourneaux dès le commencement du blocus, d'après les premiers ordres que je lui avais donnés. L'armée se retira devant Ciudad-Rodrigo. Enfin, dans la nuit du 10 au 11, le général Brenier fit sauter la place, se fit jour au travers l'ennemi, et rejoignit le 2ᵉ corps le 11. Lord Wellington a dit que le général Brenier avait remporté une victoire sur toute son armée.

Votre Altesse sera peut-être étonnée de ce qu'on n'a pas tenté à fond le sort des armes. Le prince d'Essling n'avait pas plus de 25 à 28 mille hommes; l'armée ennemie était forte de 50 mille hommes au moins. Le 5 au soir, il ne restait à l'armée de Portugal que 4 cartouches par homme de réserve; elle n'avait que 30 pièces de canon, l'ennemi en avait le double. Le but de son mouvement était de ravitailler Almeida; mais le convoi destiné pour cette opération fut distribué le 5 à l'armée, qui manquait de vivres. Il n'y avait qu'un parti à prendre, celui de livrer une bataille pour détruire Almeida, ou de communiquer avec cette place, pour envoyer l'ordre au gouverneur de la faire sauter. Ce dernier parti parut préférable; il a été couronné d'un plein succès.

Ainsi donc, 30 mille hommes ont tenu en échec une armée forte du double. Tous les rapports annoncent que lord Wellington n'a pas laissé un homme en état de se battre dans tout le Portugal; que l'artillerie sortie d'Elvas pour le siége de Badajos reçut l'ordre d'y rentrer; qu'il a fait venir 10 mille hommes du corps de Beresford. Cette expédition a donc

rempli au delà de tout ce qu'on s'en était promis. Elle a montré la supériorité de nos troupes, même à nombre inférieur; elle a démoralisé la cavalerie anglaise; elle a détruit 5 mille hommes à l'ennemi, de son propre aveu; Almeida a été détruit, et sa garnison s'est fait jour à travers l'armée ennemie: et enfin, en faisant rassembler devant Almeida toutes les forces que l'ennemi avait dans le Portugal et sur la gauche du Tage, elle fait une diversion puissante pour le midi de l'Espagne.

L'armée du Portugal est rentrée dans ses cantonnements; tous les rapports portent que l'ennemi a repassé la Coa. »

Bessières à Berthier. Salamanque, 12 mai 1811.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de vous adresser le rapport du général Wattier. Je prie Votre Altesse de demander à l'Empereur le grade de général de division pour lui, et d'obtenir de ses bontés les grâces qu'il sollicite pour les officiers de sa brigade.

Je me plais à répéter à Votre Altesse que toute la cavalerie a fait des prodiges de valeur; qu'elle a été très-bien dirigée par le général Montbrun. Comme j'étais là en amateur, il m'a été facile de juger tout ce qui se faisait; et je me plais à rendre justice à cet officier général, ainsi qu'aux généraux Fournier et Wattier.

Je prie Votre Altesse de trouver bon que je lui parle encore du grade de général de division; il mérite cet avancement sous tous les rapports.

N'ayez point de regrets sur tout ce qui s'est fait; on a obtenu tous les résultats d'une bataille, sans la

livrer : si on l'eût livrée, on l'eût perdue. J'ai vu les choses de près et de sang-froid ; j'ai voulu la bataille le 3, le 4 et le 5 ; le 5 à midi, j'ai changé d'avis, et je m'en félicite. Je désire que l'Empereur ne trouve point mauvais tout ce qui s'est fait ; il eût été impossible d'obtenir davantage. »

« Le roi d'Espagne, comme lieutenant de l'Empereur, commande les armées françaises d'Espagne et de Portugal, conformément à la direction qu'il reçoit de l'Empereur par l'intermédiaire du prince de Neufchâtel, major général, avec qui Sa Majesté correspond. Jos. à Nap. Notes remises à Rambouillet, le 17 mai 1811.

Il y a auprès du roi un officier général ou un maréchal, chargé des détails de la direction générale des troupes cantonnées dans les provinces.

1° *Armée de Portugal.*

Le général commandant en chef l'armée du Portugal correspond avec le roi et avec le prince de Neufchâtel, de qui il reçoit, selon les circonstances, les ordres directs de l'Empereur, qui, dans ce cas, sont communiqués au roi par le prince et le général. Il correspond avec le major général pour le service militaire et pour les subsistances de ses troupes tant qu'elles occupent le territoire espagnol, d'où elles tirent toutes les subsistances qu'il est possible de leur donner, jusqu'à ce que le Portugal puisse faire ce service ; ses malades sont soignés en Espagne comme les autres militaires français. La solde,

les masses et les autres dépenses de guerre ne sont pas payées par l'Espagne.

2° *Armée du midi.*

Cette armée est nourrie et soignée dans les maladies aux frais du pays; le général en chef et l'intendant général envoient au roi un budget de dépenses présumées pour les hôpitaux, les subsistances, et tous autres frais extraordinaires et dépenses diverses. Ce budget est arrêté par le roi, sur le rapport du major général, du ministre des finances et de la guerre du roi. Les contributions sont imposées par le roi, versées dans la caisse centrale de l'Andalousie, d'où elles ne sortent que d'après l'ordre du roi. La solde et les masses sont à la charge de la France.

Le roi peut, dans des cas extraordinaires, donner le commandement de deux armées ou de partie de ces armées à l'un ou à l'autre des maréchaux, et mieux à celui qui ferait auprès de lui les fonctions de major général.

La nomination à tous les emplois civils, militaires, ecclésiastiques et judiciaires appartient au roi, par l'intermédiaire de ses ministres.

3° *Arrondissement du nord.*

Les provinces occupées par cette armée continueront à être régies par des gouverneurs militaires, qui auront sous leurs ordres des administrateurs espagnols nommés par le roi, ou même des audi

teurs du conseil d'État de France, que le roi pourra employer en partie dans d'autres provinces, selon les besoins du service.

Les budgets des dépenses des troupes qui existent dans ces provinces seront adressés par les généraux commandant à Valladolid, Burgos, Vittoria, Pampelune, au major général du roi. Sa Majesté, après avoir entendu le rapport de la commission dont il est parlé dans l'article 2, les arrêtera.

Ces budgets comprendront les dépenses des subsistances, hôpitaux, transports, génie, artillerie.

4° *De l'Aragon.*

Les dispositions du nord sont applicables à l'Aragon.

5° *Armée de Catalogne.*

Cette armée et le territoire qu'elle occupe seront, jusqu'à la pacification, gouvernés par les directions qu'ils recevront de Paris. Le général communiquera au roi les rapports et les faits qui pourront l'intéresser ; la justice sera rendue au nom du roi.

6° *Arrondissement du centre.*

Il y aura des gouverneurs militaires dans les provinces qui composent cet arrondissement; ils correspondront avec le major général du roi pour le militaire. Des préfets continueront à être chargés de l'administration de ces provinces, sous la surveillance directe des ministres du roi.

La subsistance des troupes, les hôpitaux et les dépenses extraordinaires seront à la charge du trésor espagnol.

Les troupes françaises et alliées qui y seront employées seront payées par leur gouvernement, quant à la solde et aux masses.

Tous les impôts seront versés dans le Trésor royal, et n'en pourront sortir que par des décrets rendus selon les formalités ordinaires. »

Napoléon. à Berthier. Saint-Cloud, 20 mai 1811.

« Mon cousin, renvoyez au général Suchet son aide de camp Ricard, avec l'ordre de se porter sur Tarragone. Faites-lui comprendre la nécessité de laisser la brigade Klopiski pour défendre le pays du côté de la Navarre. Vous lui ferez connaître la victoire que le général Baraguey-d'Hilliers a remportée, le 3 de ce mois, sur Campoverde, qui, à la tête de 12 mille hommes de ses meilleures troupes, a voulu introduire un convoi dans Figuières. 1,200 mulets qui formaient le convoi ont été pris, 100 officiers et 2 mille hommes ont été faits prisonniers, et le reste tué ou dispersé dans tous les sens. Vous ferez connaître au général Suchet qu'il est malheureux que tandis qu'il tient des forces dans les mains, il les laisse dormir, et qu'il n'ait pas profité de ces circonstances pour investir Tarragone. »

Napoléon à Berthier. Caen, 25 mai 1811.

« Mon cousin, beaucoup de pères de famille sont dans les escadrons de gendarmerie qui sont en Espagne; on m'assure qu'on vous en a envoyé l'état : envoyez-le-moi, afin que je voie si je puis en faire revenir une partie. »

Napoléon à Berthier. Caen, 26 mai 1811.

« Mon cousin, je reçois votre lettre. Je n'ai pas encore vu Lecoulteux, ainsi je ne puis vous rien dire sur les opérations de Portugal. Je ne veux pas perdre un moment à vous recommander d'écrire tous les jours au général Marmont, et de lui envoyer les *Moniteurs;* il y en a plusieurs qui contiennent des nouvelles d'Espagne. Faites connaître au général Marmont qu'il a un entier pouvoir pour réorganiser son armée, en former 6 ou 7 divisions, et pour renvoyer les généraux qui ne lui conviennent pas; qu'il peut prendre les colonels en second du corps du général Drouet pour leur donner le commandement des régiments vacants, en choisissant des officiers vigoureux; qu'il doit renvoyer les administrations qui lui sont inutiles, et concentrer son corps dans sa main; qu'il doit lever dans la province de Salamanque et sur ses derrières tous les mulets qu'il pourra trouver, qu'il y en a beaucoup dans ces provinces; que le duc d'Istrie a l'ordre de le seconder de tous ses moyens, et de lui donner même tout ce qu'il pourra de ma garde; que des marchés sont passés pour l'achat de 4 mille mulets de bât et du train d'artillerie à Bayonne, mais que nécessairement il faudra du temps.

Écrivez au duc d'Istrie qu'il donne 500 chevaux ou mulets, et même les matériels, ses attelages, chevaux et harnais, et même du matériel, pour remonter parfaitement l'artillerie du duc de Raguse; car il faut que cette armée ait son artillerie mobile, et en bon état; qu'il peut lever des mulets en attendant qu'il lui arrive des chevaux pour se remplacer; que

4 mille chevaux d'artillerie et des équipages sont en ce moment sur Bayonne; qu'il ne doit pas garder de matériel inutile à Salamanque, mais tout évacuer sur Burgos; qu'il doit pourvoir aux besoins de l'armée de Portugal avec la plus grande activité ; que si les Anglais se portent sur Ciudad-Rodrigo, il réunisse ses forces pour aller au secours du duc de Raguse, et livrer enfin une belle bataille.

Vous lui représenterez qu'il n'écrit pas assez souvent ; qu'au lieu d'écrire tous les jours, il n'écrit presque pas, et ne fait pas connaître ce qui se passe. Recommandez au duc de Raguse de bien reformer son armée, de livrer bataille aux Anglais, s'ils se portent sur Ciudad-Rodrigo ; que dans ce cas le duc d'Istrie peut le renforcer d'une division d'infanterie de 10 mille hommes de ma garde; qu'il doit annoncer mon arrivée prochaine et sa marche sur Lisbonne, aussitôt que la récolte sera faite.

Voyez les ministres de la guerre et de l'administration de la guerre, pour qu'on active les achats que j'ai ordonnés pour la remonte des détachements du bataillon du train et des équipages des dépôts d'Auch, de Pau et de Toulouse. Je pense qu'il faut envoyer un officier au duc d'Istrie, pour lui faire connaître que j'espère qu'il prendra toutes les mesures pour être décidément utile à l'armée de Portugal. »

Napoléon à Berthier. Cherbourg, 29 mai 1811.

« Mon cousin, je vous envoie votre correspondance de Portugal. Faites connaître au duc de Raguse que j'ai nommé le général Maucune général

de division. Répétez-lui qu'il est maître de renvoyer en France les généraux qui ne lui conviennent pas, et d'organiser son armée de la manière qu'il jugera le plus convenable. »

Napoléon à Berthier. Le Havre, 29 mai 1811.

« Mon cousin, faites mettre dans le *Moniteur* en grands détails toutes les affaires de Lérida. Envoyez le plan des attaques au bureau de la guerre, pour qu'on fasse graver le siége de la partie de Lérida, ainsi que celui de Girone. Témoignez ma grande satisfaction au général Suchet, et faites-lui connaître que j'ai accordé tous les avancements qu'il a demandés pour son armée.

Réitérez-lui l'ordre de frapper une contribution de plusieurs millions sur Lérida, afin de se procurer les moyens de nourrir, solder et habiller son armée dans le pays. Vous lui ferez comprendre que la guerre d'Espagne exige un tel accroissement de forces, qu'il ne m'est plus possible d'y envoyer de l'argent; que la guerre doit nourrir la guerre. Donnez-lui l'ordre de ne laisser aucun officier espagnol en Espagne, et de les envoyer tous en France; j'aurais blâmé toute la capitulation, s'il avait approuvé cet article.

Écrivez-lui qu'il ne doit souffrir sur le château de Lérida d'autres pavillons que le pavillon français. Vous lui réitérerez l'ordre de faire sauter les fortifications de cette place. Récrivez-lui que je suppose qu'il est maître de Méquinenza; qu'il doit prendre toutes les mesures pour s'emparer de Tortose; que le maréchal Macdonald se portera en même temps sur

Tarragone ; qu'il réunisse l'artillerie et tous les moyens nécessaires pour marcher sur Valence et forcer l'enceinte de cette ville; mais qu'il faut pour cela que Tortose et Tarragone soient pris. »

Napoléon à Berthier. Alençon, 1er juin 1811.

« Mon cousin, je vous renvoie votre correspondance du Portugal et d'Espagne, afin que vous me présentiez les décrets pour la nomination des différents colonels en second, et l'emploi de ces colonels en second, dans les différents régiments de l'armée d'Andalousie qui sont vacants. Vous pouvez communiquer la plupart de mes lettres au roi d'Espagne; elles prouveront combien est insensée l'assertion du roi et des Espagnols, qu'ils peuvent se passer des troupes françaises. »

Joseph à Berthier. Mortefontaine, 2 juin 1811.

« J'ai beaucoup médité sur les conversations que j'ai eues avec Votre Altesse aujourd'hui, et je crains de ne l'avoir pas priée de prendre note de quelques observations qui, par leur importance, me paraissent mériter d'être ajoutées à celles que Votre Altesse a bien voulu se charger de mettre sous les yeux de l'Empereur.

Je tiens avant tout à celle n° 1.

Comment, dans les diverses hypothèses de la guerre actuelle, n'avoir pas le commandement des troupes stationnées sur mes communications avec la France?

Comment n'avoir pas sous mes ordres directs les administrateurs, français ou espagnols, qui constituent ces gouvernements?

Comment puis-je rien pour l'opinion et pour la réalité sans cela?

J'ai la certitude de pouvoir beaucoup en obtenant de l'Empereur ce qui est contenu dans ce premier et second article, et rien sans cela.

Comment traverser comme un étranger des provinces qui m'attendent comme un Messie, à qui j'ai promis des cortès, un gouvernement national, dès que la guerre le permettrait, et qui, en échange, m'ont promis leurs bras et leurs biens?

Quant à l'armée d'Andalousie, que j'aie le droit de la commander dès que je m'y présenterai, ainsi que celle du Portugal tant qu'elle sera sur le territoire espagnol. Que l'Empereur se persuade bien que je n'abuserai pas, que je n'userai pas même de cette faculté, que l'honneur de son nom me paraît exiger.

Que ceux qui commandent en Andalousie ne puissent pas plus que les autres généraux se livrer à des dépenses qui ne seraient pas conformes aux règlements militaires français, ou aux ordres de l'Empereur.

Que les canaux, les hôpitaux, les œuvres de bienfaisance soient laissés à l'autorité royale.

L'Empereur doit sentir que ces explications ne naissent que de l'espoir que j'ai de réussir; que je ne dois pas m'exposer, par ma faute, à me trouver dans des circonstances semblables à celles qui ont précédé mon voyage.

Je le répète, je crois pouvoir beaucoup par l'opinion; il ne faut rien qui l'empêche d'arriver à moi.»

Observations jointes à la lettre précédente.

Le voyage du roi n'aura véritablement été utile à l'Empereur qu'autant que Sa Majesté Catholique reparaîtra au delà des Pyrénées investie de tous les moyens propres à attirer à lui la nation, et à amener la pacification de l'Espagne, en arrachant ainsi ces vastes provinces aux intrigants et à la domination anglaise.

Les cortès sont le moyen unique pour arriver à ce but par une grande et salutaire commotion.

Le roi doit les convoquer, et le succès passera ses espérances.

1° Il doit commander dans les provinces de l'Aragon, du nord, y être investi du même pouvoir qu'ont aujourd'hui les généraux en chef de ces deux armées, qui continueraient à exercer le commandement sous les ordres du roi. Toutes les formes d'administration actuellement établies seraient conservées, sous la direction suprême du roi.

Ces généraux continueraient à correspondre pour les mouvements militaires avec Paris; mais si les événements portaient le roi dans l'arrondissement de ces armées, Sa Majesté Catholique prendrait le commandement direct et absolu.

2° Faire dès aujourd'hui la partie aliquote des contributions qui seraient versées dans les caisses de l'armée française par les provinces que le roi jugera pouvoir passer sous l'administration espagnole, lorsque la destruction des guérillas et d'au-

tres circonstances en marqueraient l'époque à Sa Majesté Catholique.

3° Les formes d'administration établies en Andalousie sont conservées. »

Napoléon à Berthier. Chartres, 3 juin 1811.

« Mon cousin, je vous envoie la relation anglaise de l'affaire de Fuente de Onoro. Envoyez-en une copie au duc de Raguse et au duc d'Istrie. Vous pouvez faire copier même ce qui est effacé, afin qu'ils connaissent tout. Vous me remettrez cette relation demain, à mon arrivée à Saint-Cloud. »

Joseph à Berthier. Mortefontaine, 4 juin 1811.

« Je reçois la dépêche de Votre Altesse. Je la prie de permettre que mon courrier la suive ; elle pourrait me le faire expédier avec la réponse de l'Empereur. Les nouvelles que je reçois de Madrid me font désirer de hâter mon départ, s'il doit avoir lieu. Votre Altesse me ferait gagner quelques heures en envoyant mes observations et ma lettre du 2 à l'Empereur par un courrier. Je pourrai connaître la volonté de l'Empereur plus tôt; et comme il me paraît évident que Sa Majesté approuvera ce que je propose, je n'aurai plus à l'entretenir de ces affaires en la revoyant pour prendre congé d'elle.

Votre Altesse n'aura pas oublié les autres objets importants dont elle a bien voulu se charger. Les Anglais font des efforts inouïs; il faut de l'argent pour réussir. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 8 juin 1811.

« Mon cousin, écrivez au duc d'Istrie qu'avant de faire évacuer les Asturies par le général Bonnet, il pense bien à ce qu'il fait; que je regarde cette me-

sure en elle-même comme fort mauvaise. Que le général Bonnet, occupant Oviédo avec 6 mille hommes, couvre toute la plaine de Valladolid, de Léon, et menace de se porter en Galice; que sa position est à la fois défensive pour Valladolid, les montagnes de Santander et de la Biscaye, et offensive contre la Galice; que c'est à cette position que j'attribue que les Galiciens n'ont rien entrepris; qu'ils craignent à chaque instant d'être attaqués par lui, et qu'il n'arrive par ce chemin sur leurs derrières; que si le général Bonnet évacuait les Asturies, le duc d'Istrie serait obligé de le placer à Santander; qu'alors il n'aurait fait que découvrir Léon et Valladolid, et donner toute liberté aux insurgés d'inquiéter la plaine, et de se porter même sur Astorga et Benavente; que ce sera un pas rétrograde; que la junte d'Oviédo se reformera, et infestera toutes ces montagnes; que c'est une détestable opération.

Le général Bonnet ne devrait évacuer Oviédo que dans le cas où momentanément il serait nécessaire de se réunir pour livrer bataille aux Anglais. Ce serait une absence de quinze jours, après laquelle il devrait retourner : mais ce cas n'arrivera probablement pas; les coups se portent aujourd'hui dans le midi.

Quant aux frontières du Portugal, toute l'artillerie non attelée, la poudre, les munitions de guerre, et tout ce qui est inutile à la défense de Ciudad-Rodrigo, doivent s'évacuer sur Burgos. Il y a à Salamanque de l'artillerie et des caissons non attelés,

qu'il est convenable d'envoyer sur Burgos; et si jamais des événements inattendus obligeaient le duc d'Istrie à évacuer Valladolid, il ne les laisserait pas dans cette place. On m'assure qu'il y a des caissons à Placencia et autres lieux. Écrivez-lui de faire évacuer tout cela sur Burgos. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 10 juin 1811.

« Mon cousin, donnez ordre au général Caffarelli de faire tracer et travailler à construire à Miranda une tête de pont, pour que, dans tout événement, le passage de l'Èbre soit assuré. Les localités exigent que cette tête de pont ait l'étendue convenable; mais il sera construit une tour de deuxième espèce en maçonnerie, qui servira de corps de garde, de magasin et de réduit pour la tête de pont. Le ministre de la guerre vous enverra le plan de cette tour.

La tête de pont doit être telle que l'armée soit assurée de toujours passer tranquillement l'Èbre. Mandez au général Caffarelli qu'il serait convenable de faire bâtir quelques tours sur les hauteurs, dans les défilés de Vittoria à Irun. Une dizaine de ces tours placées sur les sommités, qui donneraient retraite à une vingtaine d'hommes, seraient d'un grand intérêt. Ce seraient des vedettes qui éclaireraient les hauteurs, et nous en maintiendraient toujours maîtres. Chacune de ces tours ne peut pas coûter plus de 10 mille francs; ce seraient de l'argent et des travaux bien employés (1). »

(1) Cet ordre fut en effet mis à exécution, et les tours ou blockhaus furent souvent très-utiles aux convois.

Napoléon à Berthier, Saint-Cloud, 14 juin 1811.

« Mon cousin, je vois qu'il y a à Mequinenza, en Aragon, 6 mille outils : pourquoi ne les fait-on pas venir à Madrid? Donnez-en l'ordre. »

Napoléon à Clarke. Saint-Cloud, 23 juin 1811.

« Monsieur le duc de Feltre, je suis instruit que des généraux, des états-majors, des commissaires des guerres, attachent à leur service des hommes pris dans les corps, ce qui affaiblit les régiments. Cet abus a lieu surtout en Espagne; donnez ordre qu'on arrête ces soldats, et qu'ils soient renvoyés à leurs corps. »

M. de Montalivet à Napoléon. Paris, 24 juin 1811.

« Sire, je crois rendre compte à Votre Majesté de la situation embarrassante dans laquelle se trouve le troupeau de mérinos saisi l'année dernière sur les propriétés du duc de l'Infantado, et que le directeur gouverneur de la province de Léon avait jugé à propos d'envoyer passer l'hiver dans la Manche, jusqu'à ce qu'il pût être dirigé vers la France. La commission des séquestres et indemnités établie à Madrid, et sous la direction de laquelle ce troupeau a été jusqu'à ce jour, mande, en date du 3 mai, qu'il a dû quitter ses pâturages d'hiver le 24 ou le 25 avril et passer à Buytrago, au pied de la Somo-Sierra, pour y être dépouillé de sa toison; que les plus grandes précautions ont été prises pour assurer sa marche jusqu'à ce lieu; mais que la multiplicité de bandes d'insurgés qui couvrent les campagnes de la Manche et des provinces environnantes, et la faiblesse des escortes que les généraux français qui commandent sur ce point peuvent détacher de leurs corps d'armées, rendront le transport jusqu'en

France difficile et périlleux. Ce qui paraît ajouter encore aux difficultés, c'est la nécessité de s'écarter de la route d'étapes et de convois ordinaires pour assurer la subsistance des animaux; et c'est sur cette ligne de traverse que des guérillas nombreuses les attendent depuis trois mois. J'ai informé de cet état de choses Son Altesse Sérénissime le prince de Wagram et de Neufchâtel, en lui peignant l'extrême urgence de secours suffisants pour protéger la marche d'un troupeau précieux, sur lequel Votre Majesté a fait reposer en très-grande partie l'exécution du vaste système d'amélioration qu'elle a daigné concevoir en faveur de l'agriculture et des races de bêtes à laine en France. Il serait vivement à regretter que les moyens que l'administration trouverait dans l'arrivée de ces animaux, dont on peut porter le nombre à 20 mille avec les agneaux de l'année, fussent perdus pour la France. J'ose appeler l'attention de Votre Majesté sur une opération aussi importante. Des ordres promptement expédiés sur les points de l'Espagne les plus pourvus de troupes, et qui sont à portée des lieux que traverseront les divisions du troupeau, peuvent assurer les escortes nécessaires, et prévenir un coup de main de l'ennemi. Ces divisions seront de 2 à 3 mille têtes chacune; on les renforcera le plus possible, pour ne point trop multiplier les escortes. Arrivées sur la frontière de France, elles y trouveront tous les moyens de séjour et de subsistance, qu'il était du devoir de l'administration de leur assurer à l'avance.

Je supplie Votre Majesté de vouloir bien prendre

en considération l'objet de ce rapport, et d'ordonner ce qu'elle jugera convenable dans cette circonstance particulière. »

Joseph à Berthier. Marrac, 24 juin 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 17, et la copie de celle adressée à M. le maréchal duc d'Istrie. Plusieurs de ses dispositions principales ne concordent pas avec la lettre que Votre Altesse m'avait écrite quelques jours auparavant : quoi qu'il en soit, je ferai ce que je pourrai ; mais je n'ai pas dans le succès la confiance que j'avais montrée en arrivant à Paris, et que j'eusse conservée plus que jamais si j'eusse obtenu ce que j'avais demandé, et surtout les deux articles qui accompagnent ma lettre de Mortefontaine à Votre Altesse. Je suis toutefois dévoué et imperturbable, et peut-être les événements surpasseront mon espérance.

Le général Belliard me mande, du 6 juin, que le général Lorge a dû envoyer une partie de ses troupes au delà de la Sierra-Morena. Le moment de la récolte est celui où la Manche, qui est notre grenier, ne peut pas être abandonnée aux partis ennemis ; c'est la seule ressource de la capitale, puisque les provinces d'Avila, de Ségovie, d'Estramadure, sont épuisées par les armées du Portugal et du midi, et que celles de Cuença et de Guadalaxara sont aujourd'hui foulées par des partis de 3, 6, jusqu'à 9 mille hommes. Toutefois, en arrivant à Madrid je ferai mon possible pour porter un corps sur Almaraz, si le duc de Raguse effectue son passage sur ce point. Il serait sans doute à désirer qu'il pût

faire à Alcantara la tête de pont dont parle Votre Altesse. Nous verrons le parti qu'il aura pris. Jusqu'ici je n'ai recueilli sur ses mouvements et sur ceux du duc de Dalmatie que des bruits si vagues et si contradictoires, qu'ils ne méritent aucune attention.

Je sais que le général Belliard a écrit tout ce qu'il me mande à Votre Altesse sur la situation des armées. Le général Monthion en a agi de même; ainsi, je ne parle ni de la prétendue défaite ni de la prétendue victoire du maréchal Soult.

Le général Caffarelli est à la poursuite de Mina; je n'ai trouvé ici aucune nouvelle de ses mouvements.

Votre Altesse me parle du maréchal Jourdan comme gouverneur de Madrid. Je doute que cela puisse convenir à ce maréchal, qui a occupé dans ce même pays une place bien autrement importante. Le gouverneur de Madrid n'est autre chose que le commandant d'une place où il y a pour garnison 2 mille Espagnols, où le service est fait par 500 hommes de la garde nationale, qui changent tous les jours. Il y a au Retiro 500 Français, et encore serai-je obligé de les remplacer par les dépôts de ma garde, qui me donneront 5 à 600 hommes, si je suis pressé par le besoin d'envoyer un petit corps sur le Tage, comme paraît le désirer Sa Majesté Impériale et Royale. Votre Altesse sentira qu'un commandement semblable n'est guère convenable pour un maréchal de France, et qu'il paraît naturel que dans la capitale du roi d'Espagne, lorsque la garnison est espagnole, que la garde nationale est espa-

gnole, le poste de commandant de ces troupes peut très-bien être occupé par un Espagnol ou par un Français au service d'Espagne. Je ne vois pas pourquoi le général Blaniac, dont l'Empereur connaît le zèle, qui est officier de ma maison, qui m'a suivi dans le royaume de Naples, doit être chassé et remplacé. S'il en était ainsi, il faudrait que l'Empereur le rappelât à son service, car je ne puis pas être entouré d'officiers frappés de nullité.

Je le répète, l'armée du centre est composée de 2 mille fantassins français, de 2 mille cavaliers, de 4 mille Allemands, de 5 mille Espagnols, et de 4 mille hommes de ma garde. Sa Majesté Impériale doit juger ce que je puis faire. J'ai renouvelé l'ordre de renvoyer à l'armée du midi tout ce qui lui appartient.

Tous les militaires qui viennent de l'armée de Portugal m'ont parlé de l'état de cette armée; ils m'ont assuré que la solde est arriérée d'un an, qu'elle a des besoins de toute espèce; elle a été beaucoup aidée par Avila. De Madrid, on envoie tout le biscuit que l'on possède; mais il faut le remplacer, et rien ne se fait sans argent. Jusqu'ici, on n'a pas versé un sou du prêt que l'Empereur veut bien me faire à Madrid, sous divers prétextes. Je prie Votre Altesse de faire lever toutes ces difficultés. On continuera à faire fournir tout ce que l'on pourra aux armées du Portugal et du midi; mais il faut que l'Empereur fasse des sacrifices d'argent: les Anglais en font d'immenses. Il serait utile que l'Empereur me fît envoyer une quantité de décorations de la

Légion pour les armées, et surtout pour celle du Portugal; elles produiraient un grand effet, à ce que me disent les officiers qui arrivent de cette armée. »

Jos. à Nap. Marrac, 24 juin 1811.

« Sire, j'ai profité de la permission que Votre Majesté a bien voulu me donner de descendre ici.

Je n'ai pas encore pu obtenir de notions précises sur les événements qui ont suivi la bataille du 16.

Tous s'accordent à dire que les armées ont besoin d'argent; que les peuples sont épuisés; que les insurgés en reçoivent beaucoup de l'Angleterre.

Les généraux qui retournent de l'armée du Portugal apprendront les mêmes choses qu'ils m'ont dites, aux ministres de Votre Majesté ou à elle-même.

Je prie Votre Majesté de croire que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour remplir ses vues. »

Napoléon à Berthier Saint-Cloud, 25 juin 1811.

« Mon cousin, donnez ordre au duc d'Istrie et au commandant de l'armée du centre, de donner des escortes convenables aux 20 mille mérinos qui m'appartiennent à Madrid, et qui doivent être conduits en France. »

Joseph à M. Mollien, ministre du Trésor public. Marrac, 25 juin 1811.

« Monsieur le comte, toutes les nouvelles que je reçois de l'Espagne me font sentir, plus que jamais, l'extrême besoin d'argent; je ne veux pas quitter la France sans vous le mander, afin que vous sachiez quelles obligations j'aurai au ministre qui s'empressera de faire exécuter les dispositions de

l'Empereur, qui consent au prêt d'un million par mois à dater du 1er juillet. Vous ne savez peut-être pas assez, Monsieur, combien l'arrivée plus ou moins prompte de ce secours peut avoir d'influence sur les opérations politiques et militaires dont ce pays est le théâtre. Je désire qu'il ne me soit rien imputé sur le million qui doit m'être envoyé à dater du 1er juillet; je désire qu'il en soit de même pour les 500 mille francs qui ont dû être versés à compter du 1er avril.

Vous m'avez donné depuis longtemps des preuves de votre attachement; aujourd'hui vous pouvez faire beaucoup plus, Monsieur, en répondant à mes vœux. C'est votre pays et l'Empereur que vous servirez essentiellement, car vous épargnerez le sang français en augmentant mes moyens d'attaque et de défense. »

Joseph à Berthier. Marrac, 25 juin 1811.

« Je reçois des lettres du général Belliard du 11 juin; elles annoncent beaucoup de guérillas dans les provinces du centre, et l'avis reçu par le général Lamartinière du mouvement du général Reynier et du duc de Raguse sur Almaraz. On a envoyé à Almaraz tout ce que l'on avait à Madrid, et je prie Votre Altesse de presser l'envoi des fonds que l'Empereur veut bien me prêter, à raison d'un million par mois, sans permettre qu'il me soit rien imputé là-dessus. Votre Altesse doit sentir combien, dans les circonstances présentes, il importe que j'aie le prêt que l'Empereur veut bien me faire, entier et à époque fixée. Nos besoins sont extrêmes. »

« Sire, je pars demain matin. Je ne veux pas quitter la France sans prier Votre Majesté d'agréer tous mes remercîments, et sans l'assurer de mon entière confiance en elle : c'est ma principale force dans la longue et pénible carrière que j'entreprends; je ferai ce que je pourrai. Jos. à Nap. Marrac, 26 juin 1811.

Les Anglais font des sacrifices de tous les genres en Espagne et en Portugal. Je supplie Votre Majesté de me permettre de lui rappeler combien il importe que l'argent que la France doit verser à l'Espagne soit envoyé le plus tôt possible. Pour ce qui me regarde, je vois bien que je ne puis pas compter sur une partie aliquote des contributions des provinces. Si Votre Majesté préférait de me faire envoyer directement un million de francs par mois en sus de celui dont elle a arrêté l'avance, cette mesure serait plus profitable pour tous, et l'effet en serait plus efficace, parce qu'il serait sûr et prompt.

Que Votre Majesté pense que la Manche est sans troupes; que les ennemis vont former une armée de 20 mille hommes dans les provinces du centre; qu'ils recruteront partout, Espagnols, Français même, Allemands, Italiens, à force d'argent. Il faut que tous les corps soient tenus au courant; que l'argent ne manque pas.

Le colonel Rœderer, qui arrive à Paris, pourra faire savoir à Votre Majesté des faits qui appuient cette opinion. »

« Monseigneur, je dépose aux pieds de Sa Majesté les clefs de Tarragone, auxquelles est attachée, je Suchet à Berthier. Tarragone

29 juin 1811. l'espère, la soumission prochaine de la Catalogne. Un siége de deux mois, ou plutôt trois siéges en un, et cinq assauts successifs, ont détruit une garnison de 18 mille hommes des troupes les plus réputées de l'Espagne, et nous livrent un port d'où les Anglais alimentaient l'insurrection de la province, pour conserver un débouché à leurs marchandises.

Ils ont, par leurs secours multipliés, prolongé la défense de la place; ils ont apporté à plusieurs reprises des armes et des munitions, des troupes de Valence, d'Alicante, de Carthagène. La fureur du soldat était exaltée par la résistance de la garnison, qui attendait chaque jour sa délivrance, et qui devait en assurer le succès par une sortie générale. Le cinquième assaut, plus vigoureux encore que les précédents, donné hier en plein jour à la dernière enceinte, a entraîné un épouvantable massacre et peu de pertes de notre côté.

L'exemple terrible que je prévoyais à regret dans mon dernier rapport à Votre Altesse a eu lieu, et retentira longtemps en Espagne. 4 mille hommes ont été tués dans la ville; 10 à 12 mille ont tenté de se sauver par-dessus les murs dans la campagne; un millier a été sabré ou noyé; près de 10 mille, dont 500 officiers, sont prisonniers et partent pour France; près de 1,500 sont blessés dans les hôpitaux de la place, où leur vie a été respectée au milieu du carnage.

3 maréchaux de camp et le gouverneur sont au nombre des prisonniers, plusieurs autres parmi les morts; 20 drapeaux, 384 bouches à feu en bat-

terie, 40 mille boulets ou bombes, 500 milliers de poudre et de plomb, sont en notre pouvoir.

J'adresserai incessamment à Votre Altesse des détails exacts de tout ce qu'on a trouvé, et les détails de l'action glorieuse qui a couronné les efforts de l'armée d'Aragon en Catalogne.

J'appellerai les bontés de Sa Majesté sur les braves qui ont si vaillamment combattu. »

Joseph à Berthier. Vittoria, 1er juillet 1811.

« La connaissance que je viens de prendre des ressources de ces trois provinces porte jusqu'à l'évidence le caractère de l'absolue impossibilité de soutenir les affaires sans des ressources de France. Il faut 49 millions de réaux pour les six derniers mois de cette année, et la totalité des revenus particuliers ne s'élève pas à 60 millions par an.

Le duc d'Istrie a fait enlever de force les fonds qui se trouvaient dans la caisse de l'armée, s'élevant à plus de 600 mille francs : preuve qu'il y a de grands besoins à Valladolid.

A Madrid on m'attend ; et voilà toute la ressource qui ait été offerte jusqu'ici par le payeur de l'armée, malgré tout ce qui a été dit et écrit de France.

Dans cet état de choses, que puis-je sans la prompte et la puissante intervention de l'Empereur ? Je prie Votre Altesse de demander que les envois de fonds aient lieu immédiatement ; que l'on me remplace le quart par un million de francs en sus de celui dont l'Empereur me fait l'avance.

Je le répète à Votre Altesse, il faut de grands sacrifices d'argent ; les Anglais en font d'immenses ;

sans quoi il est impossible de prévoir la fin de tout ceci. A Valladolid, la ration est au tiers; à Santander, l'armée n'est pas payée; ici même, la solde est suspendue depuis le 1er mai.

Je ne vois qu'officiers qui se félicitent de rentrer ou qui demandent à rentrer en France.

Je prie Votre Altesse de mettre cette lettre sous les yeux de l'Empereur.

J'ai trouvé ici mes lettres de Madrid du 17 ; Votre Altesse aura reçu déjà celle du général Belliard de la même époque. »

Jos. à Nap. Vittoria, 2 juillet 1811.

« Sire, Votre Majesté aura appris la levée du siége de Badajos et la jonction de l'armée du Portugal avec celle du midi, la retraite des armées anglaises en Portugal.

J'ai réuni aujourd'hui les notables de ces trois provinces ; l'esprit du pays me paraît amélioré depuis mon retour. Je désire que Votre Majesté ordonne une base fixe pour l'impôt, et qu'il ne soit pas laissé à l'arbitraire des généraux. Je pense qu'il pourrait être fixé au tiers ; par là, l'effet produit par mes discours ne serait pas aussi fugitif que mon passage.

Il est important qu'on mette de l'ordre dans les consommations : il faut pour cela que le général qui préside à l'administration, qui devrait être espagnole, soit en même temps commandant des troupes françaises; par là, ce général français aurait l'action convenable sur les consommateurs pour exiger de l'ordre, et sur les administrateurs, pour faire exé-

cuter sa volonté. Avec quelques secours d'argent de France et des autres provinces, le calme renaîtra. »

Joseph à Berthier. Burgos, 8 juillet 1811.

« Je prie Votre Altesse de faire valoir les services des officiers dont l'état est ci-joint.

Votre Altesse aura reçu les rapports du général Belliard du 2 juillet ; elle verra que le général Sayas est arrivé à Siguenza avec des troupes, et le général Bassecourt à Cuença. Je continuerai demain mon voyage.

L'évacuation d'Astorga et des Asturies a fait beaucoup de mal ici.

Je prie Votre Altesse de faire donner des ordres pour autoriser le payeur de Madrid à tirer des mandats sur la caisse de Bayonne, en échange du numéraire qui pourrait lui être versé, jusqu'à la concurrence de l'avance d'un million par mois que me fait l'Empereur : cela offrirait célérité dans le payement, et éviterait la difficulté et le danger du transport de Bayonne à Madrid. »

Jos. à Nap. Burgos, 8 juillet 1811.

« Sire, j'ai écrit de Vittoria à Votre Majesté et au prince de Neufchâtel. A mesure que j'avance en Espagne, je me persuade de plus en plus de la nécessité de diminuer les charges imposées aux provinces pour soutenir les états-majors et la double administration française et espagnole, tant dans le civil que dans le militaire. Un gouverneur français, général de division des troupes françaises en réserve pour agir contre les bandes en masse et les troupes ennemies ; un préfet espagnol, une administration espagnole subordonnés au gouverneur ;

des gardes civiques pour la police intérieure des communes; des compagnies d'escopeteros pour les routes et les communications ; les moines et les prêtres payés ; mon autorité reconnue par les gouverneurs, et la tranquillité peut se rétablir dans le nord. Les gouvernements particuliers feront mieux cette guerre locale contre les bandes, qu'un général en chef placé à l'extrémité; et surtout que ce général en chef, s'il doit subsister, ne se mêle pas d'administration.

La nouvelle de mon retour a fait beaucoup de bien, ma présence en produit un peu ; mais que peuvent les paroles contre des actes d'administration et des faits qui les détruisent? Les innovations opérées sur le tabac, sur les douanes, sur les impôts, perdent les ressources du moment.

Les dispositions militaires de l'armée du nord sont timides, les dispositions législatives et de police sont furibondes.

La destruction d'Astorga, l'évacuation des Asturies, les ordres pour réunir à Valladolid les troupes qui avaient marché en Navarre avec le général Caffarelli, l'arrivée simultanée des chefs de l'administration militaire à Burgos, ont contre-balancé le bon effet produit par mon retour et la levée du siége de Badajos.

Les peuples sont foulés, les militaires commencent à n'être pas payés. La division Bonnet est fort arriérée ; tout ce qui est Français ici se plaint ; les uns et les autres demandent ce que je demande. Je ne pense pas me laisser aveugler; et si j'insiste,

Sire, sur ce point, en m'exposant à vous déplaire, c'est par l'entière conviction que j'ai que le bien ne peut pas se faire autrement.

Jamais il n'y a eu tant de bandes dans le nord. Marquesitto, à Potès, a 500 hommes; Longa, à Villercayo, mille; Mina vient de se réunir à lui. L'évacuation des Asturies leur permet de s'entendre avec les insurgés de la Galice. J'ai conseillé au général Dorsenne de faire marcher droit sur le rassemblement qui se forme à Villercayo et Médina, où il m'assure que les ennemis réunissent beaucoup de voitures.

Je verrai à Valladolid le duc d'Istrie, et j'écrirai à Votre Majesté. A Vittoria et ici, je crois avoir, par ma présence, fait tout le bien possible dans de semblables circonstances et dans ma position.

Il m'importe d'arriver à Madrid. Il paraît qu'un général et des troupes arrivent à Cuença et à Siguenza. Je pars demain.

On a beaucoup envoyé de Madrid à l'armée de Portugal. Je prie Votre Majesté de renouveler ses ordres pour qu'on m'envoie exactement l'avance qu'elle veut bien me faire. Je ne trouverai rien à Madrid, où il me faudrait beaucoup d'argent. »

Napoléon à Berthier. Trianon, 11 juillet 1811.

« Mon cousin, donnez ordre que sur les 20 mille paires de souliers qui sont à Valladolid, 10 mille soient envoyées à l'armée de Portugal, et que sur 12 mille paires qui sont à Madrid, 6 mille soient également envoyées à l'armée de Portugal; ce qui fera 16 mille paires de souliers pour cette armée.

Le duc de Raguse les distribuera entre les différents régiments. »

Jos. à Nap. Valladolid, 11 juillet 1811.

« Sire, je suis arrivé ici hier; j'ai à me louer de la réception qui m'a été faite par les habitants.

Le duc d'Istrie compte occuper bientôt les Asturies; il va s'occuper du ravitaillement de Ciudad-Rodrigo, et marcher à l'ennemi, qui se réunit vers Astorga. J'ai été fâché qu'il ait fait sauter les fortifications de cette place; il pense n'avoir pu faire autrement.

Le duc d'Istrie est effrayé de la situation financière; elle influe sur la situation politique et militaire du pays. Les Anglais payent tout. Il importe que la solde soit payée; les troupes d'ici ont un arriéré de 5 mois.

Si j'avais à ma disposition aujourd'hui 20 millions de francs, et toute l'autorité convenable sur les armées du nord et d'Aragon, je crois que je pourrais changer la face du pays. Les notables de la Biscaye, ceux de la Castille, de Palencia, sont prêts à tout; jamais époque plus favorable : c'est l'opinion de tous les Espagnols de bonne foi, et de tous les Français qui ont du sens et qui veulent finir cette guerre. Je supplie Votre Majesté de ne voir dans tout ceci que mon désir pour le bon service de Votre Majesté, et mon amour pour une prompte pacification. »

Jos. à Nap. Madrid, 17 juillet 1811.

« Sire, je suis arrivé hier soir ici; j'ai eu lieu d'être satisfait de l'accueil que j'y ai reçu.

La récolte n'a pas été aussi bonne qu'on l'avait espéré d'abord.

Ces provinces sont épuisées par l'armée de Portugal et les insurgés. Leur armée a été battue complétement à Valldiolivas; beaucoup de chefs de bandes demandent à rentrer chez eux.

Je supplie Votre Majesté de faire presser l'envoi des fonds qu'elle m'a assignés; et tout ce qu'elle pourra encore faire envoyer, ce sera de l'argent bien placé. Le moment est favorable; mon voyage a fait faire beaucoup de réflexions à beaucoup de monde, et je n'ai pas reconnu l'opinion, tant elle est mûrie et améliorée. »

Napoléon à Berthier. Trianon, 17 juillet 1811.

« Mon cousin, faites donner au maréchal Jourdan la somme nécessaire pour faire ses équipages et aller en Espagne, où il peut être utile; qu'il s'y rende sans délai. Mettez tout en règle pour que ce maréchal puisse partir le plus tôt possible. »

Joseph au duc d'Istrie. Madrid, 18 juillet 1811.

« Monsieur le duc, les troupes ennemies de Sayas et l'Empecinado ayant été battues, le mouvement ordonné aux régiments de Soria devient sans but.

Je vous prie, Monsieur le maréchal, de m'écrire s'il ne serait pas possible de faire vendre dans le nord, en argent, aux enchères, 20 millions de réaux de biens nationaux, dont la moitié serait applicable aux besoins de votre armée, et l'autre moitié serait envoyée à Madrid, où nos besoins sont grands, l'armée du Portugal occupant ou épuisant les meilleures provinces. »

Jos. à Nap. Madrid, 20 juillet 1811.

« Sire, je n'ai eu qu'à me louer de M. l'intendant général Dennié, que sa santé et ses affaires appellent en France pour quelques instants; il a peu à faire ici, où l'armée est si réduite.

Je prie Votre Majesté de ne pas oublier que les Anglais emploient beaucoup d'or pour acheter des soldats et des blés, dont ils feront une bonne provision à nos dépens. La récolte n'a pas été bonne. »

Jos. à Nap. Madrid, 20 juillet 1811.

« Sire, je suis assez indisposé depuis mon arrivée ici, pour m'être beaucoup occupé des affaires. Je n'ai aucune lettre ni de Votre Majesté ni du prince de Neufchâtel, depuis mon départ de France.

Il est impossible d'envoyer en Andalousie le peu de soldats appartenant à cette armée qui sont sur la ligne de Valladolid jusqu'à Madrid, sans recevoir les 1,500 Allemands qui ont passé la Sierra-Morena et les 2 régiments qui appartenaient au centre, et qui ont été remis au maréchal Soult. Enfin, Sire, il n'y a ici en infanterie que le 75^{e} et le 28^{e}, et 3 mille Allemands. N'ayant aucuns fonds disponibles, je ne puis lever des troupes du pays, et, faute de troupes, je ne puis faire rentrer les blés que les Anglais achètent, et que les insurgés enlèvent de force. Les provinces d'Avila, d'Estramadure, de Talavéra, sont épuisées par l'armée de Portugal.

Il est à désirer qu'il nous arrive des fonds de France, pour avoir des troupes qui nous donneraient à leur tour de l'argent.

J'écris aussi à la reine qu'elle me rejoigne avec

mes enfants; je ne puis plus supporter l'horrible isolement où je suis réduit depuis six ans.

L'opinion est améliorée beaucoup. Le moment de s'en emparer est arrivé; mais, je le répète, il faut quelques secours d'argent. »

Joseph à Berthier. Madrid, 22 juillet 1811.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse du 6 juillet; elle trouvera ci-joint un rapport de l'intendant général, qui la mettra à même de faire connaître à l'Empereur la situation de l'armée du centre, relativement à la solde.

Il faudrait une somme de 1,500 mille francs pour acquitter les autres services de l'armée.

Il sera dû à mon Trésor, à compte de l'avance que le Trésor impérial me fait à la fin de ce mois, 1,500 mille francs dont nous avons le plus pressant besoin.

Je désirerais être autorisé à faire donner des traites sur Bayonne, jusqu'à la concurrence des avances qui sont faites par le Trésor impérial.

Je n'ai pas besoin de rappeler à Votre Altesse que le million qui m'a été prêté la veille de mon départ, sur ma signature particulière, ne doit pas être imputé sur le prêt mensuel et consenti par l'Empereur. »

Joseph au général Belliard. Madrid, 23 juillet 1811.

« J'ai chargé le ministre de la guerre de vous adresser deux décrets et une instruction que j'ai signés dans le but :

1° De faire arriver à Madrid tous les grains appartenant à la dîme royale, qui seront exclusivement affectés au service de la capitale;

2° D'établir une contribution d'un million de fanégas de blé.

Vous verrez que, sous aucun prétexte, aucun gouverneur commandant ne doit se permettre de détourner ces denrées de leur destination. En cas de besoins extraordinaires et non prévus, je préfère que les communes elles-mêmes soient obligées à la nourriture des troupes, me réservant de leur faire rembourser ce qu'elles auraient avancé d'abord ; mais sous aucun prétexte je ne souffrirai pas que l'on touche à ces deux branches importantes des contributions publiques, sur lesquelles je compte essentiellement pour le service de l'armée.

Donnez les ordres les plus précis à cet égard, et assurez les commandants de l'importance que je mets à leur stricte exécution. Je serai charmé de trouver l'occasion de récompenser leur zèle et leur activité pour la réussite de cette mesure importante. »

Jos. à Nap. Madrid, 26 juillet 1811.

« Sire, le général Reynier rendra compte à Votre Majesté de l'état de pénurie où il m'a laissé. Je n'ai plus reçu aucun secours de France, ni des provinces ; aucun service n'est assuré, pas même celui de ma maison. Le million que j'ai reçu à Paris a payé mon voyage et mon séjour ici depuis mon retour. Je ne vois pas moyen d'exister ici, si Votre Majesté ne fait exécuter ponctuellement l'ordre du prêt d'un million par mois, et si elle n'en ajoute pas un autre en remplacement du quart que je dois recevoir des contribution du nord, du midi et de l'A-

ragon, qui ne peuvent rien m'envoyer. L'armée de Portugal épuise les provinces d'Avila, de l'Estramadure, partie de Tolède; celles de Ségovie et de Madrid sont des déserts de sable. Cependant je vais me trouver ici sur les derrières d'une armée de 40 mille hommes, sans aucun moyen pour les hôpitaux, les approvisionnements. Je rappelle à Votre Majesté que ce temps est précieux; qu'avec quelques millions on pourrait avancer les affaires dans ce moment; que dans quelque temps on ne réussira pas avec des sommes énormes et d'immenses forces; qu'il est malheureux que je ne sois pas parti de Paris avec au moins 5 à 6 millions. Que de choses seraient déjà faites dans un moment où, avec l'opinion, les bandes marchent au-devant de moi! Mais il n'y a pas d'argent ici; la misère publique et particulière sont à leur comble, et je suis moi-même plus mal que la veille de mon départ. Je fais front à l'orage, l'opinion est toujours croissante; mais je prévois le moment de la décadence, si les secours d'argent tardent à arriver. Sire, c'est au nom de vos intérêts les plus chers que je vous prie de prendre des mesures pour que cet état de choses cesse. »

Joseph à Berthier. Madrid, 26 juillet 1811.

« Je n'ai point de lettre de Votre Altesse; les fonds n'arrivent pas. L'armée de Portugal arrive jusqu'à dix lieues de Madrid. Je suis aussi mal ici que la veille de mon départ pour Paris, sous le rapport des finances.

Sous les rapports politiques, les affaires sont en bon état; et si j'avais quelques millions, les pro-

grès seraient prodigieux ; mais la misère publique est à son comble, le pays n'offre plus de ressources. Si je ne reçois pas bientôt beaucoup de secours d'argent, je ne sais ce que tout ceci deviendra.

L'armée française du centre se compose de 3 mille Français, 4 mille Allemands infanterie, 2 mille dragons, 500 chevaux de troupes légères. Il faut nous rendre la brigade française prêtée à l'armée du midi. »

Joseph au duc de Raguse. Madrid, 26 juillet 1811.

Monsieur le duc, je reçois votre lettre du 20. Je vous remercie de tout ce qu'elle contient d'aimable pour moi ; vous ne doutez pas non plus de mon attachement.

L'Empereur aurait désiré que je vinsse vous voir ; mais ce n'est pas le moment, puisque l'armée n'est pas réunie. Je sens la difficulté de votre position et l'extrême justesse de vos observations. Je viens de donner l'ordre pour qu'il soit prélevé, sur la contribution extraordinaire que je lève en grains, la quantité de 20 mille fanégas en août et 20 mille en septembre, qui seraient versées dans les magasins de l'armée de Portugal. Je trouve très-bien aussi que vous fassiez usage de toutes les contributions en argent dues par la province d'Estramadure ; et je donne les ordres en conséquence aux agents civils, qui ne pourront toutefois réussir qu'autant qu'ils seront protégés, soutenus et dirigés par vous, Monsieur le maréchal, dont le zèle et les lumières me sont connus.

L'Empereur espère beaucoup de vous et de son

armée du Portugal; il est disposé à venir à votre secours avec de l'argent et avec des hommes et des chevaux : vous ne tarderez pas à sentir les effets de ces dispositions. Quant à moi, je ne puis pas vous secourir autrement; je n'ai pas de fonds à ma disposition, et je dois même vous dire que je ne pourrais pas exister ici sans un prêt qui m'est accordé par l'Empereur, par mois.

Si vous pouviez vous étendre un peu par votre droite, vous occuperiez un plus riche pays; et avec les secours que je vous indique, vous devriez attendre la saison des événements militaires.

La récolte n'est pas très-bonne à Ségovie, ni dans les pays environnant Madrid. »

Joseph à Berthier. Madrid, 27 juillet 1811.

« Je reçois la lettre chiffrée avec le chiffre de M. le duc de Bassano, en date du 12 juillet. Votre Altesse sera instruite, par M. le comte de Laforest, des raisons qui font que ce chiffre ne se trouve plus dans ses mains; ainsi je me vois privé de la connaissance de cette lettre, que je dois supposer importante.

J'envoie cette nouvelle par un courrier qui, je crois, rejoindra l'estafette. Je prie Votre Altesse de me faire connaître le contenu de cette dépêche par une autre expédition dans le chiffre actuel de l'ambassadeur de France, et de m'en envoyer un qui soit particulier entre nous.

L'opinion s'améliore sensiblement; il nous manque quelques millions pour avancer nos affaires davantage. »

Jos. à Nap. Madrid, 28 juillet 1811.

« Sire, je ne puis assez redire à Votre Majesté que l'opinion est ici très-améliorée; que je suis sans argent; qu'avec quelques millions nous ferions des progrès prodigieux, qui épargneraient bien du sang et des peines par la suite. Toutes les bandes demandent à entrer à mon service; elles suivent le mouvement de l'opinion : mais je n'ai pas le sou, je ne puis payer personne.

L'armée de Portugal épuise mes meilleures provinces. Je vous en supplie, Sire, au nom de vos intérêts les plus chers, venez vite à mon secours par le payement exact du million promis (il est dû juin et juillet), par l'avance d'un autre million mensuel, en remplacement du quart des contributions du midi, du nord et de l'Aragon, qui ne peuvent rien fournir.

Je prie Votre Majesté de croire qu'il ne dépend pas de moi que tout ne se termine vite et bien; j'ai trop peu de moyens. »

Joseph à Berthier. Madrid, 30 juillet 1811.

« J'ai déjà mandé à Votre Altesse le contre-temps qui m'empêche de pouvoir prendre connaissance de sa dépêche chiffrée du 12.

Je fais fournir à l'armée du Portugal tout le biscuit, les munitions dont on peut disposer, les caissons; mais nous manquons ici d'argent et de soldats. Je l'ai écrit souvent à Sa Majesté Impériale et à Votre Altesse, avec quelque argent j'aurais pu me servir des nouvelles troupes espagnoles. J'espère que Sa Majesté Impériale fera droit à mes demandes : il me faut une brigade fixe française et quelque argent.

L'opinion s'améliore très-sensiblement tous les jours. »

« Sire, la dépêche chiffrée du prince de Neufchâtel, en date du 12 courant, n'a pu être déchiffrée par l'ambassadeur de Votre Majesté ; il n'a pas en son pouvoir le chiffre dont on s'est servi : je me trouve donc dans l'ignorance absolue des intentions de Votre Majesté. Jos. à Nap. Madrid, 30 juillet 1811.

L'armée française du centre va être au courant ; ma garde n'est pas payée depuis 10 mois ; je suis plus gêné qu'à mon départ de Madrid. J'ai pour toute ressource 10 mille francs par jour ; les armées épuisent les pauvres provinces qui environnent Madrid. J'ai mis une contribution de près du tiers de la récolte ; mais j'ai peu de soldats pour la faire lever. L'armée du Portugal nous épuise de toutes les manières. Je prie Votre Majesté de venir à mon secours avec quelques millions, mais au moins par le payement exact du million mensuel qui a été promis à dater du mois de juillet, et par celui d'un autre million qui représenterait le quart des contributions des arrondissements du midi, du nord et de l'Aragon, dont Votre Majesté se ferait rendre compte.

L'opinion est très-bonne, le changement est grand ; quelques secours, et il sera complet. »

« Mon cousin, la tour de la Bidassoa sera construite par Bayonne ; les ordres à cet égard ont dû être donnés par le ministre de la guerre ; cela ne regarde en rien la Biscaye. Les tours que l'on construira ne devront l'être que sur les sommets des Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 31 juillet 1811.

hauteurs. Elles seront toutes de la troisième espèce; il n'y en aura aucune ni dans la première ni dans la deuxième espèce.

La première sera établie sur la hauteur de Salinas; elle sera placée de manière à ce que les signaux de cette tour fassent connaître ce qui se passe dans les montagnes. L'officier qui a fait la reconnaissance n'a pas bien compris ce qu'on se proposait; il faudrait établir trois tours : une à Salinas, et les autres sur les points de partage des versants des eaux.

Il faut connaître combien il y a de versants depuis la Bidassoa jusqu'à Miranda, et choisir d'abord les trois positions principales pour y construire trois tours. Aussitôt que ces tours seront achevées, on déterminera encore trois autres positions; et ces tours devront être placées de manière à bien voir la route et les défilés qui viennent y aboutir, à correspondre facilement entre elles par le moyen des signaux, à indiquer ce qui se passe dans les montagnes, et enfin à servir de refuge aux troupes. Ces tours de troisième espèce coûteront 15 mille francs chacune, ce sera donc pour les trois une dépense de 45 mille francs. On ne saurait trop se presser d'établir une de ces tours sur les hauteurs de Salinas. Le travail qui a été envoyé par le général Thouvenot ne remplit pas mes intentions; ce travail est tout à fait à recommencer. »

Joseph à Berthier. Madrid,

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 10 juillet. Le 26^{e} de chasseurs va être préparé de manière à

être à la disposition du maréchal duc de Raguse, qui occupe Talavéra. 1er août 1811.

J'envoie à l'armée de Portugal tout ce qu'il est possible de lui envoyer en biscuit, farines, caissons et munitions; mais il faut de l'argent pour remplacer tout cela, et je n'en ai pas. Je suis réduit à des provinces stériles, et la récolte est mauvaise. »

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse du 9, relative à l'envoi de tous les détachements de l'armée d'Andalousie. Partie est en route. J'attends ceux qui arriveront du nord. Je dois cependant observer à l'Empereur qu'il est impossible que l'armée du centre seule exécute les dispositions si sages de rendre à chaque armée ses détachements, si les autres armées ne font pas comme elle. Celle du midi a 2 mille Allemands et 2 régiments d'infanterie qui appartiennent à l'armée du centre : comment puis-je entièrement dégarnir cette armée-ci ? Joseph à Berthier. Madrid, 1er août 1811.

Il faut que je paye ici une division française tout entière, la division allemande, la division de dragons, les Espagnols et ma garde; avec cela et le payement exact des 2 millions, l'ordre se rétablira, et je pourrai aider les autres armées. Sans tout cela, c'est impossible.

Je remplace le général Tilly par le général Expert, à Ségovie. »

« J'apprends avec beaucoup de plaisir, en même temps par vous et par votre mari, ma chère nièce, la prise glorieuse de Tarragone, et tout ce que l'Em- Joseph à la comtesse Suchet. Madrid,

1er août 1811.

pereur a fait pour le maréchal. J'en suis très-satisfait, et en général l'armée partage ce sentiment.

Je suis bien aise aussi qu'Anthoine (1) se soit distingué, et que vous soyez contente.

Je n'ai pas oublié Rosine (2); je sais l'apprécier, et elle en trouvera la preuve dans ce que je viens d'écrire à la reine. Quel que soit le parti qu'elle prenne, son bonheur seul est tout; le reste n'est rien. J'ai été fâché de ne vous avoir pas vue dans le séjour que j'ai fait à Paris pendant si peu de moments. »

Joseph à Suchet. Madrid, 1er août 1811.

« Mon cher maréchal, je vous félicite de la prise glorieuse de Tarragone, et j'ajoute ce nouveau remercîment à tous ceux que je vous dois déjà. L'Empereur, en vous rendant justice, a fait un acte qui m'a fait bien du plaisir, et qui a l'approbation de tout le monde. J'espère que vous serez aussi heureux à Valence. Les Espagnols se joignent aux Français pour se féliciter de votre conduite; en mon particulier, je suis doublement heureux de tout cela.

Agréez, mon cher maréchal, mon ancienne amitié. »

Joseph à Berthier. Madrid, 2 août 1811.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse du 7 juillet, relative à l'envoi de 8 millions. Dès que le général Avy sera arrivé, je lui ferai communiquer ses instructions ultérieures.

Je remarque que, dans l'envoi, le prêt que l'Em-

(1) Le général baron Anthoine *de Saint-Joseph*.
(2) Madame de Salligny, depuis duchesse Decrès.

pereur veut bien me faire n'est porté qu'à 500 mille francs pour juillet, tandis qu'à dater du 1er de ce mois, il devait être porté à 1 million de francs.

Je prie Votre Altesse de faire rectifier cette erreur qui m'est si préjudiciable dans le premier envoi. Rappelez aussi à l'Empereur, je vous prie, que, ne recevant rien du midi, du nord, ni de l'Aragon, contre son intention, il est plus que temps de remplacer ce déficit par un million de plus que la Trésorerie enverrait au moins aux trois armées qui occupent ces arrondissements.

Je n'ajoute qu'un mot : il y a dix mois que la solde de ma garde n'est payée, et celle de toutes les autres troupes qui sont en Espagne est à peu près au courant. »

Joseph à Berthier. Madrid, 3 août 1811.

« L'Empereur m'a dit à Paris qu'il me céderait la maison et le jardin de l'Infantado, qui est près du palais que je destine à mes enfants, comme le seul point voisin ombragé. Je veux le faire préparer pour leur arrivée; je vous prie d'en envoyer l'ordre. Sa Majesté Impériale m'avait autorisé à en parler à Votre Altesse; je l'ai oublié à Paris, étant occupé avec Votre Altesse d'objets plus importants.

Je désire aussi que l'Empereur approuve que le palais de Medina-Celi, qui est au Prado, soit destiné pour l'ambassade de France; il est occupé aujourd'hui par des bureaux, et l'ambassadeur de France n'est pas convenablement pour les fêtes qu'il donne avec une grande munificence. »

Joseph

« J'ai reçu la lettre dont était porteur M. Frochot;

à Dorsenne. Madrid, 5 août 1811.

il a pris tous les renseignements qu'il a désirés dans les secrétaireries, et j'espère que l'opération de la vente des 20 millions des biens nationaux en numéraire pourra s'effectuer dans les provinces occupées par l'armée du nord. Mon Trésor est dans le plus grand dénûment, et j'ai espéré trouver une ressource dans la vente de ces 20 millions, dont 10 seront applicables au Trésor public, et 10 aux besoins de votre armée. C'est surtout sur vous, Monsieur le comte, que je me repose pour le succès de cette opération, si importante dans ce moment pour mes finances; et je ne doute pas que vous ne fassiez l'impossible.

M. Frochot vous entretiendra d'un contre-temps qui m'empêche de prendre connaissance d'une dépêche qui doit être importante, à en juger par son étendue et la manière dont elle est chiffrée. Si vous pouvez me faire savoir quelque chose, vous me ferez plaisir.

Je vous prie, Monsieur le comte, de ne jamais douter de mon estime et de mon attachement : votre conduite à mon égard vous les ont acquis pour toujours. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 6 août 1811.

« Mon cousin, écrivez au général Souham que son artillerie régimentaire, ses caissons et l'artillerie de sa division ne pouvant pas encore être prêts, mon intention est qu'en attendant il seconde le général Reille en Navarre; qu'un de ses régiments doit tenir garnison dans la vallée de Bastan ; qu'avec les trois autres il doit se mettre à la poursuite de

Mina, et faire tout son possible pour détruire les brigands et pacifier la Navarre; que sur ces entrefaites les chaleurs passeront, l'artillerie s'organisera, et qu'alors il recevra les ordres pour se porter partout où il sera nécessaire. Le fonds de son établissement doit être sur Logrono.

Écrivez dans ce sens au général Reille; dites-lui que je vais faire entrer aussi la division italienne; mais qu'il faut enfin venir à bout de ces brigands, jeter la terreur parmi eux, les faire fusiller par centaines, désarmer le pays, et renfermer les munitions et les chevaux. »

Joseph à Berthier. Madrid, 6 août 1811.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse du 16 juillet. J'ai communiqué à M. le général Belliard les ordres de l'Empereur. M. le général Lahoussaye est parti pour France, M. le général Lorge en reçoit aussi l'ordre.

M. le général Lamartinière est à l'armée de Portugal; M. le maréchal duc de Raguse l'a laissé à Talavéra, qui va être occupé par l'armée de Portugal. J'ai assigné sur les revenus de ce partido 20 mille fanégas à l'armée du Portugal, autant sur la province d'Avila, et la totalité de celle d'Estramadure.

Je n'ai aucune nouvelle des armées d'Andalousie ni de Portugal. N'ayant pu prendre connaissance de la dépêche chiffrée de Votre Altesse du 12, je suis aussi ignorant des dispositions quelconques ordonnées par l'Empereur. Je suis aussi sans argent. »

Joseph

« Monsieur le maréchal, j'ai pris connaissance

à Marmont. Madrid, 10 août 1811.

des dépêches ci-jointes du vice-connétable, espérant qu'elles renfermeraient quelques dispositions qui pourraient m'éclairer sur le contenu de la dépêche chiffrée que je n'ai pu lire. Les troupes que le vice-connétable vous annonce partiront avec le trésor qui vous est destiné, et que l'on nous annonce à Madrid pour le 16.

Le colonel Desprez m'a remis vos lettres; j'espère que vous aurez été satisfait des dispositions que j'ai prises pour venir, autant que possible, à votre secours dans la pénible position où nous nous trouvons. Je vais vous envoyer le commissaire et tout ce que vous désirez. Je désire que, dans aucun cas, rien ne soit dérangé dans la ville de Tolède, où j'ai établi un préfet et un centre d'administration espagnole, et qui a un commandant et des troupes de l'armée du centre. Vous sentez que ce point de communication avec la Manche doit rester administré et commandé tel qu'il est. Mon ministre de l'intérieur s'y trouve même en ce moment, avec la mission de faire rentrer les blés et de former les gardes civiques.

Ne doutez pas, Monsieur le duc, de mon ancien attachement. »

Joseph à Soult. Madrid, 10 août 1811.

« J'ai pris communication des dépêches ci-jointes du vice-connétable, espérant y trouver quelques lumières sur le contenu d'une dépêche chiffrée de ce prince que je n'ai pu faire déchiffrer, l'ambassadeur de France n'ayant plus le chiffre dont on s'est servi si mal à propos.

Les troupes du midi vont partir avec le trésor qui est annoncé ici dans cinq jours; mais il faut faire en sorte, Monsieur le maréchal, que les troupes de l'armée du centre arrivent en même temps dans la Manche. Vous avez au 4e corps les compagnies des grenadiers et voltigeurs du 75e; vous avez près de 1,200 Allemands. Si vous voulez réfléchir au peu de troupes qui composent l'armée du centre, vous sentirez qu'il est impossible qu'elle se passe de celles qui lui appartiennent, et qui sont en Andalousie. L'ordre pour le départ du régiment d'Armstadt, qui doit aller à Badajos, est donné.

J'apprécie autant que je dois, Monsieur le maréchal, tout ce que vous avez fait; je désire que vous soyez bien persuadé que je vous rends la justice que vous méritez. »

Joseph à Berthier. Madrid, 10 août 1811.

« J'ai reçu les lettres par lesquelles Votre Altesse presse de plus en plus pour le départ des troupes de l'armée du midi et du Portugal qui sont dans l'arrondissement du centre. Voici l'état de celles qui partiront aujourd'hui, et de celles qui partiront avec le trésor qui nous est annoncé dans cinq jours; mais il est de toute impossibilité de ne pas garder l'équivalent des 1,800 hommes de l'armée du centre qui sont en Andalousie. Il y a 1,200 Allemands, et les compagnies de grenadiers et voltigeurs du 75e de ligne. 600 hommes du 28e de ligne, qui ont escorté de Madrid le dernier convoi jusqu'à Valladolid, ont été retenus et employés dans l'arrondissement de l'armée du nord; de manière que l'ar-

mée du centre se trouve aujourd'hui réduite au reste du 75e, du 28e, et à 3 mille Allemands, 2 mille chevaux et 5 mille Espagnols. Comment garder tant de communications, repousser les troupes de Cuença et de Guadalaxara, faire rentrer les impôts, et surtout les blés, que les guérillas enlèvent de force et que les Anglais payent à tout prix ?

Si j'avais reçu les secours qui m'ont été promis à Paris, j'aurais 10 mille Espagnols au lieu de 5 mille, et je pourrais suffire à tout; mais sans argent je ne puis habiller, équiper, solder des troupes nouvelles. On ne se bat plus pour des opinions ici : je le répète, aujourd'hui l'opinion est pour nous. Avec de l'argent on aurait plus de soldats qu'il ne faut, désertant moins que les étrangers qui sont dans l'armée française; mais il faut de l'argent, ou laisser des troupes françaises, ou renoncer aux communications, à la récolte des blés qui nous échappent faute de troupes, quels que soient les efforts journaliers de tous les agents civils.

Je calcule qu'un million de francs peut remplacer mille hommes de troupes françaises, par la possibilité que j'ai aujourd'hui de lever mille soldats espagnols qui seront fidèles, puisque depuis mon retour il n'y a plus de désertion.

Je prie Votre Altesse de mettre ces observations sous les yeux de Sa Majesté Impériale. Puis-je abandonner Buytrago, Somo-Sierra, Ségovie?

Depuis mon départ de Paris, je n'ai rien reçu de Votre Altesse qui annonce l'exécution des espérances qui m'avaient été données : argent, troupes,

dispositions militaires et politiques, rien n'est parvenu à ma connaissance.

Je suis dans une fâcheuse position par rapport au peu de troupes, à l'ignorance des dispositions ultérieures de l'Empereur. »

« Sire, je prie Votre Majesté d'agréer mes vœux pour sa prospérité et son bonheur au moment de l'anniversaire de sa naissance. Quels que soient les mauvais présages que me donne le silence qu'elle garde avec moi depuis mon départ de Paris, je supplie Votre Majesté de croire que tout ce qui doit être, est, et que personne ne lui est plus sincèrement affectionné que moi. » Jos. à Nap. Madrid, 13 août 1811.

« Je n'ai pas de nouvelles des armées depuis ma dernière lettre à Votre Altesse. La récolte est mauvaise; les troupes nous sont enlevées, et il est impossible de faire rentrer tout ce qui m'est dû. Les guérillas avec les armes, les Anglais avec l'argent, nous en arrachent la plus grande partie.

Je le répète à Votre Altesse Sérénissime, il nous faut des garnisons fixes, et 2 millions par mois en argent, puisque tous les revenus des arrondissements du midi, du nord, et grande partie du centre, sont dévorés par la guerre. » Joseph à Berthier. Madrid, 13 août 1811.

«Sire, je suis fâché de n'avoir jamais rien d'agréable à écrire à Votre Majesté; mais il est de fait que, depuis mon départ de Paris, je n'ai reçu aucun secours en argent, aucune instruction, rien qui réalise les promesses qui m'ont été faites; aucun rapport Jos. à Nap. Madrid, 17 août 1811.

d'aucun général : de manière que je suis aujourd'hui pire qu'avant mon départ de Madrid, puisque toutes les plus petites ressources ont été usées, et que l'armée du Portugal détruit tous nos moyens d'existence, que la récolte est mauvaise, et que les troupes françaises diminuent ici sans que je puisse les remplacer par des espagnoles, puisque je n'ai pas même l'argent nécessaire pour solder ma maison et ma garde, à qui il est dû dix mois de solde.

Cette lettre est déjà trop longue; je vous prie, Sire, de donner des ordres tels que les dispositions de Votre Majesté à mon égard soient exécutées. Que Votre Majesté se persuade bien qu'il n'y a pas de bien à espérer ici, tant que l'administration ne sera pas centralisée dans mes mains. »

Joseph à Berthier. Madrid, 17 août 1811.

« Je n'ai reçu aucune nouvelle de Paris ni des armées depuis ma dernière lettre. On nous annonce que le convoi d'argent est retenu, par ordre de Votre Altesse, à Valladolid. S'il tarde à arriver ici, je ne prévois pas comment les affaires pourront aller. Depuis mon départ de Paris, je n'ai reçu ni instruction, ni argent, ni rapport d'aucun général; je ne puis que m'en rapporter à ce que j'ai écrit à Votre Altesse dans mes lettres précédentes. »

Joseph à Marmont. Madrid, 20 août 1811.

« Monsieur le maréchal, je reçois votre lettre du 16. La plus grande partie des détachements, et isolés, de l'armée du Portugal qui se trouvaient encore dans Madrid, sont déjà partis pour rejoindre leurs corps; le reste, avec le train, les munitions, et tout ce que nous pourrons vous fournir, partira demain.

Votre aide de camp et le général d'artillerie partent avec lui demain. J'ai si peu de monde, qu'il ne me sera pas possible de garder Placencia. Je suppose que vous avez fait prévenir le duc de Dalmatie de la situation des affaires devant vous.

Agréez mon ancienne amitié. »

Joseph à Berthier. Madrid, 20 août 1811.

« L'état-major n'a pas cessé un instant d'adresser à Votre Altesse tous les rapports dont elle peut avoir besoin, les états de situation, et tous les renseignements qui lui parviennent.

Tous les détachements de l'armée de Portugal ont eu ordre de rejoindre; munitions, biscuit, caissons, approvisionnements d'artillerie, outils, on a envoyé tout ce dont on a pu disposer.

Votre Altesse trouvera ci-joint l'état des détachements de l'armée du midi qui sont partis pour rejoindre cette armée; l'état des détachements de l'armée du centre qui se trouvent à l'armée du midi; l'état des détachements de l'armée du midi qui attendent le retour de ceux du centre pour être échangés, afin de ne pas découvrir entièrement les points importants qu'ils occupent. »

Berthier à Napoléon. Paris, 22 août 1811.

« Sire, Votre Majesté ayant dit au roi d'Espagne à Paris, qu'elle lui céderait la maison et le jardin de l'Infantado, comme étant le seul point ombragé dans le voisinage du palais destiné à ses enfants, Sa Majesté demande par la lettre ci-jointe qu'il soit donné des ordres en conséquence, afin que cette maison puisse être préparée pour l'arrivée de ses enfants.

Sa Majesté Catholique désire aussi que Votre Ma-

jesté approuve que le palais de Medina-Celi, qui est au Prado, soit destiné à l'ambassade de France; il est occupé aujourd'hui par des bureaux, et l'ambassadeur de Votre Majesté n'est pas convenablement logé. Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses intentions. »

Berthier à Napoléon. Paris, 22 août 1811.

« Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté une lettre de Sa Majesté Catholique du 10 août. Sa Majesté accuse réception des ordres transmis pour le départ des troupes des armées du midi et du Portugal; elle envoie l'état de 2 bataillons forts ensemble de 876 hommes, et d'un escadron de marche fort de 331 hommes, qui allaient partir de Madrid pour se rendre en Andalousie.

Mais elle fait observer qu'il est de toute impossibilité de ne pas garder l'équivalent des 1,800 hommes de l'armée du centre qui sont à l'armée du midi. L'armée du centre se trouve aujourd'hui réduite à environ 9 mille hommes, y compris 5 mille Espagnols et 2 mille chevaux.

Sa Majesté Catholique expose aussi que si elle avait reçu les secours promis, elle aurait 10 mille Espagnols au lieu de 5 mille, et qu'avec cette force elle pourrait suffire à tout. Enfin, Sa Majesté Catholique représente qu'elle est dans une fâcheuse position, par rapport à l'argent et au peu de troupes. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 24 août 1811.

« Mon cousin, il vous sera facile de faire comprendre au roi d'Espagne qu'assuré, comme il l'est dans ce moment, sur toute sa gauche par la présence de l'armée de Portugal à Almaraz, le nombre des

troupes qu'il a lui est suffisant, et qu'il doit envoyer à l'armée du midi tout ce qui appartient à cette armée; que le 26e de chasseurs est de la plus grande utilité à l'armée de Portugal, dont la cavalerie a été ruinée; que vous réitérez l'ordre au général Dorsenne de réunir tout ce qui appartient au 75e et au 28e, ainsi qu'aux dragons de l'armée du centre; que vous réitérez le même ordre au duc de Dalmatie, en y comprenant les Allemands, qui ne doivent pas faire partie de son corps d'armée. Donnez ordre au roi d'Espagne de renvoyer tous les hommes démontés appartenant à l'armée du midi, et qui se trouvent aux différents dépôts situés dans l'arrondissement de son armée. »

Joseph à Berthier Madrid, 24 août 1811.

« Par duplicata d'une lettre du maréchal duc de Raguse, Votre Altesse verra quelle est la situation des affaires à l'armée de Portugal. Hier, sont partis de Madrid tous les hommes appartenant à cette armée, les vivres, l'artillerie, et tout ce qu'il m'a été possible de lui fournir. J'ai fait donner à cette armée la batterie de réserve de l'armée du centre, l'artillerie de celle du Portugal ne pouvant être prête assez tôt. Il m'est impossible d'occuper Placencia. Les deux seuls régiments français qui sont à cette armée ne sont pas même complets; une partie est encore retenue à l'armée du midi. La Manche ne peut pas être défendue par ce qui y reste de la division allemande, qui ne peut empêcher les guérillas et les troupes réglées d'enlever les grains au moment de la récolte. La province de Tolède va

se trouver peu garnie de troupes après avoir été exaspérée par l'armée de Portugal, qui a tenté d'enlever la totalité des récoltes; la province d'Avila est dans le même état. Au bord du Tage, dans la province de Cuença, on est devant l'ennemi, pour l'empêcher de venir tout enlever jusqu'aux portes de Madrid. A Guadalaxara, les deux régiments irlandais et Royal-Étranger sont sans cesse aux prises avec l'Empecinado. Dans la province de Madrid, à Aranjuez, à Saint-Ildefonse, ma garde est divisée et occupée à recueillir quelques blés, que les Anglais payent et que les guérillas enlèvent.

Les troupes espagnoles de la garnison de Madrid ne sont pas plus payées que ma garde et mes employés; aussi la désertion commence, le découragement se remontre, l'opinion tombe, et l'on commence à se demander : « Quels sont donc les résultats du voyage du roi à Paris? »

Si cet état de choses dure, avant six mois nous évacuerons l'Espagne, faute de vivres. L'ennemi n'épargne pas l'argent. Quant à moi, pour tout dire d'un mot, puisque j'ai un chiffre, je ne sais pas comment je payerai ma table dans huit jours; tous mes employés sont encore pire.

Il faut que l'Empereur connaisse la vérité, et je vous prie de ne pas lui laisser ignorer le contenu de cette lettre. Et cependant le moment d'un grand changement était arrivé : l'opinion venait à moi; mais l'opinion cède à la force des choses.

Sans argent, sans territoire, sans troupes, sans autorité, comment l'opinion peut-elle longtemps

entourer un homme? Une seule chose me console : je n'ai pas mérité un pareil sort ; mais ce qui ne me console pas, c'est que l'Empereur use inutilement ses forces en Espagne, tandis qu'avec peu de moyens on pouvait tout terminer.

Par la lettre du général Daultanne, Votre Altesse verra les seules nouvelles du midi que j'ai, et concevra combien nous avons peu de troupes partout dans l'arrondissement de cette armée.

Je sais que le général Dorsenne est en opération ; j'en ignore encore les résultats. »

Nap. à Jos. Trianon, 25 août 1811.

« Mon frère, je vous remercie de la lettre que vous m'avez écrite pour mon anniversaire. Je vous prie de ne point douter de l'amitié et de l'intérêt que je vous porte; mes sentiments seront toujours les mêmes pour vous. »

Napoléon à Berthier. Trianon, 25 août 1811.

« Mon cousin, répondez au général Dorsenne que le baron Dudon, intendant des provinces du ressort de l'armée du nord, ne doit pas suivre le mouvement de l'armée, mais rester à Valladolid ; qu'il est chargé du gouvernement du pays, sous les ordres immédiats du général en chef; que le général en chef ne doit prendre aucune mesure administrative que par le canal de l'intendant ; qu'il ne doit faire verser aucune contribution ailleurs que dans les mains des agents de la Trésorerie ; que l'administrateur en chef doit suivre toujours l'armée et pourvoir à ses besoins ; que l'intendant Dudon représente l'administration du pays, et doit être considéré comme le serait un préfet en France; que l'admi-

nistrateur ne doit s'occuper que de l'administration de l'armée; qu'on ne peut employer des Espagnols dans les intendances, d'abord parce qu'ils n'offrent aucune garantie de fidélité ni d'attachement, ensuite parce qu'ils n'auraient aucun moyen d'agir sur les gouverneurs et sur les autorités militaires françaises, et ne pourraient empêcher les désordres si multipliés en Espagne, et qui ont tant contribué aux crimes qui s'y sont commis; au lieu que des auditeurs français, ayant des correspondances en France, connaissant les bornes de l'autorité de chacun, et ne s'en laissant pas imposer, sont des témoins qu'on pourra toujours consulter dans tous les événements contentieux; qu'il faut donc partout des auditeurs; qu'il faut que le général en chef ne donne les ordres d'administration que par l'intermédiaire de l'intendant Dudon, et que, sous quelque prétexte que ce soit, les recettes ne se versent que dans les caisses des receveurs français, et que les dépenses ne se fassent que par les payeurs du Trésor; que, dans ce cas, toute intervention d'autorité espagnole serait suspecte; que je désire que le général Dorsenne utilise les talents du baron Dudon et le zèle des auditeurs; que c'est le seul moyen de mettre partout de la surveillance et de faire cesser bien des désordres.

Que je ne trouve pas d'inconvénients à instituer des intendants supérieurs, qui seraient chargés chacun de toute une province; que dernièrement j'en ai établi un en Navarre, qu'on peut en mettre de semblables dans toutes les provinces; que quant à

Sa Majesté Catholique, les instructions générales ont assez fait connaître qu'elle ne doit faire aucune nomination dans l'arrondissement de l'armée du nord, si ce n'est pour les fonctions ecclésiastiques et de justice; mais qu'aucun agent militaire ou d'administration ne doit être nommé par le roi; qu'enfin mon intention est que le général Dorsenne marche d'accord avec l'administration, et, au lieu de donner des dégoûts à l'intendant et aux auditeurs, les encourage et les soutienne. »

Napoléon à Clarke. Trianon, 25 août 1811.

« Monsieur le duc de Feltre, je reçois avec un grand plaisir la nouvelle de la prise de Figuières. Envoyez un courrier extraordinaire au duc de Tarente; faites-lui connaître ma satisfaction, et annoncez-lui que je vous ai demandé de me mettre sous les yeux un rapport sur les avancements et récompenses à donner à l'armée. Vous ferez connaître au maréchal que j'ai pris un décret pour réunir la Catalogne à la France (vous recevrez ce décret sous peu de jours); que le maréchal Suchet occupe aujourd'hui le mont Serrat; que je lui ai ordonné de laisser une division française de 4 régiments et 10 pièces d'artillerie entre Barcelone, le mont Serrat, Tarragone et Lérida; de former en outre la garnison de Mequinenza et de Tortose avec son armée; que ces deux places continueront à être sous les ordres du maréchal Suchet, et que ce maréchal a ordre de se porter avec le reste de ses troupes sur Valence; que je désire que le duc de Tarente se rende à Barcelone et visite le mont Serrat, pour

voir ce qu'on peut faire de ce poste important; qu'il réunisse 6 mille hommes de ses troupes à la division que lui cède le maréchal Suchet; qu'il tire de Barcelone ce qu'il peut en tirer, et forme un corps actif de 12 à 14 mille hommes pour manœuvrer entre Tortose, Lérida, Barcelone, le mont Serrat, prendre Cardone et Urgel, dissoudre les rassemblements de la Catalogne, et pacifier le pays. Le mouvement offensif sur Valence va concentrer là tous les efforts de l'ennemi, ce qui procurera un véritable soulagement à la Catalogne. Le duc de Tarente aura soin d'établir un bon commandant à Figuières, et de rapprovisionner cette place pour quelques mois. Une ordonnance portant peine de mort contre tout étranger, autre que la garnison, qui s'introduirait dans le fort, serait d'un bon effet. Je suppose qu'il a fait punir sévèrement les traîtres qui ont livré cette place. »

Joseph à Berthier. Madrid, 27 août 1811.

« Monsieur le duc, je reçois votre lettre du 8. Je vous prie de ne pas permettre qu'on envoie à cette armée des administrateurs ni des employés; il y en a beaucoup plus qu'il n'en faut. MM. Richard et Hordi ne trouveront pas à être employés ici, où j'ai très-peu de troupes et beaucoup d'administrateurs. »

Joseph à Berthier. Madrid, 27 août 1811.

« Une lettre de M. le duc de Feltre m'annonce deux nouveaux adjoints aux inspections de l'armée. Je prie Votre Altesse de faire en sorte qu'on cesse d'envoyer à cette armée des administrateurs et des employés; il y en a plus que de soldats, et je suis

obligé d'en renvoyer beaucoup, ne pouvant bientôt plus subvenir aux charges, pour les gens utiles même. »

Joseph à Berthier. Madrid, 27 août 1811.

« Votre Altesse trouvera ci-joint les nouvelles de l'armée du Portugal. J'ai fait envoyer à cette armée tout ce qu'il a été possible de lui donner de celle-ci; ses détachements doivent être arrivés à cette heure.

L'armée du midi a entièrement dispersé l'armée insurgée de Murcie le 10 août.

Je prie Votre Altesse de rappeler à l'Empereur les besoins de fonds; ils sont si grands, que tous les services tombent, et avec eux l'opinion, que j'ai trouvée si bonne à mon retour. »

Joseph à Berthier. Madrid, 31 août 1811.

« Je reçois la lettre par laquelle Votre Altesse m'annonce le duplicata de la dépêche chiffrée dont le chiffre ne s'est pas trouvé à Madrid.

On annonce dans le public un nouvel engagement à l'avantage de l'armée du midi; je n'ai encore ni nouvelles officielles, ni aucun détail.

L'armée du Portugal traite trop mal la province de Tolède; elle n'a rien à ordonner dans la ville de Tolède. Le maréchal Marmont vient cependant, à mon insu, d'imposer une contribution de 4 millions de réaux. Toutes les dispositions prises par moi se trouvent par là détruites, et il est impossible que je puisse rien pour le bien du pays et la pacification intérieure avec un tel ordre de choses.

Le sixième convoi est arrivé, mais il ne porte aucuns fonds pour le mois de juillet. L'Empereur m'accorde un prêt de 1 million de francs par mois, à

dater du 1er juillet; Votre Altesse me l'a écrit de sa part; je compte dessus, tous mes calculs y reposent, et je vois que ni le sixième, ni le septième, ni le huitième convoi ne portent rien au delà des 500 mille francs accordés par l'Empereur avant mon départ de Madrid.

Je prie Votre Altesse de me répondre sur cet objet.

Les troupes de l'armée du Portugal et du midi rejoignent; mais les provinces de Ségovie, Avila, la Manche, restent bien au dépourvu. Je n'ai pas assez d'argent pour pouvoir augmenter mes régiments espagnols, et pas assez de troupes pour lever les contributions de grains que tout le monde enlève plus que moi, les Anglais, les guérillas.

L'armée de Portugal enlève la totalité de la récolte, ce qui détruit l'opinion, et rend inefficaces toutes les mesures que j'avais prises pour assurer sa subsistance et celle de l'armée du centre. »

Joseph au général Expert. Madrid, 31 août 1811.

« L'extrême besoin où se trouvent les employés de la capitale m'a engagé à faire donner l'ordre dans la province de Ségovie pour que, tous les mois, il soit envoyé à Madrid la somme de 100 mille réaux, à prélever avant tout sur toutes les dépenses de la province, avant le payement d'aucun employé provincial. Je fais défendre au trésorier de rien payer avant de s'être assuré que cette somme de 100 mille réaux a reçu sa destination. Je vous prie de demander tous les mois si cet ordre a été exécuté, et d'en exiger la preuve. Cette mesure m'est dictée généralement par la plus absolue nécessité, et je

compte sur vous pour en surveiller l'exécution et en faciliter les moyens, si l'on a besoin de vous pour cela, dans la province de Ségovie. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 31 août 1811.

« Ma chère amie, je reçois ta lettre du 10 août. J'espère que la seconde saison te sera plus profitable. Je me porte assez bien ; je ne fais pas partir d'attelage avant d'en avoir reçu la demande de ta part.

Je ne reçois pas le prêt d'un million que l'Empereur m'avait promis; jusqu'ici on s'est borné à continuer l'envoi des 500 mille francs que l'Empereur faisait envoyer avant mon départ d'ici, de manière que je me trouve dans le plus grand embarras. Avant de partir, il faut t'assurer que les versements sont faits, et avoir une avance de trois à quatre mois qui viendrait avec ton convoi ; sans quoi je serai exposé à me trouver ici, avec toi et mes enfants, plus embarrassé encore que je ne le suis; car si cet ordre de choses continue, je n'aurai d'autre parti à prendre que de m'en aller à l'armée de Suchet ou du maréchal Soult avec ma garde, en abandonnant Madrid, chose que je ne pourrais faire avec vous. Mais je pense que je n'en serai pas réduit là; que l'Empereur, connaissant la vérité, viendra à mon secours.

L'armée du Portugal m'enlève toutes mes ressources; elle s'étend jusqu'aux portes de Madrid. »

Joseph à Marmont. Madrid, 1er sept. 1811.

« Monsieur le duc, par la première lettre que vous m'avez écrite, vous me fîtes connaître que vous aviez besoin de 20 mille fanégas (1) de blé par mois; je

(1) Mesure d'Espagne.

m'empressai d'ordonner que les quarante premiers mille fanégas qui seraient levées dans la province d'Avila et dans le partido de Talavéra seraient livrées à l'armée de Portugal. J'espérais par là assurer la subsistance de vos troupes pendant les mois d'août et de septembre, et je me réservais à les pourvoir par la suite selon vos besoins. Vous me fîtes connaître que vous n'aviez pas d'argent ; je vous répondis que le produit des contributions des provinces qui entourent Madrid était tel, que Sa Majeste Impériale ayant connu l'insuffisance de ces moyens, avait daigné venir à mon secours par un prêt mensuel ; qu'ainsi vous deviez sentir qu'il était de toute impossibilité que je vous fisse donner de l'argent. Je ne crois pas vous avoir caché ce que tout le monde sait, que mes employés civils ne sont pas payés depuis quinze mois, et ma garde depuis dix. Cependant je vous écrivis que je trouvais bon que vous levassiez les contributions de la province d'Estramadure qui m'étaient dues, et que vous en employassiez le produit pour les besoins de l'armée de Portugal. Je vous ai fait envoyer tout le biscuit, farines, artillerie, enfin tout ce dont j'ai pu disposer ; je n'ai fait aucune distinction entre l'armée du Portugal et celle du centre, puisque leur but est le même ; mais j'avais pensé que les mesures que j'avais prises pour assurer le service des deux armées et des diverses parties de mon administration auraient été respectées par les généraux de l'armée que vous commandez. Il n'en a pas été ainsi ; on a levé sur divers points occupés par votre armée la totalité des

récoltes ; on a par là exaspéré les habitants et fait abandonner les champs et les villages, surtout dans la province d'Avila. Dans celle de Tolède, on a d'abord frappé une contribution d'un million ; l'ordonnateur de votre armée se permet de donner des ordres à des personnes qui ne doivent obéir qu'aux miens. J'ai aujourd'hui sous les yeux un décret que l'on dit avoir été signé de vous, Monsieur le maréchal, et qui en ordonne l'exécution à mes préfets et aux généraux sous mes ordres, sans m'en avoir même donné connaissance. Ce décret met une contribution de 4 millions de réaux sur Tolède, et contremande la levée de toute autre contribution.

J'ai peine à concevoir que cet ordre émane de vous, Monsieur le duc. La province de Tolède fait partie de l'armée du centre ; elle touche Madrid, elle est occupée par les troupes de l'armée du centre. A Tolède, j'ai envoyé en mission mon ministre de l'intérieur pour faire exécuter le décret qui ordonne la levée d'une contribution en grains, et il n'y a plus de temps à perdre ; j'y ai un préfet, un gouverneur, un régiment espagnol. Comment pouvez-vous croire que puisse être accueilli un décret de vous, Monsieur le maréchal, qui ordonne de ne plus payer autre chose que les 4 millions qu'il faut verser à l'armée du Portugal ? Mais avec quoi donc voulez-vous que nous vivions ? Il n'est pas à ma connaissance que vous ayez le droit de donner des ordres à Tolède ; je ne connais d'autres dispositions de l'Empereur, relatives aux rapports que je dois avoir avec l'armée que vous commandez, que celle contenue dans

la lettre du prince de Neufchâtel en date du 1er juin, qui me donne le commandement des troupes qui entreront dans l'arrondissement de l'armée du centre et même de l'armée de Portugal, si cette armée se repliait dans les provinces du centre. J'aurais cru inutile d'entrer dans cette explication, Monsieur le duc, si le décret que vous avez rendu et les dispositions que vous avez prises ne m'en faisaient sentir la nécessité. Vous concevrez facilement que, ne pouvant y avoir deux chefs suprêmes dans les mêmes lieux, Sa Majesté Impériale a senti la nécessité de prévoir et a prévu ce qui arrive. Je vous prie donc, Monsieur le duc, de vous abstenir de donner aucun ordre dans les provinces du centre.

Cependant, comme je conçois que vous devez avoir beaucoup de besoins, et que les administrateurs et généraux de votre armée aiment mieux faire que de laisser faire, je consens à ce que vous fassiez verser dans les caisses de l'armée du Portugal les revenus des provinces d'Avila, d'Estramadure, et même du partido *décimal* de celle de Talavéra, conformément au bordereau ci-joint.

J'ai ordonné la formation d'un hôpital militaire à Tolède, qui pourra recevoir mille malades de l'armée du Portugal, et qui sera formé et entretenu par mon Trésor, et par les soins de l'intendant de la province et du commissaire que je déléguerai à cet effet.

J'espère, Monsieur le duc, que, de cette manière, ce que vous devez à mon autorité pourra se concilier avec ce que je dois à l'armée du Portugal,

et au désir que j'ai eu constamment de vous être agréable. »

Joseph à Berthier. Madrid, 3 sept. 1811.

« Je n'ai aucunes nouvelles des armées du midi et du nord. Voici celles que je reçois de l'armée du Portugal, n° 1.

Par la lettre n° 2, l'Empereur verra quelle est ma position à Tolède. Un tel état de choses n'est pas possible : Madrid n'a que la province de Tolède, puisque les autres sont ou stériles, ou occupées par les guérillas. Tolède est le centre de toutes les administrations d'une province, et mon autorité ne peut pas être méconnue à ce point. J'espère que Votre Altesse donnera les ordres convenables pour que pareil événement ne se renouvelle pas; le peu de bien opéré se détruit par des choses semblables. »

Joseph à Soult. Madrid, 3 sept. 1811.

« Monsieur le duc, j'ai reçu la lettre par laquelle vous m'annoncez le premier succès que vous avez remporté sur l'armée de Murcie. Je vous félicite, et j'espère avoir bientôt de nouvelles félicitations à vous faire.

Le général Avy ramène avec lui tous les détachements de l'armée du midi qu'il a été possible de réunir. Après leur départ, il restera dans l'armée du centre moins de troupes de l'armée du midi que vous n'en avez en Andalousie de l'armée du centre. A mesure que celles-ci rentreront, celles de l'armée du midi passeront la Sierra-Morena; j'ai donné les ordres les plus précis à cet égard, et j'espère qu'ils seront fidèlement exécutés.

L'intérêt public exige une fidélité égale dans l'exécution de ces mesures, si itérativement et si instamment prescrites d'ailleurs par l'Empereur.

Je vous prie donc, Monsieur le duc, de me secourir pour atteindre ce but ; car vous devez sentir que si les autres armées gardent les troupes du centre, il m'est impossible de ne pas garder ici celles des autres armées; ou il faut me résoudre à abandonner Madrid, et livrer aux ennemis toute la récolte de l'année. »

Joseph à Berthier. Madrid, 5 sept. 1811.

« Je prie Votre Altesse de mettre sous les yeux de l'Empereur le rapport et les pièces ci-jointes. Je ne doute pas que Sa Majesté Impériale ne voie avec peine et n'empêche l'exécution de mesures qui tendraient à dépouiller le clergé sans profit pour les finances de l'État, et sans donner à celui-là un remplacement qui assure sa subsistance. On ne peut pas le supposer assez dépourvu de bon sens pour espérer d'être payé mieux que les fonctionnaires civils. Il n'est pas douteux que l'esprit d'insurrection fera des progrès effrayants si ces dispositions sont mises à exécution, et si la haute sagesse de l'Empereur n'arrive pas à temps pour empêcher les effets de l'impatiente inexpérience de l'intendant général de l'armée du nord.

Je prie Votre Altesse de soumettre à Sa Majesté Impériale la persuasion où je suis qu'une disposition sur une matière aussi grave et aussi générale n'aurait pas dû être prise sans me consulter. Que puis-je sur l'esprit des ecclésiastiques, si un jeune homme peut

les dépouiller d'un trait de plume, sans même m'en donner connaissance?

Je le dis avec regret, mais je le dis avec vérité, les affaires vont mal et très-mal en Espagne. Il y a autant de despotes qu'il y a de gouverneurs, de généraux et même d'intendants. Chacun fait des lois à sa guise; il n'y a nulle unité, nul ensemble. Les peuples tiraillés dans tous les sens, fatigués, dégoûtés, reprendront le dernier courage, celui du désespoir.

Rien de ce qui m'a été dit par Sa Majesté l'Empereur dans les entretiens qu'elle a bien voulu avoir avec moi n'est exécuté; ce que Votre Altesse m'a écrit ne l'est pas davantage. Des mesures qui, comme celle-ci, auraient mérité les méditations de l'Empereur lui-même et de son conseil, sont prises avec une légèreté sans exemple. On ne me rend compte de rien, et je n'apprends les dispositions d'administration et de législation que l'on a faites que par les plaintes et le mécontentement des peuples.

Les mesures prises par M. le duc de Raguse sont une nouvelle preuve de cette vérité. On exaspère les peuples sans profit. Il frappe une contribution de 4 millions de réaux au moment même qu'il quitte la province de Tolède; je n'en suis pas même prévenu, et la province de Tolède s'étend jusqu'aux portes de Madrid, et la province de Tolède est presque en totalité occupée par ma garde, par des régiments espagnols!... La seule publicité donnée à ce décret du duc de Raguse a détruit le peu de bien qui restait encore dans cette province, de l'impression

favorable opérée par mon retour. Quelle confiance peuvent prendre en moi les gens raisonnables de la ville de Tolède, à voir ce conflit monstrueux d'autorités, cet oubli de toutes convenances à mon égard de la part du duc de Raguse? Et quel raisonnable espoir peut-il avoir de retirer des millions d'une province qui est occupée par des troupes qui ne sont pas payées depuis dix mois? N'est-il pas évident que s'il était possible de retirer des millions, je l'eusse fait pour payer mes troupes et mes employés civils, auxquels je dois encore quinze mois d'appointements?

Je crois avoir fait pour l'armée de Portugal tout ce qu'il est humainement possible de faire. J'ai envoyé précédemment à Votre Altesse copie de la lettre que j'ai écrite au duc de Raguse. Sa Majesté Impériale doit sentir qu'il ne peut y avoir deux autorités dans la ville de Tolède, pas plus que dans la ville de Madrid. Je la supplie instamment de donner des ordres positifs pour que ses intentions soient mieux suivies, et qu'il y ait dans les mesures générales d'administration un ensemble et une unité à laquelle je ne puis pas être étranger. La dignité de mon caractère, l'honneur du nom que je porte l'exigent, autant que le bien du service de l'Empereur et le bien de ce pays. »

Joseph à Berthier. Madrid, 6 sept. 1811.

« Le général Avy est parti pour Tolède avec les troupes de l'armée du midi et les fonds destinés à cette armée; il a jugé devoir laisser ici, entre les mains du payeur de l'armée du Portugal, les fonds

destinés à cette armée, et il a rendu compte de sa détermination au duc de Raguse, pour qu'il puisse ordonner les mouvements de troupes nécessaires au transport de ces fonds, et en fixer l'époque. Ce maréchal ayant commencé son mouvement, on ne peut plus savoir où ces fonds pourraient le trouver. Il prendra lui-même les dispositions convenables pour se trouver le plus tôt et le plus sûrement possible en possession de ces fonds.

Un convoi de près de 4 mille hommes est parti hier de Madrid pour l'Andalousie; aujourd'hui il en arrive un de plus de 4 mille hommes, et plus de 300 voitures. Votre Altesse doit sentir combien ces passages continuels épuisent ces provinces; et cependant le duc de Raguse ordonne qu'on use de toutes les ressources pour son armée. Nous sommes ici aux expédients pour vivre; et si Votre Altesse ne se hâte de me faire expédier les fonds qui m'ont été promis en date du 1er juillet, si les officiers généraux de l'armée du Portugal ne se soumettent pas aux dispositions générales que j'ai adoptées dans les provinces de Talavéra et de Tolède, les affaires iront si mal que nous aurons la famine avant trois mois.

Je n'ai pas de troupes : que l'Empereur donne l'ordre au maréchal duc de Dalmatie de me renvoyer les troupes à mon service, ou bien qu'on m'envoie un ou deux bataillons des troupes espagnoles qui sont en France.

Le moment de la récolte passe sans que les magasins puissent se remplir, faute de troupes, d'ar-

gent, et grâce aux contrariétés que j'éprouve de la part de l'armée du Portugal, qui se nuit en me nuisant.

Je prie Votre Altesse d'écrire de manière à ce que l'on ne viole plus le territoire attribué à l'armée du centre; faute de quoi il est impossible de compter sur rien et de répondre de rien. »

Joseph à Berthier. Madrid, 7 sept. 1811.

« Je reçois les lettres de Votre Altesse jusqu'au 24 août.

1° Il est impossible d'exister, si la province de Tolède, moins le partido de Talavéra, que j'ai cédé à l'armée de Portugal, ne reste pas dans l'arrondissement du centre. Illescas, Naval-Carnero, sont de Tolède. Tout serait bouleversé, si la ville de Tolède sortait de mon autorité directe. L'armée de Portugal a commencé son mouvement vers Ciudad-Rodrigo.

2° Si Madrid doit être le dépôt de l'armée du Portugal, il faut de l'argent ou des ressources extraordinaires. Nous ne pouvons pas suffire aux dépenses actuelles; comment faire avec un accroissement semblable?

3° Tous les détachements de l'armée du midi sont partis, ou partent tous les jours.

4° Ce qui appartient à l'armée du Portugal part. Il arrivera des détachements avec les premiers convois qui rejoindront; ils seront dirigés sur Talavéra. Le 26e est parti depuis longtemps. Les hussards hollandais rejoindront à Valladolid, ainsi que les Hanovriens.

5° La province de Ségovie est infestée de bandes ; il y faudrait un bataillon d'infanterie et un escadron de plus.

6° C'est sans doute par erreur que Votre Altesse aura cru que je parlais de la maison qu'a habitée l'Empereur à Chamartin. C'était d'une petite attenante au palais de Madrid, dont j'avais parlé moi-même à l'Empereur : l'une et l'autre ont appartenu à l'Infantado, ce qui aurait produit l'erreur. Au reste, c'est une chose de très-peu d'importance. »

Joseph à Berthier. Madrid, 9 sept. 1811.

« J'ai reçu la lettre par laquelle Votre Altesse me fait connaître la volonté de l'Empereur pour l'incorporation des hussards hollandais et des chasseurs hanovriens dans le 1er régiment de hussards qui va être réuni à Valladolid.

J'envoie à Votre Altesse la lettre du colonel hollandais. L'événement arrivé dans la province de Ségovie à 55 de ses soldats prouve trop la vérité de ses craintes. Il paraît que cet escadron a eu l'espoir d'entrer dans la garde impériale ; les Hanovriens s'en flattaient aussi. Ces détachements arriveront à Valladolid avant le 1er de hussards, s'ils ne désertent pas. Si on était autorisé à leur réitérer l'espoir qu'ils ont eu d'entrer dans la garde impériale, il n'est pas douteux qu'ils partiraient plus satisfaits.

Si Sa Majesté Impériale voulait autoriser à passer dans ma garde une centaine de ces hommes, cela les contenterait, et remplacerait les pertes qu'elle a faites depuis un an. Au reste, c'est toujours l'ar-

gent qui me manque, tant pour ma garde que pour les autres troupes. Je renouvelle à Votre Altesse mes instances, afin qu'elle les mette sous les yeux de l'Empereur, pour que Sa Majesté Impériale me fasse payer exactement le million qu'elle m'a promis depuis le 1^er^ juillet; faute de quoi je suis dans l'impossibilité absolue de soutenir le service, et de rester dans la position où je me trouve. »

Joseph au général Dorsenne. Madrid, 9 sept. 1811.

« Monsieur le comte, j'ai appris avec plaisir votre retour et vos succès. La réoccupation d'Astorga me paraît une très-bonne opération.

J'ai su votre maladie, et j'apprends avec plaisir votre rétablissement. »

Napoléon à Berthier. Compiègne, 11 sept. 1811.

« Mon cousin, je vous renvoie les lettres du duc de Dalmatie et du général Dorsenne; donnez vous-même des ordres sur ces babioles. La prétention de faire payer des droits aux effets d'habillement des corps et des officiers est absurde : écrivez pour la faire cesser. Répondez au général Dorsenne qu'il aurait bien pu ne pas mettre l'intendant général et le receveur sur la même ligne; que le moyen de tirer parti de l'intendant général est de lui marquer de la considération, et de le traiter convenablement; que le baron Dudon peut lui être fort utile, ne fût-ce que pour la répression des abus et des déprédations; que ce n'est donc pas entendre ses intérêts que de se l'aliéner. Vous écrirez au sieur Dudon qu'un fonctionnaire ne donne pas sa démission; que s'il a des plaintes à porter, il doit le faire; mais qu'on ne dit pas qu'on veut quitter le service,

ce qui ne fait pas honneur, et ne montre pas de connaissance de ses devoirs. »

Joseph à Berthier. Madrid, 14 sept. 1811.

« Depuis ma dernière lettre à Votre Altesse, je n'ai point de nouvelles de Paris, ni du midi, ni du nord. Voici la seule dépêche que j'ai reçue de l'armée du Portugal, et ma réponse. Je ne doute pas que l'Empereur ne conçoive ma position : quelle que soit ma bonne volonté, elle n'est pas longtemps tenable, si Sa Majesté Impériale ne donne pas des ordres précis pour que l'armée de Portugal ne détruise pas les dispositions que je prends, après lui avoir abandonné la moitié du territoire de l'armée du centre, et être resté chargé d'une grande partie de ses hôpitaux, et des dépenses que nécessite la position en avant de Talavéra et Madrid.

Le million par mois, à dater du 1er juillet, est de toute nécessité ; je ne l'ai point touché jusqu'ici. L'armée du centre a de tous les temps été payée par le Trésor impérial. Les troupes espagnoles et ma garde l'ont été avec les contributions du pays ; elles sont bien insuffisantes aujourd'hui que le territoire a diminué, que l'arriéré s'accroît journellement, que tous les capitaux mobiliers ont été consommés, que le crédit est absolument anéanti, que le découragement est à son comble. Je suis gardé par des soldats qui ne sont pas payés ; servi par des administrateurs et des magistrats qui passent la moitié de leur temps à chercher les moyens de faire exister leur famille le lendemain. Il est de fait que, dans cette semaine, six personnes sont mortes de faim

dans Madrid. J'emploie toutes mes ressources personnelles à soutenir tout ce qui est plus près de moi ; mais tout a un terme, et des gens qu'on ne paye pas depuis dix-huit mois ne peuvent pas attendre le vingtième dans cet état de choses. Priez l'Empereur de tenir la promesse que vous m'avez faite en son nom par votre lettre du 1er juin, dont voici l'extrait ; ou bien que Sa Majesté Impériale prenne tout autre parti qui lui paraîtra plus convenable : quel qu'il soit, je m'en contenterai, et il sera préférable à la position dans laquelle je me trouve depuis un mois.

J'ignore si je suis le seul à écrire ainsi ; si cela est, l'ambassadeur de l'Empereur est bien coupable. »

Joseph à Marmont. Madrid, 14 sept. 1811.

« Monsieur le maréchal, je reçois votre lettre du 3. Vous ne m'accusez pas réception de celle que je vous ai écrite le 1er, qui accompagnait mon décret du même jour, dont, par précaution, je vous envoie une nouvelle copie.

Outre les provinces d'Estramadure, d'Avila, le partido de Talavéra, vous verrez, par un autre décret du 11 septembre, que je me suis déterminé à mettre sous votre autorité, et à affecter exclusivement à l'entretien de l'armée du Portugal, une partie de la province de Tolède qui vous fournira beaucoup de ressources. Vous savez que j'ai ordonné la formation d'un hôpital de mille malades à Tolède pour votre armée ; vous n'ignorez pas les dépenses qu'elle occasionne aussi à Madrid. Si vous pouvez retirer les grains et les impôts dûs des pays qui vous sont abandonnés, je ne doute pas que vous ne pour-

voyiez à tous vos besoins. La ville de Tolède, par sa position entre Madrid, la Manche et l'armée du midi, par l'importance d'opinion que lui donnent les corps ecclésiastiques, civils et militaires, qui sont habitués à obéir à mon autorité, ne peut en être soustraite qu'en me chassant de Madrid. Il en est de même des communes qui sont entre cette ville et ma capitale, qui touche immédiatement au territoire de la province de Tolède, puisque Madrid, autrefois simple maison de campagne, était située dans la province de Tolède, et qu'aujourd'hui même, sous le nom de province de Madrid, elle n'a qu'une banlieue extrêmement rétrécie. C'est ainsi qu'Illescas, Naval-Carnero, appartiennent à la province de Tolède : c'est la province de Tolède qui a constamment nourri Madrid; ce ne sont pas les déserts qui la séparent d'avec Avila et Valladolid.

Vous avez déjà vu ce qu'on peut attendre par expérience d'une autorité mixte. Je ne sais si vous savez que le général de l'armée de Portugal, que vous avez laissé à Talavéra, a eu infiniment peu d'égards pour le conseiller d'État que j'ai envoyé, sur votre demande, auprès de vous, Monsieur le duc, avec la qualité de commissaire royal. Mon commissaire de police a été arrêté sous ses yeux à Talavéra, etc. C'est pour obvier à tous ces inconvénients que je me suis décidé à tracer la ligne de démarcation portée au décret ci-joint; j'espère que vous y applaudirez, et que vous reconnaîtrez bientôt l'avantage d'un système et plus juste et plus équitable.

Mon ministre de l'intérieur, qui va résider quelque temps encore à Tolède, n'oublie rien pour que les malades de l'armée du Portugal soient traités le mieux possible. Il me paraîtrait, Monsieur le duc, que vous devriez vous attacher à faire réunir le plus d'approvisionnements possibles à Talavéra ; et je pense que le moyen d'obtenir des paysans n'est pas de tout enlever dans un canton, comme on a déjà fait, mais de se contenter du tiers ou de la moitié des récoltes.

Je donne les ordres les plus précis pour que mes agents civils et militaires obéissent en tout aux ordres que vous ferez donner dans la partie de la province de Tolède assignée à l'armée du Portugal, dans celle d'Avila, Estramadure, et le partido de Talavéra. J'espère que vous voudrez bien donner les mêmes ordres, afin qu'un même village ne se trouve pas pressé à la fois par les demandes de l'armée de Portugal et par celles de mon gouvernement.

Le payeur de votre armée est resté ici avec les fonds arrivés sous l'escorte commandée par le général Avy, qui a jugé ne pas devoir suivre les mouvements de votre quartier général. Votre payeur attend ici vos ordres. »

Joseph à Suchet. Madrid 26 sept. 1811.

« Monsieur le maréchal, j'ai tout lieu de croire que, conformément aux dispositions ordonnées par l'Empereur, vous devez être aujourd'hui près de Valence. J'envoie le général de division Darmagnac à Cuença, où j'espère qu'il pourra avoir de vos nouvelles.

M. le conseiller d'État d'Azanza, qui connaît Valence, où il a des relations, se rend aussi à Cuença. C'est un homme sage, en qui j'ai toute confiance; il a l'ordre de vous seconder de tous ses moyens, si vous trouvez utile de les employer. Il m'a été fort utile lors de la reddition de Séville; il pourrait l'être également à Valence; c'est à vous à en juger. Le maréchal Marmont est à Ervilas de los Banôs; j'espère qu'à cette heure Ciudad-Rodrigo sera ravitaillée par lui et le général Dorsenne. »

Joseph au général Darmagnac. Madrid, 16 sept. 1811.

« Général, le maréchal Suchet doit être, à l'heure qu'il est, bien près de Valence; vous sentez combien il doit importer d'avoir de ses nouvelles. Sa marche doit avoir fait appeler à Valence les guérillas et les troupes qui étaient à Cuença : si cela est ainsi, vous devez pouvoir vous porter dans cette dernière ville, d'où vous tâcherez d'avoir des nouvelles du maréchal.

M. le conseiller d'État d'Azanza, que vous connaissez, se rend dans la province de Cuença, où il prendra connaissance de l'administration de ce pays; il est aussi chargé d'une lettre pour le maréchal Suchet. Donnez-lui toute l'aide dont il aura besoin pour remplir la commission dont il est chargé. »

Joseph à Berthier. Madrid, 16 sept. 1811.

« Je reçois les lettres de Votre Altesse du 31 août. Je n'ai pas de nouvelles des armées; on me mande que, le 26, les cortès ont été dissoutes et le duc d'York proclamé régent, ayant Cavallos pour ministre principal. Ce Cavallos revient de Russie depuis peu de temps.

L'état dans lequel je suis depuis mon retour de Paris a beaucoup contribué à empirer l'opinion, au point que je pense que le plus court est que l'Empereur consente que je me retire à Mortefontaine. Sans pouvoir, sans argent, sans commandement, je ne puis plus soutenir cet étrange rôle, pour lequel je ne suis pas fait. »

Joseph à Berthier. Madrid, 21 sept. 1811.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse relative à l'expédition de Valence; j'ai donné ordre au général Darmagnac de faire ses efforts pour avoir des nouvelles du maréchal Suchet, en se portant même jusqu'à Cuença; mais je n'ai pas pu augmenter les troupes à ses ordres, comme l'aurait désiré l'Empereur, étant obligé d'en avoir un peu partout, attendu la difficulté des communications, et la nécessité où je me trouve d'appuyer par la force la recette des grains, qui nous sont disputés par les ennemis.

Votre Altesse recevra par l'estafette d'aujourd'hui l'état de situation et d'emplacement des troupes françaises et espagnoles; elle trouvera ci-joint celui de ma garde. L'Empereur concevra facilement l'impossibilité où je suis de pourvoir aux besoins divers de toutes ces troupes et à celles de passage, à la solde des troupes à mon service et aux dépenses de tous les genres, avec les faibles ressources des pays pauvres et épuisés qui entourent Madrid. Je prie Votre Altesse de mettre sous les yeux de l'Empereur l'extrême besoin que nous éprouvons de recevoir exactement l'assignation mensuelle d'un

million, qui a été accordé à Paris lors de mon dernier voyage. »

Joseph à Berthier. Madrid, 21 sept. 1811.

« Votre Altesse trouvera ci-joint les nouvelles que je reçois de l'armée de Portugal; je n'en ai point de celle du midi.

Les fonds destinés à l'armée de Portugal partent demain pour Talavéra, où le duc de Raguse les demande. Ces fonds avaient été laissés ici par le général Avy à la garde du payeur de cette armée, qui avait commencé son mouvement à l'époque du passage du convoi par Madrid. Ces fonds seront escortés par 1,800 hommes appartenant à l'armée du Portugal et du midi, aux ordres du général Tilly, qui, de Talavéra, gagnera Tolède, et continuera sa route pour l'Andalousie avec 1,500 hommes appartenant à l'armée du midi. On est occupé à réunir tout ce qui appartient à cette armée, qui suivra la même destination. »

Joseph à Soult. Madrid, 22 sept. 1811.

« Monsieur le maréchal, le général Tilly vous remettra cette lettre; il se rend à votre armée, où il paraît que vous avez besoin de généraux de cavalerie. Il désire trouver l'occasion de se rendre utile, et je ne doute pas que vous ne la lui offriez avec plaisir.

Il vous ramène 2 mille hommes, et j'espère que sous peu de jours pourront partir ceux qui restent encore dans l'arrondissement du centre. Ce n'est pas chose facile, mais enfin cela se fera; le général Daultanne s'en occupe avec le zèle que vous lui connaissez.

J'ai fait écrire à M. de Montarco (1), et je ne saurais assez vous recommander, Monsieur le duc, de l'aider de tous vos moyens pour obtenir les blés de la côte d'Afrique. Toutes les ressources dont nous pouvons disposer doivent être employées à atteindre ce but. Vous connaissez les besoins de l'armée du Portugal et l'état des provinces qui l'avoisinent; la récolte n'a pas été bonne. Les armées recevront des renforts, mais il faut penser à les nourrir dans l'arrière-saison.

J'ai lu avec intérêt les nouvelles contenues dans la lettre que vous m'avez écrite le 13 du courant. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 24 sept. 1811.

« Ma chère amie, je reçois ta lettre du 10. Celle-ci te sera remise par M. Bernard, qui a été aide de camp du général Franceschi (2).

Tu sauras la réunion projetée de la Catalogne, le sort qui est offert aux Français qui m'ont suivi, les incursions forcées mais non pas moins réelles de l'armée du Portugal dans les provinces du centre, l'impossibilité de me soutenir ici sans commandement, sans argent. On m'avait promis un million, on ne m'en envoie pas même la moitié; car je suis encore à attendre le prêt du mois d'août, et on me donne 500 mille francs au lieu d'un million. Je devais toucher le quart des revenus des arrondissements du nord et du midi, et je ne reçois rien. Dans cet état de choses, il faut obtenir de l'Empereur

(1) Commissaire royal espagnol.

(2) Le capitaine Bernard avait été fait prisonnier avec son général; puis échangé.

une *explication décisive*. Si je dois rester, il faut que les promesses qui m'ont été faites me soient tenues; et alors viens et apporte avec toi les moyens d'argent qui me sont promis, de manière que je sois sans inquiétude pour notre existence pendant six mois au moins. Si l'Empereur ne fait pas cela, qu'il veuille que je rentre en France, sache-le, mande-le-moi, et que cette longue pièce s'achève: le plus tôt sera le mieux. Dans ce cas, j'aime mieux te trouver à Mortefontaine, que d'avoir à te ramener de Madrid après un court séjour.

L'opinion devient tous les jours plus mauvaise; elle est formée par la nature des événements et des choses. »

Joseph à Berthier. Madrid, 28 sept. 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 6, relative aux canonniers qui se trouvent à Talavéra et Escolona, et qui sont réclamés par M. le général Ruty. Ces deux places sont comprises aujourd'hui dans le rayon de la province de Tolède et Estramadure, cédées à l'armée de Portugal. J'ai fait passer les ordres de l'Empereur à M. le duc de Raguse.

Votre Altesse aura vu, par les états de situation envoyés depuis ma dernière lettre, que la plupart des détachements dont fait mention votre lettre du 4 septembre sont en marche pour l'armée du midi.

Dès que les détachements de l'armée du midi et du centre, que le général Vandermaësen doit envoyer de Valladolid à Madrid, seront arrivés, il sera moins difficile d'envoyer le reste des détachements de l'armée du midi en Andalousie.

Votre Altesse trouvera ci-joint l'état de mes ressources en artillerie. »

Joseph à Berthier. Madrid, 1er octobre 1811.

« M. le maréchal Jourdan est arrivé avant-hier. Il est entré dans les fonctions de la place de gouverneur : j'aurais voulu y ajouter celle de chef de l'état-major de l'armée, ce qui m'aurait permis de le laisser ou de le mener avec moi, dans le cas où je quitterais Madrid; il eût eu sous ses ordres le général Daultanne pour l'état-major, et le général Blaniac pour Madrid; mais il a paru plus convenable d'attendre l'opinion de l'Empereur sur cet objet. Je prie Votre Altesse de me la faire connaître.

Le décret sur les Français au service des puissances étrangères a bouleversé ici toutes les têtes de ceux qui craignent de pouvoir être compris dans ces dispositions. Je prie Votre Altesse de me faire savoir si les 2 mille Français qui sont dans ma garde par ordre de l'Empereur depuis Naples, et ceux qui y sont entrés à Vittoria, sont compris dans ces dispositions. Il est à craindre qu'ils ne m'abandonnent; je désire que cette mesure ne soit applicable à l'Espagne qu'à la pacification de ce pays.

Ce matin, sont partis pour l'armée du Portugal les 2 mille hommes arrivés avec le maréchal Jourdan.

Il ne nous arrive pas d'argent, et nous sommes dans une grande misère. »

Napoléon à Clarke. Anvers,

« Monsieur le duc de Feltre, je vous envoie les lettres du duc de Tarente. Donnez le commande-

ment de l'armée de Catalogne au général Decaen. 3 octobre 1811.

Répondez au duc de Tarente qu'il ne doit correspondre en rien avec le roi d'Espagne, ni répondre à aucune lettre de ses ministres.

Vous donnerez la même instruction au général Decaen. »

« Le général Darmagnac est arrivé à Cuença depuis le 1er de ce mois; j'ai envoyé avec lui un conseiller d'État qui connaît la province et Valence. Les habitants rentrent. Joseph à Berthier. Madrid, 7 octobre 1811.

J'ai envoyé depuis longtemps à Votre Altesse la ligne de démarcation que j'ai tracée entre l'armée du Portugal et celle du centre. La province d'Avila en entier, celle d'Estramadure, partie de celle de Tolède, font partie de l'armée de Portugal. J'ai laissé la ville de Tolède sous l'autorité immédiate du ministère, et la partie de cette province qui, de la capitale, se réunit à celle de Madrid, et qui est occupée par les troupes de l'armée du centre.

Je ne reçois aucun secours d'argent de France; Votre Altesse se rappelle que le prêt consenti par l'Empereur s'élève à un million de francs par mois. »

« Mon cousin, écrivez au roi d'Espagne que, jusqu'à nouvel ordre, il peut retenir à Madrid ce qui viendrait de France destiné pour l'armée du midi, vu que cette armée n'en a pas besoin. Réitérez en même temps l'ordre que tout ce qui appartient à l'armée du centre, et qui se trouve à l'armée du midi, soit restitué sans délai à l'armée du centre. Napoléon à Berthier. Utrecht, 9 octobre 1811.

Écrivez également à Sa Majesté Catholique que je donne des ordres pour que l'argent qu'il désire lui soit envoyé.

J'approuve l'arrêté qu'a pris le duc de Dalmatie pour lever des compagnies franches, formées de Français qui sont en Andalousie. »

Joseph à Marmont. Madrid, 9 octobre 1811.

« Monsieur le maréchal, je reçois vos lettres du 30 septembre. Je vous félicite sur votre heureuse expédition de Ciudad-Rodrigo.

Je sens la difficulté de votre position sur le Tage, et je me détermine à envoyer auprès de vous le marquis d'Almenara et le colonel Desprez, pour aplanir toutes les difficultés qui pourraient s'élever sur le remplacement des troupes de l'armée du centre par celles du Portugal dans la province de Tolède.

Il faut conserver le plus que possible, Monsieur le duc : l'avenir présente des inquiétudes sur les subsistances. Il faut que l'armée du Portugal vive; mais il faut aussi que celle du centre et la capitale puissent vivre, même à l'époque que vous quitterez le Tage.

J'ai donné mes instructions au marquis d'Almenara; j'aurai pour agréable tout ce que vous arrêterez. Je compte sur votre ancien attachement, autant que sur votre sagesse et votre prévoyance. »

Joseph à Soult. Madrid, 9 octobre 1811.

« Monsieur le maréchal, je reçois votre lettre du 27 septembre. Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez; je ne puis pas attirer trop de généraux à Madrid, où je suis fort embarrassé. L'ar-

mée de Portugal, après le ravitaillement de Rodrigo, se porte dans la province de Tolède; vous devez sentir notre gêne. Les troupes espagnoles que vous m'annoncez seront employées ici. »

Joseph au général Dorsenne. Madrid, 17 octobre 1811.

« Monsieur le comte, je vous félicite de l'heureux résultat qu'a eu votre opération sur Ciudad-Rodrigo; j'en ai lu les détails avec un vif intérêt, et je ne doute pas qu'elle n'ait une influence sur les opérations de la campagne. »

Joseph à Berthier. Madrid, 18 octobre 1811.

« L'armée du Portugal occupe la meilleure partie des provinces du centre. J'ai envoyé auprès du duc de Raguse mon ministre de l'intérieur, pour arrêter des mesures qui, en faisant vivre l'armée de Portugal, permettent aussi l'existence à l'armée du centre et à la capitale; chose qui ne serait pas possible si toute la province de Tolède était occupée par l'armée de Portugal, puisque la province de Tolède arrive aux portes de Madrid, qui n'a qu'une banlieue très-rétrécie.

Je prie Votre Altesse de renouveler les ordres pour que le Trésor impérial fasse expédier le million de francs de l'avance mensuelle que l'Empereur a bien voulu m'accorder à dater du 1er juillet. Il s'agit du plus strict nécessaire; un retard de deux mois est déjà un immense malheur pour toutes les affaires.

Huit mille hommes occupent Cuença. J'ai dans cette province le général Darmagnac, à qui je viens d'envoyer du renfort. L'ennemi aurait le projet d'en-

lever des magasins de blé qui sont à Tarancon, mais il ne réussira pas; j'ai dû envoyer des renforts dans la province de Guadalaxara et dans celle de Ségovie. Je le répète à Votre Altesse, que le Trésor impérial se hâte de m'envoyer tous les secours sur lesquels je compte, les besoins de tous les genres étant grands : et un peu d'argent épargne beaucoup de sang et de malheurs ; sans argent, la désertion se met dans mes troupes : elles sont une partie considérable de l'armée du centre. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 19 octobre 1811.

« Ma chère amie, j'ai reçu ta lettre, dont était porteur le général Strolz. Je suis bien aise d'apprendre que ta santé soit meilleure. Je désire que tu obtiennes que l'Empereur m'envoie le million qu'il m'a promis, et des avances pour que tu ne sois pas ici absolument déplacée.

Fais ce que tu voudras pour Marcelle (1); il est bien de marier les demoiselles le plus tôt possible.

Je suis fâché que mes enfants ne m'écrivent plus; elles m'écrivaient par tous les courriers durant mon absence de Paris : dis-leur de continuer en écrivant à leur guise, sans qu'on relise leurs lettres. »

Joseph à Berthier. Madrid, 22 octobre 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 29. Je la remercie de l'avis qu'elle veut bien me donner du départ du neuvième convoi. Je vois avec peine qu'il ne porte qu'un demi-million, au lieu du million mensuel consenti par l'Empereur. Je prie Votre Altesse de faire en sorte que le convoi suivant complète les

(1) Mademoiselle Clary, depuis madame Tascher.

sommes sur lesquelles je compte pour les services les plus indispensables.

Je vais donner l'ordre pour que l'état des déserteurs soit envoyé exactement à Paris toutes les quinzaines.

Le reste du 26e de chasseurs a rejoint l'armée du Portugal depuis quelques semaines. »

Joseph à Berthier. Madrid, 25 octobre 1811.

« Le général Vandermaësen, arrivé ici avec le septième convoi, en est reparti pour le midi. Les événements qui se sont passés depuis la date de la lettre de Votre Altesse ne permettaient pas de penser à le faire passer par Badajos; il a laissé ici beaucoup de chevaux et d'artillerie, qu'on répare.

J'envoie à Votre Altesse un état qui fera connaître à l'Empereur mes besoins. »

Joseph à M. d'Almenara. Madrid, 25 octobre 1811.

« Je reçois, Monsieur, votre lettre du 22; elle repose sur des assertions que les ennemis ont répandues, mais qui heureusement sont fausses. Les 8 mille hommes dont on a eu connaissance dans la Manche le 10, l'ont quittée depuis longtemps; ils ont occupé Cuença, qu'ils ont abandonnée depuis. Le général Darmagnac, considérablement renforcé, les ayant chassés devant lui, ils se sont retirés vers Ternel. Le général Darmagnac n'a perdu que deux hommes. Le général Brenier va reprendre sa position, et le 22e de dragons a ordre de retourner à Moros. Le général Darmagnac, dans la province de Cuença, est renforcé par deux corps nouvellement arrivés de France. La province de Guadalaxara a aussi deux corps nouveaux de plus.

Je désire que l'armée du Portugal occupe Guadalupe et Agudo, dans la Manche : alors le général Treilhard pourra faire occuper l'Almaden, et 4 à 500 hommes suffiront pour cela. Le colonel Cabello, gouverneur de cet établissement, part d'ici avec la compagnie franche d'Estramadure; faites-la réunir à la colonne du général Capitaine, renforcez-la de toutes les troupes de l'armée du centre qui sont à Tolède, et ne reculez pas devant les craintes qu'on veut vous inspirer; elles ne sont pas fondées. A les entendre, tous les généraux manquent toujours de troupes; il est de fait qu'il y a plus de troupes dans la province de la Manche qu'à Madrid.

Votre colonne ne doit jamais être isolée; partout elle sera couverte ou appuyée par des troupes en vous rendant à Manzanarès et en revenant, soit que vous preniez la route de Tolède ou celle d'Aranjuez.

Voyez tout par vous-même. Voyez quel parti on peut tirer de l'Almaden : connaissez l'état des approvisionnements faits, de ceux que l'on peut espérer. Faites lever les contributions qui sont dues, et revenez à Madrid quand bon vous semblera après avoir parcouru la Manche, sans qu'il soit dit que vous ayez reculé devant les propos de quelques officiers. »

Joseph à Jourdan. Madrid, 28 octobre 1811.

« Monsieur le maréchal, outre les fonctions de gouverneur, je désire que vous remplissiez les fonctions de chef de l'état-major de l'armée : vous aurez sous vos ordres le général Lafond-Blaniac pour le commandement de la province de Madrid, et le gé-

néral Daultanne pour l'état-major de l'armée. Je ne doute pas, Monsieur le maréchal, que vous ne vous prêtiez à mes désirs avec votre zèle accoutumé. »

« Sire, j'ai adressé au prince de Neufchâtel le budget de mes dépenses mensuelles; il en résulte un déficit de plus de 2 millions de francs et une année d'arriéré. Jos. à Nap. Madrid, 29 octobre 1811.

1° Si Votre Majesté ordonne qu'il me soit envoyé exactement, à compter du mois de juillet, le million du prêt accordé par Votre Majesté Impériale, et un million en remplacement du quart des impôts de toutes les parties de l'Espagne que Votre Majesté a ordonné de verser à mon Trésor, je pourrai rendre de très-grands services à Votre Majesté, et contribuer beaucoup à la pacification du pays. Je ne puis exiger, Sire, des gouverneurs français le quart des contributions. Votre Majesté pourrait plus facilement s'en faire rendre compte; et si elle consentait à cet arrangement, je regarderais les affaires intérieures comme bien avancées. Cette première hypothèse est seule bonne.

2° La seconde serait celle où je recevrais exactement le million de prêt consenti par Votre Majesté, et pas autre chose : dans ce cas, je me traîne comme j'ai fait jusqu'ici, sans beaucoup avancer les affaires, sans payer les employés civils. L'opinion resterait stationnaire, mais il est probable que je pourrais attendre que les événements généraux ou la volonté spontanée de Votre Majesté aient fixé mon sort. Je suis résigné à ce second parti.

3° Si Votre Majesté ne me fait envoyer que 500 mille francs par mois, je pense que, malgré ma volonté et celle de Votre Majesté, je ne serai pas longtemps ici, tous les services tombant à la fois : sans argent, sans crédit, bientôt sans troupes, perdant tous les jours, je prévois le terme prochain de mon existence actuelle. Je suis fâché que la maladie de l'ambassadeur de Votre Majesté ne lui permette pas de dire la vérité, qu'il doit voir.

Je désire rester en Espagne, si Votre Majesté le juge ainsi. La place y est difficile dans les deux premières hypothèses, mais je la juge encore tenable; mais je trahirais Votre Majesté, si je lui disais la même chose de la troisième.

L'armée du Portugal cerne Madrid au midi, la peste vers Murcie, l'insurrection vers l'Aragon.»

Joseph à Berthier. Madrid, 1er nov. 1811.

« Je reçois les lettres de Votre Altesse du 10. J'écris à M. le duc de Raguse pour que le second équipage de la flotte impériale, retenu à Talavéra, continue sa route pour Cadix, s'il n'est pas déjà parti.

Je suis bien aise que l'Empereur trouve bon que je retienne ici les troupes étrangères à l'armée du centre jusqu'à nouvel ordre, parce que je pourrai occuper Cuença, ce qui importe dans ce moment. J'ai sacrifié la tranquillité des environs de Madrid, pour envoyer à Cuença des troupes même de ma garde; mais il me serait impossible de garder cette ville sans l'augmentation que je viens de recevoir. Je remercie Votre Altesse de l'empressement qu'elle

veut bien mettre à m'annoncer que l'Empereur a donné ordre de me faire expédier l'argent dont j'ai plus besoin que jamais depuis que l'armée de Portugal occupe la meilleure partie des provinces du centre, que la famine nous menace, quoiqu'il soit arrivé beaucoup de blé de l'Afrique et des États-Unis dans le midi de l'Espagne, et que les communications sont plus difficiles par la peste, que l'on prétend s'être manifestée dans le royaume de Murcie. L'expédition de Valence traîne aussi beaucoup.

Je prie Votre Altesse de rappeler à l'Empereur la demande que je lui ai faite de 80 hommes des hussards hollandais que je ferai incorporer dans ma garde, parce qu'il est à craindre, si je les envoie à Valladolid, qu'ils ne désertent, comme quelques autres. »

Joseph à Berthier. Madrid, 8 novembre 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 14 octobre. Je vois avec plaisir que l'Empereur conçoit la difficulté de ma position, et vient à mon secours. Je prie Votre Altesse de faire tout ce qui dépendra d'elle pour que ces secours d'argent arrivent le plus tôt possible. Les ennemis nous font une terrible guerre avec l'argent, et l'état où je me trouve les aide beaucoup, par la désertion occasionnée par la pénurie où nous nous trouvons de tout.

De l'Andalousie, de Tolède même, on me renvoie tout à Madrid, tout ce qui est inutile; je ne puis suffire à un état aussi déraisonnable, où une ville de cent mille habitants doive supporter les charges d'une monarchie immense. »

Joseph au général Dorsenne. Madrid, 8 novembre 1811.

« Monsieur le comte, le prince de Neufchâtel m'écrit, du 14 octobre, que vous recevez l'ordre de faire expédier de Burgos le 8e convoi de fonds destiné à Madrid, qui porte 800 mille francs. Je compte beaucoup sur votre exactitude et votre extrême obligeance, dont vous m'avez donné tant de preuves. Je vous prie, mon cher général, de faire donner les ordres convenables et de m'en prévenir, afin que je puisse envoyer dans la province de Ségovie une escorte convenable pour relever les troupes de l'armée du nord qui auraient escorté le convoi jusque-là. »

Joseph à Berthier. Madrid, 11 nov. 1811.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse Sérénissime du 18 octobre. J'ai fait occuper Cuença par 3 mille hommes, et j'ai écrit au duc de Raguse pour qu'il fasse occuper la Manche par les troupes de l'armée du Portugal, ce qui permettra aux 3 mille hommes de l'armée du centre de se réunir à Cuença au général Darmagnac, qui, après son arrivée, se trouvera à la tête d'un corps de 6 mille hommes, avec lequel il pourra remplir les intentions de l'Empereur. Il y a longtemps que ce mouvement aurait été exécuté; je l'avais proposé au duc de Raguse, qui ne crut pas devoir s'y prêter. Je ne puis pas garder beaucoup de troupes de l'armée du midi, parce qu'elles sont indispensables à l'escorte de tous les effets appartenant à cette armée qui arrivent à Madrid. Il y a ici 1,200 chevaux appartenant à cette armée. Nous attendons les convois d'argent avec beaucoup d'impatience. Tous les services sont très-arriérés. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 12 nov. 1811.

« Ma chère amie, je reçois ta lettre du 18 octobre. Tu ne dois pas douter du bonheur que j'aurais de te revoir avec mes enfants, si tu peux parvenir à déterminer l'Empereur à vous faire partir avec les moyens d'existence convenable. Pour vous avoir témoins de ce qui se passe ici, mon amie, je t'avoue que je vous aime mieux à Mortefontaine. Si l'Empereur te fait remettre ce qui m'a été promis, qu'il désire ton départ, il faut partir. Je dois espérer que la prise de Valence, qui ne devrait pas tarder, améliorera mon sort. Parles-en à mon frère avant ton départ, afin que je sache quelle doit être ma conduite relativement à Valence. Je désire m'y rendre; mais il me paraît que je dois auparavant connaître les intentions de l'Empereur là-dessus. »

Joseph à Marmont. Madrid, 12 nov. 1811.

« Monsieur le maréchal, conformément aux intentions de l'Empereur, énoncées dans la lettre ci-jointe du prince vice-connétable, j'ai fait occuper Cuença par 3 mille hommes, et je donne l'ordre au général Treilhard, gouverneur de la Manche, de se porter avec toutes les forces qu'il a dans sa province sur Alcazar-San-Juan, d'où il se réunira avec le général Darmagnac à Cuença. Il pourra disposer de 3 mille hommes qui devront être relevés par 3 mille hommes de l'armée de Portugal; par ce moyen, le général Darmagnac ayant un corps de 5 à 6 mille hommes, pourra remplir les vues de l'Empereur.

Je vous prie, Monsieur le duc, de faire donner les ordres qui vous regardent, afin que ce mouvement s'exécute le plus tôt possible. »

Joseph à la reine de Naples. Madrid, 12 nov. 1811.

« Ma chère Caroline, j'ai reçu ta lettre du 14 octobre, de Mortefontaine. Je suis bien aise d'apprendre que ta santé est un peu meilleure ; jusqu'ici elle avait été florissante. Je ne doute pas que les soucis des affaires publiques n'aient contribué à l'altérer ; mais tu sauras te mettre au-dessus de tout cela, et penser que la véritable sagesse consiste à tirer le meilleur parti possible de la vie à laquelle on est condamné par les choses, plus fortes que les hommes.

Je suis bien aise d'apprendre que le roi et tes enfants sont bien portants et conservent un bon souvenir de moi, qui les aime aussi beaucoup.

Ne doute jamais, ma chère sœur, de ma tendre et inaltérable amitié.

Je t'embrasse bien, ma chère petite Caroline. Adieu. »

Joseph à Berthier. Madrid, 12 nov. 1811.

« Des lettres de Mora et de Tolède annoncent que M. Galabert, officier de l'état-major du duc de Dalmatie et envoyé en dépêche près du duc de Raguse, a dit que le général de division Girard avait été surpris et enlevé à Cacerès avec 1,500 hommes, par un corps anglais (1). »

Joseph à Marmont. Madrid, 12 nov. 1811.

« Monsieur le duc, le régiment de Hesse et le 2e bataillon des équipages paraissent avoir été retenus dans l'arrondissement de l'armée du Portu-

(1) Girard, surpris à Arroyo de Molinos, avait fait une retraite des plus belles; avec 2 mille hommes seulement, entouré par 10 mille Anglais, il avait refusé de se rendre, et était parvenu à rejoindre le corps du comte d'Erlon.

gal. Le duc de Dalmatie réclame le premier, qui doit faire partie de la garnison de Badajos; il est parti d'ici il y a plus de deux mois. Le second devait continuer sa route pour Cadix, et le prince de Neufchâtel m'écrit, de la part de l'Empereur, pour se plaindre qu'il a été retenu par le général Lamartinière; il demande les raisons qui l'ont fait retenir à Talavéra et sur les autres points sur le Tage. Je vous prie, Monsieur le duc, de me mettre à même de satisfaire les désirs de l'Empereur à cet égard.

Si ces deux corps sont encore dans l'arrondissement de l'armée de Portugal, je ne doute pas que vous ne vous empressiez de les faire diriger sur Badajos et Séville, si la communication par Almaraz est impossible, et que vous vous déterminiez à les faire passer par Tolède le 22 du courant, époque à laquelle j'espère qu'un convoi considérable de troupes, d'effets et d'argent, se trouvera de passage à Tolède. »

Joseph à Marmont. Madrid, 13 nov. 1811.

« Monsieur le maréchal, je ne reçois qu'aujourd'hui votre lettre du 8 et celle du 11 novembre. Je n'ai encore aucun détail de l'événement du général Girard.

L'occupation de Cuença par les troupes de l'armée du centre, et les nouvelles dispositions de l'Empereur, rendent de plus en plus impraticable le projet d'abandonner la route de Tolède pour les communications avec l'armée du midi. Je l'eusse désiré, puisque cela vous est agréable; mais l'impossibilité en fut sentie lors de votre séjour ici, et tout a con-

tinué à prendre la route de Tolède, qui, sous tous les rapports possibles, est préférable à celle d'Aranjuez. Je n'ai pas assez de troupes pour assurer les communications par Ocana, et tout événement fâcheux serait moins excusable, puisque nous avons une bonne ligne, qu'il n'y a aucune raison d'abandonner. Les dénominations d'armées du midi, de Portugal, du centre, ne sont que des dénominations : le fait est que leur intérêt, leur but, leur esprit est et doit être le même ; et je ne doute pas que vous ne vous empressiez de venir au secours de l'armée du midi en protégeant ses convois, comme les armées du nord et du centre protégent les vôtres. Je ne doute donc pas, Monsieur le duc, que vous ne donniez des ordres précis à Tolède pour que rien ne soit changé par rapport à la protection à accorder à tout ce qui est destiné à l'armée du midi, qui, dans ce moment surtout, doit aussi vous occuper. »

Joseph à Marmont. Madrid, 13 nov. 1811.

« M. le maréchal duc de Dalmatie se plaint de ce que le régiment de Hesse n'était pas encore arrivé à Badajos. Ce régiment est parti de l'armée du centre il y a deux mois, dès que l'ordre en fut arrivé ici de Paris; la lettre du duc de Dalmatie est du 28 octobre. Je vous prie, Monsieur le duc, de vous faire rendre compte de l'époque où ce corps est arrivé dans l'arrondissement de l'armée du Portugal, et de celle à laquelle il en est parti. »

Joseph à Berthier. Madrid, 14 nov. 1811.

« J'adresse à Votre Altesse les seules nouvelles que je reçoive des armées du midi et du Portugal, et la copie des lettres que j'ai dû écrire à M. le duc

de Raguse pour que l'armée du midi reçût de celle du Portugal l'aide dont elle a besoin pour le passage de ses convois et l'envoi des troupes qui lui appartiennent, et qui depuis deux mois ont quitté l'armée du centre. »

Joseph au général Darmagnae. Madrid, 18 nov. 1811.

« Le général Daultanne m'a communiqué les diverses lettres que vous lui avez écrites. J'ai reçu aussi celle par laquelle vous m'annoncez le succès important que vous avez obtenu à Belmonte: je vous en félicite, ainsi que le chef d'escadron Bausset et les troupes à vos ordres. Je ferai valoir leurs services auprès de l'Empereur, et reconnaîtrai ceux que viennent de me rendre les capitaines Misa et Jonquille.

A l'heure qu'il est, vous devez avoir été rejoint par des troupes qui vous mettront à même d'être en communication avec M. le maréchal Suchet, qui doit être entré à Valence le 11 de ce mois.

Je ne puis point approuver la théorie énoncée dans une de vos lettres au général Daultanne, par rapport aux laines des greniers et objets semblables qui auraient été ou qui seraient trouvés dans la province. La conduite de votre prédécesseur ne doit pas vous servir d'exemple; ce n'est pas sous ce rapport-là qu'il s'est rendu recommandable ni aux yeux de l'Empereur ni aux miens : c'est parce que je vous crois des maximes différentes que j'ai confiance en vous. Les produits quelconques de la province doivent être versés dans la caisse du trésorier de la province; et vous ne devez pas douter que je m'estime

heureux de pouvoir accorder les gratifications que, sur votre demande, je jugerai compatibles avec l'état de mes finances. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 19 nov. 1811.

« Mon cousin, les dernières lettres du général Monthion, que vous m'avez remises, sont du 29 octobre. Voilà donc vingt jours : il est étonnant qu'il n'envoie pas plus souvent ses rapports. Je n'ai de même rien à la date de vingt jours des généraux Caffarelli et Reille. Cette négligence est trop forte : il faut que les généraux Monthion, Thouvenot, Reille, Caffarelli et Dorsenne vous rendent compte tous les jours, et que votre correspondance soit mieux alimentée. Remettez-moi les derniers états de situation du nord, que je sache le nombre des malades qui sont en Biscaye. Remettez-moi aussi l'état des ordres que vous avez donnés pour les bataillons de marche, et ceux que vous avez envoyés au général Monthion pour les mouvements de ces bataillons. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 19 nov. 1811.

« Mon cousin, expédiez sur-le-champ un officier au maréchal Suchet; faites-lui connaître le mouvement du général Reille, qui doit marcher en Aragon pour le soutenir. Faites-lui savoir que, le jour même où il croyait Mina réuni à l'Empecinado pour secourir Blake, ce Mina était du côté de Mondragon, vivement poursuivi par le général Burck; dites-lui que nous avons des nouvelles de Gibraltar du 25 octobre; que les troupes de l'armée du midi ont enlevé le camp de Saint-Roch et Algésiras; que Ballesteros est cerné sous Gibraltar; que le général Decaen

est parti pour secourir Barcelone, et fera tout ce qu'il sera possible; que le roi mande que, dès le 1er novembre, il a fait occuper Cuença en grande force pour le soutenir, et que le duc de Raguse a ordre d'envoyer sur ce point une division. Annoncez-lui que les Anglais ont 18 mille malades en Portugal, et sont hors d'état de rien entreprendre; que le duc de Dalmatie a ordre d'envoyer une colonne en Murcie pour faire une diversion; qu'ainsi donc il faut attaquer vigoureusement Valence, et s'en emparer.

Renvoyez au duc de Raguse son aide de camp; faites-lui connaître que la grande affaire du moment est la prise de Valence; annoncez-lui les avantages que vient de remporter le maréchal Suchet; envoyez-lui les *Moniteurs* d'un mois, il y verra que les Anglais ont 18 mille malades, et paraissent décidés à rester sur la défensive.

Il est indispensable, si Valence n'est pas pris, qu'il fasse un détachement de 6 mille hommes, qui puisse se réunir avec ce que l'armée du centre aura de disponible, et marcher au secours du maréchal Suchet. Aussitôt Valence pris, bien des troupes seront disponibles, il se trouvera considérablement renforcé; alors commenceront les grandes opérations de son armée. A cette époque, c'est-à-dire vers la fin de janvier, après la saison des pluies, il devra se porter avec l'armée de Portugal et partie de celle du midi sur Elvas, et inonder l'Alentejo, tandis que l'armée du nord, renforcée d'une partie de l'armée de réserve, se portera sur la Coa et Alfayates. Mais l'important dans ce moment est la prise de Valence :

il faut donc qu'il mette aussitôt une division en mouvement.

Écrivez au roi dans ce sens. Je suppose qu'il aura envoyé ce qu'il y a de disponible pour communiquer avec le maréchal Suchet et le soutenir. Dites-lui que si Valence n'est pas pris, je donne ordre au duc de Raguse d'envoyer une division qui se réunira à ses troupes, de manière à former un bon corps de 10 à 12 mille hommes pour marcher au secours du maréchal Suchet.

Envoyez les *Moniteurs* d'un mois au roi, au maréchal Suchet, aux généraux Reille, Caffarelli et Dorsenne. Écrivez au général Reille que j'espère qu'il aura reçu les nouvelles du maréchal Suchet du 6; qu'il est nécessaire de l'appuyer, en envoyant aussitôt la division Severoli, et en marchant lui-même en Aragon avec toute sa division pour appuyer le maréchal; dites-lui que le général Decaen marche sur Barcelone.

Donnez l'ordre au général Caffarelli de se porter avec sa division contre Mina, de le poursuivre partout jusqu'à sa destruction, de prendre le commandement de la Navarre, et d'appuyer le général Reille en Aragon. Le général Dorsenne est assez fort; écrivez-lui que la grande affaire est de prendre Valence. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 20 nov. 1810.

« Mon cousin, écrivez aux généraux Dorsenne, Caffarelli et Thouvenot, qu'on suit dans le pays où ils sont un détestable système; que des forces immenses sont rassemblées dans des villages contre

des bandes de brigands qui sont actives, de sorte qu'on est continuellement exposé à des événements désagréables; tandis que l'inverse devrait être fait, que des points principaux devraient être occupés, et que de là devraient partir des colonnes mobiles pour poursuivre les brigands; que si les choses étaient conduites ainsi, on éviterait beaucoup de malheurs particuliers; qu'il faut se hâter de suivre ce plan, et de faire une guerre active aux brigands; que l'expérience de la Vendée a prouvé que le meilleur était d'avoir des colonnes mobiles disséminées et multipliées partout, et non des corps stationnaires. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 20 nov. 1810.

« Mon cousin, témoignez mon mécontentement au général Dorsenne de ce qu'il n'a pas fait relever les troupes de la division du général Wandermaësen à Soria et Aranda, de sorte que ces troupes n'ont pas pu rejoindre encore l'armée de Portugal. C'est vouloir perdre entièrement l'armée, que de se conduire de cette manière. »

Joseph à Berthier. Madrid, 22 nov. 1811.

« Le 8^{e} convoi est arrivé à Madrid. Toutes les troupes isolées de l'armée du midi partent d'ici pour rejoindre leurs corps.

Le général Darmagnac est parti de Belmonte avec toutes les troupes que j'ai pu lui donner, pour se mettre en communication avec le maréchal Suchet, dont je n'ai aucune nouvelle. J'ai écrit au duc de Raguse de faire occuper la Manche, et au général Treilhard de se porter avec 3 mille hommes sur les pas du général Darmagnac, qui se trouverait alors

à la tête d'un corps respectable. J'ignore ce que fera le duc de Raguse.

Dans la province de Ségovie, dans celle de Cuença, dans celle de Guadalaxara, les ennemis ont été battus en diverses rencontres. »

Joseph à Berthier. Madrid, 26 nov. 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 6. Je n'ai pas de nouvelles du maréchal Suchet, ni du maréchal Marmont; j'en attends du général Darmagnac, parti de Belmonte le 18.

Dès que les régiments provisoires de cavalerie arrivés à Valladolid seront à Madrid, je ferai partir les Hanovriens pour Valladolid. J'ai mandé à Votre Altesse mon opinion sur l'incorporation de ces troupes, et surtout sur celle des Hollandais; j'attends les ordres de l'Empereur sur ces derniers.

C'est moi qui avais donné l'ordre de faire conduire à la Monnaie les bronzes inutiles à l'artillerie, qui se trouvaient à Ségovie, dans un moment où nos besoins sont grands, et où le métal manque pour alimenter l'hôtel des monnaies.

Si le maréchal duc de Raguse occupe la Manche, il me serait possible de faire en faveur du maréchal Suchet une division de 8 mille hommes. Dans ce cas, il sera possible que je me porte de ma personne à Cuença, et peut-être plus loin, selon les événements. Je suis fâché que l'Empereur ne m'ait rien fait pressentir de son opinion sur cet objet. »

Joseph à Berthier. Madrid, 30 nov. 1811.

« Je n'ai pas de nouvelles du duc de Raguse, ni du duc de Dalmatie. Le général Darmagnac est entré à Tarazona le 23, où il a surpris le dépôt

d'un régiment et fait une soixantaine de prisonniers. Il a avis que le maréchal Suchel était aux portes de Valence : n'ayant pu le renforcer par les troupes de la Manche, le général Darmagnac doit se tenir à Cuença.

Le 9ᵉ convoi est arrivé ici avant-hier. Tout ce qui est destiné à l'armée du Portugal part demain, avec les fonds du 9ᵉ convoi. Nos besoins sont toujours bien grands. »

Joseph à Berthier. Madrid, 3 décembre 1811.

« J'ai fait connaître à Votre Altesse, il y a près de trois mois, la désertion d'un détachement hollandais, et la crainte que m'inspirait le colonel que la même chose n'arrivât au détachement qui était à Madrid, qui avait l'ordre de se rendre à Valladolid pour y être incorporé dans le 1ᵉʳ de hussards. Ces hussards hollandais avaient l'espoir d'entrer dans la garde impériale ; ils servaient bien à Buytrago, et paraissent être toujours dans la même espérance, que leur ont fait concevoir les faveurs qu'ont obtenues leurs camarades qui sont entrés dans la garde. Votre Altesse me mande, par sa lettre du 3 novembre, de faire partir les Hanovriens pour Valladolid, et ne me parle plus des Hollandais ; le général Dorsenne me les demande. Les Hanovriens vont partir ; les 80 Hollandais attendent de nouveaux ordres, puisque l'Empereur, en se taisant sur leur compte, paraît approuver la circonspection qui m'a empêché de les faire partir, dans la crainte qu'ils ne suivent l'exemple des 55 qui ont passé à l'ennemi il y a trois mois. J'entre dans ces détails pour mettre

Votre Altesse dans le cas de prendre les ordres de l'Empereur, que je m'empresserai de faire exécuter dès que je saurai quelle est sa volonté éclairée.

Les Hanovriens partent le 3. »

Joseph au général Dorsenne. Madrid, 3 décembre 1811.

« Je fais partir les Hanovriens; le prince de Neufchâtel m'en parle encore dans sa lettre du 3 novembre. Je ne fais pas partir les 80 Hollandais qui sont à Buytrago, puisque le major général ne m'en parle pas, et que je lui ai témoigné, il y a plus de deux mois, les craintes que m'ont inspiré sur leur compte l'exemple de 55 de leurs camarades et les lettres de leur colonel. Au reste, ces 80 hommes sont à Buytrago. Je désire connaître la volonté éclairée de l'Empereur sur leur compte, et j'écris en ce sens au prince de Neufchâtel.

Vous ne devez pas douter, Monsieur le comte, que je ne désire faire tout ce qui est en mon pouvoir pour répondre à l'intérêt et à l'amitié que vous m'avez témoignés. »

Joseph à M. Arribas. Madrid, 3 décembre 1811.

« Je reçois votre lettre, avec le projet sur les postes; j'en parlerai à MM. de Saint-Anastase et Angulo. C'est toujours bien d'arrêter le mal, vous avez bien fait. Ne perdez aucune occasion d'envoyer à Madrid tous les blés et orges que vous pouvez. Je ne regarderai votre mission comme finie que lorsque vous aurez fait parvenir à Madrid les contributions imposées cette année en nature ou en argent, en conservant à Ségovie les grains nécessaires pour les troupes de la province et de passage. Je connais tous les efforts que vous avez faits; il

faut continuer, et arriver au but que je me suis proposé en vous envoyant à Ségovie ; et à la fin tout le monde vous rendra justice comme moi, lorsque les faits confirmeront la bonne opinion que j'ai de vous. »

Joseph à Suchet. Madrid, 3 décembre 1811.

« Je renouvelle l'ordre au général Darmagnac d'entrer en communication avec vous ; j'ai renforcé considérablement sa colonne.

Je vous envoie aussi le conseiller d'État d'Azanza et MM. Cerbera, Ponce et Badia, administrateurs zélés, et dont j'ai été content. Le premier est de Valence. S'ils peuvent vous être utiles, employez-les avec confiance.

J'espère que la reddition de Valence couronnera vos travaux, après trois années. Personne ne le désire plus que moi ; vous devez en être convaincu, ainsi que de mon ancienne et sincère amitié. »

Joseph au général Darmagnac. Madrid, 3 décembre 1811.

« Le but de votre expédition est une diversion en faveur de M. le maréchal Suchet ; et en second lieu vous devez vous mettre en communication avec lui pour avoir de ses nouvelles, vous conservant toujours votre retraite sur Cuença, qui doit toujours être le point où vous devez pouvoir vous retirer. Vous devez sentir que, mettant sous vos ordres une partie si importante des forces de l'armée du centre, vous ne devez, dans aucun cas, vous mettre dans la position de ne point vous réunir au reste des troupes de l'armée du centre. Vous allez recevoir des renforts considérables en cavalerie, infanterie et artillerie.

Le général Bigarré se rend à Tarancon et à Huerte, où il est chargé d'un commandement; il vous assure sur ce point : ne le gênez en rien dans ce commandement, qui doit être entièrement indépendant.

M. le conseiller d'État Azanza se rend à votre quartier avec quelques administrateurs qui pourront vous être utiles, ainsi qu'à M. le maréchal Suchet, à qui j'écris.

Je désire que vous me donniez tous les détails que vous pourrez vous procurer sur les affaires de Valence et de Murcie. »

Napoléon à Clarke. Paris, 6 décembre 1811.

« Monsieur le duc de Feltre, je vous renvoie les pièces de la correspondance de Catalogne.

Je ne puis rien statuer sur l'armée sans avoir sous les yeux des états de situation plus rapprochés; envoyez-moi ceux de la situation au 1er décembre, ou au moins au 15 novembre.

Les pertes de l'armée de Catalogne viennent de l'entêtement qu'on a mis à rester à Figuières. Je n'ai cessé de recommander de quitter le Lampourdan, pays réputé aussi malsain que l'île de Walcheren. Cette opiniâtreté fera périr toute l'armée.

Quand le siége de Figuières obligeait à employer sur ce point beaucoup de troupes, la présence de l'armée pouvait y être nécessaire; mais aussitôt après la prise du fort, il fallait passer en avant et quitter le Lampourdan, qui a toujours été funeste aux Français.

Un million a été envoyé pour mettre la solde au

courant. J'attends le résultat du convoi que le général Decaen conduit à Barcelone. »

Napoléon à Berthier. Paris, 6 décembre 1810.

« Mon cousin, je vous renvoie la correspondance d'Espagne. Faites le relevé des distinctions et récompenses demandées, mon intention étant de les accorder. Écrivez au duc de Raguse que, dans le cas où les mouvements de l'ennemi le forceraient à marcher vers le nord, il aurait le commandement sur le général Dorsenne ; mais la grande affaire dans ce moment, c'est la prise de Valence. — Témoignez au duc de Dalmatie mon mécontentement sur la marche de flanc que le général Girard a faite devant l'ennemi, marche de trois journées, et d'autant plus mal combinée que l'ennemi avait toujours la faculté de le couper : il fallait l'appuyer par un fort détachement. Il est malheureux qu'avec une armée de 80 mille hommes, on n'ait pas fait les dispositions que commandait la prudence, pour éviter de recevoir un affront par un petit corps de 6 mille Anglais. Dites-lui que je reste dans mon opinion, que toutes les fois qu'on livre bataille, surtout aux Anglais, il ne faut pas se diviser ; il faut réunir ses forces, présenter des masses imposantes : toutes les troupes qu'on laisse en arrière courent le risque d'être battues en détail, ou forcées d'abandonner les postes. Réitérez-lui l'ordre d'approvisionner Badajos pour un an. Si la prise de l'île de Léon est considérée comme impossible, il faut agir vigoureusement sur Murcie, afin de soulager l'armée de Valence. Dites-lui que j'ai pris un décret relatif à la course. Je n'en-

tends pas la faire à mes dépens, cela me jetterait dans des frais immenses et ridicules. Écrivez-lui qu'il peut organiser son armée comme il le jugera convenable : en six ou sept divisions, en conservant toutefois les généraux, chacun suivant son grade et son rang. J'accorde au duc de Bellune la permission de rentrer en France ; mais comme il pourrait arriver que le duc de Bellune soit engagé dans quelques opérations où sa présence serait encore nécessaire, vous adresserez cette permission au duc de Dalmatie, qui la remettra au duc de Bellune en temps opportun. Le duc de Dalmatie a la plus belle armée du monde, et cependant il ne tient en échec ni le général Hill, ni l'armée de Murcie, qui tout entière a marché au secours de Valence.

Vous rendrez compte au ministre du Trésor des 500 mille francs qui se sont trouvés de moins dans le convoi que le général Avy a conduit à l'armée du midi. »

Napoléon à Berthier. Paris, 6 décembre 1811.

« Mon cousin, suspendez de ses fonctions le colonel X....., du 12^{e} de dragons, employé à l'armée du midi, dont l'incapacité a occasionné la perte d'un détachement dans les Alpujarès; prévenez le ministre de la guerre, afin qu'il vienne rendre compte de sa conduite. Témoignez mon mécontentement au major Pillay, qui n'a pas attaqué en Biscaye la bande de Mina : qu'il se rende à Bayonne, où on examinera sa conduite. Faites prendre auprès des généraux Thouvenot et Buquet les renseignements nécessaires. Donnez l'ordre qu'on habille

promptement et que l'on garde à Bayonne les soldats italiens prisonniers de Mina, qui ont été jetés à la côte de Bilbao et délivrés; que le général Monthion en ait le plus grand soin.

Donnez l'ordre au général Thouvenot de faire solder les régiments de marche placés en Biscaye, avec les fonds de cette province. Il faut faire distribuer du vin en Biscaye aux troupes; il n'en manque pas en Espagne. Le soldat souffre et tombe malade, par défaut de bonne nourriture.

Dites au général Dorsenne que je vois avec étonnement que les magasins sont dégarnis; jamais ils ne l'ont été autant. Le général Dorsenne paralyse tout, en voulant tout centraliser. Cette méthode gêne tout en Biscaye et en Navarre; il faut que ces envois partent sans délai de Bayonne.

Faites-moi un rapport sur Santona, et sur tout ce que j'ai payé jusqu'à ce jour; faites-moi la proposition d'accorder de fortes sommes pour cet hiver, de manière à ce que cette place se termine. Il faut aussi prendre des mesures pour y faire passer de Bayonne et de Saint-Sébastien par mer, et sous escorte des trincadoures, tous les approvisionnements nécessaires à l'artillerie et aux vivres. J'accorde au génie 100 mille francs pour les travaux du fort de Burgos, sur les fonds que j'ai à Burgos. Écrivez au général Dorsenne que je vois avec peine qu'on n'a pas encore marché régulièrement sur Potès, et détruit Mendizabal et le Marquesitto : c'était la première opération à faire, immédiatement après la reprise des Asturies.

Le général Bonnet doit employer tout ce qu'il tire des Asturies pour la solde et le bien-être de ses soldats : beaucoup de contributions ont été levées; il est nécessaire que désormais sa comptabilité soit tenue avec ordre. Écrivez au roi que les hussards hollandais sont libres d'entrer à son service; il faut les incorporer dans sa garde. »

Joseph à Berthier. Madrid, 7 décembre 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 21 novembre. Votre Altesse aura vu, par les rapports qu'envoie exactement le général Daultanne, qu'il y a longtemps que les 3 ou 4 mille hommes de l'armée du centre sont sur la route de Valence; ils ont été jusqu'à huit lieues de cette ville, ont pris des magasins considérables, des fusils, des convois destinés pour Valence, et ont dû se rapprocher de Cuença, où ils devront se tenir jusqu'à ce que l'armée de Portugal ait envoyé les 8 mille hommes qu'elle doit fournir.

Il y a deux mois que j'ai proposé au duc de Raguse de faire le détachement que l'Empereur ordonne aujourd'hui; mais ce ne fut pas l'avis du maréchal.

Le général Freyre a marché de Murcie au secours de Valence.

Je n'ai pas de nouvelles depuis longtemps du duc de Dalmatie.

Hier, sont arrivés ici 200 prisonniers faits par l'armée du centre, à quelques lieues de Requena.

Je prie Votre Altesse de rappeler à l'Empereur nos besoins; ils sont extrêmes.

Je me conformerai exactement aux dispositions contenues dans la lettre de Votre Altesse; ainsi il n'est plus question de mon départ de Madrid. »

Napoléon à Berthier. Paris, 9 décembre 1811.

« Mon cousin, j'ai trois divisions à donner au corps d'observation de l'Èbre, la 6e, la 8e et la 9e. La 6e et la 9e doivent être composées de troupes qui parlent allemand; la 8e sera composée de troupes françaises. Faites-moi connaître à qui je pourrai donner ces différents commandements. La 9e division sera composée de 8 bataillons suisses et du régiment d'Illyrie; cette division serait bien, je pense, sous les ordres du général Legrand : ce général parle-t-il allemand? La 6e division serait bien dans les mains du général Daëndels; la 8e serait bien dans les mains du général Verdière. Les généraux duc de Padoue, Sébastiani, Belliard, sont sans commandement; demandez-leur ce qu'ils désirent. Veulent-ils servir dans l'infanterie ou dans la cavalerie? Il faudrait aussi me chercher quelques généraux de brigade, de ceux qui sont actuellement à Paris, et qui désirent de l'emploi.

Il y a le général Compère qui est au service de Naples; c'est un très-bon général, on pourrait l'employer à l'armée : il n'a rien à faire au service de Naples. »

Jos. à Nap. Madrid, 10 déc. 1811.

« Sire, Votre Majesté trouvera-t-elle bon que je me rappelle à son souvenir au commencement de l'année nouvelle? et croira-t-elle à la sincérité des vœux que je forme pour son bonheur et celui du vaste système dont elle est le créateur et le chef?

Je la supplie surtout de ne pas douter de mon dévouement et de ma tendre et inaltérable amitié, dans toutes les positions possibles. »

Joseph à Berthier. Madrid, 10 déc. 1811.

« Point de nouvelles de Paris, des armées du Portugal, du midi, ni d'Aragon, depuis ma dernière lettre. Le général Darmagnac est à Cuença, avec la colonne que doit et peut fournir l'armée du centre; les 1,500 hommes de la Manche ne lui étaient pas encore arrivés, parce qu'il est certain que le duc de Raguse a donné ordre à ses troupes de ne pas les remplacer dans leurs garnisons dans la Manche.

L'officier de Votre Altesse est passé par ici depuis quelques jours, et j'attends l'issue de sa mission.

Je suis fâché d'être forcé de répéter que tout va mal, faute d'ensemble : cette vérité est mal placée dans ma bouche; mais je cède à un devoir plus impérieux, et désire que d'autres personnes s'expliquent. Si l'ambassadeur se tait, que fait-il donc au centre de l'Espagne? »

Joseph à Marmont. Madrid, 12 déc. 1811.

« Monsieur le duc, je reçois votre lettre du 8. Les 200 mille rations de biscuit partaient sous l'escorte du bataillon que vous annoncez; les 200 mille autres partiront sous l'escorte des troupes de l'armée du Portugal, que l'on attend de retour de Ségovie le 15.

Les 8 mille fanégas de blé que vous réclamez encore seront versées sur divers points; le ministre de la guerre s'en occupe. Il ne sera pas possible

de vous en faire verser de Tarancon, les magasins ayant été épuisés par le rassemblement des troupes aux ordres du général Darmagnac; mais pour cela il est indispensable qu'il ne soit rien prélevé par l'armée de Portugal en deçà de la ligne de démarcation convenue.

Je ne retire de la Manche que 1,500 hommes de l'armée du centre; il en restera à peu près autant, conformément au désir que vous m'avez manifesté: ils continueront à occuper Consuegra, Puerto-Lapiche, Manzanarès, et quelques autres points fortifiés. Le général Treilhard, gouverneur de la Manche, a ordre d'y rester; et les 1,500 hommes qui seraient relevés par l'armée de Portugal se réuniront à Cuença aux troupes commandées par le général Darmagnac, qui, après leur réunion, aura sous ses ordres 5 mille hommes.

Le général Darmagnac a pénétré avec moins de 4 mille hommes jusqu'à huit lieues de Valence; il attend en avant de Cuença les 8 mille hommes que doit fournir l'armée de Portugal pour former un corps de 12 mille hommes qui, selon les nouveaux ordres de l'Empereur, doit se porter sur Valence. Le général Darmagnac ayant été obligé de laisser sur sa communication jusqu'au Tage 1,000 hommes, il ne faut pas compter qu'il puisse s'éloigner de Cuença avec plus de 4 mille hommes, dont 1,200 cavaliers.

Le général Darmagnac, gouverneur de la province de Cuença, connaissant déjà le pays, me paraît plus propre que tout autre à commander la to-

talité des troupes de l'armée du Portugal et de celle du centre destinées à se porter sur Valence.

Je viens de réitérer l'ordre à M. le maréchal, pour que les détachements de l'armée du Portugal qui peuvent se trouver encore dans l'arrondissement de celle du centre soient renvoyés à leurs corps. »

Joseph à Soult. Madrid, 12 déc. 1811.

« Votre aide de camp vous rendra compte de la situation des affaires dans le centre de l'Espagne; tous les yeux sont dans ce moment plus particulièrement portés sur Valence. Je ne doute pas que vous ne fassiez ce qui dépendra de vous pour aider cette opération, en occupant l'armée de Murcie. Il y a bien longtemps que je n'ai de nouvelles de l'armée du midi; on m'annonce dans ce moment l'arrivée d'un convoi de cette armée.

Un corps de troupes de l'armée du centre, aux ordres du général Darmagnac, attend au delà de Cuença d'être renforcé par les troupes qui doivent venir de l'armée du Portugal, pour se porter sur Valence. Le général Darmagnac a déjà pénétré au delà de Requena; mais ayant su que le général Freyre cherchait à se porter sur ses derrières, il a dû se retirer pour attendre des renforts. »

Napoléon à Berthier. Paris, 15 déc. 1811.

« Mon cousin, je désire rappeler en France le général Montbrun. Faites-moi connaître à qui l'on pourrait confier le commandement de la cavalerie de l'armée de Portugal, et quels sont les généraux de cavalerie qui restent à cette armée. Si je rappelle la garde, le général Chastel reviendra. Faites-moi connaître les généraux qui, à son départ, pourraient

commander la cavalerie de l'armée du nord. Avant que j'approuve la rentrée en France du général de division Latour-Maubourg, faites-moi connaître quels sont les généraux de cavalerie qui restent à l'armée du midi. Je vous ai déjà demandé quand la réserve de Bayonne pourra faire partir tout ce qui est nécessaire pour compléter les bataillons qui sont aux différents régiments de marche. Mandez au duc de Raguse que 300 hommes du 14e de chasseurs, au nombre desquels se trouve la compagnie d'élite, vont se rendre près de lui pour compléter ce régiment, qui se trouvera ainsi de 800 hommes au moins; qu'il ne doit pas considérer ce régiment comme uniquement attaché à la division Souham; qu'il est parfaitement le maître de le placer comme il voudra; que je désire beaucoup apprendre que son artillerie est enfin organisée, et qu'il a 100 pièces de canon à son armée.

Napoléon à Berthier. Paris, 15 déc. 1811.

« Mon cousin, je vous prie de me faire un rapport de l'armée du nord. Je crois avoir déjà ordonné à mes grenadiers, à une compagnie d'artillerie à pied, à ma gendarmerie d'élite et aux guides de l'armée, de rentrer en France : si cet ordre, pour la gendarmerie d'élite, n'avait pas encore été donné, donnez-le sans délai, et que tous mes gendarmes de la garde se dirigent sur Bayonne. Je crois avoir donné ordre au duc de Raguse de donner une compagnie d'artillerie légère au général Dorsenne : réitérez cet ordre. Faites-moi connaître quelles sont les compagnies ou détachements d'artillerie ou du train qu'a le

général Dorsenne; car je désire rappeler en France : 1° mes deux compagnies d'artillerie à cheval; 2° tout le train qui sert mon artillerie à cheval. Je ne ferais pas de difficulté de laisser là les chevaux et les harnais; mais ce sont les hommes que je désire faire rentrer en France. Il ne resterait donc plus que les compagnies de conscrits canonniers, et les attelages nécessaires pour le service des pièces qui sont attachées à l'infanterie. Faites-moi connaître si je ne pourrais pas tirer d'Auch, de Carcassonne et de Bayonne, un personnel d'artillerie, des attelages et des soldats du train pour relever ceux de ma garde. Faites-moi aussi un rapport en détail sur l'artillerie de l'armée du nord. Je désire aussi faire revenir sans délai en France mes chasseurs, mes Polonais et mes dragons; mais auparavant faites-moi un rapport sur la cavalerie de l'armée du nord. Les lanciers de Berg, la légion de gendarmerie, le 1er hussard et le 31e de chasseurs y resteront, ce qui fera quatre régiments. Faites-moi connaître quelle est la force de ces quatre régiments, en y comprenant, soit ce qui est aux escadrons de guerre en Espagne, soit ce qui est dans les régiments de marche, soit même ce qui est à leur dépôt, afin que je puisse aviser aux moyens de les porter au plus haut nombre possible. Comme il y a à l'armée du midi plus de cavalerie qu'il ne faut, faites-moi connaître si, des régiments de marche de cette armée qui n'ont pas passé Burgos, on ne pourrait pas tirer de quoi porter la cavalerie du général Dorsenne à 3 mille hommes. Cette question de la cavalerie de l'armée

du nord se lie à celle de la cavalerie de l'armée du Portugal; car il est bien évident que si je désire que le général Dorsenne ait plus de 3 mille hommes de cavalerie, c'est que je prévois le cas où il aurait à repousser l'armée anglaise, et qu'alors je voudrais que l'armée du Portugal et l'armée du nord pussent mettre ensemble 9 mille chevaux en bataille, ce qui rendrait impossible tout mouvement de la part des Anglais ; mais je dis en bataille, et non en effectif, et vous savez quelle énorme différence cela fait. Faites-moi donc connaître la situation de la cavalerie des armées d'Espagne, en y réunissant tous les régiments de marche qui rejoignent. J'attends ce rapport pour donner des ordres définitifs à la cavalerie de ma garde. Quant à l'infanterie de ma garde, je désire certainement la faire aussi revenir; mais j'attends la prise de Valence, ayant d'ailleurs l'avantage, pour l'infanterie, de pouvoir la faire voyager en poste. Je désire aussi que vous me fassiez bien connaître la situation de l'armée du Portugal, en y réunissant tous les régiments provisoires qui sont sur les derrières, et même y compris ce qui se trouve à Bayonne.

Joseph à Marmont. Madrid, 15 déc. 1811.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu vos lettres du 10 et du 11. Plus je réfléchis aux propositions qu'elles contiennent, et plus je m'affermis dans l'opinion qu'il m'est impossible d'y adhérer.

J'ai des ordres positifs de l'Empereur sur la part de coopération que doit prendre l'armée du centre aux mouvements généraux ordonnés par Sa Ma-

jesté Impériale en faveur de l'armée qui assiége Valence ; je ne puis donc pas m'écarter de ce qui m'est ordonné pour l'armée du centre. Je sais que le général en chef de l'armée du nord, que M. le duc de Dalmatie, ont des ordres directs de Paris, dont ceux que je pourrais leur donner ne pourront pas les faire écarter. Comment croire, en effet, que tandis que l'armée du midi a l'ordre de l'Empereur de faire un mouvement sur sa gauche, vers le royaume de Murcie, elle puisse se rendre à la demande que je lui ferais de faire un mouvement vers sa droite ? Comment espérer que dans le nord on pourra faire le mouvement que vous désirez vers Salamanque, tandis que 24 mille hommes de cette armée se portent vers Valence, et qu'on m'assure que le général en chef lui-même s'est porté sur un point plus central ?

Je ne pense pas, Monsieur le duc, qu'il faille faire pour l'armée qui assiége Valence d'autre diversion que celle ordonnée par l'Empereur. La tâche principale et glorieuse du général en chef de l'armée du Portugal me paraît déterminée jusqu'à ce qu'il prenne l'offensive ; et la rentrée des Anglais dans leurs lignes aujourd'hui ne doit pas plus nous rassurer sur leurs opérations futures, que les mouvements qu'ils ont faits en deçà de l'Agueda n'ont dû nous intimider il y a quelques jours ; et ceux qu'ils pourraient faire encore ne doivent pas, je pense, vous empêcher d'envoyer sur Valence les 8 mille hommes désignés par la lettre du prince de Neufchâtel.

Quoique je vous aie écrit précédemment que le

général Darmagnac paraissait devoir commander ce nouveau mouvement sur Valence, ayant dirigé déjà celui qui vient d'avoir lieu, et connaissant le pays, cependant il est possible de tout combiner, et de donner au général Montbrun le commandement des troupes de l'armée du Portugal et de celles du centre dirigées sur Valence, en laissant le général Darmagnac, gouverneur de la province de Cuença, dans cette province avec 2 mille hommes, et le général Treilhard, gouverneur de la province de la Manche, dans la province de la Manche, commandant les 1,500 hommes de l'armée du centre et les 1,500 hommes de l'armée du Portugal que vous y avez envoyés.

Je n'entre pas dans plus de développements, Monsieur le maréchal, persuadé qu'il n'y a pas lieu à discuter dans des choses où la marche est tracée par l'Empereur. C'est, il y a deux mois, lorsque vous étiez à Madrid et que je vous proposai de réunir aux 5 mille hommes de l'armée du centre 8 mille hommes de l'armée du Portugal, que cela eût été possible. Aujourd'hui nous ne pouvons qu'obéir; et nous devons le faire d'autant mieux, qu'il ne me paraît pas raisonnable que l'armée du Portugal puisse prendre aux opérations sur Valence une part plus active que celle qui lui est si sagement ordonnée par les dispositions du prince de Neufchâtel.

Vous ne devez pas oublier, Monsieur le duc, qu'un mouvement des Anglais sur Placencia par Alcantara ne serait pas improbable, s'ils apprennent

que le général en chef, et la plus grande partie de l'armée de Portugal, aujourd'hui gardienne du Tage, ont abandonné ses bords pour se porter sur Valence par les montagnes de Cuença. Cette route, indiquée par l'instruction du prince de Neufchâtel, ne serait point convenable pour un grand mouvement d'armée comme celui que vous projetez ; et dans ce cas ce serait par Albacète et Chinchilla qu'il faudrait se diriger pour couper la retraite à Blosse sur la droite du Xugar, et avoir peut-être une affaire générale avec lui, s'il se portait à la rencontre de l'armée qui marcherait sur lui. Mais un mouvement semblable ne peut être exécuté ni par le général ni par l'armée qui se trouvent en face de l'armée anglaise. »

Joseph à Berthier. Madrid, 16 déc. 1811.

« Votre Altesse trouvera ci-joint copie des lettres de M. le duc de Raguse et celle de ma réponse, qui le mettront à portée d'instruire Sa Majesté Impériale de l'état des affaires relativement aux secours à porter à l'armée qui assiége Valence. Le général Darmagnac est à Cuença, et observe les mouvements de l'ennemi, qui est en force à Requena, en attendant les renforts qui doivent d'abord lui être envoyés de la Manche, et aujourd'hui de l'armée du Portugal ; car j'espère que M. le duc de Raguse n'insistera pas dans la détermination contenue dans le paragraphe souligné de sa lettre du 10. Dès que le général Montbrun arrivera à Cuença, il aura à ses ordres mille chevaux, une batterie, et 2 mille fantassins de l'armée du centre ; et le général Darmagnac observera

les débouchés, et gardera la province avec le reste. »

Joseph à Marmont. Madrid, 20 déc. 1811.

« Je reçois votre lettre du 17, monsieur le Maréchal. Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai écrit par M. le colonel Leclerc; je vous envoie copie de ma première lettre. Si, malgré les observations qu'elle contient, vous insistez à quitter le Tage avec 20 mille hommes de l'armée du Portugal et 30 pièces d'artillerie, c'est la route d'Albacète que vous devez prendre. Celle de Cuença n'est propre qu'à la marche d'un corps léger, et encore est-il vrai que les plus petites pièces auront beaucoup de peine à passer.

Dans le cas où vous vous décideriez à pousser jusqu'à Almanza, vous pouvez disposer de mille hommes de l'armée du centre (régiment de Nassau) et de 500 chevaux (13^{e} de dragons); ces 1,500 hommes sont encore dans la Manche.

Le général Darmagnac, avec les 3 mille hommes qui lui resteraient, continuera à occuper le pays jusqu'à Requena, où Bassecourt se trouve avec 5 à 6 mille hommes; et il suivra ses mouvements, qui seront commandés ou par ceux du maréchal Suchet, ou par les vôtres, Monsieur le duc, si vous vous déterminez à marcher par Almanza.

Une autre manière d'agir serait de donner au général Darmagnac ou Montbrun (comme vous voudrez) 5 mille hommes d'infanterie, et d'avoir à San-Clémente le reste des 20 mille hommes que vous croyez pouvoir employer à secourir l'armée qui assiége Valence, de manière à être en mesure

de vous porter, selon les événements, vers Valence et vers le Tage. »

Joseph à Berthier. Madrid, 21 déc. 1811.

« La lecture des dépêches que je reçois de M. le duc de Raguse et de mes réponses, mettra Votre Altesse à portée de faire connaître à l'Empereur l'état des affaires à l'armée du Portugal, relativement à la diversion ordonnée en faveur de l'armée qui assiége Valence.

Le général Bassecourt occupe aujourd'hui Requena avec 5 à 6 mille hommes; les routes sont coupées en plusieurs endroits, et impraticables à l'artillerie.

Le général Darmagnac est au delà de Cuença, et attend les troupes de la Manche et du Portugal. Il a eu des nouvelles du maréchal Suchet du 9 décembre; à cette époque, ce maréchal venait de recevoir quelques renforts et des vivres. »

Joseph à Marmont. Madrid, 23 déc. 1811.

« Monsieur le duc, je n'ai rien à ajouter aux observations contenues dans mes lettres précédentes. Je reçois celle que vous m'adressez en date du 19.

Les ordres sont donnés au général Darmagnac, dans le cas où le général Montbrun se présenterait, de réunir à sa colonne agissante 2 mille hommes d'infanterie et mille chevaux. Il gardera sous ses ordres directs, pour la conservation de la province de Cuença, dont il est gouverneur, 1,200 hommes d'infanterie et 400 chevaux, avec lesquels il doit maintenir les communications, et appuyer en cas de besoin le général Montbrun.

Ce sont les seules troupes, Monsieur le duc, dont

il m'est possible de disposer pour cette opération, ce qui est d'ailleurs conforme aux ordres de l'Empereur.

Monsieur le général Daulthanne nous envoie tous les renseignements sur l'emplacement et la désignation des troupes qui doivent concourir à cette opération.

Je charge monsieur votre officier de les prendre chez le général Daulthanne, qui a reçu l'ordre de les lui remettre. »

« Sire, ma position est tellement empirée par une foule de circonstances indépendantes de la volonté de Votre Majesté sans doute, que je me détermine à la mettre sous ses yeux, en la priant d'entendre le général Ornano, porteur de la présente, qui a vécu assez près de moi à Madrid pour la connaître. Jos. à Nap. Madrid, 24 déc. 1811.

Je suis convaincu que Votre Majesté fera cesser l'ordre de choses dont je me plains, dès qu'elle le connaîtra.

Je suis aujourd'hui réduit à Madrid. Je suis entouré de la plus horrible misère, je ne vois que des malheureux autour de moi; les principaux de mes fonctionnaires sont réduits à n'avoir pas de feu chez eux. J'ai tout donné, tout engagé; je suis moi-même tout près de la misère. Que Votre Majesté me permette de rentrer en France, ou que Votre Majesté Impériale me fasse payer exactement le million par mois qui m'a été promis à dater du 1er juillet: avec ce secours, je puis me traîner; sans cela, je ne puis pas prolonger mon séjour ici, et je serai em-

barrassé à faire même mon voyage : j'ai épuisé toutes mes ressources.

Surtout, Sire, trouvez bon que je fasse tirer directement sur le Trésor impérial, ou que les ordres de Votre Majesté Impériale soient exactement exécutés, et que le versement du secours mensuel soit exactement versé à Madrid.

J'envoie 600 hommes chercher à Burgos les 500 mille francs qui y sont, tant les besoins sont grands.

Je prie Votre Majesté de ne pas me laisser dans cet état, et de me faire donner l'autorisation de rentrer en France, ou l'ordre de verser exactement le million, à dater du mois de juillet.

J'ai parlé beaucoup à M. de Laforest, qui doit avoir écrit au ministre de Votre Majesté. »

Jos. à Nap. Madrid, 24 déc. 1811.

« Sire, ma position est telle aujourd'hui que je mériterais les malheurs qu'elle me fait prévoir, si je ne la faisais connaître à Votre Majesté. Le général Ornano la connaît ; il pourra la mettre sous les yeux de Votre Majesté, si elle le lui permet.

En résumé, Sire, je suis disposé à attendre les événements prochains qui décideront du sort de l'Espagne ; mais je demande que Votre Majesté m'en fournisse les moyens en me faisant exactement verser à Madrid le million du prêt mensuel, à dater du mois de juillet : sans ce secours, il m'est de toute impossibilité de me soutenir ici plus longtemps. J'ai engagé à Paris pour un million de biens ; à Madrid, le peu de diamants qui me restaient ; j'ai usé de

tout le crédit que je pouvais avoir. J'envoie à Burgos 600 hommes à la rencontre des fonds; il m'est de toute impossibilité de trouver rien ici. Je suis réduit à Madrid. J'ai parlé à M. de Laforest, et l'ai chargé d'écrire ce qu'il doit voir par ses propres yeux, et ce qu'il devrait écrire sans y être provoqué.

Je supplie Votre Majesté de ne pas tarder à donner ses ordres pour que ces fonds me soient faits exactement: l'état actuel ne peut pas durer sans une catastrophe imprévue, et je dois regarder comme un bienfait de Votre Majesté sa décision telle qu'elle soit, pourvu que l'état actuel finisse. Je ne veux entrer dans aucun détail affligeant; Votre Majesté doit me croire lorsque je me permets d'écrire de la sorte. »

Joseph à Berthier. Madrid, 25 déc. 1811.

« Le général Darmagnac a l'ordre de mettre aux ordres du général Montbrun les troupes de l'armée du centre, et de rester dans la province de Cuença avec 1,200 hommes; il y maintiendra l'ordre et les communications, et sera prêt à appuyer de son mieux la colonne du général Montbrun.

J'ignore si le général Marmont se portera de sa personne avec 30 mille hommes sur Valence par Cuença, comme il me l'avait d'abord mandé.

Je n'ai aucune nouvelle du duc de Dalmatie. Le général Ornano dira à Votre Altesse et à l'Empereur quelle est ma position ici, aujourd'hui que les provinces qui m'entourent sont occupées par l'armée de Portugal. J'envoie 600 hommes à Burgos, pour y recevoir et escorter jusqu'ici le million qui est des-

tiné à Madrid; je ne fais cette démarche que pressé par les plus grands besoins, tous les services étant à la veille de manquer.

Je répète qu'il n'est plus possible de retarder l'envoi du million par mois, destiné à ma maison, ma garde et le service espagnol. Je suis réduit à Madrid; tout le reste est absorbé par les armées. Je regarderais une solution à tout ceci comme un bienfait, quelle qu'elle puisse être. »

Napoléon à Clarke. Paris, 26 déc. 1811.

« Monsieur le duc de Feltre, je vous renvoie les dépêches du général Decaen. Faites une relation de ce qui est arrivé; qu'elle soit assez satisfaisante pour contenter les généraux, mais cependant sans donner trop d'importance à des opérations faites contre des paysans.

Écrivez au général Decaen que j'ai vu avec peine qu'il ait désorganisé la division Freyre, puisque, par cette mesure, il n'y a plus de force active dans le midi de la Catalogne, entre Lérida, Tortose et Barcelone; qu'il est nécessaire qu'il dissipe les rassemblements qui se font sur Vicque, et qu'il prépare un convoi par terre pour Barcelone. Faites-moi connaître le nombre des bâtiments caboteurs partis d'Agde depuis octobre, ceux arrivés à Barcelone, et ceux qui ont été pris. Écrivez au général Decaen et à l'adjudant commandant Carrion-Nisas que, jusqu'à cette heure, les marchés faits pour le cabotage ont peu réussi. Il faut faire un marché pour les transports de terre; j'ai là-dessus de nouvelles idées que je développerai. Je suppose que la garnison

de Barcelone a besoin de 8 mille rations par jour, ce qui fait trois mille quintaux par mois. Il faut considérer tous les marchés qui ont été faits par le cabotage comme destinés à l'approvisionnement de siége. Il faudrait à présent faire avec une compagnie un marché régulier pour le transport d'un convoi de 4 mille quintaux par mois, portés sur de grosses voitures roulières de 40 à 50 quintaux. Je ferais escorter ce convoi chaque mois par l'armée de Catalogne. Je ferais à la compagnie un grand avantage, en lui accordant le privilége de charger en retour, pour son compte, des denrées et marchandises étrangères ; mais, dans ce moment, l'essentiel est de faire parvenir à Barcelone un convoi en janvier et un en février, pour être au moins tranquille pour l'approvisionnement journalier de Barcelone. J'ai donné ordre au ministre du Trésor d'envoyer à Barcelone un million, dont moitié pour la solde, et moitié au compte du ministre de l'administration de la guerre pour achat de blé, viande, légumes, manutention, etc. Il y aura 400 mille francs en argent et 600 mille francs en traite.

Je suppose que le maréchal Suchet a fait sauter les fortifications de Tarragone, au moins ce qui fait forme de place, et qu'il n'aura conservé qu'un réduit.

Instruisez le général Decaen que le maréchal Suchet a dû cerner Valence le 25, et ouvrir la tranchée le 26; il espère enlever ce jour-là le camp retranché, ce qui donnera des facilités pour attaquer la ville, de sorte qu'on espère être maître de la place dans le courant de janvier.

Présentez-moi les demandes d'avancement pour l'armée de Catalogne, ainsi que des récompenses. »

Joseph à Berthier. Madrid, 27 déc. 1811.

« Je n'ai pas de nouvelles de M. le duc de Dalmatie, et je ne sais pas encore si le duc de Raguse se bornera au mouvement par Cuença, ou s'il insiste sur sa grande marche de 30 mille hommes. Votre Altesse connaît mon opinion, par mes lettres précédentes à M. le duc de Raguse.

Nous sommes menacés par les grandes consommations des troupes, et je me vois dans la nécessité de diminuer toutes les consommations inutiles.

Il y a ici une régie générale des services réunis, fort inutile et fort coûteuse; elle est composée de plus de 80 individus ; je la renvoie à Burgos, et je garde ce qui est nécessaire.

Je prie Votre Altesse de donner des ordres pour que les individus qui en font partie reçoivent une destination quelconque.

M. le duc de Dalmatie ne fait pas payer les corps espagnols, et a choisi ce qu'il y a de meilleurs soldats pour se former une garde particulière, en m'envoyant ici des cadres d'officiers. Tout cela ne me paraît pas juste. »

Suchet à Berthier. Valence, 29 déc. 1811.

« Monseigneur, dès l'instant qu'une partie du corps du général Reille fut arrivée à Ségovie le 24, je m'y rendis pour en passer la revue, et, par une marche forcée de trente heures, je le fis arriver sur les bords du Guadalaviar le 26 au matin. Dans la même nuit, deux ponts de chevalets avaient été établis par le génie sur le fleuve, tandis qu'un pont

de bateaux avait été jeté par l'artillerie en une heure.

La division Harispe, la brigade Robert et la cavalerie étaient avec moi sur l'autre rive à huit heures du matin, sans avoir éprouvé une vive résistance. J'aspirais à couper de l'armée de Blake les corps de Freyre et Bassecourt vers Requena, à déborder entièrement l'ennemi sur la grande route de Murcie, et à forcer les camps retranchés de Manises et de Ruarte. Dès que les troupes du général Reille commencèrent à passer le fleuve, le général Harispe se porta sur Torrente, qui est couvert par un ravin profond et difficile, en avant duquel était réunie toute la cavalerie ennemie. Le général Boussard se porta à la tête de 60 hussards; mais cet escadron fut ramené, et son aide de camp Robert périt en voulant le secourir. Le 4^{e} régiment de hussards et le 13^{e} de cuirassiers se mirent en mouvement, délivrèrent leur général, qui était tombé entre leurs mains, et firent un grand carnage de la cavalerie ennemie. Cependant les troupes espagnoles ne quittèrent pas leurs camps retranchés. J'ordonnai au général Musnier de s'approcher de Manises; j'entendis alors le feu de la division Palombini; je l'avais chargée de menacer le flanc de l'ennemi par la rive gauche, et d'attaquer ensuite Mislata pour couper la ligne ennemie, et opérer un passage de vive force, sous la protection de 6 pièces de gros calibre. Ce mouvement, qui ne devait être que secondaire, donna lieu à une action très-chaude, dans laquelle la valeur italienne s'est déployée avec éclat. Le gé-

néral Balathier, à pied, à la tête des 2^e^ léger et 4^e^ de ligne, a passé la rivière en profitant d'une digue, sous un feu meurtrier de mitraille et de mousqueterie; il a franchi plusieurs canaux, et s'est soutenu avec constance contre des forces très-supérieures. Dans le même temps, le général Palombini fait passer le fleuve à sa seconde brigade, composée des 5^e^ et 6^e^ de ligne, les soldats ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; il éprouve une vive résistance; mais la valeur des soldats et l'élan de bravoure des officiers triomphent de tous les efforts que tente l'ennemi pour rejeter cette brave division dans la rivière; 50 dragons Napoléon parviennent à faire une charge heureuse, malgré la difficulté du terrain. Pendant l'action, le colonel du génie Henri faisait établir un pont, et traçait des ouvrages pour le couvrir; le combat se prolongeait avec opiniâtreté devant cette division, lorsque le général Robert, à la tête des 114^e^ de ligne et 1^re^ de la Vistule, s'est jeté sur les retranchements de l'ennemi à Manises et Quarte, dont il s'est emparé, et où il a pris deux pièces et quelques caissons. Dans le même temps, mes aides de camp Meyer, Ricard, Anthoine, les officiers d'état-major Visconti, d'Hérouville, chargent avec 50 lanciers de mon escorte, enlèvent 5 pièces de canon attelées. Le général comte Reille, aide de camp de l'Empereur, à la tête de la division Severoli et de la brigade Bourck, forçait sa marche pour couper la retraite de l'ennemi par Aldaya; ses hussards du 9^e^ régiment parviennent à l'atteindre, et font une centaine de prisonniers; le général Reille joint le gé-

néral Palombini, et détermine sur ce point la retraite des Espagnols dans Valence.

A midi, le général Habert, après avoir battu les retranchements ennemis, et éloigné par des bombes les Anglais de l'embouchure du Guadalaviar, fait passer 100 chasseurs napolitains ayant un voltigeur en croupe; bientôt il passe lui-même avec 3 mille hommes, s'empare du lazaret, prend 5 pièces à l'ennemi, fait sabrer 300 paysans. Le feu des Anglais avait duré plus de trois heures; 2 vaisseaux, 2 frégates et plusieurs canonniers ne purent tenir contre 16 bouches à feu établies en partie sur le môle du Grao.

Dès que ces mouvements furent prononcés, de Torrente, le général Harispe se porte à Cataroja, sur la route de Murcie, prend un obusier à Alfafar; et avant la nuit, par un mouvement spontané, toutes les divisions avaient serré la place, de manière à forcer l'ennemi de se jeter dans la vaste enceinte bastionnée qui entoure les murailles de la ville.

Nous avons fait dans cette journée 500 prisonniers, tué un pareil nombre, pris un drapeau, 14 pièces de canon et 16 caissons; une partie des corps qui ont fui hors de la ville se sont jetés dans les marais d'Albufera.

Notre perte a particulièrement porté sur la division que commande le général Palombini; elle a eu tués 8 officiers, 41 soldats; parmi eux le brave colonel Barbieri, du 2e léger, justement regretté, et le capitaine du génie Ordinère; en blessés, 26 officiers, 329 soldats : de ce nombre, les colonels Saint-André et Peyrs, et des chefs de bataillon.

Le total de notre perte s'élève à 521, suivant l'état ci-joint.

Par le passage du Guadalaviar, les corps de Freyre et de Bassecourt, qui étaient à Requena, se trouvent coupés de l'armée; et j'ai lieu de penser qu'ils seront poursuivis par les troupes que l'Empereur envoie par Cuença ou la Manche. Blake est dans Valence, et il fera sans doute de grands efforts pour en sortir : nous en ferons pour l'en empêcher.

J'ai l'honneur de remettre à Votre Altesse Sérénissime le plan des ouvrages qu'il faut forcer avant d'arriver aux murs de la ville, et un croquis des camps retranchés qui ont été enlevés dans la journée du 26.

Le général de cavalerie Delort, que j'avais mis à la poursuite de l'ennemi, est arrivé, avec 500 voltigeurs et mille chevaux, aux portes d'Alcira sur le Xucar, le 27 au soir; les généraux Mahy et Obispo y étaient avec 3 ou 4 mille hommes; ils ont fui précipitamment dans la nuit, abandonnant 10 pièces de canon, et après avoir coupé les ponts. Les habitants se sont hâtés de les rétablir, et ont reçu nos troupes avec empressement. Villacampa occupait Callera avec 15 hommes; il n'a pas attendu 300 chevaux que conduisait le colonel Christophe.

Depuis le 26, la place a été resserrée de plus près encore, et j'espère pouvoir faire ouvrir la tranchée dans la nuit du 1^er^ au 2 janvier. L'armée n'a qu'un seul désir, celui de donner, au renouvellement de l'année, des preuves nouvelles de dévouement et d'amour à l'Empereur. »

Napoléon à Berthier. Paris, 30 déc. 1811.

« Mon cousin, je vous prie de faire le dépouillement des corps de l'armée du midi, de sorte que je voie d'un coup d'œil la situation de chaque régiment d'infanterie en présents sous les armes, détachés n'importe où, malades, etc., en ne comprenant que ce qui est à l'armée du midi; après cela, vous ferez le même dépouillement pour ce qui se trouve dans les mêmes arrondissements de l'armée du centre ou de l'armée du nord, appartenant à l'armée du midi.

Vous ferez faire le même travail pour l'artillerie à pied, en réunissant toutes les compagnies du même régiment qui se trouvent à l'armée du midi, sans faire attention aux corps; vous ferez la même chose pour le train, pour les équipages militaires, pour le génie, sapeurs, mineurs. Ce travail m'est nécessaire pour voir ce qu'il me convient de faire pour resserrer les cadres, surtout de l'artillerie et du génie, et en faire revenir quelques-uns en France.

Témoignez mon mécontentement au duc de Raguse de ce que je n'ai pas d'état de situation de l'armée de Portugal depuis le 1er octobre. Vous ferez faire le même dépouillement pour cette armée. »

Joseph à Soult. Madrid, 30 déc. 1811.

« Je suppose que vous serez instruit des nouvelles dispositions de l'Empereur, relativement aux armées du Portugal et du nord.

Le prince de Neufchâtel me mande qu'il vous engage à faire tout ce qui vous sera possible pour

l'approvisionnement de Badajos, et un mouvement sur la Guadiana, afin de contenir dans l'Alentejo le général Hill.

Vous me ferez plaisir, Monsieur le duc, de me faire savoir ce qu'il vous aura été possible d'exécuter pour remplir ces dispositions.

Nous n'avons pas de nouvelles du maréchal Suchet depuis le 16; à cette époque, des renforts considérables lui étaient arrivés; 20 mille hommes du nord ont dû le joindre depuis, et 10 à 12 mille hommes des armées du Portugal et du centre sont en marche.

J'ignore si vous avez fait quelques mouvements sur Murcie en faveur de l'armée qui assiége Valence. »

Napoléon à Berthier. Paris, 31 déc. 1811.

« Mon cousin, donnez ordre au duc de Dalmatie de renvoyer en France le général Girard et le général Britche. »

Joseph à Marmont. Madrid, 31 déc. 1811.

Monsieur le duc, je reçois votre lettre du 29. J'étais prévenu des nouvelles dispositions ordonnées par l'Empereur, relativement aux armées du Portugal et du nord.

Vous ne devez pas douter que je ne m'empresse d'ordonner toutes les mesures qui peuvent nous procurer des approvisionnements. Il est à désirer que les troupes détachées de l'armée du centre puissent bientôt rentrer, et qu'elles ne retrouvent pas le pays trop épuisé.

Je vous remercie, Monsieur le maréchal, de tout ce que votre lettre contient de bon pour moi. »

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 13, qui me donne connaissance des nouvelles dispositions prises relativement aux armées du Portugal et du nord. Joseph à Berthier. Madrid, 31 déc. 1811.

Il est à désirer que les troupes détachées de l'armée du centre puissent bientôt occuper le pays que va abandonner l'armée de Portugal.

Il me tarde d'apprendre l'envoi du million par mois dont l'Empereur veut bien faire l'avance à mon Trésor. Les besoins qu'éprouvent ici tous les services sont extrêmes; le pays est épuisé, et si je n'ai pas le moyen de solder les troupes à mon service, la désertion m'enlèvera des soldats sans lesquels il m'est impossible d'occuper même le petit territoire qui m'environne.

Si j'avais eu les avances d'argent qui m'avaient été promises, j'aurais aujourd'hui assez de troupes espagnoles pour occuper et pacifier l'arrondissement de l'armée du centre, qui aurait fini par se suffire à lui-même dès qu'il aurait été purgé des bandes qui l'infestent. Des envois partiels de fonds ne me mettront jamais dans le cas de remplir ce but, et je continuerai à être ici à charge à l'Empereur et inutile à la pacification du pays. »

LIVRE ONZIÈME

ANNÉE 1812.

Difficulté de faire vivre les troupes. — Course inutile du général Montbrun vers Alicante. — Lord Wellington assiége et prend Ciudad-Rodrigo (19 janvier). — Badajos est assiégée (16 mars) et prise d'assaut par l'armée anglo-portugaise (7 avril.) — Tentatives du duc de Dalmatie pour la secourir. — Causes de la perte de cette place. — Diversion inutile du duc de Raguse. — Sa réponse aux reproches qui lui furent adressés. — Réflexions à ce sujet. — L'Empereur confie le commandement général des armées en Espagne au roi Joseph (28 mars). — Le maréchal Jourdan est nommé chef d'état-major général. — Pointe du général Hill sur Almaraz; il détruit le pont (18 mai). — Instructions envoyées au roi. — Force, emplacement et organisation des armées françaises au 15 avril. — Incertitude sur les projets de l'ennemi. — Ordres donnés aux divers commandants en chef de marcher au secours de l'armée contre laquelle l'ennemi prendra l'offensive (mai). — Ces ordres ne sont pas exécutés. — Singulière conduite du duc de Dalmatie. — Lord Wellington marche sur Salamanque (12 juin), et assiége les forts. — Le duc de Raguse rassemble son armée. — Les forts de Salamanque se rendent à discrétion (28 juin). — Le duc de Raguse se retire sur la rive droite du Duero. — Il est suivi par lord Wellington, qui s'établit sur la rive gauche. — La division Bonnet évacue les Asturies, et rejoint l'armée du Portugal. — Le duc de Raguse passe le Duero (13, 14, 15 juillet). — Son armée et celle des alliés marchent dans la direction de Salamanque. — Le duc de Raguse passe la Tormès (19 juillet). — Bataille des Arapiles (22 juillet). — L'armée du centre, qui va au secours de celle du Portugal, ne peut la joindre avant la bataille. — Retraite de celle-ci vers Burgos. — Le roi revient à Madrid (5 août). — Lord Wellington marche sur Madrid. — Évacuation de cette ville par les Français (10 août). — Combat de Majalahonda (11 août). — Entrée des Anglais dans la capitale (12 août). — Retraite de l'armée du centre sur Valence. — Entrée du roi à Valence (31 août). — Les Anglais s'emparent du Retiro. — L'armée du Portugal se porte en avant, et

fait replier l'ennemi sur la rive gauche du Duero. — Lord Wellington revient sur le Duero (1er septembre), et marche sur Burgos. — Le général Clausel se replie sur Pancorbo. — Les alliés assiégent Burgos (20 septembre). — L'armée française du Portugal prend l'offensive (17 octobre). — Les ennemis lèvent le siége du fort de Burgos, et se retirent sur la rive gauche du Duero. — L'armée française les poursuit, et prend position sur la rive droite. — L'armée du midi évacue l'Andalousie (25 août), et se réunit à celle du centre (2 octobre). — Entrevue du roi et du duc de Dalmatie (3 octobre). — Discussion sur le plan d'opérations. — Dispositions pour marcher sur Madrid. — Résistance du duc de Dalmatie aux ordres du roi. — Reddition du fort de Chinchilla (9 octobre). — Marche des armées du centre et du midi sur Madrid. — Retraite du général Hill (30 octobre). — Rentrée de Joseph à Madrid (2 novembre). — Réunion des armées du midi, du centre et du Portugal sur la Tormès (10 novembre). — Divergence d'opinions sur la manière d'attaquer l'ennemi. — Le plan proposé par le duc de Dalmatie est adopté. — Les armées impériales passent la Tormès (14 novembre). — Les alliés battent en retraite (15 novembre). — Les armées entrent en cantonnements (fin de novembre). — Précis des événements autres que les événements militaires en Espagne pendant l'année 1812.

On a vu qu'après avoir introduit un convoi dans Ciudad-Rodrigo, le duc de Raguse et le général Dorsenne, au lieu de chercher à livrer bataille aux Anglais, se séparèrent; le général ramena une grande partie de ses troupes sur la gauche de l'Èbre, et le maréchal établit les siennes dans des cantonnements depuis Tolède jusqu'à Salamanque. Il n'était pas sans doute prudent de disséminer ainsi l'armée du Portugal, tandis que celle des alliés se tenait dans les environs de Ciudad-Rodrigo; mais, sans magasins et sans moyens de transport, il ne restait que cette ressource pour la faire vivre. On n'y parvenait même qu'avec les plus grandes difficultés, parce qu'à cette époque l'Espagne était

affligée de la plus affreuse disette. A Madrid, le pain se vendait trente sous la livre, et tous les matins on enlevait dans les rues nombre de personnes de tout âge et de tout sexe, mortes de faim. Nous devons dire, à l'honneur des Français qui se trouvaient dans cette capitale, qu'à l'exemple du roi ils s'imposèrent les plus grands sacrifices pour secourir les malheureux.

La nécessité d'éparpiller l'armée était un inconvénient assez grave, sans y ajouter encore celui de l'affaiblir. Cependant le général Montbrun fut détaché, avec une division d'infanterie et une division de cavalerie, pour renforcer l'armée d'Aragon. Arrivé à Almanza le 9 janvier, il ne tarda pas à apprendre que le maréchal Suchet venait d'entrer dans Valence, et que son secours ne lui était plus nécessaire. Au lieu de revenir promptement sur ses pas, il continua à s'avancer, et donna la chasse aux troupes espagnoles qui fuyaient devant l'armée d'Aragon, leur enlevant des prisonniers, les dispersant, ou les forçant à se réfugier dans Alicante. Parvenu sous les murs de cette ville, il conçut l'espoir de s'en faire ouvrir les portes, à la faveur du désordre et de la confusion qui y régnaient. Il y jeta quelques obus, et somma le gouverneur de se rendre. Celui-ci, après trente-six heures de délibération, ayant fait une réponse négative, le général Montbrun rétrograda vers le Tage, qu'il n'atteignit que sur la fin du mois. Le maréchal Suchet, dans son rapport au prince de Neufchâtel, en date du 24 janvier, accusa le général d'avoir mis beaucoup

de retard dans sa marche, ajoutant que, s'il était arrivé à l'époque désignée, tout ce qui s'était échappé en Murcie eût été pris. Le général répondit qu'il s'était mis en mouvement aussitôt qu'il en avait reçu l'ordre, qu'il avait accéléré sa marche, et s'était conformé aux instructions du duc de Raguse, son général en chef.

On a prétendu que le temps qu'il passa à se rendre devant Alicante fut une des causes de la perte de Ciudad-Rodrigo. Cependant, quand même cet officier général eût rétrogradé d'Almanza le 10 janvier, il lui eût été impossible d'arriver à temps pour secourir cette place. La faute principale est celle de lui avoir donné l'ordre de joindre le maréchal Suchet, bien en état de battre les bandes espagnoles qui lui étaient opposés, et de s'être ainsi affaibli devant l'armée anglaise, bien plus à redouter (1).

Lord Wellington, qui connaissait parfaitement la position des troupes françaises, leur fâcheuse situation sous le rapport des subsistances, et qui n'ignorait pas la course du général Montbrun vers Valence, jugea que le moment d'essayer d'enlever Ciudad-Rodrigo était favorable, et qu'en brusquant l'attaque il parviendrait à s'en rendre maître avant que le duc de Raguse fût en mesure de secourir cette place (2). Depuis plusieurs mois, il avait

(1) Une conséquence plus vraie de l'expédition de Montbrun sur Alicante, fut de déterminer les Espagnols à faire partir de cette ville mille prisonniers français qui allaient être échangés, et qu'ils envoyèrent à Minorque.

(2) Nous devons ajouter encore que les Anglais n'ignoraient point

formé ce projet, et fait arriver dans ses cantonnements, successivement et par petites portions, un équipage de siége. On doit supposer qu'il fut assez heureux pour dérober à son adversaire la connaissance de ces préparatifs. Le 8 janvier, l'armée ennemie forma l'investissement de Ciudad-Rodrigo, et enleva une redoute construite sur une hauteur appelée le Grand-Téson. Pendant la nuit, la tranchée fut ouverte à 280 toises de l'enceinte. Les nuits suivantes furent employées à prolonger la tranchée, à construire et à armer les batteries. Le 13, Wellington ayant reçu des avis qui lui faisaient craindre que le duc de Raguse ne vînt troubler ses opérations, ordonna de faire usage des batteries de la première parallèle pour battre en brèche; et dans la nuit il fit emporter le couvent de Santa-Cruz, d'où les assiégés auraient enfilé la seconde parallèle, qu'on se disposait à ouvrir. Le lendemain, les troupes de la garnison firent une sortie, bouleversèrent la tranchée; mais, après avoir commis quelques dégâts sans grande importance, elles furent repoussées. Ce même jour, 25 bouches à feu des batteries de la première parallèle commencèrent à battre le corps de la place, sur le même point où l'artillerie française avait ouvert une brèche en 1810. Cette partie du mur n'avait point encore acquis la solidité que le temps seul donne aux ouvrages de maçonnerie. Le feu de deux autres pièces était dirigé sur le couvent de Saint-François, poste

que, par suite des éventualités presque certaines d'une guerre prochaine avec la Russie, la garde impériale avait été rappelée en France.

fortifié, situé à l'angle du faubourg. Il fut promptement bouleversé, et, dans la nuit, les assiégeants l'escaladèrent et en chassèrent la garnison. Ils occupèrent ensuite le faubourg, distant de la ville de 120 toises. Malgré la vivacité du feu de la place, la seconde parallèle fut achevée dans la nuit du 16 au 17. Elle touchait par la gauche au Petit-Téson, hauteur sur laquelle fut placée une batterie de cinq pièces de 24. Le 19, deux brèches avaient été pratiquées, l'une d'environ 100 pieds de large, et l'autre de 30 pieds. Lord Wellington fit sommer le général Barrié, gouverneur. « Sa Majesté l'Empereur, répondit ce brave « officier, m'a confié le commandement de Ciudad-« Rodrigo; moi et ma garnison sommes résolus à « nous ensevelir sous les ruines. »

Après cette réponse, il ne restait au général ennemi qu'à enlever la place d'assaut, et c'est à quoi il se détermina. Il décida qu'on aborderait en même temps les deux brèches, tandis qu'on tenterait l'escalade sur un autre point, afin de diviser l'attention de la garnison.

Le 19, à sept heures du soir, les colonnes sortirent des tranchées et se portèrent sur les divers point d'attaque. Les assiégés montrèrent beaucoup de fermeté et de résolution. Cependant les assaillants atteignirent le sommet de la grande brèche. Ils y trouvèrent un retranchement que peut-être ils n'auraient pu forcer, si ceux qui le défendaient avec opiniâtreté n'avaient pas appris que la petite brèche était emportée, que l'ennemi pénétrait dans la ville par cette brèche, et par divers autres points

où il était parvenu à escalader les remparts. Dès lors une plus longue résistance devenant inutile, 1,700 hommes, restant de la garnison, mirent bas les armes, et furent faits prisonniers. La ville fut pillée, et les soldats, ivres pour la plupart, n'épargnèrent pas les outrages aux femmes et aux filles des Espagnols, leurs alliés. Cette importante conquête ne coûta pas aux ennemis au delà de 1,300 hommes, tués ou blessés. Les généraux Crowfort et Kimon furent blessés à mort sur la brèche.

La chute si prompte de Ciudad-Rodrigo étonna tout le monde, et causa un vif mécontentement à l'Empereur. On blâma la conduite du général Barrié. Cet officier général cependant, attaqué par plus de 40 mille hommes, n'avait pas 3 mille hommes de garnison au commencement du siége. Il attendit l'ennemi sur la brèche : que pouvait-il faire de plus? On a reproché au duc de Raguse de n'avoir pas laissé plus de troupes dans la place. Ce reproche paraît de prime abord plus fondé : toutefois il lui était difficile de prévoir que son adversaire entreprendrait un siége dans une saison aussi rigoureuse, et il devait craindre de faire consommer des approvisionnements qu'on avait tant de peine à se procurer. On dit aussi qu'il n'avait pas rassemblé ses troupes assez promptement, sans tenir compte de la difficulté de les nourrir après leur réunion, sans avoir égard à la lenteur et au peu de sûreté des communications. Ces deux difficultés ont toujours été, en Espagne, les plus redoutables ennemis des Français, et les plus puissants auxiliaires des An-

glais. Dans cette circonstance, lord Wellington calcula que le duc de Raguse ne pourrait les surmonter assez promptement, et il calcula juste. Aussi son opération, qui, en toute autre circonstance, lui eût été probablement funeste, fut couronnée de succès.

Le général anglais ne perdit pas un instant pour mettre Ciudad-Rodrigo en état de défense, et pour faire relever les fortifications d'Almeida. Ayant trouvé dans la première de ces places l'équipage de siége que les Français avaient fait la faute d'y laisser, il était bien assuré que de longtemps le duc de Raguse ne pourrait les attaquer, parce qu'on n'improvise nulle part un équipage de cette nature; et on pouvait le faire en Espagne, à cette époque, moins que partout ailleurs. Après avoir ainsi pourvu à la sûreté de cette partie des frontières de Portugal, Wellington jugea que, sans l'exposer à des suites fâcheuses, il pouvait s'en éloigner momentanément pour aller assiéger Badajos. Il laissa une garnison dans Almeida, et remit Ciudad-Codrigo aux Espagnols. L'armée anglo-portugaise se mit en mouvement dans les premiers jours de mars. Elle passa le Tage à Villa-Velha, et marcha sur Elvas, où elle trouva le corps du général Hill, resté dans l'Alentejo pendant le siége de Ciudad-Rodrigo, ce qui porta sa force à plus de 60 mille hommes. Le quartier général fut établi dans cette ville le 11; un équipage de siége, tiré de Lisbonne, s'y trouvait réuni.

Lord Wellington ayant achevé ses préparatifs, fit jeter des ponts sur la Guadiana, au-dessus et au-dessous de Badajos, et investit la place le 16. Quel-

ques divisions furent détachées sur Mérida et sur l'Albuhéra, pour observer le comte d'Erlon, posté à Hornachos avec 10 à 12 mille hommes. Les Français avaient augmenté les défenses de Badajos, mais ils avaient négligé d'y tenir une garnison proportionnée à son développement. Elle comptait à peine 4 mille 500 combattants le jour de l'investissement, force évidemment insuffisante pour résister avec avantage à la nombreuse et brave armée qui l'attaquait. Toutefois, ni les troupes, ni leur chef, le général Philippon, ne montrèrent moins de bravoure que dans le premier siége.

Les ennemis ouvrirent la tranchée dans la nuit du 17 au 18 mars, et dirigèrent leurs attaques contre le fort de Picurina, la lunette Saint-Roch, et les bastions de la Trinité et de Santa-Maria. Le 19, à une heure après midi, les assiégés, au nombre de 15 cents, firent une sortie qui eut quelque succès. Ils chassèrent les gardes et les travailleurs de la parallèle, en comblèrent une partie, et enlevèrent un certain nombre d'outils. Un détachement de cavalerie se porta jusque sur les dépôts, à 500 toises en arrière de la tranchée, et y jeta la confusion. A l'approche d'un corps de réserve des alliés, les Français furent obligés de se retirer avec perte d'environ 300 hommes tués ou blessés, perte qui n'était pas proportionnée au faible avantage qu'ils avaient obtenu, et d'autant plus à regretter que la garnison était peu nombreuse. Le général Philippon prit le sage parti de ne plus sacrifier ses troupes dans des tentatives de cette nature, et de les

conserver pour le moment critique de l'assaut.

Malgré les pluies fréquentes qui inondaient les tranchées et retardaient les travaux des assiégeants, leurs batteries furent en état d'ouvrir leur feu le 25 contre le fort Picurina.

L'effet en fut si prodigieux, qu'on crut pouvoir donner l'assaut la nuit suivante. La garnison se défendit vaillamment; mais, attaquée avec non moins de valeur, elle succomba sous le nombre des assaillants. Ceux-ci entrèrent dans le fort, et repoussèrent les troupes qu'envoya le général Philippon pour les en chasser. Cette conquête était d'autant plus importante pour eux, que, de la hauteur sur laquelle le fort est situé, ils pouvaient facilement battre en brèche les bastions qu'ils avaient le projet d'attaquer. Elle leur coûta 54 tués et 265 blessés. Les assiégés perdirent près de 300 hommes tués ou prisonniers.

Pendant les jours suivants, les assiégeants poussèrent leur seconde parallèle jusque sur l'emplacement du fort dont ils s'étaient emparés, et y établirent leurs batteries de brèche. Le feu continuel et bien dirigé de la place bouleversa souvent leurs travaux et retarda leurs progrès. Cependant, le 6 avril, lord Wellington ayant reconnu les brèches faites aux bastions de la Trinité et de Santa-Maria, jugea qu'elles étaient praticables, et ordonna l'assaut pour la nuit suivante, n'ignorant pas combien la garnison était peu nombreuse (1). Il prescrivit de tenter en même temps l'escalade contre le château

(1) Le 6 à midi, il ne restait que 3,800 combattants.

de Saint-Vincent, situé à l'autre extrémité de la ville. Les troupes désignées pour cette opération devaient, après s'en être assuré la possession, marcher le long du rempart pour se porter sur les derrières des troupes qui défendaient les brèches.

A dix heures du soir, les diverses colonnes d'attaque s'ébranlèrent : la division légère et la 4e division, chargées d'emporter les deux bastions de la Trinité et de Santa-Maria, se précipitèrent dans les fossés et montèrent à l'assaut. Les Français, qui avaient élevé un retranchement en arrière des brèches, les accueillirent par un feu roulant qui les força à reculer. De nouvelles tentatives n'eurent pas plus de succès ; et les assaillants, qui essuyaient de grandes pertes, se découragèrent et se pelotonnèrent dans les fossés, restant ainsi exposés à une mort presque certaine. Lord Wellington, instruit de l'état des choses, allait donner l'ordre à ces deux divisions de se retirer, lorsqu'il apprit que le général Picton, commandant la 3e division, avait escaladé le château et s'en était rendu maître, après avoir éprouvé la plus vive résistance et des pertes considérables. Le général Walker, à la tête de la 5e division, avait aussi escaladé le bastion Saint-Vincent, et longeait le rempart pour tomber sur les derrières des troupes qui défendaient les brèches. La garnison parvint encore à l'arrêter, et même à le repousser jusqu'au bastion par lequel il était entré. La réserve qu'il y avait laissée se porta à son tour en avant, repoussa les troupes qui lui étaient opposées, et marcha vers les brèches. La division légère et la

4e division, amoncelées dans les fossés, apprenant les succès des autres divisions, reprirent courage et renouvelèrent l'assaut. Le général Philippon, attaqué de front et à dos, fut forcé de céder. La garnison fut faite prisonnière de guerre. Le fort San-Cristoval se rendit dans la matinée.

Le duc de Dalmatie était à Santa-Maria, occupé à faire lancer des bombes dans Cadix, à poursuivre Ballesteros et à fortifier quelques postes pour assurer ses communications, lorsque, le 15 mars, il fut informé de l'arrivée de lord Wellington à Elvas, et de ses préparatifs pour assiéger Badajos : le 20, il apprit que cette place était investie. Cette fâcheuse nouvelle lui parvint au moment où, d'après les ordres de l'Empereur, 9 mille hommes de son armée venaient de se mettre en marche pour rentrer en France. Il rassembla, sans perdre de temps, les troupes qu'il jugea pouvoir retirer de l'Andalousie, et alla se réunir en Estramadure au comte d'Erlon. Les corps ennemis chargés d'observer ses mouvements se replièrent successivement, et le 7 avril il arriva à Villa-Franca. Quoiqu'il n'eût avec lui que 24 mille hommes, il était sans inquiétude, parce que Badajos était bien armée et approvisionnée pour trois mois, et qu'il supposait la garnison assez nombreuse pour opposer une longue résistance. Il paraît aussi qu'il avait des fortifications une meilleure opinion qu'elles ne le méritaient. Sa sécurité était d'autantplus grande, que, quelque temps auparavant, le duc de Raguse lui avait donné l'assurance d'aller le joindre avec quatre divisions, si l'ennemi attaquait

cette place. Cependant il apprit en même temps et qu'il ne devait plus compter sur les secours de l'armée du Portugal, et que la place avait succombé. Dès lors il se replia sur Séville, laissant en observation, sur les frontières de l'Estramadure, le comte d'Erlon, avec deux divisions d'infanterie et quelques régiments de cavalerie.

Le duc de Raguse non-seulement avait fait la promesse de marcher au secours de l'armée du midi, mais avait même tout disposé pour être en état de tenir sa parole. Sur le bruit qui se répandit en février de la marche des Anglais en Estramadure, il fit passer trois divisions dans la vallée du Tage, et en réunit une quatrième aux environs d'Avila. Ces divisions pouvaient arriver en sept ou huit marches sur la Guadiana. Il forma des approvisionnements à Lugar-Nova pour leur être distribués au moment où elles passeraient le Tage, afin de les mettre en état de franchir l'espace entre ce fleuve et la Guadiana, pays tellement pauvre et dévasté, qu'il eût été impossible d'y trouver de quoi nourrir un bataillon.

Ces sages dispositions auraient vraisemblablement détourné lord Wellington de son projet; ou, s'il y eût persisté, les armées du midi et du Portugal auraient été en mesure de se réunir, et de lui faire lever le siége ou de lui livrer bataille; mais l'Empereur les désapprouva sévèrement. Le prince de Neufchâtel, par ses lettres des 18 et 21 février, manda au duc de Raguse que l'Empereur trouvait qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas; qu'il

était déplacé à lui d'être inquiet pour Badajos, place très-forte, soutenue par une armée de 80 mille hommes; que si l'armée anglaise en voulait faire le siége avec quatre et même cinq divisions, l'armée du midi serait en mesure de la délivrer. Il lui ordonna formellement de renoncer à l'idée de marcher sur Badajos, ajoutant que si lord Wellington s'y portait, il fallait le laisser faire; et qu'en s'avançant sur l'Agueda, l'armée du Portugal le forcerait bientôt à revenir sur ses pas.

En conséquence d'ordres si précis et si fortement exprimés, le maréchal Marmont ne laissa que la division du général Foy dans la vallée du Tage, pour couvrir Madrid, continuer à correspondre avec le comte d'Erlon, et rappela les autres divisions vers Salamanque. Quand ensuite on apprit à Paris que Badajos était sérieusement menacée, on manda à ce maréchal, par une lettre qui lui parvint le 27 mars, qu'il était responsable de cette place si elle était attaquée par plus de deux divisions de l'armée anglaise, et, sans le lui ordonner formellement, on semblait le laisser maître de revenir à son premier projet; mais il n'était plus temps : les troupes se trouvaient à plus de 15 marches de Badajos. Les approvisionnements de Lugar-Novo étaient consommés, on n'avait ni le temps ni les moyens de les renouveler, et on ne pouvait songer à porter des troupes sur la gauche du Tage sans leur donner au moins pour huit jours de vivres, à moins qu'on ne voulût les exposer à mourir de faim. Le duc de Raguse fut donc forcé de s'en tenir à l'exécution des

ordres des 18 et 21 février, c'est-à-dire à tenter une diversion en Portugal. Il ne se dissimula pas qu'elle n'aurait qu'un bien médiocre résultat, mais il n'avait plus le choix des moyens. Obligé de laisser en arrière la division Bonnet, à laquelle l'Empereur avait donné l'ordre de rentrer dans les Asturies, un gros détachement sur l'Elsa pour faire face à l'armée espagnole de Galice, beaucoup d'autres troupes pour occuper Astorga, Léon, Palencia, Valladolid, Zamora, Toro, Salamanque et une foule d'autres postes qu'il ne pouvait abandonner sans perdre ses communications et voir le pays en combustion, il ne put réunir qu'environ 20 mille hommes. Il demanda des secours au général Dorsenne, qui prétendit ne pouvoir lui envoyer un seul homme, et à l'armée du centre, qui moins que toute autre était en état de lui en donner. Le 1^er^ avril il passa l'Agueda, forma l'investissement de Ciudad-Rodrigo, et fit un détachement vers Almeida pour bloquer cette place. Il se porta ensuite vers les sources du Zerzere, et envoya le général Clausel à Castel-Franco. Les troupes impériales ne rencontrèrent partout que des milices, qui à leur approche incendiaient les magasins et prenaient la fuite. Un corps de ces milices fut atteint vers Guarda, sabré et dispersé. En même temps, le général Foy passa le Tage à Almaraz avec 4 à 5 mille hommes, et s'avança jusqu'à Truxillo. Ces mouvements ne causèrent pas de vives inquiétudes à Wellington. Il savait bien que le général Foy ne pouvait rien entreprendre, et que la disette chasserait bientôt le

duc de Raguse du Portugal ; peut-être même conçut-il l'espoir de l'envelopper, en passant le Tage sur ses derrières, s'il commettait l'imprudence de pénétrer trop avant. Marmont, informé de la chute de Badajos, et apprenant que l'armée anglaise était en mouvement, revint à Salamanque ; le général Foy rétrograda sur Almaraz. Le duc de Wellington laissa le général Hill en Estramadure, et ramena le gros de son armée sur la droite du Tage. Son quartier général fut établi à Freneda.

L'Empereur, qui ne voulait pas convenir que les ordres impératifs donnés au duc de Raguse avaient entraîné la perte de Badajos, lui adressa de vifs reproches, ainsi qu'au duc de Dalmatie. Il témoigna à ce dernier son étonnement de ce qu'ayant 80 mille hommes sous ses ordres, il n'avait pas secouru cette place. Napoléon, qui avait sous les yeux les états de situation de l'armée du midi, savait bien qu'on n'y comptait que 57 mille combattants, y compris la garnison de la place assiégée, et non pas 80 mille hommes. Il ne voulait pas sans doute que le duc de Dalmatie abandonnât les lignes de Cadix et l'immense matériel qui y était rassemblé, les villes de Séville, Grenade, Cordoue, ainsi que les hôpitaux et autres établissements qui y étaient formés, enfin qu'il évacuât l'Andalousie pour porter la totalité de son armée en Estramadure; car s'il avait été dans son intention qu'il prît un parti aussi extrême dans le cas où Badajos serait assiégée, il lui en aurait donné l'ordre d'avance. Les reproches qu'il adressait à Soult n'étaient donc pas fondés, puisque, en supposant

qu'il lui eût été possible de réunir 30 mille hommes au lieu de 24 mille, il n'en aurait pas moins été hors d'état de livrer bataille à l'armée anglo-portugaise, forte de 60 mille combattants.

Quant au duc de Raguse, on le blâma d'avoir exécuté les instructions des 18 et 21 février, parce qu'elles avaient été données à 300 lieues de distance et à six semaines d'intervalle. A ce reproche, il répondit au prince de Neufchâtel :

« Je supplie Votre Altesse de m'expliquer pour-« quoi, dans un pareil ordre de choses, les ordres « sont si précis et si impératifs, si ce n'est pour qu'on « les suive? En faisant ce que l'Empereur trouve « aujourd'hui que j'aurais dû faire, il est possible « que je n'eusse pas réussi à sauver Badajos. Dans « ce cas, de quel poids ne seraient pas contre moi « les reproches de l'Empereur, et quelle responsa-« bilité n'aurais-je pas encourue? »

On lui reprocha aussi de n'avoir pas appelé à lui deux divisions, toute la cavalerie et toute l'artillerie de l'armée du nord, tandis que, comme nous l'avons déjà dit, le général Dorsenne ne put lui envoyer un seul homme.

C'était moins des reproches aux généraux qu'une concentration des troupes et un commandement unique qui eussent pu sauver alors l'Espagne; car le danger devenait d'autant plus imminent qu'on rappelait une partie des forces de la Péninsule, et que la France se disposait à la guerre contre la Russie.

Il eût été indispensable d'adopter deux mesures : 1° rendre l'armée mobile, en lui donnant des moyens

de transport et en formant des magasins sur la ligne de communication, sans quoi toute réunion des troupes et toute opération devenaient impossibles; 2° renoncer au déplorable système d'occupation, dont le double but était de nourrir l'armée aux dépens du pays, et de tâcher de persuader par là à l'Europe qu'on était véritablement maître de l'Espagne. On ne tarda pas à subir les conséquences inévitables du fâcheux système adopté depuis la création des grands gouvernements. Toutefois, l'Empereur commença à voir qu'une direction unique était nécessaire, car il se décida à confier le commandement de ses armées au roi son frère; mais il était bien tard.

Il donna pour chef d'état-major à ce prince le maréchal Jourdan, qui, depuis son retour à Madrid, avait rempli les fonctions de gouverneur de cette ville.

Le prince de Neufchâtel annonça à Joseph, par une lettre qui parvint à Madrid le 28 mars, que l'Empereur, se disposant à se rendre en Pologne, lui confiait le commandement de ses armées en Espagne : il lui disait qu'il recevrait bientôt ses instructions sur la manière de diriger les opérations militaires et administratives. Le roi, qui depuis deux ans n'avait plus eu de relations avec les généraux en chef, ignorait quelle était la situation des affaires dans l'étendue de leur commandement, et ne connaissait pas davantage la force, l'organisation et l'emplacement des troupes sous leurs ordres. Hors d'état de faire usage de l'autorité dont il venait d'être revêtu, avant d'avoir reçu des commandants des

armées des rapports sur tous les objets du service, il chargea son chef d'état-major de les leur demander. Le général Dorsenne répondit qu'il suspendait l'envoi de ses rapports, parce que le prince de Neufchâtel, en le prévenant que les armées du midi, du Portugal et d'Aragon passaient sous les ordres du roi, lui avait annoncé qu'il lui ferait connaître les intentions de l'Empereur pour l'armée du nord. Le maréchal Suchet fit connaître les instructions particulières qu'il avait reçues de l'Empereur, lesquelles rendaient, comme on le verra bientôt, l'autorité du roi sur l'armée d'Aragon parfaitement illusoire. Le duc de Dalmatie ayant levé tous les postes qui assuraient ses communications lorsqu'il marcha au secours de Badajos, et ne s'étant pas empressé de les rétablir, on ignorait encore à Madrid, à la fin du mois de mai, s'il savait qu'il était sous les ordres du roi. On n'avait que des notions incertaines sur l'état de l'Andalousie et de l'armée qui l'occupait. Le duc de Raguse fut le seul qui transmit sans retard les renseignements qu'on lui avait demandés, en annonçant que, d'après les ordres de l'Empereur, il était en opérations sur l'Agueda, pour faire une diversion en faveur de la place de Badajos.

En attendant les instructions qu'on lui avait fait espérer, et sur lesquelles il comptait pour lever les difficultés qu'il rencontrait dès ses premiers pas dans son commandement général, le roi ordonna de réunir quelques troupes de l'armée du centre sous les ordres du général Darmagnac, et de les envoyer à Almaraz, pour relever les détachements de la di-

vision du général Foy dans les forts qui protégeaient le pont sur le Tage, afin de rendre cette division entièrement disponible; mais le jour même où ce changement devait être exécuté, l'ennemi attaqua et s'empara d'une partie des ouvrages et du pont. Ces ouvrages consistaient sur la rive droite, dans le fort Raguse, qui flanquait la tête de pont construite sur la rive gauche, et nommée Lugar-Novo. En avant de cette tête de pont, et sur une éminence d'où il eût été facile de la battre, était situé le fort Napoléon. A deux lieues de là, près de Miravete, on avait construit sur le sommet de la montagne un fort et deux autres ouvrages qui formaient une bonne ligne de défense, et barraient la grande route de l'Estramadure, la seule par laquelle on pût conduire de l'artillerie. On se rappelle que c'est par cette communication que le duc de Raguse s'était porté au secours de Badajoz lors du premier siége, manœuvre qu'il se proposait de réitérer lorsqu'il reçut des ordres contraires. Quoiqu'on donnât le nom de fort aux ouvrages dont nous venons de parler, ce n'était réellement que de fortes redoutes, revêtues de maçonnerie, avec réduit au centre. L'armée anglo-portugaise, à laquelle se réunissaient dans l'occasion des troupes espagnoles et des guérillas, étant plus forte que chacune des deux armées françaises du midi et du Portugal, il était très-important pour lord Wellington d'ôter à ces dernières la facilité d'arriver promptement au secours l'une de l'autre, qu'il voulût se porter soit en Andalousie, soit dans la Vieille-Castille. Il or-

donna à cet effet au général Hill d'aller détruire le pont d'Almaraz et les ouvrages qui le protégeaient.

Ce général, marchant par Mérida et Truxillo, arriva le 18 mai à Jaraicejo. Dans la crainte que les ouvrages de Miravete n'opposassent une trop longue résistance, et que les Français n'eussent le temps de venir à leur secours, il se décida à ne faire contre eux qu'une fausse attaque, et à les tourner par un sentier impraticable à l'artillerie, pour aller attaquer, avec de l'infanterie seulement, le fort Napoléon et la tête de pont. Le général Howard, chargé de cette attaque, exécuta son mouvement pendant la nuit; et le 19 au matin, ses troupes, munies d'échelles, donnèrent l'assaut au fort Napoléon. La garnison montra d'abord de la résolution; mais quelques-uns des assaillants étant parvenus à atteindre le sommet du parapet, la terreur s'empara soudainement des soldats, et, malgré les efforts que firent les officiers pour les encourager, ils entrèrent en grand désordre à Lugar-Novo. La garnison de ce dernier poste, qui n'était pas encore attaquée, fut entraînée par les fuyards. Ils se précipitèrent en foule sur le pont, au milieu duquel on avait fait une coupure, et dont les deux parties n'étaient reliées que par une nacelle. Cette faible embarcation fut bientôt submergée, et tout ce qui n'avait pas atteint la rive droite fut noyé ou fait prisonnier. Les Anglais entrèrent dans Lugar-Novo, et tournèrent l'artillerie du fort Napoléon contre celui de Raguse. Quoiqu'il n'y eût aucun motif pour évacuer ce dernier, le commandant l'abandonna. Il

rencontra des troupes qui accouraient à son secours, et qui, en apprenant ce qui venait d'arriver, rétrogradèrent sur Naval-Moral. Un conseil de guerre condamna cet officier à la peine de mort.

Le général Hill, craignant que le comte d'Erlon ne se portât sur ses derrières, ne prit pas le temps d'attaquer les ouvrages de Miravete; il se borna à bouleverser ceux dont il s'était emparé, et à détruire les magasins qui y étaient renfermés et une grande partie des bateaux; après quoi il rétrograda vers Badajos. Le général Foy, qui s'était hâté de rassembler sa division, le suivit jusqu'à Truxillo. Si le duc de Dalmatie, qui était instruit de la marche du général Hill dans la vallée du Tage, eût porté 15 à 20 mille hommes sur Mérida, le général anglais eût couru de grands dangers; mais on se borna à pousser quelques reconnaissances sur Don-Benito. Le roi ordonna de réparer les dommages commis par l'ennemi, autant que le permettaient les faibles moyens dont on pouvait disposer, afin de conserver ce point de communication entre les armées des ducs de Raguse et de Dalmatie.

Joseph, ne recevant pas les instructions de l'Empereur, ordonna au maréchal Jourdan de rédiger un mémoire sur la situation des diverses armées, et sur la direction à donner aux opérations militaires. Ce travail important, qui fut mis sous les yeux du roi le 28 mai, présentait un tableau fidèle de l'état des affaires, et indiquait les seuls moyens qui auraient pu prévenir les fâcheux événements qui ne tardèrent pas à arriver. Nous allons

le mettre tout entier sous les yeux de nos lecteurs. Le voici :

« Lorsque l'Empereur a confié au roi le commandement de ses armées, les affaires étaient dans la plus mauvaise situation. L'ennemi s'était emparé de Ciudad-Rodrigo ; il n'était plus au pouvoir du roi de sauver Badajos.

« L'Empereur venait de rappeler en France un grand nombre de troupes ; les armées impériales, sans magasins et sans moyens de transport, étaient dans l'impossibilité d'entreprendre aucune grande opération ; les succès de l'armée anglo-portugaise, le bruit répandu du démembrement de plusieurs provinces accrédité par les actes des généraux, les vexations et la disette, avaient prodigieusement augmenté le nombre des guérillas ; enfin, un nouveau gouvernement créé à Cadix sous l'influence des Anglais ordonnait de nouvelles levées, et portait plus d'ensemble et plus d'énergie dans les opérations.

« Le roi accepta cependant le commandement, dans l'espérance sans doute qu'il recevrait de l'Empereur des instructions analogues à la situation des affaires et aux moyens mis à sa disposition ; mais ne les ayant point encore reçues, il se trouve chargé d'une immense responsabilité, quoique les armées soient non-seulement dans l'impossibilité de rien entreprendre, mais encore insuffisantes pour garder toutes les provinces qu'elles occupent, sans courir le danger de quelque événement fâcheux, et quoique son autorité sous les rapports militaires, civils et administratifs ne soit pas déterminée d'une manière

précise : c'est ce qu'on se propose de démontrer.

« *Armée du nord.* — Le prince de Neufchâtel a annoncé au roi que l'armée du nord est sous son commandement; cependant le général en chef a reçu des ordres contraires. On ignore quelle est la situation de cette armée; mais il paraît, d'après la correspondance du général Dorsenne avec le roi, qu'elle n'est pas assez nombreuse pour tenir dans la soumission la population du pays qu'elle occupe, et pour bien assurer les communications avec la France. Ainsi, quand bien même elle serait sous les ordres du roi, elle ne pourrait point concourir aux opérations générales, mais le roi serait instruit de ce qui se passe sur cette importante ligne de communication; il connaîtrait les ressources qu'on pourrait retirer des places et des provinces du nord en matériel et en subsistances, et les ennemis ne seraient plus fondés à publier qu'il ne commande pas dans ces provinces, parce qu'elles sont réunies à la France, ce qui détruit l'effet de toutes les mesures politiques que le roi est autorisé à prendre. D'ailleurs, il est facile de prévoir qu'il peut arriver tel événement qui exigerait qu'on portât des secours dans cette partie de l'Espagne, tandis que dans d'autres circonstances on pourrait en retirer quelques troupes momentanément : il est donc politique et militaire que cette armée passe sous le commandement du roi.

« *Armée d'Aragon.* — Le prince de Neufchâtel, en annonçant au roi que cette armée était comprise dans son commandement, lui disait que si Sa Majesté

avait besoin de secours, elle pouvait en faire venir de Valence. Le roi donna donc ordre au maréchal Suchet d'envoyer une division pour se réunir aux troupes de l'armée du centre, et former une réserve que les circonstances rendaient indispensable; mais ce maréchal a déclaré formellement qu'il était dans l'impossibilité d'exécuter cet ordre, et que même il ne pourrait laisser plus longtemps à Cuença un de ses régiments, le 114^{e}, sans compromettre la sûreté de Valence. Il a aussi opposé aux ordres du roi les instructions que lui a données le prince de Neufchâtel en le prévenant que la Catalogne passait sous son commandement, instructions qui lui prescrivent de diriger toutes les forces qu'il a sous ses ordres dans l'intérêt des provinces sur lesquelles s'étend son autorité. Cette armée est donc par sa situation hors d'état de concourir aux opérations générales, et les instructions adressées à son général en chef la placent dans un système particulier. L'administration civile et militaire étant exclusivement entre les mains du maréchal Suchet, ses rapports avec le roi sont purement d'égards et de convenances, et le commandement de Sa Majesté n'a plus rien de réel.

« *Armée du midi.* — Cette armée est forte d'environ 54 mille hommes. Le siége de Cadix, les places et les postes à conserver en retiennent une partie en station. Le général en chef doit aussi tenir en réserve un corps toujours prêt à marcher contre Ballesteros et les autres chefs qui parcourent les provinces méridionales : on peut donc calculer qu'il

ne pourrait disposer, pour coopérer à des opérations qui n'auraient pas lieu en Andalousie, que d'environ 24 mille hommes. Le duc de Dalmatie n'a pas pu en réunir davantage pour marcher sur Badajos; il a même couru le risque de perdre Séville. On ignore quelles sont les ressources de cette armée en matériel, subsistances et moyens de transport; on sait seulement que la solde est fort arriérée.

« Le duc de Dalmatie ayant retiré ses postes de communication avec la Manche, on ne peut correspondre avec lui qu'avec les plus grandes difficultés. On ignore encore s'il est instruit que l'Empereur a confié au roi le commandement de ses armées.

« *Armée du Portugal.* — D'après les états de situation, cette armée est forte de 52 mille hommes, tout compris. Elle est en première ligne; elle doit occuper une grande étendue de pays pour pouvoir vivre, ainsi que plusieurs places et postes importants. On ne saurait mieux présenter sa situation qu'en transcrivant un paragraphe d'une lettre du duc de Raguse au roi :

« Ainsi, les postes que l'armée du Portugal doit « toujours occuper, qui par conséquent diminuent « d'autant sa force active, sont : Astorga, 1,500 « hommes; Léon, 500; Bénévent, 150; Zamora, « 500; Toro, 150; Salamanque, 1,000; Avila, « 400; Alba de Tormès, 150; Ponte-Congurto, 60; « Palencia, 500. Si à cela j'ajoute : Valladolid, mille « hommes; 2 mille pour la communication de la « grande route; enfin si on ajoute la 8^{e} division (di-

« vision Bonnet), forte de 6 mille hommes, qui, d'a-
« près les ordres de l'Empereur, ne doit jamais
« quitter les Asturies que pour aller en Galice, il
« résulte que, sans que l'armée ait des communi-
« cations fixes et assurées avec Valladolid et aucun
« point de l'intérieur, ce qui est cependant indis-
« pensable, sans qu'il y ait aucun corps de troupes
« destiné à défendre l'Esla contre les milices de
« Bragance et l'armée de Galice, l'armée du Por-
« tugal doit avoir près de 14 mille hommes qui re-
« çoivent une autre destination que celle de combat-
« tre l'armée anglaise qui agirait sur la Tormès; ce
« qui, avec 2 mille hommes nécessaires pour con-
« server la communication avec Valladolid, ferait
« 16 mille hommes, et réduirait à 29 mille hommes
« l'infanterie de l'armée. Votre Majesté suppose bien
« qu'il y a mille raisons pour que ce chiffre soit
« encore diminué, et qu'ainsi l'armée du Portugal,
« chargée en même temps d'occuper le pays, n'est
« pas en état de lutter seule contre l'armée an-
« glaise. »

« On voit, d'après ce rapport, que l'armée du Portugal, qui ne serait pas en état de lutter seule contre l'armée anglaise sur la Tormès, est encore bien moins en état de l'aller chercher, soit en Portugal, soit en Estramadure, puisque, dans ce cas, elle devrait laisser des troupes pour observer la Galice, contenir les garnisons de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, garder les ponts, etc. Ainsi, on peut calculer que M. le duc de Raguse n'aurait pas plus de 25 mille hommes disponibles pour concourir à

une opération qui l'éloignerait de sa position actuelle.

« Cette armée est sans magasins, sans moyens de transport. La solde est considérablement arriérée, et la situation fâcheuse dans laquelle elle s'est trouvée plusieurs fois y a introduit un esprit de pillage fort dangereux.

« *Armée du centre.* — La force de cette armée est de 9,500 hommes de troupes impériales et de 5,800 hommes de troupes espagnoles, à quoi il faut ajouter 3,200 hommes qui appartiennent à l'armée du midi, qui se trouvent momentanément à Madrid, ce qui forme un total de 18,500 hommes. Dans ce nombre sont compris les dépôts français et espagnols, les dépôts de la cavalerie française, les hommes de cavalerie espagnole qui ne sont ni armés ni montés, enfin les équipages militaires; de manière qu'il y a tout au plus, y compris les troupes de l'armée du midi, 15 mille hommes, tant Français qu'Espagnols, faisant le service. Il est donc facile de concevoir que cette armée, qui occupe la ville et la province de Madrid, la province de Ségovie et la communication de France de Madrid à Olmédo, la province de Guadalaxara, celle de Tolède, celle de la Manche, et qui a un détachement dans la province de Cuença, est hors d'état de porter aucun secours aux autres armées. La garnison de Madrid est si faible, que, sans la présence de la garde royale, on n'y serait pas en sûreté. On croit donc inutile de donner plus de développement à cet article.

« La solde de cette armée est arriérée de huit mois; il n'y a pas un seul cheval des équipages militaires, et fort peu des équipages de l'artillerie.

« *Administrations civiles et militaires.* — L'Espagne est divisée en cinq grands arrondissements : chacun d'eux est occupé par une armée. Le général en chef de chaque armée a sous ses ordres des administrateurs civils pour recueillir les contributions, et des administrations militaires pour les appliquer aux besoins de l'armée. Il résulte de cette disposition que les ressources du royaume ne sont pas réparties également : par exemple, la solde de l'armée d'Aragon est au courant, tandis que celle des autres armées est considérablement arriérée; l'armée du Portugal ne peut se procurer des subsistances que par des moyens violents; la disette est telle dans l'arrondissement de l'armée du centre, que le pain se vend à Madrid trente sous la livre; et cependant il est présumable que l'arrondissement de l'armée du nord pourrait donner quelques secours en grains.

« Le roi, dont l'autorité administrative est circonscrite dans l'arrondissement de l'armée du centre, est obligé, avec les revenus de cet arrondissement, d'entretenir les troupes impériales, sa garde et les troupes espagnoles; pourvoir aux dépenses de l'administration générale du royaume réunie à Madrid, et à celles de sa maison. Sa Majesté est bien loin d'être en état de faire face à toutes ces dépenses.

« Cette division militaire et administrative pro-

duit aussi un grand mal politique. Les peuples des pays occupés par les armées impériales ne forment pas un corps de nation groupé autour du roi ; ce sont des peuples subjugués, qui obéissent par force à des autorités étrangères ; ils cherchent le gouvernement national, et ils ne l'aperçoivent que dans la régence de Cadix. Comment pourraient-ils le supposer dans les mains du roi, puisqu'ils n'en ressentent pas l'influence? Dès lors, tout Espagnol se considère comme sujet du gouvernement insurgé.

« Les peuples ne s'attacheront à l'autorité royale qu'autant qu'elle pourra les garantir des actes arbitraires et des vexations, et qu'on n'exigera d'eux que ce qu'ils sont en état de payer, sans être réduits à la misère : jusque-là, ils tourneront leur espérance vers la régence de Cadix, et le roi ne sera pour eux qu'un étranger.

« Les opérations militaires dépendent tellement des opérations administratives, qu'il est indispensable de rendre au roi l'autorité civile et administrative sur tout le royaume, s'il doit conserver le commandement général des armées.

« *Résumé.* — On voit par ce qui précède que les armées impériales ne pourront rien entreprendre, tant qu'on exigera l'occupation de toutes les provinces conquises. On voit aussi que si lord Wellington, qui peut opérer avec plus de 60 mille hommes, sans compter les Espagnols et les guérillas, se portait sur l'armée du midi ou sur celle du Portugal, l'armée attaquée ne serait pas en mesure de lui résister. C'est ce qui a engagé le roi à donner des

instructions à M. le duc de Dalmatie et à M. le duc de Raguse, d'après lesquelles ils doivent marcher réciproquement au secours l'un de l'autre; mais on ne peut pas se dissimuler qu'on ne doit pas attendre un grand résultat des mouvements combinés des deux armées, séparées par une si grande distance, tandis que l'ennemi peut se porter rapidement sur l'une ou l'autre par une ligne droite, et masquer ses mouvements. Les communications sont si lentes et si difficiles, qu'il est probable que l'armée attaquée serait battue avant que le général en chef de l'autre fût prévenu des projets de l'ennemi. D'ailleurs, la destruction du pont d'Almaraz vient encore d'augmenter les difficultés. *On doit s'attendre à quelque catastrophe, si les choses restent dans l'état où elles sont, et si lord Wellington marche avec toutes ses forces sur l'armée du midi ou sur celle du Portugal.*

« Un corps de réserve de 15 à 20 mille hommes toujours prêt à marcher, placé aux environs de Madrid, avec lequel le roi pourrait se porter partout où sa présence serait nécessaire, parerait à tous les inconvénients, et mettrait le roi en état d'attendre que l'Empereur pût venir lui-même terminer la guerre d'Espagne. Sans ce corps de réserve sous la main du roi, et indépendant des troupes nécessaires à l'occupation des provinces, des villes et des postes de l'arrondissement de l'armée du centre, le roi est réduit à être spectateur des événements, et les armées de l'Empereur seront compromises. Dans l'impossibilité d'affaiblir les autres armées pour

former cette réserve, il faut solliciter ce secours de l'Empereur. Si on l'obtenait, il serait peut-être possible, après la récolte, d'assiéger Ciudad-Rodrigo et puis Badajos ; mais ce plan d'opérations offensives est étranger à l'objet de ce mémoire : on en ferait le sujet d'un mémoire particulier, si cela était jugé nécessaire.

« Si l'Empereur ne peut envoyer les 15 à 20 mille hommes qu'on juge indispensables dans l'état actuel des choses, il faut que Sa Majesté Impériale ordonne l'évacuation de l'Andalousie; 15 mille hommes de l'armée du midi passeraient à l'armée du Portugal, et 30 mille hommes dans la Manche et sur le Tage couvriraient Madrid, et se lieraient avec l'armée du Portugal par la province d'Avila, et avec celle d'Aragon par la province de Cuença. Lord Wellington ne pourrait prendre l'offensive sans s'exposer à être accablé par des forces supérieures, et l'Empereur, à son retour de Pologne, trouverait ses armées d'Espagne dans la même situation où il les aurait laissées. Pendant ce temps, on s'occuperait vraisemblablement avec succès à détruire les guérillas et à pacifier les provinces conquises.

« Les armées impériales étant ainsi plus concentrées sur une ligne dont la droite s'appuierait à l'Océan dans les Asturies, et la gauche à la Méditerranée dans la province de Valence, les ressources du pays ne seraient plus suffisantes pour les entretenir; elles devraient donc recevoir de France des secours plus abondants. Il serait aussi indispensable de rendre

au roi son autorité sur toutes les provinces. On pourrait espérer qu'elle contribuerait à calmer les passions et à ramener l'ordre.

Le roi ne peut pas exercer, par ses ministres, l'autorité administrative militaire à l'égard des armées impériales ; il doit donc avoir près de lui un intendant général d'armée, nommé par l'Empereur. C'est par l'intermédiaire de cet intendant général qu'il connaîtrait les besoins de chaque armée, qu'il ferait la répartition des ressources du pays, et serait informé de leur emploi. C'est par la surveillance qu'exercerait cet intendant général sur toutes les parties du service administratif, qu'on parviendrait à réprimer les fraudes, les vexations, enfin les abus de toute espèce, aussi nuisibles aux troupes qu'aux habitants.

« Sa Majesté doit aussi avoir près d'elle un général commandant en chef le génie, et un général commandant en chef l'artillerie, afin de connaître par eux l'état des places et la situation du matériel de toutes les armées. C'est par le canal de ces chefs supérieurs qu'elle transmettra ses ordres relatifs à ces deux branches importantes du service.

« *Ce ne sera que quand l'autorité civile, militaire et administrative sera bien concentrée entre les mains du roi, et quand Sa Majesté aura reçu de l'Empereur des instructions analogues à la situation des affaires, que la responsabilité pourra peser sur elle.* »

A peine le roi avait-il pris connaissance de ce mémoire du maréchal Jourdan, qu'il reçut du mi-

nistre de la guerre les instructions qu'il n'avait cessé de solliciter. Elles portaient : De conserver les conquêtes faites; de les étendre successivement par la destruction de l'ennemi; de ne prendre l'offensive pour entrer en Portugal que lorsque les événements détermineraient absolument cette mesure; de maintenir, sur toutes choses, les communications avec la France. Telles étaient, en général, les vues d'après lesquelles il convenait de former toutes ses combinaisons. « Il n'échappera pas à Votre Majesté, « ajoutait le prince, que le nord de l'Espagne doit « attirer particulièrement son attention, et que c'est « principalement dans cette partie qu'il est indispen- « sable de se maintenir; ne jamais risquer de voir « l'ennemi s'y établir, et la sûreté des communica- « tions compromise. Ceci rendra nécessaire de faire « aux brigands la guerre la plus active, et de « ne pas se borner à des poursuites momentanées, « qui leur laissent toujours la facilité de se réunir « de nouveau et de continuer leurs excursions. « Quant aux Anglais, il paraît que l'état actuel des « choses demande plutôt qu'on se tienne sur la défen- « sive envers eux; mais on doit toujours se main- « tenir dans une attitude imposante, et telle qu'ils « ne puissent jamais tirer avantage de notre posi- « tion. Les forces qui se trouvent à la disposition « de Votre Majesté lui permettent de faire à cet « égard tout ce que les circonstances exigeront. »

« Telles sont, Sire, les principales idées que l'Em- « pereur a manifestées, en partant, au sujet de « l'Espagne. »

Ces instructions n'auraient rien laissé à désirer, si, au lieu de dire : « Conserver les conquêtes faites, et les étendre successivement, » on eût autorisé le roi à en abandonner une partie pour concentrer les troupes. Malgré l'intention manifestée de tout conserver, Joseph, voyant l'importance qu'on attachait avec raison à la sûreté et à la pacification des provinces du nord, aurait peut-être dû ordonner l'évacuation de celles du midi; mais il ne se crut pas autorisé à prendre un parti aussi grave sans le consentement de l'Empereur, ou sans y être forcé par des circonstances impérieuses. Il se borna à renouveler les ordres déjà donnés aux maréchaux Soult et Marmont, de disposer leurs troupes de manière à pouvoir se secourir mutuellement. Nous verrons plus tard comment ces ordres furent exécutés.

A cette époque, il y avait en Espagne 230,187 hommes, tout compris, répartis ainsi qu'il suit :

Armée du midi, 56,427 hommes; armée du centre, 12,370; armée du Portugal, 52,618; armée d'Aragon, division de l'Èbre (général Reille), armée de Catalogne, le tout sous les ordres du maréchal Suchet, 60,540; armée du nord, y compris les troupes des garnisons des 3^{e}, 4^{e} et 5^{e} gouvernements, 48,232; total : 230,187 hommes.

Ce nombre se trouvait diminué de plus de 20 mille hommes au 15 juin, par la rentrée en France de la garde impériale, de plusieurs cadres de bataillons et d'escadrons, d'une foule d'hommes d'élite destinés à entrer dans la garde, et de plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie.

Depuis le départ des ducs de Trévise et de Bellune rentrés en France, on avait supprimé à l'armée du midi les dénominations des 1^er^, 4^e^ et 5^e^ corps : les troupes étaient organisées en 6 divisions d'infanterie et 3 de cavalerie. Le comte d'Erlon, sur les frontières de l'Estramadure, observait le général Hill, resté vers Badajos avec 15 mille Anglo-Portugais. Le général Leval, à Grenade, surveillait les Espagnols en Murcie. On continuait les opérations devant Cadix, et des colonnes mobiles donnaient la chasse à Ballesteros et autres chefs espagnols qui parcouraient l'Andalousie, et qui se réfugiaient dans Tarifa ou sous le canon de Gibraltar, lorsqu'ils étaient serrés de près.

La Catalogne était passée sous le commandement du maréchal Suchet. Quoique ce maréchal eût sous ses ordres 60 mille hommes, il prétendait ne pouvoir donner aucun secours aux autres armées, et il y paraissait autorisé par les instructions particulières qu'il avait reçues. Des rapports qui annonçaient la prochaine arrivée à Alicante d'un corps de troupes anglaises venant de Sicile, lui donnaient des inquiétudes pour Valence.

Le général Caffarelli, qui avait remplacé à l'armée du nord le général Dorsenne, continuait à contester l'autorité du roi, et affirmait que, bien loin d'être en état de concourir aux opérations générales, il serait dans l'impossibilité de détruire les guérillas qui désolaient les provinces du nord, si on ne lui envoyait pas une augmentation de troupes.

On avait aussi supprimé à l'armée du Portugal

les dénominations des 2e, 6e, 8 et 9e corps. Le paragraphe de la lettre du duc de Raguse, que nous avons donné plus haut, fait suffisamment connaître la situation de cette armée. Elle était organisée en 8 divisions d'infanterie et 2 divisions de cavalerie. Elle était en présence de l'armée anglo-portugaise, qui occupait des cantonnements depuis la Coa jusqu'au Tage, et de l'armée espagnole de Galice. Lord Wellington avait son quartier général à Fuente-Grimaldo.

A l'armée du centre, le peu de troupes disponibles poursuivait les bandes qui parcouraient les provinces de l'arrondissement, et qui souvent se montraient sous les murs de Madrid.

Nous avons cru nécessaire d'ajouter ces détails au mémoire du maréchal Jourdan, afin de bien constater l'état des choses au moment où Joseph prit le commandement.

Vers la même époque, il arriva au roi divers rapports des maréchaux Soult et Marmont, sur les projets et les mouvements de l'ennemi; ils étaient constamment en contradiction. Le premier persista jusqu'au dernier moment à dire que lord Wellington porterait le théâtre de la guerre en Andalousie, et que les démonstrations sur l'Agueda n'avaient d'autre but que de mieux cacher ses véritables intentions. Le second assurait que l'armée anglaise se concentrait devant lui, et ne tarderait pas à déboucher sur la Tormès. Dans l'incertitude où ces rapports jetaient le roi Joseph, il regretta bien vivement de n'avoir pu former à Madrid (point intermédiaire entre les

deux armées) une réserve, avec laquelle il aurait été à même de se réunir à celle qui serait attaquée. Privé de cette ressource qui eût prévenu de grands malheurs, il ne lui restait que celle, fort incertaine, de prescrire aux généraux en chef de se secourir mutuellement. Dès les premiers jours de mai, il avait donné, au duc de Dalmatie, l'ordre positif de placer sous le commandement du comte d'Erlon le tiers de son armée, pour observer et retenir sur la gauche du Tage le corps du général Hill, formé, disait-on, de 2 ou 3 divisions de l'armée anglo-portugaise. Si ce général passait sur la rive droite, le comte d'Erlon devait se diriger sur Almaraz, où il recevrait de nouveaux ordres. Il fut prescrit en même temps au duc de Raguse de bien observer les mouvements de lord Wellington, et de disposer ses troupes de manière à faire arriver rapidement 3 ou 4 divisions dans la vallée du Tage, si ce général marchait sur l'Estramadure.

L'attaque du général Hill, sur le pont d'Almaraz, dont nous avons parlé plus haut, indiquait clairement que lord Wellington se disposait à prendre l'offensive, mais ne levait pas l'incertitude sur le point où il se porterait : ce ne fut que sur la fin du mois de mai que ses mouvements au nord du Tage ne laissèrent plus de doute à cet égard. Il fut évident pour tous, excepté pour le duc de Dalmatie, que le danger menaçait l'armée du Portugal. Dans cette circonstance, le roi réitéra à Soult les ordres qu'il lui avait déjà donnés, et chargea le maréchal Jourdan de mander au comte d'Erlon ce qui suit :

« Le roi vient de réitérer au duc de Dalmatie l'ordre « de renforcer votre corps le plus possible, afin de « vous mettre en état de battre le général Hill, s'il « reste devant vous ; mais si lord Wellington le rap- « pelait à lui, vous devrez vous porter rapidement « sur Miravete, afin de venir passer le Tage au pont « de l'Arzobispo, pour couvrir Madrid, ou pour agir « sur le flanc de l'armée anglaise, suivant les cir- « constances. » Toutefois, le duc de Dalmatie persista dans son opinion, et, au lieu d'exécuter les ordres du roi, il demanda qu'on se disposât à faire concourir les autres armées à la défense de l'Andalousie, et annonça en même temps qu'il se préparait à assiéger Tarifa, vers le détroit de Gibraltar, ce qui indiquait au moins qu'il ne croyait pas très-prochaine l'attaque dont il se disait menacé. Il fut si blessé de la lettre écrite par le maréchal Jourdan au comte d'Erlon, qu'il menaça de remettre le commandement de son armée. Le roi l'ayant laissé libre de faire à cet égard ce qui lui conviendrait le mieux, il resta à son poste.

La correspondance du duc de Dalmatie faisait déjà présumer au roi qu'il devait peu compter sur son empressement à lui obéir, lorsque le colonel Desprez, son aide de camp, envoyé près de lui pour sonder ses intentions, écrivit, le 12 juin, que le maréchal paraissait mécontent de n'avoir pas été nommé major général des armées en Espagne; qu'il n'avait point encore fait connaître aux troupes, par la voie de l'ordre, que l'Empereur avait confié au roi le commandement général; et qu'il avait dé-

claré que, dans aucun cas, le comte d'Erlon ne passerait sur la droite du Tage.

Cependant le général Hill, qui, si les ordres du roi eussent été exécutés, aurait dû être attaqué et battu, prit l'offensive, et obligea le comte d'Erlon à lui céder du terrain. Ce fut seulement alors que le duc de Dalmatie se décida *à renforcer son aile droite de* 3,500 *hommes d'infanterie et de* 1,500 *chevaux*. Ce détachement ne partit de Séville que le 16 juin. Au lieu de lui faire suivre la route la plus courte, on le dirigea sur Llerena, ce qui obligea le comte d'Erlon à faire un mouvement sur la gauche pour le rallier. En envoyant ce faible secours au général, le maréchal lui ordonna d'être toujours à même de le rejoindre, *quels que fussent les ordres qu'il reçût; et le prévint que s'il s'établissait dans la vallée du Tage, il serait responsable des événements qui pourraient survenir en Andalousie, et que dès lors les troupes qu'il lui envoyait cesseraient de lui obéir* (1).

Après avoir reçu ce renfort, qui portait son corps à environ 12 mille hommes, le comte d'Erlon prit l'offensive, et le général Hill se replia sur la position de l'Albuhera, qu'on disait être retranchée. Le général d'Erlon, qui supposait gratuitement à son adversaire 30 mille hommes, ne jugea pas à propos de lui livrer bataille. Hill n'avait avec lui que sa division et quelques régiments de cavalerie. La 7ᵉ division, qu'on assurait être sous ses ordres, se

(1) Consulter la Correspondance relative au livre XIᵉ, pour apprécier la singulière conduite du maréchal Soult.

trouvait près de lord Wellington : à la vérité, quelques corps espagnols et quelques troupes portugaises tirées des garnisons de l'Alentejo l'avaient rejoint; mais très-certainement le tout ne s'élevait pas au delà de 15 à 18 mille hommes. Le duc de Dalmatie prétendit avoir exécuté les instructions qu'il avait reçues, parce que le général Hill resta sur la gauche du Tage; mais lorsqu'on lui recommandait de retenir ce général en Estramadure, on supposait, d'après les propres rapports du maréchal, qu'il avait sous ses ordres trois ou au moins deux divisions de l'armée anglaise, et non pas une seule. D'ailleurs, on lui prescrivait de battre ce corps, ce qui lui eût été facile, si, au lieu de songer au siége de Tarifa, il s'était porté en Estramadure avec tout ce qu'il avait de disponible. Il eût ainsi obligé lord Wellington à détacher une ou deux divisions sur la gauche du Tage, et l'armée du Portugal n'eût pas été défaite; mais, pour cela, il fallait abandonner un pays qu'il *gouvernait et administrait*.

Le roi ayant perdu tout espoir d'obtenir aucun résultat avantageux de la diversion du comte d'Erlon, et les circonstances devenant tous les jours plus graves, il donna ordre à ce général de venir passer le Tage à Almaraz. Il voulait réunir à ce corps tout ce qu'on pourrait tirer de l'armée du centre, et aller joindre le duc de Raguse.

Il ordonna également au duc de Dalmatie de faire marcher en toute hâte 10 mille hommes sur Madrid, afin de couvrir cette capitale, de former une réserve, et de maintenir les communications entre

le nord et le midi. Il l'autorisait en même temps à évacuer quelques portions de l'Andalousie, s'il le croyait nécessaire. Ces dispositions étaient sages; car il était facile de prévoir que si l'armée de Portugal perdait une bataille, on serait obligé d'abandonner la totalité des provinces méridionales.

Le duc de Dalmatie, au lieu d'exécuter les nouveaux ordres du roi, lui proposa, à lui Joseph, de se rendre en Andalousie avec tout ce qu'il pourrait rassembler des armées du centre et d'Aragon, ajoutant qu'il se trouverait à la tête d'une belle armée dans le cas de livrer bataille : singulière proposition, que celle d'abandonner l'armée du Portugal, sur le point d'être attaquée par des forces très-supérieures, toutes les communications avec la France, et d'exposer les frontières aux incursions de l'ennemi, pour aller, dans le midi, attendre qu'il plût à lord Wellington de venir se faire battre. Mais si ce général, au lieu d'accourir à l'extrémité de la Péninsule, où les principales forces de ses adversaires se seraient trouvées réunies, avait soulevé tout le centre de l'Espagne, et continué ses opérations dans le nord et sur les frontières de France, il aurait bien fallu sortir de l'Andalousie pour arrêter ses ravages. Si le duc de Dalmatie eût été nommé major général de l'armée, comme il avait paru le désirer, il est probable qu'il aurait vu les choses autrement, car personne ne lui a jamais contesté les plus grands talents militaires.

En même temps que le roi faisait les plus vives et les plus inutiles instances auprès du maréchal

Soult, il donnait au général Caffarelli l'ordre formel de marcher sur-le-champ au secours du duc de Raguse, avec tout ce qu'il pourrait réunir. Ce général, qui n'admettait pas encore qu'il fût sous le commandement du roi, hésita. Il fit la peinture la plus effrayante du nombre des bandes qui parcouraient les provinces du nord, de leur audace, et rendit compte de quelques engagements où elles avaient obtenu l'avantage. Cependant, il se détermina à rassembler environ 10 mille hommes; mais, au moment où ils allaient se mettre en marche, leur départ fut arrêté par l'apparition sur les côtes de Biscaye d'une petite escadre anglaise qui attaqua quelques postes.

Il n'y eut que 2 régiments de cavalerie et 8 pièces d'artillerie qui se portèrent sur Burgos, et qui ne rejoignirent pas à temps le duc de Raguse. Ainsi, le général Caffarelli fit ce que désirait lord Wellington, qui, en lui donnant des inquiétudes pour lui-même, espéra le retenir sur les bords de l'Èbre.

Les instances du roi ne furent pas plus heureuses auprès du duc d'Albuféra. Ce maréchal fixait toute son attention vers une flotte anglaise qui portait quelques troupes de débarquement, et qui, après s'être montrée sur les côtes de la Catalogne, entra à Alicante.

Nous croyons devoir ajouter à tout ce qui précède l'extrait d'une lettre du maréchal Jourdan au ministre de la guerre, en date du 12 juin. Ce maréchal, après être entré dans les plus grands détails sur la situation des affaires, ajoutait : « Je prie main-

« tenant Votre Excellence de me permettre de lui pré-
« senter un résumé de tout ceci. Le duc de Raguse an-
« nonce d'une manière positive que lord Wellington
« va prendre l'offensive sur lui : cependant le duc
« de Dalmatie, qui, dans ce cas, devait envoyer le
« comte d'Erlon au secours de l'armée du Portugal,
« n'en a rien fait. Le duc d'Albuféra, qui devait di-
« riger une division sur Madrid, s'y refuse; et le
« comte Caffarelli prétend qu'il ne peut envoyer au-
« cun secours sans exposer les provinces du nord
« à un danger imminent. Si donc lord Wellington
« marche avec toutes ses forces réunies, l'armée
« du Portugal seule devra le combattre. Il est pos-
« sible que l'ennemi soit battu ; mais s'il en était
« autrement, il pourrait en résulter des événements
« très-fâcheux, et cela parce que les ordres du roi
« n'auraient pas été exécutés. Si ces ordres eussent
« reçu leur exécution, le roi, en réunissant sa garde
« aux troupes de l'armée du midi et de l'armée d'A-
« ragon, qui se seraient rapprochées du Tage, se
« serait porté sur le flanc de l'armée anglaise avec
« un corps de 20 à 25 mille hommes, ce qui cer-
« tainement aurait assuré un succès brillant. Il est
« possible que l'ennemi ne tente rien de sérieux ;
« il est même possible qu'après avoir fait des dé-
« monstrations dans le nord, il se porte en Anda-
« lousie; mais tout cela ne prouverait autre chose,
« sinon qu'il n'a pas profité de l'occasion favorable
« que lui offrait l'impossibilité où se trouve le roi
« de faire concourir les différentes armées à une
« opération générale. D'ailleurs, quand même l'en-

« nemi, après avoir attiré par ses démonstrations « dans le nord une partie de l'armée du midi sur la « droite du Tage, se porterait rapidement sur la « rive gauche et menacerait l'Andalousie, les choses « n'en seraient pas dans un plus mauvais état, puis- « que le roi pourrait aussi passer sur la rive gauche « du Tage par Almaraz, non-seulement avec le corps « du comte d'Erlon et sa garde, mais aussi avec la « majeure partie de l'armée du Portugal, pour se « porter en Estramadure, sur la ligne d'opération « de l'armée ennemie qui aurait pénétré en Anda- « lousie. Il paraît peu probable que lord Wellington « voulût s'avancer au delà de la Guadiana, tandis « qu'il saurait que le roi pourrait se placer entre lui « et le Portugal avec 50 à 60 mille hommes. Cette « manière d'opérer me paraîtrait plus assurée que « celle d'avoir dans le midi une armée considérable, « dont le sort dépend d'un revers éprouvé dans le « nord par l'armée du Portugal. Le roi, placé au « centre de ces deux armées avec un corps dispo- « nible de 20 mille hommes, serait toujours à temps « de secourir l'armée attaquée; et l'honneur des « armes de l'Empereur ne dépendrait pas des mou- « vements combinés de deux armées séparées par « une grande distance, dont le résultat serait fort « douteux, quand bien même les généraux en chef « auraient la meilleure volonté d'exécuter les ordres « du roi. Je prie Votre Excellence d'observer que je « ne parle pas au nom du roi, qui ne m'a point « donné d'ordre à ce sujet, et à qui je n'ai pu sou- « mettre ma lettre avant de l'expédier, ainsi que

« j'en avais l'intention ; mais je suis si fortement « pénétré du danger que courent les armées, si elles « restent ainsi isolées, sans point d'appui au centre, « que j'ai cru devoir adresser mon opinion à Votre « Excellence. Elle peut ne pas être fondée, mais « au moins ma démarche est dictée par le zèle que « je porte au service de Sa Majesté Impériale et à la « gloire de ses armes. »

Cette lettre, et le mémoire qu'on a lu, prouveront sans doute à ceux qui jusqu'à ce jour ont rejeté sur le roi et son chef d'état-major nos revers en Espagne, qu'ils les avaient prévus, et qu'ils ont indiqué les mesures à prendre pour les prévenir; mais qu'ils manquaient des moyens pour les mettre à exécution, et de la puissance nécessaire pour imposer l'obéissance. On demandera peut-être pourquoi le roi n'a pas ôté le commandement aux chefs qui n'exécutaient pas ses ordres? Les personnes dont il prenait quelquefois les conseils pensaient qu'il aurait dû le faire; mais ces chefs étaient de grands personnages revêtus du commandement par l'Empereur, possédant sa confiance, et en correspondance avec lui et ses ministres. Le roi craignit de déplaire à son frère, et même de lui donner de l'humeur et de la méfiance, en les éloignant de l'armée. Cette crainte lui parut chaque jour plus fondée par le profond silence que s'obstinait à garder le ministre de la guerre sur les plaintes qu'il ne cessait de lui adresser, et sur les malheurs qu'il prédisait devoir résulter de cette désobéissance.

Quoique le duc de Raguse fût bien convaincu que

lord Wellington ne tarderait pas à passer l'Agueda, il n'avait cependant près de lui à Salamanque que 10 bataillons : il n'en avait pas réuni un plus grand nombre, à cause de la difficulté de les nourrir, et dans la crainte de leur faire consommer trop tôt les approvisionnements formés pour le cas où on serait obligé de rassembler l'armée; mais toutes les dispositions étaient prises pour que ce rassemblement fût exécuté promptement, au premier ordre.

Les alliés se mirent en effet en mouvement le 12 juin, et arrivèrent le 16 devant Salamanque. Le duc de Raguse évacua la ville dans la nuit suivante, laissant toutefois une garnison de 7 à 800 hommes dans les forts : il se retira à une marche de là, et rassembla ses troupes. Les alliés passèrent la Tormès, et occupèrent la forte position de San-Cristoval, à une lieue et demie de Salamanque. Une division fut chargée d'attaquer les ouvrages construits par les Français : ils consistaient en un fort, formé par le vaste couvent de Saint-Vincent, et en deux redoutes élevées sur les ruines des couvents de San-Gayetano et de la Merced. Trois batteries furent établies, et ouvrirent leur feu le 19 sur le fort de Saint-Vincent. Dans la journée du 20, une partie du couvent fut en ruines.

Le duc de Raguse, après avoir rassemblé son armée, à l'exception de la division Bonnet entrée dans les Asturies par l'ordre formel de l'Empereur, vint s'établir en vue des ennemis. Sa présence suspendit les opérations du siége. Ayant jugé qu'il ne serait pas prudent d'attaquer son adversaire dans sa forte

position de San-Cristoval, il chercha à l'attirer sur un autre champ de bataille, en manœuvrant sur la Tormès; mais lord Wellington se borna à faire observer ses mouvements, et fit reprendre les travaux du siége. Le 23, les assiégeants donnèrent l'assaut à la redoute de San-Gayetano; ils furent repoussés avec perte d'environ 150 tués ou blessés. Le général major Howar fut au nombre des premiers. Les batteries assiégeantes continuèrent à tirer avec la plus grande vivacité à boulets rouges, et à lancer des obus. Le 28 au matin, il y avait une brèche à la redoute de San-Gayetano, le couvent de Saint-Vincent était tout en flammes, et des colonnes s'ébranlaient pour donner l'assaut. La brave garnison, se trouvant dans l'impossibilité de repousser l'attaque et d'éteindre le vaste incendie qui détruisait ses défenses, ses magasins et ses vivres, se rendit à discrétion.

Aussitôt que le duc de Raguse en fut informé, il se mit en retraite, vint passer le Duero à Tordesillas, et prit position le 2 juillet sur la rive droite de ce fleuve, pour y attendre les 10 mille hommes que le général Caffarelli se montrait disposé à lui envoyer. Les postes de Zamora, Toro et tous les autres ponts étant en état de défense, il se trouvait dans une excellente position, et en mesure de s'opposer au passage de l'ennemi. L'armée anglaise, qui l'avait suivi de près, prit position sur la rive gauche, entre la Sega et Portillo, le quartier général à Rueda. Les Anglais ont publié qu'ils atteignirent l'arrière-garde des Français et lui firent éprouver des pertes.

Il n'est nullement fait mention d'une affaire semblable dans les rapports des généraux français.

Lord Wellington, jugeant qu'il serait dangereux de tenter le passage du Duero tant que l'armée française serait concentrée derrière ce fleuve, donna ordre aux guérillas de se montrer sur ses flancs et ses derrières, et d'arrêter les vivres que les populations environnantes étaient forcées de mener au camp. Il pressa en même temps le commandant de l'armée de Galice de s'avancer sur l'Elsa, espérant obliger ainsi son adversaire à faire de gros détachements, tant pour s'opposer à l'armée espagnole que pour se procurer des subsistances, et de faire naître l'occasion de l'attaquer avec avantage.

Pendant ce temps, le maréchal Marmont s'empara de tous les chevaux inutiles au service de l'armée, appartenant à des individus qui n'avaient pas le droit d'en avoir, ou qui en avaient un nombre excédant celui accordé par la loi. Il en fit également enlever un grand nombre qui se trouvaient dans un convoi venant d'Andalousie et se rendant en France; le tout sur estimation, et moyennant le payement de leur valeur. Cette mesure porta en peu de jours sa cavalerie de 2 mille combattants à 3 mille. D'après lui, les ennemis avaient plus de 5 mille chevaux anglais ou allemands, sans compter les Espagnols formés en troupes régulières. Il reçut à cette époque un puissant secours, sur lequel il ne comptait pas.

Nous avons dit que la division Bonnet était entrée dans les Asturies, sur l'ordre exprès de l'Empereur. Le duc de Raguse ayant évacué les provinces de

Léon et de Benavente pour concentrer son armée, cette division se trouva entièrement isolée. Elle était mal pourvue de tout, principalement de munitions; elle était sans communication avec l'armée du nord, parce que, d'un côté, les bâtiments qui devaient lui porter des secours de Bayonne ne purent aborder à Gijon, et que, de l'autre, le général Caffarelli n'avait pas fait établir un pont sur la Deba, comme il l'avait promis.

Le général Bonnet voyant qu'il allait se trouver réellement compromis dans une telle position, si l'armée du Portugal était forcée de battre en retraite après la perte d'une bataille, prit le sage parti d'évacuer les Asturies et de se replier sur Reynosa. Apprenant que son général en chef était en présence de l'armée anglaise, il vint le joindre sur le Duero. Fort de cet important secours et de l'augmentation de sa cavalerie; ne comptant plus sur les troupes de l'armée du nord, qu'il apprit être retenue au delà de l'Èbre par la présence des bâtiments anglais; instruit d'ailleurs de la marche de l'armée de Galice, qui sous peu de jours devait nécessairement le forcer à faire un détachement pour l'éloigner, le duc de Raguse prit la résolution de passer le Duero. Il aurait dû peut-être retarder de quelques jours cette opération, si, comme on n'en peut douter, il savait que deux régiments de cavalerie de l'armée du nord ne tarderaient pas à le rejoindre. Ce délai de quelques jours eût prévenu les malheurs qui arrivèrent, puisqu'il aurait donné au roi, ainsi qu'on le verra plus loin, le temps de re-

joindre l'armée du Portugal sur la Tormès. Le passage du Duero était une entreprise délicate, dans laquelle on ne pouvait se flatter de réussir qu'autant qu'on parviendrait à attirer l'ennemi sur un point éloigné de celui où on voulait l'effectuer. C'est à quoi le maréchal Marmont réussit parfaitement. Dans les journées des 13, 14 et 15 juillet, il fit diverses marches et contre-marches qui déterminèrent lord Wellington à opérer un mouvement sur sa gauche. Son quartier général fut transporté de Rueda à Nava del Rey. Le lendemain, le maréchal jeta quelques troupes sur la gauche du Duero par le pont de Toro. Son adversaire, persuadé, en voyant cette démonstration, qu'il voulait déboucher par ce pont, se mit en marche pendant la nuit, et vint se poster sur la Guarena à Fuente-la-Pena et Cunisal; il laissa deux divisions à Castrejan, sur le Trabancos.

Tandis que l'ennemi descendait le Duero sur la gauche, le duc de Raguse le remontait sur la droite, et, par une marche forcée, il arriva le 17 à Tordesillas, par où toute son armée déboucha sur la rive gauche sans obstacle : elle prit position à Nava del Rey. Le 18, elle rencontra à Torresillas de la Orden deux divisions des alliés qui parurent vouloir opposer de la résistance, ce qui donna le temps de se disposer à les attaquer; mais quand elles aperçurent les masses, elles se mirent en retraite sous la protection de toute la cavalerie, accourue à leur secours; elles furent poursuivies vigoureusement pendant trois heures. Parvenues au bord de la Guarena, elles s'arrêtèrent au fond de la vallée pour se ra-

fraîchir. Bientôt quelques pièces d'artillerie les forcèrent à gravir sous leur feu la côte opposée, pour rejoindre le gros des troupes de Wellington qui s'y formait. Les deux armées se trouvèrent en présence, séparées par la Guarena. Le général Clausel essaya de s'emparer d'une hauteur sur la rive gauche, au-dessus de Castrillos; mais les troupes qui traversèrent la vallée furent repoussées. Les Anglais ont publié que, dans cette occasion, ils prirent une pièce d'artillerie et 3 à 400 hommes, parmi lesquels se trouvait le général Carrié; leur perte, s'il faut les en croire, ne fut dans toute la journée que de 100 hommes tués, 400 blessés, et 50 prisonniers.

Le 19, les deux armées restèrent dans leur position respective jusqu'à quatre heures du soir. A ce moment, les Français, marchant par leur gauche, remontèrent la Guarena jusqu'en face d'El-Elmo; les alliés, marchant par leur droite, suivirent leur mouvement. Le lendemain, les premiers continuèrent le mouvement sur leur gauche, gagnèrent de vitesse les alliés, passèrent la Guarena là où elle n'est plus qu'un ruisseau, et occupèrent un immense plateau qui se continue sans ondulation jusqu'à peu de distance de Salamanque. L'ennemi occupa un plateau parallèle. Les deux armées marchèrent ainsi parallèlement avec toute la célérité possible, tenant leurs masses bien liées, afin d'être toujours en état de combattre. Pendant cette marche, on échangea de part et d'autre quelques volées de coups de canon, et il y eut quelques engagements partiels.

A la nuit, les alliés entrèrent dans leur ancien

camp de San-Cristoval, et les Français prirent position sur les hauteurs d'Aldea-Aubia, ayant leurs postes sur la Tormès. Le duc de Raguse dit, dans son rapport, que l'énorme quantité de traînards que l'ennemi laissait en arrière lui aurait donné le moyen de faire 3 mille prisonniers.

On a beaucoup vanté le spectacle imposant qu'offraient les deux armées marchant parallèlement, et souvent à demi-portée de canon l'une de l'autre; mais on n'a pas dit pourquoi le duc de Raguse ne saisit pas cette occasion pour engager une affaire générale. En passant le Duero, il se croyait sans doute en état de livrer bataille, et en avait l'intention, sans quoi il ne serait pas excusable d'avoir abandonné la position défensive, pour venir braver l'armée ennemie. Il semble donc qu'il aurait dû attaquer cette armée pendant qu'elle était en marche, et qu'elle paraissait vouloir éviter l'engagement. Il aurait ainsi forcé lord Wellington à former ses troupes à la hâte, sur un terrain qu'il n'avait pas reconnu; et l'avantage eût été du côté de celui qui aurait manœuvré le plus habilement. Nous admettons, sans difficulté, que les troupes anglaises sont aussi braves que les troupes françaises; mais nous doutons qu'elles fussent alors aussi manœuvrières; et tant sous ce rapport que sous celui de la valeur, les Français avaient la supériorité sur les Portugais et les Espagnols. Pourquoi donc permettre à lord Wellington d'atteindre le camp de San-Cristoval? On savait bien qu'on ne pouvait l'y attaquer. Pourquoi se mettre dans la nécessité de manœuvrer de

nouveau pour le tirer de cette position, tandis qu'on pouvait tomber brusquement sur lui, avant qu'il y fût arrivé? Le duc de Raguse donnera sans doute quelque jour des explications satisfaisantes; mais s'il alléguait pour motif la disproportion de sa cavalerie avec celle de l'ennemi, on serait en droit de lui reprocher de n'avoir pas attendu celle de l'armée du nord (1).

La bataille des Arapiles, qui eut lieu deux jours après l'arrivée du duc de Raguse sur la Tormès, est un événement si important par ses fâcheux résultats, que nous croyons devoir copier le rapport du duc de Raguse, et la relation publiée par les Anglais, afin que nos lecteurs en connaissent toutes les circonstances.

Extrait du rapport du duc de Raguse au ministre de la guerre, daté de Tudela, sur le Duero, le 31 *juillet* 1812.

« Le 21 juillet, ayant été informé que l'ennemi « n'occupait pas Alba de Tormès, j'y fis jeter une « garnison. Le même jour, je passai la rivière sur « deux colonnes, prenant ma direction par la lisière « des bois, en établissant mon camp entre Alba de « Tormès et Salamanque. Mon objet était, en pre- « nant cette direction, de continuer le mouvement « par ma gauche, afin de déposter l'ennemi des en- « virons de Salamanque, pour le combattre avec

(1) Réflexions du maréchal Jourdan.

« plus d'avantages. Je comptais prendre une bonne « position défensive, où l'ennemi ne pût rien entre- « prendre contre moi, et enfin, venir assez près de « lui pour profiter des premières fautes qu'il ferait, « et l'attaquer avec vigueur. Le 22 au matin, je me « portai sur les hauteurs de Calbarossa de Ariba, « pour reconnaître l'ennemi. J'y trouvai une division « qui venait d'y arriver, d'autres étaient en marche « pour s'y rendre : quelque tiraillerie s'engagea « pour occuper des postes d'observation, dont nous « restâmes respectivement maîtres. Tout annonçait « que l'ennemi avait l'intention d'occuper la position « de Tejarès, qui est à une lieue en arrière de celle « dans laquelle il se trouvait en ce moment, distante « d'une lieue et demie de Salamanque. Cependant il « rassembla beaucoup de forces sur ce point; et « comme son mouvement sur Tejarès pouvait être « difficile si toute l'armée française était en pré- « sence, je crus utile de l'appeler, afin de pouvoir « faire ce que les circonstances commanderaient. Il « y avait entre nous et les Anglais des mamelons « isolés, appelés les Arapiles; je donnai l'ordre au « général Bonnet de faire occuper celui qui apparte- « nait à la position que nous devions prendre. Ses « troupes le firent avec promptitude et dextérité. « L'ennemi fit occuper le sien; mais il était dominé « par le nôtre à la distance de 250 toises. Je destinai « ce mamelon, dans le cas où il y aurait un mouve- « ment général par la gauche, et où il y aurait ba- « taille, à être le pivot et le point d'appui de droite « de toute l'armée. La première division eut ordre

« d'occuper et de défendre le plateau de Calbarossa, « qui est précédé et gardé par un ravin large et pro- « fond. La 3e division était en seconde ligne, desti- « née à la soutenir; et les 2e, 4e, 5e et 6e se trou- « vaient à la tête du bois en masse, derrière la « position d'Arapiles, pouvant se porter également « de tous les côtés, tandis que la 7e occupait la tête « de gauche du bois, qui formait un mamelon ex- « trêmement âpre, d'un difficile accès, et que je « faisais garnir de 20 pièces de canon. La cavalerie « légère fut chargée d'éclairer la gauche, et de se « placer en avant de la 7e division. Les dragons res- « tèrent en deuxième ligne, à la droite de l'armée. « Telles étaient les dispositions faites vers le milieu « de la journée.

« L'ennemi avait ses troupes parallèlement à moi, « prolongeant sa droite, et se liant à la montagne de « Tejarès, qui paraissait toujours son point de re- « traite.

« Il y avait, en avant du plateau occupé par l'ar- « tillerie, un autre vaste plateau facile à défendre, « et qui avait une action bien plus immédiate sur « les mouvements de l'ennemi. La possession de ce « plateau me donnait les moyens, dans le cas où « j'aurais voulu manœuvrer vers la soirée, de me « porter sur les communications de l'ennemi sur « Tamamès. Ce poste d'ailleurs, bien occupé, était « inexpugnable, et complétait même la position que « j'avais prise; il était, au reste, indispensable de « l'occuper, attendu que l'ennemi venait de renfor- « cer son centre, d'où il pouvait se porter en masse

« sur ce plateau, et commencer son attaque par ce « point important. En conséquence, je donnai or- « dre à la 5e division d'aller prendre position à « l'extrême droite de ce plateau, dont le feu se « liait parfaitement avec celui d'Arapiles ; à la « 7e division, d'aller se placer en deuxième ligne « pour la soutenir; à la 2e, de se tenir en réserve « de celle-ci; et à la 6e d'occuper le plateau de la « tête du bois, où restait encore un grand nombre « de pièces. Je donnai l'ordre également au général « Bonnet (1) de faire occuper par le 122e un ma- « melon intermédiaire entre le grand plateau et le « mamelon d'Arapiles, qui défendait le débouché « du village d'Arapiles. Enfin, j'ordonnai au géné- « ral Boyer, commandant les dragons, de laisser un « régiment pour éclairer la droite du général Foy (2), « et de porter les trois autres régiments en avant « du bois, sur le flanc de la 2e division, de manière « à pouvoir, si l'ennemi attaquait le plateau, le « charger par la droite de ce plateau, tandis que « la cavalerie légère chargerait par sa gauche. La « plupart de ces mouvements s'exécutèrent avec « irrégularité. La 5e division, après avoir pris le « poste indiqué, s'étendit par sa gauche sans motif « ni raison. La 7e, qui avait ordre de la soutenir, « se porta à sa hauteur; enfin, la 2e était encore « en arrière. Je sentis toutes les conséquences qui « pouvaient résulter de toutes ces irrégularités, et « je résolus d'y remédier moi-même sur-le-champ,

(1) Ce général commandait la 8e division.
(2) Commandant de la 1re division.

« ce qui était fort facile, l'ennemi n'ayant encore « fait aucun mouvement. En même temps, je reçus « le rapport que l'ennemi faisait passer de nouvelles « troupes de sa gauche à sa droite. J'ordonnai aux « 3e et 4e divisions de se porter par la lisière du « bois à hauteur, afin de pouvoir en disposer au « besoin. Il était quatre heures et demie, et je me « portai au plateau qui allait être l'objet d'une lutte « opiniâtre; mais, dans ce moment, un boulet creux « m'atteignit, me fracassa le bras droit, et me fit « deux larges blessures au côté droit. Je devins « ainsi incapable de prendre aucune espèce de part « au commandement. Ce temps précieux, que j'au- « rais employé à rectifier l'emplacement des troupes « sur la gauche, se passa sans fruit. De l'absence du « commandement naît l'anarchie, et de là le désor- « dre. Cependant, le temps s'écoula sans que l'en- « nemi entreprenne rien. Enfin, à cinq heures, ju- « geant que la situation est favorable, l'ennemi « attaque avec impétuosité cette gauche mal formée. « Les divisions que j'avais appelées pour soutenir « les premières se trouvent dans le cas de prendre « part au combat, sans l'avoir prévu. Chaque géné- « ral fait des efforts extraordinaires pour suppléer « par ses dispositions particulières à ce que l'en- « semble laisse à désirer ; mais s'il peut y parvenir « en partie, il ne le peut complétement. L'artillerie « se couvre de gloire, fait des prodiges de valeur, « et au milieu de nos pertes l'ennemi en fait d'é- « normes. Il dirige ses attaques sur Arapiles, que le « brave 120e régiment défendait; il en est repoussé,

« laissant plus de 800 morts sur place. Enfin, l'ar-
« mée se replie, évacue les plateaux, et se retire à
« la lisière du bois. Là, l'ennemi fait de nouveaux
« efforts. La division Foy, qui se trouve par la
« nature des choses chargée de couvrir le mouve-
« ment rétrograde, est attaquée avec vigueur, et
« repousse l'ennemi constamment. Cette division et
« son général méritent les plus grands éloges. Dès
« ce moment la retraite s'effectue sur Alba de Tor-
« mès, sans être inquiétée par l'ennemi. Notre perte
« s'élève à 6 mille hommes environ, hors de com-
« bat. Nous avons perdu 9 pièces de canon qui,
« étant démontées, n'ont pu être transportées : tout
« le reste des bagages, tout le parc d'artillerie, tout
« le matériel de l'armée a été ramené.

« Le 23, l'armée fit sa retraite d'Alba de Tor-
« mès sur Penaranda, en prenant sa direction sur le
« Duero. Toute la cavalerie ennemie atteignit no-
« tre arrière-garde, composée de la cavalerie et
« de la 1re division. Cette cavalerie se replia et
« laissa la division trop engagée, mais elle forma
« ses carrés pour résister à l'ennemi. Un d'eux fut
« enfoncé, les autres résistèrent; celui du 69e no-
« tamment tua 200 chevaux à l'ennemi, à coups
« de baïonnette. Depuis ce temps, il n'a fait aucune
« tentative sur nous.

« Le général Clausel a le commandement de l'ar-
« mée, et prendra les mesures que les circonstances
« exigeront.

« Je ne saurais trop faire l'éloge de la valeur avec
« laquelle les généraux et les colonels ont combattu,

« et du bon esprit qui les a animés dans cette cir-
« constance difficile. Je dois faire une mention par-
« ticulière du général Bonnet, dont, au surplus, la
« réputation est faite depuis longtemps. Je dois éga-
« lement nommer le général Taupin, qui commandait
« la 6e division. Le général Clausel, quoique blessé,
« n'a pas quitté le champ de bataille, a donné l'exem-
« ple d'une grande bravoure, et a payé de sa per-
« sonne jusqu'à la fin. Le général d'artillerie Tirlet
« et le colonel Dejean, commandant la réserve d'ar-
« tillerie, se sont particulièrement distingués.

« Nous avons à regretter la perte du général de
« division Fercy, mort de ses blessures; du général
« Thomières, tué sur le champ de bataille, et du gé-
« néral Desgraviers. Les généraux Bonnet et Clausel,
« et le général de brigade Mesme, ont été blessés. »

Relation de la bataille des Arapiles, par le colonel sir John Jones.

« Le 21 au matin, l'armée se retira dans sa posi-
« tion de San-Cristoval, qu'elle avait occupée pen-
« dant l'attaque des forts. Le même jour, l'ennemi
« traversa la Tormès à gué, près d'Alba de Tormès
« et Truesta, marchant par sa gauche pour gagner
« la route de Rodrigo. Les alliés, afin de contrarier
« cette intention, firent un mouvement de flanc cor-
« respondant par le pont et les gués près de Sala-
« manque, et s'arrêtèrent pendant la nuit sur les
« hauteurs de la rive gauche, qui assuraient leurs
« communications.

« Le 22 juillet, de bonne heure, l'armée prit po-
« sition, plaçant sa droite près des hauteurs très-
« escarpées appelées les Arapiles, et sa gauche sur
« la Tormès, l'ennemi ayant immédiatement couvert
« son front par un bois épais. A huit heures du ma-
« tin environ, une colonne française s'avança rapi-
« dement du bois, et s'empara des points extérieurs
« les plus étendus et les plus forts, sur quoi les al-
« liés occupèrent les autres le plus promptement
« qu'il fut possible. Le maréchal Marmont rassembla
« une grande force derrière les Arapiles, et, ayant
« la plus grande confiance dans son habileté comme
« tacticien, il commença une série de manœuvres
« sur un rang de petites collines, à mille verges en-
« viron de ses antagonistes. A deux heures après
« midi environ, il s'étendit rapidement vers la gau-
« che, avec un grand feu de son artillerie et de ses
« nombreux tirailleurs, placés en avant de son front
« et de son flanc. C'était une tentative pour tourner
« la position de l'ennemi. Ainsi, avec une force peu
« supérieure à la leur, il agissait sur la circonfé-
« rence d'un arc d'une étendue d'un tiers plus
« grande que leur ligne. Lord Wellington, qui at-
« tendait avec impatience quelque faux mouvement
« de la part de son antagoniste, ne perdit pas un
« instant pour profiter de celui-ci. Aussitôt il se dé-
« cida à devenir l'assaillant, et fit les dispositions
« suivantes : La 1re division et la 2e division légère,
« sous les ordres des généraux Campbell et Arton,
« furent portées à la gauche des hauteurs des Ara-
« piles, comme extrême gauche de la ligne. Les

« divisions des généraux Cole et Leith se placèrent « en deux lignes sur la droite de ce point, avec les « divisions des généraux Clinton et Hope, et un corps « d'Espagnols sous les ordres de don Carlos de Es- « paña, en colonne pour les soutenir. La division du « major général Pokenkam, avec un corps considéra- « ble de cavalerie, forma l'extrême droite. Pendant « que ces mouvements s'opéraient, l'ennemi fit plu- « sieurs vigoureux mais inutiles efforts pour se « rendre maître du village des Arapiles, situé entre « les deux armées, et occupé par un détachement « des gardes; mais il ne fit point de changement dans « ses dispositions générales, pensant apparemment « que les mouvements des alliés n'étaient que de « simples efforts de précaution contre les manœuvres « en flanc dont il était menacé. Aussitôt que l'ar- « mée se trouva ainsi disposée, la droite des alliés « commença l'attaque. Le major général Pokenkam, « avec sa division soutenue par plusieurs escadrons « de cavalerie sous les ordres du major général « Durban, s'avança très-rapidement le long de la « vallée, presque avant que l'ennemi ne se fût « aperçu de son mouvement. Les divisions des gé- « néraux Cole et Leith, soutenues par celles des « généraux Clinton et Hope, s'avancèrent presque « en même temps, et attaquèrent de front, tandis « qu'une brigade portugaise, sous les ordres du « brigadier général Pack, se dirigea contre la hau- « teur imposante des Arapiles. La division du gé- « néral Pokenkam avec la cavalerie renversèrent « promptement la gauche des Français, et faisant

« constamment avancer sa droite, de manière à « prendre en flanc les points sur lesquels ils s'efforçaient de tenir; il les chassa successivement d'une « hauteur à une autre, et fit plus de 3 mille prisonniers. Les généraux Cole et Leith renversaient « également tout ce qui se présentait devant eux, et « poursuivaient rapidement leurs succès le long de « la crête de la position de l'ennemi, quand ils furent « momentanément arrêtés par un corps de troupes « s'avançant sur leur flanc gauche, de la hauteur « des Arapiles, hauteur que, d'après sa grande « force, les Portugais n'avaient pas pu emporter. « Le maréchal Beresford, qui était sur le terrain, « changea le front d'une brigade de réserve, qui « tint en échec les troupes près les Arapiles jusqu'à l'arrivée de la division du général Clinton, « quand les Français abandonnèrent ce point important, et dès lors la bataille redevint une suite « de triomphes. Une charge de cavalerie faite par sir « Stapleton Cotton, dans laquelle le général Marchand succomba, fut éminemment brillante, et « chaque hauteur successive sur laquelle l'ennemi « tâchait d'arrêter la poursuite fut immédiatement « emportée. La seule apparence d'une résistance « fut pendant quelque temps à la droite des Français, où les fuyards, repoussés de la gauche par « l'approche du général Pokenkam, s'efforçaient de « se reformer sous la protection des troupes qui « s'étaient retirées en bon ordre des Arapiles. Une « attaque en front, dirigée par le général Clinton, « coûta plusieurs hommes; mais, sur un mouvement

« en flanc du général Cole, ils se retirèrent à la « hâte, et les troupes alliées les poursuivirent jus- « qu'à la nuit, aussi vite qu'elles purent marcher. « Jamais armée ne fut en déroute plus complète. « Outre le nombre des tués et des blessés, 7 mille « prisonniers, 11 pièces de canon et deux aigles « restèrent sur le champ de bataille. Les alliés eu- « rent environ 5 mille hommes tués ou blessés; « parmi ces derniers, 5 officiers généraux, Beres- « ford, Stapleton, Cotton, Cole, Leith, et Alton.

« Le lendemain matin, le principal corps des al- « liés s'avança vers Alba, où la cavalerie passa, et « bientôt atteignit l'arrière-garde des fuyards. Une « charge brillante fut dirigée contre eux par le gé- « néral Bock, avec une brigade de dragons de la « légion allemande, dans laquelle beaucoup furent « sabrés et 900 faits prisonniers. Plusieurs autres ne « trouvèrent de moyen de salut qu'en abandonnant « leurs armes et en escaladant les enclos. Après « cette dispersion de leur arrière-garde, les enne- « mis tombèrent dans le plus grand désordre, mais « faisant des marches excessivement longues, et « étant couverts par un corps considérable de ca- « valerie de l'armée du nord, qui les joignit deux « jours après l'action. La poursuite étant d'ailleurs « très-retardée par le transport des vivres, vu « l'augmentation de distance, ils passèrent le Duero « sans autre perte sérieuse. »

On voit que la relation des ennemis est conforme dans tous les points principaux au rapport du duc de Raguse. Il est évident que le maréchal, pour me-

nacer le point de retraite des alliés, avait trop étendu sa gauche, et que lord Wellington s'étant aperçu que cette aile était trop en l'air et mal postée, s'était décidé à l'attaquer. Après l'avoir culbutée, il lui fut facile de prendre en flanc les divisions du centre, et de les déposter successivement des positions qu'elles occupaient. Mais il résulte également de cette relation, que l'ennemi rencontra partout une énergique résistance, et qu'il dut faire de grands sacrifices pour compléter le premier succès. D'où nous concluons que lord Wellington ne saurait attribuer sa victoire à la supériorité de la bravoure de ses soldats sur celle des soldats français, mais uniquement aux premières dispositions faites par le général en chef, dispositions que le duc de Raguse eût sans doute rectifiées, s'il n'eût pas été blessé si promptement. Après lui, le commandement passa au général Bonnet, qui à son tour fut mis hors de combat, et remplacé par le général Clausel. On conçoit que ces mutations dans le commandement furent aussi favorables aux ennemis que funestes aux Français. Le maréchal n'a porté sa perte totale qu'à environ 6 mille hommes, tandis que les Anglais prétendent avoir fait 7 mille prisonniers, auxquels il faudrait ajouter les tués et les blessés. Peut-être y a-t-il exagération d'un côté, et pas assez de sincérité de l'autre. D'après le rapport officiel de lord Wellington, les alliés eurent 694 tués, 4,270 blessés, et 256 prisonniers; total, 5,220. Parmi les premiers, on comptait 388 Anglais, 2,714 parmi les blessés, et 74 au nombre des prisonniers.

On a reproché au duc de Raguse de ne pas avoir attendu, dans son camp d'Aldea-Rubia, les deux régiments de cavalerie et les 8 pièces d'artillerie de l'armée du nord, qui le rejoignirent deux jours après la bataille, et les troupes de l'armée du centre, qui arrivèrent à Blasco-Sancho le 24, et qui se seraient réunies à lui deux jours après.

Le maréchal a répondu que ce ne fut que le 21 au soir, lorsque son armée était déjà de l'autre côté de la Tormès, qu'il fut informé de la prochaine arrivée des troupes de l'armée du nord, et qu'il n'a pas reçu les lettres qui lui annonçaient la marche de l'armée du centre; il a ajouté qu'il n'avait pas l'intention de livrer bataille; qu'il voulait seulement prendre une bonne position défensive, et que c'est l'ennemi qui l'a attaqué. Nous n'avons rien à objecter à la première partie de la réponse du maréchal : ce ne serait pas la première fois que la difficulté des communications aurait nui à l'ensemble des opérations; mais il nous semble que si, comme il l'a dit, il voulait éviter une affaire générale jusqu'après l'arrivée des troupes du nord, il aurait dû rester dans la position où il se trouvait le 22 au matin, ou revenir sur la droite de la Tormès; car en allant s'établir à demi-portée du canon des alliés, faisant jouer sur eux son artillerie, et manœuvrant pour leur couper la retraite, il les mettait dans la nécessité de l'attaquer pour se dégager.

Il nous reste à faire connaître en quoi consistait le secours que le roi conduisait à l'armée du Portugal; on verra qu'il aurait assuré la victoire, si lord

Wellington eût reçu la bataille; ou qu'il aurait obligé ce général à battre en retraite et à rentrer en Portugal, s'il avait voulu l'éviter.

Lorsque le roi apprit que le duc de Raguse s'était retiré sur la rive droite du Duero, et que le général Caffarelli ne lui envoyait qu'un faible corps de cavalerie; lorsqu'il vit, par la correspondance des ducs de Dalmatie et d'Albuféra, qu'ils ne voulaient point lui envoyer de troupes, il se décida à évacuer toutes les provinces de l'arrondissement de l'armée du centre, et à rassembler cette armée pour marcher au secours de celle du Portugal, ne laissant de garnison qu'à Madrid, Tolède et Guadalaxara. Ce rassemblement était terminé le 17 juillet, et on aurait pu se mettre en marche le lendemain avec environ 10,000 hommes, dont 2,300 de cavalerie, laissant environ 5,500 hommes, la plupart de troupes espagnoles, pour la sûreté de la capitale, et au besoin pour la défense du Retiro; mais le départ fut retardé, pour attendre la division italienne du général Palombini.

Le roi, informé que cette division était du côté de Soria, lui envoya ordre de venir le joindre; et le général qui la commandait obéit, sans attendre l'autorisation de son général en chef. Ce renfort, qui allait porter à environ 14 mille hommes la partie active de l'armée du centre, était trop précieux pour ne pas l'attendre. D'ailleurs, n'ayant aucune nouvelle du duc de Raguse, on le croyait toujours sur le Duero, et on ne voyait aucun inconvénient à un délai de peu de jours. Cette division arriva effecti-

vement à Madrid le 21. Les troupes se mirent en marche le lendemain, et vinrent camper à Guadarama. Le roi, en prévenant le duc de Raguse de la détermination qu'il avait prise, lui disait qu'il se dirigerait sur Olmedo, et lui recommandait de profiter du moment où lord Wellington ferait un détachement contre lui, pour passer le Duero, et de manœuvrer ensuite de manière à pouvoir réunir les deux armées.

Le 22, l'armée franchit la montagne de Guadarama, et campa à Espinar, la cavalerie à Villa-Castin. Ce même jour, le roi apprit que le duc de Raguse avait passé le Duero le 17, et que les Anglais s'étaient repliés sur Salamanque : alors il se décida à se diriger sur la Tormès, où il espérait opérer la jonction des deux armées. Le 24, l'infanterie campa à Blasco-Sancho, et la cavalerie à Villa-Nueva de Gomès, poussant les reconnaissances sur Fontiveros. Les ordres furent donnés pour marcher le lendemain sur Penaranda ; mais, pendant la nuit, divers rapports annoncèrent le triste résultat de la journée du 22.

Dans la matinée du 25, de nouveaux avis confirmèrent la retraite de l'armée du Portugal ; et, vers midi, le roi reçut par un émissaire des lettres du duc de Raguse et du général Clausel, datées de Arevalo, annonçant qu'ils se repliaient promptement pour tâcher d'atteindre Valladolid avant l'ennemi, attendu que l'armée du centre ne serait pas en état de l'arrêter et de rétablir les affaires. L'émissaire ajouta qu'au moment où il sortait d'Are-

valo, les Français en partaient pour se rendre à Olmedo.

Le roi ne pouvait rester plus longtemps à Blasco-Sancho, puisque l'ennemi allait défiler à peu de distance de là. Il ne pouvait pas appeler à lui l'armée du Portugal, puisqu'elle était en pleine retraite sur Olmedo. Il n'avait donc à prendre que l'un des deux partis suivants : manœuvrer pour se réunir à cette armée sur le Duero, la rallier et couvrir le nord, ou rentrer à Madrid, et appeler celle du midi, pour marcher ensuite contre les alliés. Il se décida pour ce dernier parti, qui certainement était le meilleur. Dans la soirée il se mit en retraite, marchant lentement, afin de ralentir par sa présence la vivacité de la poursuite de l'ennemi contre l'armée du Portugal. Le 26, il fut joint à la Venta de Raphaël, au pied de la montagne de Guadarama, par le colonel Fabvier, aide de camp du duc de Raguse, qui lui remit des lettres de ce maréchal et du général Clausel, moins alarmantes que les premières, et par lesquelles ils annonçaient pouvoir rallier l'armée sur la rive droite de l'Adaja, et même s'y maintenir, s'ils étaient appuyés par la présence de l'armée du centre dans la province de Ségovie. Quoique le roi comptât peu sur le succès de cette tentative, au lieu de continuer sa marche sur Madrid, il se dirigea sur Ségovie, où il établit son quartier général. La cavalerie occupa Santa-Maria de la Nieva. Peu de jours après, on apprit que l'armée du Portugal, dont la désorganisation était portée au dernier point, avait continué sa retraite, repassé

le Duero, et se retirait sur Burgos. Le roi ne pouvant rester plus longtemps à Ségovie sans se compromettre, en partit le 1er août, et rentra à Madrid le 5. Les troupes furent dispersées de manière à observer tous les passages de la montagne de Guadarama, afin d'être prévenues à temps de l'approche de l'ennemi.

En arrivant dans la capitale, Joseph y trouva le général Maupoint, qui s'y était rendu avec le 16e régiment d'infanterie de ligne, fort de 650 hommes, et une centaine de chevaux de l'armée d'Aragon. Malgré cette augmentation de garnison, le général Lafont-Blagnac, gouverneur, ne put empêcher les guérillas de désoler tous les environs, et de dévaster Caravanches, village riche, considéré comme un faubourg de la ville. Des bandes se montrèrent également sous les murs de Tolède et de Guadalaxara, et ravagèrent les dehors. Pendant l'absence du roi, les habitants de Madrid furent calmes, et ne montrèrent aucune mauvaise disposition.

Le général Clausel, qui, comme nous l'avons vu, avait remplacé le duc de Raguse, dirigea les équipages et les blessés sur Burgos, et rassembla ses troupes entre Torquemada et Palencia. Le général Foy, avec sa division, observait Aranda. Les soldats, à qui on n'avait pu faire de distribution pendant la retraite, s'étaient livrés à de grands excès. Entièrement découragés, ils manifestaient hautement le désir de se retirer au delà de l'Èbre : la discipline s'était relâchée. En poursuivant ses ennemis avec vigueur, lord Wellington eût remporté d'immenses avan-

tages : heureusement, il préféra se diriger sur la capitale. Il partit de Cuellard le 6 août, se portant sur Madrid par Ségovie, et ne laissant sur le Duero qu'un corps d'observation. L'armée espagnole de Galice occupait Valladolid. En s'éloignant, le généralissime des alliés donna au général Clausel le temps de rétablir l'ordre et la discipline par de nombreux et sévères exemples, de former des approvisionnements, et d'organiser une armée de 20 mille hommes d'infanterie, de 2 mille chevaux et de 30 pièces de canon, qui ne tarda pas à présenter une masse imposante.

Le roi, hors d'état de reprendre l'offensive contre les alliés sans le secours de l'armée du midi, avait ordonné de Ségovie, le 29 juillet, au duc de Dalmatie, d'évacuer les provinces méridionales, et de se rendre sur le Tage par la province de la Manche. Effrayé de la quantité d'objets d'artillerie, d'armes, de munitions et d'effets d'habillement qu'on ne pouvait enlever faute de transport, et des embarras que lui causerait le grand nombre d'Espagnols qui se disposaient à le suivre, il ne voulait évacuer Madrid qu'au dernier moment. Il espérait même ne pas être réduit à cette extrémité, si le duc de Dalmatie se hâtait d'exécuter ses ordres, et s'il se faisait précéder par les 10 mille hommes qu'on lui avait demandés depuis longtemps. Avec ce détachement, il eût tâché de défendre les défilés de la chaîne de montagnes qui sépare les deux Castilles, en attendant l'arrivée du gros de l'armée. Non-seulement le maréchal n'envoya aucunes troupes, mais il fallut

même plus d'une fois lui réitérer l'ordre de sortir de l'Andalousie, et lui mander de remettre le commandement au général de division le plus ancien, s'il ne voulait pas obéir, pour qu'il se décidât à commencer son mouvement.

Le 8 août, on apprit à l'état-major général que les alliés étaient entrés à Ségovie; et, le lendemain, les avant-postes virent leurs colonnes descendre des montagnes. Il n'y avait plus à hésiter, il fallut songer à la retraite.

Le 10, le roi rassembla les troupes, et porta son quartier général à Leganès; la cavalerie, aux ordres du général Treilhard, occupa Majalahouda et Las Rosas, pour observer les mouvements de l'ennemi. Deux mille voitures, transportant des familles entières, et un égal nombre d'individus tant à pied qu'à cheval, sortirent de Madrid, et furent dirigés avec une escorte sur Aranjuez. Le général Hugo resta dans la ville avec 2 mille hommes, pour y maintenir le bon ordre aussi longtemps que l'armée resterait dans les environs. Le colonel Lafont reçut l'ordre de s'enfermer dans le Retiro avec 1,200 hommes, et de défendre jusqu'à la dernière extrémité la China, qui en formait le réduit. Il eût été sans doute plus sage d'abandonner ces ouvrages, qui, bons contre des guérillas, ne pouvaient faire une longue résistance contre des troupes régulières, et c'était l'avis des personnes à qui le roi accordait le plus de confiance; mais on en avait à Paris une si haute opinion, que ce prince craignit d'être blâmé s'il n'y laissait pas une garnison. D'ailleurs, cette garnison veillait à la

sûreté d'un certain nombre de soldats malades, qu'on était obligé de laisser dans l'hôpital, et qui, sans cette protection, auraient couru le danger d'être assassinés par la populace et les guérillas, avant l'arrivée des Anglais.

Le général Treilhard, sur le point d'être attaqué, le 11 au matin, par des forces supérieures, se replia sur Boadillo. Tout annonçait que la principale force des alliés était en deçà de la montagne de Guadarama. Cependant, pour mieux s'en assurer, le roi ordonna au général Treilhard de se reporter sur Majalahouda, d'attaquer l'ennemi, et de tâcher de faire des prisonniers. Il le fit soutenir par la cavalerie italienne du général Palombini, par une brigade d'infanterie aux ordres du général Chassé, et 4 pièces de canon.

Le général Treilhard exécuta les ordres qu'il avait reçus avec autant d'intelligence que de bravoure. La cavalerie ennemie, attaquée vers les six heures du soir, fut culbutée avec une perte considérable d'hommes et de chevaux. Trois pièces de canon lui furent enlevées dans la charge, et elle fut obligée de repasser sur la rive droite de la rivière de Guadarama. Les prisonniers, parmi lesquels se trouvaient deux officiers supérieurs portugais et un officier d'artillerie anglais, déclarèrent unanimement que lord Wellington était à une marche de là, avec le gros de son armée. Il n'y avait donc plus à hésiter, il fallait se mettre en retraite. Le lendemain, l'armée prit position à Valdemoro, à cinq lieues de Madrid. Lord Wellington fit, le même jour, son entrée dans la capitale.

Le 13, l'armée se replia sur Aranjuez ; l'immense convoi fut dirigé sur Ocana. Le roi aurait pu rester sur le Tage jusqu'au moment où l'ennemi serait venu pour l'attaquer, et ne continuer ensuite à battre en retraite qu'au fur et à mesure qu'ils se serait présenté avec des forces supérieures : mais alors que seraient devenus les 10 mille Espagnols de tout âge et de tout sexe qui abandonnaient leurs foyers pour se soustraire à la persécution de leurs compatriotes? Ils étaient proscrits, parce qu'ils l'avaient servi ; il crut qu'il était de son devoir de pourvoir à leur sûreté. D'ailleurs, il comptait peu sur l'empressement du duc de Dalmatie à se réunir à lui, et il ne voulait pas s'exposer à rester avec une poignée de soldats, longtemps isolé, au centre de l'Espagne, sans communication avec le nord et avec la France. Il prit le parti de se rendre dans le royaume de Valence, où ceux de ses sujets qui lui restaient fidèles furent protégés et trouvèrent des secours, et d'où il continua à correspondre avec le ministre de la guerre et les armées du nord et du Portugal, en attendant celle du midi.

Le 15, le corps d'armée et le convoi se mirent en mouvement, et arrivèrent à Albacète le 22. Le lendemain, les troupes prirent position sous le fort de Chinchila, occupé par l'ennemi, afin de protéger la marche du convoi ; et comme la grande route est battue par le fort, on en ouvrit une nouvelle hors de portée du canon. Le 31, le roi fit son entrée à Valence. Il mit provisoirement l'armée du centre

sous les ordres du duc d'Albuféra, afin de simplifier l'administration.

Cette marche de quinze jours fut des plus pénibles. Les habitants s'enfuyaient, emmenant leurs bestiaux, détruisant les fours et les moulins; on trouvait du blé, mais point de farine. La chaleur était excessive, les ruisseaux taris, et les puits des villages par où on passait bientôt épuisés. Il fut impossible de maintenir l'ordre et la discipline parmi des troupes qui ne recevaient aucune distribution, et qui, après des journées brûlantes, ne trouvaient pas d'eau pour se désaltérer. Le grand nombre d'hommes isolés et l'immense quantité de valets attachés au convoi commirent des désordres. Tous ceux qui restaient en arrière, ou qui s'écartaient pour chercher de l'eau et des vivres, étaient pris par les guérillas qui suivaient la colonne, et marchaient sur ses flancs. Beaucoup d'Espagnols qui avaient quitté Madrid, ne pouvant résister aux fatigues et supporter les privations, prirent le parti de rétrograder ou de se cacher dans divers villages, au risque de tomber au pouvoir des bandes. La presque totalité des soldats de cette nation, au service du roi, déserta, et alla rejoindre les guérillas.

Lord Wellington, entré à Madrid le 12, se disposait à attaquer le Retiro; mais le colonel Lafont se rendit à la première sommation, et livra aux ennemis, sans leur opposer la moindre résistance, sa garnison, les fortifications, et l'immense matériel qu'on avait été forcé d'y laisser. Il allégua, pour sa

justification, que le puits de la China, le seul où la garnison pût tirer de l'eau, était à sec.

Pendant que le généralissime des alliés recevait les applaudissements de la populace de la capitale, le général Clausel se portait sur Valladolid et en chassait l'armée espagnole, qui regagna précipitamment les montagnes. Le général Foy, envoyé à sa poursuite avec deux divisions d'infanterie et une de cavalerie légère, avait la mission de retirer de Toro, de Zamora et d'Astorga, les garnisons qu'on y avait laissées. Celles des deux premières places furent en effet ramenées; mais celle d'Astorga, ayant consommé tous ses vivres, s'était rendue le 19 août, veille du jour où le général Foy y arriva. Il n'y trouva que les malades et les blessés, qu'il ramena; il lui fut impossible d'atteindre l'ennemi.

Le général Clausel, manœuvrant sur la droite du Duero, rejeta sur l'autre rive tous les postes du corps d'observation de l'armée anglaise, et par ses démonstrations offensives obligea ce corps à se concentrer sur Arevalo.

Ce fut seulement alors que lord Wellington se décida à revenir au nord. Il partit de Madrid le 1er septembre, se dirigeant sur le Duero, et laissant trois divisions en observation sur le Tage. L'armée espagnole de Galice se reporta en avant, afin d'agir de concert avec lui.

Le général Clausel n'étant pas en état de résister aux forces supérieures qui se réunissaient pour l'attaquer, se replia successivement, lentement et en bon ordre, sur Briviesca et Pancorbo. L'ennemi le

suivit avec beaucoup de circonspection, et s'arrêta sous le fort de Burgos, dont il entreprit le siége. Un corps d'observation, auquel se réunirent l'armée espagnole d'environ 15 mille hommes et quantité de guérillas, prit position à Monasterio.

Le fort de Burgos consistait en un vieux donjon, couvert d'une batterie casematée; il était situé au sommet d'une colline, et dominait tous les points environnants, excepté la hauteur de Saint-Michel, qui est presque de niveau. Deux lignes de retranchements fraisés et palissadés, et d'un accès difficile à cause de la rapidité de la pente inférieure, entouraient cette colline; et 2 mille hommes de bonnes troupes, commandés par le général Dubreton, étaient chargés de la défense de ces ouvrages, armés d'une vingtaine de bouches à feu.

On avait construit sur la hauteur de Saint-Michel un ouvrage à corne, dans lequel on laissa un bataillon du 34^{e} régiment, quoiqu'il ne fût pas terminé. L'ennemi, qui, dans la nuit du 19 au 20 septembre, tenta d'escalader cet ouvrage, fut repoussé : mais une colonne qui fit un circuit et déroba sa marche à la faveur des plis du terrain, y pénétra par la gorge, dont le palissadement n'était pas achevé. Le bataillon français se réunit alors, renversa à coups de baïonnette tout ce qui voulait s'opposer à son passage, et se retira en bon ordre dans le fort. Les alliés perdirent 420 hommes tués ou blessés, parmi lesquels 21 officiers; et les Français, 152 hommes, dont 5 officiers.

Les Anglais, maîtres de la hauteur de Saint-Michel,

ouvrirent une parallèle et commencèrent à construire deux batteries. Lord Wellington, persuadé que ses soldats, qui avaient escaladé les remparts de Ciudad-Rodrigo et de Badajos, ne pourraient être arrêtés par de mauvais retranchements, ordonna d'enlever d'assaut ceux de la première enceinte, avant même de les avoir endommagés par son artillerie. Dans la nuit du 22 au 23, deux colonnes se portèrent rapidement sur les points d'attaque : l'une d'elles, formée d'un bataillon portugais, fut dispersée par le feu des assiégés avant d'être parvenue au bord du fossé; l'autre montra plus de résolution, et dressa ses échelles; mais elle fut également repoussée avec une perte considérable. Cette tentative n'ayant pas réussi, il fallut revenir aux travaux de siége et avoir recours aux mines.

Pendant les jours suivants, les assiégeants poussèrent la sape jusqu'à 60 pieds de la première enceinte, et ouvrirent deux galeries de mines. Dans la nuit du 29 au 30, ils firent sauter la mine de gauche, qui ouvrit une brèche. Les 300 hommes qui, pour s'en emparer, s'élancèrent de la parallèle furent repoussés; les assiégés établirent un parapet en arrière, et parvinrent à en rendre l'accès difficile.

En même temps que le mineur continuait à cheminer dans la galerie de droite, les deux batteries de la hauteur de Saint-Michel cherchaient à détruire les défenses de la première enceinte. Le feu de la place, bien dirigé, bouleversa souvent ces batteries, en détruisit en quelques heures une troisième construite sur un point plus rapproché, ne permit pas

d'en achever une quatrième déjà commencée, et mit plusieurs pièces hors de service.

Cependant, le mineur de la seconde galerie était parvenu sous les retranchements de la première enceinte, et les batteries assiégeantes avaient rendu praticable la brèche ouverte le 29. La nouvelle mine, qu'on fit jouer le 4 octobre à cinq heures du soir, en ayant ouvert une seconde de cent pieds de large, les colonnes destinées à monter à l'assaut s'élancèrent sur les deux brèches, s'en emparèrent, et s'y logèrent. Le lendemain, 300 hommes de la garnison débouchèrent du chemin couvert de la seconde enceinte, chassèrent les ennemis de la première brèche, ruinèrent le logement et emportèrent les outils; mais ils ne purent les déloger de la seconde. Les assiégeants commencèrent à cheminer à la sape sur la seconde enceinte, contre laquelle le feu des batteries fut dirigé. Le 8 octobre, la garnison fit une nouvelle sortie qui eut un succès complet : elle chassa les ennemis de l'intérieur de la première enceinte, détruisit leurs travaux, et ne leur permit plus de les reprendre.

Pendant les jours suivants, les batteries de Saint-Michel continuèrent à battre en brèche les retranchements de la seconde enceinte, et tirèrent à boulets rouges sur l'église de la Blanca, renfermée dans la troisième, et sur le donjon. En même temps, les mineurs conduisaient une galerie sous l'église de Saint-Roman, située au front de l'enceinte du côté de la ville. Le mineur étant parvenu sous cette église, et les batteries ayant ouvert quelques brèches, à la

vérité peu praticables, lord Wellington ordonna un assaut général.

Le 18, vers les cinq heures du soir, les assiégeants mirent le feu à la mine pratiquée sous l'église de Saint-Roman. A ce signal, leurs colonnes, munies d'échelles, se portèrent rapidement sur les retranchements de la seconde enceinte, les escaladèrent et s'en emparèrent un instant; mais elles furent bientôt repoussées avec une grande perte par la brave garnison. Quoique la mine eût fait peu de dommage à l'église de Saint-Roman, les Français l'abandonnèrent, et firent jouer leurs propres mines, qui la détruisirent en grande partie. Ils chassèrent les Portugais et les Espagnols, qui essayèrent de se loger dans les décombres. Ce fut là que se terminèrent les efforts de lord Wellington contre un poste qui ne méritait pas le nom de fort. Il fut obligé de s'en éloigner après un mois de siége, pendant lequel il perdit plus de 2 mille hommes, tués ou blessés. Il est juste de dire qu'il avait peu de grosse artillerie, et qu'elle était mal approvisionnée. La brillante défense de cette mauvaise bicoque fit le plus grand honneur au général Dubreton et à sa vaillante garnison (1).

Pendant que le généralissime des alliés perdait un temps précieux à Madrid, et qu'il restait inutilement trente-cinq jours devant les palissades de Bur-

(1) Le rôle important que joua dans cette circonstance le fort de Burgos prouve combien l'Empereur avait eu raison de tenir à ce qu'on fortifiât ce point. Napoléon fit témoigner sa satisfaction au brave général Dubreton. (Voir à la Correspondance).

gos, le général Clausel rétablissait l'ordre et la discipline dans son armée, relevait le moral des troupes, et recevait un renfort de 10 mille hommes venus de France. Ce général, toujours souffrant de sa dernière blessure, demanda un congé, et fut remplacé par le général Souham. Ce dernier, qui supposait l'armée ennemie forte de 60 mille hommes, ne se croyait point en état de prendre l'offensive. Cependant, le fort de Burgos étant vivement pressé, on ne pouvait longtemps tarder à le secourir, sans s'exposer à le voir succomber. Cette considération détermina le général Caffarelli à se réunir au général Souham avec 10 mille hommes de ses troupes, ce qui porta l'armée à plus de 40 mille hommes, et mit son général en état de se mesurer avec lord Wellington, qui dans ce moment n'avait avec lui que quatre divisions de son armée, et 15 à 20 mille Espagnols.

Le général Souham mit ses troupes en mouvement le 17 octobre. Le quartier général fut transféré de Pancorbo à Briviesca.

Le lendemain, le général Maucune, commandant l'avant-garde, composée des 5e et 8e divisions et de celle de cavalerie légère, rejeta les postes ennemis sur Monasterio, et occupa Castil de Peonès. Le général en chef, persistant dans l'opinion que son adversaire avait des forces bien supérieures aux siennes, au lieu de s'avancer rapidement, afin de le surprendre dans les embarras qu'entraîne la levée d'un siége, tint ses troupes échelonnées, marcha lentement, et laissa fuir l'occasion d'entamer l'armée des allies. Le 19, il se borna à faire déloger de

Monasterio leur avant-garde ; il y établit la sienne, et porta son quartier général à Castil de Peonès, trois lieues en avant de Briviesca. Le 20, le général Maucune s'empara du village de Quintanopolla, et poussa une reconnaissance sur le camp ennemi. Le 21, on resta en position. A la vérité, on pouvait craindre un peu de s'engager avec l'ennemi, puisque la queue des troupes de l'armée du Portugal avait à peine dépassé Briviesca, et que celle des troupes du nord était encore à Pancorbo.

Lord Wellington, mettant à profit la trop grande circonspection du général Souham, leva le siége, passa l'Arlanzon, et gagna une marche sur son adversaire, qui ne fut informé de sa retraite que le 22, à onze heures du matin. Le général Maucune se mit aussitôt à la poursuite de l'ennemi, traversa Burgos, poussa une reconnaissance sur la route de Lerma, et continuant à marcher sur celle de Valladolid, rencontra quelques escadrons qui furent chargés et rejetés sur San-Mammès. Le général Foy, qui se dirigea avec la 1re et la 7e division sur Villalon, ramassa une centaine de prisonniers, 2 pièces de 18, et quelques voitures abandonnées.

Dans la journée du 23, la cavalerie française atteignit celle des alliés qui couvrait la retraite, la chargea avec impétuosité à plusieurs reprises, et la poursuivit jusqu'à Villadrigo, où elle se rallia sous la protection de son infanterie. Les 13e, 14e et 15e régiments de chasseurs, le 1er de hussards, les lanciers de Berg et la légion de gendarmerie se firent remarquer dans les nombreuses et

brillantes charges qu'ils exécutèrent. D'après le rapport des Français, leur perte ne s'éleva dans ces divers combats qu'à un très-petit nombre de tués, et à près de 100 blessés, parmi lesquels le colonel Beteille, de la légion de gendarmerie, le colonel Faverot, du 15e de chasseurs, et presque tous les officiers de ce régiment. D'après le même rapport, le nombre de prisonniers faits à l'ennemi fut de 500, parmi lesquels plusieurs officiers; et celui des tués et blessés, de plus de 600.

Le général Souham s'arrêta à Villadrigo. Lord Wellington établit son quartier général à Cordovilla.

Le lendemain, les Français continuèrent à se porter en avant; leur avant-garde arriva assez promptement à Quintana del Puente et à Torquemada pour empêcher l'ennemi de détruire les ponts; elle fit environ 200 prisonniers dans ces deux villages. L'armée passa la nuit à Magaz, et reprit sa marche le 25, à la pointe du jour.

L'ennemi s'était déjà mis à couvert par le Carrion, dont il avait miné tous les ponts, ainsi que celui de Tariejo sur la Puyserga. A l'approche de l'avant-garde française, il fit sauter le pont de Duenas et celui de Villamuriel. Il s'établit d'une rive à l'autre une vive canonnade et un engagement de tirailleurs. Pendant ce temps, le général Maucune fit reconnaître un gué près de Villamuriel, par lequel il lança sur la rive droite une division d'infanterie et une brigade de cavalerie; mais ces troupes furent repoussées, et obligées de revenir sur la rive gauche. La mine pratiquée sous le pont de Tariejo ayant

manqué son effet, le général Gautier traversa rapidement le pont, et fit prisonnier le détachement chargé de sa défense. Le général Foy, qui s'était porté sur Palencia, envoya un aide de camp, précédé d'un trompette, pour sommer l'ennemi d'évacuer la ville. Les Espagnols, au mépris des lois de la guerre, le reçurent à coups de fusil. Les portes barricadées furent aussitôt enfoncées par les sapeurs, et les colonnes entrèrent dans la ville, poussèrent l'ennemi si vivement qu'il n'eut pas le temps de faire sauter les ponts, et le rejetèrent au delà du canal. La cavalerie atteignit une colonne de bagages, s'en empara, et fit les troupes de l'escorte prisonnières. Le chef de l'état-major de l'armée du Portugal porta la perte des ennemis, dans le combat de Villamuriel, de 1,000 à 1,200 tués ou blessés, tandis que celle des Français ne fut que de 30 tués, 5 à 6 noyés, 180 blessés et 30 égarés. Suivant le même rapport, le nombre des prisonniers faits à l'ennemi dans la journée s'éleva à 1,000.

Le 26, lord Wellington continua sa retraite, passa la Puyserga au pont de Cabezon, et prit position sur la gauche de cette rivière, prolongeant sa gauche par Valladolid jusqu'à Simancas. Le général Souham, retenu aux ponts ruinés de Duenas et de Villamuriel, ne put continuer sa poursuite que le soir, un peu tard. Le lendemain, il fit une reconnaissance, et jugea qu'il était impossible d'enlever le pont de Cabezon déjà miné, et situé au pied d'une position formidable. Le jour suivant, l'ennemi fut délogé du faubourg de Valladolid et de la petite ville

de Simancas, situés sur la droite de la Puyserga. Enfin, le 29, deux explosions au pont de Cabezon et à celui de Valladolid signalèrent la retraite des alliés. Ils passèrent le Duero, détruisirent tous les ponts jusqu'à Zamora. Le 30, ils prirent position sur les hauteurs de Rueda, et travaillèrent à se couvrir de retranchements.

Le général Souham établit son armée sur la droite du Duero, sa droite à Toro, et porta son quartier général à Tordesillas. Le pont était rompu ; mais 11 officiers et 44 sous-officiers et soldats ayant placé leurs fusils et leurs gibernes sur un assemblage de quelques planches, se dépouillèrent, se jetèrent à la nage, traînant le petit radeau qui portait leurs armes : arrivés sur l'autre rive, sans se donner le temps de se vêtir, ils chassèrent le poste qui gardait une tour située à l'extrémité du pont, et s'y établirent. On travailla de suite à rétablir la communication.

Ce fut là que s'arrêta l'armée française, d'abord parce que le général Caffarelli ne pouvait tarder davantage à retourner sur l'Ébre pour rétablir les communications avec la France, que son éloignement avait rendues si dangereuses qu'on pouvait les considérer comme interrompues ; et puis, parce qu'il ne convenait pas de courir la chance incertaine d'une bataille lorsque les armées du centre et du midi étaient en pleine marche pour se rapprocher du nord.

On lit, dans l'ouvrage publié par le lieutenant-colonel anglais John Jones, que les différentes affaires qui eurent lieu depuis Burgos jusqu'au Duero

coûtèrent aux alliés 4 officiers et 123 soldats tués, 45 officiers et 477 soldats blessés, et 8 officiers et 235 soldats faits prisonniers. Il est probable que cet auteur n'a pas compris dans ses calculs les pertes des Espagnols, ni peut-être même celles des Portugais; ce qui sans doute produit la grande différence qu'on remarque entre son assertion et les rapports des généraux français.

Ce n'était pas seulement l'approche des armées du Portugal et du nord qui avait déterminé lord Wellington à lever le siége de Burgos et à battre en retraite. En apprenant qu'elles avaient reçu des renforts et qu'elles se disposaient à prendre l'offensive, il lui eût été facile d'appeler à lui les divisions restées vers Madrid, et d'acquérir ainsi une supériorité qui aurait paralysé les efforts de ses adversaires. Mais il était également instruit de la réunion des armées du midi et du centre, et de leur marche sur le Tage; il ne voulut pas s'exposer à voir ses communications avec le Portugal interceptées par ces armées.

Le duc de Dalmatie s'était enfin décidé à évacuer l'Andalousie. Le 25 août, ses troupes se replièrent de devant Cadix sur Séville, après avoir mis hors de service ou jeté à la mer l'artillerie de siége et détruit les munitions. L'ennemi ne tarda pas à se montrer devant le faubourg de Triana, séparé de Séville par le Guadalquivir; et il y eut sur ce point quelques engagements assez vifs jusqu'au moment où les Français sortirent de la ville. Le maréchal marcha sur Grenade, et y resta quelques jours pour at-

tendre tous ses détachements. Ballesteros ne le suivit que jusqu'à Loja. Pendant ce temps, le comte d'Erlon opérait sa retraite de Fuente-Orejuna par Cordoue et Jaen sur Huescar, où il se réunit au duc de Dalmatie, qui, de Grenade, s'y était rendu par Baza. L'armée continua sa marche à travers la province de Murcie, se dirigeant sur Almanza vers la frontière de Valence. Le roi, fort impatient de se mettre en communication avec cette armée, alla s'établir à San-Felipe, et ordonna de pousser au loin des reconnaissances dans toutes les directions. Le 30 septembre, la cavalerie du général Treilhard rencontra celle de l'armée du midi à Tobarra, près d'Hellin. Le duc de Dalmatie établit son quartier général à Almanza le 2 octobre, et la réunion tant désirée et si longtemps attendue fut effectuée.

Le général Hill n'ayant pas suivi le comte d'Erlon, et Ballesteros s'étant arrêté, comme nous l'avons dit, à Loja, la retraite ne fut pas inquiétée; mais elle n'en fut pas moins pénible, d'abord à cause des chemins peu praticables à l'artillerie, et puis parce que les habitants s'enfuyaient, ce qui augmentait la difficulté de se procurer des vivres.

Le 3 octobre, le roi, accompagné des maréchaux Jourdan et Suchet, se rendit à Fuente de Higuera, où le duc de Dalmatie vint le joindre. Joseph avait plus d'un sujet de mécontentement contre ce maréchal: indépendamment de ceux que nous avons indiqués, il en existait encore un plus grave. Un capitaine de bâtiment à qui il avait remis à Malaga des dépêches pour l'Empereur, poursuivi par les

Anglais, forcé de se jeter à la côte de Valence, et apprenant que le roi était dans cette ville, les lui envoya pour qu'il les fît parvenir à son frère. Joseph, ne recevant pas depuis longtemps des nouvelles du maréchal, ignorant s'il lui obéirait, décacheta les lettres dans l'espoir d'y trouver des renseignements à ce sujet. Mais quelle ne fut pas sa surprise et son indignation, de voir qu'on le dénonçait comme un traître en correspondance avec les ennemis ! Il chargea le colonel Desprez, son aide de camp, de les porter à l'Empereur, qui les reçut à Moscou. On conçoit que la première entrevue de ce prince avec le maréchal amena diverses explications. Elles eurent lieu en tête à tête. Toutefois Joseph, toujours généreux, s'apaisa, et se montra disposé à oublier le passé. Il fit entrer les maréchaux Jourdan et Suchet, et on s'occupa des affaires du moment.

Dans cette conférence, le roi invita chacun des maréchaux à émettre son opinion sur les opérations qu'il convenait d'entreprendre. Les avis furent unanimes sur ce point, c'est-à-dire qu'il fallait faire en sorte de se mettre le plus tôt possible en communication avec l'armée du Portugal ; mais ils furent partagés sur la manière d'opérer. Entre autres choses, le duc de Dalmatie proposait de réunir aux armées du centre et du midi une partie de celle d'Aragon, ce qui vraisemblablement eût entraîné la perte de Valence, que l'armée anglo-espagnole, campée sous les murs d'Alicante, n'eût pas manqué d'attaquer.

Le duc d'Albuféra, exagérant la force de l'armée ennemie dont nous venons de parler, demanda qu'on lui laissât une division de l'armée du centre.

Le maréchal Jourdan pensait que les armées du midi et du centre étaient en état de percer jusqu'à Madrid; qu'il ne fallait pas s'exposer à perdre Valence, tant qu'elles n'auraient pas ouvert leur communication avec l'armée du Portugal ou avec la France par Saragosse et Aranda, puisque jusque-là cette place était leur base d'opération, le seul point d'où, en cas de besoin, on pourrait tirer des munitions, et sur lequel seraient dirigés les malades et les blessés : mais il croyait que le maréchal Suchet, conservant la totalité de ses troupes, avait des forces suffisantes pour battre l'armée d'Alicante, si elle prenait l'offensive. Le roi, voyant la divergence des opinions sur ce point et sur quelques autres, ordonna à chacun des maréchaux de lui remettre son avis par écrit. Il paraît, d'après les ordres qui furent donnés le 7, qu'il adopta l'opinion du maréchal Jourdan.

Le duc de Dalmatie dirigea sur Valence ses malades et ses blessés. Son armée, débarrassée de tout ce qui n'était pas en état de faire campagne, resta forte de 33 mille hommes d'infanterie, de 6 mille chevaux, de 72 pièces de canon, avec un double approvisionnement, et d'un million de cartouches d'infanterie. Dans celle du centre, on comptait 10 mille combattants, y compris la garde royale, 12 pièces de canon, et 500 mille cartouches d'infanterie. Ainsi, les deux armées réunies présentaient

une masse de 50 mille hommes d'excellentes troupes, et de 84 bouches à feu.

Le roi, jugeant qu'avec cette belle armée il lui serait facile d'atteindre le but qu'il se proposait, ne voulut pas affaiblir le duc d'Albuféra. Il lui ordonna de tenir l'armée d'Alicante éloignée de Valence, base essentielle d'opérations, jusqu'au moment où les armées impériales seraient parvenues sur la droite du Tage. Il fut ordonné au duc de Dalmatie de se mettre en marche aussitôt qu'il aurait reçu l'approvisionnement de riz et de biscuit que devait lui envoyer le maréchal Suchet; de suivre la grande route qui d'Almanza conduit à Aranjuez; de se tenir en communication avec l'armée du centre, qui marcherait sur Tarancon par Cuença ; et de diriger sur cette dernière ville le comte d'Erlon avec la division d'infanterie du général Barrois et deux régiments de cavalerie, environ 6 mille hommes, pour être réunis à l'armée du centre, trop faible par le nombre et par son organisation.

Le roi voulait se débarrasser du commandement particulier de cette armée, et le confier au comte d'Erlon, afin d'être libre de se porter avec son état-major partout où il jugerait sa présence nécessaire. Il communiqua au général Souham les dispositions qu'il venait d'arrêter, lui recommandant d'éviter tout engagement dont le résultat serait douteux ; de suivre l'armée anglaise dans tous ses mouvements, pour l'empêcher de se porter en entier sur le Tage; et de manœuvrer de manière à se mettre en communication avec lui le plus tôt possible.

Le duc de Dalmatie ayant reçu les ordres qui le concernaient, au lieu de se hâter de les exécuter, pressa le roi d'y apporter des changements, lui adressa des conseils, des projets, et prétendit qu'il n'avait pas le droit de faire passer à une autre armée une partie des troupes dont l'Empereur lui avait confié le commandement. Joseph ayant persisté dans sa première résolution, le maréchal insista de nouveau, particulièrement sur la révocation de l'ordre qui lui prescrivait d'envoyer 6 mille hommes à l'armée du centre. Le roi, mécontent de cette obstination, lui ordonna d'exécuter littéralement les dispositions qu'il lui avait prescrites; à défaut de quoi il lui ordonnait de remettre le commandement de l'armée au comte d'Erlon, et de partir pour Paris, afin de rendre compte de sa conduite. Le maréchal prit le parti de se conformer à la volonté de son chef (1).

En même temps que le duc de Dalmatie achevait ses dispositions, il ordonnait au comte d'Erlon d'attaquer le fort de Chinchilla, château gothique situé sur le sommet d'un rocher taillé à pic, entouré d'un fossé creusé dans le roc, et armé de 6 pièces de canon. Sa garnison consistait en 3 à 400 Espagnols. Nous avons déjà eu occasion de dire que l'artillerie de ce fort battait la grande route, mais qu'il était facile de défiler par un autre chemin, hors de la portée du canon : il n'y avait donc point de nécessité de s'exposer à perdre de bons soldats pour

(1) La Correspondance établit tous ces faits d'une manière irrécusable.

s'emparer d'un poste qu'on ne pouvait conserver. Par un hasard assez singulier, le tonnerre tomba sur le château, pénétra dans la chambre du commandant, et le tua. La garnison, effrayée de cet accident, se rendit le 9 octobre.

Le roi, informé que l'armée du midi s'était enfin mise en marche, partit de Valence avec celle du centre, et porta son quartier général, le 18, à Requena. Le 23, il arriva à Cuença, où le comte d'Erlon était entré deux jours avant, avec la division Barrois et deux régiments de cavalerie, après en avoir chassé les bandes de l'Empecinado. Ce général prit le commandement de l'armée du centre, forte alors de 16 mille hommes, y compris la garde royale. Cette armée continua sa marche, et arriva le 27 à Tarancon.

Une reconnaissance poussée sur Fuente-Duena rapporta que les Anglais occupaient ce village, et qu'ils avaient retiré sur la droite du Tage les bateaux du pont. Dès la veille, le duc de Dalmatie était entré à Ocana, après en avoir chassé les escadrons anglais et portugais qui l'occupaient. Il apprit, par une reconnaissance qui s'avança jusqu'à Aranjuez, que cette ville était évacuée et les ponts du Tage rompus.

Les deux armées françaises se trouvaient donc enfin en ligne sur la rive gauche du Tage. Le général Hill, qui, de l'Estramadure, s'était dirigé vers Madrid, occupait la rive droite avec trois divisions de l'armée anglo-portugaise, et les corps espagnols d'Elliot, Frère, Villacampa, Bassecourt, les bandes

de l'Empecinado et autres. Il aurait pu chercher à défendre le passage du fleuve, si lord Wellington, qui préféra rassembler toute son armée dans les environs de Salamanque, ne lui avait pas ordonné de battre en retraite, et de se diriger sur Alba de Tormès.

Dans la journée du 30 octobre, les ponts d'Aranjuez furent rétablis, et l'armée du midi commença à défiler; celle du centre suivit son mouvement. L'avant-garde, arrivée au pont de Jarama, dit Puente-Largo, le trouva retranché : après quelques volées de coups de canon, l'ennemi retira son artillerie, fit sauter le pont, et se mit en retraite pendant la nuit. Dès ce moment, on ne rencontra plus de résistance, et le roi rentra dans sa capitale le 2 novembre.

Joseph, toujours dans la ferme résolution de suivre l'armée anglaise jusqu'à ce qu'il l'eût forcée à recevoir la bataille ou à rentrer dans le Portugal, ne s'arrêta qu'un jour à Madrid. Le 4 novembre, il établit son quartier général à Guadarama. Une partie de l'armée du midi avait déjà franchi la chaîne des montagnes. Cette armée, suivie de celle du centre, continua sa marche sur Arevalo, où le roi arriva le 6, avec la tête de la colonne. On prit cette direction au lieu de celle de Penaranda, afin de se mettre plus promptement en communication avec l'armée du Portugal. Une reconnaissance, poussée le lendemain sur Medina del Campo, rapporta que des troupes de cette armée venaient d'y arriver. Le général Souham rendit compte que lord Wellington avait

quitté sa position de Rueda le 6, et qu'il se dirigeait sur Salamanque. Il entra effectivement, le 8, dans son ancien camp de San-Cristoval, en même temps que le général Hill arrivait à Alba de Tormès.

Lorsque l'armée du Portugal eut achevé de passer le Duero, que les divisions de celle du midi, encore en arrière, furent arrivées, et que l'armée du centre eut atteint Fontiveros, elles se portèrent en avant, et occupèrent, le 10 au soir, les positions suivantes : la première, à Villaruela, Babila, Fuente et Huerta; la seconde, entre Penaranda et Alba; et la troisième, à Macatero et environs; le quartier général du roi, à Penaranda. Ce même jour, le duc de Dalmatie fit tirer 1,500 coups de canon sur Alba, sans pouvoir en déloger l'ennemi.

Le lendemain, le roi, accompagné des maréchaux Jourdan et Soult, du général Souham, et de beaucoup d'autres généraux, se porta sur la Tormès, pour reconnaître la position des ennemis. Leur droite, aux ordres du général Hill, s'appuyait à Alba; leur gauche occupait la position de San-Cristoval, sur la droite de la Tormès, en avant de Salamanque. Divers camps, dont le centre était à Calvarrosa de Arriba, liaient les deux ailes. Plusieurs corps espagnols s'étant réunis à l'armée anglo-portugaise, on évaluait sa force de 70 à 75 mille hommes. L'armée impériale comptait 80 mille combattants, dont 10 mille de cavalerie et 120 pièces de canon. Il semblait donc que l'occasion de rétablir l'honneur des armes françaises sur le même champ de bataille (les Arapiles) où, quelques mois avant, il avait essuyé une

atteinte, était favorable. Le maréchal Jourdan ayant reconnu qu'entre Villa-Gonzala et Huerta la rivière était guéable presque partout, que l'ennemi n'y avait que de faibles postes d'observation, et n'occupait pas une plaine qui s'étendait au loin sur la rive gauche, proposa de franchir la Tormès sur ce point, de déployer dans la plaine toute la cavalerie et l'artillerie légère, pour couvrir le passage de l'infanterie, et de marcher ensuite rapidement dans la direction de Calvarrosa de Arriba, afin de couper par son centre la ligne des alliés. Cette opinion fut partagée par tous les généraux présents, et même par le duc de Dalmatie, qui, avant la reconnaissance, avait témoigné une grande répugnance pour toute opération qui tendrait à aborder l'ennemi de front. Toutefois, il pria le roi d'attendre le rapport d'un officier chargé de reconnaître les bords de la rivière au-dessus d'Alba, avant de prendre sa détermination.

Ce rapport parvint à Penaranda pendant la nuit; il portait qu'on avait trouvé des gués praticables deux lieues au-dessus d'Alba, et un débouché facile sur la rive gauche. En l'adressant au roi, le duc de Dalmatie chercha à démontrer le danger qu'il y aurait à suivre l'avis du maréchal Jourdan, et proposa de passer la Tormès sur le point indiqué dans le rapport, afin de tourner la droite des ennemis et de les obliger à changer de position. Le maréchal Jourdan, que le roi voulut bien consulter, répondit que le parti proposé par le duc de Dalmatie était sans doute le plus prudent, mais qu'il donnait à lord

Wellington la facilité d'éviter la bataille, tandis qu'il pensait qu'on devrait faire les plus grands efforts pour le forcer à l'accepter; que s'il était général en chef, il n'hésiterait pas à attaquer les alliés, comme il l'avait proposé; que sa responsabilité et sa gloire seraient de sûres garanties qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour percer leur ligne et leur faire essuyer de grandes pertes : mais qu'il n'était revêtu d'aucun commandement; que le succès dépendait du duc de Dalmatie, qui avait sous ses ordres la majeure partie des troupes; et que le roi devait examiner s'il n'y aurait pas de graves inconvénients à lui ordonner une opération qui demandait de la résolution et de la vigueur, et à laquelle il se montrait si fortement opposé; qu'on ne pouvait se dissimuler qu'en cas d'un revers, quelle qu'en fût la cause, il aurait à dire, pour sa justification, qu'on l'aurait évité si l'on eût suivi ses conseils. Après de mûres réflexions, le roi crut devoir adopter le plan proposé par le duc de Dalmatie; et, afin de le mettre mieux à même de l'exécuter, il lui donna provisoirement le commandement de l'armée du centre : le comte d'Erlon alla prendre le commandement de celle du Portugal.

Les journées des 12 et 13 furent employées à préparer les moyens de passage, et à faire arriver les troupes sur les points où elles devaient l'effectuer. Dans la soirée du 13, le roi établit son quartier général à Val-de-Carras. Les armées du centre et du midi prirent position à la Anaya d'Alba et à Herrezulo; et celle du Portugal, en face d'Alba. Cette

dernière devait passer la Tormès sur le pont de cette ville, lorsque l'ennemi serait obligé de l'évacuer, par suite du mouvement du duc de Dalmatie. Le maréchal franchit la rivière, le 14 au matin, sur trois colonnes, entre Galisancho et Exème, et rassembla ses troupes sur les hauteurs de San-Palay. Ce mouvement obligea le général Hill à sortir d'Alba; mais en s'en éloignant il fit sauter le pont, et laissa 300 Espagnols dans un petit fort qui en défendait l'approche et ne permettait pas de le réparer. Des hauteurs de San-Palay, on marcha dans la direction de Mozarbez. L'avant-garde y rencontra quelques escadrons qui se retirèrent sans combattre. L'armée prit position sur des hauteurs boisées en arrière de ce village, appuyant sa gauche au Rio-Zurguen, ayant en avant de sa droite le mamelon de Nostra-Señora de Ultrera, et deux autres mamelons sur son front, qui furent occupés. On travailla de suite à s'y retrancher, ce qui sans doute était fort prudent, mais ce qui annonçait plus la crainte d'être attaqué que la volonté de pousser vivement les ennemis.

Cependant le roi, qui n'apercevait que quelques vedettes au loin, voulut faire une reconnaissance: il se mit à la tête de quelques escadrons, et se porta en avant, accompagné de son état-major et du duc de Dalmatie. On découvrit au pied des Arapiles des lignes d'infanterie et plusieurs escadrons. Ce corps, qui vraisemblablement n'était autre chose que celui du général Hill, aurait pu être battu si on avait été en mesure de l'attaquer; mais l'infanterie était restée trop en arrière; d'ailleurs on ne voulait pas

s'engager avant l'arrivée des troupes du comte d'Erlon. Ce général, obligé d'aller passer la Tormès au-dessus d'Alba, n'arriva que fort tard sur les hauteurs de la rive gauche; il se lia par sa gauche avec la droite du duc de Dalmatie. Le roi s'établit dans une baraque à peu de distance en arrière de Nostra-Señora de Ultrera, au centre des deux armées. Les manœuvres de la journée eurent pour résultat de donner à lord Wellington le temps et la plus grande facilité de réunir toutes ses forces sur la gauche de la Tormès, en avant de Salamanque, en repliant ses deux ailes sur son centre, et de se mettre ainsi en position de livrer bataille ou de battre en retraite, suivant qu'il le jugerait à propos.

Dans la nuit du 14 au 15, il fit un temps affreux qui dura toute la journée du lendemain : cette circonstance fâcheuse ne permit de reconnaître l'ennemi que vers les huit heures. Pendant ce temps l'armée du Portugal se mit en ligne, et vint occuper le mamelon de Nostra-Señora de Ultrera. Le duc de Dalmatie resserra sa droite sur sa gauche, et se mit ainsi en mesure de tourner la droite des alliés et de couper leur communication avec Ciudad-Rodrigo.

Sur les neuf heures, on reconnut une ligne dont la gauche paraissait s'appuyer à Calvarrosa de Arriba, et la droite à Torrecillo de Aldealejada. Elle couvrait des mouvements qu'on remarquait en arrière, et qui indiquaient que l'ennemi se portait, par une marche de flanc, de sa gauche à sa droite, se dirigeant vers les hauteurs de la rive gauche du Rio-Zurguen, afin

de gagner la route qui de Salamanque conduit à Ciudad-Rodrigo. Dès lors, il fut évident que lord Wellington battait en retraite. Le duc de Dalmatie, en se portant rapidement en avant et obliquant fortement à gauche, pouvait atteindre l'armée des alliés, peut-être même en couper une partie; mais il ne s'avança que jusque sur les hauteurs qu'on rencontre à une demi-lieue avant d'arriver à Nostra-Señora de Valbueno, et s'y arrêta, se bornant à observer les mouvements de l'ennemi, qu'on n'apercevait que difficilement, à cause du mauvais temps. Ce ne fut qu'entre trois et quatre heures du soir qu'il fit occuper le plateau de Nostra-Señora de Valbueno par une division d'infanterie, et qu'il poussa sa cavalerie en avant, cherchant à lui faire passer le Rio-Zurguen. Mais il n'était plus temps : ce mouvement fut arrêté sur le ruisseau, devenu un torrent par la quantité d'eau tombée dans la journée, et dont la rive opposée était défendue par 6 pièces d'artillerie, qui tirèrent quelques volées sur la cavalerie. Ainsi, lord Wellington fit sa retraite sans être entamé ni même inquiété, en présence d'une armée de 80 mille hommes des meilleures troupes de France, et on manqua l'occasion de réparer dans une seule journée tous les malheurs de la campagne.

Le comte d'Erlon, qui marchait dans la direction de Salamanque, avec ordre de serrer la queue des ennemis, ne ramassa que quelques traînards. Son avant-garde entra dans Salamanque, et y trouva quelques restes de magasins. Le duc de Dalmatie prit position sur les hauteurs en arrière de Nostra-

Señora de Valbueno; sa cavalerie s'établit dans les villages de la droite du Rio-Zurguen.

Le lendemain, ce maréchal suivit l'ennemi dans la direction de Mantilla; le comte d'Erlon réunit son infanterie à Salamanque, et envoya sa cavalerie sur Rollan, à la droite de l'armée du midi. L'avant-garde de cette armée atteignit l'arrière-garde des alliés à San-Munos, mais le mauvais temps et les mauvais chemins ne permirent pas d'engager une affaire sérieuse. Lord Wellington continua sa marche sur Ciudad-Rodrigo, passa l'Agueda, et mit ses troupes en cantonnements.

Sir John Jones, dans son ouvrage déjà cité, prétend que les alliés ne perdirent pendant la retraite que 50 hommes tués, 150 blessés, et 170 prisonniers. Il est cependant certain que, le 20 novembre, le nombre des prisonniers anglais, portugais et espagnols, conduits au quartier général à Salamanque, était de 3,520, parmi lesquels se trouvait le lieutenant général Paget. On ramassa également une assez grande quantité d'équipages.

La saison, le défaut d'approvisionnements et de moyens de transport, et la situation des affaires, ne permettant pas de suivre les ennemis en Portugal, les armées impériales entrèrent en cantonnements. Celle du midi occupa la vallée du Tage vers Talavéra, partie de la province de Tolède et la Manche; l'armée du Portugal fut répartie dans les provinces d'Avila, de Salamanque, de Toro, de Valladolid et de Palencia. Le roi retourna à Madrid avec celle du centre, et fit occuper les provinces de Ségovie,

de Guadalaxara, et partie de celle de Tolède. Il créa un état-major général, qu'il chargea de la surveillance des diverses branches de services des trois armées, qui, par suite des circonstances, se trouvaient réunies, et destinées désormais à opérer sous ses ordres immédiats.

Le commandement en chef de l'arme du génie fut confié au général de division Léry, celui de l'artillerie au général Dedon, qui fut ensuite remplacé par le général Tirlet, et les fonctions de commissaire ordonnateur en chef et inspecteur aux revues en chef, au commissaire ordonnateur Mathieu Favier et à l'inspecteur aux revues Garreau.

Ayant mis sous les yeux de nos lecteurs la situation des affaires au moment où le roi prit le commandement, et leur ayant fait connaître la cause de chacun des événements malheureux de cette campagne, de nouvelles réflexions ne seraient que des répétitions inutiles; mais on en trouvera quelques-unes à la note sur un passage de l'ouvrage de sir John Jones.

Nous compléterons le précis des événements du règne de Joseph pendant l'année 1812 en Espagne, par quelques faits que nous n'avons pas voulu intercaler dans le récit des opérations militaires, afin que les lecteurs puissent avoir la facilité de suivre ces opérations.

On reçut à Madrid, le 8 février, des nouvelles de Valence : tout était tranquille dans la ville; mais le maréchal Suchet écrivait qu'il n'avait pu faire installer le conseiller d'État espagnol que le roi avait

envoyé dans cette dernière ville avec le titre d'intendant de la province, un détachement de maîtres des requêtes et d'auditeurs du conseil d'État étant arrivé de Paris pour prendre en main l'administration du pays.

Le lendemain 9, Joseph apprit le succès important remporté par le général Guye sur les Espagnols à Siguenza. Le général avait sous ses ordres une partie de la garde royale et le régiment espagnol du colonel Hugo.

A la fin de ce même mois, le maréchal Victor, quittant l'armée du midi pour retourner en France, arriva à Madrid, et donna des détails très-importants sur la situation des affaires en Andalousie. Ces affaires se trouvaient dans un état assez peu rassurant. Il pensait que l'Empereur devait changer de système à l'égard de l'Espagne; et en cela il était parfaitement d'accord avec les idées du roi, qui le traita avec beaucoup de bonté.

Le 3 mars, l'ambassadeur de France annonça enfin officiellement au ministre des affaires étrangères du roi les décrets impériaux relatifs à l'administration civile dans la Catalogne. Cette communication fut accompagnée de formes propres à diminuer le mauvais effet qu'elle pouvait produire sur l'esprit de Joseph. On demanda de nouvelles explications; mais, à compter de ce jour, la Catalogne fut gouvernée réellement par le commandant militaire français. Cette circonstance fit incliner de nouveau le roi vers un projet d'abandon absolu du trône. Quelques jours après, voulant récompenser le zèle de

divers Espagnols attachés à son service, il accorda plusieurs faveurs. Il nomma MM. O'ffarill et Urquijo chevaliers de la Toison d'or. Ces grâces, accordées à des hommes qui jouissaient à juste titre d'une grande considération, furent généralement approuvées.

Le 8 mars, Joseph reçut à quatre heures du matin une estafette de Paris, qui lui apportait des nouvelles de la plus haute importance pour lui, et qui eurent une grande influence sur ses déterminations.

Une lettre du prince de Neufchâtel, en date du 18 février, lui annonçait que l'Empereur avait l'intention de lui confier le commandement de toutes les armées en Espagne. Du reste, on ne lui disait pas un mot des décrets sur la Catalogne.

Le roi communiqua ces nouvelles au maréchal Jourdan, à M. O'ffarill, et au comte de Mélito. Elles amenèrent immédiatement un changement dans les résolutions qu'il était sur le point de prendre. Jugeant qu'il était peu digne d'abandonner les affaires dans le moment même où son frère réclamait de lui un éminent service, il rejeta la pensée d'une abdication. Cependant il ne se fit pas illusion sur les difficultés de sa nouvelle position; il ne se dissimula pas qu'un commandement général dans l'état actuel des affaires était une charge immense. Quel espoir de succès pouvait-il avoir, en effet, avec des éléments si hétérogènes : des maréchaux accoutumés depuis trois ans à une indépendance absolue; un chef d'état-major, homme d'un grand mérite, mais qui, par un concours d'événements indépendants

de lui, n'exercerait probablement jamais une autorité suffisante sur les autres maréchaux, commandants d'armée? L'Empereur se désisterait-il de ses projets à l'égard de l'Espagne? En supposant un grand succès, où devait être la récompense du roi pour un parell acte de dévouement? Telles furent les premières réflexions qui se présentèrent à l'esprit de Joseph.

A la fin de mars, la situation de l'Espagne devint de plus en plus critique. La misère était au comble à Madrid; la famine désolait la capitale; le pain avait augmenté d'une manière alarmante; les Anglais avaient investi Badajos, les guérillas venaient jusque sur les promenades de la ville.

Les choses en étaient là, lorsque, le 31 mars, un officier de Berthier arriva avec une lettre de ce prince, annonçant au roi que l'Empereur le chargeait du commandement en chef de toutes les armées d'Espagne. Cette lettre ajoutait que Napoléon faisait remettre au roi, par son ambassadeur, ses dispositions politiques à l'égard de l'Espagne; et que, quant à la direction à donner à la guerre, le prince se proposait d'en présenter le lendemain les détails.

Quoiqu'on dût s'attendre à cette nouvelle, comme elle ne laissait aucun doute sur la guerre du nord, elle fit une vive impression sur tous les esprits. A partir de ce moment, il ne fut plus question, pour Joseph, de départ, ni de renonciation au trône.

Dans les quinze derniers jours d'avril, on reçut des nouvelles fréquentes de Paris : elles roulaient

toujours sur les préparatifs de la guerre. L'Empereur n'était cependant pas encore parti. A l'égard de l'Espagne, la lettre annoncée par le prince de Neufchâtel, sur la direction à donner à la guerre, se faisait attendre. Quant à la direction politique, une note signée par l'ambassadeur fut remise au ministre des affaires étrangères du roi. Elle traçait la marche que l'on devait suivre, en développant principalement cette idée, « que les Espagnols devaient « être las de la guerre; que la faim, la misère, les « maux qu'ils enduraient, soit de la part des Fran- « çais, des Anglais, soit même de la part de leurs « propres défenseurs, plus redoutables pour eux, « sous le nom de bandes et de guérillas, que les ar- « mées régulières, avaient dû leur faire sentir la « nécessité de mettre un terme à tant de calamités; « qu'on pouvait, en profitant de la disposition d'es- « prit où on les supposait, faire provoquer, soit par « des adresses des corps principaux de l'État et des « municipalités des villes, soit par des écrits faits « adroitement et dirigés contre les Anglais, en épar- « gnant cependant les Espagnols, dont on ne devait « pas dire de mal, la réunion d'une assemblée natio- « nale, sous le nom de cortès extraordinaires, pour « contre-balancer celle de Cadix. Qu'on pourrait ap- « peler à cette assemblée huit cents personnes bien « choisies, dans le nombre desquelles on pourrait « admettre les députés mêmes des cortès de Cadix, « si on pouvait en attirer quelques-uns; que l'on y « appellerait des députés de Castille, de l'Andalou- « sie, de Valence, de la Galice; même qu'on ne fe-

« rait pas difficulté d'en faire venir de la Catalogne, « de l'Aragon, de la Biscaye, de la Navarre et du « Guipuscoa, quoique l'on jugeât cependant que l'on « ne devait pas penser en ce moment à changer la « forme du gouvernement adopté pour ces pro- « vinces.

« Que ces cortès, ainsi composées et réunies d'ici à « six semaines, pourraient faire une constitution « telle que celle des cortès de Cadix, qui, au fond, « n'était qu'une imitation de celle de Bayonne, « à quelques modifications idéologiques près qui « étaient alors à l'ordre du jour, et auxquelles il « fallait bien se prêter.

« Que les choses arrangées ainsi, l'Empereur ne « balancerait pas à faire connaître que tout s'était « fait d'accord entre le roi et lui; que l'indépen- « dance, l'intégrité seraient maintenues, et que les « troupes françaises se retireraient à mesure que « leur présence ne serait plus nécessaire. »

Il ne s'agissait donc plus que de travailler d'après ces données; et c'est à quoi se décida facilement le roi.

La fin du mois d'avril fut signalée par un événement qui lui causa le plus vif chagrin. On apprit que le convoi avec lequel M. Deslandes était parti avait été attaqué par Mina au défilé de Salinas, quoique l'escorte fût très-forte, et qu'il avait été tué en voulant sauver sa femme, tombée au pouvoir de l'ennemi. La mort de M. Deslandes produisit une triste impression sur tous ceux qui le connaissaient, et qui le regrettèrent sincèrement. C'était un homme infiniment

estimable, qui n'avait exercé l'influence que sa place pouvait lui donner que pour faire le bien sans éclat, et souvent à l'insu même de ceux qu'il obligeait.

Le 10 mai, la nouvelle de la prise de Badajos fut officiellement confirmée par une lettre du maréchal Soult, datée de Séville du 15 avril, et qui fut remise au roi par M. Lebrun, aide de camp du duc de Dalmatie. Après ce fâcheux événement, les Anglais ne firent aucune démonstration sérieuse sur l'Andalousie. Aussi, le maréchal Soult, qui s'était avancé sur Villa-Franca, à 5 lieues de Badajos, où il avait appris, le 9 avril, la reddition de cette place, s'était retiré sans obstacle en Andalousie. Il n'y avait eu qu'un engagement peu important entre le corps du général Drouet et la cavalerie anglaise du côté de Llerena, dans les environs de Fuente-Orejuna. Au surplus, il était temps que le maréchal Soult se montrât près de Séville. Ballesteros, avec un corps considérable, s'était avancé jusque dans les faubourgs de cette place; et c'est à une timidité sans exemple, et à une terreur panique qui le saisit, que l'on dut la conservation de tous les établissements militaires de Séville, dont il aurait pu se rendre maître, ou qu'il aurait pu du moins détruire. L'armée du midi reprit sa position; les lignes du blocus de Cadix n'avaient point été abandonnées, et les choses revinrent à peu près dans le même état qu'avant la campagne.

Dans la position centrale de Madrid, il était naturel de concevoir des inquiétudes sur le parti que les Anglais prendraient après s'être emparés de Badajos;

ils pouvaient se porter ou sur l'Andalousie ou sur le maréchal Marmont. Ce dernier s'était avancé jusqu'à Sabogal et même jusqu'à Castel-Franco, qu'il avait occupé le 12 avril. Ayant appris la reddition de Badajos, il s'était retiré sur Salamanque, pour faire une diversion en faveur de l'armée du midi. Cette incertitude dura à Madrid tant que l'on n'eut point de nouvelles du maréchal Soult; et comme avant de les recevoir on fut instruit que le maréchal Marmont s'était retiré, et avait passé la Coa et l'Agueda pour reprendre la ligne de Salamanque, on s'empressa de lui donner l'ordre de se porter au secours de l'Andalousie et de s'avancer par conséquent sur le Tage, afin de pouvoir passer ce fleuve à Almaraz. A peine les ordres étaient-ils partis, que les lettres du maréchal Soult arrivèrent; et de plus les dépêches du maréchal Marmont lui-même, annonçant que lord Wellington était passé sur la rive droite du Tage avec cinq divisions de son armée, s'était avancé sur la Coa, et qu'il occupait Pinel et Lamega, ayant son quartier général à Fuente-Guinaldo. Ainsi, l'armée ennemie menaçait le nord et le midi; et en effet, ce mouvement semblait plus naturel à prévoir, et plus conforme au caractère de lord Wellington. Il fallut donc contre-mander les premiers ordres, et mettre le maréchal Marmont en état de résister à l'ennemi, s'il continuait à marcher sur lui.

Quoique d'autres nouvelles, arrivées le 9 mai au soir, semblassent annoncer que les Anglais s'étaient rapprochés du Tage, on ne fit d'abord aucun changement aux dernières dispositions.

Du côté du nord, les rapports étaient défavorables; les guérillas devenaient de plus en plus audacieuses ; Mina avait échappé à la poursuite du général Dorsenne.

Le maréchal Suchet, à Valence, se plaignait de n'avoir pas assez de troupes pour faire un mouvement sur Murcie : il ne pouvait, disait-il, conserver ses communications avec l'Aragon, ravagé par des bandes nombreuses, et surtout par celle de Villa-Campo, sur la rive droite de l'Ebre. Ce partisan avait enlevé un bataillon italien dans les environs de Guadalupe. Cependant l'armée de Murcie se reformait, et inquiétait l'extrême gauche du duc d'Albuféra, qui assurait n'avoir plus à sa disposition que 9 mille hommes ; il commençait même à n'être pas sans inquiétude sur la conservation de Valence, où la nouvelle de la chute de Badajos avait produit une grande sensation.

L'aspect des événements militaires devint assez inquiétant pour fixer l'attention sérieuse de l'Empereur. Le défaut d'accord, la difficulté des communications, la rareté des subsistances, étaient des causes sans cesse renaissantes, et qui pouvaient précipiter l'armée d'Espagne et le roi dans une série de malheurs incalculables.

Les affaires politiques ne marchaient pas mieux : on travaillait dans le sens indiqué par la note de l'ambassadeur de France. Des articles de gazette, des écrits répandus dans le public, enfin une députation solennelle de la commune et de la municipalité de Madrid, que le roi reçut le 7 mai, et à laquelle

il fit une réponse insérée dans la *Gazette* du lendemain, annoncèrent le but que l'on se proposait, la convocation des cortès. Mais toutes ces idées étaient reçues froidement ; les revers militaires, la disette affreuse, et plus encore peut-être la défiance où l'on était sur les vues réelles de l'Empereur, jointe à la haine qu'on lui portait ainsi qu'à tout ce qui était Français, détruisaient l'effet des discours, des écrits, des insinuations. L'opinion ne se modifiait point ; il était à craindre que cette tentative n'eût pas plus de succès que les autres.

A la fin de mai, la même incertitude, le même malaise régnaient à Madrid. On ne savait pas encore positivement ce que les Anglais allaient faire, s'ils se porteraient au nord ou au midi. Ils n'avaient fait aucun mouvement qui annonçât précisément leurs projets ; ils avaient seulement attaqué et enlevé, dans les premiers jours de mai, les forts sur le Tage (1). Ils s'emparèrent aussi du pont d'Almaraz, qu'ils brûlèrent. On ne savait rien à Madrid que par une lettre assez succincte que le général Foy avait écrite ; il était seulement positif que les forts du Tage avaient été enlevés : c'était assez pour jeter l'alarme dans la capitale, où les malveillants, les insurgés, c'est-à-dire l'immense majorité des habitants, se livrèrent à l'espoir de voir arriver les Anglais.

(1) Ces forts, élevés à grands frais par les ordres de Marmont, et connus sous les noms de *fort Mirabete* et de *fort Raguse*, devaient, suivant les idées du maréchal, suffire à la défense du Tage. On voit combien il s'était trompé. Le comte Drouet ne fit d'ailleurs aucun mouvement pour les secourir.

Des mesures furent prises par le roi, dans la prévision des événements; des ordres donnés en conséquence aux maréchaux Marmont et Soult (1). Mais, par une fatalité singulière, au moment où l'on allait apprendre si ces ordres étaient parvenus au maréchal Soult, un courrier qu'il avait expédié de Séville le 8 du même mois, fut pris à 2 lieues de Madrid, avec sa dépêche, le 25, et l'on ne connut pendant longtemps rien du résultat de ces ordres, ni dans quel sens avait agi le duc de Dalmatie depuis que le roi était chargé du commandement général des armées.

Joseph fut en même temps informé, par des lettres venues de Valence, que l'Empereur avait confié au maréchal Suchet le commandemant général de la Catalogne, de l'Aragon et du royaume de Valence, et prescrit d'employer uniquement à la défense de ce pays les troupes qu'il avait sous ses ordres. Ainsi, c'était déjà une armée détachée du système général du commandement : et comme l'armée du nord s'en prétendait également indépendante; comme le maréchal Soult continuait à agir comme si le roi ne

(1) Le roi avait prescrit au maréchal Soult d'augmenter le corps du général Drouet, comte d'Erlon, et de le prévenir de passer le Tage et d'aller au secours de l'armée de Portugal au premier avis du maréchal Jourdan, afin de mettre le duc de Raguse en état d'arrêter le mouvement des Anglais. Cette disposition, qui pouvait sauver les armées françaises, non-seulement ne fut pas exécutée, mais lorsque le maréchal Soult en eut connaissance il déclara nettement qu'il se refusait à obéir, sous prétexte qu'il ne pouvait pas se priver de ce corps d'armée, ayant à garder l'Andalousie. Il envoya même sa démission au roi, plutôt que d'exécuter ses ordres. (Voir la Correspondance).

commandait pas; comme le maréchal Marmont avait insulté à l'autorité royale en faisant fermer, le 13, les portes de Talavéra au conseiller d'État Amoros, envoyé en qualité de commissaire royal, et en publiant des ordres du jour pour brûler les villages de la province d'Avila qui ne fourniraient pas immédiatement les contributions auxquelles ils seraient imposés; enfin, comme un colonel du 50ᵉ régiment d'infanterie, faisant partie de cette armée, s'était emparé d'un arrondissement de la province de Ségovie, et avait menacé de faire marcher sa troupe contre les commandants de villages faisant partie des cantonnements de l'armée du centre, s'ils opposaient la moindre résistance, on pouvait conclure de tous ces faits que jamais il n'y avait eu anarchie plus déplorable, ni plus de mauvais vouloir dans la concession faite au roi.

Joseph écrivit des lettres très-fortes à l'Empereur et au prince de Neufchâtel; il y dépeignit très-énergiquement sa position, mais elles restèrent sans réponse.

Au milieu de ces désordres et des revers qui en étaient la conséquence inévitable, les bandes prenaient une activité nouvelle. Burgos fut surpris par un corps d'insurgés, l'hôpital brulé; Cuença, occupé pendant quelques heures par l'Empecinado : enfin beaucoup de malheurs, de massacres, d'enlèvements de magistrats, d'employés, de femmes, furent la suite de ces mouvements. Le baron Nardon, Français que le roi avait envoyé comme commissaire royal, périt dans une de ces échauffourées. Ce fut

une perte pour le roi, car il avait
fonctions beaucoup de courage et de

Telle était la situation générale
15 juin. Le pain augmentait tous le
près de 30 sous la livre de Franc
malheureux expiraient d'inanition
Madrid.

La situation politique n'avait p
écrits pour provoquer les cortès, d
réponse à ceux de la junte; de la p
un redoublement d'audace dans c
blait; des mesures féroces contre
de la générosité de la part des Franç
à ces violences : voilà à peu près c
Les esprits semblaient plus aigris qu
leurs, de la guerre du nord allait dé
née de l'Espagne.

L'Empereur était parti le 9, sa
avant son départ : seulement il lui a
son ambassadeur, le 1er juin, qu'i
négociations avec l'Angleterre; qu'
rétablir la maison de Bragance sur
tugal, si l'Angleterre consentait, de
ser l'Espagne à son frère. La gu
donc de nouveau allumée partout.

Ainsi, une partie des difficultés subsistait to
Les généraux en chef étaient peu disposés à
ger sous l'autorité du roi : c'était une gue
plume de tous les jours, qui n'aboutissait
de bon.

A partir de ce moment, les nouvelles de
devinrent plus rares, les envois de fonds le
encore davantage. Non-seulement le milli
mois, promis solennellement, mais même
ciens 500 mille francs, n'arrivaient pas exact

La misère et la famine étaient toujours extr
Madrid; le spectacle des rues était pitoyab
voyait partout des enfants, des femmes éte
mourant d'inanition. Heureusement la récol
nonçait bien; mais il y avait encore longtemp
tendre.

Au commencement de juillet, les événeme
litaires appelèrent toute l'attention de Joseph

Les Anglais avaient passé en force l'Ag
12 juin; ils s'étaient portés sur la Tormès
Salamanque, où ils étaient entrés le 19. Le m
Marmont s'était concentré avec toutes ses for
tre Toro et Zamora, sur les bords du Duero. C
après la nouvelle du mouvement des Angl
avait été fort longtemps sans avoir aucun

croyait pas en état d'attaquer l'armée anglaise avant les renforts qu'il attendait de l'armée du nord (1).

Au midi, le maréchal Soult, toujours persuadé, ou feignant de l'être, que les Anglais n'en voulaient qu'à l'Andalousie, n'avait pas exécuté les ordres du roi.

Le comte d'Erlon n'avait reçu que très-tard de faibles renforts. Le général Hill n'avait point été attaqué, le maréchal Soult ayant prescrit au comte d'Erlon, dans le cas où le général anglais passerait le Tage, *de ne pas le suivre*. Par conséquent tout le poids des forces ennemies de ce côté pouvait, d'un moment à l'autre, tomber sur l'armée du Portugal ou sur Madrid, sans craindre aucune diversion importante de l'armée du midi, sur laquelle on vit bien à Madrid qu'on ne pouvait plus compter.

En Aragon, mêmes difficultés de la part du maréchal Suchet, quoique prononcées moins rudement que par le maréchal Soult. Plutôt que d'envoyer quelques secours sur le centre, l'un et l'autre offraient leurs démissions, si on persistait à les exiger. L'un disait qu'il ne pouvait donner ces secours sans évacuer Valence, et l'autre, sans évacuer l'Andalousie. Enfin, l'esprit d'indépendance, d'insubordination, se développait en quelque sorte en-

(1) Cette circonstance est remarquable, parce que cet aveu rend plus étonnante la détermination que prit peu de temps après le maréchal de combattre aux Arapiles, sans y avoir été forcé par l'ennemi, et avant d'avoir reçu les renforts qu'il regardait alors comme indispensables pour être en état de lutter avec avantage.

core plus depuis que le roi avait le commandement en chef.

La situation politique était toujours la même. Les lettres du roi, que portait M. Deslandes, furent insérées dans la *Gazette de Cadix* du 4 juin : bientôt l'Espagne entière les connut. On prétendit que cette publicité était à l'avantage du roi : les Espagnols virent avec plaisir qu'il était décidé à quitter le trône, si l'on touchait à l'intégrité de la monarchie (1).

La guerre de plume entre les gazettes de Madrid et celles de Cadix continuait. La guerre plus funeste des partis et des bandes prenait plus d'extension de jour en jour; les actes d'atrocité, de vengeance et de barbarie se multipliaient partout.

Les opérations de lord Wellington forcèrent bientôt Joseph à se porter lui-même au secours du duc de Raguse. Après avoir réuni un corps de 14 mille hommes en évacuant la Manche ainsi que la province de Cuença, et ne laissant qu'une faible garnison dans les places, il se mit en route à la tête de ce corps le 21, et alla coucher à l'Escurial. Le lendemain 22, avant son départ, il eut soin de prévenir le maréchal Marmont de son mouvement, en lui prescrivant de passer sur la rive gauche du Duero pour se réunir à lui dans les environs de Penaranda (à 4 lieues de la Tormès, et 6 à 7 lieues de Salamanque), rendez-vous sur lequel il se dirigeait

(1) On verra au dernier volume, dans le récit d'une entrevue du *comte de Survilliers* avec Mina, qu'à cette époque l'opinion était devenue très-favorable au roi, à tel point que les principaux chefs étaient disposés à le reconnaître.

lui-même. Sa Majesté avait multiplié cet avis, qu'il envoya par huit exprès, dans la crainte que le maréchal Marmont ne fût pas prévenu.

Dans la confiance où le roi était que cet avis était arrivé, il partit de l'Escurial le 23 juillet, et le 24 il s'établit à Blasco-Sancho, à 6 lieues environ de Penaranda. Le 25, on allait partir pour Penaranda, lorsque les nouvelles firent changer la marche. Une lettre du maréchal Marmont arrivée à midi, suivie bientôt après d'une autre du général Clausel, donnait connaissance de la bataille des Arapiles.

Cette nouvelle parvint heureusement au roi avant son départ pour Penaranda. Si l'armée du centre se fût mise en marche le matin, elle se trouvait en face de l'armée anglaise, au lieu de rallier les troupes de Marmont, et elle se livrait elle-même.

Le duc de Raguse savait-il ou non que le roi marchait à son secours? Dans la première supposition, il fut bien coupable, si l'envie de vaincre seul lui fit sacrifier de si grands intérêts à un vain désir de gloire (1); dans la seconde, il faut gémir

(1) Il est à remarquer aussi que le roi ne fut instruit de la perte de la bataille des Arapiles que par *les réponses* que le maréchal Marmont et le général Clausel adressèrent d'Arevalo à la lettre que le roi y avait envoyée par un exprès, *lorsque l'arrivée d'un paysan à Blasco-Sancho avait apporté la première nouvelle de cette affaire.* Le premier soin du maréchal Marmont aurait dû être d'instruire le roi des événements, pour éviter que le corps qu'il amenait à son secours, et qui devait faire sa jonction à Penaranda avec lui, ne fût perdu; mais il garda le silence, soit qu'en le rompant il eût fait connaître qu'il avait reçu les premières dépêches envoyées par plusieurs exprès qui lui annonçaient la marche du corps parti de Madrid, soit qu'effectivement il n'eût pas reçu ces premières dépêches.

sur l'étrange fatalité qui le détermina, après une attente de vingt-cinq jours, à ne pas s'arrêter quatre à cinq fois vingt-quatre heures de plus avant de commencer son mouvement. Ce retard eût entièrement changé la face des affaires (1).

Le soir, le roi alla coucher à Lebajos, sur la route de Madrid; et la retraite continua les jours suivants.

Arrivé à Ségovie le 28 juillet à six heures du soir, le roi y passa trois jours, déterminé à ne pas s'écarter davantage de Madrid, et à ne se réunir à

(1) Voici un fait assez singulier, et qui semblerait prouver que le duc de Raguse eut connaissance de la marche du roi :

« Le 14 juillet 1843, M. Sapey ayant remis les insignes de l'Empereur à M. le général baron Petit, commandant l'hôtel des Invalides, suivant les intentions du roi Joseph, ce général nous conduisit (c'est M. de Presle qui parle) à la chapelle Saint-Jérôme, et je me trouvais près du lieutenant-colonel major de l'hôtel, M. Delpire, qui me dit avoir servi à l'armée de Portugal, et savoir un fait que j'ignorais sans doute. Il me le raconta en ces termes : « Quelques « jours avant la bataille perdue aux Arapiles par le maréchal Mar« mont, on trouva, en nettoyant dans un village la maison qui al« lait servir de logement au général de division Sarrut, un petit « morceau de papier roulé qui fut reconnu un double de la lettre « adressée par le roi Joseph au maréchal, pour lui annoncer sa pro« chaine arrivée avec un renfort. »

« M. le colonel Delpire, qui commandait alors l'artillerie de la division Sarrut, atteste positivement ce fait. Le général Sarrut ne dut-il pas donner aussitôt avis de cette lettre, ou plutôt la faire parvenir au maréchal, dans une circonstance aussi importante? Huit expéditions de la même lettre avaient été envoyées au maréchal par huit *propios* ou exprès, dans des directions différentes. On n'avait jamais pu s'assurer s'ils étaient parvenus à leur destination. Le maréchal déclarait n'avoir reçu aucune de ces dépêches: cependant il suffisait d'en avoir une, et le général Sarrut n'aura pas manqué sans doute de transmettre celle que le hasard lui avait fait découvrir dans le logement qui lui était préparé. »

(Nous avons trouvé cette note dans les papiers de M. de Presle; elle est toute de sa main.)

l'armée de Portugal que dans le cas où celle-ci, restant sur la rive gauche du Duero, ferait un mouvement pour se joindre à lui.

Il attendit vainement ce résultat, et l'armée de Portugal continua son mouvement de retraite sur Burgos; les Anglais passèrent ce fleuve à Punte de Duero, et entrèrent à Valladolid. Joseph revint à Madrid le 2 août. Forcé d'opérer sa retraite sur Valence le 10 août, il arriva dans cette ville le 31. Il y fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang; une foule immense était sur son passage, et l'accueillit avec de grandes démonstrations de joie. Il était loin de s'attendre à une si bonne réception. Il descendit à la cathédrale, où l'archevêque chanta un *Te Deum*.

Joseph fit établir dans Valence et dans les environs les familles venues de Madrid. Le maréchal Suchet, tout en montrant beaucoup de déférence au roi, ne voulut cependant rien abandonner de son autorité. La perception des revenus de la province resta entre ses mains; les secours qu'il ne put se dispenser d'accorder à tous ceux qui avaient suivi le roi le furent avec infiniment de parcimonie, et on leur fit sentir plus d'une fois combien leur présence était à charge. Enfin, malgré la répugnance que Joseph témoignait, il fut obligé de renvoyer en France toutes les familles françaises et espagnoles qui l'avaient suivi, et il ne garda auprès de lui que les personnes qui lui étaient attachées directement, ou qui faisaient partie de l'armée. Ce convoi partit le 10 septembre, se dirigeant

sur Saragosse avec une faible escorte, et par une route très-périlleuse. L'inquiétude était extrême chez toutes les personnes qui prenaient intérêt à ces familles.

Pendant son séjour à Valence, le roi s'occupa de faire connaître à l'Empereur, par un mémoire très-détaillé, la suite des événements qui avaient amené sa retraite sur cette ville. Dans ce mémoire il exposait la conduite du maréchal Marmont, et cherchait à prouver qu'il n'était pas présumable qu'il eût ignoré son mouvement de Madrid vers lui. Il chargea le général Desprez de ce rapport, et d'une lettre pour l'Empereur.

Le 12 septembre, le général était prêt à partir, lorsqu'un incident fort extraordinaire fit retarder son départ, le roi ayant désiré que cet incident fût connu de l'Empereur en même temps que les autres détails. Voici en quoi il consistait : Un capitaine de bâtiment marchand, venant de Malaga, ayant relâché au Grao, remit au maréchal Suchet une lettre du duc de Dalmatie pour le ministre de la guerre, le duc de Feltre. Le roi, qui n'avait encore aucune nouvelle certaine du mouvement du maréchal Soult pour l'évacuation de l'Andalousie, crut devoir l'ouvrir, dans l'espoir qu'elle lui donnerait quelques renseignements sur ce mouvement, dont il attendait le résultat avec la plus vive impatience. La lettre était écrite en chiffres; mais comme ce chiffre était commun pour tous les généraux d'armée en Espagne, la dépêche fut promptement transcrite. Elle contenait une accusation contre le roi, assez clairement

exprimée pour le blesser sensiblement : elle présentait sous le jour le plus défavorable sa conduite, et la résolution qu'il avait prise de se porter sur Valence, au lieu de se réunir à l'armée du midi, en Andalousie. Elle allait jusqu'à faire soupçonner les motifs qui avaient déterminé le roi, en le présentant comme cherchant plutôt à faire ce qui lui convenait en qualité de roi d'Espagne (1), qu'à seconder les vues de l'Empereur et à ménager ses troupes. Enfin, le maréchal terminait en manifestant toute la répugnance qu'il aurait à obéir à l'ordre qui lui avait été donné d'évacuer l'Andalousie, et rejetait toutes les conséquences de cette démarche et toute la responsabilité sur Joseph. La lettre que ce dernier écrivit à ce sujet à l'Empereur portait le caractère de l'indignation ; il demandait en quelque sorte des juges entre lui et le maréchal Soult. Elle fut jointe aux autres dépêches dont le général Desprez était porteur. Cet aide de camp partit dans la nuit (2).

(1) Le maréchal Soult fondait particulièrement cette accusation sur des négociations qu'il disait avoir été ouvertes avec les cortès de Cadix, et que l'on a vu plus haut avoir lieu d'après les ordres positifs de l'Empereur. (Voir à la Correspondance la lettre du duc de Dalmatie.)

(2) On sait que Desprez, aide de camp de Joseph, avait été envoyé près de Soult pour le décider à obéir aux ordres du roi ; voici une note curieuse communiquée par cet officier général, la veille de son départ pour l'expédition d'Alger :

« A peine avais-je quitté l'Andalousie, que le duc de Dalmatie s'était occupé de concilier sa propre sûreté avec une désobéissance formelle. Le moyen dont il s'était avisé peut servir à peindre son caractère. Les généraux de division de son corps d'armée furent réunis en conseil secret ; et là, d'un ton ému, il avait annoncé qu'il allait leur faire des révélations aussi pénibles qu'importantes.

« J'ai, leur avait-il dit, de fortes raisons de croire que le roi trahit

Le 18 septembre, des lettres du maréchal Soult parvinrent enfin au roi, annonçant son mouvement, et la prochaine arrivée de l'armée du midi sur la frontière de Valence.

Après la marche de Valence sur Madrid et la Tormès, le roi se trouva à Arevalo le 6 novembre. Il ne tarda pas à être à la tête des trois armées du centre, du midi, et du Portugal.

les intérêts de la France. Je sais, d'une manière positive, qu'il entretient des relations avec la régence espagnole. Son beau-frère, le prince de Suède, lui sert de médiateur. Celui-ci est devenu l'allié des insurgés, et déjà 300 Espagnols destinés à former sa garde se sont embarqués à Cadix. Sujet de l'Empereur et général français, je dois veiller avant tout aux intérêts de mon souverain et à l'honneur de nos armes. Je puis recevoir des ordres qui les compromettent : alors la désobéissance deviendrait un devoir. Dans des circonstances aussi graves, je compte sur votre dévouement à l'Empereur, et sur votre confiance dans le chef qu'il vous a donné. »

« Cette démarche avait été habilement conçue dans le cas où le maréchal aurait voulu prendre un parti violent, et se trouvait justifiée aux yeux de l'armée. D'ailleurs, il pensait que cette excessive défiance ne paraîtrait pas à l'Empereur un crime impardonnable. Pour se mettre à couvert, il avait songé à prévenir le gouvernement français et des inquiétudes qu'il avait conçues, et des précautions que son dévouement lui avait dictées. Les communications par terre étant interrompues, il fit partir de Malaga un aviso chargé de ses dépêches. A peine le bâtiment était-il sorti du port, qu'une corvette anglaise lui avait donné la chasse. Pour échapper à cette poursuite, il était venu se jeter à la côte de Valence. Le capitaine s'étant présenté au duc d'Albuféra, celui-ci prit ses dépêches et les porta au roi. Elles furent ouvertes sur-le-champ, dans l'espoir d'apprendre si le maréchal Soult exécutait le mouvement que le roi lui avait prescrit sur Valence. On y trouva une longue lettre au ministre de la guerre, où le maréchal dénonçait formellement celui dont il se disait l'ami le plus dévoué. Après une longue énumération des faits, le maréchal faisait une vive peinture de la douleur qu'il avait éprouvée. Il aurait voulu se dissimuler la vérité, épargner à l'Empereur des révélations pénibles ; mais le devoir avait parlé plus haut que toute autre considération. »

On voit que le plan arrêté par Joseph, à Fuente-Higuera, avait complétement réussi. Jamais une force plus imposante ne s'était trouvée réunie sur un même point en Espagne, et tout faisait espérer que si l'on parvenait, comme c'était chose facile, à joindre l'ennemi, inférieur en nombre (1) et dans le désordre d'une double retraite, le succès serait infaillible. Cette affaire devait décider du sort de l'Espagne, et pouvait avoir une immense influence sur les destinées de la France.

Le 14, le roi bivouaqua à la ferme de Montellano. La journée du lendemain, qui devait être si décisive et si brillante pour l'armée française, n'eut aucun résultat; elle se passa en manœuvres inutiles, et l'ennemi échappa complétement. Il se retira sur la route de Ciudad-Rodrigo, et, au lieu d'une défaite assurée dont il était menacé, il n'éprouva que quelques pertes insignifiantes (2).

(1) Anglais, 23 mille hommes; Portugais, 20 mille; Galiciens armés par Castanos, 10 mille; le général Hill avait : Anglais, Portugais et Espagnols, 21 mille; troupes espagnoles, 18 mille. Total : 92 mille hommes.

(2) Extraits des notes du comte de Mélito :

« Je vais actuellement indiquer quelles sont, du moins en apparence, les causes qui ont amené ce triste résultat. On doit mettre en première ligne la nécessité où le roi se trouvait de confier le commandement de toute l'armée à un seul général, puisqu'il ne croyait pas devoir l'exercer par lui-même. Le maréchal Jourdan, en sa qualité de major général et de plus ancien maréchal, semblait devoir y être naturellement appelé; mais il y a tout lieu de croire qu'il ne se trouvait pas disposé à l'accepter, dans la crainte de ne pas retrouver, en reprenant le commandement d'une armée, poste qu'il n'avait pas rempli depuis longtemps, les généraux qu'il avait sous ses ordres disposés à le seconder. Je ne sais cependant si ce commandement lui fut offert ou non; je n'ai à cet égard aucune donnée certaine.

Le roi rentra à Madrid le 3 décembre. Jusqu'au 31, aucun événement extraordinaire n'eut lieu en Espagne. Le comte d'Erlon prit le commandement de l'armée du centre, et resta à Madrid. Le général Reille prit le commandement de celle de Portugal. Le maréchal Soult se plaça à Tolède. On resta en quelque sorte dans une espèce d'inactivité; les guérillas seules conservèrent toute leur action. Les communications étaient toujours difficiles, et l'on n'avait plus de courriers que par les convois qui arrivaient

Quoi qu'il en soit, le maréchal Jourdan n'ayant pas pris le commandement, le choix du roi ne pouvait plus tomber que sur le maréchal Soult; mais, au lieu de le lui confier en totalité, il se borna à lui donner le commandement des armées du midi et du centre, et donna au comte d'Erlon, qui jusque-là avait fait partie de l'armée du midi, le commandement de celle de Portugal, à laquelle il était tout à fait étranger; il l'ôta ainsi au général Souham, disposition qui, à la veille d'une bataille, devait exciter chez ce dernier un vif ressentiment. Cette conduite peut être expliquée par des motifs qui me sont inconnus; mais je ne puis dissimuler qu'elle fut regardée, dans le temps, comme un prétexte de mésintelligence ou de mécontentement qui devrait nuire au succès des opérations.

« Il faut maintenant mettre en deuxième ligne la lenteur que le maréchal mit dans tous les mouvements de la journée du 15, et surtout la résolution funeste, suivant l'opinion de plusieurs militaires, que l'on prit d'attendre l'arrivée du comte d'Erlon sur le champ de bataille (*) pour commencer l'attaque, et de n'avoir point porté dès le matin notre gauche sur la route de Ciudad-Rodrigo assez à temps pour s'opposer au mouvement de retraite de l'ennemi. Enfin, et en troisième lieu, le mauvais temps et la pluie continuelle avaient rendu les chemins difficiles, et retardé en effet les mouvements à faire.

« L'histoire démêlera peut-être un jour quelle est celle de ces trois causes qui a le plus influé sur le sort de cette journée; mais, quelle qu'elle soit, jamais occasion plus belle ni plus irréparable n'a été manquée. »

(*) Le comte d'Erlon avait passé la Tormès le 11 à Alba, et se trouvait cependant le 15, de grand matin, à trois ou quatre lieues du champ de bataille.

successivement. Les bulletins de la grande-armée, jusqu'au 28e, étaient parvenus à Joseph. L'armée française était en pleine retraite de Moscou. Ces bulletins, quoique encore environnés d'incertitude, faisaient déjà soupçonner de grands malheurs, qui devaient avoir bientôt une influence funeste, puisqu'ils firent perdre tout espoir de secours en hommes et en argent pour l'Espagne.

Le maréchal Suchet occupait le royaume de Valence, l'Aragon, et la Catalogne.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE ONZIÈME

Joseph à l'ambassadeur de France. Madrid, 1er janvier 1812.

« Monsieur l'ambassadeur, vous avez été témoin, il y a six mois, de l'empressement avec lequel la population de cette capitale accueillit mon retour; je partageai alors ses espérances : je partage aujourd'hui son découragement, et je désire comme elle que l'état actuel cesse le plus tôt possible.

Ma présence ici n'est plus bonne à rien; je dis plus : elle est impossible. Je dois donc désirer de quitter et Madrid et l'Espagne avant que le spectacle plus

prolongé de la misère publique, et ses suites inévitables, ne m'en chassent violemment.

J'ai désiré, Monsieur l'ambassadeur, de vous dire moi-même ces tristes vérités, ne voulant pas qu'elles portassent à son comble le désespoir public, et voulant me réserver d'attendre ici une réponse de Paris, qui, j'espère, ne tardera pas.

Je vous regarde comme le moyen le plus propre à porter à la connaissance de l'Empereur ma position, et à me transmettre sa détermination.

J'ai écrit directement à Sa Majesté Impériale; j'ai écrit au prince de Neufchâtel pendant votre maladie, et je n'ai pas eu de réponse. Je dois croire que l'Empereur a pensé que c'était vous, Monsieur le comte, qui deviez être notre intermédiaire.

Connaissant aussi bien que moi ma position, ayant la confiance de l'Empereur et mon estime, vous êtes plus propre qu'un autre à cette communication.

En retournant en Espagne il y a six mois, j'y ai rapporté de Paris la promesse de voir, au mois de septembre, le commandement et l'administration réunis dans un centre intéressé à la prompte pacification de l'Espagne; la promesse qu'il serait versé à mon trésor à Madrid le quart de toutes les contributions du royaume, celle du commandement des troupes des armées du Portugal, du midi, qui se replieraient dans l'arrondissement occupé par l'armée du centre.

Aucune de ces promesses ne s'est vérifiée, et ce n'est pas ce dont je me plains; j'ai dû croire, et je crois encore, que des événements indépendants de

la volonté de l'Empereur s'y sont opposés jusqu'ici, et l'espoir me reste. Mais il faut passer le temps qui nous sépare de la réalisation de ces espérances, et c'est ce que je ne puis faire sans les secours qui m'ont été promis, et qui ne m'ont pas été envoyés.

Je ne me suis pas plaint de l'occupation, par l'armée du Portugal, des provinces, d'Avila, Tolède, Estramadure, la Manche; de ses excursions dans celle de Ségovie; j'ai au contraire épuisé les magasins de Madrid pour venir à son secours. J'ai cru au-dessous de moi de me plaindre des ordres insolents donnés par le général de l'armée de Portugal, commandant à Tolède, d'occuper Aranjuez, qui, étant une de mes résidences à sept lieues de Madrid, est occupé par ma garde.

Je ne me plains de rien, mais j'expose ma position. Je suis réduit à la province de Madrid; celle de Ségovie est dévorée par le passage des troupes, par les guérillas, et les dépenses locales; celle de Guadalaxara ne suffit pas à ses besoins.

On m'avait promis un prêt d'un million de francs par mois; ce million eût suffi à la dépense de ma maison, de ma garde, et du corps diplomatique.

Les ressources du pays eussent soutenu les autres services; le payement du courant eût fait attendre patiemment le payement de l'arriéré.

Au milieu de tant de contre-temps, mon Trésor n'a reçu que la moitié du million promis; et encore novembre et décembre sont dus. Qu'en est-il résulté? Que les autres services ont été abandonnés, que ma maison s'est soutenue jusqu'ici en engageant à Ma-

drid le peu de diamants dont je me trouvais encore possesseur, et en devant à tout le monde pour les dépenses les plus journalières.

La misère de mes employés civils est si grande, que j'ai tel de mes principaux fonctionnaires publics qui n'a pas de feu chez lui, tel autre qui n'a pas de pain; et il n'est de jour, Monsieur le comte, que je ne donne à des gens à qui il est dû par l'État 10 mille francs d'appointements, *cent francs* (et je vous les nomme).

Dans cet état de choses, l'Empereur peut-il me savoir mauvais gré de lui demander avec une telle insistance le payement exact du million par mois à dater du 1er juillet passé, selon la promesse qui m'a été faite, ce qui ne peut pas être hors de son pouvoir; payement sans lequel je ne puis prolonger mon séjour ici d'une manière convenable à l'honneur de son nom?

Comme ce que je demande est le plus absolu nécessaire, que l'Empereur l'a reconnu, que vous ne pouvez pas ne pas le voir; retarder l'envoi de ces secours, c'est m'exposer à des événements aussi fâcheux qu'imprévus et éclatants. »

Napoléon à Berthier. Paris, 2 janvier 1812.

« Mon cousin, je désirerais que vous me fissiez un rapport destiné à être imprimé, dans lequel vous me feriez connaître ce qui résulte de la correspondance sur l'affaire du général Girard. Il paraît que le général Britche était posté du côté par où venait l'ennemi, et qu'il a été parfaitement surpris, n'étant pas bivouaqué, mais couché dans une bonne mai-

son, et les chevaux de ses hussards dessellés. Je vous dicterai ce rapport; mon but est de frapper l'esprit des colonels et généraux de troupes légères, et de rappeler, en principe, qu'un colonel de chasseurs ou de hussards qui, au lieu de passer la nuit au bivouac et en correspondances continuelles avec ses grand'gardes, se couche, mérite la mort.

Je crois que le maréchal Mortier a des renseignements là-dessus. Comme en cela je n'ai pas en vue l'affaire du général Britche, mais de monter l'esprit de la cavalerie légère, il faut que ce rapport soit bien frappé. »

Jos. à Nap. Madrid, 3 janvier 1812.

« Sire, je profite de l'occasion du général Klopisky, qui se rend près de Votre Majesté, pour me rappeler à son souvenir.

D'après les nouvelles dispositions que Votre Majesté a ordonnées, l'armée du Portugal va retirer les revenus des provinces de l'Estramadure et d'Avila, qui faisaient partie de l'arrondissement de l'armée du centre; la province de Tolède est épuisée par deux armées.

Je suis réduit à Madrid. Valence doit être soumise; je demande à Votre Majesté qu'elle me fasse connaître si elle trouve bon que je m'y rende de ma personne pour quelques mois, et si elle ne trouve pas convenable que cette ville et l'arrondissement qui peut la nourrir, ainsi que les troupes qui doivent la défendre, entrent sous mon autorité directe, et fassent partie de l'arrondissement de l'armée du centre. Votre Majesté a plus de données que moi

pour savoir les troupes que le territoire de Valence, qui ferait partie de l'armée du centre, pourra solder et nourrir. Je pense que, sous tous les rapports possibles, mon voyage dans cette ville est utile. Ma situation est bien pénible. Je désire que Votre Majesté me fasse connaître ses intentions. Je n'entre dans aucun développement, persuadé que Votre Majesté les prévoit tous.

J'attends toujours avec la dernière impatience le million mensuel que la reine et le prince de Neufchâtel m'annoncent.

Si Votre Majesté le trouvait convenable, je pense que le général Belliard ou le général Maurice Mathieu seraient bien propres à commander dans le royaume de Valence sous mes ordres, le maréchal Suchet, ou tout autre officier général, pouvant continuer les opérations militaires sur Alicante et Carthagène.

Je prie Votre Majesté de croire que le seul désir de rendre mon existence ici compatible avec l'honneur, m'engage à faire ces ouvertures à Votre Majesté directement. »

Jos. à Nap. Madrid, 4 janvier 1812.

« Sire, Votre Majesté Impériale connaît ma pénible situation dans cette ville. J'attends toujours, mais je ne reçois pas le million mensuel dont la reine et le prince de Neufchâtel m'annoncent l'envoi. D'un autre côté, l'armée du Portugal a épuisé la province de Tolède pour deux ans; elle va occuper celles d'Estramadure et d'Avila. Je suis réduit à Madrid. Mon existence ici est un sujet d'étonne-

ment pour tout le monde; et bientôt elle serait rendue physiquement impossible, sans le million dont l'envoi est annoncé : mais elle est peu honorable pour moi, puisque je suis à la tête d'un système et d'une administration évidemment disproportionnés avec le peu de territoire où mon autorité directe est reconnue. Je suis loin, Sire, de demander ce que Votre Majesté ne croirait pas devoir accorder : je sais que tant que durera la guerre je ne puis que souffrir; mais cependant il est des choses que je puis faire et que je dois faire, sous peine de passer devant tout le monde pour un homme inepte ou indolent. C'est là où le déshonneur commence, et cet état de choses m'est insupportable.

Il me paraît que la reddition de Valence va offrir à Votre Majesté le moyen de me montrer sous un jour plus favorable que celui où je me trouve placé depuis trois mois. Je demande à Votre Majesté qu'elle veuille bien mettre sous mes ordres directs les troupes destinées à la pacification et à la défense du royaume de Valence; que ce pays soit administré par mon administration, qu'il fasse partie de l'arrondissement de l'armée du centre, que je puisse m'y montrer convenablement; que Votre Majesté fixe le nombre de troupes nécessaires à sa défense, et le territoire jugé nécessaire à la solde et entretien de ces troupes et aux dépenses locales. J'attends impatiemment la décision de Votre Majesté; il m'est pénible de prolonger ici une vie inutile, et bientôt honteuse. Comment puis-je vivre avec des ministres, avoir un conseil d'État, me rappeler

ce que je suis et le nom que je porte, et vivre ici comme les rois fainéants dans leur cloître, sans avoir comme eux la foi, qui leur faisait juger leurs humiliations méritoires aux yeux du ciel ?

Que le maréchal Suchet, Soult, Marmont commandent les armées : je ne refuse rien, je ne demande rien, Sire, de ce que d'autres que moi peuvent faire mieux que moi ; mais je demande à faire mon métier dans la portion du territoire central arraché à l'insurrection, afin que je puisse être connu, et, j'ose le dire, afin que les peuples connaissent le bien qu'ils repoussent, et que la paix devienne bientôt le vœu et l'intérêt de toutes les provinces espagnoles. »

Napoléon à Berthier. Paris, 6 janvier 1812.

« Mon cousin, il y a dans les rêveries du maréchal de Saxe, parmi beaucoup de choses extrêmement médiocres, des idées sur la manière de faire contribuer les pays ennemis sans fatiguer l'armée, qui m'ont paru bonnes. Lisez-les, et mettez-en le contenu dans une instruction qui sera destinée à être envoyée à mes généraux en Espagne. »

Joseph à Berthier. Madrid, 11 janvier 1812.

« Les rapports ci-joints prouveront à Votre Altesse l'inutilité des plaintes portées à Paris sur l'accueil que les corps espagnols font aux déserteurs français. J'ai depuis longtemps pris les mesures les plus sévères pour arrêter cet abus, qui m'est aussi nuisible qu'aux corps français. Malheureusement ce n'est pas dans les corps à mon service que se réfugient les déserteurs, mais bien chez l'ennemi.

2 mille dragons aux ordres du général Boyer

sont passés ici, il y a trois jours, sans avoir été annoncés ; il n'y a pas de désordres auxquels ils ne se soient livrés.

Je désire que l'Empereur détermine quels sont les rapports que je conserve avec les provinces d'Avila et d'Estramadure ;

Quels sont ceux que je dois avoir avec Valence.

La lettre ci-jointe d'un conseiller d'État, homme d'un véritable mérite, prouvera à l'Empereur quelle est ma détresse, et engagera Sa Majesté Impériale à me faire envoyer le million qui m'a été promis. »

Joseph à Marmont. Madrid, 11 janvier 1812.

« M. le conseiller d'État Amoros se rend à Avila, selon vos désirs. Ses instructions sont de correspondre avec moi et mes ministres pour l'exécution des lois et décrets qui ont établi des contributions ; avec vous, Monsieur le duc, et avec les administrateurs espagnols, pour le recouvrement de ces impôts ordonnés par moi, et le versement de leur produit dans les caisses de l'armée du Portugal, en faveur de qui doivent être tournées toutes les ressources des provinces d'Avila et de l'Estramadure, après avoir acquitté les dépenses nécessaires à la perception de ces dernières. »

Napoléon à Berthier. Paris, 14 janvier 1812.

« Mon cousin, préparez les instructions suivantes, que je désire envoyer au maréchal Suchet. Aussitôt que j'aurai approuvé vos dépêches, vous lui manderez qu'immédiatement après la prise de Valence, mon intention est que les généraux, officiers d'état-major polonais, ainsi que les 1er, 2^{e} et 3^{e} régiments de la Vistule, rentrent en France. Vous ferez con-

naître quelle est la route la plus courte pour la rentrée de ces trois régiments. Le gouvernement de Valence restera au maréchal Suchet avec le commandement du 3e corps d'armée d'Espagne, qui sera organisé de la manière suivante : 114e, 121e, 7e, 116e, 44e, 16e, 117e, 5e léger; total, 8 régiments. Aussitôt que je saurai que Valence est pris, je donnerai l'ordre au régiment provisoire d'Aragon, qui est à Pampelune, de se rendre à Valence pour être incorporé dans les 8 régiments et les compléter. Vous me ferez connaître quel sera l'effectif, le nombre d'hommes aux hôpitaux et les présents sous les armes de ces 8 régiments, en y supposant le régiment provisoire incorporé.

Ces 8 régiments seront partagés en 3 divisions, en adoptant la combinaison qui paraîtra la plus convenable. Tous les détachements qui sont en Aragon joindront ces régiments. La cavalerie consistera dans le 4e de hussards et le 13e de cuirassiers. Mon intention est que vous lui prescriviez de m'envoyer toutes les compagnies du train d'artillerie, toutes celles des équipages militaires, toutes les compagnies de mineurs, sapeurs et artilleurs qui lui sont inutiles. A cet effet, vous m'en remettrez l'état dans le plus grand détail, et vous me proposerez l'incorporation des hommes nécessaires pour mettre au complet celles des compagnies qui resteront à l'armée de Valence. Les cadres du train se composeront de tous les hommes à pied qui n'ont pas de chevaux ; les cadres des sapeurs, mineurs et pontonniers se composeront des sous-officiers et

caporaux, et de vingt soldats au choix du capitaine, de sorte que chaque compagnie me revienne forte au moins de trente hommes, afin qu'elle puisse donner l'esprit et le mouvement aux conscrits que j'y placerai. Je suppose que le besoin d'occuper plusieurs points forts et de défendre les côtes lui rendront nécessaire une partie du personnel qui compose l'équipage du siége. Le corps d'armée du maréchal Suchet se trouverait ainsi composé de 20 à 22 mille hommes; il gardera la division napolitaine, forte de 1,200 hommes.

La division Palombini, qui est forte de 5 à 6 mille hommes et de 400 hommes de cavalerie; la division Severoli, forte de 5 mille hommes et 400 chevaux (ce qui ferait 11 mille hommes d'infanterie italienne et 800 chevaux, avec l'artillerie qui leur est attachée); la division Reille, forte de 9 mille hommes et 600 chevaux, formeront un corps d'armée de 20 à 21 mille hommes et de 1,500 chevaux. Cette division se rendra à Tortose, et Reille prendra le commandement de la basse Catalogne.

Vous me ferez ensuite l'organisation de l'artillerie de ces trois divisions; il sera nécessaire de prendre quelques compagnies d'artillerie de l'armée d'Aragon, afin d'organiser le parc.

Vous me ferez une division territoriale de la Catalogne en deux divisions : l'une comprendra Tortose, Mequinenza, Lérida, Tarragone, le Montferrat et Barcelone, en plaçant la limite près Barcelone. Vous consulterez à cet effet le général Guilleminot, qui a été sur les lieux.

Le général Reille pourra porter son quartier général à Tarragone, à Lerida ou à Barcelone; son corps d'armée se trouvera augmenté de la garnison de Barcelone, de celle de Tarragone et de Lerida, hormis les détachements qui feraient partie de la garnison de Girone ou de l'armée de Valence, telle que je viens de la désigner.

Il sera nécessaire que vous voyiez le ministre de la guerre pour avoir tous les détails de l'armée de Catalogne et des différentes places, pour que, dans votre travail, vous me proposiez l'organisation de l'armée de Catalogne, qui recevra tous les détachements de la garnison de Barcelone qui lui appartiennent, et renverra tout ce qui doit appartenir à l'armée de Valence.

La division Caffarelli fera partie également du corps du général Reille, ce qui portera ce corps d'armée à 30 mille hommes d'infanterie et plus de 2 mille chevaux. Il sera chargé de la défense de tout l'Aragon. Le général de division Labbé prendra le commandement de la division Caffarelli.

Le corps d'armée du général Reille portera le titre de corps d'armée de l'Èbre. Vous me soumettrez un projet d'organisation pour toute la Catalogne haute et basse, et sa division en départements, pour son organisation définitive. Maintenir la tranquillité dans le pays, approvisionner fortement Barcelone, seront les principaux objets du général Reille; il maintiendra la communication avec l'armée de Valence, avec celle de Portugal à Valladolid, avec celle du centre à Madrid, et protégera l'Aragon;

il aura pour instruction générale d'avoir toujours une ou deux de ses divisions placées de manière à appuyer fortement l'armée de Portugal, si les Anglais faisaient un mouvement offensif sur Valladolid.

Le général Dorsenne avec toute ma garde rentrerait en France. Le général Caffarelli prendrait le commandement de l'armée du nord à Burgos, et se trouverait avoir les 130^{e}, 34^{e} et 113^{e} régiments (le 4^{e} de la Vistule, étant polonais, rentrerait en France). Faites-moi connaître en détail quelle serait la force de l'armée du nord ; il serait peut-être nécessaire d'y joindre la division italienne Palombini.

Je désire aussi faire un échange : renvoyer à l'armée de Portugal les 4 régiments de marche, et faire venir une division de l'armée de Portugal sur Burgos, de manière que le nombre des hommes s'y compensât. L'armée du nord se trouverait alors suffisamment forte, et composée de bonnes troupes. Vous écrirez au duc de Dalmatie de faire partir sans délai les 3 régiments de la Vistule, le régiment de lanciers de la Vistule, et tous les officiers d'état-major polonais. Cet affaiblissement dans l'armée du midi n'est point de conséquence, et l'ordre sera donné d'exécuter ce mouvement dans les vingt-quatre heures qui suivront la réception de votre lettre. Vous me remettrez un projet pour le recrutement des cadres à retirer des diverses armées, des cadres des compagnies d'artillerie et des bataillons du train, sapeurs ou mineurs, à faire rentrer.

Les trois compagnies de mulets de bât qui exis-

tent aux 3e, 4e et 13e bataillons, à Pau, seront destinées pour le corps de l'Èbre : en conséquence, elles se dirigeront par Pau sous bonne escorte, en profitant de l'escorte qui conduira les prisonniers de Valence jusqu'à Saragosse. Par ce moyen, le général Reille aura 600 mulets de bât qui lui seront d'une grande utilité. Comme ces trois compagnies appartiennent à trois bataillons différents, vous chargerez le général de l'armée de Portugal de s'entendre avec le général Reille pour l'échange, afin qu'un bataillon complet soit à l'armée de Portugal et un au corps de l'Èbre. Enfin proposez-moi de faire venir pour la grande-armée la compagnie du génie qui était à Bayonne, destinée au corps d'observation, une compagnie de pontonniers, une de mineurs et, je crois, deux compagnies d'artillerie qui étaient destinées au même corps. Il restera un personnel et un matériel assez considérables. Mon intention est d'employer les attelages, lorsque je connaîtrai parfaitement l'organisation de ceux qu'a l'armée de Portugal : cette armée, étant en présence des Anglais, a besoin d'une organisation forte en ce genre. Si vous n'avez point d'état de situation, l'aide de camp du duc de Raguse, qui est officier d'artillerie, pourra vous le donner.

J'attache la plus grande importance à ce que l'armée du Portugal ait au moins 100 pièces de canon attelées, avec les approvisionnements convenables. La division Souham doit en avoir 22, l'armée du Portugal 80, la division Bonnet 4 ou 5; cela fait

110. J'estime qu'il lui en faut tout autant, et qu'elle a besoin que son artillerie soit bien attelée et d'un beau calibre. Aussitôt que j'aurai l'organisation de l'artillerie de l'armée du Portugal, du corps de l'Èbre, de l'armée de Valence et des corps d'observation, je donnerai une destination aux mille chevaux du train que j'ai à Toulouse.

Le corps de réserve se trouvant ainsi dissous, faites-moi connaître la destination à donner à chacun, soit pour le corps de l'Èbre, soit pour tout autre; faites-moi un travail très-détaillé sur cela, avec les états à l'appui. Le résultat de ces mesures sera d'affaiblir les armées d'Espagne des 4 régiments de la Vistule, formant 8 bataillons, de 3 régiments polonais, formant 6 bataillons : total, 7 régiments ou 14 bataillons, qui formeront une division d'un merveilleux effet à la grande-armée.

J'ai ordonné que le 40^{e} et le 34^{e} retournassent en France; vous réitérerez les ordres. J'aurai affaibli également les armées d'Espagne du régiment de lanciers polonais, de quelques généraux et officiers d'état-major polonais, et de 22 bataillons de la garde : total, 36 bataillons. Mais j'ai envoyé depuis peu la division Souham, qui est de 14 bataillons; la division Reille, *idem;* la division Caffarelli, *idem :* total, 42. Ainsi, au lieu de perdre, les armées d'Espagne se trouveront gagner.

Il est bien nécessaire que vous fassiez connaître au duc de Dalmatie qu'aussitôt que le 34^{e} et le 40^{e}, ainsi que les 3 régiments polonais, seront partis,

les 9 bataillons de marche qui sont dans le 5e gouvernement, et qui appartiennent à son corps d'armée, partiront pour le rejoindre.

En voyant chez le ministre de la guerre l'état des troupes de la Catalogne, je vous prie de me proposer de resserrer les cadres, et de faire rentrer ceux qui sont propres à recevoir la conscription. »

Joseph à Berthier. Madrid, 21 janvier 1812.

« Je n'ai point de nouvelles du maréchal Suchet, quoique tous les rapports se réunissent pour m'assurer de la reddition de Valence le 9.

Le général Montbrun ne m'a encore rien appris de son expédition. L'ennemi fait un mouvement de 6 mille hommes dans la Manche; il paraît avoir le projet de se porter sur Almaden. J'ai fait donner avis de ce mouvement au général Montbrun : le général Hill s'est avancé à Mérida; le duc de Raguse est aussi prévenu de ce mouvement.

L'empereur doit connaître les troupes et les ressources qui sont à ma disposition. J'attends des réponses à tant de lettres sur cet objet. »

Joseph au prince Cambacérès. Madrid, 22 janvier 1812.

« J'ai reçu la lettre que Votre Altesse Sérénissime m'a fait l'amitié de m'écrire. Je la prie de ne pas douter un instant du plaisir que j'ai eu en pensant aux sentiments que Votre Altesse me conserve; ceux que je lui ai voués sont inaltérables, ainsi que la sincère amitié dont je la prie d'agréer les nouveaux témoignages (1). »

(1) Cambacérès était très-lié avec le roi Joseph. C'est lui qui dit à Napoléon, lorsqu'il partit pour la campagne d'Austerlitz : « Vous

Joseph à Berthier. Madrid, 24 janvier 1812.

« Je reçois la lettre par laquelle Sa Majesté l'Empereur m'autorise à charger M. le maréchal Jourdan des fonctions de chef de mon état-major. Ce maréchal, qui ne refuse ni sollicite aucun emploi, m'a observé que s'il est employé aussi activement, il lui devient indispensable d'être traité comme les autres maréchaux, qui ont 200 mille francs, lui n'en ayant que 100 mille. L'Empereur sentira la justice de cette réclamation, fondée sous tous les rapports. »

Napoléon à Berthier. Paris, 25 janvier 1812.

« Mon cousin, je ne suis pas encore décidé à donner au général Caffarelli le commandement de l'armée du nord; ajournez ce décret. Si le maréchal Suchet persiste à revenir, et que cela soit indispensable pour sa santé, j'enverrai le général Caffarelli commander à Valence. »

Napoléon à Berthier. Paris, 25 janvier 1812.

« Mon cousin, vous écrirez au général Reille que je lui donne le commandement de l'armée de l'Èbre; elle sera composée de 4 divisions actives : 1° la sienne; 2° la division Palombini; 3° la division Severoli; 4° la division Ferino, qu'il organisera avec les 1er d'infanterie légère, 14e, 115e, 5e de ligne.

Dès l'instant qu'il occupera avec son armée active les pays aux environs de Barcelone, la garnison de cette place sera assez forte avec les dépôts des régiments de Nassau, 2e bataillon du 23e de ligne, 2e bataillon du 18e léger, 4 compagnies d'artillerie, les sapeurs et les mineurs.

pouvez être tranquille : tout ira bien en votre absence si c'est le prince Joseph qui vous remplace à Paris. »

Avec ces 4 divisions il doit soumettre définitivement toute la basse Catalogne, maintenir la tranquillité en Aragon, et pouvoir s'occuper de l'organisation de ce pays.

Vous trouverez ci-joint le décret par lequel la Catalogne est organisée en quatre départements; vous en enverrez une copie au général Reille.

La cavalerie du général Reille sera composée des 9^{e} hussards, régiment de chasseurs royaux italiens, régiment de dragons napolitains, 24^{e} de dragons.

Le général Caffarelli ne sera pas nommé au commandement de l'armée du nord. Si le maréchal Suchet ne pouvait pas rester à Valence, on y enverrait le général Caffarelli.

Le général Caffarelli doit envoyer les 2 bataillons du 5^{e} léger à Valence, pour renforcer cette armée.

Ajouter aux ordres du général Reille qu'il peut prendre une compagnie de la légion de gendarmerie qui est à Burgos, pour l'envoyer à Barcelone; cela est utile dans une grande ville.

Ordre au général Dorsenne d'envoyer à l'armée de Portugal les régiments de marche de cavalerie qui lui appartiennent; et à Madrid, ceux des armées du centre et du midi. Si le roi le juge convenable, il les gardera.

Au ministre de la guerre. — Ordonnez au général Decaen d'envoyer à Barcelone tout ce qui appartient au 18^{e} léger et au 23^{e} de ligne.

Au maréchal Suchet, s'il n'a pas besoin du général Musnier, l'Empereur désire qu'il fasse partie du corps d'observation de l'Èbre, afin que le général Reille

lui donne le commandement de l'Aragon et de Saragosse. Écrire au général Reille.

Ordre au roi de faire partir de l'armée un des 4 régiments de dragons qui sont à l'armée du centre pour Valence. Ce régiment devra faire partie de l'armée de Valence, ce pays étant difficile.

Ordre au roi d'occuper Cuença, et de maintenir ses communications avec le maréchal Suchet. »

Joseph à Berthier. Madrid, 25 janvier 1812.

« Je reçois des nouvelles du maréchal Suchet de Valence du 18. Sa communication est établie avec le général Darmagnac, qui a 1 bataillon à Requena. Je n'ai jamais eu aucun rapport du général Montbrun, ni des généraux de l'armée de Portugal qui sont restés à Talavéra. Un employé civil de Talavéra me donne avis, en date du 18, que le général Brenier partait de cette ville le 19 pour Ciudad-Rodrigo, laissant à Talavéra 500 hommes; que depuis 5 jours l'on entend une forte canonnade venant de Ciudad-Rodrigo; que le général Hill est à Cacerès, Perme à Truxillo, et 1,500 Anglais à Placencia. Le maréchal duc de Dalmatie me donne avis, en date du 5 janvier, que, le 31 décembre, la division anglaise et 3 à 4 mille Portugais qui s'y trouvent joints, ainsi qu'un égal nombre d'Espagnols commandés par Murillo et le comte de Perme, sont arrivés à Merida le 1er janvier. Ces troupes se sont portées sur Almenendralejo, d'où notre avant-garde a été forcée de se retirer. M. le général comte d'Erlon réunissait ses troupes, et s'attendait à voir les ennemis développer leur plan. Ses rapports ne vont pas jusqu'à cette époque. M. le

général Philippon écrit de Badajos, le 30, qu'indépendamment des troupes dont il vient de parler, une colonne de 12 à 15 mille hommes, partie de Portalègre et d'Albuquerque, s'était dirigée par Alisida sur Montanchès (on disait qu'elle devait joindre la première); qu'il fait part de ce mouvement à M. le duc de Raguse, et l'invite à présenter ses têtes de colonne dans la direction de Merida, pour dégager sa droite et obliger les ennemis à rentrer en Portugal; qu'il espère qu'il consentira à cette démonstration. Je préviens M. le duc de Raguse de ces mouvements.

Il est malheureux que le duc de Raguse se soit obstiné à faire un grand mouvement sur Valence, et à négliger ainsi le centre de ses opérations défensives et les Anglais. L'Empereur doit savoir que je n'ai pas 3 mille hommes à Madrid. J'apprends à l'instant qu'un chef assez fameux, nommé Manco, vient d'être fait prisonnier dans la province de Guadalaxara avec 150 hommes de sa bande (1). »

Joseph à Berthier. Madrid, 25 janvier 1812.

« Le dixième convoi est arrivé; il n'a apporté que 380 mille francs, le reste ayant été retenu à Burgos. Mes craintes sont à la veille de se réaliser : le mécontentement se manifeste dans les troupes françaises de ma garde au moment où j'en ai le plus besoin. Il y a neuf mois que les officiers ne sont payés; les soldats ne sont pas mieux; beaucoup demandent à rentrer en France, quelques soldats désertent. Je supplie l'Empereur, au nom de ses intérêts les plus

(1) Ce chef de guérillas servit ensuite très-bien Joseph jusqu'en 1813.

chers, de changer l'ordre de choses qui existe ici, dans lequel je ne puis rien ni pour lui ni pour moi; de donner les ordres les plus précis pour qu'on m'envoie de l'argent de Burgos le plus tôt possible.

Les dispersés de Valence se recrutent de nouveau pour les ennemis, moi n'ayant pas de quoi les payer. »

Joseph au vice-roi d'Italie. Madrid, 25 janvier 1812.

« J'ai reçu la lettre que Votre Altesse Impériale m'a fait l'amitié de m'écrire; elle m'a fait un sincère plaisir. J'en éprouve toujours beaucoup en pensant aux sentiments que Votre Altesse me conserve; je la prie de croire que les miens sont invariables. Je sais toutes les bontés qu'elle a eues pour quelques officiers du régiment espagnol qu'elle a passé en revue. Je m'estimerai heureux de trouver l'occasion de renouveler à Votre Altesse les témoignages de ma sincère amitié. »

Joseph à Suchet. Madrid, 26 janvier 1812.

« Mon cher maréchal, j'ai reçu vos lettres des 13 et 18. Je vous félicite de bien bon cœur, et vous remercie de même.

La communication est établie : pour la soutenir, j'ai bien peu de troupes françaises, et je manque d'armes et de chevaux pour les troupes espagnoles. Si vous pouvez me procurer quelques milliers de fusils et quelques centaines de chevaux, vous ferez une bonne œuvre de plus; je les enverrai chercher.

Les Anglais font mine d'assiéger Ciudad-Rodrigo; ils y ont de l'artillerie de gros calibre. Le maréchal duc de Raguse est prévenu, et va marcher à eux avec plus de 50 mille hommes.

Hill a fait un mouvement sur Cacerès; Truxillo, Placencia sont occupés par les Anglais. Les bandes qui se sont jetées dans la province de Guadalaxara ont été battues, celle de Manco a été détruite et son chef pris.

J'ai été sensible à la perte du jeune Adolphe de Villeneuve (1); faites mon compliment à Anthoine et à madame la maréchale. Ne doutez pas de mon amitié. »

Napoléon à Berthier. Paris, 27 janvier 1812.

« Mon cousin, écrivez par l'estafette de ce soir au général Dorsenne que je reçois des nouvelles du mouvement des Anglais sur Ciudad-Rodrigo; que j'approuve fort que dans cette circonstance il retarde la marche de la garde, pour appuyer le duc de Raguse de toutes ses forces ; que le général Montbrun ne doit pas tarder à arriver, puisque le maréchal Suchet a envoyé à sa rencontre pour le faire rétrograder, et qu'il a dû, le 11, se mettre en marche pour retourner à Madrid ; que je compte que le 18 janvier le général Montbrun aura pu être de retour sur Madrid, et être en ligne à la fin du mois; que lorsqu'il sera arrivé, l'armée du Portugal aura pris sa position définitive.

Le mouvement des Anglais paraît avoir été entrepris pour faire diversion au siége de Valence, et parce qu'ils ont eu connaissance du fort détachement que l'armée de Portugal avait fait, et que le désir que j'ai d'avoir ma garde n'est pas tellement

(1) Neveu de la reine Julie, tué au siége de Valence.

pressant qu'il faille la renvoyer avant que les affaires aient pris une situation nouvelle dans le nord. »

Joseph au général Montbrun. Madrid, 27 janvier 1812.

« Je pense, Général, que cette lettre vous trouvera bien près de Tolède. Vous devez avoir été rejoint par les officiers de M. le duc de Raguse, qui vous auront déterminé à le rejoindre le plus tôt possible, les Anglais ayant fait un mouvement sur Ciudad-Rodrigo pendant votre expédition excentrique. Je vous connais trop pour avoir rien à vous dire, et je sais bien que vous n'aurez pas de repos que vous n'ayez rejoint le gros de l'armée.

Je suis bien aise que vous ayez été content des troupes de l'armée du centre, et qu'elles aient contribué aux succès que vous avez obtenus.

Vous connaissez, mon cher général, l'ancienne estime et l'attachement que je vous porte. »

Joseph au général Darmagnac. Madrid, 27 janvier 1812.

« J'ai reçu votre lettre. Il faut tirer toutes les ressources que vous pourrez des pays au delà de Cuença, ceux en deçà étant déjà épuisés et étant obligés de remplir encore bien des obligations. Je ne puis, dans ce moment où l'armée de Portugal fait un mouvement vers Rodrigo, vous envoyer de nouvelles troupes; dans tous les cas, vous devez vous concentrer, si les circonstances l'exigent. Je ne doute pas, au reste, que vous n'ayez bon marché de Bassecourt.

Nous avons besoin de chevaux et d'argent. »

Joseph à Berthier. Madrid,

« Le général Treilhard mande de Manzanarès que les troupes commandées par Murillo ont été

obligées de se retirer, et de renoncer à leurs entreprises sur la Manche. Murillo commande 4 à 5 mille hommes. 27 janvier 1812.

Le général Bigarré me mande que Bassecourt, qui avait marché sur Cuença, a été abandonné par les troupes qu'il commandait (4 mille hommes), et qu'il est en fuite, n'ayant plus avec lui que 300 hommes. Ce moment serait favorable pour recruter les régiments de tous les anciens soldats; il s'en présente beaucoup, mais on manque d'argent.

Le général Montbrun écrit qu'il espère être à Tolède du 1er au 4 février; il écrit d'Alche le 20 de ce mois. Je lui ai écrit par diverses voies pour hâter son retour. »

« J'ai beaucoup causé avec M. le chef d'escadron Galbois, et l'ai chargé de ne rien cacher à Votre Altesse de tout ce qu'il a entendu de ma bouche, convaincu qu'il importe beaucoup au service de l'Empereur que la vérité soit sue. Les maux sont grands, mais il y a encore des remèdes. Joseph à Berthier. Madrid, 30 janvier 1812.

Les deux divisions de l'armée du Portugal, une partie de sa cavalerie, le détachement de l'armée du centre, entraîné avec elles au mépris de mes ordres et de ceux de l'Empereur, ne paraissent pas encore; et cependant l'ennemi est à Truxillo, Placencia, Cacerès, et à Rodrigo. »

« M. le général Montbrun est arrivé hier soir, et est reparti ce matin de Madrid pour Talavéra, d'où il compte se diriger sur Truxillo, et de là, selon les événements, vers Badajos. Il m'a dit qu'il avait Joseph à Berthier. Madrid, 1er février 1812.

reçu cet ordre du duc de Raguse lui-même. Je n'ai aucune nouvelle des opérations des ennemis dans le nord, ni de celles de l'armée du maréchal Marmont; et sans le hasard qui a amené de sa personne M. le général Montbrun, je serais encore à savoir si la vallée du Tage continue à être occupée et défendue par 500 hommes, ou par deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie. J'ignore quelles troupes ont pris Ciudad-Rodrigo, et je persiste encore à conjecturer que l'entreprise sur Ciudad-Rodrigo (quoiqu'elle ait réussi) n'était pas l'entreprise principale, et que l'ennemi a des vues plus sérieuses sur Badajos.

La province de Tolède est encore tout entière occupée par l'armée de Portugal; nous sommes menacés de la famine dans Madrid, et je n'ai pas encore les troupes qui ont concouru à la course d'Alicante. Les embarras sont grands.

L'armée du Portugal emporte avec elle tous les approvisionnements de biscuit des forts de Consuegra, de Tolède, tout le blé et l'argent qu'elle peut enlever; il ne reste plus au Retiro que 600 mille rations, le reste lui ayant été donné.

Le général Montbrun m'a paru plein de zèle et d'ardeur; mais il ne m'a pas caché le peu de confiance qu'il a dans des troupes qui n'ont pas encore pu revenir de l'état où les a réduites la campagne de Portugal, où la crainte du manque de tout a autorisé tous les désordres. Il serait indispensable de changer le plus possible les corps et les officiers.

L'Empereur doit regarder comme une preuve

nouvelle de l'intérêt qui, par toutes les raisons possibles, m'attache à son service et au bien de la France, l'observation que je renouvelle encore aujourd'hui de l'indispensable et urgente nécessité de centraliser dans les mêmes mains la direction des armées et de l'administration, et la direction à donner à l'opinion de toutes les provinces, que le but de la guerre est un et dans l'intérêt des deux nations. Sans ces deux mesures principales, les affaires d'Espagne ne finiront jamais, ou finiront mal pour les armes de Sa Majesté Impériale.

Je prie Votre Altesse de mettre ces observations sous les yeux de l'Empereur, et de bien assurer Sa Majesté Impériale que je ne suis mû dans cette démarche par aucun mobile autre que celui du bien public, et nullement par des passions particulières et des vues personnelles. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 1er février 1812.

« Ma chère amie, je n'ai rien de bon à t'écrire après la prise de Valence. La récolte a été mauvaise, et le blé est très-cher; il y a beaucoup de misère ici; je reçois à peine la moitié de ce qui m'avait été promis à Paris, et je serais impardonnable d'être reparti, si j'avais pu prévoir l'avenir qui m'attendait dans ce pays. Les avantages que je pouvais tirer de la reddition de Valence par le grand nombre de soldats qui abandonnent l'insurrection vont bientôt être perdus par le dénûment où je me trouve et d'argent et de moyens de m'en procurer. Quelle sera la fin de tout ceci? Je l'ignore, et ne veux pas le prévoir. 1° L'unité dans le commandement et

l'administration ; 2° un but fixe et certain offert à toutes les provinces, pourraient encore sauver nos affaires, et il faudrait que l'Empereur fît encore beaucoup de sacrifices d'argent. Sans cela, tout ira mal, et va déjà si mal que, ne pouvant rien, je dois désirer que cela finisse pour moi le plus tôt possible. »

Marmont à Berthier. 5 février 1812.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de vous rendre compte des instructions que j'avais données au général Montbrun, en conséquence des intentions de Sa Majesté, dans le mouvement qu'il devait exécuter afin de seconder les opérations de l'armée d'Aragon. Le général Montbrun, parti à la fin de décembre, s'est dirigé sur la rive droite du Xucar, afin de couper toute retraite à l'ennemi sur le royaume de Murcie, s'il ne se hâtait de s'éloigner de Valence. A son approche, les corps espagnols que le maréchal Suchet avait séparés de la portion de l'armée espagnole qui s'était renfermée dans Valence se retirèrent en toute hâte, partie sur la province de Murcie, partie sur Alicante. La rapidité extrême avec laquelle le général Montbrun les a suivis les a presque anéantis. Il a fait 7 à 800 prisonniers, et il a vu les routes et les campagnes couvertes de déserteurs qui, après avoir brisé leurs armes, se rendaient dans leur famille ; de manière que les corps des généraux Freyre, Mahi, Bassecourt, Saint-Martin et la Carero, qui formaient 12 à 15 mille hommes, en ont à présent à peine 4 mille. Freyre, avec 1,500 hommes, s'est retiré sur Murcie ; le reste s'est retiré sur Alicante avec le général

Mahi. Le général Montbrun s'est porté sur la ville d'Alicante, dans laquelle il a jeté quelques obus et qu'il a sommée; mais la ville étant fortifiée, et le général Montbrun n'ayant pas d'artillerie de siége, et son but d'ailleurs étant rempli, il a effectué son retour conformément aux ordres qu'il avait reçus, et a dû arriver à Tolède le 1er ou le 2 février. Ainsi, il n'y a plus aucune espèce de corps d'armée ennemi dans le midi de l'Espagne. Le général Montbrun a eu lieu d'être très-satisfait de l'esprit des habitants des pays qu'il a traversés. J'aurai l'honneur d'adresser à Votre Altesse le journal de ses opérations. »

Marmont à Berthier. Valladolid, 6 février 1812.

« Monseigneur, j'ai reçu la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 23 janvier. Celle que je lui ai adressée le 13 janvier répond aux reproches qui me sont faits, et me justifiera, j'espère, dans l'esprit de Sa Majesté. Si mon mouvement sur Valence n'a pas été aussi prompt qu'il pouvait l'être, la faute n'en est certes point à moi; elle a pour cause l'état d'anarchie qui règne à l'armée du centre. Je n'ai point donné de contre-ordres, ni hésité dans les dispositions à prendre; et si j'ai été forcé plus tard d'envoyer d'autres troupes au général Montbrun, il n'y a eu d'autres causes que l'inexécution des dispositions qui regardaient l'armée du centre. J'ai reçu, le 13 décembre, l'ordre du mouvement; le 15, le général Montbrun faisait ses dispositions; le 17, il était en marche avec 7 mille hommes et 6 pièces de canon; le 22, il

était à Tarancon. La lettre de Votre Altesse du 21 novembre, dont je vous renvoie le duplicata, porte formellement et textuellement que l'intention de l'Empereur est qu'un corps de 12 mille hommes, composé de troupes de l'armée de Portugal et de l'armée du centre, marche sur Valence : le devoir du général Montbrun était donc d'attendre à Tarancon les troupes que l'armée du centre devait lui fournir, et qui étaient encore en arrière. Cinq ou six jours furent perdus, parce qu'on n'avait fait aucune disposition à l'armée du centre; et toutes ses troupes se réduisirent à presque rien, lorsqu'en même temps je reçus, ainsi que le général Montbrun, la nouvelle officielle que le général Darmagnac avait reçu l'ordre du roi de ne point marcher, et de ne pas se joindre à lui. Il fallait donc, pour que le général Montbrun eût 12 mille hommes, conformément à l'intention de l'Empereur, lui envoyer des troupes de l'armée de Portugal. Ensuite les ordres du général Montbrun étaient de marcher sur Requena, si la chose était praticable; mais il acquit la certitude qu'il était impossible de marcher avec des voitures, soit par la route de Cuença, soit par celle de Tarrozona, et qu'il y avait obstacle sur obstacle par ces communications, sans compter le manque total de subsistances pour les hommes et pour les chevaux. S'il avait pris une de ces communications, il n'aurait pu avoir avec lui ni une cartouche ni un canon; et il s'est dirigé par Albacète, le seul chemin qui lui restât. Je n'ai donc rien à me reprocher; j'ai fait tout ce qui était en

mon pouvoir pour exécuter les ordres de l'Empereur, et j'avoue que je suis profondément affligé de voir que l'Empereur suppose que quelque chose au monde peut balancer dans mon esprit les intérêts de son service. Je croyais être le dernier homme qui pût être l'objet d'une semblable accusation. J'ai eu l'honneur de vous rendre compte du détachement qu'avait fait lord Wellington sur la rive gauche du Tage, et que tout semblait annoncer qu'il avait l'intention de faire le siége de Badajos; la nécessité de me mettre en mesure pour aller au secours de cette place m'a fait arrêter les deux divisions que commande le général Montbrun dans la vallée du Tage; de manière qu'il y a aujourd'hui trois divisions au delà des montagnes, une division dans la province d'Avila, qui occupe tous les débouchés importants, et qui lie les troupes de la vallée du Tage avec celles qui sont en deçà des montagnes. Enfin, quatre divisions gardent tout à la fois la frontière de la ligne de la Tormès; celles de l'Esla et de l'Orbijo feront la communication de Burgos à Madrid, fournissant les forces nécessaires pour lever dans l'intérieur du pays les contributions et faire des magasins; ces quatre divisions étant indispensables dans cette étendue de pays, ainsi que pour ramasser promptement sur le Duero une force respectable, dans le cas où les quatre divisions anglaises qui sont restées sur la Coa feraient un mouvement sur Salamanque pour faire diversion en faveur du siége de Badajos, que je suppose devoir être entrepris. De même que dans le cas où toute l'armée an-

glaise se rassemblerait promptement sur la Coa et marcherait sur la Tormès sans que j'eusse été prévenu de sa réunion, chose qui pourrait bien arriver, parce que je ne suis pas placé de manière à être bien informé de ses mouvements, ce qui m'empêcherait de rallier ma gauche, dont l'arrivée dans la position actuelle sera toujours lente et difficile, j'étais décidé à suspendre la réoccupation des Asturies jusqu'à la rentrée d'une des trois divisions qui sont sur le Tage. Quelque puissants que soient les motifs pour laisser pendant quelque temps encore ces trois divisions dans cette position, je me vois forcé d'en rappeler une pour remplacer celle qui va, conformément aux ordres de l'Empereur, se rendre à l'armée du nord; et je ne pourrai même réoccuper les Asturies que lorsque les circonstances me permettront de disposer d'une des deux divisions qui sont restées dans la vallée du Tage. La division que j'ai désignée est celle du général Bonnet, qui, occupant la province de Léon, est plus à portée qu'une autre de se rendre à Burgos; je vais faire tous mes efforts pour accélérer son mouvement. Je n'ai aucune troupe de l'armée du nord, et tout ce qui lui appartient lui a déjà été envoyé, à l'exception du 31^{e} régiment de chasseurs à cheval, qui se met en marche; je ne me permets jamais de retenir des troupes qui ne me sont pas destinées. Votre Altesse m'annonce que, d'après les nouvelles dispositions arrêtées, l'armée du nord serait en mesure de me soutenir avec deux divisions, si l'ennemi marchait à moi. Je doute que les intentions de

Sa Majesté soient remplies à cet égard, et je n'y compte nullement. Je crois être autorisé à craindre que les troupes qui seront envoyées ne se fassent longtemps attendre et ne se réduisent à peu de chose. Indépendamment des lenteurs qui naissent infailliblement d'une opération qui est concertée, il faut tant de temps ici pour porter des ordres et réunir des troupes, que je doute qu'elles puissent être d'un grand secours pour le moment essentiel. Si Sa Majesté veut que je puisse disposer de nouvelles forces dans un cas déterminé, il serait nécessaire qu'elles fussent à mes ordres et que je susse où les prendre; car si on calcule bien le nombre actuel de mes troupes et le territoire que je ne puis me dispenser d'occuper, et dont était ci-devant chargée l'armée du nord, je suis beaucoup plus faible qu'autrefois. »

Joseph à Berthier. Madrid, 8 février 1812.

« Les avis que je reçois de tous côtés parlent de la marche de l'ennemi sur Badajos. J'ai écrit à Votre Altesse Sérénissime par le chef d'escadron Galbois; je m'affermis de plus en plus dans la même manière de voir.

J'ai reçu de M. le général Dorsenne la lettre dont j'envoie ci-joint copie à Votre Altesse, et je n'ai point de nouvelles de M. le duc de Raguse depuis sa lettre du 22 janvier, dont ci-joint copie.

Je prie Votre Altesse de mettre sous les yeux de l'Empereur l'état actuel des choses ici. Je ne puis penser qu'il soit dans les intentions de Sa Majesté Impériale qu'il se prolonge longtemps : j'ignore

quels sont les mouvements de l'ennemi et ceux de l'armée française destinée à couvrir Madrid, les généraux de l'armée du Portugal n'envoyant aucun rapport.

Les hussards hollandais sont partis avec le chef d'escadron Galbois : l'Empereur leur laissant le choix d'entrer dans sa garde, ils ne pouvaient pas hésiter. »

Joseph à Berthier. Madrid, 10 février 1812.

« Le général Montbrun m'écrit de Talavéra, en date du 5, que les troupes du 5e corps étaient à Merida et dans leurs anciennes positions sur la Guadiana, qu'elles avaient reprises depuis le 14 janvier;

Que, le 28 janvier, le comte d'Erlon avait son quartier général à Villa-Franca;

Qu'il n'avait pas encore pu se procurer des renseignements sur la marche de l'armée anglaise depuis la prise de Ciudad-Rodrigo; qu'on l'avait assuré néanmoins que, depuis cette époque, l'ennemi s'était retiré en Portugal, et avait dirigé des troupes sur Elvas;

Que le général Hill se serait retiré sur Campo-Mayor, et aurait quitté la Guadiana du 9 au 12 janvier;

Qu'il n'a pu se procurer aucun rapport sur ce qui se passe à Badajos.

Le général Montbrun supposait toujours à l'ennemi le projet de faire le siége de Badajos.

A Campo-Mayor, il y a beaucoup d'artillerie de siége et légère, ainsi que beaucoup de munitions de guerre venues de Lisbonne, et destinées pour le

siége de Badajos. Dans plusieurs villages aux environs de Badajos et Campo-Mayor, on a fait beaucoup de fascines et de sacs à terre; on dit aussi que lord Wellington a fait passer un grand nombre de troupes sur la rive gauche du Tage, se dirigeant sur Porto-Alègre.

Que M. le maréchal duc de Raguse venait de lui envoyer un ordre, en date du 27 janvier, par lequel il le prévient qu'ayant avis que le général Hill avait repassé la Guadiana, et s'était retiré sur Campo-Mayor, il devait suspendre le mouvement qui lui avait été précédemment ordonné par ce maréchal pour marcher au secours de Badajos. D'après cet ordre, le général Montbrun s'est décidé à rester sur les bords du Tage.

Je n'ai aucune nouvelle du duc de Raguse.

Je viens de recevoir l'avis, de Siguenza, que les troupes aux ordres de l'Empecinado ont été totalement détruites; il y a 1,200 prisonniers; le nombre des morts ou blessés est du double. Je n'ai pas encore reçu le rapport officiel. »

Joseph à Marmont. Madrid, 10 février 1812.

« Monsieur le maréchal, je viens d'apprendre par le général Montbrun qu'il avait ordre de suspendre le mouvement ordonné en faveur de Badajos. L'armée de Portugal occupe encore Tolède, et s'étend jusque près d'Aranjuez.

Il est fâcheux qu'elle n'ait point encore exécuté les mouvements prescrits par les dispositions de l'Empereur, qui désigne le territoire de l'armée du Portugal; j'espère que ces dispositions vont être

exécutées, sans quoi nous ne saurons bientôt plus sur quoi compter.

J'ai donné l'ordre pour que l'on verse de Tolède 3 mille fanégas de blé au magasin de l'armée du Portugal. Ce versement est effectué. J'ai fait mettre à la disposition de la même armée 200 mille rations de biscuit qui sont encore à Madrid; mais il est impossible de faire plus.

J'ai fait donner l'ordre à M. le chef d'escadron Moralez (1) de se rendre à Madrid, où je compte lui donner un commandement qui lui sera avantageux, et qu'il exercera mieux qu'un autre.

Je vous prie, Monsieur le duc, de vouloir bien faire recommander au gouverneur d'Avila de le faire partir le plus tôt possible avec son ancienne compagnie. »

Berthier à Marmont. Paris, 11 février 1812.

« L'Empereur regrette, Monsieur le duc, qu'avec la division Souham et les trois autres divisions que vous aviez réunies, vous ne vous soyez pas reporté sur Salamanque pour voir ce qui se passait. Cela aurait donné beaucoup à penser aux Anglais, et aurait pu être utile à Ciudad-Rodrigo. Le moyen de secourir l'armée dans la position où vous êtes, c'est de placer votre quartier général à Salamanque, d'y concentrer votre armée en en détachant une division sur le Tage, de réoccuper les Asturies, et d'obliger l'ennemi à rester à Almeida et dans le nord, par la crainte d'une invasion. Vous pourrez même

(1) Ancien chef de guérillas, qui s'est très-bien conduit au service de Joseph.

marcher sur Ciudad-Rodrigo, si vous avez l'artillerie de siége nécessaire (votre honneur y est attaché), prendre cette place; ou, si le défaut de vivres ou d'artillerie vous forçait d'ajourner cette opération, vous pourriez du moins faire une incursion dans le Portugal, et vous porter sur le Duero et sur Almeida. Cette menace contiendrait l'ennemi.

L'armée du midi est très-forte; l'armée de Valence, qui a aujourd'hui ses avant-postes sur Alicante, dégage sa droite.

La position que vous devez prendre doit donc être offensive de Salamanque à Almeida. Tant que les Anglais vous sauront réunis en force à Salamanque, ils ne feront aucun mouvement; mais si vous allez de votre personne à Valladolid, si vos troupes sont envoyées se perdre sur les derrières, si surtout votre cavalerie n'est pas en mesure après la saison des pluies, vous exposerez tout le nord de l'Espagne à des catastrophes.

Il est indispensable de réoccuper les Asturies, parce qu'il faut plus de monde pour garder la lisière de la plaine jusqu'à la Biscaye que pour garder les Asturies. Puisque les Anglais se sont divisés en deux corps, un sur le midi et l'autre sur vous, ils ne sont pas forts, et vous devez l'être beaucoup plus qu'eux. La lettre que je vous ai écrite, et que vous avez reçue le 13, vous a fait connaître ce que vous deviez faire; menacez les Anglais : et si vous croyez pour le moment ne pas pouvoir reprendre Ciudad-Rodrigo, faites réparer les chemins qui mènent à Almeida, faites fortifier

Salamanque, réunissez vos équipages de siége, envoyez de gros détachements sur Ciudad-Rodrigo : cela contiendra les Anglais, ne fatiguera pas vos troupes, et aura bien moins d'inconvénients que de vous disséminer encore, comme vous le proposez.

Je suppose que Montbrun est arrivé, et que vous avez enfin réuni votre armée.

La prise de Valence a beaucoup fortifié l'armée du midi, et il faut que vous supposiez les Anglais fous, pour les croire capables de marcher sur Badajos en vous laissant à Salamanque, c'est-à-dire en vous laissant arriver à Lisbonne avant eux. Ils iront dans le midi. Si, par des mesures mal calculées, vous détachez 2 ou 3 divisions sur le Tage, vous les rassurerez : cela dit que vous ne voulez rien faire contre eux.

Je vous le répète donc, l'intention de l'Empereur est que vous ne quittiez pas Salamanque, que vous fassiez réoccuper les Asturies, que votre armée s'appuie sur la position de Salamanque, et que vous menaciez de là les Anglais. »

Napoléon à Clarke. Paris, 17 février 1812.

« Monsieur le duc de Feltre, donnez ordre que les intendants, les préfets et sous-préfets que j'ai nommés pour la Catalogne soient partis dimanche prochain pour leur destination. Prévenez-en les généraux commandant dans ces provinces. Il faut que ces administrateurs n'aient point de prétentions ridicules ; ils doivent aider les gouvernements et non les contrarier, et mettre de la régularité dans leur administration. »

Napoléon

« Mon cousin, écrivez au baron Dudon qu'il a

tort de s'immiscer dans les opérations militaires; que j'ai vu avec peine ses rapports sur cet objet; que cela ne le regarde pas; que tout ce qu'il devait faire était d'envoyer les journaux espagnols au général Dorsenne, sans se mêler de réflexions; qu'il a trop peu d'expérience du métier pour condamner ou approuver les généraux. » À Berthier. Paris, 18 février 1812.

« Le major général écrira au duc de Raguse que j'ai lu ses lettres du 6 février; que je suis extrêmement peiné qu'il ait envoyé la division Bonnet à l'armée du nord; que cette division est la seule qui puisse occuper avec profit les Asturies, parce que le soldat connaît le pays et les habitants; qu'il valait mieux ne rien envoyer à l'armée du nord, et renvoyer la division Bonnet dans les Asturies; que mon intention est que, dans quelque endroit qu'elle se trouve, elle retourne dans cette province; que, pour le nord, il vaut mieux avoir la division Bonnet dans les Asturies qu'à Burgos; que l'armée du Portugal est en l'air, et que la communication de..... avec Irun n'est pas tenable, si l'on n'a pas les Asturies; qu'il faut occuper les Asturies quand on est à la hauteur de Salamanque, et occuper les lignes de postes et de Reynosa, quand on est à la hauteur de Valladolid ou de Burgos; mais que laisser les paysans maîtres des montagnes communiquant avec la mer, c'est le plus grand malheur qui puisse arriver en Espagne; que la population de la Galice refluera dans les provinces occupées par l'armée; que l'expérience a prouvé cette théorie; que quand le duc Ordre de Napoléon. 20 février 1812.

d'Istrie fit évacuer les Asturies, tout ce pays fut en mouvement; qu'il faut plus de 6 mille hommes pour garder les montagnes: qu'on les place dans les Asturies ou à Santander, c'est la même chose, avec cette différence qu'en les plaçant à Santander, ils ne couvrent pas le royaume de Léon et n'occupent pas cette province, qui est la plus importante pour les insurgés.

Que je mets à sa disposition la division Bonnet à cet effet; qu'il la fasse diriger sur les Asturies par le chemin que le général Bonnet jugera le meilleur; que vous lui avez fait connaître que Sa Majesté n'approuve pas la dissémination de son armée; qu'elle ne voit dans sa conduite que du tâtonnement. Comment, à Valladolid, prétend-il être instruit à temps de ce que fera l'ennemi? Cela n'est possible dans aucun pays, et surtout dans un pays insurgé. Comment préjugera-t-il ce que fera l'ennemi, étant à Valladolid? Que vous ne pouvez que le lui reprocher; que Sa Majesté ne voit d'opération honorable pour ses armes que d'occuper Salamanque; d'avoir des avant-gardes légères faisant le coup de fusil sur les frontières de Portugal et avec Ciudad-Rodrigo; d'avoir son armée centralisée autour de lui, à quatre ou cinq marches. Que jusqu'à ce que l'armée du centre ait pu placer des troupes à Almaraz, que l'armée de Portugal ait occupé Salamanque, et que l'opération du duc de Dalmatie sur Merida et Badajos ait de l'influence sur l'ennemi et se soit fait sentir, il peut laisser une division légère prête à le rejoindre sur Talavéra, occupant Almaraz; que lorsqu'il

aura occupé Salamanque, que ses avant-postes auront pris cette direction, et que cette espèce de vésicatoire militaire aura fait son effet sur l'ennemi, il pourra faire rapprocher de lui la division qu'il aura laissée sur le Tage, et que l'armée du centre pourra donner ses troupes pour garder la vallée; qu'il s'occupe trop de ce qui ne le regarde pas, et pas assez de ce qui le regarde; que sa mission a été de défendre Almeida et Ciudad-Rodrigo, et qu'il a laissé prendre ces places; qu'il a le nord à maintenir et à administrer, et qu'il abandonne les Asturies, c'est-à-dire le seul moyen de le maintenir et de le gouverner; qu'il va s'embarrasser si lord Wellington envoie une ou deux divisions sur Badajos, quand Badajos est une place très-forte, et que le duc de Dalmatie a 80 mille hommes, lorsqu'il peut être secouru par le maréchal Suchet; enfin, lorsque, si lord Wellington marchait sur Badajos, il a un moyen sûr, prompt et triomphant de le rappeler, celui de marcher sur Ciudad-Rodrigo et Almeida.

Que son armée se compose de 8 divisions; qu'une division doit rester dans les Asturies; qu'il ne doit y compter que pour la faire marcher sur la Galice; que quand même, après une bataille avec les Anglais, il serait battu, il ne doit pas faire évacuer les Asturies par cette division, mais la faire filer par les montagnes à sa droite; que les coups de fusil arriveront en peu de jours à Montdragon, si l'on n'occupe pas les montagnes; que la division des Asturies est une division qui, en cas d'évacuation de Salamanque, de Valladolid, devrait suivre le mou-

vement dans les montagnes, sans quoi la position de Burgos ne serait pas tenable, pas même celle de Vittoria; que d'ailleurs, encore une fois, il a à lutter non-seulement contre l'armée anglaise, mais aussi contre la Galice; que ces 6 mille hommes, qui se porteraient en avant par les débouchés de la Galice, contiendront cette province; que l'on peut dire que 6 mille hommes dans les Asturies équivalent à 18 mille qu'il faudrait de plus à Astorga et sur le littoral; que les insurgés sans communications, après la prise de Valence, étaient au désespoir; que l'arrivée des bandes à Potu et à Oviedo, et le rétablissement de leurs communications avec la cour, leur ont rendu le courage; et tout cela, par défaut de réflexion et de connaissance des localités.

Qu'en résumé, de ses 8 divisions, une doit être dans les Asturies, et n'en point bouger; que les 7 autres doivent être réunies autour de Salamanque, ce qui lui fait une armée de 50 mille Français, avec une artillerie de 100 pièces de canon, lesquels, dans un terrain étudié, couvert par des bouts de flèche, ayant leurs vivres assurés et leur appui à Salamanque, ne seraient pas vaincus par 80 mille hommes; que, toutefois, il faut bien se garder de faire à Salamanque un camp retranché; que les Anglais le croiraient sur la défensive, et n'auraient plus de crainte; et que c'est une place forte qu'il faut avoir à Salamanque. »

Joseph au général Darmagnac.

« M. le baron Nardon, qui vous remettra cette lettre, est chargé de l'administration supérieure de

la province de Cuença; il aura sous ses ordres le préfet et le sous-préfet. Madrid, 20 février 1812.

J'ai une très-grande confiance en M. Nardon, qui est un administrateur consommé, et j'espère que l'ordre de choses qu'il établira dans la province de Cuença pourra servir de modèle aux autres provinces; mais il faut, pour cela, que je compte autant que je le fais sur votre désir de contribuer au bien. Donnez-lui donc tout l'appui dont il aura besoin, et reposez-vous entièrement sur lui du soin de l'administration.

J'espère que, pouvant donner tout votre temps aux opérations militaires, les bandes seront bientôt détruites, et la tranquillité rétablie dans la province. »

« Le major général écrira au duc de Raguse qu'il a mal compris mes intentions sur Valence; que j'ai ordonné de faire marcher sur cette place 12 mille hommes, en comprenant les troupes de l'armée du centre; que j'ai entendu que ce mouvement se ferait par Cuença; qu'il y avait déjà à Cuença 4 mille hommes, que le roi en donnerait 3 mille autres, et que c'était donc 3 à 4 mille hommes de l'armée de Portugal à faire filer sur Cuença; que ses plaintes ne sont pas fondées; qu'il aurait été insensé au roi de se porter de Cuença sur Albacète; que ce mouvement aurait permis à l'ennemi, qui était à Requena, de marcher sur Madrid; qu'il était évident que cette opération d'Albacète ne pouvait se faire à moins de forces immenses, puisqu'elle

Napoléon à Berthier. Paris, 22 février 1812.

demandait une grande ligne d'opération, et qu'elle n'aurait pas donné de résultat pour la prise de Valence : car si le maréchal Suchet avait été battu au passage des lignes, cette opération ne signifiait rien; que l'art de la guerre ne consiste pas à diviser ses troupes; que l'opération de Cuença par Requena, communiquant par la gauche avec le maréchal Suchet avant d'attaquer, était une véritable opération militaire; que 3 mille hommes de plus, avec le général Darmagnac, n'auraient affaibli en rien l'armée de Portugal; que les Anglais ne s'en seraient pas aperçus; que cette opération eût même pu se faire en envoyant des troupes de l'armée du centre, et en remplaçant par des troupes de l'armée de Portugal ces troupes qui se seraient portées sur Cuença; que sans doute la route de Cuença n'est pas bonne pour l'artillerie, mais qu'il n'y avait pas besoin d'artillerie contre les insurgés, et que d'ailleurs le maréchal Suchet en avait; que c'est une faute du duc de Raguse qui n'est pas justifiable, puisqu'il était devant l'ennemi, et qu'il est évident qu'il exposait tout le nord de l'Espagne; que s'il eût fallu faire une grande opération d'armée, on eût préféré la faire faire par le duc de Dalmatie, et l'on eût prévu le cas où les Anglais auraient marché sur Madrid ou sur Salamanque. »

Berthier à Napoléon. Paris, 23 février 1812.

« Sire, le 8 de ce mois, j'ai eu l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté une lettre de Sa Majesté Catholique, relative au traitement que sollicite le maréchal Jourdan, s'il est chargé des fonc-

tions de chef d'état-major de l'armée du centre.

Je joins ici celle que je reçois de ce maréchal sur le même sujet. Il n'a d'autre désir que de faire ce que Votre Majesté jugera utile à son service ; mais il pense que s'il doit être chargé de ces nouvelles fonctions, l'ordre doit lui en être donné directement par le major général, au nom de Votre Majesté. Il demande en même temps si, dans ce cas, il conservera le gouvernement de Madrid, et si l'intention de Votre Majesté est qu'il suive le roi, s'il s'éloigne de la capitale.

Le maréchal Jourdan représente ensuite que son traitement n'est en ce moment que de 40 mille francs comme maréchal, et de 60 mille francs comme gouverneur de Madrid ; tandis que les autres maréchaux employés en Espagne reçoivent 40 mille francs comme maréchaux, 40 mille francs comme généraux en chef, et 120 mille à titre de traitement extraordinaire, ce qui leur fait un traitement double du sien.

Il espère que si Votre Majesté ordonne qu'il remplisse les fonctions de chef d'état-major du roi, elle daignera accueillir la demande qu'il fait d'être traité comme les autres maréchaux, ou du moins qu'elle lui accordera les 40 mille francs qui leur sont alloués comme les généraux en chef, somme qui a été constamment payée aux maréchaux en activité de service. »

« J'ai reçu la lettre par laquelle Votre Altesse m'a témoigné la peine que l'Empereur a éprouvée en

Joseph à Berthier. Madrid,

26 février 1812. apprenant par M. le maréchal duc de Dalmatie que la totalité du régiment de Hesse n'était pas encore entrée à Badajos.

Il y a plus de six mois que ce régiment a reçu l'ordre de quitter l'armée du centre pour se rendre à Badajos; il n'est resté dans cet arrondissement ni canonniers, ni soldats, ni aucun autre individu de ce régiment. Je me rappelle avoir envoyé à l'armée de Portugal une lettre de Votre Altesse sur cet objet, il y a déjà plusieurs mois. J'ai engagé le général Daultanne à écrire aux généraux de l'armée de Portugal dans le même sens, en leur faisant sentir l'importance que l'Empereur met à l'entière et stricte observation de ses ordres relativement à ce régiment. »

Joseph à Berthier. Madrid, 27 février 1812. « Votre Altesse trouvera ci-joint le rapport du général Dedon, commandant l'artillerie, sur les différends survenus entre M. le duc de Raguse et le général Ranché. Tout ce qui existait ici en artillerie, en vivres, a été mis à la disposition de l'armée du Portugal; mais rien ne peut suffire. Je continue à ignorer entièrement ses opérations; je ne connais que les malheurs du pays qu'elle occupe. »

Napoléon à Berthier. Paris, 29 février 1812. « Mon cousin, écrivez au général Reille que je donne ordre au général Decaen de se concerter avec lui pour cerner Urgel et occuper les vallées de Puycerda. Faites-lui connaître l'incursion que les bandes viennent de faire sur le territoire, et la nécessité qu'il y a de s'emparer d'Urgel pour mettre un terme à ces insultes. Mandez-lui qu'il faut qu'à

cet effet il fasse déboucher une forte colonne ou sur Berga ou sur Urgel ; qu'il inquiète les ennemis, et qu'enfin il concerte ses mouvements avec ceux du général Decaen. »

Berthier à Clarke. 1er mars 1812.

« D'après les intentions de l'Empereur, Monsieur le duc de Feltre, je préviens le général Reille que le général Decaen a l'ordre de se concerter avec lui pour cerner Urgel et occuper les vallées de Puycerda. Je lui ai fait connaître l'incursion que les bandes viennent de faire sur notre territoire, et la nécessité de s'emparer d'Urgel pour mettre un terme à ces insultes. Je lui ai mandé qu'à cet effet il doit faire déboucher une forte colonne ou sur Berga ou sur Urgel, inquiéter les ennemis, et enfin concerter ses mouvements avec ceux du général Decaen. Je pense que Votre Excellence a donné des instructions à ce général dans le même sens. »

Jos. à Nap. Madrid, 1er mars 1812.

« Sire, M. le duc de Bellune pourra éclairer Votre Majesté sur bien des points. Je désire qu'il résulte des vérités qu'il peut dire, si Votre Majesté les lui demande, un changement favorable aux intérêts et à la gloire des armes de Votre Majesté. J'attends impatiemment le terme de l'état où je me trouve; il ne peut empirer. Je désire vivement une solution : quelle qu'elle soit, elle me conviendra, dès qu'elle sera dans les vues de Votre Majesté ; mais il m'est impossible de supporter plus longtemps l'état actuel. J'ai écrit il y a deux mois ; M. de Laforest a dû écrire aussi à M. le duc de Bassano. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 1er mars 1812.

« M. le duc de Bellune, qui te remettra cette lettre, est chargé d'une lettre pour l'Empereur, dont ci-joint copie. Si mon sort ne doit pas changer, il ne me reste qu'à retourner à Mortefontaine. Écris-moi la vérité, et dis à l'Empereur qu'il ne trouve pas mauvais que je prenne enfin le seul parti qui me reste.

Les événements de Valence, ce que l'on dit de la Catalogne, ont détruit le moral de l'opinion. Je ne commande rien. Le pain vaut ici 18 sous la livre (1); les gens meurent de faim dans les rues. Que te dirai-je de plus? »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 1er mars 1812.

« Ma chère amie, M. Sauvain, chef de division à la secrétairerie d'État, se rend à Paris; tu peux lui confier toutes les lettres dont tu voudrais assurer l'inviolabilité; il a un chiffre. Je te recommande les trois nièces de M. Urquijo, qui se rendent à Paris pour y être en éducation.

Je t'embrasse. Il faut que tout cela finisse vite; sache ce que veut l'Empereur, et assure-le bien, *si ma présence en Espagne gêne le moins du monde ses projets, que je m'estimerai heureux de le savoir, et de me rendre à Mortefontaine.* D'ailleurs, ma santé n'est plus aussi bonne qu'autrefois; l'âge arrive, et nous n'avons pas d'enfants mâles. Je serai bien aise d'arriver en France avec son approbation : *la retraite est ce que je désire, si la monarchie est démembrée.* »

(1) Un peu plus tard, il valut jusqu'à 30 sous.

Joseph à Victor. Madrid, 7 mars 1812.

« Monsieur le maréchal, les nouvelles que je reçois de l'Andalousie et des autres provinces me font désirer de plus en plus que l'état actuel cesse. Je vous prie de ne rien cacher à l'Empereur de tout ce dont je désire que Sa Majesté Impériale soit instruite; je compte beaucoup sur le courage que vous inspire le dévouement que vous portez à l'Empereur, et je compte aussi sur l'intérêt que vous m'avez montré depuis longtemps.

Ne doutez jamais, Monsieur le duc, de ma sincère estime et de mon inaltérable attachement. »

Napoléon à Berthier. Paris, 8 mars 1812.

« Mon cousin, renouvelez l'ordre au général Reille de se porter sur Berga et sur la Cerdagne française, pour déloger les insurgés. Il n'est que trop vrai qu'ils se nourrissent de France, et qu'ils sont cantonnés à Puycerda, d'où ils ne bougent point. Réitérez-lui l'ordre d'envoyer une division italienne dans la Navarre; il tiendra l'autre division italienne dans l'Aragon, et gardera avec lui la division française. »

Napoléon à Berthier. Paris, 11 mars 1812.

« Mon cousin, expédiez aujourd'hui l'aide de camp du duc de Raguse. Mandez à ce maréchal que vous m'avez mis sous les yeux sa dernière lettre; que la réunion de ses forces à Salamanque n'est pas suffisante pour le but qu'il doit remplir; qu'il est nécessaire qu'il jette un pont sur l'Agueda et y ait une tête de pont, afin que si l'ennemi laisse moins de cinq divisions sur la rive droite du Tage, il puisse se porter sur la Coa, sur Almeida, et ravager tout le nord du Portugal; que la saison des pluies

doit finir ; que *si Badajos est pris par deux simples divisions anglaises, et que lui (duc de Raguse) ait retenu sur la rive droite cinq divisions anglaises, la prise de Badajos ne pourra pas lui être imputée, et retombera tout entière sur l'armée du midi ; que si, au contraire, l'ennemi s'affaiblit de plus de cinq divisions, et n'en laisse que deux, ou même trois ou quatre, sur la rive droite, ce sera la faute de l'armée de Portugal* si elle ne marche pas sur le corps de l'ennemi, n'investit pas Almeida, ne ravage pas tout le nord du Portugal, et ne rejette pas des partis jusqu'au Mondego. Qu'enfin, le rôle de l'armée de Portugal se réduit à ceci : tenir en échec six divisions de l'armée anglaise, ou au moins cinq; prendre l'offensive dans le nord; ou, si l'ennemi a pris l'initiative, ou si toute autre circonstance l'ordonne, faire filer par le Tage sur Almaraz autant de divisions qu'en aurait fait filer lord Wellington pour faire lever le siége de Badajos.

Lorsque vous aurez expédié cette lettre, vous écrirez à l'aide de camp de venir à l'Élysée à huit heures; je lui dirai un mot. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 11 mars 1812.

« Ma chère amie, Marius Clary te donnera de mes nouvelles; elles ne sont pas brillantes. Je suis inquiet de n'avoir plus de nouvelles du courrier Remy, dont madame de Magnitot a annoncé l'arrivée et le départ à son mari. Si l'Empereur n'est pas parti, et que tu lui parles, tu peux l'assurer que mon désir est de me retirer des affaires, si l'Espagne doit être démembrée, et si l'état actuel doit durer. Ce-

pendant je ne veux pas augmenter ses embarras actuels, et je suis prêt à rester tant que la guerre du Nord peut le lui faire désirer.

J'ai besoin que le prêt du million, que l'on m'annonce encore, soit acquitté exactement. Nous sommes menacés de tous les maux à la fois, la peste et la famine. Le pain est à 20 sols la livre, la misère horrible; des malheureux expirent dans les rues, de faim. Je fais ce que je puis, mais les troupes absorbent tout.

Je voudrais me retirer avec l'entier agrément de l'Empereur, et obtenir une terre à deux ou trois cents lieues de Paris, en Italie, ou dans le midi de la France, et conserver Mortefontaine et ne plus habiter le Luxembourg. J'ai besoin du midi.

Je t'embrasse, avec Zénaïde et Charlotte. Je le répète, tout ceci est subordonné aux événements de la guerre du nord et aux volontés de l'Empereur; jamais je ne ferai rien qui pût être attribué à un motif indigne de moi.

Ce qui se passe en Espagne me fait désirer de quitter ce pays; l'honneur me l'ordonne. L'honneur peut m'ordonner de ne pas demander à en sortir aujourd'hui, et l'*attachement que je porte à mon frère ne me permet pas de lui donner un souci de plus, s'il a ceux de la guerre du Nord.* Règle-toi là-dessus, j'approuve tout ce que tu feras sur ces bases.»

Joseph au maréchal Jourdan. Madrid, 13 mars 1812.

« Je reçois une lettre du prince de Neufchâtel, en date du 19 février, dans laquelle je lis un paragraphe ainsi conçu :

« L'Empereur désire que le maréchal Jourdan « soit votre chef d'état-major ; car si la situation « politique oblige l'Empereur à aller en Pologne, « son intention est de donner à Votre Majesté le « commandement général de toutes les armées en « Espagne. »

Je désire connaître votre manière de penser avant de répondre à cet article.

Vous ne devez pas douter du plaisir que j'aurais dans des rapports plus importants avec vous que ceux qui existent aujourd'hui, ayant toujours eu à me louer de la manière dont vous avez rempli les mêmes fonctions dans des temps difficiles. »

Napoléon à Clarke. Paris, 14 mars 1812.

« Monsieur le duc de Feltre, j'ai vu aujourd'hui le général Plauzonne, et je vous renvoie les dépêches du général Decaen, pour lui annoncer, en peu de mots, la mission que j'ai donnée au général Plauzonne.

Il est chargé de se rendre à Girone, et d'être de retour sous huit à dix jours, pour me rapporter en détail un plan d'organisation et d'opération pour la Catalogne. Faites-lui connaître qu'avant tout je lui donne carte blanche pour les opérations militaires, qui, dirigées contre les insurgés, sans artillerie et sans ligne d'opération, ne sont susceptibles d'être conduites que par le général en chef qui est sur les lieux. Pourtant, recommandez-lui d'avoir toujours l'œil sur mes frontières, et d'y apporter un soin particulier. Toutes les fois que les ennemis s'en approcheraient au nombre de plus de 3 mille hommes, il

doit se mettre en mouvement pour attaquer leurs derrières, et les jeter réellement en France. Dites-lui que je désire que le général Quesnel occupe Puycerda, afin de commencer l'organisation de ce département; que je suppose qu'il faut 5 mille hommes pour conduire le général Quesnel à Puycerda; mais qu'une fois arrivé à cette position, 1,500 hommes de bonnes troupes françaises, formant deux ou trois bataillons, sont suffisants, parce que le général Gareau joindrait aussitôt, de Mont-Louis, le général Quesnel avec 1,200 hommes qu'il a sous ses ordres, avec le régiment provisoire qui a été tiré de Bayonne et qui est fort de 1,500 hommes, avec le bataillon de Berg qui est de 700 hommes, ce qui pourrait être complété jusqu'à la concurrence de 4 mille hommes de gardes nationales (ces forces, et les 1,500 hommes de bonnes troupes que donnerait le général Decaen, formeraient une colonne de 5 mille hommes, suffisante pour garder Puycerda; le général Travot y enverrait une compagnie d'artillerie); que cette division vivrait dans la vallée, ou même qu'elle serait nourrie par la France; qu'elle construirait un ouvrage ou un fort sur le col entre Puycerda et Urgel, lequel serait armé avec l'artillerie tirée de Mont-Louis, ce qui, avec peu de travail, le mettrait à l'abri des insurgés, qui n'ont pas de canon; que le général Travot fournirait 200 hommes de cavalerie, du régiment provisoire qu'organise le général Avyce, et qu'ainsi, avec un simple affaiblissement de deux ou trois bataillons, l'armée de Catalogne aurait le grand avantage d'avoir 6 mille hommes qui

entreraient en activité, couvriraient nos frontières et menaceraient Urgel; que cette opération ne doit être faite qu'alors que le général Travot sera en mesure de fournir ses 4 mille hommes, et lorsque d'ailleurs toutes les autres opérations de l'armée le feront juger convenable au général Decaen; qu'on pourrait même, à fur et à mesure qu'on organiserait sur les derrières, augmenter cette colonne; que je désirerais que les quatre départements de la Catalogne fussent sous les ordres du général Decaen; que le général Lamarque pourrait commander la haute Catalogne, et avoir sous ses ordres deux colonnes, chacune de 4 mille hommes; que le général Decaen pourrait avoir avec lui une réserve de 3 mille hommes qui lui seraient attachés, ce qui ferait 11 mille hommes; que 1,500 seraient placés à Puycerda; qu'il resterait donc 6 à 7 mille hommes inactifs dans les garnisons, dont le général Lamarque s'appuierait selon les circonstances; que le général Maurice Mathieu aurait également dans la basse Catalogne, entre Lérida et Barcelone, et entre Barcelone et Tarragone, deux brigades chacune de 4 à 5 mille hommes, et, en outre, 6 mille hommes de garnison dans les places de Barcelone, de Lérida et de Tarragone; qu'il faut un bon commandant à Barcelone; que le général Decaen aurait donc dans la main cinq divisions actives, fortes de 20 à 24 mille hommes; qu'il coordonnerait ses mouvements de manière à être toujours sur les insurgés; qu'il enverrait toutes les semaines des nouvelles à Barcelone, et en recevrait; que le général Maurice

Mathieu enverrait toutes les semaines des nouvelles à Lérida et à Tarragone, et en recevrait; que peut-être dans ce plan conviendrait-il d'avoir un poste retranché à Monblanche, et un autre entre Tarragone et Barcelone; que lorsque le général Decaen voudrait de sa personne se porter sur la basse Catalogne, il le ferait avec ses 4 mille hommes, se faisant conduire à mi-chemin par une partie des troupes du général Lamarque, qu'il renverrait sur-le-champ pour garder la haute Catalogne; qu'il trouverait dans la basse Catalogne 12 mille hommes de troupes actives, et qu'en y joignant ces 3 mille hommes il en porterait le nombre à 15 mille; qu'avec ces moyens il poursuivrait les insurgés partout où ils se porteraient, même sur l'Èbre, sur Tortose et sur les frontières de l'Aragon; que des garnisons médiocres sont suffisantes lorsque des divisions actives occupent les communications, tiennent la campagne, et dès lors éloignent tout rassemblement considérable d'ennemis; qu'il faudrait pour remplir ce plan, qui avec de l'activité doit soumettre la Catalogne, de 33 à 34 mille hommes; que 30 existent déjà entre les mains du général Decaen, et dans les places de Barcelone, Lérida et Tarragone; que j'ôterai 6 mille hommes au général Reille pour augmenter cette armée; qu'avec ce système, Puycerda et la haute Catalogne seraient également défendues. Le général en chef ayant des nouvelles tous les huit jours de toutes les divisions de son armée, se porterait, avec l'activité qui le distingue, tantôt sur la haute, tantôt sur la basse Catalogne; maîtriserait

la province, élèverait sa réputation, et aurait avec les insurgés des rencontres qui finiraient par lui assurer la pacification du pays. Des forces mobiles et de petites garnisons valent mieux que de fortes garnisons et pas de forces mobiles; les villes sont plus en sûreté et les cantonnements plus à l'abri, indépendamment que cette position offensive ferait naître des événements qui seraient décisifs pour la tranquillité de la province. La plaine de Vicque, celle d'Urgel et les autres plaines de la Catalogne pourraient être récoltées au profit de l'armée, et les magasins de l'ennemi lui seraient enlevés. Les choses établies ainsi à la fin de mars, le général Quesnel, qui aurait eu le temps de faire des reconnaissances fréquentes sur Urgel, qui aurait préparé son équipage de siége à Mont-Louis, pourrait, dans le courant d'avril, prendre enfin ce dernier refuge des insurgés. Le général en chef Decaen, dans la combinaison de ses marches, aurait soin de se porter sur Cardana, Berga, et sur tous les autres points où les insurgés auraient formé des magasins : et peut-être le temps n'est-il pas éloigné où il pourrait, après quelques rencontres heureuses, fixer enfin son quartier général à Barcelone, centre de l'opinion et de l'organisation de la province, et par une assemblée de notables, et autres moyens d'usage, saisir l'opinion de réorganiser la province; tandis que, dans la situation actuelle, l'existence de deux commandements rend tout cela difficile. »

Résumé des dispositions relatives à la Catalogne, communiquées par Sa Majesté au général Plauzonne.

« Le partage de la Catalogne en deux commandements en chef n'aura plus lieu. La division du général Reille passera sous les ordres du général Decaen, qui se trouve avoir à sa disposition environ 8 mille hommes entre Barcelone et Lérida, non compris la garnison de ces places. Le général Mathieu commandera cette division active, ayant sous ses ordres le gouverneur de Barcelone, qui sera désigné à Sa Majesté par le général Decaen. Le général Lamarque manœuvrant avec sa division dans la haute Catalogne, le général Mathieu dans la basse, le général Decaen se portera successivement sur les points où il veut opérer, prenant ou augmentant l'un ou l'autre corps, selon les circonstances et le plan de ses opérations. L'objet principal du général Decaen doit être de protéger la frontière de France, en suivant toutefois les vues qu'il s'est proposées en occupant la côte. Sa Majesté ne fait point une loi de former un corps de 5 mille hommes en Cerdagne, si la frontière peut être protégée sans cette mesure. Ce corps peut n'être que de 3 mille hommes, si 3 mille hommes suffisent. Enfin, l'intégrité du territoire français doit être l'objet des sollicitudes et des mouvements du général Decaen. Le détail de leur conduite lui appartient; Sa Majesté a toute confiance en lui à cet égard. Il doit donc proposer, d'après les

bases ci-dessus indiquées, ce qu'il se propose de faire pour remplir le but qui lui est désigné.

Il désignera le chef d'état-major qui lui convient pour remplacer le général Plauzonne. Il proposera un gouverneur de Barcelone énergique, et capable de commander sous les ordres du général Mathieu.

Le général Garnier, commandant la place de Barcelone, sera rappelé, et remplacé par un commandant tel que la situation l'exige. Il suit de ces dispositions que la place de Barcelone continuera à recevoir ses approvisionnements par l'ancienne ligne. »

Joseph à Berthier. Madrid, 14 mars 1812.

« J'ai reçu la dépêche de Votre Altesse du 19 février. Voici la réponse du maréchal Jourdan. Je pense en effet que l'Empereur doit faire quelque chose pour ce maréchal, afin qu'il puisse le servir avec utilité dans la place où il se trouverait: il aura besoin de la considération de tous, et elle ne s'attache qu'à ceux qui paraissent jouir de l'estime de l'Empereur.

Je désire que les secours que Votre Altesse annonce arrivent exactement. Le 12^{e} convoi est arrivé; les besoins sont extrêmes; mais je suis fâché d'avoir à répéter les mêmes choses. J'attends la réalisation des dispositions que contient la lettre de Votre Altesse.

Les nouvelles d'un mouvement de 30 mille hommes sur Badajos se soutiennent; les divisions de l'armée du Portugal continuent à diviser la Manche.»

Napoléon à Berthier. Paris,

« Mon cousin, donnez l'ordre le plus précis au général Dorsenne de faire partir les 3 régiments

de marche de l'armée du Portugal pour cette armée. Cet ordre ne souffre pas de délai; il faut que ces 3 régiments rejoignent. 15 mars 1812.

Donnez-lui l'ordre d'envoyer des officiers à la recherche de la division Palombini, pour hâter sa marche. Les régiments de marche d'infanterie de l'armée du midi, formant une seule colonne avec les régiments de marche de la cavalerie, se rendront à Madrid et de là à Séville, pour renforcer leurs régiments. Tous les régiments de marche de l'armée du Portugal se rendront à l'armée de Portugal, où ils seront dissous, et les cadres rejoindront leur dépôt.

L'armée du nord sera composée de la manière suivante : de la division Caffarelli; de la division Palombini; de la division de la garde; 2^{e} et 3^{e} régiments de voltigeurs et de tirailleurs; 2^{e} et 3^{e} de la Vistule, et d'une division du 40^{e} et du 34^{e} de ligne, et de ce qui reste du 34^{e} léger; du 113^{e} de ligne et des détachements suisses.

Réitérez l'ordre que tout ce qui appartient à la garde de Paris rejoigne sans délai en France.

Faites connaître au général Dorsenne qu'on envoie à Saint-Sébastien, à Vittoria, à Bayonne, des régiments de marche; mais qu'il est nécessaire qu'au moment où des troupes reviennent d'Espagne, les Espagnols voient des troupes rentrer dans l'intérieur de l'Espagne.

Donnez ordre que tout ce qui appartient à l'armée de Valence parte de l'armée du nord pour s'y rendre. Ces différents ordres ne souffrent aucun délai dans leur exécution. »

Napoléon à Berthier. Paris, 16 mars 1812.

« Mon cousin, donnez l'ordre au général Dorsenne de retenir à Vittoria le 40e, ainsi que le 34e de ligne. Il fera incorporer dans le 40e les 250 hommes du bataillon de marche qui sont destinés pour l'armée du midi, et dans le 34e les 63 hommes du même bataillon destinés pour l'armée de Portugal. Il incorporera dans les Polonais les 73 hommes qui sont dans le 6e bataillon du régiment de marche de l'armée du midi. Qu'il fasse partir en une seule colonne les 7 bataillons de marche de l'armée du midi pour Madrid; il fera également partir les 386 hommes du 1er régiment de marche de cavalerie légère pour l'armée du midi, ainsi que les 145 hommes du régiment de marche de cavalerie légère et dragons de l'armée du midi et du centre. Il renverra à Bayonne les 200 hommes du 7e de chevau-légers qui sont à Haro, et qui sont Polonais. Par ces mesures, son armée sera affaiblie de 7 bataillons de marche, mais il aura en compensation 6 bataillons de bonnes troupes de ligne des 4e et 34e, et il ne perdra qu'une cavalerie faible et de peu de ressource. Il faut donc qu'il fasse partir aussitôt ces troupes par la route d'Aranda, s'il le juge convenable. Il faut que le bataillon de Belle-Isle soit dissous, et incorporé dans le 130e. Donnez des ordres pour que tout ce qui se trouve à Bayonne ou dans la vallée du Bastan, appartenant au 40e et au 34e, se rende à Vittoria pour rejoindre ces régiments. Annoncez au duc de Dalmatie l'arrivée de ce secours de 6 mille hommes d'infanterie et de 500 hommes de cavalerie, et réitérez au roi d'Espagne l'ordre d'envoyer aussi-

tôt dans le midi tous les détachements d'infanterie et de cavalerie qui appartiennent à l'armée du midi. Réitérez l'ordre à la division Palombini de se rendre en Navarre, pour être à la disposition du général Dorsenne et faire partie de l'armée du nord. Faites-moi connaître ce qui reste à Bayonne ou ailleurs du 34e léger et du 113e de ligne, ainsi que ce qu'ils ont à Ciudad-Rodrigo, afin de voir ce qu'il serait possible d'organiser de bataillons.

Si vous n'avez point les renseignements nécessaires, demandez-les au général Dorsenne; qu'il fasse faire un procès-verbal. Réitérez au duc d'Albuféra les ordres que si les Anglais se portaient sur Badajos, il ne doit pas rester inactif avec une armée de 20 mille hommes ; il doit envoyer un détachement en Murcie pour occuper cette province, et mettre le duc de Dalmatie dans le cas de porter de grandes forces pour dégager sa droite; il devra même, s'il le faut, envoyer sur Madrid une bonne division, pour dégager ce qui est là sur Almaraz. »

Napoléon à Berthier. Paris, 16 mars 1812.

« Mon cousin, faites connaître au roi d'Espagne, par une estafette extraordinaire qui partira ce soir, que je lui confie le commandement de toutes mes armées en Espagne, et que le maréchal Jourdan remplira les fonctions de chef d'état-major. Vous donnerez en même temps cet ordre au maréchal Jourdan. Vous informerez le roi que je lui fais connaître mes intentions sous le point de vue politique par le canal de mon ambassadeur.

Vous écrirez au maréchal Suchet, au duc de Dal-

matie et au duc de Raguse, que j'ai confié au roi d'Espagne le commandement de mes armées dans ce royaume; que le maréchal Jourdan fera les fonctions de chef d'état-major; *et qu'ils aient à se conformer à tous les ordres qu'ils recevraient du roi, pour faire marcher les armées dans une même direction.*

Vous écrirez en outre particulièrement au duc de Raguse que la nécessité de mettre de l'ensemble dans les armées du midi, de Valence et du Portugal, m'a déterminé à donner au roi d'Espagne le commandement de ces armées, et qu'il ait à régler ses mouvements sur les ordres qu'il recevrait.

Dans la journée de demain, vous écrirez plus en détail au roi; mais il est nécessaire d'expédier ce soir une estafette à Bayonne. Vous chargerez le général L'huillier de faire partir un officier en poste pour porter votre lettre au roi. »

Joseph à Berthier. Madrid, 17 mars 1812.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse en date du 23, relative à M. le maréchal Jourdan. Comme elle ne concorde pas avec celle que j'ai reçue de Votre Altesse en date du 19 février, qui prévoyait le cas où ce maréchal serait chargé des fonctions de chef de l'état-major général des armées françaises en Espagne, j'attendrai une nouvelle réponse à la lettre que j'ai adressée à ce sujet à Votre Altesse par la dernière estafette. J'ai adressé à Votre Altesse copie de la lettre de ce maréchal. Le maréchal Jourdan, comme chef de l'état-major général, serait dans le cas de s'absenter de Madrid, et je ne pense pas qu'il fût prudent d'attendre au dernier moment

à désigner un autre gouverneur. Dès que je connaîtrai mieux les intentions de l'Empereur, que les événements que je ne connais pas peuvent modifier, je me déterminerai pour le mieux. »

Joseph au général Latour-Maubourg. Madrid, 20 mars 1812.

« Général, en attendant que les arrangements généraux me permettent de vous prier d'accepter mes ordres, trouvez bon l'envoi que je vous fais, ne pouvant me décider à vous voir quitter ce pays, où vous avez honoré le nom français, sans vous donner une preuve quelconque de ma profonde estime et de mon inaltérable attachement.

Vous laissez ici, Général, un plus beau souvenir que celui de vos succès militaires, qui eux-mêmes méritent tant à mes yeux et à ceux de tout le monde.

Ne doutez jamais de ma reconnaissance comme Français, comme Espagnol, et comme homme. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 23 mars 1812.

« Ma chère amie, M. Deslandes, qui te remettra cette lettre, te donnera tous les détails que tu pourras désirer sur ma position. Je vais t'en parler moi-même, afin que tu puisses la faire connaître à l'Empereur, et qu'il prenne un parti quelconque : tout me convient pour sortir de ma position actuelle.

Si l'Empereur fait la guerre à la Russie, et qu'il me croie utile ici, je reste avec le commandement général et l'administration générale.

S'il fait la guerre et qu'il ne me donne pas le commandement, et ne me laisse pas l'administration du pays, je désire rentrer en France.

Si la guerre avec la Russie n'a pas lieu, et que l'Empereur me donne le commandement ou ne me le donne pas, je reste encore tant qu'on n'exige de moi rien qui puisse faire croire que je consens au démembrement de la monarchie, et qu'on me laisse assez de troupes et de territoire, et que l'on m'envoie le prêt mensuel qui m'a été promis. J'attends dans cet état tant que je puis, puisque je mets autant mon honneur à ne pas quitter l'Espagne trop légèrement, que je le mets à la quitter dès que, *durant la guerre avec l'Angleterre*, on exigera de moi des sacrifices que je ne puis et dois faire qu'à la paix générale, dans le but du bien de l'Espagne, de la France et de l'Europe. Un décret de réunion de l'Èbre, qui m'arriverait à l'improviste, me ferait partir le lendemain.

Si l'Empereur ajourne ses projets à la paix, qu'il me donne les moyens d'exister pendant la guerre.

Si l'Empereur incline à ce que je quitte, ou à l'une des mesures qui me feraient quitter, il m'importe de rentrer en France en paix avec lui, et avec son consentement sincère et entier. J'avoue que la raison me dicte ce parti, si conforme à la situation de ce malheureux pays, si je ne puis rien pour lui; si conforme à mes relations domestiques, qui ne m'ont pas donné d'enfants mâles. Dans ce cas, je désire obtenir de l'Empereur une terre dans la Toscane ou dans le Midi, à 300 lieues de Paris, où je compterai passer une partie de l'année, et l'autre à Mortefontaine.

Les événements, et une position fausse comme

celle où je me trouve, si éloignée de la droiture et de la franchise de mon caractère, ont beaucoup affaibli ma santé; l'âge arrive aussi; il n'y a donc que l'honneur et le devoir qui puissent me retenir ici; mes goûts m'en chassent, à moins que l'Empereur ne se prononce différemment qu'il n'a fait jusqu'ici.»

Jos. à Nap. Madrid, 23 mars 1812.

«Sire, lorsque, il y a bientôt un an, je demandai à Votre Majesté son avis sur mon retour en Espagne, elle m'engagea à y retourner, et j'y suis. Elle eut la bonté de me dire qu'au pis aller, je serais à temps de la quitter, si les espérances qu'on avait conçues ne se réalisaient pas; que, dans ce cas, Votre Majesté m'assurerait un asile dans le midi de l'Empire, où je pourrais partager ma vie avec Mortefontaine.

Sire, les événements ont trompé mes espérances; je n'ai fait aucun bien, et je n'ai pas l'espoir d'en faire. Je prie donc Votre Majesté de me permettre de déposer entre ses mains les droits qu'elle daigna me transmettre sur la couronne d'Espagne, il y a quatre années. Je n'ai jamais eu d'autre but, en acceptant la couronne de ce pays, que le bonheur de cette vaste monarchie : il n'est pas dans mon pouvoir de le faire.

Je prie Votre Majesté de m'agréer au nombre de ses sujets, et de croire qu'elle n'aura jamais de serviteur plus fidèle que l'ami que la nature lui avait donné.»

Joseph à la reine Julie.

«Ma chère amie, tu dois remettre la lettre que je t'envoie à l'Empereur, si le décret de réunion a

Madrid, 23 mars 1812.

lieu, et s'il est publié dans les gazettes; dans tout autre cas, tu attendras ma réponse. Si le cas de la remise de ma lettre arrive, tu m'enverras par un courrier la réponse de l'Empereur et les passeports.

Renvoie-moi Remy, dont je suis assez en peine.

Si on m'envoie des fonds, pourquoi tant tarder avec des convois, et ne pas se servir de l'estafette pour m'envoyer des traites du Trésor public?

Si tu sais que M. Mollien ne m'a pas envoyé d'argent après les 500 mille francs que j'ai déjà reçus pour janvier, lorsque tu recevras ma lettre, remets à l'Empereur ma renonciation : à l'impossible nul n'est tenu. Voici l'état de mon Trésor. »

Joseph au roi Louis. Madrid, 25 mars 1812.

« Mon cher frère, j'ai reçu ta lettre du 25 octobre. Je vois avec quelque satisfaction que ta santé s'améliore : la mienne est bonne. Mes affaires vont faiblement. J'ai ici un officier estimable par ses talents et les bons sentiments qu'il te conserve.

Ne doute jamais, mon cher Louis, de ma tendre et inaltérable amitié. Je t'embrasse de tout mon cœur, et désire te revoir quelque jour bien portant, et avec le bonheur que donne une bonne conscience et l'affection de ses amis. »

Napoléon à Berthier. Paris, 30 mars 1812.

« Mon cousin, je vous prie de me remettre l'état de ce que les 34^{e} et 40^{e} régiments ont dans les 7 bataillons de marche de l'armée du midi ou dans la réserve de Bayonne, et de ce qu'il y a appartenant au 20^{e} de dragons et au 10^{e} de hussards dans les différents escadrons de marche.

Réitérez l'ordre au général Dorsenne de compléter les 34e et 40e en faisant rejoindre ces régiments par tous les détachements qui sont dans les différents régiments de marche, et de compléter de la même manière le 10e hussards et le 20e de dragons; d'accélérer l'arrivée de la division Palombini en Navarre, et de profiter de cette réunion de forces pour marcher contre Mendizabal, nettoyer la montagne, et enlever Potès.

Écrivez au général Dorsenne que la présence du général Caffarelli est suffisante pour contenir la Navarre, et qu'il doit se porter de sa personne sur Vittoria pour réprimer le mouvement de Santander.

Réitérez l'ordre que les trois régiments polonais continuent leur route. Demandez de nouveau la situation du 113e et du 34e.

Expédiez un officier au général Dorsenne pour porter ces différents ordres. »

Joseph à Berthier. Madrid, 31 mars 1812.

« Votre Altesse trouvera ci-joint copie de la lettre que j'ai reçue de M. le duc de Dalmatie; j'en ai prévenu M. le duc de Raguse, en le priant de m'instruire du parti qu'il jugerait devoir prendre. Je regrette de n'avoir rien de mieux à faire, la lettre de Votre Altesse du 19 janvier n'ayant eu aucune suite, relativement à la part que l'Empereur me ferait savoir que je devais prendre aux affaires des armées. Pour peu que cela tarde encore, je ne pourrai plus rien pour le bien. L'armée du midi a un arriéré de plus d'un an; l'armée de Portugal n'a

rien gagné. Que puis-je devenir dans une ville où les hommes meurent de faim par centaines, où le pain vaut 23 sous la livre, où je n'ai aucun moyen d'éviter le mal et de faire le bien? Je le demande à Votre Altesse. Je la prie de mettre cette situation sous les yeux de l'Empereur; qu'il la fasse cesser en me donnant le commandement et l'administration des provinces et des armées, en me donnant tous les secours d'argent dont Sa Majesté Impériale a reconnu la nécessité, et qui m'ont été promis par elle et par l'organe de Votre Altesse; ou qu'elle trouve bon que je rentre en France, où j'aurais dû rester il y a un an. »

Clarke à Berthier. Paris, 2 avril 1812.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de prévenir Votre Altesse Sérénissime que, d'après les ordres de Sa Majesté, qui me furent adressés le 14 mars, j'ai fait connaître au général Decaen l'intention de l'Empereur de réunir les quatre départements de la Catalogne sous ses ordres, et d'ôter 6 mille hommes au général Reille pour en augmenter son armée. Le général Plauzonne fut envoyé à cette occasion au général Decaen, et il a rapporté la réponse de ce général, qui s'occupait de ses dispositions pour obéir aux ordres de l'Empereur et agir conformément à ses vues. Mais en lui faisant part des intentions de Sa Majesté, je n'ai pu l'informer de l'époque où elles recevraient leur exécution pour ce qui concerne la basse Catalogne et la division que le général Reille doit céder au général Decaen. Je prierai donc Votre Altesse Sérénissime de vouloir

bien me faire connaître les ordres que l'Empereur a dû lui donner à cette occasion, et les dispositions que Votre Altesse aura prises pour les faire exécuter. Le général Decaen se proposant de faire incessamment un mouvement sur Barcelone, il est nécessaire de l'instruire le plus tôt possible de ce que Votre Altesse Sérénissime aura fait à cet égard, afin qu'il puisse combiner ses opérations en conséquence, et agir en cette circonstance d'une manière conforme aux vues de Sa Majesté. »

Napoléon à Berthier. Paris, 3 avril 1812.

« Mon cousin, écrivez au maréchal Suchet que je juge nécessaire que le général Reille se rende en Aragon, pour prendre sous ses ordres le commandement de cette province si intéressante.

Mon intention est que le général Reille laisse sous les ordres du général Maurice Mathieu 6 mille hommes de ses troupes, savoir : une brigade française et une brigade italienne, et au moins 300 chevaux; et qu'il se rende en Aragon avec une brigade française et une brigade italienne. Le général Reille doit laisser en outre en Catalogne ce qui appartient aux corps en garnison à Tarragone, Lerida et Barcelone. Toute la Catalogne, hormis Tortose et Mequinenza, seront sous les ordres du général Decaen, afin qu'il y ait plus d'ensemble. Le général Reille, placé à Saragosse, pourra empêcher le mal de croître dans l'Aragon, et il pourra s'entendre avec le général Maurice Mathieu et avec le général Caffarelli pour poursuivre de concert les brigands.

Mandez au duc de Raguse que son aide de camp

lui fera connaître que je lui laisse carte blanche; que, vu la nécessité de centraliser le service, j'ai confié au roi d'Espagne le commandement des armées de Portugal, du midi et de Valence, pour les diriger vers un seul et même but; que l'occupation des Asturies est la plus grande économie de troupes qu'on puisse faire; sans quoi la canaille filera sur Saint-Sébastien et sur les derrières, et il faudra employer contre elle six fois plus de monde que pour occuper les Asturies.

Mandez au roi d'Espagne, en chiffres, que je lui ai confié la direction politique et militaire de toutes les affaires d'Espagne; que l'armée du Portugal, qui est composée de 8 divisions d'infanterie, est chargée de tenir une division dans les Asturies, et, dans l'état actuel des choses, a besoin de tenir deux divisions dans le nord pour contenir la Galice et le nord du Portugal; qu'elle n'aurait donc que 5 et au plus 6 divisions disponibles pour se porter au secours de Badajos; mais que, dans ce cas, il peut disposer de la division de sa garde, de la division de dragons, ce qui, joint aux forces que réunira le duc de Dalmatie, mettra dans le cas de faire échouer l'opération des Anglais; que peut-être le duc d'Albuféra pourrait menacer Alicante et occuper Murcie; que si le duc de Raguse s'est porté sur Almeida, place qui n'est pas encore à l'abri d'un coup de main, et a poussé des partis dans toutes les directions, je tiens pour improbable que lord Wellington s'expose à voir, en sept ou huit marches, les Français entrer dans Lisbonne; mais que si au contraire

le duc de Raguse, resté dans Salamanque, n'a pas organisé la guerre sur l'Agueda, et a laissé prendre au général Wellington l'initiative ou par défaut de subsistances ou par tout autre difficulté locale, il est obligé de suivre l'initiative de l'ennemi: alors il pourra réunir, le siége de Badajos entrepris, 5 ou 6 divisions de l'armée du Portugal, ce qu'il y a de disponible à l'armée du centre, et, avec l'armée du midi, être supérieur du double à l'armée anglaise; car les Anglais n'ont pas plus de 25 à 30 mille hommes, et, réunis aux Portugais, plus de 50 mille hommes. Il n'y a plus en Espagne aujourd'hui que l'armée anglaise. Ou il faut prendre l'initiative sur elle, en organisant la défense de Salamanque, ayant une tête de pont sur l'Agueda, et entretenant la guerre dans le nord du Portugal, suivre l'ennemi, ce qui serait prendre l'initiative sur lui; ou bien, si cela n'est pas exécuté, suivre l'initiative de l'ennemi, et se porter partout où il se porte. Alors, sans contredit, il faut que plusieurs divisions de l'armée du Portugal se portent sur le Tage, en laissant des forces suffisantes à Salamanque pour fortifier ce point important et contenir le nord. Du reste, il paraît que les Anglais ont 1,500 hommes dans Carthagène, autant dans Alicante, 3 ou 4 mille hommes à Cadix et 30 mille hommes en Portugal, et de plus 20 ou 25 mille Portugais sous les armes, disciplinés.»

Berthier à Clarke. Paris, 3 avril 1812.

« D'après les ordres de l'Empereur, Monsieur le duc, je viens de faire connaître au duc d'Albuféra que Sa Majesté juge nécessaire qu'il envoie le géné-

ral Reille en Aragon pour prendre, sous les ordres de ce maréchal, le commandement de cette province. Je préviens le duc d'Albuféra que l'intention de l'Empereur est que le général Reille laisse sous les ordres du général Maurice Mathieu 6 mille hommes de ses troupes, savoir : une brigade française, une brigade italienne et 300 chevaux ; en sorte que le général Reille laissera en outre en Catalogne ce qui appartient aux corps en garnison à Tarragone, Lérida et Barcelone. Je mande en même temps au duc d'Albuféra que toute la Catalogne, excepté Tortose et Méquinenza, sera sous les ordres du général Decaen, afin qu'il y ait plus d'ensemble ; et que le général Reille, placé à Saragosse, pourra maintenir l'ordre dans cette province, et s'entendre avec le général Maurice Mathieu et le général Caffarelli pour poursuivre les bandes de concert. J'engage Votre Excellence à donner, d'après ces dispositions, les ordres et instructions qu'elle jugera convenables au général Decaen, en lui recommandant de s'entendre avec le maréchal duc d'Albuféra pour remplir les intentions de Sa Majesté. »

Jourdan à Berthier. Madrid, 3 avril 1812.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que le roi m'a communiqué une lettre de M. le duc de Dalmatie, qui annonce à Sa Majesté qu'il se porte en Estramadure, et qu'il arrivera dans les premiers jours d'avril. Ce maréchal dit que Badajos est attaqué vigoureusement par 45 mille hommes, et il ne dit pas quelle est la force de l'armée impériale avec laquelle il

marche en Estramadure; mais il demande que l'armée du Portugal se porte dans cette province par Almaraz, pour se réunir à lui afin de livrer bataille aux Anglais, ce qui fait présumer qu'il ne se croit pas assez fort pour combattre seul l'armée ennemie.

Le roi m'a aussi communiqué une lettre de M. le duc de Raguse, en date du 26 mars, qui annonce à Sa Majesté qu'il va se porter sur Ciudad-Rodrigo, conformément aux ordres de Votre Altesse Sérénissime, et que si, en manœuvrant sur l'Agueda, il ne parvient pas à forcer l'ennemi à affaiblir l'armée qui assiége Badajos, il reviendra sur le Tage, d'où il enverra une division d'infanterie et mille chevaux dans la vallée, pour se réunir à la division du général Foy, et opérer en Estramadure sur la rive gauche du Tage. Il ajoute que, pendant son mouvement sur Ciudad-Rodrigo, le général Foy présentera une tête de colonne sur Palencia, et il prie le roi de faire soutenir cette division par des troupes de l'armée du centre, et, sur toutes choses, d'envoyer de Madrid des subsistances dans la vallée du Tage, sans quoi ce mouvement de ce côté-là serait impossible.

M. le général Daultanne m'a communiqué une lettre de M. le général Foy, dont Votre Altesse Sérénissime trouvera ci-joint copie, et qui a été mise sous les yeux du roi.

Sa Majesté a décidé que M. le général Darmagnac se porterait sur Talavéra avec les 2 bataillons, des 9^{e} et 75^{e} régiments d'infanterie de ligne, et le 19^{e} régiment de dragons, qui sont dans la pro-

vince de Cuença, avec le bataillon de Francfort, qui est en marche pour revenir de la Manche, et avec le régiment de chevau-légers westphaliens, dont partie est près de Madrid et l'autre partie est du côté de Tarancon, et qui serait envoyé à Talavéra; 50 mille rations de biscuit, restant des 400 mille rations que le roi a données anciennement à l'armée de Portugal, qui n'ont pas pu être expédiées, à défaut de moyens de transport; 100 autres mille rations de biscuit, prises sur les approvisionnements du Retiro. Sa Majesté a aussi décidé que M. le duc de Mahon, qui est à Tolède, se rendrait à Cuença pour y prendre le commandement de cette province en remplacement de M. le général Darmagnac; que le 75^{e} régiment d'infanterie serait remplacé dans cette province par un régiment d'infanterie de l'armée d'Aragon, et le 19^{e} régiment de dragons par environ 150 chasseurs à cheval du 1er régiment espagnol, qui sont dans la province de Tolède, et par la compagnie franche de Moralez, qui est à Alcala.

Tous les ordres sont expédiés; mais on ne peut pas dissimuler que ces secours, tout faibles qu'ils sont, arriveront vraisemblablement trop tard.

Le bataillon de Francfort n'arrivera à Madrid que vers le 10; à peu près à cette même époque, le régiment westphalien sera aussi réuni à Madrid. Ces deux corps escorteront tout le biscuit qu'on pourra faire partir par les moyens de transport que M. l'ordonnateur en chef s'occupe à réunir, et qui vraisemblablement seront fort au-dessous de ceux qui se-

raient nécessaires. Ainsi on ne doit pas espérer que ces troupes et une partie du biscuit puissent arriver à Talavéra avant le 15. Quant au 75e régiment d'infanterie et au 19e de dragons, qui sont à Cuença, leur marche dépend de l'arrivée dans cette province du régiment d'infanterie de l'armée d'Aragon, qui doit les remplacer. Il est donc difficile de calculer à quelle époque ces deux régiments arriveront à Talavéra.

Le roi a décidé que le régiment d'infanterie de l'armée d'Aragon, qui doit venir dans la province de Cuença, serait sous les ordres de M. le duc de Mahon, gouverneur de cette province; que le régiment serait nourri par les soins de l'ordonnateur de la province, mais qu'il serait soldé par les soins de l'administration de l'armée d'Aragon; enfin, le roi s'est réservé le commandement, l'administration et les revenus de la province de Cuença. M. le général Foy étant, par sa position, plus en état que personne de donner à Sa Majesté de prompts renseignements sur l'armée du midi, qui est en opération sur la Guadiana, et sur celle du Portugal, qui est en opération sur Ciudad-Rodrigo, ainsi que sur les mouvements de l'armée ennemie, j'ai invité ce général à m'adresser le plus promptement possible le rapport de tout ce qui parviendra à sa connaissance. »

Le général Foy au général Drouet. Talavéra, 4 avril 1812.

« Monsieur le général, M. le général Darricau m'écrit de Castero, en date du 31 mars, que les Anglais s'étant présentés à Don-Benito en force, sa division a été obligée de se retirer; il ajoute que

les Anglais ont pris d'assaut, le 25, le fort de la Pecolina, et qu'ils se sont emparés du fort de Pardalura.

M. le maréchal duc de Dalmatie était, le 31, à Constantina avec les troupes qu'il a pu réunir dans les Andalousies, pour opérer sur Badajos; il était impatient de voir d'autres armées se porter au secours de la sienne. Depuis quatre jours, mes avant-postes n'entendaient plus le canon de Badajos; les paysans commencent à dire que cette place est prise. Un émissaire arrivant de Truxillo m'annonce que le gouverneur a fait avec les assiégeants un armistice et une espèce d'arrangement, d'après lequel il se retirerait à l'armée française avec sa garnison, l'artillerie, les vivres, etc., et la place serait démantelée. Les lettres de M. le général Darricau m'empêchent de croire à l'une et à l'autre de ces nouvelles, mais elles ne me permettent pas de douter que dans ce moment Badajos court les plus grands dangers.

En exécution des ordres de Son Excellence M. le maréchal duc de Raguse, ma division est en mouvement pour opérer, entre le Tage et la Guadiana, une diversion en faveur de l'armée du midi. Je serai le 9 à Truxillo. Je laisse de faibles garnisons à Talavéra, à Monvetrana, l'Arzobispo et Lugar-Nuevo. J'ai évacué le château d'Escalona et le blockhaus du Tietar. Je vais à l'ennemi avec 3 mille hommes, et sans un homme de cavalerie. Je vous supplie, Monsieur le général, au nom de la gloire des armées de l'Empereur et du salut de Badajos,

d'envoyer promptement sur le bas Tage l'infanterie et la cavalerie de l'armée du centre, et de leur prescrire de passer ce fleuve, de me rejoindre entre le Tage et la Guadiana, et de concourir, sous mes ordres, au succès des opérations entreprises de concert avec l'armée du midi. Il n'est pas moins essentiel d'envoyer promptement à Talavéra et Lugar-Nuevo le biscuit et les grains destinés à nourrir les troupes dans ce pays, totalement épuisé.

J'aurai l'honneur de vous écrire de Truxillo, et même plus tôt, si j'ai quelque chose d'intéressant à vous annoncer. »

Marmont à Joseph. La Caridad, 5 avril 1812.

« Sire, je reçois la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 28 mars ; j'ai eu l'honneur de lui écrire le 30, de Tamanès, pour lui demander ses ordres.

Votre Majesté sait, comme moi, les motifs qui m'ont mis dans l'impossibilité d'être en mesure de porter un secours immédiat à Badajos, et de sauver cette place. Trois divisions, munies de subsistances, étaient cantonnées de manière à pouvoir se porter sur la Guadiana en six ou sept marches. Une autre division, placée en avant d'Avila, et bien pourvue de vivres, était prête à descendre et à se joindre aux trois autres. Un matériel convenable, déposé à Talavéra, devait recevoir les attelages de cette division, et lui servir ; des approvisionnements de vivres se formaient à Lugar-Nuevo ; enfin, je me rendais à Avila, afin d'être plus à portée de recevoir des nouvelles et de me mettre à la tête du mouvement, lors-

que les ordres les plus impératifs qui aient jamais été donnés, les instructions les plus détaillées, où l'on me reproche d'oublier le nord et de m'occuper du midi qui ne me regarde pas, m'ont forcé à rappeler mes troupes en Castille. La présence de ces troupes avait suspendu les opérations des Anglais sur Badajos. J'ai annoncé que le départ de ces troupes serait le signal auquel elles seraient reprises, et ma prédiction s'est vérifiée. Je me suis donc trouvé réduit à n'employer d'autre moyen, pour secourir Badajos, que de faire une diversion dans le nord, ce qui m'avait été indiqué. J'ai mis tout en usage pour pouvoir faire le moins mal possible cette opération, extrêmement difficile par la pénurie des subsistances. C'est lorsque mes troupes sont en mouvement, qu'elles sont éloignées de plus de quinze marches de Badajos, que j'ai la certitude absolue qu'il n'y a pas de ressources entre la Guadiana et le Tage pour nourrir un bataillon, que le changement de système fait abandonner l'approvisionnement de Lugar-Nuevo; c'est alors qu'il paraît, d'après les dernières lettres du prince de Neufchâtel, que Sa Majesté Impériale conçoit qu'un détachement sur la rive gauche du Tage peut être utile, et semble y consentir, quoique avec répugnance : c'est-à-dire qu'il paraît qu'on me laisse le choix des moyens de secourir Badajos, lorsqu'il est impossible de l'exercer, ou plutôt lorsqu'un mouvement immédiat sur la rive du Tage entraînerait la perte des troupes que j'y enverrais. Un mouvement de la nature de celui-ci, dans les circonstances présentes, ne peut être fait

sans être préparé, et ces préparatifs consistent à avoir au moins 2 à 300 mille rations de vivres en réserve à Lugar-Nuevo. J'aurais pu attendre à Salamanque que ces préparatifs fussent faits ; mais j'aurais alors été inutilement au secours de Badajos, dont le siége était commencé. Je me suis donc mis en marche, quoique espérant peu du mouvement que j'effectue; mais si la défense de Badajos se prolonge, si Votre Majesté ordonne l'envoi de subsistances à Lugar-Nuevo, et que j'acquière la certitude que ma présence dans la Beyra n'a produit aucun effet sur l'armée ennemie, je pourrai, si Votre Majesté l'ordonne, détacher par le col de Péralès une ou deux divisions qui, se rejoignant avec la première qui est déjà dans la vallée du Tage, agiront en faveur de l'armée du midi. En attendant, j'ai donné l'ordre au général Foy de faire tout ce qui sera possible en faveur de l'armée du midi. J'ose espérer que Votre Majesté aura daigné lui accorder un peu de cavalerie, car il n'en a pas du tout. Je l'ai prévenu, au surplus, d'exécuter tous les ordres qu'il plaira à Votre Majesté de lui donner.

Pour moi, je vais me porter aux sources du Zezère, en laissant une portion de l'armée en observation devant Ciudad-Rodrigo et Almeida, et pour la garde de mes ponts, et je menacerai l'intérieur du Portugal. Les ordres de Votre Majesté, la prise de Badajos, ou le défaut de subsistances seuls, me rappelleront.

Rodrigo est bloqué du 1er avril. La garnison paraît mauvaise. Si j'avais 6 pièces de 24, je ne doute

pas qu'en quatre jours je n'eusse la place. Le général Dorsenne avait eu le bon esprit de laisser dans cette mauvaise place de première ligne tout l'équipage de siége qui avait été formé, il y a deux ans, à grands frais, de manière que nous ne pouvons recevoir des pièces de gros calibre que de France. »

Jourdan à Berthier. Madrid, 6 avril 1812.

« Monseigneur, les mouvements ordonnés dans l'armée du centre, et dont j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime par ma lettre du 3 courant, s'exécutent. Sa Majesté a ordonné, de plus, qu'il serait envoyé à Talavéra 500 fanégas d'orge, prises dans les magasins du Retiro, attendu que la vallée du Tage est entièrement épuisée; il en restera au Retiro 2,400 fanégas.

Cette orge et le biscuit qui doivent être transportés à Talavéra, ainsi que j'en ai rendu compte à Votre Altesse Sérénissime par ma lettre du 3 courant, ne pourront partir que quand l'ordonnateur en chef aura réuni les moyens de transport nécessaires, et quand le bataillon de Francfort et le régiment des chevau-légers westphaliens seront réunis ici, ces deux corps étant destinés à escorter le convoi.

Tout annonce que Badajos est sérieusement attaqué. Le roi n'a aucunes nouvelles du duc de Dalmatie.

Le duc de Raguse est en opération sur l'Agueda; il est fâcheux que l'armée du centre ne soit pas en état de faire agir 5 à 6 mille hommes avec la division du général Foy, pour se porter sur Truxillo. Cette diversion serait très-utile; mais l'armée du

centre n'a pas assez de troupes pour occuper les communications qu'elle est chargée de garder; et, dans ce moment, la province de Guadalaxara, où il n'y a que des troupes espagnoles, est menacée d'être envahie par les bandes qui occupent Siguenza, et par l'Empecinado, qui, avec 1,800 hommes d'infanterie et 400 chevaux, occupe Budia et Portrana, sur la droite de Guadalaxara.

La capitale est sans troupes, dans un moment où la misère publique peut faire éclater une insurrection.

Enfin, Monseigneur, si l'armée du centre doit rester dans cet état de faiblesse; si Sa Majesté l'Empereur ne doit pas compter snr elle pour concourir aux opérations des autres armées, cependant il paraîtrait convenable que cette armée, qui se trouve au centre des autres armées, eût un corps de réserve pour soutenir au besoin les points les plus menacés. Les choses en sont au point que, sans les troupes qui appartiennent à l'armée du midi, qui sont ici ou dans les environs, il faudrait renoncer à l'espérance de conserver les communications avec l'armée de Valence, celle d'Andalousie, et avec la France. J'espère pouvoir envoyer à Votre Altesse Sérénissime, par la première estafette, un état de situation de l'armée, qui lui prouvera ce que j'ai l'honneur de lui dire. »

Soult à Berthier. Villa-Franca, 8 avril 1812.

« Monseigneur, je remplis le pénible devoir de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que la place de Badajos a été prise d'assaut par les ennemis,

dans la nuit du 6 au 7 de ce mois. Ce fâcheux événement vient de m'être annoncé par un maréchal des logis du 21e régiment de chasseurs à cheval qui s'est échappé avec une douzaine d'hommes montés, et est venu, par la rive droite de la Guadiana, passer cette rivière au-dessus de Merida. Ce sous-officier rapporte que les ennemis avaient fait une brèche praticable au bastion n° 7, dit de la Trinité, après s'être emparés de la lunette Picuvina; que dans la nuit du 6 au 7, à 10 heures, ils donnèrent un assaut général tant par cette brèche qu'à une autre du côté du château, dont il n'a pas bien déterminé l'emplacement, et au fort San-Cristoval; et qu'ils furent repoussés à trois reprises, avec une perte immense; mais que le front des bastions 1 et 2 ayant été dégarni de troupes pour soutenir les attaques, l'ennemi y appliqua un grand nombre d'échelles, et escalada les remparts. Le général Veilande s'étant porté sur ce point, fit de vains efforts, avec quelques hommes qu'il put réunir, pour arrêter les assaillants; il dut céder au nombre. Un instant après, les troupes qui défendaient les brèches furent prises par derrière, et les ennemis entrèrent de tous côtés. Le général Veilande parvint cependant à se retirer dans le fort de Cristoval, avec le général Philippon; mais cet ouvrage dont l'intérieur est vu de la place ne pouvait, étant réduit à ses propres forces, que procurer une capitulation aux deux généraux. Cependant le maréchal des logis ignore s'ils l'auront obtenue. Lorsqu'il partit, il était avec une vingtaine d'hommes de cavalerie près du général Philippon,

au moment où il passait le pont : ce général lui ordonna de faire en sorte de traverser la ligne ennemie pour venir m'apporter cette funeste nouvelle; 8 hommes de son détachement ont été tués, les 12 autres sont parvenus, et ils arrivent assez à temps pour m'empêcher de m'engager plus avant, ainsi que j'en prenais la disposition au moment de leur arrivée.

La garnison ne manquait de rien; elle avait encore pour plus de deux mois de vivres, elle était abondamment pourvue de munitions, sa force était de 5 mille hommes tout compris; elle avait repoussé victorieusement trois assauts; tous les soldats étaient persuadés que, quelques forces que l'ennemi présentât à la brèche, jamais il ne parviendrait à s'y établir. Le général Philippon avait été prévenu, le 28 mars, que je marchais à son secours; la garnison était enthousiasmée, malgré la perte de plus de 500 hommes qu'elle avait éprouvée dans plusieurs sorties qu'elle avait faites avec succès; enfin elle touchait au moment de sa délivrance; mes avant-postes n'étaient plus qu'à une forte marche : cependant elle a succombé. Je ne puis que déplorer ce funeste événement, et attendre d'être mieux instruit sur les circonstances qui l'ont occasionné, et sur celles de la défense, pour porter un jugement.

Le 20 mars dernier, étant devant Cadix, j'eus l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que je venais d'être instruit par le général comte d'Erlon que, le 16, les ennemis avaient passé la Guadiana et investi Badajos (la veille, un convoi

était entré dans la place, l'escorte n'en avait pu sortir); j'instruisis en même temps Votre Altesse que j'avais déjà expédié des ordres pour réunir toutes les troupes disponibles de l'armée, et que je marchais à leur tête pour dégager Badajos. J'écrivis en même temps à Sa Majesté Catholique et au maréchal duc de Raguse; je sollicitai des renforts, et je prévins que je comptais sur le concours de l'armée du Portugal, conformément aux ordres de l'Empereur. Le 25, j'annonçai à Votre Altesse qu'ayant dégarni l'intérieur de l'Andalousie, la communication avec la Manche serait interrompue. Le mouvement général commença le 30; le 31, je passai le Guadalquivir à Lora del Rio. A cette époque, le lieutenant général Graham était campé, avec trois divisions anglaises et 2,500 chevaux, à Azagua et la Granja; le lieutenant général Hill manœuvrait avec deux divisions dans la Sierra; le général comte d'Erlon couvrait les débouchés de la province de Cordoue, par Fuente-Ovejuna et Belalcasar; il occupait aussi Castuera. Le colonel Montelégier, du 26^{e} de dragons, avait eu une jolie affaire de cavalerie à San-Benito. Le général Guiot avait fait une manœuvre hardie devant l'armée ennemie à Llerena; le colonel Vinot, du 2^{e} hussards, avait culbuté dans une charge un régiment anglais à la Granja, et lui avait fait éprouver des pertes en tués et en prisonniers. Je débouchai sur ces entrefaites par Constantina et Guadalcanal; les ennemis précipitèrent leur retraite, et, malgré la rapidité de mes marches, je ne pus les joindre qu'en arrivant sur le Guadajira, où hier

mes postes furent établis, occupant Azenchal, Villalba et Fuente del Maestre. Aujourd'hui, j'ai été joint par le restant de mon artillerie et le parc; et déjà j'avais donné ordre à l'armée de partir avant le jour, pour aller prendre position vers l'embouchure du Guadajira, lorsque les bruits publics et l'arrivée des hommes venus de Badajos m'ont donné l'assurance que cette importante place était au pouvoir des ennemis. Ce coup inattendu me force à changer de position; j'ai devant moi toute l'armée anglaise. Je vais me rapprocher de l'Andalousie, et choisir une position pour livrer bataille aux ennemis, s'ils viennent me chercher: ainsi, je serai également à portée de remédier à ce qui est survenu de fâcheux en Andalousie depuis que j'en suis éloigné.

Les ordres de l'Empereur portaient que l'armée du Portugal ne devait pas perdre de vue l'armée anglaise, et qu'elle se tiendrait toujours en mesure de secourir Badajos, si la place était sérieusement attaquée; le maréchal duc de Raguse m'écrit, le 22 février dernier, que si ce cas arrivait, il viendrait aussitôt à mon secours. L'espoir qu'il m'avait donné ne s'est point réalisé; j'imagine que d'autres raisons de service l'en ont empêché. J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie de trois lettres que le général Foy a écrites au comte d'Erlon les 19, 27 et 31 mars. Votre Altesse remarquera par leur contenu que je n'avais rien à espérer, et que les divisions de l'armée du Portugal qui étaient dans la vallée du Tage avaient reçu une autre destination. De

fait, rien n'a paru ; la dernière lettre du général Foy est parvenue au général comte d'Erlon le 6 de ce mois. L'armée du Portugal ne doit pas avoir été gênée dans ses opérations; lord Wellington avait porté toute l'armée anglaise sur la Guadiana et autour de Badajos, où il m'a été positivement assuré que les deux divisions qu'il avait laissées à la rive droite du Tage l'avaient joint.

Je dois des éloges à l'armée pour le bon esprit et le dévouement qu'elle a montrés; j'en dois surtout aux chefs de corps et aux généraux. Le général comte d'Erlon a manœuvré avec une grande précision, et a constamment fait tête aux ennemis, quoiqu'il fût très-inférieur en forces. Les généraux Semélé et Darricau commandent sous lui les 5^{e} et 6^{e} divisions; le général Perreymond commandait la 1re division de cavalerie employée à l'aile droite; le général Barrois était arrivé à marches forcées, de la ligne devant Cadix, avec la 2^{e} division et les compagnies d'élite de la 3^{e}, en même temps qu'une brigade que j'avais tirée de la 4^{e} division. Le général Dijeon avait le commandement de la 2^{e} division de cavalerie, et le général Soult celui de la 3^{e} division, formant la réserve.

Le général Ruty commandait une artillerie nombreuse et bien pourvue; le général Léry dirigeait les opérations du génie.

Le général comte Gazan, chef de l'état-major général de l'armée, avait été chargé de conduire la dernière colonne partie de Séville : par un mouvement parfaitement combiné, il a accéléré ma réu-

nion, et contribué à tromper l'ennemi sur le point où elle devait s'opérer.

L'ordonnateur en chef Mathieu avait organisé le service de manière à ce que les troupes eussent des subsistances assurées pendant l'expédition.

Je regrette vivement que ces dispositions n'aient pas été secondées, ainsi que je devais l'espérer, et que pour le moment elles n'aient servi qu'à nous rendre témoins d'un échec qui pouvait s'éviter.

P. S. Le lieutenant général Hill, en se retirant pour rejoindre le gros de l'armée ennemie, a fait sauter les ponts de Medellin et de Merida. Il est à observer que cela a eu lieu la veille de la prise de Badajos; aucun mouvement de l'armée du Portugal n'a pu cependant l'y obliger. »

Jourdan à Suchet. Madrid, 9 avril 1812.

« Monsieur le duc, le roi m'ordonne de vous prévenir que, depuis le 16 du mois dernier, l'armée anglaise assiége Badajos. M. le maréchal duc de Dalmatie doit être arrivé sur la Guadiana dans les premiers jours d'avril, avec toutes les troupes qu'il aura pu réunir. M. le duc de Raguse est en opérations sur les frontières de Portugal avec 16 à 18 mille hommes, afin de faire une diversion en faveur de M. le duc de Dalmatie. La division du général Foy, qui appartient à l'armée du Portugal, et qui était restée dans la vallée du Tage, entre Talavéra et Almaraz, doit avoir fait quelques démonstrations sur Placencia; mais cette division est trop faible pour pouvoir faire une diversion utile. L'Empereur avait ordonné au roi de faire soutenir

cette division par une division de l'armée du centre; mais Sa Majesté Catholique a été dans l'impossibilité d'exécuter cet ordre, attendu qu'elle n'a aucune troupe dont elle puisse disposer. Sa Majesté l'Empereur vient aussi de donner au roi l'ordre formel de faire partir sur-le-champ pour Séville environ 2,600 hommes, qui appartiennent à l'armée du midi, et qui sont dans l'arrondissement de l'armée du centre; cependant le roi ne peut exécuter cet ordre. D'un autre côté, les avis qui viennent de la Manche, où il n'y a qu'environ 2 mille hommes, portent qu'un corps ennemi de 7 à 8 mille hommes menace cette province. La province de Guadalaxara, dans laquelle il n'y a que des troupes espagnoles, est sérieusement menacée par 5 à 6 mille hommes des bandes venues du côté de Soria; enfin, depuis quelques jours, il éclate journellement dans Madrid des émeutes populaires, occasionnées par la cherté du pain, que l'on vend 25 sous la livre.

Au milieu de toutes ces difficultés, le roi se trouve obligé de vous demander une bonne division, ainsi que Sa Majesté est autorisée à le faire par une lettre de Son Altesse Sérénissime le prince major général, du 16 mars dernier. En conséquence, Sa Majesté ordonne qu'au reçu de la présente vous fassiez partir une bonne division d'infanterie avec 6 pièces de canon approvisionnées, et que vous dirigiez cette division sur Ocana, près d'Aranjuez, par Cuença. Si Votre Excellence veut avoir la bonté de me prévenir à l'avance de la marche de cette divi-

sion, en me faisant adresser un état de sa force et de sa composition, elle trouvera de nouveaux ordres à Ocana. »

Dorsenne à Berthier. Tolosa, 13 avril 1812.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse qu'en arrivant à Tolosa, j'apprends qu'un convoi de 300 prisonniers de guerre, escorté par le 7e régiment d'infanterie polonais, fort de 1,490 hommes, et divers détachements de différents corps de l'armée du midi, présentant ensemble 1,737 hommes, auxquels on avait ajouté 160 tirailleurs de la garde rentrant en France, a été attaqué et dispersé, le 9 de ce mois, entre le blockhaus d'Arlaban et Salinas, dans le défilé, par environ 2,500 hommes et 400 chevaux des bandes réunies, commandées, dit-on, par Mina.

Le colonel du 7e régiment polonais, qui commandait ce convoi, a négligé de le faire éclairer, et de prendre toutes les précautions nécessaires pour assurer sa marche; de sorte qu'il a été assailli de toutes parts par un feu très-vif, partant des hauteurs où l'ennemi s'était posté avantageusement. On voulut faire coucher les prisonniers à terre; ils s'y refusèrent, et on en fusilla une grande partie. Le reste chercha à s'échapper; le désordre augmenta, et le convoi se retira en toute hâte sur Arlaban. La cavalerie ennemie saisit le moment, entra dans le défilé, chargea avec vivacité, et aurait fait encore plus de mal, si le feu du blockhaus ne l'avait arrêtée. Les résultats de cette malheureuse affaire sont pour

nous une perte d'environ 150 hommes tués, et 68 blessés qu'on a ramassés sur la place.

Le 7e régiment polonais a perdu seul 95 hommes, si l'on peut ajouter foi aux déclarations des blessés que j'adresse ci-joint à Votre Altesse, telles qu'elles ont été recueillies. Le colonel de ce régiment serait bien coupable, puisqu'ils assurent que les armes n'étaient pas même chargées.

Un convoi de 13 mille rations de biscuit, qui marchait aussi sous cette escorte, et qui était destiné pour Santona, a été pillé par les Polonais et les brigands.

On compte sur le lieu du combat à peu près 280 cadavres, ce qui suppose 130 brigands ou prisonniers tués. La plupart étaient mutilés d'une manière affreuse : cependant on a reconnu parmi eux le commissaire des guerres Audeval, et M. Deslande, secrétaire du roi, dont l'épouse a été faite prisonnière par Mina.

Ce succès des brigands, sur un vieux régiment, augmentera leurs partisans. La croisière anglaise reparaît sur les côtes de la Biscaye, et il est instant d'empêcher les débarquements d'armes et de munitions; c'est le seul moyen d'arrêter les progrès de cette guerre destructive : mais pour cela il faut des forces suffisantes, et Votre Altesse sait que j'en suis dépourvu. Il m'est pénible de ne pas avoir, dans cette circonstance, de rapport plus satisfaisant à lui mettre sous les yeux. Je n'ai point négligé un seul instant de lui faire connaître l'état des choses

dans les provinces du nord; et maintenant le mal qui existe ne peut qu'augmenter, si on n'y porte un prompt remède. Je dois le répéter à Votre Altesse, la faiblesse de nos garnisons sur nos lignes de communication doit nous donner tout à craindre ; et ce qui le prouve, c'est qu'aujourd'hui les courriers et estafettes sont insultés et attaqués journellement. »

Dorsenne à Berthier. Pampelune, 14 avril 1812.

« Monseigneur, j'ai l'honneur d'annoncer à Votre Altesse un événement qui pourra avoir des suites heureuses dans le pays.

En envoyant le général Vandermaësen à Aranda pour faire rentrer les contributions de ce partido, je lui avais ordonné de veiller sur Soria, et d'avoir l'œil sur Grado, où la junte insurrectionnelle des provinces de Burgos et Ségovie faisait sa résidence. Ce général a parfaitement rempli mes instructions et surpassé mon attente.

La junte, à son approche, avait abandonné Grado. Il eut l'air de ne pas s'en occuper et de négliger ce point, tant par son éloignement d'Aranda que par rapport à la misère des habitants. La junte prit confiance, et rentra : aussitôt il fit ses dispositions pour l'enlever.

Le 20 mars, à sept heures du soir, par le temps le plus affreux, il fit partir d'Aranda le colonel Merlin avec 250 hussards et 500 hommes. Cette troupe, qu'il avait annoncé se diriger sur Roa, prit au contraire le chemin d'Ayllon. La cavalerie arriva avant le jour à Grado, attaqua le village par surprise, enleva les 5 membres de la junte, 50 ca-

valiers composant sa garde d'honneur, 10 déserteurs français, et toute sa correspondance.

Le général Vandermaësen se loue beaucoup du zèle et de l'intelligence apportés par le colonel Merlin dans cette expédition.

J'ai ordonné que les membres de la junte seraient traduits à une commission militaire à leur arrivée à Burgos, pour y être jugés conformément aux lois de l'empire; que la garde d'honneur serait traitée comme prisonnière de guerre, et envoyée en France; que les soldats français seraient interrogés pour être renvoyés à leurs corps respectifs, s'il y a lieu; enfin qu'une commission secrète, composée de trois membres, ferait le dépouillement de toute la correspondance, qu'on assure être très-importante. »

Soult à Berthier. Séville, 14 avril 1812.

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime le 8 de ce mois, de Villa-Franca en Estramadure, des motifs qui me portaient à revenir en Andalousie, et à y ramener une partie des troupes. A cette époque, je craignais pour Séville et pour les lignes devant Cadix. Je savais que Ballesteros avait débouché avec 10 mille hommes des montagnes entre Ronda et Gibraltar, et se dirigeait sur Séville; tandis que le comte de Perme et Murillo, avec 4 mille hommes d'infanterie et 500 de cavalerie, qui étaient venus de l'Estramadure en longeant la Guadiana et par le comté de Niebla, marchaient aussi sur Séville, et prenaient position sur le plateau de Castilleja et de San-Juan d'Alfarache,

en face de la tête du pont de Triana. Ainsi, la place de Séville se trouvait investie par plus de 14 mille hommes, et la communication avec les troupes du blocus de Cadix, même par le Guadalquivir, était interçeptée.

Ballesteros vint s'établir à Arahal, ensuite à Utrera; il poussa son avant-garde à Alcala de Guadaïra, et ses partis se répandirent jusqu'aux portes de Séville.

Les éclaireurs du corps de Murillo se jetèrent dans la plaine, au bas de la côte de Castilleja, et firent tirer le canon des batteries de la tête de pont et du fort de la Chartreuse.

Je n'avais laissé à Séville que des dépôts, la plupart composés de militaires valétudinaires ou pour la réforme, un bataillon suisse au service de Sa Majesté Catholique, les cadres de divers corps espagnols, et la garde civique. Cela suffisait à peine pour garder les ouvrages de la tête du pont, de la Chartreuse, les portes, les établissements militaires, et pour assurer la tranquillité de cette ville populeuse, sur le soulèvement de laquelle les ennemis avaient compté. Tout ce qu'il m'avait été possible d'emmener en Estramadure était parti avec moi, et l'intérieur de l'Andalousie était absolument dégarni de troupes. Les communications avec la Manche et la gauche de l'armée, à Grenade et à Malaga, étaient interrompues; et, pour surcroît d'embarras, on était à la veille de manquer de subsistances tant à Séville que devant Cadix, les convois venant de Cordoue pouvant à tout instant être arrêtés. Tel

était l'état des affaires en Andalousie, lorsque, le 8, j'appris à Villa-Franca que la place de Badajos était tombée par surprise au pouvoir de l'ennemi, et que je me déterminai, vu la grande infériorité de forces que je pouvais opposer à l'armée anglaise, à me rapprocher de Séville pour prendre la ligne du Guadalquivir. Je reçus un rapport du général Rignoux, gouverneur de Séville, au moment où je me mettais en marche ; il me rendait compte de ce qui se passait, et m'exprimait ses craintes sur les subsistances. Je n'eus rien à changer à mes dispositions : je pressai seulement le mouvement des troupes. Le gros de mon artillerie, la division de cavalerie du général Soult, la brigade du général Vichery de la 4e division d'infanterie, et la 2e brigade de la division du général Barrois, vinrent passer le Guadalquivir à Lora-del-Rio ; tandis que le général Cassagne, avec la 1re brigade de la même division, et une brigade de dragons commandée par le général Bonnemains, furent dirigés de Llerena et Benvenida, par Puebla del Conde, Santa-Olalla et El-Ronquillo, sur Séville. J'avais l'espoir de surprendre les ennemis autour de cette ville ; mais le 9 au matin, instruits de mon mouvement, et d'ailleurs Ballesteros ayant à craindre que la division du général Conroux, qui manœuvrait sur les derrières, ne le compromît, ils prirent le parti de se retirer. Perme et Murillo retournèrent dans le comté de Niebla, et repassèrent le Tinto ; Ballesteros se dirigea, par Coronil et Puerto-Serrano, sur El-Bosque et Ubrique, où il paraît s'être concentré.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie du rapport que le général Rignoux m'a fait sur ce qui s'est passé à Séville et aux environs, dans les dix premiers jours de ce mois. Elle y remarquera avec satisfaction que ce général fait un grand éloge des divers dépôts qu'il a employés, et qu'il cite honorablement les corps espagnols au service de Sa Majesté Catholique qui, dans ces moments difficiles, se sont particulièrement distingués, entre autres, l'escadron de lanciers et la compagnie de gendarmerie espagnole, commandés par M. le chef d'escadron Aguado, le bataillon suisse, un détachement de la garde royale, capitaine Thomas; la compagnie d'escopeteros de Séville, capitaine San-Vicente; l'escadron de chasseurs de Carmona, commandé par M. Figuera; trois compagnies de la garde civique impériale, commandées par M. Dubernad; et enfin la garde civique de Séville, commandée par M. le maréchal de camp retiré marquis de Gelo.

M. le général Rignoux cite aussi plusieurs militaires qui se sont distingués, et il fait l'éloge de M. l'adjudant-commandant Larrin, chef de son état-major, officier d'un grand mérite; de M. le colonel Fruchard, directeur d'artillerie à Séville; de M. le chef de bataillon Vainsot, chef de l'état-major du génie; de M. le général Vengoa, directeur d'artillerie pour la partie espagnole à Séville; et de M. le capitaine Parmentier, du 44ᵉ bataillon de la flottille, commandant la station de marine.

La tranquillité de Séville n'a pas été troublée un

seul instant, quoiqu'il fût à craindre que les ennemis ne pénétrassent dans la ville, ainsi qu'ils en avaient les moyens. On doit sans doute cet heureux résultat au bon esprit des habitants, et à la valeur qu'ont montrée les militaires français et espagnols qu'il y avait dans la ville, ainsi qu'aux bonnes dispositions qui avaient été prises. Il n'y a point eu de désertion parmi les Espagnols. Cette circonstance a aussi contribué à donner de la confiance aux plus timides; une pareille épreuve ne peut donner que de très-grandes espérances pour l'avenir, et je ne doute pas que l'exemple ne soit imité, si de nouveau l'occasion s'en présente. Dans quelques mois, je compte pouvoir mettre en ligne le régiment de lanciers espagnols, commandé par le chef d'escadron Aguado, et l'escadron de gendarmerie qu'il a formé. Ces deux corps sont d'une grande beauté, et servent parfaitement.

Pendant que cela se passait à Séville, un convoi d'effets d'habillements, que depuis plusieurs mois j'avais envoyé chercher à Madrid, entrait en Andalousie, et arrivait le 6 à Baylen, où plusieurs bandes réunies, venues de la Manche et de Murcie, formant ensemble plus de 2 mille hommes, l'attaquèrent. L'escorte eût été insuffisante pour le sauver, quoiqu'elle fût de près de 1,200 hommes, vu la grande étendue qu'occupait le convoi, si le chef de bataillon Baland, commandant à Andujar, n'avait fait aussitôt partir le chef d'escadron Parain, du 26^{e} de dragons, avec tous les hommes disponibles de son dépôt: ce secours arriva fort à propos

pour aider l'escorte à repousser une vive attaque de l'ennemi. Le premier rapport qui m'est parvenu annonce que quelques voitures de particuliers, qui étaient à la suite du convoi, ont seulement été pillées par les brigands, mais que tout le convoi est heureusement arrivé à Andujar, d'où il a été aussitôt dirigé sur Cordoue. 2 officiers et 30 hommes ont été tués ou blessés; la perte de l'ennemi est beaucoup plus considérable. J'aurai l'honneur de faire à ce sujet un nouveau rapport à Votre Altesse, et de lui envoyer l'état de composition du convoi.

J'aurai aussi l'honneur de lui adresser incessamment le rapport des opérations du général Conroux sur la ligne du Guadalete, celui de la ligne devant Cadix, et celui des généraux Leval et Maransin, sur ce qui s'est passé à la gauche. En ce moment, le général Soult manœuvre pour rejeter l'ennemi dans les montagnes, et pour rétablir partout les communications. La division du général Barrois, une brigade de dragons, la réserve et le parc d'artillerie, sont arrivés hier à Séville. Partout où l'ordre a été troublé, il sera rétabli.

Le 10, en partant de Llerena, j'y laissai en position M. le général comte d'Erlon, avec les 5^{e} et 6^{e} divisions d'infanterie et la 1re de cavalerie, pour couvrir mes mouvements et observer ceux de l'armée anglaise. Je n'ai point reçu de rapports de lui depuis cette époque; j'en attends avec d'autant plus d'impatience qu'un avis qui m'est parvenu cette nuit annonce qu'il a dû se replier sur Fuente-Ovejuna, et qu'il a été attaqué.

J'ai donné ordre au comte d'Erlon de se replier avec toutes ses troupes sur le Guadalquivir et sur Séville, si l'ennemi continuait son mouvement sur l'Andalousie, ainsi qu'on a prétendu qu'il en avait le projet. Je me dispose à lui livrer bataille avec toutes mes forces réunies. Depuis la prise de Badajos, mon théâtre n'est plus en Estramadure, où jamais je n'aurais dû paraître que comme auxiliaire, ainsi que plusieurs fois j'ai eu l'honneur de le représenter à Votre Altesse Sérénissime ; mais je défendrai l'Andalousie, et je continuerai les opérations dont je suis plus spécialement chargé, aussitôt que les moyens que j'ai sollicités m'auront joint.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse l'état de situation des troupes que j'avais emmenées de l'Andalousie au secours de Badajos, et l'état d'emplacement de celles que j'y avais laissées, indiquant les opérations dont chaque corps était chargé.

J'ai aussi l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie de la dernière lettre que j'ai reçue de M. le maréchal duc de Raguse, sous la date du 22 février; copie d'une lettre du général Foy à mon adresse, datée de Velvis de la Jara le 28 du même mois, lesquelles annoncent d'une manière positive que je pouvais compter sur trois divisions de secours, et un corps de cavalerie de l'armée du Portugal, dans le cas où la place de Badajos serait attaquée; mais ces divisions furent retirées, et portées en Castille huit jours après, au moment même où on eut l'assurance que toute l'armée anglaise marchait sur Badajos, et à l'instant où, en vertu des

ordres de Votre Altesse, je dirigeais cinq régiments d'infanterie, deux de cavalerie, et plusieurs autres cadres, sur Burgos. Il est bien certain que si ces trois divisions fussent restées dans la vallée du Tage, jamais l'ennemi n'eût entrepris le siége de Badajos, ou bien nous étions à même, par notre prompte réunion, de lui livrer bataille avec avantage. Le contraire est arrivé; accablé de toutes parts par les ennemis, j'ai été abandonné à mes propres forces, lesquelles même venaient d'être réduites de près de 9 mille hommes. Je n'ai reçu aucun secours, ni éprouvé l'effet de la moindre démonstration offensive : car l'appareil que l'on a fait sur Ciudad-Rodrigo ne pouvait influer en rien sur le sort de Badajos, ainsi qu'il est malheureusement arrivé. Je mets ci-joint copie d'une lettre du général Foy au comte d'Erlon du 30 mars, qui m'est parvenue après mon départ de Villa-Franca : elle rend compte des instructions que ce général avait reçues. Je déplore amèrement qu'un défaut d'ensemble ait occasionné le malheur que nous venons d'éprouver.

Dans l'état actuel des choses, je dois me borner à défendre l'Andalousie, ainsi que je l'ai dit : je dois aussi me disposer à faire le plus tôt possible le siége de Tarifa, car ce n'est qu'en prenant cette place que je pourrai détruire le corps de Ballesteros, qui déjà est de 10 à 12 mille hommes, et me donne des inquiétudes sérieuses. Cette opération terminée, je commencerai le siége de l'île de Léon, où j'espère également réussir; mais il faut que l'on m'envoie de

la poudre et de l'argent : les moyens sont épuisés en Andalousie. Les événements qui viennent de se passer ont détourné les sources et accru nos besoins. Je n'aurai pas assez de pain pour la troupe jusqu'à la récolte, et la poudre que je fais fabriquer est insuffisante pour une aussi grande opération que celle que je viens d'indiquer, et pour la consommation de la campagne.

Il est aussi d'une grande urgence de faire un dernier effort pour s'emparer des places de Murcie, afin de détruire du même coup les armées qui s'y organisent. Dès lors, ayant à peu près terminé les affaires du midi de l'Espagne, tous les moyens pourront être dirigés sur le pays et contre l'armée anglaise.

Ainsi, j'ai l'honneur de prier Votre Altesse de vouloir bien demander à Sa Majesté l'Empereur, en faveur de son armée du midi :

1° Des renforts et surtout des recrues pour l'infanterie et la cavalerie, ainsi qu'une augmentation de personnel d'artillerie et des chevaux du train; 2° une augmentation de personnel du génie, et beaucoup d'officiers; 3° un million du poudre; 4° de l'argent; 5° que l'armée du Portugal ait ordre d'observer l'armée anglaise et de la suivre dans tous ses mouvements, l'empêchant surtout de rien entreprendre sur l'armée du midi; 6° que les siéges d'Alicante et de Carthagène soient aussitôt entrepris, et que les troupes qui en seront chargées se mettent en communication avec celles que je dois tenir dans la province de Grenade; 7° enfin, que toutes les

troupes appartenant à l'armée du midi, qui sont dans l'intérieur de l'Espagne, aient ordre de me joindre sur-le-champ, et qu'elles nous conduisent les effets des corps, et les courriers qui sont arrêtés sur la route. Depuis le mois de décembre, aucun n'est arrivé à l'armée ; l'effet que cela produit sur la troupe est des plus désagréables.

Si Sa Majesté daigne approuver ces dispositions, je réponds que de prompts succès en seront le résultat, surtout s'il y a désormais plus d'ensemble dans les opérations, et si les différentes armées qu'il y a en Espagne se communiquent ce qu'elles font. »

Marmont à Berthier. Sabugal, 16 avril 1812.

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse qu'en exécution des ordres de Sa Majesté, dans l'objet de faire une diversion en faveur de l'armée du midi, après avoir bloqué Rodrigo et Almeida, je me suis porté sur Sabugal, ayant été informé que l'armée anglaise était sur la rive gauche du Tage, à l'exception d'un faible détachement. Je me suis empressé de jeter rapidement des troupes dans différentes directions, afin d'en rappeler une partie de ce côté. En conséquence, j'ai envoyé occuper Frendao et les bords du Zezère, et mes partis ont descendu fort loin cette rivière. J'ai envoyé le général Clausel sur Castel-Branco, que l'ennemi a évacué à son approche, après avoir brûlé d'immenses magasins que cette ville renfermait. Les troupes portugaises et la cavalerie anglaise, qui occupaient Castel-Branco, se sont repliées en toute hâte sur Villa-Velha, et ont repassé le Tage. Ayant été informé, le 13 au soir,

que 23 bataillons portugais, commandés par le lieutenant général Waslar, et, sous ses ordres, par les généraux Wilson et Trentt, venaient d'arriver à Guarda et s'établissaient dans ces fortes positions, je partis pour m'y rendre, le 14 au matin, avec une brigade de la 4e et une de la 5e division, qui étaient sous ma main. A mon arrivée devant Guarda, les troupes ennemies, qui étaient formées sur la hauteur, paraissaient disposées à combattre; mais aussitôt que j'eus fait mes dispositions d'attaque, elles se replièrent. Le temps nécessaire pour monter la montagne et descendre au Mondégo me faisait craindre de ne pouvoir l'atteindre. Cependant j'envoyai le colonel Richemont et le chef d'escadron Denis, mes aides de camp, avec mon escorte et le 13e régiment de chasseurs, à leur poursuite. La longueur de la journée et la lassitude des chevaux réduisirent à peine à 80 ceux qui se trouvaient en état de combattre à l'instant où on joignit l'ennemi. Cependant le colonel Richemont, jugeant que les armes à feu seraient de peu d'effet en raison de la pluie épouvantable qui tombait depuis le matin, n'hésita pas à attaquer la première masse qu'il put joindre; et, après avoir dispersé 150 chevaux qui formaient leur arrière-garde, il la traversa, fit mettre bas les armes à 1,500 hommes environ, fit 700 hommes prisonniers, et prit 5 drapeaux. Le chef d'escadron Denis en enleva un de sa main. 2 à 3 mille Portugais se jetèrent dans les montagnes, et environ 300 se noyèrent dans le Mondégo. Le reste de ce corps d'armée ayant trop devancé,

était à l'abri de toute espèce de poursuite; mais je suppose que des soldats en grand nombre retourneront chez eux.

Le lendemain, les reconnaissances se portèrent sur Celorico, où, à leur approche, les magasins considérables qu'il y avait furent incendiés. Ayant appris sur ces entrefaites la prise de Badajos, et qu'une bonne partie de l'armée ennemie était en marche pour passer le Tage à Villa-Velha et se porter sur moi, je suis revenu à Sabugal. Lorsque ces nouvelles seront confirmées, mes troupes ayant d'ailleurs consommé le peu de ressources qui existaient entre le Tage et le Zezère, et ne pouvant dans aucun cas, tant que l'ennemi sera sur le Tage, m'établir sur le Mondégo, puisqu'alors je laisserais l'ennemi sur ma communication, je me replierai sur la rive droite de l'Agueda. Si l'ennemi veut m'y suivre, je le combattrai; sinon je me retirerai sur Salamanque, par suite de l'impossibilité absolue de subsister entre l'Agueda et la Tormès.

Je sollicite des bontés de Sa Majesté le grade d'officier de la Légion d'honneur pour le colonel Richemont, et celui de légionnaire pour MM. Parquin, sous-lieutenant au 13e régiment de chasseurs à cheval, et Venardy, sous-lieutenant au 26e régiment de chasseurs, qui se sont distingués. Je joins à ma lettre l'état de leurs services. »

Jourdan à Berthier. Madrid, 16 avril 1812.

« Monseigneur, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse le rapport de la place de Madrid du 10 au 15; j'y joins l'état de situation du matériel de l'artillerie.

Votre Altesse trouvera également ci-joint le rapport de la province de Madrid, et l'état de situation des troupes stationnées dans cette province.

Je prie Votre Altesse Sérénissime de jeter un coup d'œil sur le rapport de la place de Madrid ; elle y verra combien la garnison de cette place est insuffisante pour le service qu'elle a à faire ; aussi les soldats sont-ils fréquemment malades, et cela n'est pas étonnant, puisque, indépendamment du service qu'ils ont à faire, ils n'ont pas de quoi se nourrir : ils ne reçoivent point de légumes secs; on a supprimé les 4 onces de pain de soupe; leur solde est arriérée de plusieurs mois; ils sont donc réduits, pour toute nourriture, à une livre et demie de mauvais pain de munition, et à une demi-livre de viande encore plus mauvaise. M. O'ffarill, ministre de la guerre, avait même proposé au roi de réduire la ration de pain à 18 onces, et de donner, en remplacement des 6 onces de pain, 2 onces et demie de riz. Heureusement que Sa Majesté a daigné me consulter, et qu'elle a rejeté la proposition du ministre.

M. O'ffarill vient de me prévenir que le roi a rendu un décret portant qu'il n'y aura en Espagne qu'une seule espèce de pain, fait avec de la farine de laquelle il sera extrait douze livres de son par fanéga; et que cette mesure étant générale, elle est appliquée à tous les services, même à celui des hôpitaux, ce qui n'améliorera pas le sort des malades, qui déjà n'étaient pas trop bien.

Les troupes cantonnées dans la province, pour tenir les brigands à une certaine distance de Madrid

et pour escorter les courriers, sont aussi fort mal nourries, quoiqu'elles fassent un service bien pénible. Lorsqu'on s'adresse au préfet de la province, qui est chargé de pourvoir à leur subsistance, il propose de supprimer ces garnisons, ou au moins de diminuer leur force. Je conviens que cette manière d'administrer serait fort commode; mais elle n'est pas possible, car tous les jours le nombre des brigands augmente, et tous les jours on est obligé d'augmenter la force des escortes.

En entrant dans ces détails avec Votre Altesse Sérénissime, je n'ai pas l'intention de critiquer l'administration espagnole. Sans doute elle fait ce qu'elle peut : je sais qu'au prix où est le blé, elle doit être fort embarrassée pour nourrir les troupes; mais comme les soldats de l'Empereur souffrent, je dois en rendre compte à Votre Altesse Sérénissime. »

Marmont à Berthier. Sabugal, 16 avril 1812.

« Monseigneur, l'opération que je viens d'exécuter par ordre de l'Empereur n'a pas produit le résultat qu'il en attendait, quelque activité que j'aie mise, et quelques soins que j'aie pris pour lui donner toute l'apparence d'une invasion sérieuse. Quoique j'aie amené le plus de troupes que j'aie pu réunir, je n'ai pas pu passer l'Agueda avec plus de 1,900 hommes, qui, ainsi que vous pouvez le juger, se réduisent à peu de chose lorsqu'il faut laisser des troupes pour garder les ponts de l'Agueda, bloquer Ciudad-Rodrigo et observer Almeida. La cause de ce que je n'ai pu amener que ce petit nombre de troupes, c'est que l'ar-

mée du centre n'a pas encore relevé la 1re division qui occupe la vallée du Tage, et qu'en conséquence cette division n'a pu me joindre; que, d'un autre côté, le général Dorsenne n'a pas fait relever un seul des postes qu'occupe l'armée de Portugal vers les provinces du nord, postes qu'on ne peut évacuer sans détruire toute espèce de moyens de communication entre Madrid et la France, et causer le bouleversement général du pays. J'ignore si lord Wellington entreprendra la conquête de l'Andalousie, et je ne le crois pas probable; mais s'il la tente, et que l'armée du Portugal reçoive l'ordre de passer l'Agueda de nouveau, pour rappeler à elle l'armée anglaise, elle ne peut le faire avec succès qu'en exécutant ce mouvement avec toutes ses forces réunies, pour que lord Wellington puisse croire à une attaque sérieuse, ou pour qu'au besoin, s'il n'y croyait pas, elle pût marcher droit à Lisbonne : et pour cela il faut qu'elle soit relevée dans les postes qu'elle occupe dans le territoire, et qu'en conséquence l'armée du nord se mette à temps en mouvement pour me rendre l'armée du Portugal disponible. Comme c'est l'armée du Portugal qui doit agir, ne serait-il pas juste que ce fût son général qui réglât toutes les dispositions préparatoires, et, pour cela, qu'il ait le droit de donner des ordres? Une autre considération qui fait qu'une armée ne peut vivre en Portugal quelque temps qu'autant qu'elle est nombreuse, c'est que, pour qu'elle soit en sûreté, il faut qu'elle soit en situation de livrer bataille contre toute l'armée anglaise réunie, attendu que, vu l'épouvantable ma-

nière de vivre qu'on est obligé d'employer dans ce pays, qui force l'armée à se disperser, vu l'impossibilité de se procurer des nouvelles par la disparition des habitants, et la facilité qu'a l'armée anglaise d'être toujours réunie et en marche, il faut que l'armée française, par sa force, puisse imposer à l'ennemi, lui donner de la circonspection qui, lui faisant mettre de la lenteur dans ses mouvements, laisse à l'armée française le temps de se réunir; sans quoi l'ennemi, étant très-supérieur, marchera droit à l'armée française lorsqu'elle sera disséminée, et pourra la détruire sans combattre. Si l'armée de Portugal doit au contraire venir au secours de l'armée du midi, en se portant sur le Tage et le passant à Almaraz et marchant sur Mérida, il faut des magasins d'avance à Lugar-Nuevo, sans quoi l'armée périrait sans combattre, ou se retirerait avec précipitation ; car le pays entre le Tage et la Guadiana est un vaste désert, où peu de terres ont été anciennement cultivées, et où aujourd'hui rien n'est cultivé : et la formation de ces magasins peut dépendre du roi, puisque Madrid et les provinces de la Manche peuvent les fournir; et dans ce cas, pour rendre plus de troupes de l'armée du Portugal disponibles, en laissant cependant ce qui est indispensable sur la frontière, il faut que l'armée du nord envoie encore momentanément des forces pour en relever une partie.

J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Altesse en lui détaillant la situation de l'armée, et je n'ai reçu en réponse rien qui pût me rassurer sur l'avenir. Ce-

pendant l'armée du Portugal est une des meilleures qu'ait l'Empereur. L'abandon dans lequel on la laisse, le refus que l'Empereur paraît déterminé à lui faire de toute espèce de moyens, semblent présager le plus triste avenir. Il faudrait si peu de chose pour lui donner les moyens de bien faire ! Je ne reçois plus d'avis d'envoi d'argent pour la solde, et cependant six divisions ont neuf mois d'arriéré, une autre sept mois, et la 8^{e}, seize. Je ne reçois aucune annonce d'envoi d'argent pour achat de subsistances. Dans toutes les villes, tous les services manquent; enfin, toutes les provinces susceptibles de produire, qui font partie du nord, sont données à une armée qui n'a affaire qu'à des guérillas, lorsque l'armée qui doit combattre, plus nombreuse de moitié et beaucoup plus arriérée, n'a pour elle qu'un territoire épuisé, et dont les subsistances, toutes choses égales, ne sont évaluées que la moitié de celles que l'autre possède. Cette armée cependant est également à l'Empereur, et, par sa destination, elle semblerait devoir obtenir la préférence : car les moyens matériels ne sont pas moins nécessaires pour vaincre, que les hommes sous les armes. Monseigneur, lorsque je considère que l'Empereur a remis entre mes mains le sort de trente de ses plus braves régiments d'infanterie, je suis autorisé à croire que je possède sa confiance. Lorsque je vois qu'il me refuse d'y joindre tous les commandements du nord, qui complètent tous les moyens militaires et administratifs, j'ai lieu de craindre que cette confiance ne soit ébranlée; et dans ce cas il vaudrait

mieux me la retirer tout à fait. Lorsque je vois que toute espèce de moyens d'amélioration m'est refusée, je dois désirer quitter un poste qui, quoiqu'il fût facile de le remplir en recevant, jusqu'à la récolte, des secours en argent, et réunissant le commandement de l'armée du nord à celui de l'armée du Portugal, ne promet, dans la situation actuelle des choses, que honte et humiliations, pour peu que l'ennemi veuille profiter de la situation heureuse où il se trouve momentanément. Enfin, j'ajouterai qu'il est également pénible, pour un homme attaché comme je le suis, à l'Empereur, de voir la révolution qui s'opère dans l'esprit des officiers subalternes et des soldats à son égard. Quoiqu'il n'y ait pas de faits positifs qui les rendent criminels, il y a un ensemble de plaintes sur l'abandon où on laisse cette armée, un dégoût qui en résulte, qui sont contraires aux intérêts de l'Empereur, et qu'il est trop contre mes devoirs de cacher, pour que je ne vous en rende pas compte. Je combats ce sentiment par mes efforts pour le bien-être du soldat; mais mes efforts seront impuissants tant que les moyens mis à ma disposition ne seront pas augmentés. Il faut des secours à l'armée pour faire cesser les souffrances qu'elle endure et lui donner les moyens d'obtenir des succès : ces moyens consistent à pouvoir se mouvoir et vivre réunie. Elle a trop d'honneur et de fierté pour n'avoir pas besoin de succès pour calmer ses peines morales; mais ces succès ne peuvent être obtenus qu'avec quelques sacrifices. Il faut, je le répète, de l'argent pour

former des magasins jusqu'à la récolte, et augmenter ses moyens de transport. Je renouvelle à Votre Altesse la prière d'obtenir de Sa Majesté, si son intention n'est pas d'améliorer la situation de l'armée du Portugal, et d'ajouter aux moyens mis à ma disposition, qu'elle me donne un successeur. »

Berthier à Marmont. Paris, 16 avril 1812.

« J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, Monsieur le maréchal, vos lettres des 22 et 25 mars. Par mes dépêches des 18 et 20 février, je vous prescrivais les mesures nécessaires pour prendre l'initiative, et donner à la guerre un caractère convenable à la gloire des armes françaises, en lui ôtant ce tâtonnement et cette fluctuation actuelle, qui sont déjà le présage d'une armée vaincue. Mais, au lieu d'étudier et de chercher à saisir l'esprit des instructions générales qui vous étaient données, vous vous êtes plu à ne pas les comprendre, et à prendre justement le contre-pied de leur esprit. Ces instructions sont raisonnées et motivées, comme toutes instructions d'un gouvernement; elles étaient données à trois cents lieues et à six semaines d'intervalle; elles vous supposaient vis-à-vis l'ennemi, et vous prescrivaient de contenir et d'obliger la plus grande partie de son armée à rester dans le nord, en concentrant votre quartier général à Salamanque, et en tirant tous les jours des coups de fusil sous Ciudad-Rodrigo et sous Almeida. Ces instructions vous disaient : « Si, dans cet état de choses, l'ennemi reste devant vous avec moins de cinq divisions, marchez à lui, suivez-le des yeux. Ses hôpitaux et

magasins étant entre Lisbonne et la Coa, il ne pourra pas les évacuer si rapidement que vous ne puissiez pas l'atteindre. » Je vous y ajoutais que, dans cet état des choses, il était absurde de penser que le général anglais pût abandonner tout le nord pour se jeter sur une place qui menaçait. . . . . Recommander de seconder le roi, et de faire vous-même, par attachement pour sa personne et pour la gloire de ses armes, tout ce qui vous sera possible pour empêcher que 40 mille Anglais ne gâtent toutes les affaires d'Espagne, ce qui sera infaillible, si les commandants des différents corps ne sont pas animés de ce zèle pour la gloire et de ce patriotisme qui seuls vainquent les obstacles, et empêchent de sacrifier jamais à son honneur et à des passions quelconques l'intérêt public.

Au retour de Pologne, Sa Majesté ira en Espagne; elle espère n'avoir plus que des éloges à donner à ce que vous aurez fait, et que vous aurez de nouveau bien mérité de son estime. »

Berthier à Joseph. Paris, 16 avril 1812.

« Sire, j'ai eu l'honneur de faire connaître à Votre Majesté la lettre que j'ai écrite à M. le maréchal duc de Raguse en date du 18 février dernier. Les dispositions qu'elle contenait ayant été mal saisies par ce maréchal, je lui ai envoyé le 12 mars, par son aide de camp le colonel Jardet, la lettre ci-jointe, qui lui est parvenue le 25. En accusant réception de cette dépêche par une lettre du 27, le duc de Raguse m'annonce qu'il sera le 1er avril, avec trois de ses divisions, sur Ciudad-Rodrigo; mais, par

cette même lettre, il paraît qu'il avait le projet de porter sur Placencia la division du général Foy, qui était à Almaraz. L'Empereur se flatte que, mieux instruit de la position des Anglais, il n'aura pas commis cette faute. Par une autre lettre du 30, le duc de Raguse m'annonce qu'il a reçu la lettre par laquelle je le prévenais que Votre Majesté avait le commandement des armées en Espagne; je ne doute pas qu'il ne se soit empressé de prendre vos ordres. Je vous envoie, Sire, la réponse que je fais à sa lettre du 27 mars. Dans les circonstances actuelles, où les Anglais sont réunis pour couvrir le siége de Badajos, les mouvements et la direction des armées du centre, du midi et du Portugal sont d'une telle importance, que l'Empereur ne doute pas que Votre Majesté ne s'en soit sérieusement occupée, et qu'elle n'ait formé un conseil composé du maréchal Jourdan et du général Daultanne.

Des renforts marchent sur l'Espagne, et les convois de fonds se succèdent avec exactitude de mois en mois. Le duc d'Albuféra mande que près de la moitié de la contribution de Valence est acquittée.

Les troupes françaises en Espagne sont très-nombreuses, et Votre Majesté a le pouvoir de les diriger. Elle aura sûrement donné les ordres convenables à l'armée du duc de Raguse, afin qu'elle contienne les Anglais, et qu'elle agisse de concert avec les mouvements de l'armée du midi.

L'Empereur désire que Votre Majesté agisse avec vigueur, et qu'elle se fasse obéir (1). »

(1) Se faire obéir était chose facile à l'Empereur, mais fort diffi-

Joseph à Berthier. Madrid, 17 avril 1812.

« Je suis fort impatient de recevoir la lettre que Votre Altesse m'a annoncée en m'apprenant que Sa Majesté l'Empereur me confiait le commandement général de ses armées. J'ignore absolument ses intentions sur la direction à donner à la guerre extérieure, et sur la marche à suivre avec les généraux qui commandent et administrent les provinces réduites en gouvernements militaires. Je n'ai aucune notion sur les forces ennemies, ni sur les forces de l'armée française, chaque général s'étant absolument isolé de moi depuis l'institution des gouvernements militaires. Je ne doute pas que l'Empereur ne veuille me donner toute la latitude indispensable pour changer l'état actuel des choses, et qu'il ne me continue les secours d'argent, dont j'ai plus besoin que jamais. Je n'ai point de nouvelles du duc de Dalmatie; mais il n'est que trop probable que Badajos doit être tombé au pouvoir de l'ennemi, et que Ciudad-Rodrigo a livré à l'armée anglaise tous les moyens d'artillerie qui existaient en Espagne. Les guérillas sont dans les gouvernements militaires des armées, car Mendizabal commande, à la tête de 12 mille hommes, à Potès; 3 mille sont sur l'Èbre, 3 mille aux portes de Tolosa.

La famine est dans les villes; le pain vaut 25 sous de France la livre; le désespoir est dans les campagnes, privées de tous moyens de transport et des moyens de labourage. L'armée n'est pas soldée depuis plus d'un an. L'officier est malheureux, et le

cile au roi Joseph, qui n'avait pour cela aucun moyen d'action sur les maréchaux.

citoyen ne sait plus que croire du présent et du futur. Cependant, au milieu de tous ces désastres, je n'hésite pas à accepter le commandement, convaincu que le général en chef peut seul soutenir le roi, et que le roi, à son tour, peut seul sauver les affaires militaires en donnant un point unique de direction aux peuples et à l'armée. L'armée ranimera l'espoir des citoyens, si elle est bien dirigée, et contenue dans les limites d'une saine discipline; et l'opinion des citoyens ranimera les hommes égarés, et réduira l'Angleterre à ses moyens militaires réels. J'ai vu M. l'ambassadeur de Sa Majesté Impériale et Royale, et je me suis expliqué franchement sous le point de vue politique et administratif. Les affaires peuvent encore se rétablir, mais il faut tout le zèle des serviteurs de l'Empereur, toute l'autorité de son nom et tous les secours d'argent que sa bienveillance pourra encore prêter à ce pays, qui ne pourra s'acquitter qu'avec le temps. Votre Altesse trouvera ci-joint une copie de la dernière lettre que j'ai reçue de M. le maréchal duc de Raguse. »

Jourdan à Berthier. Madrid, 17 avril 1812.

« Monseigneur, dans la journée du 14, j'ai reçu de M. le général Foy la lettre dont Votre Altesse trouvera ci-joint copie. Le roi a reçu, le même jour, une lettre du maréchal duc de Raguse, datée de la Caridad, devant Ciudad-Rodrigo, le 5 courant. Ce maréchal annonce à Sa Majesté qu'il va se porter aux sources du Zezère, en laissant une partie de l'armée en observation devant Ciudad-Rodrigo et Almeida pour la garde de ses ponts, et qu'il me-

nacera l'intérieur du Portugal. Il ajoute que Rodrigo est bloqué depuis le 1er avril; que la garnison paraît mauvaise; et que s'il avait 10 canons de 24, il s'emparerait de la place en quatre jours.

Le roi n'ayant reçu aucune nouvelle de M. le maréchal duc de Dalmatie, ignore pourquoi ce maréchal, qui a dû être du 1er au 2 avril sur la Guadiana, n'a pas livré bataille aux Anglais avant la prise de Badajos. Sa Majesté présume que les Anglais étaient en forces supérieures. Sa Majesté ne sachant pas si, après la prise de Badajos, les Anglais se seront portés en Andalousie, ou s'ils auront détaché une partie de leur armée pour s'opposer à la marche du duc de Raguse, m'a ordonné d'écrire à ce maréchal, le 14 courant, que si son mouvement a attiré devant lui une partie de l'armée anglaise, il doit chercher à la combattre, s'il croit pouvoir le faire avec succès, et qu'il ne doit rien négliger pour s'emparer de Ciudad-Rodrigo : mais que si sa marche n'a produit qu'une faible diversion, et si l'armée anglaise s'est portée en Andalousie, il doit envoyer une division et 4 à 500 chevaux dans la vallée du Tage, pour se réunir à la division du général Foy, et disposer en échelons une seconde division qui se tiendra prête à se porter aussi dans la vallée du Tage, si les circonstances l'exigent.

J'ai également récidivé à M. le duc d'Albuféra l'ordre du roi d'envoyer dans la Manche une division de son armée et 3 à 400 chevaux. Cette division et celle du général Foy, dont Sa Majesté pourra disposer si le duc de Raguse envoie une autre di-

vision dans la vallée du Tage, réunies aux troupes de l'armée du centre qui sont dans la Manche, formeront une réserve avec laquelle le roi pourra faire soutenir le duc de Dalmatie, si l'armée anglaise se porte en Andalousie avec des forces supérieures.

M. Murga, banquier de Madrid, qui a beaucoup de relations en Estramadure, est venu aujourd'hui me prévenir qu'il est arrivé deux hommes de cette province, qui lui ont confirmé la prise de Badajos de la manière dont elle a été annoncée par M. le général Foy. Ils ajoutent que M. le général Philippon est arrivé à Mérida, que la population s'est soulevée et a voulu le massacrer, mais que la justice du lieu est parvenue à le sauver. Ils disent aussi que l'armée anglaise, bien loin de pénétrer en Andalousie, s'est repliée derrière Badajos; qu'une armée française, qu'on disait forte de 40 mille hommes, marchait contre l'armée anglaise, et que l'opinion générale était que les Anglais ne recevraient pas la bataille.

M. le général Lafont-Blaniac, gouverneur de la province de la Manche, annonce, par sa lettre du 11, arrivée aujourd'hui, que les ennemis, après s'être présentés sur plusieurs points avec environ 3,500 hommes d'infanterie et mille chevaux, se sont retirés. »

Soult à Berthier. Séville, 17 avril 1812.

« Monseigneur, l'estafette qui vient d'arriver m'a remis les dépêches de Votre Altesse Sérénissime jusqu'au 23 février dernier, notamment celles ren-

fermant l'ordre du 19 du même mois, et copie de l'instruction qui a été adressée le 18 à M. le maréchal duc de Raguse.

Les divers rapports que j'ai eu l'honneur de faire à Votre Altesse depuis le 20 mars, surtout celui daté de Villa-Franca en Estramadure le 8 avril, et le dernier de Séville, le 14 l'instruisent des événements qui sont survenus et de ma position actuelle, laquelle doit nécessairement donner lieu à quelques changements dans les dispositions. Les ennemis ont emporté la place de Badajos par un de ces coups de fortune que toute la prudence humaine ne pouvait prévoir; car il n'était pas à supposer qu'une garnison de 5 mille hommes, abondamment pourvue de tout, qui défend avec valeur une brèche, se laisserait en même temps surprendre par un point où aucune attaque n'avait été dirigée, et où il paraît qu'on n'avait pas même laissé de gardes; et cela à l'instant où j'arrivais à une marche de Badajos avec 24 mille hommes fortement organisés.

Si j'avais reçu l'ordre de Votre Altesse et l'instruction donnée au duc de Raguse les 18 et 19 février, avant la prise de Badajos et au moment où j'étais en présence de l'armée anglaise, il est possible que, voyant que je n'avais pas de secours à attendre de l'armée du Portugal, j'eusse tenté un effort sur Alcantara, et livré bataille aux ennemis pour sauver Badajos, malgré la grande supériorité numérique de leurs forces sur celles que je commandais. J'aurais probablement fait une faute; le succès eût été in-

certain, et je perdais le restant de l'armée que j'avais laissé en Andalousie.

Votre Altesse a vu, par mon rapport du 14, que Séville était investie par 14 mille hommes; que les communications avec les troupes de la ligne devant Cadix étaient interrompues, et qu'un soulèvement général commençait à éclater en Andalousie. (Je n'ai pu rouvrir mes communications avec les troupes qui sont à Grenade et à Malaga, ni avec la Manche; on est pour cela en opération). Mais heureusement je fus instruit à temps que le mal était sans remède, et je pris aussitôt des dispositions pour me reporter sur le théâtre qui, pour le moment, convient à l'armée, *pour me préparer à livrer une grande bataille aux ennemis, s'ils viennent m'attaquer.*

Il est impossible qu'une instruction, quelque détaillée qu'elle soit, puisse prévoir tous les cas qui peuvent survenir; et l'Empereur entend sans doute que les généraux qui ont l'honneur de commander ses armées y suppléent, suivant les circonstances, pour le bien de son service. Il n'est pas douteux que, si le maréchal duc de Raguse eût seulement fait la démonstration de se porter, avec une partie de son armée, sur la rive gauche du Tage pour se réunir à l'armée du midi, le siége de Badajos était levé avant même que les ennemis eussent eu le temps de rendre la brèche praticable et de donner l'assaut. M. le maréchal n'avait rien devant lui, et il savait que lord Wellington, avec toute l'armée anglaise, avait passé la Guadiana, et faisait le siége

de Badajos. Je dis que toute l'armée anglaise avait passé la Guadiana; voici quelle était alors sa composition :

Le lieutenant général Graham, commandant le 1er corps d'observation, avait sous ses ordres les 1re, 6e et 7e divisions anglaises, le lieutenant général Cotton, commandant 2,500 hommes de cavalerie, et 30 pièces de canon : ce corps poussa mon aile droite jusqu'à la Granja et Azagua, au débouché de Fuentès-Ovejuna, en même temps que le lieutenant général Hill, avec les 2e et 3e divisions anglaises, 1,200 hommes de cavalerie aux ordres du général Eskine, et 12 pièces de canon, se portait aussi sur mon extrême droite, dans la direction de la Serena par Belalcasar.

Lord Wellington commandait le siége en personne. Il avait avec lui sa 4e division, une partie de la 3e, et un corps portugais. On m'a aussi assuré qu'il y avait 2 à 3 mille Espagnols, ce qui formait autour de la place un corps de 16 à 18 mille hommes.

La 5e division était restée sur la rive droite du Tage, avec une brigade de cavalerie; mais ces troupes furent aussi portées sur la Guadiana, et elles arrivèrent à Campo-Mayor, avec des renforts tirés de Lisbonne, dans les journées des 4 et 5 avril.

D'après tous les calculs, l'armée de lord Wellington devait être au moins de 50 mille hommes présents (et, selon plusieurs rapports, de plus de 60 mille), du moment où je me présentai devant elle sur la Guadajira, et que mes postes furent établis à

Villalba et à Azenchal. Si alors l'armée du Portugal m'avait joint avec 25 mille hommes, nous livrions bataille aux ennemis, la place de Badajos était sauvée ou reprise, et une grande victoire rejetait les Anglais dans leurs lignes de Lisbonne. Je n'étais pas assez fort pour l'entreprendre à moi tout seul; et si malheureusement je m'étais compromis, indépendamment des pertes que j'aurais éprouvées sans résultat, je n'arrivais pas à temps en Andalousie pour dégager le restant de l'armée.

Les généraux anglais n'ont pas caché en Estramadure qu'ils savaient que le maréchal duc de Raguse faisait des démonstrations du côté de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida; et ils ont dit aussi qu'elles ne pouvaient leur nuire, attendu qu'il n'avait point d'équipage de siége, et que le manque de subsistances, l'épuisement du pays et les milices ennemies suffisaient pour l'empêcher de pénétrer en Portugal, d'où, en tout état de choses, il serait forcé de revenir. La conduite que les Anglais ont tenue dans cette circonstance a été tellement mesurée, que l'on pourrait soupçonner qu'ils ont intercepté quelque partie de correspondance, qui leur a dévoilé le système d'opérations de l'armée du Portugal et l'irrésolution du duc de Raguse.

Votre Altesse me dit que, lors du premier mouvement du général Hill sur Mérida, je n'aurais pas dû laisser aussi longtemps ce général en Estramadure, et surtout l'empêcher de me prendre des magasins à Mérida. L'ennemi ne m'a rien pris à Mérida; l'avant-garde qui s'y trouvait vivait au jour le jour,

au moyen de ce qui lui était envoyé de la Serena, et j'ignore si quelque restant de distribution est tombé entre les mains des Anglais; du reste, ce ne peut être que fort peu de chose. Mais, à cette époque, lord Wellington voulait entreprendre le siége de Badajos; il ne suspendit son opération que parce qu'il tomba beaucoup de pluie, ce qui l'empêcha de mouvoir l'artillerie, et que d'ailleurs les divisions de l'armée du Portugal étaient dans la vallée du Tage, et paraissaient prêtes à se réunir à moi pour marcher aux ennemis. Il est indubitable que si ces divisions étaient restées, le siége de Badajos n'eût pas été entrepris. Le duc de Raguse en était convaincu; et c'est à ce sujet que, le 22 février, il m'écrivit qu'indépendamment des 3 divisions du général Foy qu'il destinait à aller au secours de Badajos, il allait faire en sorte de surmonter les obstacles que les subsistances lui présentaient, pour rendre vaine et sans résultat l'entreprise des ennemis.

Mon rapport du 14 de ce mois renferme divers états de situation qui instruisent Votre Altesse de la force de l'armée, à un homme près; j'ai l'honneur de la prier d'examiner ces états avec attention, elle sera convaincue que je n'ai pas 80 mille hommes, ainsi qu'elle en paraît persuadée par sa lettre du 19 février. Je n'ai en tout que 57 mille hommes, y compris la garnison de Badajos, sur quoi j'avais emmené 24 mille hommes en Estramadure; le restant était employé aux lignes devant Cadix, ou sur la gauche, dans les provinces de Grenade et de Malaga, ou en observation contre l'armée de Ballesteros.

Je supplie Votre Altesse de considérer que, 15 jours avant que les Anglais passassent la Guadiana, j'avais dû diriger sur Burgos 5 régiments d'infanterie de ligne, 2 de cavalerie, et plusieurs cadres formant ensemble plus de 9 mille hommes; et que depuis deux ans j'ai envoyé à Bayonne, en divers détachements, plus de 8 mille hommes hors de service ou qui changeaient de destination, sans que j'aie pu encore obtenir les corps et détachements appartenant à l'armée du midi, qui sont dans l'intérieur de l'Espagne, et que peut-être on porte sur mon état de situation.

Il est encore à remarquer que, sur les hommes présents à l'armée, il en est au moins 4 mille qui sont hors d'état de faire un service de campagne, et que depuis longtemps j'aurais dirigés sur la France pour y être réformés, si je n'avais pas été dans l'impérieuse nécessité de les utiliser pour la garde et la défense des postes que nous occupons en Andalousie. Il faut aussi distraire de l'effectif les non-valeurs pour le combat, que tous les régiments ont à leur suite, etc., et qui figurent cependant sur les états.

Votre Altesse est dans l'erreur, si elle pense que le corps de Ballesteros et les troupes qu'il y a en Murcie ne forment pas 15 mille hommes. Ballesteros a aujourd'hui cette force à lui seul, et je dois me hâter de détruire ce commencement d'armée en le rejetant de nouveau sous le canon de Gibraltar, et en faisant le siége de Tarifa, que je me propose de diriger en personne. Après la récolte, j'entreprendrai cette opération; plus tôt, il y aurait impossibilité. Je

suis réduit aux derniers expédients pour faire vivre la troupe. Depuis trois jours, on ne distribue que demi-ration de pain et double ration de viande, sans avoir l'espoir de pouvoir l'augmenter avant deux mois; les denrées manquent dans le pays, les habitants se nourrissent d'herbes.

J'ai dit, dans mon rapport du 14, que Perme et Murillo s'étaient présentés devant Séville avec 4,500 hommes, en même temps que Ballesteros arrivait à Utrera et Alcala de Guadaira. Cette première troupe va, je crois, retourner en Estramadure; elle formera probablement la garnison de Badajos.

A l'égard des troupes ennemies qui sont en Murcie, je crois aussi que le nombre en est plus considérable que Votre Altesse Sérénissime ne pense, par la raison que tout ce qui a fui de Valence, y compris les deux divisions qui n'ont pas été engagées et ce qui restait dans la province, s'y est rallié. Les derniers rapports du général Leval, sous la date du 30 mars, qui me sont parvenus, disent que les généraux se donnaient beaucoup de mouvement pour réorganiser leurs armées, dont la force était déjà de 12 à 13 mille hommes, non compris les garnisons d'Alicante et de Carthagène. Les opérations de l'armée d'Aragon ont sans doute produit de grands résultats; mais, pour le moment, ma situation n'en est pas améliorée, car tout ce qui n'a pu résister au choc de cette armée s'est rejeté sur ma gauche, où je n'ai pu laisser que 3 bataillons avec 3 à 400 chevaux pour me couvrir, et je crains que des événements fâcheux n'y soient survenus. Depuis quinze jours, je n'ai aucun

rapport. Le général Soult manœuvre en ce moment pour rétablir les affaires dans cette partie.

Je dois, en outre, exposer que les troupes espagnoles et portugaises qui sont à Cadix, dans l'île de Léon et sur l'escadre, peuvent à tout instant se porter sur ma ligne, ou débarquer sur tel point de la côte qui leur convient avec 10 à 12 mille hommes, et que je ne puis me dispenser d'en avoir à peu près autant pour m'opposer à l'invasion dont je suis sans cesse menacé, et pour garder nos ouvrages.

Si Votre Altesse daigne considérer le nombre de troupes ennemies qui me sont opposées, elle jugera que je ne puis faire un meilleur emploi de celles que j'ai l'honneur de commander, et que j'ai même fait un trop grand effort, duquel il pouvait résulter des conséquences fâcheuses, lorsque j'ai réuni 24 mille hommes en Estramadure pour sauver Badajos.

Votre Altesse tirera aussi de ce raisonnement la conséquence que l'armée du midi n'est pas assez forte en infanterie pour remplir la tâche qui lui est imposée. Telle qu'elle est, aucune autre armée ne peut la surpasser en valeur ni en dévouement pour le service de l'Empereur. Les régiments sont animés d'un très-bon esprit, et je les entretiens dans le meilleur état possible, quoique les secours que je devrais recevoir de France n'arrivent pas. Mais les hommes n'ont qu'une force relative, et on ne peut exiger d'eux que ce qu'ils peuvent faire : en exiger davantage, c'est les mettre dans l'impossibilité d'atteindre le but indiqué. Je demande pardon à Votre Altesse Sérénissime de cette observation, que la digression

que j'ai faite, les ordres que j'ai reçus, et ma situation, ont amenée; je croirais manquer à tous mes devoirs les plus sacrés envers l'Empereur, si, tant que Sa Majesté jugera à propos de me laisser à la tête de ses armées, je cessais un seul instant d'exposer les faits tels qu'ils sont, et de représenter ce qui me paraît le plus utile pour la gloire des armes impériales et le succès des opérations.

Je ne puis tenir 20 mille hommes sur la Guadiana, ainsi que Votre Altesse m'en donne l'ordre, à moins d'être considérablement renforcé, surtout depuis la prise de Badajos; mais aussitôt que j'aurai l'assurance que le gros de l'armée anglaise repasse la Guadiana, le comte d'Erlon aura l'ordre d'avancer avec toute mon aile droite, composée de 6 régiments de ligne, 4 de cavalerie et 12 canons, jusque dans l'intérieur de l'Estramadure, et de faire occuper Medelin, Villa-Franca et même Mérida, s'il y a possibilité, afin de tenir en échec ce qu'il y aura à Badajos, ainsi que le corps anglais qui sera à la rive gauche du Tage, et d'empêcher les ennemis de prononcer un grand mouvement par la vallée du Tage.

Depuis mon retour à Séville, les démonstrations de l'armée anglaise ont paru annoncer le projet de marcher sur l'Andalousie, pour me forcer à dégarnir plusieurs points, et peut-être même me forcer à lever le siége de Cadix. Le corps du lieutenant général Graham a poussé, le 12, jusqu'à Llerena, et la cavalerie du général Cotton jusqu'à Berlanga, où il y a eu une affaire dans laquelle nous avons eu une soixantaine de cavaliers hors de combat; l'ennemi

en a perdu un plus grand nombre : on lui a aussi fait des prisonniers et pris des chevanx.

Le 14, date du dernier rapport de M. le général comte d'Erlon, il avait pris position à Azagua et Berlanga; il avait un fort détachement dans la Serena, du côté de Campanario, pour observer la route de Mérida. Je lui ai donné l'ordre de repasser le Guadalquivir, et de venir se réunir à moi, pour nous disposer à livrer bataille si l'armée anglaise marche sur l'Andalousie. Dans le cas contraire, il se reportera en avant, ainsi que j'ai dit. Je pense que l'armée anglaise ne fera pas la faute de s'engager dans les montagnes de la Sierra-Morena, et de se compromettre, quoiqu'elle annonce en avoir le projet.

Dans ma dépêche du 14 de ce mois, j'ai fait à Votre Altesse l'exposé des opérations qui me paraissent devoir être entreprises : je persiste dans mon sentiment, et j'ajoute qu'il est de toute urgence que je détruise l'armée naissante de Ballesteros, et que je m'empare de Tarifa. La perte de cette place sera plus nuisible aux Anglais et aux insurgés de Cadix que celle d'Alicante, je dirai même de Badajos, où je ne pourrai me reporter qu'après avoir terminé du côté de Tarifa, et que je n'aurai rien à craindre sur ma gauche.

Si Sa Majesté l'Empereur daigne accorder les demandes que j'ai faites par ma lettre du 14, lesquelles je renouvelle de la manière la plus expresse, aussitôt après la prise de Tarifa j'entreprendrai le siége de l'île de Léon, et je ne désespère pas de réussir. Cette diversion attirera nécessairement sur

moi une partie de l'armée anglaise, et tout ce que les Espagnols pourront encore mettre en campagne. Mais, pour cela, il faut de grands moyens en hommes, argent et munitions; car le choc sera terrible, et les ennemis ne manqueront pas de faire les plus grands efforts pour m'obliger à renoncer à une aussi vaste entreprise; et ils nous fourniront, je n'en doute pas, l'occasion de leur livrer bataille avec avantage. Dès lors, en profitant d'un premier succès, on pourra entrer à leurs trousses en Portugal, leur faire éprouver de très-grandes pertes, et assurer la conquête de ce pays.

J'ai l'honneur de prier Votre Altesse de vouloir bien mettre ces observations sous les yeux de l'Empereur, et d'assurer Sa Majesté que, malgré l'événement fâcheux de Badajos, qu'à moi seul je ne pouvais empêcher, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que ses intentions soient remplies, et pour me conformer au moins à l'esprit de ses ordres, en attendant que Sa Majesté ait daigné prendre en considération mes demandes, et les propositions que j'ai eu l'honneur de faire pour le bien de son service.

J'envoie près de Votre Altesse M. Brun, mon aide de camp, qui aura l'honneur de prendre ses ordres et de me les rapporter aussitôt. Cet officier, dont le mérite est connu de l'Empereur, et pour lequel j'ai fait plusieurs fois des demandes d'avancement, est à même de répondre à toutes les questions que Votre Altesse jugera à propos de lui faire. »

Dorsenne à Joseph. Vittoria, 19 avril 1812.

« Sire, je viens de recevoir la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire à la date du 14 de ce mois.

M. le maréchal Jourdan m'avait déjà demandé des renseignements sur la position des troupes de l'armée du nord, et les différents services. J'ai répondu à Son Excellence que le prince de Neufchâtel, en me prévenant que les armées de Portugal, du midi et d'Aragon passaient sous les ordres de Votre Majesté, m'avait annoncé qu'il me ferait connaître les intentions de l'Empereur pour l'armée que je commande. J'ai cru devoir suspendre l'envoi de ce travail jusqu'à nouvelle décision.

Votre Majesté m'invite à remplacer momentanément une partie des troupes de l'armée de Portugal, si elle était obligée de se porter plus en avant. C'est avec regret que je suis obligé de lui rendre compte que, dans l'état actuel des choses, il m'est impossible de retirer un seul homme des provinces du nord, sans avoir à craindre de grands inconvénients. Les événements s'y succèdent, le brigandage fait des progrès inconcevables, et, au lieu d'ôter des troupes, il est important d'en envoyer. Celles qui me sont annoncées depuis plus de deux mois ne sont pas encore arrivées. Partout les garnisons, affaiblies par les combats journaliers qu'elles ont à soutenir, sont insuffisantes pour assurer les communications; et même lorsque la division Palombini, que j'attends d'Aragon, sera sur la ligne, ces obstacles subsisteront encore.

Cependant, Sire, je vais faire tous mes efforts

pour renvoyer à M. le duc de Raguse les régiments de marche de son armée. Le premier est déjà à Valladolid; le second partira le 4 du mois prochain avec le 13e convoi des fonds, et j'espère que le troisième se mettra bientôt en route. »

Soult à Berthier. Séville, 21 avril 1812.

« Monseigneur, j'ai retenu jusqu'à ce jour M. Brun, mon aide de camp, afin de pouvoir annoncer à Votre Altesse que les communications avec ma gauche, Grenade et Malaga, étaient rétablies, et aussi pour pouvoir fixer à peu près ses idées sur les mouvements de l'armée anglaise.

Tous les renseignements confirment que lord Wellington se dispose à continuer ses opérations sur l'Andalousie : les derniers rapports que j'ai reçus annoncent que 10 mille hommes de son armée étaient arrivés à Llerena; que Monasterio était occupé; et que le restant des troupes, que l'on élève jusqu'à 30 et 35 mille hommes, suivait immédiatement par la grande route de l'Estramadure. Le commandant de Niebla écrit aussi qu'une division anglaise de 5 à 6 mille hommes était descendue de la Sierra de Frigenne dans le comté de Niebla, et devait se réunir, à Valverde del Camino, aux troupes espagnoles commandées par Murillo.

Il m'a été aussi rendu compte qu'un corps de 12 mille Anglais avait été dirigé sur la rive droite du Tage, pour renforcer les troupes que lord Wellington avait dans cette partie. Je n'ai pu savoir encore si lord Wellington lui-même avait suivi ce corps; mais il paraît positif que les lieutenants gé-

néraux Graham, Hill et Cotton sont restés. J'ignore aussi si les troupes qui ont marché vers Ciudad-Rodrigo sont celles qui se sont réunies à Mérida : j'attends à tout instant des rapports de M. le comte d'Erlon, qui m'en instruiront.

Ce général m'a écrit de Fuente-Ovejuna le 17. Il avait fait prendre position à ses troupes à Azagua et la Granja; son avant-poste était en arrière de Berlanga; il faisait occuper la Serena par un corps d'observation, lequel avait poussé jusqu'à Villa-Nueva et Don-Benito : ce corps, commandé par le major Miller, avait joint à Castuera un parti de 400 chevaux espagnols, et lui avait fait éprouver des pertes.

Il paraît que le rapport de M. le général comte d'Erlon, où il me rendait compte du combat de cavalerie qui eut lieu le 11, au moment où il se retirait de Villa-Garcia, s'est égaré; je vois, par celui du 17, que les 2^{e} hussards, 17^{e} et 27^{e} de dragons y prirent part, et que nous avons perdu dans cette affaire 1 chef d'escadron, 1 capitaine, 1 lieutenant, et environ 110 hommes. L'ennemi a eu au moins 100 hommes tués et beaucoup de blessés : un parlementaire que M. le comte d'Erlon reçut le lendemain assura que le régiment de dragons anglais qui formait l'avant-garde avait été presque défait, et que, pour cette cause, on l'avait renvoyé sur les derrières. J'ai demandé d'autres détails.

Je réitère à M. le comte d'Erlon les ordres dont j'ai rendu compte à Votre Altesse dans mon dernier rapport.

Ballesteros, en se retirant de devant Séville, se porta, par Coronil et Montellano, sur Grazalema et Zahara, et voulut enlever de vive force le château de ce dernier endroit, qui était défendu par 150 hommes du 24ᵉ de ligne. La division qu'il employa à cette opération fut vivement repoussée, sans pouvoir obtenir aucun avantage; elle perdit 200 hommes, et se retira. J'attends d'autres détails sur cette défense, qui fait honneur à la garnison et aux officiers qui la commandaient.

Ballesteros fit alors le tour de Ronda, et vint camper à Setenil avec deux divisions, d'où il détacha celle commandée par le marquis de Las-Cuevas sur Osuna, dans l'objet d'enlever le détachement du 43ᵉ de ligne et du 21ᵉ de dragons, qui gardait ce point. A l'approche de l'ennemi, tout se retira dans le réduit; pendant 12 heures la troupe fit la plus belle résistance et consomma toutes ses munitions. Notre perte a été de 60 hommes, dont 45 furent pris au moment où le détachement quittait la ville pour entrer dans le Retiro; les officiers se distinguèrent par la plus grande valeur, et furent tous blessés.

Le général Rey était, avec trois bataillons des 43ᵉ et 58ᵉ régiments, et un détachement du 21ᵉ dragons, à Alhaurin; dans les premiers jours de ce mois, il avait eu ordre de se rapprocher de Ronda, pour se réunir au général Conroux et agir contre le corps de Ballesteros. Il paraît que les derniers ordres que le général Conroux lui envoya ne lui parvinrent pas. Cependant, le 9 il se porta sur Aloza, où il de-

vait faire continuer les fortifications que j'ai ordonnées. La difficulté d'avoir de bons renseignements lui fit ignorer ce qui se passait du côté d'Osuna : le 14, il fut inopinément attaqué par Ballesteros avec tout son corps. Les forces étaient trop disproportionnées; le général Rey dut se retirer sur Malaga, où l'ennemi paraissait avoir l'intention de se porter. Son mouvement se fit avec ordre; mais M. le colonel Devez, du 43e de ligne, officier d'un très-grand mérite, fut malheureusement tué, ainsi que le lieutenant Baufrain, frère de l'ancien colonel de ce régiment, et une trentaine de soldats; nous eûmes en outre 80 blessés, et M. le général Rey perdit ses deux pièces de montagne.

L'ennemi marcha effectivement sur Malaga, après cet engagement. Le général Maransin se porta lui-même, avec le peu de troupes qui étaient à sa disposition, au secours du général Rey, quoique les blessures qu'il reçut au combat de Cartama ne fussent pas encore cicatrisées. Ces deux généraux convinrent que la garnison du fort de Gibralfaro, qui sert de citadelle à Malaga, serait renforcée, et que le général Rey avec le surplus des troupes se rendrait à Antequera. C'était le 15 et le 16 : alors il y avait beaucoup d'agitation à Malaga, et on craignait un soulèvement.

Cependant le général Soult, commandant la réserve que j'avais ramenée de l'Estramadure, et qu'aussitôt son arrivée à Lora-del-Rio, j'avais fait porter sur Marchuna et Osuna, se présentait devant cette dernière ville au moment où les ennemis allaient

renouveler leur attaque, et les obligeait d'aller joindre le gros de leurs troupes avec précipitation. Ses ordres portaient de manœuvrer de manière à rétablir promptement les communications avec Malaga, Antequera et Grenade, et de dégager les corps et les places qui se trouveraient attaqués.

A cet effet, le général Soult alla prendre position le 18 à Teba, Campillos et Pena-Rubia : par ce mouvement, il obligea Ballesteros à se retirer de devant Malaga. Il ne put joindre que quelques hommes de partis qu'il avait détachés, qui lui confirmèrent que Ballesteros se retirait dans les montagnes de Ronda. Les pluies qui tombaient depuis plusieurs jours avaient rendu le passage des torrents impraticable, et il ne fut pas possible au général Soult de pousser plus loin sa poursuite avant que les eaux fussent écoulées ; mais il reçut des rapports du général Rey, sous la date du 19 d'Antequera, qui lui donnaient aussi l'avis que les ennemis s'étaient retirés de devant Malaga. La dernière lettre que m'a écrite le général Maransin, le 17, n'en fait pas encore mention.

Du reste, je ne doute pas que Ballesteros n'ait pour le moment renoncé à son projet d'attaque sur Malaga ; et j'ai en cette partie suffisamment de troupes pour le compromettre s'il s'engageait davantage. J'ai même ordonné au général Leval, qui était resté à Grenade, de se rendre sur-le-champ à Antequera avec les deux derniers bataillons que je tire de la gauche, et de réunir la plus forte partie de sa division, pour agir immédiatement contre Ballesteros,

quelles que soient ses entreprises, ou pour être portée sur un autre point, suivant que les circonstances l'exigeront. Ainsi, je pourrai rapprocher du Guadalquivir la réserve du général Soult, qui a très-grand besoin de repos.

Les derniers rapports que j'ai reçus du général Leval sont du 15. L'ennemi faisait beaucoup de mouvements sur la frontière de Murcie. J'ai ordonné qu'on se bornât à l'observer avec de faibles détachements, et que l'on retirât même la garnison d'Almeria.

Un corps de 2 mille Espagnols venu de la Manche est à Baza et Ubeda, dans la province de Jaen; je ne suis pas encore en mesure de le faire chasser, ni de rétablir d'une manière fixe les communications avec la Manche. Je dois me préparer à des opérations plus importantes, ainsi que j'ai eu l'honneur d'en rendre compte à Votre Altesse.

Le 17, il n'était encore rien survenu de nouveau devant Cadix. On travaillait à perfectionner les ouvrages, et on remarquait beaucoup de mouvement dans la baie. Il est probable que Ballesteros ne tardera pas à reparaître sur la ligne du Guadalete. »

Marmont à Berthier. Fuente-Guinaldo, 22 avril 1812.

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse des opérations que j'ai faites en Portugal, et des dispositions que j'ai prises pour rentrer en Espagne. L'armée repasse l'Agueda en ce moment, et j'ai eu la plus grande peine à faire arriver mon artillerie sur la rive droite de cette rivière. Les ponts que j'avais fait construire sur l'A-

gueda ayant été détruits par les grandes crues d'eau, et n'ayant pas la facilité de les rétablir promptement, je n'ai eu d'autre moyen que de la diriger par les sources de cette rivière et les contre-forts des montagnes. Cette circonstance même a dû hâter de deux ou trois jours mon retour, afin de ne pas courir les risques, si l'ennemi marchait sur moi avec des forces supérieures, qui seraient résultés de la position critique dans laquelle m'auraient mis l'extrême difficulté de ma retraite par une aussi mauvaise communication, et la facilité qu'aurait eue l'ennemi de déboucher par le pont de Rodrigo.

Les rapports des prisonniers anglais et portugais sont que trois divisions de l'armée anglaise reviennent sur la Coa; mais cette nouvelle ayant été donnée avec affectation par les parlementaires, n'ayant jamais vu autre chose que le seul 1^er^ régiment de hussards qui était précédemment sur cette rive, et point d'infanterie, ni rien qui annonçât la présence d'un corps de troupes, qu'on ait fait replier les postes de cavalerie à une grande distance, je suis autorisé à croire que c'est un bruit qu'on a fait courir à dessein, et qu'il n'y a point d'Anglais en présence. Je suis à peu près certain qu'il est parti de Portalegro deux divisions qui se sont portées à Villa-Velha; mais il me paraît évident qu'elles ne sont point éloignées du Tage. Ainsi Votre Altesse peut juger, d'après cela, que les résultats de la diversion que j'ai cherché à faire en faveur de l'armée du midi sont à peu près nuls. Un mouvement de cette nature ne peut produire l'effet désiré, et peut

être au contraire dangereux, s'il n'est effectué avec des forces telles que l'on puisse marcher avec confiance à l'ennemi, et lui livrer bataille contre toutes ses forces réunies. En effet, avec 18 ou 19 mille hommes, qui se réduisent à 15 ou 16 par les troupes qu'il est nécessaire de laisser à la garde des ponts, je ne puis tellement m'enfoncer dans le Portugal sans courir les risques les plus grands, même n'ayant personne devant moi, et toute l'armée ennemie étant sur la rive gauche du Tage; car si je passe le Zezère et marche sur Santarem, ou seulement que je me place au confluent du Zezère et au-dessous de Castel-Branco, l'ennemi, maître de Badajos, couvert par la Guadiana, peut agir avec toute la sécurité imaginable, passer le Tage derrière moi à quatre ou cinq marches, avec toute son armée réunie, et s'emparer des défilés de Zarza-la-Mayor, de Peralès, lesquels seuls je puis passer pour faire ma retraite, et où on aurait le temps d'arriver avant que j'en fusse instruit. Il y a au-dessus et au-dessous d'Alcantara plusieurs points également bons pour jeter un pont de bateaux, et ce serait par là que l'ennemi déboucherait; et son opération serait faite naturellement avec beaucoup de secret et de mystère, parce que, ne rencontrant personne en Portugal, on ne sait rien que ce qu'on voit, et parce que l'ennemi, manœuvrant derrière le Tage, cacherait tous ses mouvements. Ainsi, la première nouvelle que je recevrais de l'ennemi serait des coups de canon sur ma communication, ce qui rendrait ma cause presque désespérée, toute

retraite étant interdite sur ma droite par le Duero et l'Agueda; et, l'ennemi fût-il à plusieurs marches de la Guadiana, l'appât de détruire sans danger un corps d'armée serait assez fort pour le faire revenir sur ses pas, sauf à retourner ensuite à ses premiers projets : de manière qu'il me paraît que ce serait de la plus haute folie que de s'exposer à un pareil danger, et aussi imminent. En conséquence, c'est à peu de distance de la frontière qu'un corps d'armée fort inférieur peut se placer, en éclairant bien le Tage, pour remplir l'objet que Sa Majesté s'est proposé. Mais c'est une position dans laquelle il est impossible de subsister; car personne au monde ne saurait faire vivre 10 mille hommes avec les moyens que j'ai, et dans l'état où est le pays depuis Ciudad-Rodrigo jusqu'à six lieues au delà de Sabugal. Il faut indispensablement s'enfoncer en Portugal pour pouvoir y vivre. Ainsi donc, ou l'on s'enfonce dans le Portugal, mais on risque d'être détruit; ou l'on se place avec sagesse et prudence, et l'on meurt de faim : alternative qui rend également inexécutables ces deux opérations. Il n'en serait pas de même si l'armée du Portugal agissait avec des forces telles qu'on pût croire à une invasion sérieuse, et qui la missent en état de livrer bataille. En effet, elle peut éclairer Valence, et ne peut pas être surprise, occupant la Sierra-d'Estrella; elle a aussi action sur le Mondego, dont elle pourrait tirer des subsistances pour plusieurs mois. L'ennemi alors devrait renoncer à tout projet offensif sur le midi, et revenir couvrir Lisbonne; ou s'il s'éloi-

gnait, rien n'empêcherait l'armée du Portugal de s'emparer de cette capitale; et si de tous ces mouvements il résultait une bataille, ce serait un événement heureux, car certainement elle tournerait à notre avantage.

J'avais donné l'ordre à la première division que j'ai dans la vallée du Tage de descendre cette rivière, et de se mettre en communication avec moi par Zarza-la-Mayor, qui aurait éclairé le Tage; mais le roi l'a retenue. Je reçois maintenant l'ordre d'envoyer une division et une bonne partie de ma cavalerie pour la remplacer : une autre en échelon est prête à la suivre, l'intention du roi étant d'envoyer la première division dans la Manche pour établir la communication avec l'armée du midi, ce qui est une disposition bien extraordinaire. D'un autre côté, j'espérais que le général Dorsenne enverrait des troupes pour remplacer les miennes sur la communication, et dans les places qu'on ne peut se dispenser d'occuper; mais je reçois en ce moment sa réponse, dans laquelle il m'annonce qu'il ne peut envoyer un seul homme : de manière que je n'ai plus aucun espoir de voir l'armée du Portugal réunie et disponible, avec laquelle j'aurais pu agir de manière à produire un grand effet. J'exécute l'ordre du roi quant au mouvement des troupes, mais je lui envoie un officier pour le prier d'observer combien la dissémination des troupes peut avoir de conséquences funestes pour l'avenir; que si lord Wellington se porte en masse sur l'Andalousie, et qu'il ne soit pas possible de rendre toute l'armée

du Portugal disponible, ce qui me donnerait les moyens d'aller à Lisbonne, ou au moins d'envahir et de conserver plusieurs provinces du Portugal, il n'y a d'autre parti à prendre que de réunir à quatre à cinq divisions de l'armée du Portugal les troupes qui viennent de l'armée d'Aragon et celles que l'armée du centre peut fournir, faire déboucher par Almaraz, marcher sur Mérida, et pour cela faire des efforts extraordinaires pour envoyer des subsistances de Madrid sur Almaraz; car c'est un secours qu'il faut au duc de Dalmatie, s'il a l'ennemi sur les bras, plutôt que de nouveaux ordres; et on ne peut en donner de plus efficaces que ceux dont les premiers effets sont, non de défendre l'Andalousie pied à pied, mais de la libérer en totalité.

Le roi, après m'avoir donné l'ordre de faire partir deux divisions et plus de la moitié de la cavalerie légère disponible, et avoir réduit ainsi à environ 12 mille hommes le nombre de troupes que j'ai disponibles, m'ordonne de chercher à prendre Ciudad-Rodrigo, lorsque je n'ai pas un canon de siége ni des subsistances pour vivre autour de cette place, et d'attaquer, lorsque, ayant dispersé les milices que j'ai rencontrées, je n'en ai plus devant moi; et que quant aux Anglais, s'il y en a maintenant sur la rive droite, ils sont à une telle distance qu'à moins de m'exposer à un péril plus imminent encore avec 12 mille hommes qu'avec 20 mille, et laissant l'ennemi à plusieurs marches derrière moi, je ne saurais l'atteindre.

Je vais me rendre à Salamanque, et je préparerai

tout pour l'exécution du mouvement que je crois le seul convenable, si je reçois du roi l'ordre de l'exécuter.

Les mouvements que je viens de faire m'ont coûté beaucoup de chevaux. La cavalerie a perdu 1,500 chevaux, et le restant à refaire; et l'artillerie a été aussi malheureuse, malgré mes soins de tous les instants. »

Berthier à Clarke. Paris, 24 avril 1812.

« Monsieur le duc de Feltre, l'Empereur ayant jugé convenable de mettre sous une même direction le territoire de la haute et basse Catalogne, vient d'en confier le commandement au maréchal duc d'Albuféra. En conséquence, toutes les troupes qui sont dans l'étendue du pays sont sous ses ordres : le général Maurice Mathieu, avec les troupes de la garnison de Barcelone; le général Decaen, avec son corps, qui reste organisé tel qu'il est, et qui n'aura d'autres changements que d'envoyer ses états de situation au duc d'Albuféra, de lui rendre compte, et de prendre ses ordres : il continuera également à correspondre avec Votre Excellence.

Le duc d'Albuféra sera spécialement chargé de l'approvisionnement de Barcelone, et des autres places de la Catalogne et de l'Aragon.

Vous sentirez, Monsieur le duc, l'avantage de cette mesure, qui met plus d'ensemble dans les opérations et donne les moyens, dans un cas imprévu, de disposer par une même main d'une masse de forces qui agira dans le même sens.

Cet avantage se trouve pour l'approvisionnement des places comme pour les opérations.

Le duc d'Albuféra continuera à correspondre et à rendre compte au roi, qui a la direction générale des armées en Espagne et le commandement.

Je préviens le duc d'Albuféra qu'à la réception de cette lettre il doit cesser de correspondre avec moi, et que c'est à Votre Excellence qu'il doit rendre compte de tout.

Je vous adresse le chiffre que j'ai avec le duc d'Albuféra, et qui est commun avec le roi et les autres maréchaux.

J'invite Votre Excellence à prendre de suite les ordres de l'Empereur sur tout ce qui est relatif à l'armée commandée par le duc d'Albuféra; car, de ce moment, je ne lui donne plus d'ordres, et j'aurai soin, Monsieur le duc, de vous envoyer toutes les dépêches que j'en recevrai. »

Berthier à Suchet. Paris, 24 avril 1812.

« Monsieur le maréchal, dans la situation actuelle des choses, l'Empereur peut, d'un moment à l'autre, partir pour la grande-armée. En s'éloignant de l'Espagne, Sa Majesté a jugé convenable de mettre sous le même commandement la haute et la basse Catalogne, l'Aragon et le royaume de Valence, et l'Empereur vous donne ce commandement. L'armée de Catalogne, que commande le général Decaen, se trouve sous vos ordres. Vous aurez donc, Monsieur le duc, à pourvoir de suite à l'approvisionnement des places de la basse et de la haute Catalogne : vous devez porter un soin parti-

culier à Barcelone; vous devez diriger toutes les forces qui sont sous vos ordres pour l'intérêt général du pays que vous avez sous votre commandement, et en faisant entrer dans vos combinaisons les troupes de la garnison de Barcelone et celles que commande le général Decaen.

L'intention de l'Empereur est qu'à dater du jour où vous recevrez ma lettre, vous correspondiez avec le ministre de la guerre, au lieu de correspondre avec moi; vous n'en continuerez pas moins à correspondre avec Sa Majesté le roi d'Espagne, qui a le commandement des armées en Espagne.

Vous ne devez rien changer au commandement du général Decaen, sinon qu'il est à vos ordres, puisque votre commandement comprend, dès ce moment, la haute et la basse Catalogne, l'Aragon et Valence. Vous sentez, Monsieur le duc, combien il est important de bien approvisionner les places de la haute et basse Catalogne, et de pacifier le pays. Je préviens le général Decaen et le général Maurice Mathieu qu'ils sont à vos ordres. Le général Reille, ainsi que les troupes qu'il commande, continuent à faire partie de votre armée.

J'envoie au ministre de la guerre une copie du chiffre que vous avez. »

Napoléon à Clarke. Saint-Cloud, 28 avril 1812.

« Monsieur le duc de Feltre, je ne vois aucun changement à faire dans l'armée de Catalogne; le général Decaen peut porter le titre de gouverneur de la Catalogne. Vous devez lui faire comprendre que le commandement supérieur du maréchal Su-

chet ne doit pas l'empêcher de correspondre avec vous, et d'entreprendre ce qui sera nécessaire; que cette réunion a été ordonnée pour que la masse des forces qui se trouvent de ce côté puisse, en cas d'événement majeur, se diriger vers un seul but. »

Joseph à Berthier. Madrid, 28 avril 1812.

« Depuis ma lettre d'hier, M. le général Foy a donné les nouvelles que M. le maréchal Jourdan communique à Votre Altesse; elle verra les ordres que j'ai donnés pour aller au secours de l'armée du midi. J'attends l'exécution des ordres que j'ai donnés à Valence, et les nouvelles du maréchal Marmont pour prendre les mesures que les circonstances permettront : les troupes cantonnées sur la ligne de France et de Valence ne peuvent pas plus être diminuées pour une expédition un peu longue, que les garnisons de Madrid, Tolède, et des forts des passages du Tage. »

Marmont à Jourdan. Salamanque, 29 avril 1812.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu hier la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 24. Les nouvelles que je vous ai précédemment données paraissent décidément vraies. La division légère, les 2^{e}, 3^{e} et 5^{e} divisions, et, assure-t-on, une autre sont sur la rive droite du Tage. Lord Wellington est arrivé de sa personne à Rodrigo il y a trois jours; ainsi, *de ce moment*, *l'armée du midi n'a pas l'armée anglaise sur les bras*. Malgré cela, je n'en crois pas moins que lord Wellington a des projets sur le midi, non pour occuper cette province, qu'il lui serait difficile de garder, mais pour nous en chasser, et que le moment de leur exécu-

tion a été retardé par le mouvement que j'ai fait. En conséquence, je ne me hâte pas de faire descendre dans la vallée du Tage la division qui devait y passer. La situation des choses est tout autre que Sa Majesté ne l'avait supposé. Cette division est en marche pour se pelotonner aux environs d'Avila, pour faire des vivres, et pouvoir descendre en deux jours s'il le faut. Deux autres divisions s'échelonnent en ce moment de Salamanque sur Piedrahita et sur Arevallo, afin qu'une ou toutes deux puissent suivre la première avec rapidité. J'ai envoyé de toutes parts des officiers pour faire préparer des vivres, afin qu'elles soient plus tôt en état de marcher, car elles ne peuvent se mettre en route sans avoir une avance.

J'espère que Sa Majesté réfléchira aux conséquences si graves que pourrait avoir le détachement qu'elle veut faire par la Manche, et qui, en jetant des troupes de l'armée du Portugal dans un tout autre système que celui qui leur est assigné, préparerait une catastrophe dans le nord; car il faudrait à l'ennemi beaucoup moins de temps pour revenir de ce côté, qu'aux troupes qui auraient été par la Sierra-Morena dans l'Andalousie. Si on ajoute à cela l'avantage que donne l'offensive, si l'on calcule que très-certainement le roi ne pourrait pas être instruit des mouvements de l'ennemi, qui, avant même de commencer ses opérations en Andalousie, pourrait avoir commencé son mouvement rétrograde, l'ennemi aurait plus que le temps de bouleverser le nord : car je n'aurai guère que cinq di-

visions qui me resteraient, une ne devant pas être comptée, puisqu'elle doit occuper constamment les Asturies, et deux divisions étant au moins nécessaires pour me couvrir contre l'armée de la Galice, occuper les places fortes et Valladolid.

En outre, si l'ennemi se retire et que mes troupes rentrent, ce sera encore à recommencer au bout de huit jours, et tout à notre désavantage; car le mouvement à opérer exige une marche de vingt-cinq jours, et il n'en faut qu'une de cinq à l'ennemi, puisqu'en se retirant sur l'Alentejo, il est hors de toute atteinte. Je crois que le meilleur moyen de sauver le midi, c'est de s'établir avec de grandes forces sur le Zezère, et d'y rester constamment; mais il faut, ainsi que je l'ai expliqué auparavant, des forces considérables pour cela, et que toute l'armée du Portugal soit disponible. Si Sa Majesté ne me donne pas les moyens d'exécuter ce projet, qui est celui de l'Empereur, on ne peut agir que par Lugar-Nuevo, parce que les troupes de l'armée du Portugal resteront ainsi toujours en ligne, pouvant suivre l'ennemi dans tous les mouvements, et n'auront pas plus de chemin à faire que lui pour défendre la frontière, au moyen d'un double matériel d'artillerie situé à Talavéra et à Avila. Mais, en raison des difficultés des vivres, il me semble qu'il faut bien se garder de jeter trop tôt sur le Tage des troupes qui ne sauraient y rester, et se contenter de bien assurer une défense de huit jours aux forts de Miravete et de Lugar-Nuevo, temps suffisant pour que les troupes rassemblées à Avila débouchent, et

que celles qui pourraient être à Tolède les joignent. Les troupes portant quinze jours de vivres, un dépôt de 4 à 500 mille rations, qui au surplus n'est pas au delà de ce que Madrid et la Manche peuvent fournir, donneraient les moyens d'agir sans compromettre la subsistance des troupes.

Je reste à Salamanque, afin d'être mieux instruit de ce qui se passe, et décider lord Wellington à croire davantage à mon retour en Portugal, que j'annonce comme prochain, et avec des forces plus considérables que celles que j'avais la première fois, à moins que je n'obtienne la certitude que lord Wellington établit son quartier général sur cette frontière. Je me mettrai cependant moi-même en route pour Avila.

Je demande à Votre Excellence de réfléchir aux observations que renferme cette lettre, et de supplier le roi d'en considérer la force. Si on défend l'Andalousie aux dépens de l'armée du Portugal, on pourra la sauver momentanément, mais le nord sera compromis; et s'il lui arrive malheur, l'Andalousie tombera bientôt. Si, au contraire, on la défend par le nord, le midi étant perdu, le nord n'aura couru aucun risque. C'est au moins le résumé des opinions de l'Empereur, qui, plus j'y réfléchis, me paraissent dignes de sa haute sagesse, et devoir produire un succès infaillible, si l'armée du Portugal a toutes ses forces disponibles pour agir sur la frontière, ou si, n'en ayant qu'une partie et agissant auxiliairement, le détachement prenait au moins pour se rendre dans le midi la ligne la

plus courte. Que le roi rende toute mon armée disponible, et je prends l'engagement de contenir l'armée anglaise, et de la forcer à rester tranquille. »

Marmont à Berthier. Salamanque, 30 avril 1812.

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur d'écrire plusieurs fois à Votre Altesse pour lui exposer la situation de l'armée, et la prier de la mettre sous les yeux de l'Empereur, en le priant d'envoyer 3 à 4 millions destinés aux subsistances, pour la tirer de la crise vraiment effrayante dans laquelle elle sera jusqu'à la récolte, et qui pourrait produire les effets les plus funestes, si elle était forcée de se tenir rassemblée pendant quelque temps pour combattre. L'ennemi connaît très-bien notre pénurie, ainsi que les avantages qu'elle lui donne, et il a encore trois grands mois pour en profiter. J'ose espérer que Sa Majesté a accueilli ma demande, et qu'elle nous donnera des secours ; mais si elle les avait refusés, et que je dusse rester ici, je la supplierais, au nom du salut de l'armée et de son honneur, de revenir sur sa décision, en lui demandant comme une faveur signalée de consacrer à ces secours la valeur des dotations que je dois à ses bontés. Quelle que soit la médiocrité de ma fortune, quel que soit le prix que j'attache à être personnellement au-dessus des besoins, le premier et le plus pressant que j'éprouve est celui d'un bon Français, celui de voir triompher ses armes; c'est d'être en situation de ne rien faire que d'utile pour le service de l'Empereur, et de n'attacher mon nom qu'à des événements dont le souvenir soit honorable pour

l'armée qu'il m'a confiée ; et de toutes les bontés de l'Empereur, celles qui me seront toujours les plus précieuses, c'est d'en obtenir les moyens. S'il le faut, j'attendrai patiemment des temps plus heureux pour solliciter des bontés de Sa Majesté des faveurs personnelles, que je m'efforcerai de mériter de plus en plus par mes services et mon dévouement pour elle. »

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

NOTES

RELATIVES AUX AFFAIRES D'ESPAGNE

NOTE A (page 16 du volume VII).

Rapport général sur la bataille d'Ocana et sur les mouvements de l'armée impériale qui ont précédé, d'après les dispositions de Sa Majesté Catholique.

Soult au ministre. Ocana, 19 novembre 1807.

Au 5 novembre, le 1er corps d'armée était établi à Yvenès et à Mora; sa cavalerie occupait Consuegra et Madridejos.

Le 2e corps était à Oropesa et au pont de l'Arzobispo, ayant une avant-garde à Calzada, d'où elle éclairait Naval-Moral et les bords du Tiétar.

Le 5e corps était à Talavera de la Reyna.

Une division du 4e corps était à Tolède, et une autre à Ocana près Aranjuez; la 3e division avait une brigade à Madrid dont elle formait la garnison, et la 2e brigade était répartie sur Tajuna, gardant les débouchés qui conduisent par la gauche à Madrid.

La réserve, qui se composait de la division du général Dessolles, avait été envoyée au soutien du 6e corps, qui, quelques jours auparavant, s'était retiré sur le Duero, par suite des mouvements de l'armée espagnole du duc del Parque, sur la rive droite de la Tormès.

Le 6, à minuit, M. le maréchal duc de Bellune rendit compte que la division de dragons du général Latour-Maubourg avait été attaquée à Madridejos par 6 mille chevaux espagnols, suivis d'environ 20 mille hommes d'infanterie venus par Herencia; son rapport portait aussi qu'une

autre colonne de cavalerie et d'infanterie, descendue de Puerto-la-Piche, avait attaqué à Consuegra la cavalerie légère du général Paris; quelques prisonniers qu'on fit, et les reconnaissances, apprirent que l'armée ennemie qui se présentait était de 53 mille hommes, dont 8 mille de cavalerie. Le 1er corps ne pouvant résister à l'irruption subite de ces forces, se concentra dans la journée du 7 sur Yvenès, et la division du général Latour-Maubourg fit occuper Mora.

Le 8 au soir, le maréchal duc de Bellune écrivit que l'ennemi n'avait fait aucune démonstration sur son front; que seulement des officiers qu'il avait envoyés à la division du général Milhaud, sur Ocana, n'avaient pu passer. Cette circonstance fit juger que l'ennemi se dirigeait par Temblèque, et il fit aussitôt donner ordre à la division allemande, qui était à Tolède, de partir pour se rendre à Aranjuez, d'où, à son arrivée, le général Sébastiani la porta au soutien de la division polonaise et de la division Milhaud qui était à Ocana.

Le 9, le 1er corps prit position à Ajoffrin, et le 10, à Tolède; M. le maréchal duc de Bellune reçut ordre de se porter par la rive droite du Tage sur Aranjuez, en même temps que la division Gazan, du 5e corps, fut détachée de Talavera de la Reyna à Tolède. Le même jour, M. le général Sébastiani envoya 6 escadrons de dragons sur la Guardia, où l'ennemi montra 3 à 4 mille hommes de cavalerie et une forte ligne d'infanterie. Cette troupe obligea même notre reconnaissance à revenir, et la poursuivit jusqu'à Dos-Barrios, où quelques charges eurent lieu; le 7e régiment d'infanterie polonaise se forma en carré pour recevoir une de ses charges, et culbuta l'ennemi. Le général Sébastiani profita de cette circonstance, et ordonna au général Milhaud de charger à son tour avec le 16e et le 20e de dragons. La cavalerie espagnole souffrit, et perdit du monde; on prit 200 hommes et 2 pièces de canon attelées. Le colonel Wals du 16e, le colonel Corbineau du 20e, et l'adjudant commandant Remond, attaché au major général, se distinguèrent.

Malgré cet avantage, le général Milhaud dut se replover

le soir sur Ocana. Le 11, l'ennemi continua ses démonstrations; le général Sébastiani fit ses dispositions pour défendre les hauteurs de la rive gauche du Tage qui couvrent Aranjuez. Le mouvement de l'armée espagnole commençait à se prononcer; il n'était pas rapide, mais on voyait qu'il avait pour objet de forcer notre gauche, de passer le Tage au-dessus d'Aranjuez, et de marcher sur Madrid. On ne pouvait cependant présumer que cette armée osât se livrer à l'espoir d'un tel succès sans avoir l'assurance d'une coopération efficace de la part des Anglais, qui, disait-on, devaient se joindre au restant de l'armée d'Estramadure et nous attaquer par la vallée du Tage. Les rapports de la droite, qu'on attendait, arrivèrent dans la nuit, et le général Heudelet rendit compte que rien n'avait encore débouché; mais qu'on annonçait toujours la prochaine arrivée d'une armée. Quelque vraisemblable que fût ce bruit, le roi ne crut pas devoir s'y arrêter, d'autant plus que la nouvelle armée dont on parlait était très-éloignée, et que, sur la gauche, les dispositions de Sa Majesté étaient déjà assez avancées pour qu'elle pût calculer qu'on aurait le temps de battre l'armée espagnole de la Manche, et de venir sur la droite avec toutes les forces réunies, avant qu'il n'y eût rien de compromis. Ainsi, M. le maréchal duc de Bellune eut ordre de serrer son mouvement sur Aranjuez; le maréchal duc de Trévise, de se rendre à Tolède avec le 5e corps d'armée; le général Heudelet, qui commandait provisoirement le 2e, d'évacuer Puente de l'Arzobispo, Oropesa et la Calzada, pour venir prendre position à Talavera, se tenant prêt à continuer son mouvement s'il en recevait l'ordre. La division Dessolles, qu'on avait fait marcher au soutien du 6e corps, fut rappelée; le mouvement de cette division devenait pour le moment sans objet, attendu que le duc del Parque n'avait donné aucune suite à ses opérations, et avait permis à M. le général Marchand de rentrer sans coup férir à Salamanque. Il fallut d'ailleurs couvrir Madrid, et la division Dessolles était la seule disponible.

Le 4e corps conserva, pendant la journée du 12, sa posi-

tion offensive sur la rive gauche du Tage, en avant d'Aranjuez; 1,500 hommes furent portés comme réserve au pont de Bayona, et la brigade du général Belair continua à éclairer les débouchés de la Tajuna; les 1er, 5e et 2e corps étaient en marche.

Le 13, on continua le mouvement; le 14, il fut terminé. Il est probable que, le 15, Sa Majesté se fût décidée à attaquer l'armée espagnole et à faire, à cet effet, déboucher le 1er et le 4e corps par Aranjuez, tandis que le 5e aurait passé le Tage à Tolède, si l'ennemi, qui jusque-là n'avait paru prendre position devant le 4e corps que pour masquer son mouvement à droite, n'eût dévoilé en ce moment ses projets d'une manière plus positive.

Le 15, à 5 heures du soir, on apprit qu'il avait remonté le Tage, et qu'il se préparait à passer ce fleuve à Villamaurique. Le maréchal duc de Bellune eut ordre d'aller sur-le-champ à sa rencontre avec le 1er et le 4e corps; de laisser seulement une brigade à Aranjuez, et de manœuvrer sur la rive droite de manière à arrêter le mouvement de l'ennemi, et à le fixer en position pour le forcer à combattre.

D'après ces dispositions, le 1er corps s'établit à Morata, ayant sa cavalerie à Péralès; et le 4e corps à Bayona, ayant sa cavalerie à Chinchon.

Le maréchal duc de Trévise eut ordre de laisser une brigade de cavalerie et une d'infanterie sous le commandement du général Gazan, pour couvrir le débouché de Tolède, et de se rendre avec le restant du 5e corps à Madrid. Pendant sa marche à Illescas, il reçut ordre de changer sur-le-champ de direction et de se porter sur Aranjuez.

Des partis espagnols assez nombreux se présentaient devant Arganda et Guadalaxara; on fut même dans le cas de retirer, pendant vingt-quatre heures, les troupes qui se trouvaient dans ce dernier poste pour renforcer celles qui défendaient le premier. L'ennemi entra de suite à Guadalaxara; mais, dans la nuit du 13 au 14, le chef de bataillon Emery, commandant le 75e régiment, partit avec 8 compagnies et un détachement du 27e de chasseurs à cheval; il

investit la ville, surprit les insurgés et les mit en déroute; 200 restèrent morts sur la place, quelques-uns furent pris, et on leur enleva 60 à 80 chevaux, ainsi qu'une pièce de canon.

Il y eut en même temps dans toutes les directions, à 7 ou 8 lieues de Madrid, des affaires contre des partis ennemis; elles furent toutes à notre avantage.

Le 17, les démonstrations de l'ennemi continuèrent, mais déjà les projets qu'il avait formés sur Madrid se trouvaient déjoués; la marche de M. le maréchal duc de Bellune sur la Tajuna, le détermina à rappeler deux divisions de cavalerie et une d'infanterie qui avaient passé le Tage; il renonça aussi à l'établissement d'un second pont qu'il avait entrepris au-dessus de Villamaurique, et à l'arrivée du 1er corps à Villercajo de Salvanès, qui eut lieu le 18, il fit même détruire ses travaux.

Cependant l'armée espagnole que tous les prisonniers et les déserteurs disaient forte de 55 mille hommes, et qui attendait encore des renforts de la province de Cuença, était campée sur les hauteurs de Santa-Cruz de la Zarza; jusqu'alors ses projets n'avaient pas été douteux, mais ses vues d'exécution étaient incertaines, et elle avait toujours été en mouvement; on ne pouvait donc prévoir où il serait possible de la joindre. Il n'en fut pas de même lorsque le roi vit qu'elle s'était engagée dans la partie supérieure du Tage, et qu'elle avait, en quelque sorte, découvert sa ligne d'opération, c'est-à-dire la grande ligne qui va de Madrid en Andalousie, par Aranjuez et la Sierra-Morena; Sa Majesté put espérer de l'atteindre et de lui livrer bataille en peu de jours. Ainsi, M. le maréchal duc de Trévise reçut ordre de partir dans la nuit pour se rendre avec le 5e corps à Aranjuez, où le général Sébastiani dut également diriger le 4e. Le 43e et le 55e régiments de la division Dessolles, deux bataillons de ligne espagnols de la garde royale, partirent en même temps de Madrid pour se rendre à Aranjuez, où Sa Majesté arriva dans la soirée du 18.

M. le maréchal duc de Bellune porta tout son corps d'ar-

mée sur Villercajo de Salvanès, à l'effet de se préparer à passer le Tage à Villamaurique dans la matinée du 19, et d'aller attaquer l'ennemi dans sa position de Santa-Cruz de la Zarza.

Au moment du départ du maréchal duc de Bellune d'Aranjuez pour Morata, les ponts du Tage avaient été coupés, parce qu'on avait désiré que l'ennemi s'engageât en deçà du fleuve, et qu'on espérait par cette mesure, d'une timidité apparente, lui faire supposer que l'armée impériale était entièrement sur la défensive. On fut donc obligé le 18, en arrivant à Aranjuez, de s'occuper du rétablissement de ces ponts; et, par l'activité qu'y mit le général Senarmont et le soin qu'on avait eu d'avance de préparer un équipage de pont à Madrid, cette opération fut terminée en moins de deux heures.

Le pont de la Reyna, qui est situé à trois quarts de lieue d'Aranjuez, fut aussi rétabli par les soins du général Sébastiani.

Dans l'après-midi, la division de dragons du général Milhaud, les divisions allemandeet polonaise, et l'avant-garde du 5e corps, avaient passé le Tage, partie à gué et partie au pont de la Reyna. Les premières qui débouchèrent trouvèrent à Aranjuez un avant-poste de 100 chevaux espagnols; elles le poursuivirent et furent ainsi conduites sur la gauche de l'armée ennemie, qui présenta sur le plateau, entre Antiguela et Ocana, d'abord 1,500 hommes de cavalerie, et ensuite une seconde ligne du double plus forte. Le général Milhaud n'avait que 3 régiments de sa division, mais la cavalerie du 5e corps et la brigade du général Paris, que le maréchal duc de Trévise avait fait porter en avant, le joignirent en ce moment. L'ennemi voulut engager une charge; le général Sébastiani dirigea le 10e régiment de chasseurs à cheval et les lanciers polonais par un chemin qui tournait la droite de l'ennemi, et il donna ordre au général Paris, qui commandait cette brigade, de le charger en flanc aussitôt que ces deux régiments seraient formés. Le mouvement fut exécuté avec une bravoure au-dessus de tout éloge; les lan-

ciers polonais culbutèrent et détruisirent presque un régiment espagnol. Pendant ce temps, le général Sébastiani, qui était à la tête des 5e, 16e et 20e régiments de dragons, remarqua que l'ennemi, étonné de ce qui se passait sur sa droite, manœuvrait pour y porter des forces et se ployait en colonne; il profita habilement de ce faux mouvement, et fit charger, malgré la disproportion des forces, cette masse de cavalerie : tout fut renversé; 300 Espagnols restèrent morts sur le champ de bataille; il y en eut plus de 800 blessés; on fit 80 prisonniers et on ramena de la mêlée plus de 500 chevaux. Nous n'eûmes à regretter que 15 à 20 hommes tués ou blessés; mais malheureusement le général Paris, qui avait montré la plus grande valeur dans cette journée, s'étant laissé emporter dans la chaleur de l'action, trouva la mort au milieu des rangs ennemis. Il était nuit lorsque le combat cessa, et le général Sébastiani ramena la cavalerie à Antigue la, où il avait fait prendre position aux divisions allemandes et polonaises.

Le général de division Milhaud acquit beaucoup d'honneur dans cette affaire; le général de brigade Noirot, le colonel Vial du 16e de dragons, le colonel Corbineau du 20e, l'adjudant commandant Bouillé, chef d'état-major du 4e corps, et le colonel d'artillerie Doguereau, se conduisirent avec distinction.

Le général Sébastiani cite aussi dans son rapport les aides de camp de Tracy, de Lascours, de Lavœstine et de Coigny : ce dernier fut légèrement blessé en combattant corps à corps le colonel du régiment d'Almanza, qui fut tué; le lieutenant Tiburce Sébastiani fut aussi légèrement blessé, et prit lui-même deux officiers espagnols au milieu des rangs; plusieurs autres militaires se firent remarquer par leur valeur : leurs noms seront recueillis et adressés à Son Excellence le ministre de la guerre.

Cette rencontre de 5 mille hommes de cavalerie espagnole sur le plateau d'Ocana, donna lieu de penser qu'il s'était aperçu de la faute qu'il avait commise en dégarnissant la grande route qui formait sa ligne d'opérations, et qu'il fai-

sait un mouvement à gauche pour se relever. Bientôt tous les renseignements qu'on eut se réunirent pour confirmer cette opinion : les prisonniers dirent qu'ils étaient, la veille, du côté de Santa-Cruz de Zarza, et qu'ils étaient partis, le matin, de Villarubia et de Noblejas, et qu'en outre on attendait, le soir même, deux divisions d'infanterie à Ocana. Les rapports de M. le maréchal duc de Bellune et celui du colonel du 12e régiment de dragons, qui avait été envoyé en reconnaissance sur Villamaurique par la droite du Tage, qu'on reçut dans la nuit, ne laissèrent plus de doute sur le mouvement qui s'opérait. Ils portaient que l'armée ennemie marchait par la gauche, et qu'on ne voyait que peu de monde sur les hauteurs de Santa-Cruz. Dès lors Sa Majesté eut la certitude de joindre le lendemain l'armée ennemie et de la combattre ; elle fit en conséquence ses dispositions.

Le commandement de la cavalerie fut confié au général Sébastiani ; il avait sous ses ordres la division du général Milhaud, composée des 5e, 12e, 16e, 20e et 21e régiments de dragons, la brigade du général Paris qui était formée du 10e régiment de chasseurs et des lanciers polonais, et la brigade du général Beauregard du 5e corps, composée des 10e de hussards et 21e de chasseurs.

M. le duc de Trévise eut ordre de commander l'infanterie, qui se composait :

De la 1re division du 5e corps, commandée par le général Girard ;

De la division du général Dessolles, qui fut formée dans la nuit d'une brigade de la 2e division du 5e corps, du 55e et du 58e régiments de ligne, et de deux bataillons d'infanterie espagnole ;

De la division allemande du 4e corps et de la division polonaise du même.

M. le maréchal duc de Trévise pouvait aussi, suivant les circonstances, donner des ordres à la cavalerie.

La garde royale fut commandée, sous les ordres directs du roi, par M. le général Merlin, capitaine général, et par le général Bigarré, aide de camp de Sa Majesté.

Le 43e régiment eut ordre de rester à Aranjuez pour garder les ponts et assurer les communications.

Le 19, à la pointe du jour, l'armée se mit en marche et se dirigea sur Ocana. Elle avait ordre de joindre l'armée ennemie et de l'attaquer, quels que fussent sa position, son ordre et sa force.

La colonne quitta à Antiguela la grande route, et prit à gauche un chemin qui débouche sur le plateau d'Ocana, où, la veille, la belle affaire de cavalerie avait eu lieu. Le général Sébastiani forma sa cavalerie sur ce plateau, et à mesure que les divisions d'infanterie arrivèrent, M. le maréchal duc de Trévise les développa sur plusieurs lignes; les postes ennemis furent aisément repoussés, et il s'engagea un tiraillement qui fut entretenu de part et d'autre jusque vers onze heures du matin, c'est-à-dire jusqu'au moment de l'action.

Le bourg d'Ocana est situé dans une position très-avantageuse et susceptible d'être retranchée. Au nord, il est couvert par un ravin qui, prenant naissance à 4 à 500 toises à l'est, devient insensiblement un précipice très-profond, et forme un fossé naturel difficile à franchir. Ce ravin, tournant ensuite au nord-ouest, s'enchaîne avec d'autres vallons dont les eaux se rendent au Tage. Au midi et à l'est, le bourg est entouré de très-belles plaines qui n'offrent aucun accident de terrain remarquable; seulement, un léger rideau qu'occupaient les lignes ennemies. De beaux bois d'oliviers bordent à l'est l'horizon de ces plaines à une distance de 800 toises, et coupent le chemin de Santa-Cruz de la Zarza qu conduit à Ocana, par où l'ennemi venait d'arriver, et qu'il avait intérêt à couvrir et à défendre parce que ses bagages y étaient encore engagés.

L'armée ennemie était formée sur deux ou trois lignes : la droite se prolongeait parallèlement à la route et occupait le rideau; la gauche de son centre s'appuyait à Ocana, quelque infanterie était dans le bourg pour en défendre l'approche; son aile gauche, formant à peu près 15 mille hommes, s'établit en arrière du ravin, appuyant sa droite sur Ocana,

et paraissant n'avoir pour objet que de défendre la grande route d'Aranjuez à Ocana, mesure assez inutile, puisque aucun Français ne fut dirigé par cette route.

Cette disposition était évidemment mauvaise ; car l'ennemi neutralisa par là une partie de ses troupes, qu'ensuite il n'eut pas le temps de ramener à sa droite, lorsque nos efforts se portèrent sur cette aile.

A 10 heures du matin, nos divisions étant formées sur le plateau, le roi détermina que l'attaque aurait lieu par la droite de l'ennemi. En conséquence, le général Sébastiani se prolongea à gauche pour déborder son aile ; le maréchal duc de Trévise disposa en même temps les divisions allemande et polonaise en colonne par régiment, ayant chacun un bataillon déployé ; par son premier mouvement, il s'empara du bois d'oliviers que jusqu'alors l'ennemi avait défendu.

La 1re division du 5e corps suivit dans le même ordre en seconde ligne, tandis que la division du général Dessolles vint se former en face d'Ocana et en deçà du ravin pour contenir la gauche de l'ennemi.

M. le général Senarmont ayant reçu l'ordre de disposer de toute l'artillerie des 4e et 5e corps, fit former une batterie de 30 bouches à feu devant la droite et le centre de l'armée ennemie ; une batterie de 6 pièces fut seulement laissée pour occuper la gauche et entretenir son feu.

L'attaque ne tarda pas à commencer, et notre canon porta la mort et la terreur dans les bataillons espagnols ; 6 pièces furent destinées, vers notre droite, à nettoyer les revers du ravin dans lequel s'étaient embusqués des tirailleurs ; l'objet fut rempli. Ces pièces étaient commandées par M. le capitaine Lassollaie.

L'ennemi avait démasqué, entre son centre et sa gauche, une batterie de 16 pièces qui faisait sur nous un feu vif et bien dirigé ; on espérait en diminuer l'effet en coupant une élévation de terrain qui se trouvait à la naissance du ravin, et le lieutenant d'artillerie Brechtel eut ordre de s'y établir, tandis que le chef de bataillon Fruchard s'y portait rapide-

ment avec 7 pièces. L'ennemi se replia, et le général Senarmont reçut de suite ordre de prendre Ocana pour pivot, et de prolonger sa ligne de feu vers la gauche, en retirant des pièces de la droite. Les mouvements furent bien exécutés ; mais le chef de bataillon Fruchard fut blessé au visage, et le lieutenant Brechtel eut le pied emporté. Ces deux officiers méritent d'être cités d'une manière particulière, en raison de la bravoure et des talents qu'ils déployèrent en cette journée.

Pendant cette canonnade, le général Leval, qui avait eu ordre d'appuyer à gauche avec les divisions allemande et polonaise qu'il commandait, obligea par ce mouvement l'ennemi à un changement de front, l'aile droite en arrière, et le poussa jusqu'au ravin qui, tournant autour d'Ocana, venait se reproduire en avant de ce front. Cette nouvelle position était défendue par l'élite des troupes espagnoles : s'appuyant sur le nombre et sur l'avantage du terrain, ces masses s'ébranlèrent et voulurent reprendre l'offensive ; 2 pièces furent démontées ; le général Leval fut blessé et perdit un de ses aides de camp ; M. le maréchal duc de Trévise reçut une légère contusion au bras droit.

La 1re division du 5e corps était déployée par bataillons en masse, et suivait en seconde ligne (1). M. le maréchal duc de Trévise, voyant un peu d'hésitation dans la première, fit exécuter à cette division le passage de ligne en avançant. Les bataillons se portèrent sur l'ennemi par les intervalles de la 1re ligne, se déployèrent avec le plus grand sang froid, et commencèrent un feu de deux rangs qui, réuni à celui du canon, ne tarda pas à jeter du désordre dans l'armée espagnole. Le 88e régiment tenait la gauche de cette division ; il resta en masse afin de déjouer les efforts de la cavalerie ennemie qui était en bataille dans la plaine, et contre laquelle le général Sébastiani manœuvrait.

Le général Dessolles avait reçu ordre de gagner du terrain à gauche avec sa division, pour appuyer le mouvement offensif du général Girard, et de marcher en colonne par

(1) Cette division était celle du brave Girard.

échelons, l'aile droite en arrière : en même temps il avait été prévenu que, lorsqu'il verrait l'aile droite de l'armée ennemie ébranlée, il devait faire attaquer Ocana, s'emparer du bourg, et déployer sa division en avant. Ces dispositions furent exécutées avec la plus grande précision. Les chevau-légers de la garde, qui eurent ordre de déboucher en même temps, se portèrent sur l'aile gauche de l'ennemi, l'entraînèrent, firent des prisonniers et enlevèrent du canon ; les bataillons espagnols de la division Dessolles firent bonne contenance et se présentèrent franchement.

L'infanterie de la garde royale, qui formait la réserve, fut souvent exposée à la mitraille en suivant le mouvement de la division Dessolles.

Le général Sébastiani devait manœuvrer avec la cavalerie de manière à soutenir l'infanterie, en avançant toujours vers la gauche, pour déborder l'aile droite de l'armée espagnole; il ne put s'engager qu'après que cette aile eut été ébranlée : mais lorsque l'ennemi fit le dernier changement de front dont on vient de parler, le général Sébastiani saisit le moment, serra son mouvement, et fit charger le 10e de hussards et les lanciers polonais, qui coupèrent l'extrémité de cette aile et obligèrent 6 mille hommes à mettre bas les armes. Le chef d'escadron de Saint-Chamans et le capitaine Lecaron, aides de camp du major général, et MM. Lacolombière et (*nom illisible*), officiers espagnols, et de Lima, lieutenant portugais, suivirent ce mouvement et se conduisirent avec honneur.

Pendant une demi-heure, l'ennemi manœuvra dans la plaine entre Ocana et Dos-Barrios, pour regagner la route qui passe par cet endroit; mais ce fut en vain : les divisions des généraux Girard et Dessolles, ayant en seconde ligne les divisions allemande et polonaise, ainsi que la garde royale, le serrèrent de si près qu'il lui fut impossible de rétablir sa ligne. Le 10e de chasseurs et les lanciers polonais continuèrent à déborder la droite, se présentèrent de nouveau sur son flanc, en même temps que le général Sébastiani l'attaqua de front avec les dragons du général Mil-

haud, le 10e de hussards et le 21e de chasseurs. Tout fut enfoncé, et dès lors on ne vit plus qu'une déroute générale. Tout ce qui se trouva entre la grande route et le ravin qui va de Dos-Barrios à Yevenès fut pris; le restant de l'armée espagnole se sauva dans toutes les directions, et la poursuite devint presque individuelle.

L'ennemi avait sur le champ de bataille 55 mille hommes, dont 8 mille de cavalerie, et de plus l'avantage de la position. Les généraux n'en surent tirer aucun parti, neutralisèrent un quart de leurs forces, ne firent aucun usage de leur cavalerie, et justifièrent le reproche qui leur a été fait tant de fois, d'ignorer jusqu'aux premiers éléments de l'art de la guerre.

A deux heures après midi, 18 mille prisonniers, 30 pièces de canon, 120 caissons ou voitures d'artillerie, 30 mille fusils, 25 drapeaux, 600 officiers, 3 généraux, étaient déjà au pouvoir des troupes impériales. Le désordre que le dernier choc avait produit dans l'armée espagnole donnait lieu d'espérer encore de plus grands résultats.

Dans cet instant, on fit passer les prisonniers devant Sa Majesté Catholique, et elle eut la satisfaction de les entendre demander avec enthousiasme la faveur d'entrer à son service, pour se venger des Anglais et des meneurs de l'insurrection, qui leur avaient attiré tant de maux.

Le 1er corps avait eu l'ordre, comme on l'a déjà observé, de passer, le 19, le Tage à Villamaurique, et d'attaquer l'ennemi sur les hauteurs de Santa-Cruz de la Zarza; M. le maréchal duc de Bellune trouva les ponts rompus à Villamaurique, mais il fit passer à gué sa cavalerie et une partie de son infanterie. Le pont se rétablissait pendant ce temps, et à dix heures du matin la totalité du 1er corps était sur la rive gauche. M. le maréchal duc de Bellune se mit de suite sur les traces de l'ennemi, qui, dès la veille au soir, avait entièrement évacué la position, et aperçut, près de Villatobas, beaucoup de fuyards et une grande quantité de bagages qu'il fit enlever par sa cavalerie légère. Il y eut 800 voitures de prises, et on fit 1,000 à 1,200 prisonniers.

M. le maréchal duc de Bellune apprit par ces derniers la nouvelle de la bataille d'Ocana ; il fit arrêter son infanterie à Villalobas, et ordonna à sa cavalerie de se porter en avant.

La division de dragons du général Latour-Maubourg fut joindre à la Guardia le genéral Sébastiani, et la brigade de cavalerie légère du général Beaumont marcha sur Lillo, où elle eut occasion d'envelopper un parti ennemi et de prendre 500 hommes et 300 chevaux.

Le résultat de cette mémorable bataille fut la destruction absolue de l'armée de la Manche ; elle éprouva la perte réelle de plus de 30 mille hommes, dont 26 mille prisonniers, le restant tué ou blessé ; de 3 mille chevaux ou mulets, de 45 pièces de canon, de 120 caissons ou voitures d'artillerie, de 30 mille fusils, et enfin de la totalité des bagages.

La journée était près de finir, lorsque Sa Majesté Catholique arriva à Dos-Barrios. Le général Sébastiani eut ordre de se porter avec sa cavalerie sur la Guardia, et le lendemain de se mettre de bonne heure en marche sur Madridejos et Consuegra, en continuant la poursuite de l'ennemi. La division polonaise fut remise sous son commandement.

M. le maréchal duc de Trévise reçut ordre de faire prendre position au 2e corps à Dos-Barrios, où la garde royale et le quartier général de Sa Majesté furent aussitôt établis.

La division allemande fut envoyée à Ocana pour former la garde des prisonniers et les conduire à Madrid.

Pendant la nuit, les dispositions suivantes furent faites :

M. le maréchal duc de Bellune eut ordre de se porter avec le 1er corps d'armée aux débouchés de la Sierra-Morena. Ce mouvement eut lieu par Alcazar de San-Juan, Villarta, etc. Ensuite, d'après de nouvelles dispositions, il fut ramené à Tolède par Consuegra, où il laissa son avant-garde.

M. le maréchal duc de Trévise reçut ordre de se porter par Temblèque sur Mora, et de revenir passer le Tage à Tolède, pour exécuter sur la rive droite du Tage d'autres mouvements.

La division polonaise et une brigade de cavalerie légère furent établies en colonne depuis Madridejos jusqu'à Aranjuez.

La division de dragons du général Milhaud fut ramenée sur la rive droite du Tage, et se rendit à Illescas.

Le général Dessolles eut ordre de partir, le 20 au matin, avec le 55e et le 58e régiments et les bataillons espagnols, de rallier à sa division le 43e régiment en passant à Aranjuez, et de se rendre à Madrid.

La brigade du général Godinot, qui, des rives de la Tormès, avait été appelée sur celles du Tage et qui était près d'arriver à Aranjuez, eut ordre de se rendre aussi à Madrid.

Ces dispositions prises, le roi jugea sa présence inutile dans la Manche; il n'y avait plus d'espoir de joindre les débris de l'armée espagnole, et, d'un autre côté, les rapports de la droite laissaient de l'incertitude sur la nature des mouvements du restant de l'armée d'Estramadure, qui se portait en avant et auquel les Anglais, disait-on, s'étaient de nouveau réunis, tandis que, dans la province de Salamanque, le duc del Parque paraissait se préparer à reprendre l'offensive contre le 6e corps, que par circonstance on avait été dans le cas d'affaiblir. Sa Majesté se détermina, d'après ces considérations, à revenir le 20 à Madrid, pour être en mesure d'agir contre toute armée qui se présenterait. Ainsi, son absence de la capitale ne fut que de trois jours.

La bataille d'Ocana est, de toutes les affaires qui ont eu lieu en Espagne, celle qui a présenté à l'instant même les plus grands résultats; il est même à croire qu'elle aura une grande influence sur la pacification du royaume. D'une armée de 55 mille hommes, il n'est resté qu'une cavalerie mal organisée et indisciplinée, qui a éprouvé d'ailleurs des pertes considérables dans trois actions successives, et des débris de corps qui se sont sauvés sans armes. Pour la première fois, on a vu les résultats d'une journée surpasser, non-seulement ce qu'on avait annoncé, mais même toute attente; pour la première fois aussi, on a vu en Espagne les

habitants diriger nos soldats vers les retraites des fuyards, et les livrer pour se venger des maux qu'attiraient sur eux les auteurs de la guerre, et éviter qu'à l'avenir leur pays soit encore le théâtre des combats.

L'éloge des troupes qui combattirent est fait, en disant que la victoire ne fut pas un instant douteuse; et si on vit des corps s'arrêter sous le feu de l'ennemi, ce ne fut que pour passer d'un ordre à un autre et se préparer à de nouveaux mouvements, dont l'objet fut toujours de serrer aussi près que possible les lignes espagnoles et de déborder leur droite. Notre perte est considérable; mais, comparée aux avantages obtenus, on peut dire qu'elle est peu de chose : elle consiste, d'après les états, en 330 tués et 12 à 1,300 blessés, plus de 60 chevaux tués.

L'artillerie ne tira que 1,880 coups de canon, dont 194 à mitraille.

C'est le moment de faire connaître les corps et les militaires de tout grade qui se distinguèrent.

Les divisions polonaise et allemande engagèrent le combat et montrèrent une grande valeur : dans la première, on doit citer le prince Antoine Sulkowski, colonel du 9e régiment, qui commandait la seconde brigade, et qui, au moment où une colonne ennemie marchait sur la division pour la rompre, à la faveur d'un feu soutenu de mitraille et de mousqueterie, prit un drapeau et se porta en avant, en s'écriant : « Polonais, soutenons l'honneur de l'aigle blanc.»

Le major Sakabowski, commandant le 7e régiment polonais; le chef de bataillon Zozibtowiski, commandant le 4e; l'adjudant commandant Berton; le colonel Suchodolski, attaché à l'état-major; le lieutenant-colonel Tripp, commandant l'artillerie de la division; le capitaine du génie Cossigny; le lieutenant Raver, et le sous-lieutenant Klecriwski, aides de camp du général Blondeau.

Ce général commandait la division.

L'état des militaires des divers régiments qui se sont aussi distingués est joint au rapport général qui est adressé à Son Excellence le ministre de la guerre.

Dans la division allemande, le général Leval, qui la commandait, se montra avec distinction, et fut atteint d'une balle au bras; il se loue beaucoup de ses aides de camp Bevalet, Saint-Mars et Bontemps : ce dernier a été grièvement blessé.

Sous ses ordres, l'adjudant commandant allemand, chef d'état-major de la division; le général Chassé, maréchal de camp des troupes hollandaises; le colonel Jaffenrath, de la même nation; le lieutenant Storm, de Grave; le lieutenant-colonel Hening, commandant le régiment de Son Altesse le grand-duc de Bade; l'adjudant-major Krieg, du même régiment; le colonel Krane et le major Nieder, au service de Son Altesse le prince de Nassau; M. le général Schœffer, le lieutenant-colonel Smalchder, et M. Schœffer fils, tous trois au service de Son Altesse le grand-duc de Hesse; le major Welsch et le chef de bataillon Fritz, au service de Son Altesse le prince primat; le lieutenant d'artillerie hessoise Venator.

Les corps qui composent cette division sont les régiments de Hollande, de Nassau, de Bade, du prince primat, et de Hesse-Darmstadt; ils ont tous rivalisé d'ardeur et de dévouement.

La 1re division du 5e corps a porté à l'ennemi les coups les plus décisifs; le général Girard, qui la commandait, a été blessé légèrement en dirigeant la charge qui a rompu les lignes espagnoles, et s'est acquis de grands droits à un nouveau grade.

M. le maréchal duc de Trévise fait l'éloge de M. le général Chauvel, dont les deux aides de camp Toirot et Bourgavin ont été blessés; du colonel Reymond, du 34e régiment; des colonels Chassereau, du 40e, et Pescherie, du 64e, tous deux blessés; du colonel Weylande, du 88e, qui commandait la 2e brigade; de l'adjudant commandant Dambrouski, son chef d'état-major, officier aussi intelligent que brave, qui a déjà été proposé pour général de brigade; de l'adjudant commandant Delage, chef d'état-major de la 1re division; du colonel Boucha, commandant l'artillerie du 5e corps; des

chefs de bataillon Meunier, Pichard et Astruc, du 64e; Millet, du 40e, Cadillon, du 34e, Masquet et Monnot, du 88e; du chef d'escadron Hudry et du capitaine Masson, adjoints à l'état-major; du chef de bataillon Camus, et des capitaines Bouvier, du 28e régiment d'infanterie légère, Peniel, du 34e, Moinllard, du 64e, Lambert, de l'artillerie, Girard, du génie: ce dernier a eu la cuisse emportée par un boulet; du lieutenant Bret, du sous-lieutenant Collet, et du sergent Roblat, du 64e : ce sous-officier a pris un drapeau au milieu des rangs ennemis; du capitaine Mesclop et du lieutenant Maron, aides de camp du général Girard; enfin, du colonel Gouré, du chef de bataillon Lapointe, et des capitaines Beaumetz, Choisy et Devimeaux, ses aides de camp.

La division Dessolles, qui formait l'aile droite et ensuite la réserve, manœuvra avec beaucoup de précision; elle franchit le ravin comme un éclair, et se forma avec promptitude en avant du bourg d'Ocana : on a remarqué la conduite bien distinguée du général Brayer, celle du colonel Schwiler et du capitaine Martinet, du 55e régiment; du lieutenant d'artillerie Delpech, de l'adjudant commandant Bagneris, et des lieutenants d'Oberlin et Ducianq, aides de camp du général Dessolles.

Les deux bataillons de ligne espagnols, qui faisaient partie de cette division, cherchèrent à joindre l'ennemi, et montrèrent beaucoup d'ardeur.

L'éloge de l'infanterie est fait, M. le maréchal duc de Trévise la commandait.

La cavalerie était, comme il a été dit, sous les ordres du général Sébastiani : aussitôt qu'elle put charger l'ennemi, elle s'en acquitta dignement. Le général de division Milhaud se montra avec valeur et distinction; le général Noirot, employé dans sa division, et le colonel Corbineau, qui a commandé la 3e brigade après la mort du colonel Vial, ont déployé les plus grands talents; le colonel de Spare, du 5e, le colonel Merhlet et le chef d'escadron Bertrand, du 12e, le chef d'escadron Lenourry, du 16e, le colonel Ruat, du 21e, et l'adjudant commandant Ornancy, déjà proposé pour le

grade de général de brigade, se sont fait de nouveaux droits à la bienveillance de Sa Majesté Impériale.

Le colonel Vial, qui avait montré le plus grand courage dans toutes les actions, et notamment la veille de la bataille d'Ocana, fut tué dans le milieu de l'action; c'était un officier qui jouissait de la plus grande considération.

Le général Beauregard a exécuté tous les ordres qui lui ont été donnés avec une valeur remarquable; le colonel Britche, du 10e de hussards, et le colonel Steinhault, du 21e de chasseurs, se sont distingués. M. le général Sébastiani se loue encore du chef d'escadron comte Léger, commandant le 10e de chasseurs, du capitaine Bapet, commandant les lanciers polonais, et de l'état-major du général Milhaud et de ses aides de camp, déjà cités pour l'affaire du 18.

L'adjudant-commandant Bouillé, le colonel Doguereau, et le capitaine du génie Emy, se sont conduits avec beaucoup de valeur.

La garde royale manœuvra avec la seconde ligne; elle brûlait d'impatience d'en venir aux mains avec l'ennemi; mais son concours ne fut pas nécessaire, les chevau-légers eurent seuls l'avantage de s'engager, et obtinrent des succès. M. le général Jamin les fit manœuvrer avec beaucoup d'intelligence. M. Laserre, officier distingué, fut grièvement blessé; d'ailleurs, les pertes que la garde éprouva n'eurent lieu que par le boulet et la mitraille. M. le général Merlin, capitaine général, la dirigeait sous les ordres de Sa Majesté. Le duc de Totadilla, aussi capitaine général, se tint près de la personne du roi.

L'artillerie, cette arme qui, dans toutes les affaires, trouve occasion de se distinguer, fut à Ocana ce qu'elle devait être, à la hauteur de sa réputation; les dispositions du général Senarmont furent toujours les meilleures qu'on pouvait prendre. Sous lui se distinguèrent les généraux Faultrier et Dedon, au service de Sa Majesté Catholique, le colonel Berge, le chef de bataillon Lignin, les capitaines Lambert, Kiffert, Daclin, Vallier, Morlaincourt et Denis. Le chef de bataillon Brun et le capitaine Ricard, aides de camp du major géné-

ral, suivirent les mouvements de l'artillerie, et s'y montrèrent avec distinction.

Après la bataille, les troupes d'artillerie furent chargées de faire enlever les bouches à feu, caissons, munitions et armes qui avaient été prises; par leurs soins, tous ces objets furent rendus en trois jours à l'arsenal de Madrid.

Le général Lery, commandant le génie, et le général Dode eurent l'honneur d'assister à la bataille, et cherchèrent à se rendre utiles. D'après les ordres du général Lery, pendant qu'on se battait, deux compagnies de pontonniers travaillèrent au rétablissement du pont sur pilotis d'Aranjuez. On remarqua le zèle avec lequel se conduisirent dans la bataille le capitaine Cossigny et le lieutenant Girard, blessés l'un et l'autre; les capitaines Audenand, Vaulot et Tinsot, Coste et Braction, officiers de sapeurs.

A l'état-major général, les officiers de tout grade qui y sont employés montrèrent un grand zèle et beaucoup de dévouement. Le général Daultanne, aide-major général, se fit remarquer, et eut un cheval tué sous lui. L'adjudant commandant Remond et le capitaine Noël Girard, attachés au major général, les capitaines Tolosé, Petiet et Choiseul, aides de camp du maréchal duc de Dalmatie, se distinguèrent par leur courage, ainsi que les capitaines adjoints Bausech, Ferest et Forestier, le lieutenant Saint-Bonnet, aide de camp du général Daultanne, et le lieutenant adjoint Fabreguettes.

M. Marius Clary, aide de camp du roi, et tous les officiers qui servent près de la personne de Sa Majesté, briguèrent les occasions d'être utiles et de se distinguer; plusieurs d'entre eux se firent remarquer, ainsi que le chef d'escadron don Antonio Tellecher, le capitaine don Francisco Carera, et les capitaines don Joachim Magalon et Galabert.

Le service d'administration, pendant le mouvement des troupes, fut dirigé par l'ordonnateur en chef Mathieu Faviers; il pourvut aux besoins autant que les circonstances le permirent. M. Chappe, chirurgien-major des grenadiers à pied de la garde impériale, et chirurgien principal chargé

du service au quartier général de l'armée, dirigea les ambulances, et par ses soins tous les blessés français et espagnols obtinrent des secours : ce service sacré ne laissa rien à désirer.

M. le général Belliard, gouverneur de Madrid, prit les mesures les plus efficaces pour que la tranquillité ne fût pas troublée dans la capitale. M. l'intendant général, qui était resté à Madrid, pourvut par des envois successifs à ce que les troupes ne manquassent pas de subsistances.

Les rapports particuliers de M. le maréchal duc de Trévise, du général Sébastiani, de l'artillerie, du génie, de l'état-major et de l'administration, sur la part que chacun a prise à cet important événement, et qui comprennent des demandes en récompense pour divers militaires, sont joints au rapport général et présentés au ministre de la guerre, pour que Son Excellence veuille bien les faire valoir auprès de Sa Majesté l'Empereur.

Le maréchal de l'empire, major général,

DUC DE DALMATIE.

NOTE B (page 147 du volume VII).

Décret impérial. Du palais des Tuileries, 8 *février* 1810.

Considérant que les sommes énormes que nous coûte notre armée d'Espagne appauvrissent notre Trésor, et obligent nos peuples à des sacrifices qu'ils ne peuvent plus supporter;

Considérant d'ailleurs que l'administration espagnole est sans énergie et nulle dans plusieurs provinces, ce qui empêche de tirer parti des ressources du pays, et les laisse au contraire tourner au profit des insurgés;

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

TITRE Ier.

DU GOUVERNEMENT DE CATALOGNE.

Art. 1er. Le 7e corps de l'armée d'Espagne prendra le titre d'armée de Catalogne.

Art. 2. La province de Catalogne formera un gouvernement particulier, sous le titre de gouvernement de Catalogne.

Art. 3. Le commandant en chef de l'armée de Catalogne sera gouverneur de la province, et réunira les pouvoirs civil et militaire.

Art. 4. La Catalogne est déclarée en état de siége.

Art. 5. Le gouverneur est chargé de l'administration de la police, de la justice, et des finances. Il nommera à tous les emplois, et fera tous les règlements nécessaires.

Art. 6. Tous les revenus de la province en impositions ordinaires et extraordinaires seront versés dans la caisse de l'armée, afin de subvenir aux dépenses de la solde des troupes et de l'entretien de l'armée.

TITRE II.

DU GOUVERNEMENT DE L'ARAGON.

2e *gouvernement*.

Art. 1er. L'Aragon formera un gouvernement particulier, sous le titre de gouvernement d'Aragon.

Art. 2. Le général Suchet est nommé gouverneur; il réunira les pouvoirs civil et militaire.

Art. 3. Le gouverneur est chargé de l'administration de la police, de la justice et des finances; il nommera à tous les emplois, et fera tous les réglements nécessaires.

Art. 4. Tous les revenus de l'Aragon, en impositions ordinaires et extraordinaires, seront versés dans la caisse du payeur français, pour fournir à la solde des troupes et aux

dépenses de leur entretien. En conséquence, à partir du 1er mars prochain, notre Trésor public n'enverra plus aucuns fonds pour le service des troupes stationnées dans ce gouvernement.

TITRE III.

DU GOUVERNEMENT DE NAVARRE.

3e gouvernement.

Art. 1er. La province de Navarre formera un gouvernement particulier, sous le titre de gouvernement de Navarre.

Art. 2. Le général Dufour en est nommé gouverneur. En conséquence, il conduira dans la Navarre les 4 régiments de marche de sa division.

Art. 3. Le gouverneur réunira les pouvoirs civil et militaire, et il est chargé de l'administration de la police, de la justice et des finances. Il nommera à tous les emplois, et fera tous les règlements nécessaires.

Art. 4. Tous les revenus de la Navarre, en impositions ordinaires et extraordinaires, seront versés dans la caisse du payeur français, et devront fournir à la solde et aux dépenses de l'entretien des troupes. En conséquence, à partir du 1er mars prochain, le Trésor public n'enverra plus aucuns fonds pour le service des troupes stationnées dans l'étendue de ce gouvernement.

TITRE IV.

DU GOUVERNEMENT DE LA BISCAYE.

4e gouvernement.

Art. 1er. La province de Biscaye formera un gouvernement particulier, sous le titre de gouvernement de la Biscaye.

Art. 2. Le général Thouvenot en est nommé gouverneur, etc., etc. (Même que dessus).

Art. 3 et 4. (Mêmes que dessus).

TITRE V.

Les gouverneurs des 4 gouvernements ci-dessus adresseront à l'état-major général leurs rapports sur les opérations militaires, et sur la situation de leurs provinces; mais ils ne pourront recevoir d'ordres relatifs à l'administration de la police, de la justice et des finances du pays, que par le canal du prince de Neufchâtel, notre major général.

TITRE VI.

Art. 1er. Les revenus et impositions ordinaires et extraordinaires des provinces de Salamanque, de Toro et de Zamora, seront versés dans la caisse du payeur du 6e corps d'armée, pour subvenir aux dépenses de ce corps. Le duc d'Elchingen prendra des mesures pour que les versements ordinaires et extraordinaires de ces provinces soient suffisants pour la solde de son corps.

Art. 2. Les revenus et impositions ordinaires et extraordinaires de la province de Santander et des Asturies seront versés dans la caisse du payeur de la division du général Bonnet, et devront suffire pour payer la solde de cette division.

Art. 3. Les revenus et impositions ordinaires et extraordinaires de la province de Burgos, depuis l'Èbre jusqu'aux limites de la province de Valladolid, seront versés dans la caisse du payeur français à Burgos, pour servir au payement des dépenses des fortifications de Burgos, et à l'entretien et à la solde des troupes stationnées dans la province.

Art. 4. Les revenus et impositions ordinaires et extraordinaires des provinces de Valladolid et Palencia seront versés, par les ordres du général Kellermann, dans la caisse du payeur français à Valladolid, pour servir au payement de la solde du corps de ce général.

Art. 5. Le duc d'Elchingen, le général Bonnet, le général

Thiébault, commandant à Burgos, et le général Kellermann, correspondront avec le prince de Neufchâtel, notre major général, pour tout ce qui concerne l'administration des finances, et prendront toutes les mesures nécessaires pour assurer, dans l'étendue de leurs commandements respectifs, la perception des revenus et le bon emploi des ressources du pays au profit de l'armée.

Art. 6. Le prince de Neufchâtel notre major général, notre ministre de la guerre, notre ministre directeur de l'administration de la guerre, et notre ministre du Trésor public, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret (1).

NOTE C (page 188 du volume VII).

Soult à Berthier. 29 août 1810.

« Monseigneur, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse Sérénissime la traduction littérale d'une gazette extraordinaire qui a été imprimée à Cadix le 3 de ce mois; elle contient la correspondance que M. d'Azanza, duc de Santa-Fé, a eue avec S. M. C. et les ministres du roi pendant son séjour à Paris, dans le mois de mai et de juin dernier, laquelle a été interceptée et aussitôt publiée, avec les notes qui sont au bas de chaque lettre.

La publication de cette correspondance, et les indiscrétions que l'on commet tous les jours à Madrid, ainsi que le mécontentement qu'on y témoigne, ont fait une mauvaise impression dans le pays, et il faudra quelque temps pour en détruire l'effet; je prie Votre Altesse d'être persuadée que je ne négligerai aucun moyen pour y parvenir, et je m'empresserai de l'instruire des résultats qui seront obtenus. »

(1) Les 5e et 6e gouvernements furent érigés plus tard; mais en attendant le présent décret conféra aux généraux l'administration des provinces, qui furent comprises dans ces gouvernements.

Lettres interceptées de don Miguel Azanza, insérées dans la Gazette extraordinaire de la Régence, du 3 août 1810 (1).

1re lettre au ministre des affaires étrangères. Paris, 27 mai 1812.

« Par M. Caillé, officier français qui était anciennement au service d'Espagne, qui passa ensuite à celui de Portugal, et est à présent employé auprès de notre ancien roi Charles IV en qualité de son 1er écuyer, j'ai su que ce prince était rétabli de manière qu'il peut se promener à pied et à cheval. Caillé dit qu'il vit tranquillement, et paraît assez content de sa vie privée ; mais il n'en est pas de même de Marie-Louise, qui manifeste continuellement beaucoup d'inquiétude, et le désir de dépenser comme autrefois. On leur paye exactement deux cent mille francs par mois, ce qui est suffisant pour le train de leur maison.

Le comte de Mongelas, ministre des affaires étrangères de Bavière, qui resta ici lors du départ de son souverain, pour conclure l'affaire des compensations, eut ordre de presser son retour pour se trouver à Munich avant la célébration du mariage du prince héréditaire, arrêté avec une princesse de Hesse-Darmstadt ; et quoiqu'il fût prêt à partir, il a été obligé de suspendre sa marche, à cause de quelque nouvel incident relatif à l'affaire des compensations. Le public, en général, croit que S. M. l'Empereur se trouvera demain dans cette capitale. »

2e lettre au même. Paris, 16 juin 1810.

Le peuple hollandais est fort inquiet et mécontent, disposé à s'agiter ; mais on ne croit point qu'il se porte à un soulèvement, parce qu'il y a de tous côtés des troupes françaises en assez grand nombre pour l'empêcher. On dit que les Hollandais ont offert 14 millions de livres pour qu'on ne leur confisquât point et qu'on ne leur emportât point, comme il avait été arrêté, les denrées coloniales, malgré qu'on eût représenté que ces denrées appartenaient à des

(1) Nous avons supprimé, comme étant inutiles à l'histoire de cette époque, les réflexions de la *Gazette de la Régence*.

Hollandais et à des Français. On croit que pour cette raison on a suspendu le transport de ces effets, qui étaient en grande partie embarqués.

On ne parle pas, à présent, du voyage de l'Empereur en Espagne : et quoiqu'il fût question qu'il se mettrait bientôt en marche pour Marrac, et qu'à cet effet on eût donné quelques ordres, on assure à présent qu'il n'ira même pas, à moins que les événements à venir ne rendissent sa présence nécessaire en Espagne. »

3e lettre au même. Paris, 19 juin 1810.

« L'heure est venue où je puis écrire à Votre Excellence sur des affaires qui nous concernent directement. Avant-hier au soir, j'eus une longue conversation avec le duc de Cadore, ministre des relations extérieures, qui m'avait dit auparavant qu'il avait à me communiquer quelque chose par ordre de l'Empereur. Je rapporterai en substance cette conférence où s'agitèrent plusieurs points, tous de la plus grande importance.

Il me dit que Sa Majesté Impériale ne peut plus envoyer de l'argent en Espagne, et qu'il faut que ce royaume pourvoie à la subsistance et aux frais de son armée; que c'était assez que d'avoir employé 400 mille Français à réduire l'Espagne; que la France a épuisé ses finances en y envoyant, depuis le commencement de la guerre, plus de 200 millions de francs; que notre gouvernement ne s'est point servi des ressources que présente le pays pour se procurer des fonds; qu'on devait exiger des contributions en Andalousie, surtout de Séville et de Malaga, et même de Murcie; que Sa Majesté a imposé à Lérida une contribution de 6 millions de livres (je ne suis pas sûr s'il m'a dit plus ou moins); qu'on devait confisquer les marchandises anglaises trouvées en Andalousie, et Sa Majesté Impériale croyait que celles de Séville monteraient seules à 40 millions; qu'on devait s'emparer de l'argenterie des églises et des couvents; qu'il devait nécessairement circuler en Espagne beaucoup d'argent, introduit par les Anglais et les Français, ou provenant de l'Amérique; que l'Empereur a toujours fait la guerre en retirant, des

pays qu'il avait subjugués, l'entretien et les frais de ses armées; que s'il ne devait pas employer tant de troupes à réduire l'Espagne, il en aurait licencié la plus grande partie, et aurait évité les dépenses qu'elles occasionnent; que les fonds de notre trésorerie n'ont point eu la véritable direction qu'ils devaient avoir, c'est-à-dire à payer les troupes qui doivent achever la conquête et la pacification du royaume; qu'il y a eu beaucoup de prodigalités et de dépenses de luxe; qu'on aurait pu suspendre les gratifications jusqu'à des temps plus tranquilles et plus heureux; qu'on entretient des états-majors beaucoup trop nombreux et trop coûteux; qu'on a formé et qu'on forme encore des corps espagnols, qui non-seulement sont inutiles, mais même nuisibles, parce qu'en outre d'absorber des sommes qui pourraient être plus utilement appliquées, ceux qui les composent désertent, et vont augmenter les forces des ennemis; et enfin, que la bonté avec laquelle le roi traite le parti contraire est excessive, puisqu'il leur accorde des grâces et leur fait des avantages qui ne servent qu'à refroidir et à décourager ceux qui, depuis le commencement, ont embrassé son parti.

Ce sont les principaux faits dont me parla le ministre; et maintenant je vous exposerai ce que je lui répondis. La circonstance la plus grave de toutes, et celle qui, à mon avis, fixe le plus l'attention de l'empereur, c'est de s'excuser d'envoyer davantage de l'argent en Espagne, au delà des deux millions par mois qui ont été fixés précédemment. Me rappelant les notes que l'on me donna sur cet objet quand j'étais chargé du ministère des affaires étrangères, et me représentant bien l'état de nos provinces et de notre trésorerie, je dis au ministre que le roi, mon maître, reconnaissait le grand déficit que la guerre d'Espagne causait aux finances de la France; mais qu'il voyait avec douleur qu'il était impossible que nos moyens et nos ressources parvinssent à la délivrer de cette charge; que les revenus ordinaires avaient été jusqu'à présent comme nuls, soit parce qu'on ne pouvait les prélever que dans des provinces fort circonscrites,

ou soit parce que, encore dans celles-ci, les continuelles incursions des insurgés et des bandes de brigands avaient inutilisé tous les efforts des administrateurs et des collecteurs; que dans bien des endroits les généraux eux-mêmes et les chefs des troupes françaises avaient mis obstacle au recouvrement des droits royaux, au lieu de les favoriser; que les provinces étaient ruinées à force de fournitures en tout genre qu'elles avaient été obligées de faire pour la subsistance, les transports et les hôpitaux de troupes françaises, et par l'interruption de tout commerce et trafic d'une ville à une autre; que tous les fonds qu'on a pu réunir, soit par les impôts établis, soit par les moyens et contributions qu'on a imaginés, ont été destinés par préférence aux besoins de l'armée française, sauf quelques petites sommes qu'on a distraites uniquement pour la garde du roi, à laquelle on a presque toujours dû un arriéré considérable; pour la liste civile de Sa Majesté, qui n'a jamais été payée qu'en très-petite partie, et pour d'autres besoins très-urgents; au point qu'on n'a pas payé les pensions des veuves ni les retraites des officiers, et très-souvent pas même les employés les plus nécessaires, puisqu'il y a eu des occasions où les ministres ont été sans toucher leurs appointements pendant 5 mois, pour subvenir aux frais et besoins des troupes.

Quant aux ressources dont on suppose qu'on pouvait tirer parti, attribuant cette négligence à l'impéritie, au défaut d'énergie, et à cette excessive modération du gouvernement envers les peuples, j'ai dit au ministre qu'on a mis en usage toutes celles que les circonstances ont permises; qu'il est nécessaire, pour nous juger, de ne pas perdre de vue les circonstances où nous nous sommes trouvés, c'est-à-dire que les provinces soumises étaient fort nombreuses, et qu'il n'y en avait peu ou point d'administrées avec liberté; qu'on exigea des contributions extraordinaires et des emprunts forcés où l'on a cru possible de le faire, et en surmontant de grands obstacles; qu'il avait été nécessaire de ne pas épuiser jusqu'à l'extrémité les provinces soumises, pour les conserver et ne point tenter leur fidélité en les surchargeant

trop, et en même temps pour ne point donner aux autres, qui sont encore en pleine insurrection, une mauvaise idée du sort qui les attendait lorsqu'elles se trouveraient dans le cas de se rendre.

Qu'on aurait effectivement pu tirer davantage de contributions, comme le font les généraux français dans les provinces qu'ils administrent; mais qu'elles n'auraient jamais suffi à payer tous les frais de l'armée, surtout si elle était stationnaire deux ans et demi et plus sur le même territoire; qu'on ne pourrait répéter ces contributions, comme l'expérience le prouvera, en Castille et Léon, parce que, dans les premiers, on épuise tout le numéraire qui existe, et on ne voit pas de moyens qui puissent le faire rentrer de sitôt en circulation, surtout quand les troupes sont en mouvement, et que la caisse militaire répand ses fonds dans des pays éloignés de ceux d'où on les a tirés; que Sa Majesté Impériale se convaincra de l'impossibilité de réunir des fonds capables de subvenir à tous les frais de la guerre, par ce qui arrive dans les provinces qui sont confiées à l'administration des généraux français, qu'on ne peut point accuser d'indolence, ni d'avoir trop d'égard pour les peuples, puisqu'il est à craindre, au contraire, qu'ils n'usent de rigueur et d'une violence qu'aucun gouvernement du monde ne peut exercer sur ses propres sujets, qu'il est obligé de protéger et de défendre; et que ce qui est arrivé à Lérida ne pourra point peut-être servir de modèle ailleurs, parce que, d'après ce que j'en ai appris ici, on avait déposé dans cette ville, qu'on croyait difficile à prendre, l'argent et les vases sacrés de plusieurs villages et églises. D'ailleurs, on ne sait pas encore qu'on ait entièrement payé la somme qui lui a été imposée.

Je représentai au ministre qu'on avait exigé en Andalousie des contributions dont j'avais connaissance, puisqu'à Grenade, quoique cette ville se soit rendue sans faire la moindre résistance, on exigea 5 millions sous le titre d'emprunt forcé, et bien plus à Malaga; et on appliqua une partie de cette contribution à la caisse militaire du 4e corps;

que, ne me trouvant pas à Séville quand cette ville se rendit, je ne sais pas exactement ce qui s'y passa; mais je suis assuré qu'on séquestra, avec l'intervention des autorités françaises, les marchandises anglaises qui s'y trouvèrent, et qu'on en fit de même à Malaga; que les premiers calculs sur la valeur des marchandises prohibées sont presque toujours exagérés, comme j'ai entendu dire qu'il arriva à Malaga, à l'entrée du général Sébastiani; et il ne serait point étrange que l'opinion que Sa Majesté Impériale s'est formée sur le montant de celles qui existaient à Séville, soit fondée sur les premiers rapports qui lui sont parvenus.

Comme je suis bien informé de l'activité qu'on a mise à ramasser l'argenterie des églises, et des résultats de cette opération, je fus à même de dire au ministre que ce moyen n'avait pas été oublié; que non-seulement on avait ramassé et porté directement à la Monnaie tous les bijoux d'or et d'argent trouvés dans les couvents supprimés, mais aussi ceux des églises cathédrales, paroissiales, et des communautés religieuses de tout le royaume, n'y laissant seulement que les vases sacrés les plus indispensables pour le culte; que ce moyen n'avait pas produit à beaucoup près ce qu'on en attendait, parce que toutes les églises des villages par où ont passé les troupes françaises avaient été saccagées ou dépouillées, parce que les partis d'insurgés ou de brigands en avaient fait autant dans les communes qu'ils avaient occupées ou parcourues, et parce qu'enfin l'argenterie des églises offre une grande valeur au premier coup d'œil; mais quand on la ramasse et qu'on la fond, on trouve également que ce n'est qu'une feuille mince plaquée seulement pour couvrir le bois qui en est l'âme, et que cette ressource telle qu'elle a été, ainsi que tous les autres moyens qu'on a pris, sont ce qui a produit les fonds avec lesquels on a subvenu aux besoins les plus urgents de la Trésorerie, comme les subsistances, les hôpitaux et les dépenses des troupes françaises.

Quant à la grande quantité de numéraire qu'on suppose en circulation en Espagne, répandue par les Français et les Anglais, et celui qui vient d'Amérique, j'ai assuré le mi-

nistre qu'on ne remarque pas encore cette abondance, soit que la plus grande partie passe dans les mains des cantinières et vivandières qui suivent l'armée, soit qu'une autre partie soit divisée entre nos revendeurs de comestibles et de liqueurs, et soit surtout parce que l'argent au coin espagnol ait disparu sous le gouvernement insurrectionnel, en payement des armes, des habillements, et d'autres effets reçus de l'étranger, principalement de l'Angleterre, et des articles que le commerce a introduits. Je conviens, en cela, que je manque de notions bien exactes, et que j'ai été seulement guidé par les clameurs et les signes bien évidents de misère que j'ai vus de toute part.

Pour satisfaire pleinement à l'accusation ou plainte qu'on a employé les fonds de notre Trésorerie à des prodigalités et des objets de luxe, préférablement aux frais militaires, j'aurais désiré avoir un état désignant l'emploi qu'on a donné à tous les fonds qui sont entrés en Trésorerie depuis que le roi est en Espagne; je crois qu'il serait aisé de m'envoyer cette note; alors cette cour verrait quelles sommes on a destinées à la guerre, et celles qu'on a dépensées en superfluités et en luxe. En attendant, ne comprenant pas ce qu'on entendait par superfluités et luxe en cette matière, puisque notre souverain n'a pas été à même de faire des frais excessifs pour sa liste civile, qu'il n'a perçu que la moitié de ses appointements, et qu'il a plutôt manqué à ce qu'exige la splendeur de Sa Majesté, je parvins à comprendre, par les explications du ministre, qu'on faisait allusion aux gratifications que Sa Majesté a faites à quelques-uns de ses serviteurs, tant militaires que civils. Sur cela, j'exposai que ces gratifications, faites dans l'esprit de récompenser les services et de porter à en rendre d'autres, n'avaient diminué en aucune manière les fonds de la Trésorerie applicables à la guerre, puisqu'elles consistaient en billets d'hypothèques, utiles seulement pour acquérir des biens nationaux, et qui ne peuvent point servir à la paye du soldat, ni à d'autres dépenses qui exigent indispensablement du numéraire. Le ministre me répliqua que ces billets avaient une valeur quelconque, et que

cette valeur pouvait se changer en numéraire. Ma réponse fut que, dans le moment, et jusqu'à ce que la confiance dans le gouvernement fût pleinement établie, et que la vente des biens nationaux s'animât, ces billets seuls sont presque de nulle valeur, attendu la grande perte qu'ils font à leur réduction; mais qu'on n'a point oublié le moyen d'aliéner ces biens pour subvenir aux besoins journaliers, parmi lesquels ceux de la guerre passent les premiers : au contraire, pour nous procurer par ce moyen quelques fonds disponibles, on a fait de grands avantages à ceux qui feraient ces acquisitions partie en argent comptant; et ainsi les billets d'hypothèques donnés en gratification ou en indemnisation, n'ont point ôté la ressource que la vente des biens nationaux pouvait offrir à la Trésorerie.

Quant aux états-majors qu'on suppose trop nombreux et coûteux, j'ai dit au ministre qu'on avait mal informé S. M. I.; que je ne croyais pas que le roi eût nommé plus de généraux et d'officiers d'état-major qu'il n'était nécessaire, ni qu'il eût admis des anciens officiers plus qu'il n'en fallait admettre en bonne justice, parce qu'ils avaient embrassé le parti de S. M. et s'y étaient maintenus fidèles; et que ces derniers n'avaient point encore dépensé les fonds de la Trésorerie, attendu que je doutais qu'on leur eût payé leur solde jusqu'à présent. Sur cet article j'aurais également désiré être plus exactement instruit, parce que je crois qu'il y a bien de l'exagération dans ce qu'on a rapporté à l'Empereur. Un état détaillé de tous les états-majors, que le ministre de la guerre pourrait facilement former, détruira la mauvaise opinion qu'il peut avoir à cet égard.

L'opinion que les régiments et les corps espagnols sont nuisibles, parce que ceux qui les composent désertent et vont augmenter le nombre des ennemis après avoir causé de grandes dépenses à l'État, est ici généralement reçue, et par conséquent leur formation paraît prématurée. J'ai représenté au ministre qu'aucune mesure n'était plus nécessaire et plus politique que celle-là, parce qu'aucun gouvernement ne peut exister sans force; que quoiqu'il soit vrai que dans

le commencement la désertion fût considérable, elle n'était pas si absolue ni si complète qu'on le disait, puisque toutes les masses d'insurgés qui avaient pris le nom d'armées ont disparu, et se réduisent à quelques partis de brigands qui présentent bien peu d'attraits à ceux qui ont pris du service sous les drapeaux du roi; que tous les jours leur nombre diminue à mesure que l'esprit public s'étend dans les provinces, et qu'il est à espérer que bientôt on n'en voudra plus; que les corps espagnols, employés aux garnisons, laissent libres les troupes françaises pour les opérations de la campagne, comme les généraux français le désiraient, quand ils se plaignaient d'être obligés de diviser leurs forces pour conserver la tranquillité dans les provinces déjà soumises. Le ministre parut douter qu'il y eût des généraux français qui convinssent de l'utilité de former des corps espagnols, en même temps qu'il croyait que ces généraux approuvaient l'organisation des milices civiques. Comme je sais positivement qu'il y a des généraux, et de grande réputation, qui non-seulement opinent pour la création des corps réglés, mais qu'ils l'excitent même avec chaleur, je pus affirmer et soutenir mon assertion. Je désirerais, pour la rareté du fait, que les mêmes généraux fissent connaître ici leur façon de penser et les solides raisons qu'ils ont pour la soutenir, parce que sur ce point nous n'inspirons pas une grande confiance, et peut-être ferons-nous naître des soupçons de mauvaise espèce.

Il nous reste seulement à traiter l'article de la trop grande bonté du roi envers ceux du parti contraire, en leur accordant des grâces et des faveurs. Je voulus expliquer au ministre les résultats favorables que produisit le pardon général accordé aux Andaloux lorsque le roi y pénétra par la Sierra-Morena; comme sa bonté lui gagna le cœur des habitants de ces provinces, et l'aida à s'en emparer sans répandre de sang, et avec quelle facilité et rapidité il termina une campagne qui eût été la plus glorieuse du monde, sans la malheureuse résistance de Cadix, fomentée par les ruses et les trésors de l'Angleterre. Mais le ministre fit tomber l'excès

de la bonté du roi sur quelques individus qui, ayant suivi le parti contraire, obtinrent des grâces et des emplois à son service. Je dis alors qu'il y en avait peu qui se trouvassent dans ce cas-là, et que c'étaient des personnages de marque par leur naissance, et par le rôle qu'ils avaient joué parmi les insurgés; que Sa Majesté avait cru devoir donner cet exemple pour inspirer de la confiance à ceux qui chancelaient encore à lui prêter le serment de fidélité, et que si ces grâces ont déplu à quelques anciens partisans du roi, c'est l'effet d'un égoïsme indiscret qui n'a pas dû retarder le grand ouvrage de la réunion de la nation.

J'ai rapporté à Votre Majesté tout ce qui s'agita dans ma conférence avec le duc de Cadore; je ne parlai point du nombre de troupes françaises employées à la guerre d'Espagne, ni sur la quantité d'argent que la France a fait passer en Espagne, ni sur quelques autres points qu'effleura le ministre, parce que je n'avais pas de renseignements certains sur ces matières, et je ne crus pas même qu'on dût les discuter. Ayez la bonté d'en informer Sa Majesté pour sa gouverne, et m'indiquer ce qui sera conforme à sa royale volonté, soit pour ajouter, soit pour rectifier dans mes défenses, à l'avenir, sur ces mêmes matières. Il ne serait pas étonnant que j'eusse oublié des réflexions propres à prouver la justice, la prudence et les vues sages avec lesquelles Sa Majesté a procédé sur les objets qui ont donné lieu à ces observations qu'on m'a faites par ordre de l'Empereur. Les instructions et les connaissances qu'on me fournira feront mieux connaître mon zèle à l'avenir.

Pendant la conversation que j'eus avec le ministre, j'eus l'occasion de lui lire la lettre que le ministre de la guerre me remit, écrite par l'intendant de Salamanque le 24 mars dernier, où il fait une triste peinture de l'état de cette province et des difficultés qui s'offraient pour réaliser les contributions imposées par le maréchal duc d'Elchingen; et avant de finir, je lui lus celle que le régent du conseil de Navarre écrit au ministre d'État, en date du 30 avril, se plaignant de la conduite qu'avait tenue le gouverneur Du-

four, en pressant le conseil élu par lui-même à faire une représentation incompatible avec la souveraineté du roi sur cela. Sans approuver ni désapprouver la conduite de M. Dufour, il me dit que les gouvernements établis en Navarre et ailleurs étaient des mesures militaires. Je reviendrai à dessein sur cette affaire sitôt que je le pourrai. J'ai l'honneur, etc. »

Au même. 4e lettre.

« Le comte de Cessac, ministre directeur de l'administration de la guerre, me fit savoir hier par un billet qu'en exécution des ordres de l'Empereur, il désirait avoir une conférence avec moi. Je passai chez lui dans l'après-midi; et après m'avoir parlé à peu près dans les mêmes termes que le duc de Cadore, sur l'impossibilité où se trouvaient les finances de France d'envoyer en Espagne plus de 2 millions de francs par mois pour les frais de l'armée, sur les sommes considérables qui avaient passé dans ce dernier royaume depuis le commencement de la guerre, sur les ressources de l'Espagne, sur les contributions qu'on pourrait exiger à Jaen, Cordoue et autres villes de l'Andalousie, comme par ordre de l'Empereur on l'avait fait à Toro, Zamora et autres endroits, et sur les confiscations des marchandises anglaises qui devaient se faire à Séville et à Malaga, il me fit voir les lettres que venait d'écrire l'intendant général Dennié au prince de Neufchâtel et à lui-même, en référant simplement les arriérés de la caisse militaire d'Espagne des années 1808, 1809 et le courant, et la grande difficulté de continuer plus longtemps, si on ne lui envoie point des fonds de France, et si le roi ne lui offre que 2 millions de réaux par mois, quand les frais les plus indispensables et régularisés avec la plus grande économie montent à 1,025,000 livres. M. Dennié dit que les retards des années 1808 et 1809 montent à plus de 7 millions de livres, et ceux de cette année à 2,500,000; il envoie la copie d'une représentation qu'il adresse au roi, rend compte de l'audience que lui accorda Sa Majesté, dans laquelle elle lui manifesta l'absolue impossibilité où elle était de pouvoir four-

nir à la caisse militaire plus de 2 millions ; il conclut en demandant que le Trésor de France lui envoie 5 ou 6 millions de francs, comme un prêt fait à l'Espagne, pour pouvoir sortir d'embarras.

En ce qui concerne les ressources de l'Espagne, contributions des provinces et confiscations des marchandises anglaises, j'exposai au comte de Cessac ce que j'avais dit au duc de Cadore ; et sur ce qu'avait annoncé l'intendant général Dennié, je dis que je connaissais les efforts qu'avait faits le roi pour atteindre à la plus grande somme possible, lorsqu'il fixa les 2 millions de réaux par mois ; je lui parlai de la difficulté qu'il avait même pour réunir cette somme, indépendamment des autres sommes considérables qu'exigent les subsistances, les hôpitaux, les transports et autres frais de l'armée, et je lui ajoutai qu'il me paraissait impossible que, malgré la bonne volonté du roi et de ses ministres, on pût donner une plus forte somme.

Le comte me manifesta que l'Empereur, en le chargeant de me communiquer ces pièces, lui avait dit d'une manière résolue qu'on n'envoyât rien autre à la caisse militaire que les 2 millions par mois, et qu'il avait donné le même ordre au département de la guerre, parce qu'il n'était pas possible de soutenir davantage cette dépense ; et à l'impossible nul n'est tenu. Il m'assura que ces dernières paroles avaient été celles de l'Empereur.

Que pouvais-je dire à cela ? que je le ferais savoir au roi, quoique je doutasse bien qu'il en résultât quelque effet, parce que je connaissais l'épuisement et la détresse dans laquelle Sa Majesté se trouvait par la faute de fonds, et que, dans diverses occasions, on avait représenté à Sa Majesté Impériale l'impossibilité absolue dans laquelle nous nous trouvions de fournir les sommes qu'on voulait laisser à notre charge. Votre Excellence voudra bien faire part de tout ceci à Sa Majesté, et l'informer aussi que, dans une de ses lettres, M. Dennié disait que si on lui donnait 4 millions de réaux au lieu de 2, alors il pourrait aller, quoique avec peine. Le comte de Cessac insista plusieurs fois pour qu'au moins

on donnât 5 ou 6 millions par mois, parce qu'au moyen de cette somme on payerait non-seulement le courant, mais encore quelque chose de l'arriéré. Je sais bien que de la part de Sa Majesté il y aura les meilleures dispositions pour accéder à ces désirs; ce dont je doute, c'est qu'il trouve le moyen nécessaire. »

Au ministre de la guerre. 5e lettre.

« Avec les lettres du 13 avril et du 15 mai, Votre Excellence m'a remis les copies des représentations adressées par l'intendant de Salamanque, qui expose les difficultés et l'impossibilité d'exiger les contributions extraordinaires imposées par le maréchal duc d'Elchingen, pour que je puisse les présenter à propos. J'en ai déjà fait usage, et j'en rends compte à Sa Majesté par l'intermédiaire du ministre des relations extérieures, et je me servirai de ces renseignements quand l'occasion se présentera.

A Offarill. 6e lettre.

« Mon cher collègue et ami, qui sait où la présente vous trouvera? On dit ici que vous allez partir pour Valence; et avec quelles troupes? Comme il y a dix jours que je ne reçois pas de lettres d'Espagne, non parce qu'il n'arrive pas d'estafettes françaises, mais parce qu'il n'arrive pas de courriers, je dois faire des conjectures aussi aventurées que celles des politiques de Coblentz ou de Cracovie.

Comme on a commencé à me parler, j'ai eu matière pour faire un long rapport au roi. Je pense que vous le verrez, ainsi que mes autres collègues; je m'y réfère. Fournissez-moi des matériaux, et je profiterai des occasions pour en faire usage.

Le ministre duc de Feltre est occupé tous ces jours-ci pour la fête qu'il donne dans son hôtel à Leurs Majestés Impériales. Une fois qu'il sera dégagé de cette occupation, je l'attaquerai nouvellement sur le régiment Joseph-Napoléon, et sur la formation de bataillons dans les dépôts de prisonniers; mais je crains de ne rien obtenir, à cause de la grande prévention qu'on a ici contre les corps espagnols. »

A Joseph. 7e lettre.

« Sire, il m'a paru convenable d'envoyer ouvertes à Votre

Majesté les lettres que j'adresse par un courrier du cabinet au ministre des affaires étrangères, au cas que Votre Majesté veuille en prendre connaissance avant de les envoyer. A la fin on me parle; il me paraît que la mauvaise humeur qu'on nous témoignait diminue tous les jours ; je n'ai pas remarqué du tout d'harmonie dans les explications qu'on a eues avec moi. D'après ma manière de penser, les lettres que Votre Majesté écrit à l'Empereur et à l'Impératrice, à l'occasion du mariage, ont produit un bon effet. L'Empereur ne m'a encore rien dit sur les affaires; mais quand j'assiste au lever, il me salue d'une manière agréable. Plusieurs personnes avaient présenté ici les ministres espagnols comme anti-Français; le comte de Cabarrus était celui qui s'était attiré la plus grande haine : je me suis expliqué à ce sujet avec quelques ministres, et avec succès. Quoique le désir d'unir à la France les provinces en deçà de l'Èbre paraisse indispensable, et quoiqu'on prépare tout à cet effet, ce n'est pas encore une chose résolue, d'après l'opinion de quelques personnes, et cela dépendra des événements futurs.

Je pense, Sire, que pour le moment l'Empereur ne veut rien de nous avec autant d'empressement, pourvu que nous ne l'obligions pas à envoyer de l'argent en Espagne; l'état du Trésor public l'oblige à diminuer les dépenses. Je dois rendre à M. Dennié la justice de dire que dans ses lettres il parle avec la plus grande sincérité, sans indiquer même qu'il y ait de notre part peu de désir pour faciliter les secours dont a besoin la caisse militaire.

Votre Majesté pourrait-elle jamais croire que quelques politiques de Paris ont été jusqu'à dire qu'il se préparait en Espagne une nouvelle révolution très-dangereuse pour les Français; que les Espagnols unis à Votre Majesté se souleveraient contre eux? Votre Majesté considérera s'il peut exister une chimère plus absurde, et combien elle pourrait nous être préjudiciable si elle venait à prendre quelque crédit. J'espère qu'une semblable idée sera rejetée par toutes les personnes sensées, et qu'elle tombera promptement, parce qu'elle manque même de vraisemblance.

J'ai parlé deux fois au prince de Neufchâtel sur la juste plainte de Votre Majesté contre le maréchal Ney. La première, il me dit que l'Empereur ne lui avait pas remis la lettre de Votre Majesté, et signifia qu'on ne pouvait pas approuver la conduite du maréchal Ney; et la deuxième fois, il répondit qu'il ne pouvait rien faire dans cette affaire.

On a soutenu ici pendant quelques jours que les nouveaux mouvements de la Hollande attireraient la réunion de ce pays avec l'empire français; mais à présent on croit que cela n'ira pas à cette extrémité.

J'ai eu la satisfaction d'apprendre que la reine éprouvait quelque soulagement aux eaux de Plombières. Les infantes jouissent d'une bonne santé. J'ai entendu dire que la reine de Hollande est gravement malade à Plombières. »

NOTE D (page 314 du volume VII).

Rapport sur l'affaire de Villagarcia.

Mortier à Soult. Séville. 19 août 1810.

« Monsieur le maréchal, je reçois à l'instant du général Girard une lettre datée de Llerena le 15 août; celles qu'il m'avait précédemment écrites de Monasterio, de Xerès, de Los Caballeros et de Zafra ne me sont point parvenues.

Le général Girard me mande qu'il poursuivit Ballesteros dans toutes les directions, sur Frejenal, Xerès, Burguillos, Salvatiera, Zafra. Il lui fut impossible de le joindre; il se retira sur Olivenza. Le 8, le général Girard quitta Zafra; il arriva le 9 à Llerena. Le premier bruit de son mouvement fit réunir à Olivenza toutes les troupes qui se trouvaient sur la rive gauche de la Guadiana; la Romana rappela celles qui occupaient Albuquerque et Campo-Mayor, et fit revenir la division O'Donell qui était à Cacerès et à Truxillo. Le général Boutrou, qui observait les environs d'Almaraz avec 300 chevaux, arriva également.

Toutes ces forces réunies donnèrent à la Romana l'espoir

de détruire la 1re division, et lui firent concevoir le projet de marcher sur Séville. Il sortit de Badajos avec la garnison entière et 6 pièces de canon (la place fut occupée par 1,000 Portugais venus d'Elvas); il marcha sur le général Girard à grandes journées, et arriva le 10 au soir à Benvenida. Le même jour, le général Girard avait dirigé sur ce point le 21e régiment de chasseurs à cheval; il rencontra en avant de Villagarcia la cavalerie ennemie, et lui fit quelques prisonniers : leur déclaration ne laissa aucun doute sur la marche de l'armée espagnole. Le 11, à 3 heures du matin, le général Girard quitte Llerena et se porte sur Benvenida par Villagarcia, tandis que l'ennemi marchait par une route parallèle sur Llerena. Un bataillon de voltigeurs qu'il avait détaché sur sa gauche le fait prévenir que les Espagnols débouchaient : il ordonne de suite à la division de faire un changement de direction à gauche par brigade; il arrive. Les voltigeurs du 34e se déploient, et font le feu le plus vif. Alors deux escadrons s'élancent sur eux; ils sont reçus à bout portant et détruits dans un instant : l'ennemi tient cependant. Le 34e marche l'arme au bras et enlève la position. Au même moment le général Brayer, qui devait, pendant l'attaque de droite, observer la ligne ennemie, sort de sa position, franchit le ravin, marche aux Espagnols sous un feu violent, et enlève à la baïonnette un plateau défendu par près de 5 mille hommes. Le bataillon de voltigeurs, commandé par le chef de bataillon Marquet, descend l'escarpement, et prend à revers l'ennemi. Les deux brigades couronnent les hauteurs; la victoire est décidée. Le désordre se met dans les rangs de l'ennemi, la déroute devient complète; la cavalerie fait des efforts pour protéger la fuite de l'infanterie; tous les voltigeurs se réunissent, et chargent la cavalerie à la course; l'élan de ces braves gens était admirable. Notre cavalerie fait quelques charges, et ramène des prisonniers; l'ennemi est poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à Monte-Molino; il se jette dans les montagnes de Calera, pour se retirer sur Frejenal et Xerès de Los Caballeros.

Les Espagnols se sont battus, encouragés par leur nom-

bre et leur position; ils ont même montré de l'opiniâtreté: cependant le combat ne fut jamais indécis. Quelques-uns de leurs officiers de cavalerie sont morts avec honneur.

La perte de l'ennemi est énorme; le général Girard l'évalue à plus de 2 mille hommes tués et blessés; leurs prisonniers la portent plus haut. Nos feux ont presque toujours été dirigés sur des masses; 250 chevaux de cavalerie ont été pris; le champ de bataille était couvert d'armes. Nous avons fait 400 prisonniers, dont plusieurs officiers; une pièce de 4 est restée en notre pouvoir; un obusier a dû être abandonné dans les montagnes.

Les Espagnols ont perdu des officiers de marque. Un bataillon du 34e, qui était placé en arrière pour les soutenir, les rejoint; ces deux bataillons prennent position.

L'ennemi, qui croyait la 1re division partie de Llerena, paraît étonné de la rencontre; il arrête son mouvement et ne songe plus qu'à se défendre; il forme ses lignes à droite de la route, sur la position la plus avantageuse, sa droite appuyée à un escarpement à pic, sa gauche à un bois d'oliviers entouré de murs qui présentaient des retranchements naturels; sur son front régnait un fossé qui rendait les approches extrêmement difficiles. Sa cavalerie se forme par escadrons en arrière du ravin, l'artillerie est au centre; les généraux parcourent les rangs, haranguent les troupes, et la ligne retentit des cris de *Vive Ferdinand!*

La 1re division arrive; les brigades se forment; toutes les démonstrations du général Girard se portent d'abord sur le centre; il le fait canonner par la petite artillerie de montagnes. En même temps le bataillon de voltigeurs marche par sa gauche, et va prendre position de l'autre côté de l'escarpement, en face de la droite de l'ennemi.

Le général espagnol replie alors sa gauche et se concentre. Le général Girard donne sur-le-champ l'ordre au général Chauvel de marcher avec sa brigade entière et la cavalerie, et de manœuvrer à la faveur d'un rideau qui masquait son mouvement, pour déborder la gauche de l'ennemi; mais celui-ci voit son projet. Au moment où le

général Chauvel débouche dans une petite plaine arrosée par le Canta-Gollo, il accourt alors à toutes jambes pour reprendre la position; nos troupes se forment en marchant; 2 bataillons du 34e attaquent en colonne par bataillon la hauteur; un bataillon du 40e soutient le mouvement et l'autre bataillon de ce régiment, le 3e, les régiments d'Insierto Lena, Mérida, et de la Princesse, ont été entièrement dispersés.

L'ennemi avait de 11 à 12 mille hommes d'infanterie et 900 chevaux : Mendizabal commandait l'action, il avait sous ses ordres Ballesteros et la Canera. La Romana était à un quart de lieue du champ de bataille : il fut le premier de son armée à prendre la fuite. Il avait cru marcher à un triomphe certain, il se faisait recevoir dans les communes au son de toutes les cloches.

La division de don Garcia, forte de 3 à 4 mille hommes, n'a point été engagée; elle rétrograda en toute hâte sur Los Santos.

L'armée ennemie avait fui toute la nuit ; le matin du 12, elle n'était plus à Calera. Le général Girard marcha sur Los Santos, où la Romana s'était retiré avec la division Garcia : il désirait combattre cette troupe qui n'avait pas été engagée, et l'empêcher de se réunir à la division O'Donell sur Fuente-Cantos, à hauteur de Cazadilla ; son avant-garde rencontra une partie de la cavalerie de Boutrou et de la Romana jusqu'à Los Santos, et lui fit des prisonniers; l'ennemi perdit dans cette escarmouche une cinquantaine d'hommes; la Romana et la division s'étaient retirés sur Santa-Maria. Le général Girard fit reconnaître Feria, et rentra le soir à Zafra, où il trouva des magasins immenses de biscuit; les habitants étaient consternés.

Nous avons à regretter de braves gens. Notre perte s'élève à 396 tués ou blessés, dont 5 officiers tués et 12 blessés. Les régiments ont rivalisé de gloire, ils ont soutenu leur belle réputation ; il est difficile de montrer plus de calme et d'assurance. C'est par un fait d'armes aussi glorieux qu'ils ont célébré l'approche de la fête de l'Empereur.

MM. les généraux Chauvel et Brayer ont conduit leurs brigades avec autant de vigueur que d'habileté.

MM. le colonel Raymond du 34e, qui a été blessé; Chasseriaux, du 40e; Végent, du 64e, et Monnot, chef de bataillon, commandant le 88e (le colonel Veylande étant malade), se sont fait remarquer à la tête de leurs régiments.

M. Marquet, chef de bataillon commandant les voltigeurs, mérite d'être cité d'une manière particulière.

M. Gritte, capitaine au 34e, commandant le 1er bataillon de ce régiment, a montré autant de sang-froid que de courage.

Le chef d'escadron Hudry, chef de l'état-major de la 1re division, a rendu des services par sa bravoure et son activité. M. Duroc-Mexelop, premier aide de camp du général Girard, s'est montré partout. M. Andouaud, officier du génie, s'est également distingué.

Les généraux Chauvel et Brayer parlent avec distinction de leurs aides de camp Voyrot, Burjevin et Carlier. M. Chauvel, neveu du général, a tué de sa main deux cavaliers, et en a fait deux prisonniers.

Les adjudants-majors Lefebvre, du 88e; Bery, du 40e, et Gris-Pierre, adjudant au 31e de chasseurs à cheval, doivent également être cités avantageusement. La cavalerie a cherché à se multiplier, elle a fait des prodiges.

On doit des éloges au major Gaidon, du 21e de chasseurs à cheval, ainsi qu'à ses chefs d'escadron Muler et Piola. Le capitaine Lévêque, du 10e de hussards, a bravement conduit son détachement.

Le capitaine Martin, des grenadiers du 64e, a encore été blessé. La petite artillerie a bien servi, et le capitaine Chateaubrun est cité honorablement.

La compagnie de l'aigle du 64e a eu 27 hommes hors de combat; le porte-aigle a été blessé. Une partie de la foudre de l'aigle du 88e a été emportée par une balle.

D'après des rapports faits au général Girard, l'ennemi avait quitté Fregenal le 13, pour prendre la direction d'Olivenza; plusieurs déserteurs, dont quelques officiers, étaient venus joindre nos troupes.

L'armée espagnole, dans sa marche, s'est livrée à tous les excès. On a trouvé de leurs blessés partout, à Zafra, Fuente-Cantos, Los Santos, Benvenida, etc.; il y avait dans ce dernier endroit beaucoup de munitions.

Le 64e n'a plus d'officiers, des compagnies sont commandées par des sergents; il est instant de faire le remplacement dans ce régiment.

Voilà, Monsieur le maréchal, le rapport détaillé que m'adresse le général Girard; et j'ajouterai en mon particulier que les bonnes dispositions prises par cet officier, ses talents et son sang-froid, n'ont pas peu contribué au succès de cette brillante affaire (1).

J'ai l'honneur de joindre ici les états des sous-officiers et soldats proposés pour être admis dans la Légion d'honneur. Déjà la même demande a été faite pour eux à Ocana, et je réclame l'intérêt de l'Empereur en faveur de ces militaires. Le combat de Villagarcia augmente leurs titres; la première division n'a pas reçu de décorations depuis la Pologne.

Je joins également ici différents états pour avancement et récompenses : les militaires qui y sont portés réclament par de bons services la bienveillance de l'Empereur, et je vous prie de la solliciter pour eux.

Vous observerez, Monsieur le maréchal, que les divisions de don Garcia et O'Donell, n'ont point donné; elles sont fortes ensemble de 9 à 10 mille hommes, sans compter les guérillas. Ces troupes serviront de point de ralliement aux régiments battus, et il est possible que sous peu le général Girard soit de nouveau attaqué. J'aurai l'honneur de vous communiquer demain quelques observations à ce sujet. »

(1) Voir à la Correspondance la lettre de l'Empereur à Berthier, par laquelle Napoléon témoigne, de la manière la plus flatteuse, sa satisfaction au général Girard.

NOTE E (page 365 du volume VII).

Au palais de Fontainebleau, le 13 novembre 1810.

Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la confédération suisse;

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

TITRE Ier.

Art. 1er. Il sera formé, à Burgos, une légion de gendarmerie à cheval, sous le nom de légion de gendarmerie à cheval de l'armée d'Espagne.

Art. 2. Cette légion sera commandée par un colonel; un quartier-maître sera chargé des détails.

Elle sera composée de six escadrons, chaque escadron commandé par un chef d'escadron ou un capitaine, et ayant un maréchal des logis chef et un brigadier chef.

Chaque escadron sera composé de quinze brigades à cheval, de huit hommes chacune.

Ces quinze brigades seront partagées en trois divisions, chacune composée d'un lieutenant, d'un sous-lieutenant, d'un maréchal des logis, d'un trompette et de cinq brigadiers.

Ainsi chaque escadron sera composé de cent trente-deux hommes à cheval, officiers compris; et la légion, de huit cents hommes, l'état-major compris.

Art. 3. Le général de gendarmerie Buquet sera chargé de former cette légion.

Il commencera par désigner les officiers, sous-officiers et trompettes des vingt escadrons de gendarmerie actuels qui devront faire partie de la légion. Il fera en sorte que les quarante-deux officiers nécessaires soient tirés également des vingt escadrons; il portera le même soin pour les maréchaux des logis.

Le général Buquet désignera ensuite dans les 20 esca-

drons les brigadiers à cheval qui doivent former ladite légion, en procédant de manière que chaque brigade soit composée de 4 hommes anciens gendarmes, et de 4 hommes nouvellement entrés dans la gendarmerie.

Art. 4. Notre ministre de la guerre nous proposera un colonel pour commander la légion.

Il pourvoira aux vacances que va laisser dans les 20 escadrons de gendarmerie la formation de la nouvelle légion.

TITRE II.

Art. 5. Les 20 escadrons de gendarmerie actuels seront composés chacun de 5 brigades à cheval, chaque brigade de 8 hommes, et de 14 brigades à pied, de 12 hommes chacune.

Les 5 brigades à cheval seront composées d'un lieutenant, de 2 maréchaux des logis, d'un trompette, et de 40 hommes. Total : 44 hommes à cheval.

Les 14 brigades à pied seront partagées en trois divisions :

La 1re, composée de 5 brigades ;

La 2e, composée de 5 brigades ;

Et la 3e, composée de 4 brigades.

Chaque division sera composée d'un lieutenant ou sous-lieutenant, de 2 maréchaux des logis, d'un tambour et de 60 hommes, ce qui fera, pour la 1re, 64 hommes ; pour la 2e, 64 hommes, et, pour la 3e, 52 hommes ; en tout, 180 hommes à pied et 224 hommes par escadron.

L'état-major de chaque escadron sera composé :

D'un chef d'escadron ou d'un capitaine,

D'un lieutenant chargé du détail,

De deux lieutenants,

De trois sous-lieutenants,

De huit maréchaux des logis,

D'un trompette,

Et de trois tambours.

Art. 6. Sur les 14 brigades à pied qui doivent former le complet de chacun des 20 escadrons, 10 existant, il sera

suppléé aux 4 brigades manquant de la manière suivante, savoir : 2 brigades par escadron, ou 40 brigades complétées chacune à 12 hommes, ou 480 hommes seront fournis par le dépôt de Bordeaux.

12 brigades seront fournies par les soins du gouverneur de l'Aragon aux 6 escadrons qui sont dans son gouvernement.

8 brigades seront fournies par les soins du gouverneur de la Navarre aux 4 escadrons qui sont dans la Navarre.

8 brigades seront fournies par les soins du gouverneur du 5e arrondissement aux 4 escadrons qui sont à Burgos.

Et 12 brigades seront fournies par les soins du général Caffarelli aux 6 escadrons qui sont dans la Biscaye et à Santander.

Ces généraux tireront des corps sous leurs ordres des hommes exercés, sages, et propres au service de la gendarmerie.

Ils pourvoiront à leur habillement et première mise.

Art. 7. Au moyen des dispositions du présent décret, les 20 escadrons de gendarmerie formeront 280 brigades à pied, ou 3,360 hommes, et 100 brigades à cheval, ou 800 hommes, ce qui portera leur complet à 380 brigades et 4,160 hommes, lesquels, joints aux 90 brigades ou 800 hommes des 6 escadrons de la légion à cheval, formeront un complet de 470 brigades et de près de 5,000 hommes de gendarmerie dans le nord de l'Espagne.

Art. 8. Notre ministre de la guerre et notre major général sont chargés de l'exécution du présent décret.

NOTE F (page 401 du volume VII).

Rapport du maréchal Beresford à lord Wellington, sur la bataille de l'Albuera.

Albuera, le 18 mai 1811.

Milord,

J'éprouve une satisfaction infinie à annoncer à Votre Seigneurie que l'armée alliée sous mes ordres a obtenu, le 16 courant, après un combat sanglant, une victoire complète sur l'armée ennemie, commandée par le maréchal Soult.

Dans mon dernier rapport, j'informai Votre Seigneurie du départ du maréchal Soult pour Séville, et qu'en conséquence je croyais convenable de lever le siége de Badajos et d'aller à sa rencontre avec toutes mes forces réunies, plutôt que de vouloir entreprendre deux objets et de ne venir à bout d'aucun, ce qui d'ailleurs était conforme aux instructions de Votre Seigneurie.

Il paraît que le maréchal Soult avait fait depuis longtemps les plus grands efforts pour réunir des forces suffisantes pour son objet, de secourir Badajos. A cet effet, il avait tiré une grande quantité de troupes des corps du maréchal Victor et du général Sébastiani, et même, à ce que je crois, de l'armée du centre.

Ayant ainsi terminé ses préparatifs, il se mit en marche de Séville le 10 de ce mois, avec un corps qui se composait de 15 à 16 mille hommes, auquel se réunit, lors de l'entrée en Estramadure, le corps commandé par le général Latour-Maubourg, qu'on supposait de 5 mille hommes.

Dès que le général Blake eut connaissance des mouvements du maréchal Soult, il opéra sa réunion avec le corps sous mes ordres, conformément au plan préparé par Votre Seigneurie; il arriva lui-même le 14 courant à Valverde, où, d'accord avec le général Castanos, il fut déterminé d'aller au-devant de l'ennemi et de lui présenter la bataille.

Dès que je sus que l'intention de l'ennemi était de secou-

rir Badajos, j'avais levé le camp qui était devant cette place, et j'avais porté l'infanterie sur la position qui est en face de Valverde, à l'exception de la division du major général Cole, que je laissai, avec 2 mille hommes de troupes espagnoles, pour protéger l'évacuation de nos provisions.

La cavalerie, qui, d'après les ordres qu'elle avait reçus, s'était retirée à mesure que l'ennemi s'avançait, se réunit, à Santa-Marta, à la cavalerie du général Blake : celle du général Castanos, commandée par le comte de Penne-Vilmur, avait toujours suivi la cavalerie anglaise.

Comme notre position à Valverde, quoique plus forte, laissait libre la communication avec Badajos, je résolus de prendre position, autant que cela serait possible dans un pays entièrement plat, me plaçant presque perpendiculairement entre l'ennemi et Badajos.

L'armée s'y trouvait réunie le 15 du courant. Le corps du général Blake, malgré une marche forcée qu'il fit, ne put arriver avant la nuit : il ne prit position que le 16 au matin. La division du général Cole et la brigade aux ordres de don Carlos Espana rentrèrent aussi, peu de moments avant l'action. Notre cavalerie, forcée de se retirer de Santa-Marta dans la matinée du 15, était aussi venue se réunir. Dans l'après-midi du même jour, l'ennemi se présenta devant nous; le matin suivant, nous prîmes nos dispositions pour le recevoir, formant deux lignes sur le sommet d'une hauteur dont la pente s'étend jusqu'à la rivière, et couvre les chemins de Badajos à Valverde. Votre Seigneurie sait, au reste, que le pays est praticable pour toutes les armes. Le corps du général Blake était à droite sur deux lignes, ayant sa gauche sur le chemin de Valverde, près de la droite de la division du major général Stuart, dont la gauche s'étendait jusqu'au chemin de Badajos, où commençait la droite du major général Hamilton, laquelle terminait la gauche de la ligne. La division du général Cole et une brigade du général Hamilton formaient la seconde ligne de l'armée anglaise et portugaise.

Dans la matinée du 16, l'ennemi ne tarda pas à nous

attaquer. A huit heures, on observa qu'il était en mouvement; et sa cavalerie vint passer le ruisseau de la Albuera, très-près de notre droite. Bientôt après, une grande quantité de cavalerie et deux fortes colonnes d'infanterie sortirent du bois qui était en face de nous, et se dirigèrent sur notre front, comme pour attaquer le pont et le village de la Albuera. Pendant ce temps et sous la protection de sa cavalerie, qui était très-supérieure à la nôtre, le principal corps de son infanterie défilait au delà de notre droite, sur la rivière. Bientôt il parut que son intention était de nous tourner par ce flanc, et couper notre communication par Valverde. En conséquence, la division du général Cole reçut ordre de former à l'arrière-garde de notre droite une ligne oblique, mettant elle-même sa droite à son arrière-garde; et comme l'intention qu'avait l'ennemi d'attaquer notre droite était déjà évidente, je priai le général Blake de former une partie de sa première ligne et toute la seconde sur ce front, ce qui fut exécuté.

L'ennemi commença son attaque à neuf heures, sans cesser en même temps de menacer notre gauche; et, après une longue et vigoureuse résistance de la part des troupes espagnoles, il s'empara des hauteurs sur lesquelles elles étaient formées. Sur ces entrefaites, la division du général Stuart s'était avancée pour soutenir les troupes espagnoles, et celle du général Hamilton s'était portée sur la gauche de la ligne qu'elles formaient. Ces deux divisions étaient en colonne serrée par bataillons, pour manœuvrer dans tous les sens. La brigade portugaise de cavalerie, commandée par le brigadier général Otway, se plaça à quelque distance sur la gauche, pour contenir toute tentative que l'ennemi pourrait faire sur le village.

Comme les hauteurs que l'ennemi avait occupées dominaient entièrement notre position, il était nécessaire de faire tous nos efforts pour les reprendre et nous y maintenir. C'est ce que la division du général Stewart tenta avec courage, ayant cet officier plein de valeur à la tête de ses soldats. Au moment où l'ennemi avait commencé son attaque,

il était survenu une tempête et une grande pluie qui, jointe à la fumée, empêchaient de rien discerner clairement. Cette raison et la nature du terrain avaient extrêmement favorisé l'ennemi pour former ses colonnes et faire son attaque. La brigade de droite du général Stuart, commandée par le lieutenant-colonel Colborne, fut la première qui entra en action : elle se conduisit avec la plus grande valeur. Voyant que son feu ne pouvait rompre la colonne ennemie, elle voulut l'attaquer à la baïonnette; mais, dans la charge qu'elle fit, elle fut enveloppée par un corps de cavalerie de lanciers polonais, que l'atmosphère chargée de vapeurs, et la nature du terrain, leur avaient caché, et qu'ils avaient pris ensuite pour ceux de la brigade de cavalerie espagnole, ne faisant en conséquence pas feu sur eux. Son arrière-garde, se trouvant donc attaquée à l'improviste, fut malheureusement rompue, et souffrit beaucoup. Le 31ᵉ régiment, qui formait la gauche de la brigade, fut le seul qui échappa à cette charge, et conserva son poste, sous les ordres du major Lestrange, jusqu'à l'arrivée de la 3ᵉ brigade, commandée par le major Haugton. La conduite de cette brigade fut héroïque; celle de la seconde brigade, aux ordres de l'honorable lieutenant-colonel Abercombrie, ne le fut pas moins. Le major général Haugton tomba mort de ses blessures au moment où il excitait sa brigade à charger.

Quoique la principale attaque de l'ennemi fût sur la droite, cependant il fit aussi d'autres tentatives près de notre premier front, vers le pont et le village, qui furent défendus avec le plus grand sang-froid par le major Alton et par la brigade d'infanterie légère de la légion allemande. Elle formait alors notre gauche, où s'était trouvée la division du major général Hamilton, lequel, pendant que le feu continuait sur notre droite, fut chargé de la défense de ce point, soutenu également par un grand nombre de troupes espagnoles.

La cavalerie et l'infanterie de l'ennemi, qui cherchaient à forcer notre droite, avaient essayé de l'envelopper; mais il fut frustré dans son attente par les habiles manœuvres du

major général Guillaume Sumley, qui commandait la cavalerie alliée, quoique celle-ci fût très-inférieure en nombre à la leur. Le major général Cole, au moment de l'attaque de l'ennemi, fit un petit mouvement sur sa gauche, marcha en ligne pour attaquer la gauche de l'ennemi, et arriva on ne peut plus à propos pour contribuer, avec les charges de la brigade de la division du général Stuart, à forcer l'ennemi à abandonner sa position, et à se retirer précipitamment pour se réfugier à sa réserve. La brigade des fusiliers se distingua particulièrement dans cette occasion. L'ennemi fut poursuivi à une distance considérable par les alliés, et jusqu'où la prudence ne parut plus devoir le permettre, attendu l'immense supériorité de la cavalerie ennemie, me contentant de le voir rejeté de l'autre côté de la Albuera. Dans le malheur qui arriva à la brigade commandée par le lieutenant-colonel Colborne, nous perdîmes un obusier, que l'ennemi eut le temps d'emmener, avec 2 à 300 prisonniers de la même brigade, avant l'arrivée de celle du brave général Haugton.

L'ennemi, après avoir été battu dans la principale attaque, en continua une autre aux environs du village, dans laquelle il ne put obtenir aucun avantage ni passer la rivière, quoique j'eusse été obligé d'en retirer un grand nombre de troupes pour soutenir la principale attaque; mais l'ennemi, voyant sa grande entreprise manquée, abandonna aussi d'autres tentatives.

La brigade portugaise du brigadier général Hervey et la division du général Cole eurent occasion de se distinguer, lorsque, marchant en ligne sur le plateau, elles repoussèrent avec la plus profonde vigueur une charge de la cavalerie ennemie. Je n'ai pu désigner les brigades ou les régiments de la division espagnole qui y eurent le plus de part, parce que j'ignore leur nom; mais j'éprouve la plus grande satisfaction à dire que leur conduite fut glorieuse et pleine de valeur; et si la supériorité du nombre des troupes ennemies les força à abandonner leur position, ce ne fut qu'a-

près une valeureuse résistance, et elles se retirèrent en bon ordre, en protégeant leurs alliés.

La division portugaise du major général Hamilton fit preuve de fermeté et de valeur : elle manœuvra aussi bien que la division anglaise.

La bataille commença à neuf heures du matin, et continua sans cesser jusqu'à deux heures de l'après-midi. L'ennemi ayant alors été rejeté sur l'Albuera, il n'y eut plus dans le reste de la journée que quelques coups de canon et des escarmouches.

NOTE G (page 248 du volume VIII).

Cet auteur dit qu'en 1812 les troupes françaises en Espagne se montaient à plus de 190 mille hommes; que le nombre des troupes anglaises et portugaises ne dépassa pas 75 mille hommes, dont une portion lutta, à diverses époques, avec 130 mille Français, prit deux forteresses, et délivra les provinces du midi. De la comparaison de la force des deux armées, et de l'énumération des succès remportés par les alliés, il tire la conséquence que ceux-ci étaient supérieurs à leurs adversaires par la tactique, les combinaisons, aussi bien que par la valeur. Tout en rendant justice à lord Wellington et à la bravoure de ses troupes, il nous sera sans doute permis de démontrer que son apologiste n'est pas exact dans ses comparaisons et ses assertions, et qu'il est trop présomptueux dans la conséquence qu'il en tire.

La totalité des forces françaises dépassait, en effet, 190 mille hommes, à l'ouverture de la campagne; mais ce nombre diminua progressivement dans le courant de l'année par la rentrée en France de plusieurs régiments, quantité de cadres et beaucoup d'hommes d'élite destinés à entrer dans la garde. Nous admettons que l'armée anglo-portugaise ne dépassa pas 75 mille hommes; mais sir John Jones ne dit pas qu'elle avait pour auxiliaire toute la population armée et non armée d'Espagne et du Portugal, ni que le gouverne-

ment français voulant occuper toutes les provinces, les généraux étaient obligés de disséminer les armées sur toute la surface de l'Espagne, pour contenir une nombreuse population ennemie, lui arracher les moyens d'entretenir et de faire subsister les troupes, poursuivre les corps espagnols organisés, donner la chasse à un nombre infini de guérillas, et protéger les communications avec la France. Quelle inquiétude pouvaient donner à lord Wellington les armées du nord, de Catalogne et d'Aragon, armées d'occupation, dont pas un seul homme n'était disponible? Qu'avait-il à craindre de l'armée du midi, tant qu'elle était retenue devant Cadix et répandue dans les provinces méridionales? Dans quelle occasion a-t-il lutté contre 130 mille hommes?

Il surprit Ciudad-Rodrigo avant que le duc de Raguse eût rassemblé l'armée du Portugal. Il prit Badajos en présence de 24 mille hommes, seule force que pût lui imposer le duc de Dalmatie; et si le duc de Raguse ne marcha pas au secours de cette place, c'est qu'il fut obligé, par ordre supérieur, de changer les dispositions qu'il avait faites. Lorsqu'en juin il se porta sur Salamanque, il n'eut pas à lutter contre 130 mille hommes, mais seulement contre l'armée du Portugal, qui lui était bien inférieure en nombre. Cependant il se mit en retraite quand, après avoir rassemblé ses troupes, le duc de Raguse prit l'offensive. Sans la trop grande précipitation de ce maréchal, il eût été battu aux Arapiles ou obligé de rentrer en Portugal, où il se réfugiait chaque fois que des forces, à peu près égales aux siennes, se présentaient devant lui. Il n'y était en sûreté que parce que cette partie de la Péninsule devenait un désert à l'approche des Français, qui ne pouvaient y pénétrer sans s'exposer à mourir de faim. A la vérité, il obligea ses adversaires, par la victoire des Arapiles, à évacuer des provinces qu'il eût été prudent d'abandonner dès l'ouverture de la campagne; mais quel autre avantage en tira-t-il? Aucun. Il laissa à l'armée battue le temps de se réorganiser; aux autres, de se concentrer; et, après avoir assiégé pendant un mois une misérable bicoque, il fut obligé de battre en re-

traite. L'armée impériale, qui à cette époque s'avança sur la Tormès, était belle, mais on n'y comptait pas au delà de 80 mille combattants : c'était bien le moment de profiter de cette supériorité de tactique, de combinaisons et de valeur dont on se vante, pour lui livrer bataille.

Il est vrai que l'auteur que nous réfutons prétend que les troupes, étant épuisées de fatigue, n'auraient pu profiter du succès; et que lord Wellington préféra aux chances d'une victoire glorieuse, mais stérile, l'avantage de leur donner le repos dont elles avaient besoin. Mais puisqu'il faisait aux Français la grâce de ne pas les battre parce que la victoire eût été stérile, il nous semble qu'il aurait dû se mettre en retraite le 14, quand il apprit qu'ils avaient passé la Tormès; car, en ne se mettant en mouvement que le 15, il se trouva dans la nécessité de défiler pendant toute la journée devant eux, et s'exposa au danger de perdre son armée et tout le fruit de sa campagne. Il n'évita ce malheur que par deux causes qui n'ont pas dû entrer dans les combinaisons : le mauvais temps, et la trop grande circonspection du duc de Dalmatie.

De ce résumé nous tirons, à notre tour, la conséquence que lord Wellington ne lutta jamais dans cette campagne contre des forces supérieures; qu'il obtint des succès et évita des revers, par des causes autres que la supériorité de son génie et celle de la valeur de ses troupes.

FIN DES NOTES DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE HUITIÈME VOLUME.

ESPAGNE.

LIVRE DIXIÈME.

Pages.

Correspondance (de mai à décembre 1811)..... 1

LIVRE ONZIÈME.

Année 1812..... 148

SOMMAIRE DU LIVRE ONZIÈME.

Difficulté de faire vivre les troupes. — Course inutile du général Montbrun vers Alicante. — Lord Wellington assiége et prend Ciudad-Rodrigo(19 janvier). — Badajos est assiégée (16 mars) et prise d'assaut par l'armée anglo-portugaise (7 avril.) — Tentatives du duc de Dalmatie pour la secourir. — Causes de la perte de cette place. — Diversion inutile du duc de Raguse. — Sa réponse aux reproches qui lui furent adressés. — Réflexions à ce sujet. — L'Empereur confie le commandement général des armées en Espagne au roi Joseph (28 mars). — Le maréchal Jourdan est nommé chef d'état-major général. — Pointe du général Hill sur Almaraz; il détruit le pont (18 mai). — Instructions envoyées au roi. — Force, emplacement et organisation des armées françaises au 15 avril. — Incertitude sur les projets de l'ennemi. — Ordres donnés aux divers commandants en chef de marcher au secours de l'armée contre laquelle l'ennemi prendra l'offensive (mai). — Ces ordres ne sont pas exécutés. — Singulière conduite du duc de Dalmatie. — Lord Wellington marche sur Salamanque (12 juin), et assiége les forts. — Le duc de Raguse rassemble son armée.— Les forts de Salamanque se rendent à discrétion (28 juin). — Le duc de Raguse se retire sur la rive droite du Duero. — Il est suivi par lord Wellington, qui s'établit sur la rive gauche. — La division Bonnet évacue les Asturies, et rejoint l'armée du Portugal. — Le duc de Raguse passe le Duero (13, 14, 15 juillet). — Son armée et celle des alliés marchent dans la direction de Salamanque. — Le duc de Raguse passe la Tormès (19 juillet). — Bataille des Arapiles (22 juillet). — L'armée du centre, qui va au secours de celle du Portugal, ne peut la joindre avant

Pages.

la bataille. — Retraite de celle-ci vers Burgos. — Le roi revient à Madrid (5 août). — Lord Wellington marche sur Madrid. — Évacuation de cette ville par les Français (10 août). — Combat de Majalâhonda (11 août). — Entrée des Anglais dans la capitale (12 août). — Retraite de l'armée du centre sur Valence. — Entrée du roi à Valence (31 août). — Les Anglais s'emparent du Retiro. — L'armée du Portugal se porte en avant, et fait replier l'ennemi sur la rive gauche du Duero. — Lord Wellington revient sur le Duero (1er septembre), et marche sur Burgos. — Le général Clausel se replie sur Pancorbo. — Les alliés assiégent Burgos (20 septembre). — L'armée française du Portugal prend l'offensive (17 octobre). — Les ennemis lèvent le siége du fort de Burgos, et se retirent sur la rive gauche du Duero. — L'armée française les poursuit, et prend position sur la rive droite. — L'armée du midi évacue l'Andalousie (25 août), et se réunit à celle du centre (2 octobre). — Entrevue du roi et du duc de Dalmatie (3 octobre). — Discussion sur le plan d'opérations. — Dispositions pour marcher sur Madrid. — Résistance du duc de Dalmatie aux ordres du roi. — Reddition du fort de Chinchilla (9 octobre). — Marche des armées du centre et du midi sur Madrid. — Retraite du général Hill (30 octobre). — Rentrée de Joseph à Madrid (2 novembre). — Réunion des armées du midi, du centre et du Portugal sur la Tormès (10 novembre). — Divergence d'opinions sur la manière d'attaquer l'ennemi. — Le plan proposé par le duc de Dalmatie est adopté. — Les armées impériales passent la Tormès (14 novembre). — Les alliés battent en retraite (15 novembre). — Les armées entrent en cantonnements (fin de novembre). — Précis des événements autres que les événements militaires en Espagne pendant l'année 1812.

Correspondance relative au livre onzième, du 1er janvier au 30 avril 1812 272

NOTES RELATIVES AUX AFFAIRES D'ESPAGNE.

Note A, volume VII 16
Note B, *Id.* 147
Note C, *Id.* 188
Note D, *Id.* 314
Note E, *Id.* 365
Note F, *Id.* 401
Note G, volume VIII 248

FIN DE LA TABLE.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

HF.B.
B6983m
170624
Author Bonaparte, Joseph
Title Memoires. Vol.7-8 in 1

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 17 06 03 006 9